Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **430** sur **430**

Nombre de pages: **430**

Notice complète:

**Titre :** Essais critiques sur la littérature contemporaine : les livres nouveaux. Série 2 / par Édouard de Barthélemy

**Auteur :** Barthélemy, Édouard de (1830-1888). Auteur du texte

**Éditeur :** Didier (Paris)

**Date d'édition :** 1859-1867

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 3 vol. (4-430, 4-414, 452 p.) ; in-4

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 430

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9608076w](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9608076w)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z-41361

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30061817s>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 10/08/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

LES LIVRES NOUVEAUX.

ESSAIS CRITIQUES

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

PAR

ÉDOUARD DE BARTHÉLEMY.

2me SÉRIE.

PARIS

A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE.

DIDIER ET Cie , LIBRAIRES-ÉDITEURS.

35 QUAI DES AUGUSTINS.

1 862

AVANT-PROPOS.

Il n'est pas complètement inutile, ce me semble, de tracer le rapide tableau du mouvement littéraire en France tous les deux ou trois ans, et j'ai tenté, en continuant l'œuvre critique que l'on a bien voulu me confier, de la rendre de plus en plus générale; j'ai essayé aussi de demeurer dans une impartialité absolue, et souvent cependant je m'en veux de ne pas avoir été plus sévère.

En publiant la première série de ce recueil, je me plaçai sous le patronage de ces noms illustres qui, eux aussi, veulent recueillir leurs articles et les soumettre de nouveau au public II y a là , à mon avis, une certaine honnêteté à ne pas vouloir se soustraire à un examen réel auquel on échappe forcément en paraissant seulement dans un journal parcouru le soir et oublié le lendemain. Il y a aussi une garantie pour le lecteur, du moment où celui qu'il lit sait qu'il doit faire plus attention , puisqu'il est résolu à aborder franchement le péril plus sérieux de la publicité du livre.

Je le répète, un accueil inespéré a été fait au premier volume des Livres nouveaux; il m'a puissamment encouragé , tout en augmentant mes craintes, car plus le lecteur est bienveillant, plus cependant il devient avec raison exigeant. Ces rapides études du reste, ne prétendent nullement à être classées parmi

les travaux précisément sérieux. Je n'entends m'occuper ni de doctrine, ni des grandes questions sociales. J'ai voulu donner une idée de ce qui a paru en France depuis le commencement de l'année 1859, rien de plus.

Mais je serais injuste si je n'exprimais pas les vifs regrets que m'a causé la mort d'un des doyens , et assurément des plus honorables membres de la presse : M. Henri Abel. Alors que je cherchais à faire un peu connaître ma plume trop jeune pour compter même sur une pareille faveur, il m'avait accueilli sans autre recommandation que celle des modestes essaie que je lui avais adressés. Il n'avait cessé de me donner de sages conseils, et si jamais je puis espérer prendre une place un peu moins obscure dans la république des lettres , ce sera certainement à M. Abel que je la devrai ; M. Abel était un savant véritable, un écrivain d'élite, et c'est avec toute raison que le plus illustre représentant du barreau contemporain écrivait : « La grande cause du droit et de la liberté, « pour laquelle M. Abel a si courageusement et si « honorablement lutté pendant plus de trente ans, « perd en lui un précieux serviteur. »

Paris, 23 mars 1862.

REVUE LITTÉRAIRE.

5 Janvier 1859.

I.

Les Parle mens de France , essai historique sur leurs usages , leur organisation et leur autorité, par M. le vicomte de Bastard d'Estang, conseiller à la Cour impériale de Paris; S vol. in-8°, Didier, 1858. - Mémoires de Jean de Joinville, ou Histoire et chronique du roi très-chrétien saint Louis, publiés par M. Francisque Michel, avec dissertation par M. A.-Firmin Didot, et notice sur les manuscrits, par M. P. Paris; 4 vol. in-l8 , Didot, 1858.

Quels souvenirs le titre du premier de ces ouvrages évoque à l'esprit de tout homme dont il vient frapper les yeux ! Les Parlemens de France constituent, à partir du quinzième siècle, une des grandes puissances du royaume et préparent involontairement, et même à leur insu , l'avénement de ce tiersEtat qui devait tout remplacer à la fin du XVIIIe siècle pour disparaître bientôt, après une insaisissable apparition , dans le gouffre que sa précipitation même avait creusé, mais pour renaître ensuite et former la société de notre temps.

On sait que les Parlemens prirent naissance du besoin que nos rois sentirent de composer une cour judiciaire, suffisamment pourvue déjugés et de gens instruits ; double condition que les seigneurs, hommes de guerre et de peu de savoir, ne pouvaient convenablement remplir : barons et légistes siégèrent d'abord , et ceux-ci à une assez grande distance de ceux-là ; mais la ligne de démarcation alla sans cesse s'amoindrissant ;

à mesure que les barons se montrèrent moins assidus et plus inutiles, les gens de robe grandirent au contraire, en importance et en influence. Assis d'abord, comme dit le duc de StSimon, sur le marche-pied du banc sur lequel les pairs et les hauts barons se plaçaient, pour donner à ceux-ci fa faculté de consulter ces légistes sans se déplacer; ils s'élevèrent rapidement. et l'un d'eux put écrire dans ce remarquable ouvrage historique qui a nom : Les grandes chroniques de saint Denys. « que les gens du Parlement représentaient la personne du roi en fait de justice qui est le principal membre de la couronne par lequel il règne et a sa seigneurie. » Il s'agit ici, bien entendu, du Parlement de Paris, dont l'autorité était si grande, au dire du chancelier Olivier, que toutes les choses s'y consultaient et s'y passaient. Les Parlemens provinciaux ne sont pas si anciens, et n'ont surtout jamais atteint cette importance vraiment souveraine : le premier de tous fut celui de Toulouse , définitivement constitué en 1443 seulement ; deux autres créations succédèrent à celle-ci. On sait qu'en outre, il y avait en France quatre conseils souverains.

Au quinzième siècle, le parlement commença à s'attribuer le droit de ne pas enregistrer les ordonnances royales : plus tard il se signala par une vive opposition contre le concordat de François Ier, et à la fin de ce siècle, Castelnau . dans ses mémoires , comparait les huit parlemens alors existans « à huit fortes colonnes sur lesquelles était appuyée celle grande monarchie. » Henri IV dompta un moment cette magistrature fière et ardente, qui reprit toute son indépendance avec le faible Louis XIII enfant, mais dut courber de nouveau la tête quand le cardinal de Richelieu prit les rênes du gouvernement. L'époque de la Fronde fut ensuite, on peut le dire , le règne du parlement, et il fallut le grand mot de Louis XIV « L'Etat c'est moi, » pour le faire cesser; le parlement même perdit alors son titre de cour souveraine , et dut se contenter de celui de cour supérieure.

Tout changea à la mort de Louis XIV; c'est à ce moment aussi que M. de Bastard commence son histoire des Parlemens, au moment où ils saisissent l'occasion de la bulle unigenitus pour relever la voix et reprendre une attitude que leurs membres n'avaient abandonnée que bien à regret. Pendant les dernières années de la vie du grand roi la France avait été comme tenue dans un isolement qui devait nécessairement, à sa mort, amener une réaction violente; pour ceux qui l'approchaient ce fut une véritable délivrance; pour ceux qui le redoutaient et se contraignaient, ce fut le signal d'une

explosion de récriminations et d'aspirations de toutes sortes. Les écrits des réfugiés protestans furent avidement recherchés, et préparèrent le bouleversement moral que devaient provoquer les œuvres d'auteurs plus considérables et plus dangereux. M. de Bastard explique ainsi la manière dont les p arlemens furent amenés à s'immiscer directement dans les affaires religieuses :

A celte résurrection subite du droit parlementaire succéda une réaction non moins vivp, non moins énergique contre les idées religieuse, dont le feu roi avait été , à la fin de sa vie, Tardent et l'impitoyable défenseur. Cet envahissement des principes nouveaux fut plus lent, sans doute , dans les familles parlementaires que dans celles appartenant à la noblesse de cour. Ils y pénétrèrent néanmoins et se traduisirent, quelques années plus lard, en une lutte passionnée qui, sous un aspect toujours grave et même religieux, annonça un plan arrêté de résistance contre le pouvoir ecclésiastique, l'autorité des évêques, le clergé séculier et les ordres monastiques. Ces idées grandissant toujours , les magistrats arrivèrent à s'immiscer dans des questions que l'autorité laïque avoue aujourd'hui n'être pas de son domaine ; ils voulurent prescrire aux ministres de la Religion leurs devoirs et l'exercice de leurs fonctions. La magis'rature, dans les siècles écoulés, s'était montrée l'auxiliaire de l'autorité religieuse, même alors qu'elle réprimait ses écarts. Mais , par suite de la révolution qui s'opérait dans les esprits , cet antagonisme de l'Eglise et du pouvoir judiciaire se modifia profondément, et celui-ci ne tarda pas à se montrer le surveillant inquiet du clergé et bientôt son adversaire.

Le procès des jésuites, les prérogatives des premiers présidens, l'enregistrement des édits de finance, la mise aux arrêts du parlement de Toulouse par le duc de Fitz-James, la suppression des parlemens, leur rétablissement, leurs dernières luttes contre la couronne à l'approche des Etats-Généraux ; tels sont les principaux actes de ce grand drame que M. le vicomte de Baslard déroule devant les yeux de ses lecteurs et auquel il donne pour épilogue ce qu'on pourrait appeler le martyrologe de la magistrature, ce qu'il nomme lui-même la voie des tombeaux, c'est-à-dire l'histoire des membres des parlemens en face dei tribunaux révolutionnaires, et payant de leurs têtes leur regrettable opposition M. de Bastard termine par ces mots éloquens que je ne puis m'empècher de transcrire ici : « Nous avons hâte de quitter enfin la voie des tombeaux ; il n'est bon, ni pour l'esprit ni

pour le cœur, de s'y arrêter trop longtemps. Ce n'est pas l'histoire du tribunal révolutionnaire que nous avons voulu faire connaître; ce n'est pas la France menacée dans sa civilisation, gémissante devant cent quarante juridictions sanguinaires, haletante devant cinquante mille- sociétés populaires, courbant la tête' devant plus de cent instrumens de mort fonctionnant à la fors sur plus de cent places publiques, ce n'est pas la justice de la révolution que nous avons voulu dépeindre ; ce n'est pas l'héroïsme de ses victimes, ce ne sont pas leurs douleurs et les angoisses de- tant de familles, de tant de citoyens de toutes les classes , dont la mémoire est devenue sacrée par la souffrance, que nous avons voulu raconter : c'est l'ancienne magistrature seule que nous avons dû conduire à travers cette route sanglante, jusqu'à sa dernière heure. »

Le premier volume du travail de' M. le vicomte de Bastard est consacré à l'histoire judiciaire proprement dite, c'est-à-dire aux détails de l'organisation intérieure du mécanisme des parlemens : ce sont leurs mémoires, si je puis ainsi parler; seulement M. Bastard a trop généralisé le titre de son ouvrage , parce que, en réalité , ses recherches concernent spécialement le parlement de Toulouse, vers lequel depuis plusieurs siècles le ramènent d'honorables souvenirs de famille : c'est même à l'aide de papiers légués par plusieurs générations de magistrats qu'il a pu composer ces curieuses et très intéressantes annales. Parmi ces chapitres, il y en a de vraiment piquans , sur le costume, sur la vénalité des offices, sui la vie- des magistrats, sur les épices. On a souvent médit delà magistrature ancienne et les documens réc-emment publiés par M. Depping sur l'administration au temps de Louis XIV n'ont pas peu contribué à affermir cette opinion peu favorable, mais c'est cependant vers elle que les yeux se portent le plus volontiers pour trouver des types d'honorabilité, d'intégrité et de haute vertu, et l'on ne peut s'empêcher de dire avec l'auteur de l'Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV :« Si au milieu de la corruption commune, quelques belles pages restent à nos annales., c'étaient principalement celles qui remplissaiant la vie des grands magistrats. »

M. le vicomte de Bastard a comblé' une lacune importante de l'histoire civile de la France , et il a dû le faire avec goût , prouvant une profonde érudition , mais n'en abusant pas en écrivant un livre que tout le monde lira avec plaisir. L'histoire de la magistrature semblait abandonnée : les bénédictins n'avaient pas encore eu le temps de porter leurs investigations

de ce côté,et d'ailleurs eu auraient-ils été tentés ? ( 1 ) Voltaire a écrit une histoire du Parlement de Paris, qui est plutôt brillante que sérieuse; de nos jours les parlemens de Bourgogne, de Normandie, de Provence, ont trouvé des historiens, le premier, surtout, a été consciencieusement étudié par MM. de La Cuisine et des Marches , mais un travail d'ensemble n'existait pas, et il faut remercier M. le vicomte de Baslard de l'avoir tenté et le féliciter de l'avoir fait aussi heureusement, bien que j'eusse voulu qu'il généralisât davantage pour répondre plus exactement au titre qu'il a choisi.

Remontons plusieurs siècles en arrière, et passons quelques instans avec ce bon sire de Joinville qui nous fait si bien connaître le plus saint de nos rois. Jean de Join ville naquit en 1224 au château dont il portait le nom, dans le diocèse de Châlons-sur-Marne. Issu d'une des plus illustres familles de la province et tenant par sa mère à la maison de Bourgogne; descendant en ligne directe de Godefroyde Bouillon, il comptait plusieurs de ses ancêtres parmi les héros des Croisades; à sept ans, il succéda à son père , et fut attaché à la cour du comte Thibaud, le chansonnier, et en même temps on le fiança à la fille du comte de Grandpré; à dix-sept ans , il assistait à la bataille de Taillebourg. et en 1244 , son cousin, le sire de Brancion, vint le quérir pour l'aider à repousser les bandes allemandes qui attaquaient les Moustiers du Maçonnais; enfin, en 1248, il se croisa avec saint Louis : « A l'appel du roi de France , a écrit M. Nisard, il vendit tous ses biens et équipa dix chevaliers, dont trois portaient bannière, luxe de suite considérable, mais non désintéressé. Depuis la prise de Constantinople tous les chevaliers comptaient devenir princes. A la foi qui entraînait les seigneurs en Orient, se mêlait un vague espoir de changer l'écu de chevalier contre les armes impériales. Joinville n'avait pas échappé à cette ambition. » Il lui en coûtait cependant de s'éloigner; car il nous dit naïvement qu'après avoir été faire ses dévotions à l'abbaye de Saint-Urbain, quand , au moment de partir, il lui fallut repasser devant son château , « je n'osai oncques retourner mes yeux vers Joinville, pour ce que le cuer ne me attendrisit du biau chastel que je laissois et de mes deux enfans. » II s'embarqua au mois d'août 1248, et le voyage sur mer ne lui

(1) Dom de Vie et Vaissette , seuls ,"ont consacré, dans leur histoire du Languedoc, une étude au Parlement de Toulouse

pendant les XIIIe, XIVe et XVe siècle.

parut nullement une partie de plaisir ; car le soir on s'endort là et on ne sait si on ne se trouvera pas au fond de la mer. » De là il passa quelques mois en Chypre , où saint Louis apprit à l'aimer ; puis il aborda en Egypte, et se distingua de la manière la plue brillante à la bataille de la Massoure. Peu après, il fut pris et sauvé de la mort par un Sarrazin qui s'en promettait bonne rançon. Vingt mille chrétiens furent faits prisonniers dans cette malheureuse journée, et on en massacraie plus grand nombre, sur leur refus d'abjurer le christianisme; le roi et les principaux, chefs furent épargnés pour le plus grand bien du trésor de l'émir. « Enfin , après bien des alternatives cruelles qui mirent à chaque instant la vie des chrétiens en péril, le roi, par un accommodement, obtint sa délivrance ainsi que celle de ses barons, en payant une forte rançon et en livrant Damiette. Trente mille livres manquaient pour compléter la somme. Joinville conseilla à saint Louis de les demander au commandeur du Temple; mais celui-ci, s'étant refusé à les donner , Join ville , du consentement du roi revint les exiger. « Dès que je fus descendu, dit-il, là où le trésor estoit, je demandai au trésorier du Temple qu'il me baillât les clefs d'une huche qui estoit devant moy, et lui, qui me vil maigre et décharné de la maladie et en l'habit que j'avais porté en prison , dit qu'il ne me les bailleroit nulles, Lors, ayant regardé une cognée qui gisoit illec , si la levai et dis que je en ferais la clef du roy. Ebahi de ma résolution, les clefs me furent alors données. »

Saint Louis et ie Sire de Joinville parcoururent ensuite la Palestine et ce dernier fut chargé d'une périlleuse expédition dans l'anti-Liban ; plusieurs fois le roi lui confia la garde de la reine, qui était venue le rejoindre à Sidon avec ses enfans, il ne les quitta pas davantage quand ils se rembarquèrent, en 4 Revenu dans ses domaines , Jean de Joinville s'occupa d'abord de la réalisation des divers vœux qu'il avait faits en Terre-Sainte, puis de remettre ordre à ses affaires , puis enfin en 1261 , il se remaria avec Alix de Resnel qui lui apporta un riche patrimoine. Le roi, d'ailleurs, se montrait reconnaissant et ne négligeait rien pour indemniser son fidèle compagnon des perles qu'il venait d'éprouver. Joinville ne l'accompagna pas cependant dans sa seconde croisade et mentionne ainsi dans ses mémoires la nouvelle de sa mort : « Précieuse chose et d'gne est de placer le trespassement de ce saint prince, qui si saintement et si loyalement garda son royaume et qui tant de belles aumômes y fit et qui tant dé beaux établissemens y créa c! ainsi comme ivain qui a fai

son livre, et qui l'enlumine d'or et d'azur, enlumina ledit roy son royaume de belles abbaies qu'il y fit de la maison Dieu , etc. » Joinville demeurait alors en Champagne que le reine de Navare venait d'unir à la couronne de France en épousant Philippe-le-Bel et où il exerçait la charge de sénéchal, héreditaire dans sa famille , mais il put encore témoigner son affection à son ancien maître en venant déposer en sa faveur dans son procès de béatification. Il acheva ainsi paisiblement sa vie, honoré à la cour et mourut à quatre-vingt-quinze ans, en 1349, à Joinville; huit ans auparavant il n'avait pas hésité à repondre à l'appel du roi qui marchait contre les Flamands, mais on ne voulut pas lui laisser dépasser Châlons-sur-Marne.

Je ne parlerai pas longuement ici de la valeur des mémolres de Jean de Joinville; mes lecteurs la connaissent aussi bien que moi, mais je ne puis taire cette excellente appréciation de leur mérite littéraire qu'en a tracée M. Didot. Après avoir comparé le sénéchal de Champagne à Villehardouin et aux anciens auteurs de mémoires, il ajoute : « Joinville plus civilisé, plus aimable, plus curieux, s'informe de tout, s'intéresse à tout; aime à raconter ses impressions et ce qu'il a entendu dire» comme il écrit pour une femme, pour une reine qui l'avait invité à faire le récit de ce qu'il avait vu , il s'y prête avec la grâce d'un homme de cœur, ami des dames , et parfait chevalier ; son style naturel et facile a tout le charme d'une conversa tion : on voit qu'il cherche à plaire.

« La simplicité du récit, la naïveté des détails, la franchise avec laquelle il nous parle de la grand'peur qu'il eut à plusieurs occasions , prouvent qu'il n'a pas laissé altérer la véracité de ses premières impressions.

« Cet heureux naturel, cette clarté d'expression , cet esprit chevaleresque et si éminemment français, cette générosité de cœur, ce sentiment de l'honneur, auraient été gâtés , ou auraient disparu sous la rédaction pédantesque de clercs de cet te époque : tout indique donc que c'est Joinville lui-même que nous entendons parler, lorsqu'il nous rapporte ses merveilleuses histoires d'outre-mer, suivant qu'elles s'offrent à son esprit et que sa mémoire lui'rappelle les faits dont il a été le t émoin ou qui lui ont été racontés. Dans ces mémoires, qui sont l'un des monumens les plus précieux des temps anciens et modernes, le chrétien, dont la dévotion n'est pas toujours crédule, l'homme du monde, le chevalier ami du roi, le naïf historien se montrent avec un si grand naturel et une telle bonne foi qu'on peut pénétrer pour ainsi dire dans le for intérieur de leur auteur par le simple récit qu'il nous fait et sans même qu'il y ajoute aucune réflexion. »

Cette nouvelle édition un vrai polit chef-d'œuvre ; tes noms, d'ailleurs, îles trois éditeurs , MM. Didot, F. Michel et Paulin Paris le prouvent assez : on y a réuni tout ce qui se rapporte à ce sujet, sur la vie du sire de Joinville, sur les manuscrit, sur le château , sur les éditions des mémoires , sur les sources à connaître , sur les généalogies de ces puissans barons. A un texte remarquablement pur. M. Francisque Michel a joint quelques documens très curieux : enfin je dirai en finissant que ce volume est accompagné de quelque3 excellentes gravures.

II.

21 Janvier 1859.

Alesia , étude sur la septième campagne (le César en Gaule , 1 vol., in-8°, Michel Lèvy, 1859. — Mémoires et Correspon- dances historiques et littéraires 1 726 à 1816, publiés par M. Ch. Ilérard , 1 vol., in-18, le même, 1858. — Dictionnaire historique de la langue franç iue , publié par l'Académie française, tome 1er, ill-4°, Didot, 1858.

Je ne crois pas qu'il y ait eu de question historico-scientifique plus controversée que celle qui a pour but de déterminer l'emplacement delà ville d'Alesia, mentionnée par César dans le récit de sa septième campagne Cette cité a l'honneur d'être l'objet d'une discussion qui menace de ne pas prendre fin. M. Quicherat. l'autre jour, M. Delacroix, hier, M. Coynart, M Rossignol , M. Desjardins , aujourd'hui , sont les champions de cette lutte. Je ne suis pas très désireux de me jeter dans la lice , ni de prononcer entre les honorables érudits ainsi divisés en deux camps.

MM. Coynard èt Rossignol veulent, en effet, établir qu'Alesia est Alise-en-Auxois, M. Desjardins pense que c'est Alaiselès-Salins et « mettant cent mille combattans là où mille soldats ne pourraient tenir, une ville Importante là où peut à peine s'étendre aujourd'hui le plus pauvre village du Jura, et des retranchemens sur un point oÙ ils seraient impossibles,

~nu îles ou pernicieux à l'armée qui les aurait élevés, il a fait courir de la cavalerie sur des rochers ou au fond des ravins; il a pris pour un forum le fourré d'un bois impénétrable, des fourneaux pour des bûchers , des colombiers pour des autels élevés par César à Vénus, sa mère;» c'est M. Rossignol qui traite aussi cavalièrement son adversaire. M. Quicherat maintient la traduction du passage de César, capital à cet égard, comme indiquant qu'il est passé en Séquanie , ce qui entraînerait nécessairement l'anéantissement du système favorable à Aliseen-Auxois (Côte-d'Or). M. Rossignol prouve dans un savant mémoire que le texte a bel et bien été traduit et que son opinion , confirmée par celle d'un savant officier d'état-major, M. Coynard, ne saurait être mise en doute. M. Quicherat a réuonrlu par l'Alesia rendu à la Franche-Comté , tandis que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres couronnait le mémoire de M. Rossignol.

Au milieu de ce conflit, a paru dans la Revue des DeuxMondes, et maintenant, avec plus d'étendue, en un volume, une élude d'une très grande valeur sur ce sujet, et qui est due à une plume princière déjà connue par un brillant et sympathique travait intitulé les Zouaves. Alesia parait sans nom d'auleur, mais ce secret n'en est un pour personne, et, d'ailleurs, deux passages de la préface renseignent surabondamment à ce sujet ; quand l'auteur dit « Je ne pense pas qu'on puisse me reprocher de n'avoir pas vu les lieux, car il ne dépend malheureusement pas de moi de les visiter,» et quand, parlant avec éloge de la carte de l'état-major quia suppléé à cet obstacle, il ajoute qu'il a trouvé : « un guide que d'anciennes habitudes et des préjugés de profession me disposent peut-être à traiter avec des préventions trop favorables. »

Cette étude sur Alesia n'est pas seulement un livre d'une savante érudition, mais encore l'œuvre d'un esprit élégant et lettré , passionné pour les solides travaux , et qui trouve dans de si nobles études le moyen de tromper des loisirs involontaires et qui pèsent à un cœur vaillant comme le sien. Je l'ai dit, je ne veux pas me jeter dans la mêlée entre les combattans d'Alise, mais je ne puis pas non plus taire mon opinion. Je crois que l'auteur d'Alesia est dans le vrai, et que la cité attaquée par César est bien Alise-en-Auxois, nonobstant la réponse publiée par M. Desjardins dans le Moniteur. Je me rallie d'autant plus à l'avis de l'auteur des Zouaves, qu'il ne l'impose pas avec une tranchante exigeance, et avoue lui-mê\* me conserver encore quelques doutes. «Je dois pourtant ajouter, dit-il encore dans sa préface , que, sur la question d'Ale-

sia, il me reste peu d'incertitude ; je me suis déclaré prêt à m'incliner si l'on me démontrait mon'erreur ; mais j'ai posé mes conclusions. Quand il s'agit d'une discussion où, de part et d'autre, les argumens négatifs sont plus forts que les argu- mens positifs, où il est beaucoup plus facile de contredire que d'aflirmer ; quand il faut deviner les desseins et juger les actions de César ou de Vercingétorix , il est bien permis d'accompagner ses conclusions de quelques réserves. »

... « Au reste, je l'avoue s'il n'avait fallu que poursuivre la solution du problème qui divise aujourd'hui le monde savant,

le courage m'eût probablement manqué pour aller jusqu'au bout. Mais ce qui a fait pour moi le véritable intérêt de co travail, c'est l'étude même de la guerre, c'est celle du cœur et de Inintelligence de l'homme; c'est de chercher à comprendre les causes vraies des événemens décisifs, à pénétrer les calculs du génie chez le grand capitaine de Rome, à deviner les inspirations du patriotisme chez le grand citoyen gaulois. Parfois l'émotion du combat me gagnait et mon imagination s'enflammait au spectacle des deux armées qu'elle croyait voir " aux prises sur le terrain de leur lutte suprême. »

Laissant les questions scientifiques de côté je voudrais faire goûtera mes lecteurs le plaisir que j'ai éprouvé en lisant ces pages chaleureusement écrites et tout à la fois vraies et saisissantes; il y a des détails excellens sur les troupes romaÍnes , des descriptions topographiques réellement photogra- phiées, un examen des emplacemens litigieux,d'une incroyable clarté; mais je m'arrête, voulant donner encore ici la page que l'auteur d'Alesia consacre à Vercingétorix :

«J'ensuis fier comme d'une de nos gloires natiqnales. Je me souviens encore de l'émotion que me causait,dès mon enfance,

le récit de sa lutte contre César. Quoique le temps ail modifié mes idées sur bien des points, quoique la conquête romaine ne m'inspire plus la même indignation, et que je reconnaisse tout ce que lui doit notre France moderne, j'ai conservé la même chaleur d'enthousiasme pour le héros Arverne.

«Ames yeux c'est en lui que se personnifie pour la première fois notre indépendance nationale; et, s'il était permis de comparer un héros païen avec une vierge chrétienne , je verrais en lui, au succès près , comme un précurseur de Jeanne d'Arc. L'auréole du martyre ne lui manque même pas; six années de captivité et la mort reçue de la main d'un esclave dans la froide étuve de la prison Mamertine valent bien le bûcher. de Rouen. Assurément comme homme de guerre, on ne saurait le mettre au même rang que César, mais il fut souvent

bien inspiré par son ardent patriotisme; il possédait de rares qualités d'organisation et de commandement , il se montra toujours persévérant , ac'.if, intrépide. Bien qu'il ait parfois poussé la cruauté jusqu'à des extrémités qui révoltent nos idées chréliennes et modernes, il eut de ces mouvemens généreux. qui ne manquent jamais aux vrais grands hommes. Quand je le vois, malgré sa résolution bien prise, céder aux. larmes et aux prières des habitans de Bourges , qui Je suppliaient d'épargner leur ville, je sens un cœur battre dans sa poitrine. Et quand, au dernier jour de sa puissance, il se dévoue au salut de ses compagnons , que , paré de sa plus riche armure , monté sur son plus beau cheval , il va s'offrir avec tant de fierté et de bonne grâce à un vainqueur dont il n'a- vait pas de pitié à attendre , je salue en lui le premier des Français. Je ne suis pas un détracteur de César : si de plus vastes génies peut-être ont étonné le monde, je n'en connais pas de plus complet, de plus séduisant : quand je lis l'histoire de sa vie, je suis tenté d'oublier qu'il a consacré toutes les ressources de son incomparable nation à l'asservissement de sa patrie : je me sens sous le charme, et je comprends comme Montaigne « que la victoire n'ait pu se séparer de lui , même en cette très injuste guerre civile. » Mais un petit chef de clan de l'Auvergne, qui parvient à réunir en un faisceau national des tribus diverses , hostiles les uns aux autres, et qui tient un moment en échec la fortune de César, n'a-t-il pas droit aussi à notre admiration ? »

Je traverserai des siècles pour venir parler maintenant d'une intéressante collection de documens historiques et littéraires extraits par M. Charles Nisard des papiers de Suard, secrétaire perpétuel de l'Académie française , mort en 1817, à quatre-vingt-trois ans. C'est une mine précieuse à plus d'un titre pour l'histoire du siècle dernier , et dont l'éditeur a su habilement relier entre elles les pièces diverses. M. Nisard n'a pas voulu donner seulement les textes, il a songé à en faire en même temps une lecture agréable, et . pour cela, n'a pas hésité à les accompagner de commentaires et d'éclaircissemens, sans cependant tomber dans un fâcheux excès d'abondance. Je vais rapidement esqtiisser les principales richesses de ce trésor : les lecteurs en apprécieront ensuite par eux-mêmes la valeur réelle. II y a vingt-cinq lettres de Voltaire à d'Alembert et à Hérault, celles de Madame du Châtelet et l'original de la lettre de d'Argenson , ministre des affaires étrangères, donnant au seigneur de Ferney les instructions qui servirent de base aux Représentations rédigées en 1745 parle

chambellan du roi de Prusse pour les Liais-Généraux de Hollande : quelques billets de d'Alembert , de Marmontel et de Saint-Lambert ; d'autres de Fleury, Morellet , la Condamine , Fréron, Alfiéri, Grétry, David Hume , etc. Les femmes soûl aussi en bon nombre : Adrienne Lecouvreur, partant du re- froidissement du comte de Saxe à son égard; Mlle de Lespinasse, Mme Necker, Mme Charrière, dont M. Sainte-Beuve a su nous tracer de si charmans portraits... On ne peut se dissimuler, comme le dît M. Nisard, qu'il n'y ait réellement là un coin de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle , où il faudra pénétrer si on veut définitivement le connaître. Je mentionnerai ensuite toute une correspondance entre Suard et les principaux savans de l'époque quand il s'agit de créer l'Institut et de rétablir l'Académie française ; il y a là des documens précieux pour l'histoire' de ce corps éminent. On le voit donc, M. Charles Nrsard a eu une bonne pensée en entreprenant ce travail ; mais je suis sûr aussi qu'il y a goûté de bons momens : car j'ai toujours trouvé une profonde satisfaction à passer des heures dans le commerce des hommes lettrés des siècles qui nous ont précédés, c'est-à-dire en feuilletant leurs papiers, leurs correspondances , et en vivant, pour ainsi dire de leur propre vie.

Il ne faut pas, au milieu de tout cela, oublier le personnage qui recueillit, ou reçut ces lettres et qui, en résumé, occupe au moins par son nom , un rôle principal dans ce livre, Suard ; comme M. Ricard oublie de nous en parler, je vais essayer der dire en quelques mots ce qu'il a été. Jean-Baptiste-Antoine Suard, naquit à Besançon en 1734, et vint s'établir à Paris dès 1750 : lié de bonne heure avec les principaux écrivains de l'époque, il redigea le Journal Etranger avec les abbés Arnaud et Prévost, la Gazette de France avec l'abbé Arnaud seul, puis il fonda sans collaborateur une Gazette littéraire de l'Europe qui ne réussit pas : il publia alors quelques traductions anglaises, les voyages de Cook, l'histoire de Charles-Quint deRobertson, purs cette d'Amérique du même auteur ; ces divers travaux le tirent, dès 1773, entrer à l'Académie française et nommer, l'année suivante, à une charge de censeur royal Surpris au milieu de ses livres et comme il venait de se distinguer dans la grande querelledes Gluckistes et des Piccinistes, par la révolution, il ne l'accueillit que très timidement, s'expatria au 18 fructidor et ne rentra à Paris qu'après le 18 brumaire; pourvu de nouveau de ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie, il termina doucement sa vie en parvenant à un âge très avancé. Causeur disert, savant aimable,

homme de salon par excellence , Su nd continua dans ~ siècle les traditions littéraires du XVII!", qui , S'il a laissé de tristes souvenirs au point de vue de la religion el de la morale, mérite cependant quelque considéra ion à celui de la littérature Suard appartenait à la brillante génération qui se pro- longea assez avant jusqu'à nous , mais qui a, hélas ! disparu en ne laissant que de très pairs reflets illiminer, à quelques rares exceptions plès, ceux qui prétendent aujourd'hui relever cet héritage.

De Suard au Dictionnaire hisUiriqnr de l'Aradémie française, il n'y a réellement qu'un pas : Voici enfin un premier volume pour répondre aux reproches trop souvent, et, j'ai hàle de le dire, trop injustement, dirigés contre l'Académie. Ce corps illustre, l'une des gloires du pays, n'est pas aussi inutile qu'il plaît à certaines personnes de le dire il travaille d'abord plus qu'on ne veut bien le reconnaître, et puis il conserve une habitude séculaire, la seule, comme je l'ai déjà dit dans un autre travail, qui, léguée par l'ancienne monarchie, ait survécu inlacte aux ravages du temps et des révolutions,

Chargée, dès son origine, décomposer un Dictionnaire de la langue du pays, l'Académie , à plusieurs reprises déjà , s'est efforcée de s'acquitter de sa tâche; mais à côté d'un inven- taire toujours ouvert et toujours incomplet, la docte compagnie a trouvé avec raison qu'il y avait place pour un recueil différent, dans lequel on ne se bornerait pas à exposer l'état de la langue à une époque déterminée , mais où on la considérerait dans toute la durée et l'étendue de son développement , où les mots seraient suivis à travers toutes leurs vicissitudes de forme , de construction , d'acception , depuis leur origine jusqu'au temps présent ; où l'autorité de l'usage , constaté par une sorte de notoriété actuelle ne serait plus seule invoquée, mais aussi et surtout celle des monumens écrits de tous les âges dont se compose l'histoire de notre littérature nationale :« Il y avait place, en un mot, ponr un úictionnaire historique de la langue française.» Tel est, en peu de mots, le plan de l'immense ouvrage entrepris par l'Académie ; jedis immense, car le premier volume ne va que jusqu'à l'adverbe abusivement. Quelques-uns des mots compris dans cette portion ont donné lieu à d'intéressantes monographies, com- me par exemple A , auquel on consacre trente-deux pages à deux colonnes ; il y a là de l'archéologie linguistique, si j'ose ainsi parler, et l'on est étonné de l'intérêt d'un livre que le nom de Dictionnaire semblerait, au premier abord, devoir dépouiller de cette qualité. L'Académie a entrepris l'édification

d'un magnifique monument, el il fa u t espérer quelle ne re- lardera pa.s la prompte réalisation de ce que l'introduct de sou oeuvre nomme avec raison « la sui'e alphabétique des Mémoires sur l'histoire de notre langue. »

III.

2 Février 1859.

La France et lu midi Je l'Italie, notes de voyage, par M. F.-B. de Mercey, '2 vol. in-8°, A. Bertrand , 1838. - His toire et description de la Haute-Albanie, par M. n. Hecquard, 1 vol. in-8°, le même 1858.

M. de Mercey voyage comme j'aime voyager, c'est-à-dire en amateur intelligent qui ne tie ne pas à voir tout ce que son guide indique, mais bien seulement à voirde manière à connaître le pays et à pouvoir en posséder une idée à peu près exacte. Il ne suffit pas, en effet, de découvrir, à l'aide du Ma- nuel-Joanne ou Murray, tout ce qu'une villa renferme demonumens et de curiosités, il faut essayer de se créer un jugement à l'égard de ces vestiges du passé et de saisir, eu même temps, je ne dirai pas le côté pittoresque, car ce mot anjourd hui ne peut plus guère être pris dans un sens favorable, mais le côté moral des pays que l'on traverse : là est , à mes yeux , l'un des grands charmes des voyages , et il faut bien cela pour suppléer ceux que la facilité des communications, la disparition des incidens, ont réduits à l'état de mythe. Que nos lecteurs se rassurent je ne reviendrai pas répéter une millième fois la différence entre les voyages d'autrefois et ceux d'aujourd'hui , c'est un thème qui n'est pas neuf et sur lequel , d'ailleurs, j'ai déjà eu, ici même, la faiblesse de m'arrêter.

M. de Mercey commence son voyage à Montereau, descend jusqu'à Toulon , visite la Corse , va débarquer à Livourne , parcourt la Toscane, séjourne longtemps à Florence, à Rome, va à Naples, puis, après avoir tracé une très-curieuse histoire ' d'Amalfi, revient en Toscane par l'Italie centrale et nous quitte après un récit de la luminara de Pisé. Savant distingué et ar-

Visio lui-même , 1e voyageur esi sévère pour It alie, sans, toutefois, se hàte-t-il d'ajouter après le plus franc aveu, dé- sespérer tout-à-fait d'elle, cl se prenant parfois à rêver pour ce pays qui sut déjà deux fuis se placer au premier rang des nations, un brillant reveil et comme une suprême résurrec- tion. « Un des plus charmans épisodes de Dante, dans son Purgatoire, est celui de sa rencontre avec son maître de musi- que et son ami, Casella. Des âmes errantes , en s'approchant de Dante, se sont aperçues à sa respiration , qu'il vit encore. Elles sont frappées d'étonnement et se pressent en foule autour du poète. Tout-i-coup l'une d'elles se détache du groupe et s'avance vers lui pour l'embrasser son élan témoigne d'une affection si vive,que Dante fait vers elle un mouvement semblable et veut la presser da ns ses bras; trois fois il les étend, et trois fois il les ramène sur sa poitrine sans qu'il ait pu rien saisir. L'ombre sourit et Dante reconnaît son ami. Tout impalpable qu'il est, Casella n'a perdu ni la mémoire, ni la voix ; sur la demande du poète, il lui répète une canzone de Dante lui-même. et sa voix. est si touchante que Virgile et un des morts qui raccompagnent sont ravis ; même le poète, à ce souvenir, s'écrie que la douceur de ce chant vibre encore dans son âme :

Che la dolcezza , ancur, d/.nt1'ú wi suona.

Que de fois, dès que nous avons eu le pied sur le sol de l'Italie, ce purgatoire d'un noble peuple , n'avons-nous pas rencontré l'ombre de Casella : Casella dans la politique , Casella dans les lettres, Casella dans les arts ! Le maître si chéri de nous et qui nous a tant appris, accourt à notre rencontre' nous étendons les bras . nous croyons le saisir, nous ne rencontrons que le vide. Ne soyons ni injustes ni aveugles , reconnaissons que ces hommes d'autrefois qui ont illustré l'Italie ont laissé des héritiers ; mais le génie, qui, sur cette terre privilégiée, fut si longtemps comme la règle, n'est plus aujourd'hui qu'une rare exception. Pour un vivant, que de Casella ! Toutes ces figures ont la décevante apparence de la vie ; elles se meuvent, s'agitent, discutent, se passionnent, aiment et haïssent; leur voix , comme celle du maître de Dante, fait entendre les plaintes les plus éloquentes eL les plus doux concerts. Que leur manque-t-il pour ressembler à leurs pères? Ce qui manque à cette l'alie elle-même pour ressembler à l'Italie des XIVe et XVe siècles : la vie, un corps! »

M. de Mercey traverse lentement la France , et contrairement à ce que j'appellerai les usages reçus (ce en quoi je me

permets île le féliciter i. il parle de ce qui en vaut la peine et ne montre pas ce dédain peu patriotique que soulèvent presque toujours nos provinces parce qu elles sont françaises. Il critique avec beaucoup de raison le peu de goût artistique des Lyonnais, et remarque qu'ils ne connaissent qu'un seul genre d'architecture, le genre caserne. Il détaille très spirituellement cette maladie morale qui a reçu le nom de canutisme, mais ne veut pas admettre que toute la ville en soit affectée. Il déclare , au contraire, que les médians seuls ont pu imposer à Lyon la qualification de Béotie de la France . et qu'on trouve encore dans la seconde ville de l'empire de l'esprit, du savoir et de l'intelligence.

M. de Mercey descend le Rhône et fait des stations dans les principales localités : je m'arrêterai à ce qu'il dit de Marseille, où il arrive à travers la Crau, par le canal d'Arles à Bouc. On voit que le voyage du directeur des beaux-arts remonte à quelques années; il prend, à ce titre, comme un caractère a:- chéologique et nous lui devons la description du bateau dit de poste, composé de deux petites salles carrées, et traîné par quatre chevaux. En revanche, du pont. on découvre un spectacle assez étrange, c'est la vue de ces immenses plaines d'un vert sombre, tâchées, par places, de roux eu de gris, et qui longent le canal. « Du côté de l'est, ces plaines sont borliées par des collines arides, sur lesquelles brillent, à travers une vapeur bleuâtre, lei blanches maisons de quelque lointain village; vers le sud la ligne d'argent de la mer les termine et borne l'horizon. Cette plaine semble diaprée de fleurs noires ou blanches, mais ces fleurs sont mobiles, et, en les examinant avec attention, on reconnaît des troupeaux de bœufs noirs et de chevaux blancs, qui vivent là dans un état à demi-sauvage, n'ayant pour se nourrir que les roseaux et les herbes brûlées du marécage. »

Après avoir cheminé assez longtemps à travers ces collines et ces vallées peu fertiles, M. de ercey arrive enfin au sommet d'un col pierreux d'où il aperçoit Marseille. Je m'arrête, car je n'ai pas envie de retracer ici les choses que M. de ercey a décrites, je veux seulement donner une idée desjugemens du spirituel voyageur, convaincu que mes lecteurs le liront avec intérêt, quoiqu'il soit parfois un peu trop sévère; mais j'aime à constater qu'à ses yeux le port est magnifique, et que le lieu commun des forêts de mâts ne lui paraît pas, à son égard, une poétique hyperbole, mais une réalité des plus vraies. Dans la population. il consent à retrouver, jusqu'à un certain point, chez les hommes, des traces de. leur origine

thessalienne ou phocéenne, mais il la dénie aux femmes et semble être demeuré sous le charme de la proverbiale beauté, de la beauté classique des Arlésiennes.

Le récit de la traversée de Marseille à Toulon constitue un charmant épisode, non pas à expérimenter, mais à entendre raconter par l'un des malheureux acteurs de ce drame trop comique. Mais je ne puis songera continuer aussi lentement; je dois me décidera franchir d'un bond les distances que M. de Mcrcey, certainement à la grande joie de ses lecteurs , parcourt très lentement. J'arriverai donc tout de suite à Florence, la ville italienne par excellence . celle où l'on vit encore, dit-on, très bien et pour rien M. de Mercey s'y trouva à l'époque où la famille Bonaparte y était réunie et où la reine Caroline Murât y lenait une petite cour : fidèle au programme que je louais en commençant, il ne se contente pas de nous parler monumens, tableaux ou paysages : il ne néglige pas le côté social et moral, et nous trace , au contraire . un très piquant croquis de la société florentine; je citerai notamment trois des principaux originaux l'un grand seigneur, riche à millions, ayant palais à Florence, palais à Rome et palais aux champs, s'était avisé,à quatre vingts ans. d'épouser une jeune et robuste russe, qui lui donna, (lit M. de Mercey, beaucoup de tablature. L'avarice du prince triompha cependant de tout, et sa femme « toute résistante qu'elle parut, mourut au bout de huit ans de cette jalousie mêlée à trop d'ennui. « Parmi les grands personnages qui dînaient à la Traiioria ou qui même ne dînaient pas du tout (non pas que les moyens de dîner leur fissent défaut, mais par régime comme ils disaient, régime de ladrerie) on nous citait le vieux prince Piombino. Ce bonhomme ne sortait que botté etéperonné, bien qu'il n'eût pas de cheval, sa pauvre rosse étant morte d'inanition depuis nombre d'années; mais le prinee avait gardé ses bottes et ses éperons sans remplacer sa monture. « Un autre original , qui pouvait, lui aussi, remuer des millions, n'avait pour tontéquipage qu'une badine, dont il frappait continuellement les basques de son patetot, qui, du reste, en avait besoin. On prétendait qu'avant d'être millionnaire , il avait été épousseteur de tapis.

« Le marquis L.... , fils d'un moutardier du Pape, que Sa Sainteté avait anobli, ne se présentait, lui, dans les réunions du soir, qu'avec un bel habit d'uniforme tout brodé et une immense épée. Il venait à pied, s'abritait sous un vienx parapluie quand il pleuvait, et s'arrangeait toujours pour se faire reconduire, au grand amusement du salon. Il se faisait

appeler par ses gens signor marchpse,- marchese del riterno, disaient les mauvais plaisants. » A Pise, à Rome, à Naples, nous retrouvons la même originalité, la même humour, le même génie primesautier, mais nous ne devons pas non plus passer sous silence la partie sérieuse d'un livre qui réunit, ici, on peut le dire avec raison , l'utile à l'agréable. Si M. de Mercey sait égayer le récit, conter l'anecdote et saisir avec bonheur le côté ridicule de ceux qu'il voit défiler devant lui, il sait aussi écrire d'excellentes pages où les arts sont soigneusement étudiés, où les tableaux sont minutieusement détaillés, où l'artiste enfin peut, certainement, puiser des renseignemens utiles. M. de Mercey voyage beaucoup, et on est heureux de voir qu'il veut bien, chaque fois , procurer à ses lecteurs le plaisir de parcourir avec lui, au coin du feu, dans un bon fauteuil, le pays qu'il a traversé et étudié. Mais je signalerai,entre tous, le chapitre intitulé : Le brigandage dans les Etats romains, comme une monographie originale d'un grand intérêt, où M de Mercey raconte, avec une verve toute dramatique, l'histoire d'une famille saisie par des brigands, histoire qui, dénouée au moment d'une catastrophe , par les balles des carabiniers, n'empêcha pas un de ses auteurs de devenir concierge du château Saint-Ange, tandis qu'il aurait dû y passer sa vie au fond du plus noir cachot. On rit des brigands italiens, et nombre de gens assurent qu'on n'en voit plus qu'à l'Opéra-Comique ou dans les ballets du Pré-Catelan : mais il y en a encore, et beaucoup trop , malgré les progrès de la civilisation, et il n'y a pas cinq ans qu'un de nos amis d'enfance, beau et intelligent jeune homme, a été ainsi assassiné, en plein jour, au portes de Bologne, presque entre les bras de sa mère qu'il croyait avoir besoin de défendre, tandis qu'il aurait dû, tout simplement, jeter son or et ses bijoux à la tête des bandits.

Je quitterai l'Italie poursuivre M Hyacinthe Hecquard dans la Haute-Albanie. C'est un travail complet que publie sur ce pays mal connu l'auteur, consul de France à Scutari et par conséquent plus à même que tout autre de connaître ces parages et de pouvoir les décrire. Le livre est divisé en deux parties distinctes : la géographie de l'Albanie, avec l'histoire de chacune des dix-huit. tribus et des villes qui la composent; puis les mœurs, l'organisation , l'histoire générale, l'histoire religieuse de ces contrées. Od comprend l'intérêt et l'utilité d'un pareil ouvrage, surtout à une époque où tous les regards sont tournés vers celle portion de l'Orient et où ces terres quasi héroïques ont tant d'attraits, je dirai mème de poésie aux yeux les plus indifïérens.

Dans une savante introduction, M Hecquard , sans vouloi approfondir la question de l'origine et de la valeur respective des races qui ont habité la Haute-Albanie, croit nécessaire, et avec raison , pour bien faire connaître le rôle des Albanais dans le monde, de préciserles races qui occupent actuellement la Turquie d'Europe, c'est-à-dire les Roumains, les Slaves, les Grecs et les Albanais. C'est un travail très remarquable, sous une apparence des plus modestes, et qui offre d'excellentes considérations sur la position des populations chrétiennes vis-à-vis la Porte.

Parmi les chapitres qui composent ce livre il en est un qui m'a tout particulièrement intéressé : c'est celui que M. Hecquard consacre aux chants albanais, lesquels jouent un trèsgrand rôle dans le pays. C'est la chanson qui rappelle les hauts faits de la tribu et de la famille; c'est elle qui flétrit la lâcheté et les mauvaises actions, « moins efféminés que ceux des Albanais de l'Epire, les chants des montagnards sont généralement graves. Est-ce de la poésie dans le sens donné en Europe à ce mot? En tout cas , c'est le tableau fidèle des sentimens d'une race belliqueuse. Si l'on voulait reconstruire l'histoire de l'Albanie , il faudrait, comme l'ont fait les Monténégrins, recueillir avec soin ces chants. » Du reste, je ne puis mieux faire que de soumettre à nos lecteurs un échantillon de cette poésie naïve et originale. Voici un appel aux armes :

« Un cri s'élève , qui parcourt la plaine : debout , jeunes gens, préparez vos armes et laissez vos épouses pour aller combattre à Bagdad. Nous irons en chantant , montrer notre valeur, notre, courage de lion, pour faire voir à ces Asiatiques efféminés que jamaisaucune mère ne fit d'enfans aussi braves que nous. En avant, courageux jeunes gens, brandissez vos sabres, marchons à l'ennemi, afin découvrir de gloire, encore une fois le nom albanais, ce nom redouté de tous !... »

Et ce fragment d'un chant d'amour :

«... N'es-tu pas la sultane des astres , de la lune , du soleil et des étoiles? Tous les anges du monde et des sept cieux t'admirent ; Dieu fasse que tu puisses écouter ma prière ! Que tes baisers, nourriture délicieuse, soient la mine où Hussein, ton adorateur, puisse toujours puiser! — Que ton regard est tendre! quelle douceur se répand de tes lèvres; oh! Alucha, si tu es cruelle et barbare, c'est que tu n'as pas connu l'amour! — Ton cou a la blancheur de l'étoile du matin ; n'astu pas la crainte de Dieu , pour laisser ainsi souffrir un malheureux qui baigne de ses larmes les plainos et les mon-

tagnes et à qui l'amour ne laisse pas de repos? Mon temps s'écoule dans les pleurs, et je suis terrassé par l'amour, comnie le rossignol par le vautour! .. »

M. Hecquard nous annonce que, depuis plusieurs années, il s'occupe de rassembler tous les chants albanais qu'il peut découvrir; ce sera une publication très-intéressante , et à laquelle il sera fait certainement un bon accueil ; car longtemps encore, pour ne parler qu'au nom de la littérature et de l'histoire, on s'occupera avec empressement et prédilection de l'Albanie, comme d'une des parties les plus intéressantes de l'Orient européen.

IV.

17 Février 1859.

Dernières Eludes historiques et littéraires, par M. CuvillierFleury, 2 vol. in-18, Michel Lévy, 1859. — Galerie du XVIIIe siècle, par M. Arsène Houssaye, 5 vol. in-18, Hachette, 1858. — La Chasse à courre en Frayée , par M. Joseph Lavallée, le même, 1 vol. in-18, 1859.

M. Cuvillier-Fleury a l'honneur de compter parmi les trois ou quatre critiques éminens dont s'honore la littérature contemporaine, et de joindre à un grand talent, d'écrivain un esprit profond, élégant et disert. Aussi ses Etudes sont-elles lues avec empressement dans le journal où elles paraissent d'une manière périodique, et accueillies avec la même faveur quand , réunies en volumes, elles permettent au lecteur de. suivre la pensée de l'auteur et de rechercher, si je puis ainsi dire, son système et sa doctrine. Il importe, en effet, de reconnaître l'opinion de celui qui juge ainsi du haut de ce tribunal universel, qui s'appelle un grand journal, les œuvres des auteurs contemporains le critique, du moment, qu'il rassemble ses articles et en compose un volume , se trouve à son tour justiciable de la crilique, et de juge déviant inculpé; mais il y a plaisir déjuger quand cet inculpé est un homme tel

que M. Cuvillier-Fleur y; ou plutôt, non il y a difficulté ; car la tâche est ingrate, du moment où il n'y a qu'à louer.

Cette fois, M Cuvillier-Fleury a innové jusqu'à un certain point, c'est-à-dire qu'il soumet ses études à un certain arrangemont, qui en augmente la valeur et en étend la portée ; je m'explique: au lieu de réunir purement et simplement ces éludes, il les divise en cinq catégories, de manière à en former comme un corps d'ouvrage qui perd ainsi ce que l'article de journal peut avoir de trop éphémère. Dans la première partie, il place tout ce qui est relatif à l'histoire moderne , depuis la Réforme jusqu'à la Révolution ; dans la seconde, il reproduit toute sa controverse avec M. Louis Blanc sur les massacres de septembre ; dans la troisième , on lit les travaux concernant l'Académie française , la littérature sous le gouvernement de juillet et le régime contemporain; la quatrième est consacrée à l'Histoire de l'Empire et à M. Thiers; enfin la cinquième se compose d'une série de portraits divers « Quelquesuns, dit M. Cuvillier-Fleury, ont été tracés sous l'impression de souvenirs personnels dont j'étais sûr; d'autres ont été composés de traits recueillis avec soin dans des ouvrages dont les auteurs ont surtout cherché à se faire connaître , et ils offrent cette singularité d'avoir été peints avec des couleurs que ses originaux eux-mêmes m'ont fournies. » Cette partie n'est pas la moins piquante , mais je me bornerai à donner une idée de l'opinion de M. Cuvillier-Fleury sur la littérature romanesque qui distingue l'époque où nous vivons.

La littérature romanesque en est , pour le moment, à sa quatrième grande phase : d'abord,et en remontant à l'origine, nous avons eu les lourds romans des deux siècles d'avant la révolution ; puis la renaissance du roman, avec le roman archéologique sous la Restauration et dans les premières années du gouvernement de Juillet: plus tard, ça été le romanfeuilleton qui suspendait des milliers de lecteurs à des péripéties palpitantes et soigneusement ménagées de façon à se répéter souvent, avec le « la suite au prochain numéro » ; la révolution de 1848 a porté un coup fatal à ces productions littéraires; les événemens sont devenus assez importans pour empêcher les yeux d'aller chercher les parties principales du journal dans son rez-de-chaussée; mais , maintenant , nous jouissons du roman réaliste, et nous lui devons de bien jolies choses dont nous devons aussi lui être singulièrement reconnaissais.

« Les romanciers, dit M. Cuvillier-Fleury, qui ont fait lant parler d'eux en France sou le gouvernement de Juillet, n 'é-

taient pas tous des écrivains supérieurs. Il fallait pourvoir à une immense consommation et satisfaire un appétit de lecture insatiable; on allait au plus pressé. Presque tous, pourtant, avaient leur cachet. Personne n'eût confondu l'auteur de Mathilde avec celui des Mousquetaires , ni la plume élégante qui écrivait André avec-le crayon vigoureux, qui dessinait Diane de Chivry. La personnalité de Balzac n'était pas plus contestable que celles de Charles de Bernard, Jules San deau, l'aimable écrivain ne risquait pas d'être oublié à côté d'Alphonse Karr, le conteur sceptique la railleur impitoyable. Oui, tous ces esprits étaient plus ou moins affligés du mal de l'improvisation. Ils se ressemblaient par la facilité , non par la monotonie. Ils avaient des procédés analogues et des talens divers. Le roman régnait alors. Il parlait en maitre; il traitait avec la société de puissance à puissance, lui infligeait son blâme, la menaçait de ses théories, ne se refusait pas même la perspective d'une révolution... Il a fait beaucoup de mal; il participait pourtant à celte vitalité des époques libres où le mal lui-même est sans cesse corrigé par la discussion et trouve son remède dans le salutaire mouvement donné aux esprits. L'apathie des intelligences est le plus grand auxiliaire de la corruption des âmes. Après tout, il est absurde de croire qu'une société puissante eût péri pour s'être oubliée avec Lélia ou s'être trop intéressée au Chourineur. Quel qu'ait été le succès des romanciers qni ont amusé ou scandalisé le dernier règne, leur puissance était inférieure à leur talent. Ce qu'il en reste, c'est un souvenir. On ne les relira guère , mais ils auront vécu. Les historiens de notre littérature contemporaine seront obligés d'en tenir un sérieux compte. »

J'ai cru devoir reproduire cette rapide appréciation du roman sous le gouvernement de juillet ; mais il me semble que M. Cuvillier-Fleury atténue un peu trop et l'influence regrettable de certains romans qui se sont appesantis, si je puis dire ce mot, sur les dernières années du règne , et le tort d'une génération de se laisspr influencer par des productions du genre des Mystères de Paris et du Juif-Errant. La société, ou pour mieux dire le gouvernement, n'a pas péri à cause d'eux, mais ils ont largement contribué à cette démoralisation, œuvre déplorable à laquelle un ouvrage historique, dû à une grande plume poétique, a donné la dernière impulsion. Le roman réaliste dont nous jouissons aujourd'hui n'aura pas, du moins, les mêmes effets et ne laissera même pas, je l'espère du moins, un sillon aussi profond dans notre histoire littéraire.

Le roman réaliste a pour but de reproduire, disent ses partisans, la nature telle quelle et exactement ; s'il s'agit d'un paysage, il faudra dire combien il y a de mottes de terre grosses ou petites dans un champ labouré ; si l'on est au cabaret, combien de taches de vin sur la nappe ; s'il s'agit du portrait d'un personnage, il faudra noter qu'il portait des bottes bien cirées, qui avaient deux renflemens parallèles à cause de la saillie de ses orteils (I). M. Cuvillier-Fleury proteste avec raison contre un genre auquel applaudissait naguère, cependant, un de nos grands critiques : il blâme cet effacement de l'homme au profit de la machine ou du procédé. « J'aime, dit-il, que l'âme de l'auteur se réflète dans son œuvre, que le peintre se réfléchisse dans sa peinture. C'est ce reflet qui est la vie et ce qu'on appelle l'art n'est pas autre chose. C'est par là que Teniers, Van-Ostade, Callot lui-même sont admirables. Il n'est pas nécessaire d'avoir peint la Descente de Croix ou la Transfiguration pour être un grand artiste ; une scène de cabaret y suffit, mais à une condition : c'est que l'œuvre ne sera pas la copie servile et plate, mais l'imitation ingénieuse et savante du modèle qu'on se propose.

« Il n'est pas de serpent, ni de monstre odieux,

Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux. »

L'imitation est la vérité, mais l'école réaliste, — je me sers de ce mot, bien qu'il soit une fiction, car on ne peut, fran- chement et de bon sens, reconnaître une école réaliste, — se trompe en croyant être vraie parce qu'elle dit tout. La puérilité de la recherche, au contraire, ce froid et cynique inventaire de toutes les misères au milieu desquelles végète la pauvre humanité, comme dit M. Cuvillier-Fleury, non-seulement ne la font pas mieux connaître , mais éblouissent toutes les misères, — si une pareille comparaison peut être acceptable, — de fatigue et de dégoût. Messieurs les réalistes, en exagérant le mal, c'est-à-dire en ne le contrebalançant pas « par cette juste mesure qui en est, par la volonté de Dieu, le contre-poids et la revanche. » Du reste M. Cuvillier-Fleury résume très heureusement le système de cette coterie d'auteurs en disant que dans le roman, tel qu'on l'écrit aujourd'hui, avec les procédés de la reproduction photographique « l'homme disparaît dans la peinture, il ne reste plus qu'une plaque d'acier. »

M. Cuvillier Fleury consacre d'autres chapitres à ce qu'il appelle l'étude de la vertu dans noi romans au roman terri-

(1) Voyez Mme Bovary.

ble inventé par les Barbara et Franc, au roman dans la vie privée avec Mme Georges Sand , enfin à M. About qui a bien aussi un genre à lui. Ces divers chapitres sont des travaux excellents, écrits avec verve, profondeur et entrain et qui pénètrent de suite dans la question; il nous montre le romancier d'aujourd'hui n'acceptant que sous réserve l'héritage du roman d'autrefois et admettant la vertu seulement pour régler les parts. « Les romanciers du jour sont en train d'inventer une vertu qui n'a pas cours dans le monde réel, comme leurs prédécesseurs avaient inventé une perversité exceptionnelle et qui calomniait la société véritable « Il résume son étude sur l'auteur d'Indiana en repétant ces mots que M. Michel ( de Bourges) lui adressait un jour : « Tu rêves une liberté de l'individu, qui ne peut se concilier avec le devoir général. »

Mais je m'arrête : je crois avoir suffisamment indiqué la valeur et l'intéret qui s'attachent aux deux volumes de M. Cuvillier-Fleury, et j'insiste encore pour inviter mes lecteurs à ne pas parcourir légèrement cette portion consacrée aux romans contemporains: c'est tout un coin de notre histoire sociale, qu'elle éclaire sans trop en avoir l'air.

Ces deux volumes terminent une série qui résume le travail de M. Cuvillier-Fleury pendant dix ans , mais il ne faut pas que le monde lettré s'afflige de celte parole, car l'auteur a soin d'ajouter que ce titre « Dernières études,» est pour lui l'engagement d'en prendre désormais un autre. Mais, pour moi, ces deux volumes , comme je le disais en commençant, me représentent autre chose et plus que des articles de journaux, grâce à la méthode suivant laquelle ils sont édités , et je crois, en parlant ainsi, aller au devant de celui qui les a écrits : « On reproche aux critiques de ne pas savoir faire un livre. On devrait pourtant croire que nous avons un peu ap- pris ce métier-là à force de les voir faire aux autres. Parmi les œuvres que le courant de la production littéraire nous apporte, quelques-unes, il est vrai, sont bien capables, de nous décourager du péril de l'imitation par le sentiment de notre infériorité. Combien d'autres, si les critiques n'étaient décidés à être modestes, leur inspireraient des senti mens et des prétentions tout à fait contraires. »M.Cuvillier-Fleury n'a pas quitté la plume depuis 4 81.9, non pas seulement pour employer des loisirs forcés , mais aussi pour y trouver une consolation contre les tristesses publiques et il s'estime heureux de pouvoir éprouver tout entière « la satisfaction qu'inspire à un cœur honnête la conscience de n'avoir pas écrit une ligne , même aujourd'hui, en vue d'un intérêt, contraire à la justice et à la

liberté. » J'ajouterai que M. Cuvillier-Fleury a su demeurer en dehors des rancunes de quelques-uns et n'a pas employé sa plume à exhaler çà et là d'inutiles et maussades regrets, aigrement et suitout très intempestivement exprimés à propos de littérature.

M. Arsène Houssaye vient de faire réimprimer des travaux légers et brillans sur le dix-huitième siècle sous le nom de Galerie, dans laquelle sont disposées cinq salles, pour les grands seigneurs et les grandes dames, les artistes, les philosophes et les poètes , les danseuses et les musiciens et enfin les..... gens d'esprit. Rien de plus commode que ce cadre au milieu duquel se meut aisément l'esprit facile de l'auteur paradoxal du Roi Voltaire. « J'ai de bonne heure aimé le dixhuitième siècle, dit M. Houssaye, comme une seconde patrie. Que de fois ne me suis-je pas figuré avoir assisté aux aventures galantes de la régence , aux débats littéraires du café Procope , aux décamerons de Versailles, au carnaval de l'esprit et de l'amour, au bruit éclatant de l'encyclopédie, à cette tragédie héroïque de la révolution française, dont il n'est resté qu'un acteur pour baisser le rideau. On m'a accusé d'un amour trop vif pour le XVIIIe siècle. On avait abusé des Grecs et des Romains, du moyen-âge et de la renaissance , du génie anglais et du génie allemand. Le XVIIIe siècle était inconnu ou plutôt méconnu : la poésie était là comme elle est partout. Je me suis passionné pour cet âge d'or de l'esprit. » Je viens de le dire, ces croquis sont légers et brillans, deux caractères distinctifs du talent de M. Arsène Houssaye , mais il n'y faut pas aller chercher ce travail historique auquel nous sommes habitués dans les travaux de ce genre consacrés actuellement aux illustrations du XVII\* siècle. M. Arsène Houssaye se meut rapidement, gaiement, élégamment, dans cette foule brillante, spirituelle, joyeuse : sa mémoire le sert heureusement , il fait admirablement parler ses héros et ses héroïnes et permet de repasser ainsi tranquillement et agréablement tout son dix-huitième siècle, dans son fauteuil , sans autre peine que de lire cinq volumes attrayans.

Veux-je dire que je partage son « amour passionné » pour ce siècle ? Non, certes, car je parlerais contre ma conscience. Le dix-huitième siècle est le siècle où la religion a été la plus honnie, la morale la plus bafouée; il a commencé par la fin de nos succès, puis par la régence , il a fini par le drame qui a ensanglanté et affligé nos famillés : ce ne sera jamais mon siècle de prédilection, mais je ne veux pas, pour cela, blâmer ceux qui se consacrent à son étude ; il y a à apprendre quel-

que chose de nouveau , à découvrir partout ; mais quant à aimer passionnément, non : ceux qu'on aimerait ainsi furent trop égoïstes.

Entre les cinq volumes, celui que M. Arsène Houssaye consacre aux sculpteurs, peintres, musiciens, esi, sans contredit, le plus remarquable et le plus intéressant ; c'est, de plus, celui où l'auteur rend incontestablement le plus de services, en faisant connaître des artistes trop oubliés, et qui méritaient réellement de voir leurs noms conservés à la postérité. M. Houssaye a fait une bonne action en leur prêtant l'aide de ses brillans rappels au souvenir. Rien n'est plus imprévu que la composition de ces élégans petits volumes tout de jaune habillés : M. Houssaye change de ton presque à chaque page, se plie aux divers sujets qu'il traite, et trace réellement une galerie. Quel dommage que la valeur historique ne puisse s'attacher suffisamment à ces charmans récits , où la fantaisie tient trop de place. J'éprouve de sincères regrets à me montrer aussi sévère; mais j'ai déjà eu l'occasion de me confesser sur ce point à mes lecteurs : je souffre de voir l'histoire trop cavalièrement traitée , et ces pages faciles , brillantes , souvent même étincelantes de verve, je les voudrais tout-àfait parfaites. Après cela , ce serait trop exiger d'une œuvre , d'un homme, et on doit se contenter de ce qui est; c'est déjà beaucoup, et pour l'auteur, et pour les lecteurs qui seront certainement moins rigides que moi.

La chasse a déjà donné naissance à bien des livres, et plus d'un gentilhomme ou d'un maître en cet art en a consigne les principes dans des ouvrages très recherchés aujourd'hui : le Trésor de Vénerie, la Chasse au Cerf, de Budé, la Maison Rustique, d'Etienne, la Chasse au Loup, du sire de Clamorgan, l'œuvre de du Fouilloux, la Chasse royale, de Charles IX , le Discours de Jean de Bec, les travaux d'Yauville, de de la Centrie, de Sélincourt, sont généralement rares et peu commodes à consulter, et cependant, même sans professer bien chaudement la passion cynégetique, au seul point de vue archéologique, l'histoire de la chasse présente un grand intérêt, car elle est intimement liée à la vie de nos pères , pour lesquels c'était la plus grande des distractions. Or. il s'agit dans le livre que nous signalons en ce moment de la grande chasse des gentilshommes, de la chasse à courre, qui se pratiquait et devrait toujours se pratiquer quasi-solennellement.

L'auteur de cet ouvrage examine son sujet sous toutes ses faces : les chiens , la chasse sans relais et à la billebaude, les fausses bêtes, le vautrait , la louveterie; enfin il se com-

plaît dans l'élude de la grande vénerie ou chasse à courre , avec limiers et relais, de celle que les souverains, les grands seigneurs et les princes de la finance peuvent seuls se permettre. Il fait précéder ces intéressans chapitres d'un rapide résumé historique, qui prend la chasse avec les patriarches , et la conduit rondement jusqu'à notre époque, en faisant connaître les livres dont je nommais tout à l'heure les auteurs. Cette partie de l'introduction est excessivement curieuse, car elle vulgarise ainsi une bibliographie à peu près inconnues. On voit que l'auteur n'ignore aucun détail relatif à la chasse, et de plus, il anime son récit de charmantes anecdotes ; aussi son livre convient-il aussi bien au disciple de saint Hubert qu'à celui qui, n'ayant pas cet honneur,veut pourtant se faire une idée de ces fêtes commencées par de bruyantes fanfares et de fiévreux préparatifs. On ne peut que féliciter l'auteur d'avoir si bien justifié à son profit l'épigraphe, empruntée à Moratin : « Diestro cazador, escucha lo que sabes. ( Habile chasseur, écoute ce que tu sais.) »

V.

0

2 Mars 1859.

Histoire d'Elisabeth de Valois , reine d'Espagne , 1545-1568 , par M. le marquis du Prat, 1 volume grand in-8°, Paris, Techener, 1859.

« La royale maison de France , si riche de toutes les gloires , pourrait en retirer une bien plus éminente , et souvent trop négligée, des reines qu'elle appela à porter sa couronne et des illustres princesses qui naquirent parmi ses lys ; celles-là furent choisies d'ordinaire autour des plus grands trônes de l'univers . et plus d'une fois sur ces trônes euxmêmes; celles-ci furent appelées à porter des diadèmes presqu'égaux à celui qui avait ceint le front de leurs augustes mères; les unes et les autres arrivèrent en France ou quittèrent leur patrie comme des messagères de paix. La grandeur qu'elles obtinrent par leur beau titre de souveraines fut moins l'objet de leurs ambitions que le bien des peuples e!

l'harmonie générale , qui naissaient de leurs alliances. La. conquête de leurs honneurs était une conquêie pacifique et leur sceptre était plus embelli par les feuilles de l'olivier que par les diamans et les perles qui brillaient à tous les yeux.» C'est ainsi que M. le marquis du Pral commence le volume qu'il consacre à l'histoire d'une fille de France qui alla ceindre la couronne d'isabeile la Catholique. Nos lecteurs connaissent déjà le nom de cet auteur, car j'ai été assez heureux pour avoir eu à les entretenir de ses savantes publications ; mais jusqu'à présent, il avait envisagé l'histoire au point de vue de ses souvenirs de famille et nous avait ainsi dotés d'une remarquable biographie du chancelier du Prat. Aujourd'hui , il abandonne ces sentiers intimes pour entrer hardi- ment dans la vaste lice de l'histoire, et il choisit, entre toutes les reines issues de la maison de France, Elisabeth de Valois, sœur de la duchesse de Lorraine et de la rpine de Navarre, plus grande qu'elles par ses destinées, plus infortunée, ajoutet-il, par sa mort prématurée, plus intéressante par les drames qui se déroulèrent sous son règne et accompagnèrent sa trop courte existence. Je vais, à mon tour , esquisser rapidement cette royale biographie , de manière à faire connaître à nies lecteurs cette gracieuse ligure et à leur faire apprécier l'heureux choix de M. du Prat.

Elisabeth de Valois naquit le 13 avril 1545; deux ans après, son père montait sur te trône , et les quatorze premières années de la vie de cette princesse n'offrent rien à l'étude ni à l'histoire; elle eut cependant l'honneur d'inspirer les pages les plus flatteuses à Brantôme.

Le traité de Cateau-Cambrésis disposa brusquement d'Elisabeth, et lui assigna pour époux Philippe Il d'Espagne. On sait que ce fut dans les fêtes qui accompagnèrent cette solennité, que Henri II fut mortellement atteint. Le duc d'Albe avait représenté à Paris le fils de Charles-Quint, et Philippe II était alors dans les Pays-Bas. Quoiqu'il ne connût pas sa femme, le roi lui portait, parait-il, un vif attachement, et l'évêque de Limoges, ambassadeur français près de lui, mandait à la reine-mère : « Sa Majesté, au surplus, a un singulier contentement de la reyne catholique, sa femme , et luy porte, comme j'estime que vous aurez entendu par mes précédentes dépêches, l'amour telle que vous et elle sauriez le désirer. » Le mariage avait été célébré à Paris le 22 juin 1559, et Elisabeth ne se décida qu'à la fin d'octobre à se diriger vers l'Espagne, où son mari s'était déjà rendu par mer. Les historiens ont voulu trouver dans ce retard une preuve de répu-

gnance de la part de la princesse, et ont dit qu'elle n'accom- plissait ce voyage qu'avec un chagrin mal dissimulé. Ils sont à cet égard dans l'erreur. Elisabeth, âgée de quatorze ans , n'avait jamais quitté la cour de France, où elle était heureuse et entourée d'une famille affectionnée ; rien de plus naturel donc que de la voir hésiter et se résoudre avec quelque peino à cette expatriation qui l'éloignait à jamais de tous ses parens et la rapprochait seulement d'un époux qu'elle ne connaissait pas.

L'échange eut lieu , avec les cérémonies d'usage , le 3 janvier 1560, à Roncevaux, au milieu des neiges, et par un froid intense. Le 28, la reine trouva le roi à Guadalajara , et la bénédiction nuptiale fut donnée le 2 février à Tolède par le cardinal de Burgos. La réception à Madrid fut magnifique, et tout semblait sourire à la fille de France qui venait s'asseoir sur le trône .d'Espagne. Elisabeth céda à ces heureuses influences, et se montra très gaie : Philippe II lui plaisait beaucoup. A cet égard, les dépêches du bon évêque de Limoges ne peuvent laisser aucun doute. Mais dès ce moment. toutefois, de méchans propos se répandirent au sujet de l'affection de la reine pour Don Carlos , fils de son mari. Les historiens mettent les choses au pire sans me convaincre ; mais cependant l'ambassadeur s'occupe souvent de ce prince, boiteux et maladif, tout en parlant « de l'honneste comportemeut de la jeune reyne et du contentement et satisfaction de son mary.» Elisabeth prit rapidement, en effet, un grand ascendant sur l'esprit de Philippe, et put être à même de se rendre très utile à la cour de France. Elle entretenait une correspondance activement suivie avec sa mère , qui, de son côté, contrôlait l'exactitude des renseignemens fournis par sa fille à l'aide des dépêches de Mgr de Limoges. On pouvatt donc, en quelque sorte, diriger de Paris les faits et gestes de la cour de Madrid, et Catherine de Médicis ne se faisait pas faute de cette occasion de tout gouverner à sa guise. Ces volumineuses correspondances, toutes conservées à la Bibliothèque de Paris , ont une' très grande valeur pour l'étude de cette intéressante période , et ont été consultées avec succès et intelligence par M. le marquis du Prat , après avoir été déjà en partie éditées par M. Louis Paris dans la Collection des Documens inédits sur l'Histoire de France.

En ce moment une grave question se présentait dans la politique extérieure : les Guise voulaient réunir à Paris un concile national pour aviser aux moyens de réprimer les progrès inquiétans de la soi-disant réforme; le Pape s'y refusait

ei voulait seulement renouveler le concile de Trente. Philippe Il appuyait le Souverain Pontife et luttait aven la cour de France. La mort presque subite de François II changea la lace des affaires, et le pouvoir,.échappant aux Guise, revenait à Catherine de Médicis. Philippe II ne voyait pas ce changement avec plaisir, car il détestait Antoine de Bourbon et le savait ami de la reine-mère; tout s'arrangea cependant au mieux, et les différens s'applanirent, laissant le champ libre aux intrigues de cour, aux disputes des dames d'honneur et aux négo iations de mariages. Sur ces entrefaites Elisabeth eut la petite vérole, ce qui donna à son mari l'occasion de lui témoigner sa tendre affection; cette maladie, heureusement, ne laissa subsister aucune trace, et Brantôme nous dit que les précautions observées eurent le plus grand succès, car « les gens d'église mesme ne la pouvoient regarder (la reine) de peur d'en estre espris et en causer jalousie au roy. »

Il y eut, à ce moment, un système d'intrigues inextricable ; chacun tirait à soi et essayait d'entraîner Philippe II, qui demeurait assez nettement inébranlable, quoiqu'il ne cessât de protester de son dévouement pour la France et de son affection pour sa belle-mère ; on cherchait à se tromper avec assez de cynisme et à se dérober le dépêches qu'on écrivait. Catherine pressait vivement sa fille et lui parlait même quelquefois avec une vivacité qui dépassait le but; tout cela pour marier don Carlos avec sa sœur à elle, et rompre les « manigances » des Guises, qui prétendaient lui donner Marie Stuart pourfemme. Le départ de celle-ci pour l'Ecosse calma les craintes de la reine-mère et la rendit aussi correspondante moins empressée avec la cour de Madrid.

Peu après, ces dernières négociations furent mises tout à fait à néant par un accident des plus graves : Don Carlos fit. sur l'un des escaliers de l'Université d'Alcala, une chute qui le mit à deux doigts de la mort ; mais il ne revint à la vie que pour causer de cruels chagrins à son père, comme si cette chute avait complètement changé son caractère, doux autrefois jusqu'à l'insignifiance. Philippe fut même obligé de faire incarcérer son fils, et Don Carlos mourut en prison le 24 juillet 4568.

Comme on peut le penser, cette succession d'évènemens jointe aux préoccupations des expéditions d'Afrique , avait singulièrement attristé la cour. Elisabeth s'en ressentit et voyait chaque jour croître autour d'elle les ennuis d'une solitude qu'elle était incapable de combattre. En 4565, Cbarles IX la prévint que, désirant la voir, il se rendrait à

Bayonne, et elle accueillit cette proposition avec bonheur. L'entrevue eut lieu au mois d'août, et le frère et la sœur passèrent trois semaines ensemble , montrant à tous le bonheur qu'ils éprouvaient de voir réunis. Les relations politiques des deux pays furent cependant plutôt moins intimes après cette entrevue. Elisabeth était devenue tout-à-fait Espagnole et avait respectueusement fait comprendre à sa mère qu'elle voulait être réellement toute dévouée à la politique de son mari et de son pays d'adoption. Une déclaration pareille amena naturellement une grande froideur entre Catherine et la jeunereine ; aussi, son retour à Madrid fut-il fort triste. Elle comprenait qu'elle venait de creuser entre les deux pays un abîme. et qu'elle ne devait plus chercher de bonheur que dans cette cour espagnole, qui lui inspirait cependant si peu de sympathie et lui offrait si peu de ressources.

L'année suivante, le 12 août 1566, Elisabeth accoucha d'une fille qui reçut le nom de sa mère ; en 1567, elle donna le jour à une seconde fille ; enfin, en 1568 , étant grosse de nouveau, la reine fut traitée par des moyens trop violens , et fit une fausse couche ; prise aussitôt par une fièvre maligne, elle expira le 3 octobre : elle avait vingt-trois ans. Cette princesse fut universellement regrettée; d'un caractère doux, aimable et bienveillant, douée de qualités sérieuses, qui se développèrent rapidement quand elle eut secoué le joug que lui imposait la tutelle de sa mère , elle avait su prendre une solide position à la cour et avait plu à cette noblesse chevaleresque mais susceptible, qui avait vu avec un profond étonnement et une certaine défiance une fille des Valois s'asseoir sur le trône du fils de Charles-Quint. Le chagrin que Philippe Il ne songeait même pas à cacher est une réponse suffisante aux accusations calomnieuses que certains courtisans ne manquèrent pas de répéter, à cette occasion , comme lors de la mort de Don Carlos (1).

Telle est "la vie de la reine que M. le marquis du Prat a choisie comme objet de ses études : il s'y est adonné avec autant de soin, de persévérance et d'amour, si j'ose ainsi dire, qu'il en a montré quand il écrivait l'histoire de son illustre ancêtre le chancelier : il n'a reculé devant aucune recherche

(1) Je me permets de citer ces passages d'une étude que j'ai publiée en 1855 dans les Mémoires de la Société Philornatique des Pyrénées orientales sur cette même reine et qui est cause de l'intérêt plus grand encore que le travail de M. du Prat m'a inspiré.

et nous dote ainsi d'un travail consciencieux et on ne peut plus intéressant. Aussi détaillée que des Mémoires, cette Vie d'Elisabeth de Valais à toutes les qualité d'un ouvrage sérieux et fait connaître avec une rare exactitude cette époque, au point de vue hispanico-français M. Duprat raconte très bien, et je crois que mes lecteurs ne m'en voudront pas si, maintenant, je mets sous leurs yeux quelques passages de son livre :

« Lorsqu'à Guadalajara , dit M. Duprat à l'occasion de la première entrevue des deux royaux époux , la reine fit connaissance avec le roi, effrayée de l'air sérieux et inexorable que ses trente-deux années ne justifiaient pasencore, elle le fixa avec une curiosité et comme avec une terreur'enfantines. Philippe II, trouvant mauvaise cette observation muette, lui dit : « Que regardez-vous, si j'ai les cheveux blancs? » Ces mots, ajoute Brantôme, lui touchèrent fort au cœur; depuis on augura mal pour elle. La jeune reine, interdite, ne répondit rien, mais ne dut-elle pas pleurer en secret ce beau pays et cette cour brillante qu'elle venait de quitter, où tant d'empressement recherchait ses regards, où tant de bonheur accueillait son sourire , où tant d'approbation répondait à ses paroles. »

Voici en quels termes M. du Prat apprécie le caractère de Philippe II; ce jugement n'est pas sans importance à cause de lout ce qui a été dit sur ce prince :

« De là l'histoire ne saurait conclure qu'Elisabeth fut une reine heureuse et que Philippe Il fut un bon roi, mais il résulte des preuves que nous avons accumulées, des opinions que nous avons comparées, des pièces que nous avons citées, que la reine catholique obtint l'amour du roi son époux, tel que pouvait le donner son coeur : que ce prince n'est point coupable des deux crimes dont il a été chargé par des romans, des drames, des histoires elles-mêmes, plus sérieuses mais souvent aussi peu fidèles que ces premières productions. Enfin, dans les nombreux actes du règne de PhilippeII, dans ses faits, dans ses rigueurs les plus impardonnables, dans les traits les plus odieux de son impitoyable caractère, on retrouve toujours, selon nous, et malgré Llorente, une profonde conviction de son droit, et quelquefois de son devoir. Saris entreprendre de le justifier, nous devons cependant reconnaître son zèle pour le bien et la justice, égaré trop sonvent par des influences perfides et par des intérêts trompeurs. »

M. le marquis du Prat complète ce volume par la publication d'un nombre considérable de dépêches échangées entre

Chartes IX ou Catherine île Médicis , et M. de Fourquevault , ambassadeur à Madrid après M. de l'Aubépine et M. de SaintSulpice ; il fait, en même temps, connaître cet habile diplomate , qui mérite une piace des plus honorables parmi ceux qui ont été appelés à représenter la France Je terminerai ce rapide examen en exprimant le vœu sincère de voir M.du Pral s'attacher maintenant à faire revivre une autre de nos princesses et, grâces à Dieu , il n'y a à cet égard que l'embarras du choix : Louise de Savoie, qui fu-t deux fois régente de France, mais ne put s'asseoir sur le trône ; Claude , fille de Louis XII, qui donna à François 1er le duché de Bretagne, et porta ainsi nos limites au point extrême que la nature semblait leur fixer de ce côté ; Elisabeth d'Autriche , Louise de Lorraine , voilà des noms dignes d'études , pour ne pas franchir le seizième siècle , et je pourrais en ajouter d'autres ençore. « Qui voudrait écrire l'histoire de notre pays par celle de ses reines , de ses régentes , de ses princesses, au lieu de la présenter par celle de ses rois de France, trouverait sous sa plume moins de guerres et de combats , sans douie , mais autant de noblesse de cœur, d'élévation d'âme , d'habileté dans les négociations ; plus de graces et de charmes, et l'esprit, le zèle et le savoir dans une égale mesure. Si chaque bataille , chaque conquête, présentait à l'admiration de la postérité le nom d'un héros couronné , chaque réconciliation, chaque trêve, offrirait à l'enthousiasme populaire celui d'un ange de paix qui, sous les traits d'une fille de France ou d'une jeune reine nouvellement arrivée , rend à la religion , aux lettres, aux arts, à la prospérité publique, ce calme et cette tranquillité, si nécessaires à leur développement. »

Je veux. en terminant, parler, mais brièvement , de deux ouvrages très-recommandables, et qui attendent depuis trop longtemps leur tour; il s'agit du Royaume des Cieux , par Mme Marie Recurt , et du Manuel de morale et d'économie politique, par M. Mercier, deux livres écrits dans l'esprit chrétien le plus éleve et le meilleur, mais qui doivent être lus plutôt qu'analysés en quelques lignes. Madame Recurt trace un tableau presque poétique de ce qu'elle appelle le royaume de Dieu , c'est-à-dire de la vie vraiment catholique qui seule y conduit. « Entre le tribunal de la pénitence , dit-elle, où le cœur s'interroge sur la cause de ses affaiblissemens, et la table-sainte où le pain du ciel vient eh restaurer l'énergie , l'esprit chrétien, rapproché de la source d'où s'échappe toute grâce , se laisse emporter quelquefois à des inspirations qui le charment et qu'il n'oserait traduire au monde. » Le livre de

M. Ed. Mercier est, si je puis le dire, plus pratique, plus usuel; toute sa pensée peut se résumer dans cette pbrase : « Le travail et l'honnêteté sont les uniques conditions de bonheur, ou, en des termes plus généraux, le bonheur consiste dans le bon emploi du temps. » C'est, je le répète, un livre excellent et qui aurait besoin d'être lu et relu par la génération présente , laquelle ignore un peu trop la manière de bien employer son temps.

VI.

18 Mars 1859.

Le Vieux-Neuf, histoire ancienne des inventions et découvertes modernes, par Edouard Fournier, 2 vol. in-18, Dentu, 1859.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, voilà ce que M. Edouard Fournier se propose d'établir; c'est aussi l'épigraphe qu'il aurait pu choisir s'il n'avait mieux aimé, au lieu de ce dicton banal, choisir un vers de l'épître d'Horace aux Pisons :

Multa renascentur quœ jam ceci lere...

Ces deux gros petits volumes sont donc destinés à nous démontrer que nombre de découvertes modernes ont existé anciennement : M. Fournier a dû travailler énormément pour arriver à cet intéressant résultat. Mais c'est un de cps érudits infatigables, un de ces fouilleurs de curiosités que rien ne rebute; c'est, de plus, un homme qui sait beaucoup et qui sou- vent n'a qu'à chercher dans sa mémoire pour provoquer des comparaisons d'où naissent soudain les rapprochemens les plus inattendus. Nous l'avons déjà vu à l'œuvre avec son Esprit dans l'Histoire et son Esprit des autres; aujourd'hui il continue son rôle en restituant à l'antiquité et aux siècles moins reculés ce que le dix-neuvième prétend devoir à lui seul. M. Fournier est l'honnêteté historique incarnée; c'est, de plus, le type du curieux, comme l'entend M. Charles Blanc, et comme l'a si bien défini M. Thibaudeau dans la préface du Trésor de Curiosités ; seulement, M. Fournier f st un curieux littéraire et les autres sont des curieux artistiques. En ou-

vrant le premier volume, je regrettais que M. Fournier n'eût pas fait précéder ses rechercher d'une introduction qui. écrite par lui eut été certainement originale et instructive, et qui aurait, en quelque sorte, réuni, coordonné plus systématiquement les quatre-vingt-dix-neuf chapitres dont se compose le Vieux-Veuf, mais M. Fourni r ménage à ses lecteurs une dernière surprisa : c'est que le centième chapitre est une préface je veux dire un post-face. Et d'abord, l'auteur y justifie son litre en faisant remarquer qu'il n'est pas une nouveauté, mais simplement la traduction du litre de deux ouvrages en latin, publiés par Paseli et Almeloveon. Puis, il nous apprend qu'il n'a reculé devant aucune lecture pour arriver à éclaircir quelques faits obscurs, convaincu de la vérité de cette remarque de Claude Fauchet : « Il n'y a si pauvre auteur qui ne puisse quelquefois servir au moins pour le témoignage de son temps. »

Dans celte post-face , M. Fournier cherche à répondre à toutes les critiques qui pourraient être formulées contre son travail ; il s'y defend très habilement, et d'avoir cherché souvent chicane aux inventions anglaises , et d'avoir donné peu de place aux déductions philosophiques Puis il s'est posé , comme je viens de le dire , en chaud défenseur du passé, en contempteur de cette indifférence que le public affecte pour les services rendus à la science et au comfort par nos pères, comme si tout datait du temps où nous vivons M. Biot a récemment flétri cette indifférence superbe, fille, tout simplement, de l'ignorance, et que Charles Nodier expliquait si bien quand il disait que le XVIIIe et le XIX' siècles ne se sont crus découvreurs que parce qu'ils étaient ignorans, et qu'à l'exception du charlatan qui proclamait effrontément son plagiat comme une nouveauté, personne ne s'avisait de feuilleter l'auteur obscur dont il s'appropriait la découverte. Dans l'opinion de M. Fournier, cette ignorance provient principalement de la Révolution, qui, en nous faisant rompre brusquement avec le passé, a faussé notre conscience à l'égard de ce qu'il nous avait légué. « C'est une tempête qui , brisant ancre et cordages, a violemment lancé le navire loin de la côte.» De plus il voit, de l'oubli du passé, naître le dédain pour l'avenir : «'Si nous ne croyons rien devoir à ceux qui nous ont précédés, nous ne daignons pas croire que ceux qui nous suivront puissent faire quelque chose.» Ce dernier jugement me parait singulièrement exagéré. M. Fournier a raison quand il constate et blâme notre dédain pour le passé : mais je ne crois pas qu'il puisse établir aussi positivement notre dédain pour

l'avenir; car chacun reconnaît, au contraire , que nombre d'inventions ou, pour suivre la pensée de notre auteur, de réinventions, ont besoin d'être perfectionnées, et que ces perfectionnemens rie peuvent être apportés que par l'usage, c'est à dire par la génération destinée à nous succéder ici-bas.

En somme , M. Fournier, — et à cet égard serai-je assez hardi pour le blâmer ? — a une triste opinion de notre temps et, empruntant celle de plusieurs de nos contemporains les plus éminens , il arrive à une conclusion très-peu favorable à ces conquêtes industrielles tant louées depuis quelques années. Blâmant, à son point de vue, ce progrès indéfini, comme le Père Félix le stigmatisait du haut de la chaire de NotreDame au point de vue catholique, M. Fournier s'écrie en terminant ; « Qu'avons -nous gagné ? Je m'en vais vous le dire , en me bornant à formuler ici, comme une vérité tristement acquise, ce que jadis l'académicien Lemontey ne faisait que prophétiser : l'égoïsme mercantile est venu envahir le droit des sens et la morale privée ; un homme est évalué par ce qu'il possède ; les beaux arts sont reçus par vanité , non par goût ; les sciences conservent un reste de crédit, non pour la grandeur des découvertes ou pour la sublimité des résultats , mais pour leur application immédiate à quelque métier. Le commerçant devient, non pas l'objet, mais l'arbitre des hon- neurs ; contre-sens politique qui , au lieu de rendre le commerce glorieux, rend la gloire commerciale. Depuis que l'art financier est devenu une science , l'économie publique et particulière s'occupe beaucoup plus de l'argent que de la vie des hommes; on cherche partout des machines pour abréger le n'avait, aucune pour conserver la vie de l'ouvrier. Prenezgarde, ajoutait le vieux prophète. Oui, dirons nous comme lui, pour conclure, prenons garde d'introduire des théories dures et arides, qui substituent partout l'esprit d'intérêt à l'esprit de fraternité, et de consacrer un égoïsme naturel, pire que la nécessité dans l'état sauvage. »

J'ai hâte de revenir à l'ouvrage lui-même et de laisser ces considérations générales qui sont assez peu réjouissantes , quoique malheureusement vraies. Il n'y a pas à rendre compte de ce livre, mais on peut essayer d'en donner une idée à nos lecteurs en le passant d'abord rapidement en revue.

M. Fournier nous apprend donc que le cadastre existait à Rome; que le budget était en usage dès le moyen-âge. et que, dès le neuvième siècle , le concile de Paris avait promulgué l'utilité de l'unité des poids et mesures. Pour les ballons et la science aérostatique la colombe d'Archytas était assurément

un ballon, et les bouteilles de Cy anode Bergerac ou le vaisseau aérien du père Lana dament le pion aux modernes inventeurs. Robert Boyle inventa sous Louis XIV des allumettes véritablement chimiques et « qui prenaient feu au moindre choc. » M. Fournier retrouve les fusils se chargeant par la culasse, dès le seizième siècle; une machine pareille à celle de Fieschi, en 1587; 1 existence de la h ouille aux premiers temps du moyen-âge, et tout le chapitre qu'il consacre au chauffage est excessivement curieux. Pour lui rien n'est nouveau : en 1696 il y avait un chemin de fer dans les mines de New-Castle; on dansait la polka on 1593; les soldats du prévôt Marcel faisaient flotter le drapeau tricolore dans les rues de Paris ; saint Basile savait rendre potable l'eau de mer ; la guillotine était connue en 1507 à Gènes, sous le nom de mannaja.

« Les anciens se servaient de lettres découpées pour écrire. L'empereur Justin, lorsqu'il voulait signer, avait recours à une petite tablette de bois , dans laquelle étaient taillées à jour les lettres de son nom Il n'avait qu'à suivre avec sa plume les contours de cette découpure. Théodoric faisait de même. Cela nous met bien près de l'imprimerie. Les lettres mobiles avec lesquelles le.; potiers romains gravaient leur nom sur les vases nous en rapprochent bien plus. » Ils s'en servaient, dit Jansen, à pou près de la même manière que le font nos relieurs pour les étiquettes sur le dos des livres. Ajoutez à cela qu'ils avaient déjà la recette de l'encre typographique, ainsi que nous l'avons dit, et vous conviendrez avec nous que, s'ils lie connurent pas l'imprimerie , c'est , encore une fois , qu 'ils ne le voulurent point. Dugald-Stewart a dit : « L'imprimerie doit être plutôt considérée comme le résultat des causes générales dont le progrès de la société dépend , que comme Je simple effet d'un heureux hasard. »

Il en est de tout comme de ces sujets que je viens de signaler rapidement : ainsi nous voyons, dans les deux siècles qui ont précédé celui où nous vivons,deux de es loteries monstres qui, depuis quelques années , excitent les convoitises; la loi contre les fausses nouvelles était observée chez les Celtes ; la loiGrammont fut pratiquée à Athènes; Platon parle des agences matrimoniales et on retrouve ces maisons à Hambourg en 1782 et à Londres en 1728 avec des maris au rabais ; les romains marchaient sur du macadam qui . seulement, dans Tite-Live ne porte pas ce nom; sans parler des bateaux à roues qui manœuvrèrent à Actium Blasso de Garay, en 1543 proposa à Charles-Quint un bateau à vapeur. M. Fournier en-

lève une à une les illusions qui illustrent notre époque , il renvoie l'invention de la pisciculture au moyen-âge, la decouverte de la Californie , au point de vue aurifère , à l'année <767 ; mais je m'arrête, car je voudrais montrer avec un peu plus de détails comment M. Fournier procède. Au lieu d'indiquer seulement toutes les rectifications à l'aide desquelles il prétend nous dépouiller nous et nos pères, je choisis un court chapitre, qui n'est pas un des moins intéressarts.

« On me pardonnera , j'espère, cette petite excursion philologique. Pourquoi, en effet, dans un travail tout de revendication , n'aurions-nous pas , en passant, réclamé quelque chose au nom de la langue française, cette gueuse fière? Nous disons cela d'autant mieux que, suivant toujours notre thèse, nous pourrions ici consacrer un petit chapitre à l'histoire des mots soi-disant neufs et qui ne le sont pas ; à ces prétendus néologismes qui ne sont que de vieux termes rajeunis.

« Camaraderie, par exemple , est une expression dont on a fait trop d'honneur à Hyacinthe de la Touche. Toutes ses œuvres, y compris Fragoletta, ne lui ont pis valu autant de renommée que ce simple mot, qu'il arbora comme titre néologique en tête d'un article de l'ancienne Revue ds Paris II n'était pourtant pas de lui, ce mot. C'est au vocabulaire de Mme de Sévigné, de Chamfort qu'il l'empruntait. Dans sa lettre du 26 juillet 1671, Mme de Sévigné avait employé , avec son acception la plus frivole, la plus enfantine, la plus innocente, cette expression qui devait être la devise d'une nouvelle école, le mot d'ordre de la littérature en commandite ou par association , et, qui pis est, le titre même d'une grosse comédie due à l'homme qui comprit le mieux , peut-être , l'avantage de l'inspiration parac'.e de société.

« Plus près de notre temps, et comprenant mieux le sens moderne que la locution pourrait prendre, Chamfort avait dit, un demi-siècle avant M. de la Touche : « La plupart des liai« sons de société, la camaraderie, etc., tout cela est à l'amitié « ce que le sigisbéisme est à l'amour » Ne trouvez-vous pas, le mot même mis à part, que la réflexion est juste ?... Le mot démagogue est dans le même cas. Qui croirait que Bossuet en est le créateur? La chose est réelle pourtant. Mais qu'avait à faire un mot pareil dans la langue du grand orateur sacré et pendant le règne du grand roi ? C'est ce que M. Villemain s'était demandé avant nous « Terme peu nécessaire sous Louis XIV, avait-il dit; il était hasardé par Rossuet "t resta longtemps sans usage. »

« Patriote et popularité deux mots que les temps de

royauté absolue devaient aussi laisser à peu près sans emploi , eurent un sort pareil. Le premier élait trouvé dès le temps de Henry IV : Un ambassadeur de France à Venise, Ph. Canaye l'avait employé dans une lettre de 1606 « C'est aux « princes et aux patriotes , disait-il, à ouvrir les yeux. » — Malgré cet usage tout diplomatique, le mot ne fit pas fortune et fut oublié. La révolution de 1789, le retrouvant, crut l'inventer.

« Popularité est un mot du temps de la Régence. L ) P de la Rue l'avait prononcé le premier dans je ne sais quelle oraison funèbre; mais qu'avait à fjire à cette époque une pareille expression? Celui qui l'employait avait tort ; l'abbé Desfontaine, qui la condamnait comme hasardée ( il aurait dû dire prématurée) avait seul raison.

« Le mot perfectibilité que notre époque, toute perfectible, aurait dû au moins créer, afin que l'expression fùt contemporaine de la chose exprimée, n'est pas plus neuf que les autres. C'est un néologisme de 1760 Lefebvre de Bouvray s'en servait alors dans son Dictionnaire social et patriotique. »

Mais M. Fournier ne borne pas là ses recherches philologiques; il a retrouvé dans Rabelais la plupart des mots très chics imaginés par notre aimable jeunesse contemporaine ; le curé de Meudon a inventé le fameux adjectif romantique supercoquelicantieux, et le tohu-bohu ; humoriste appartient à Henri Estienne, et fut retrouvé par Voilure; les pamphlétaires de la Fronde ont mis au jour excentrique ; Sorel est père d'exhibition dans ses Aventures de Francion ; topographie est dans une lettre de Guy Patin à Spon ; anormal brille dans les vers de Jean Boucher au XVI' siècle ; entendre le chic est dans une satyre du temps de Louis XIII; brave comme Chicart dans G. Bouchet ; on pourrait continuer longtemps ces curieuses recherches.

M Edouard Fournier est parvenu à composer deux volumes excessivement inléressans , essentiellement neufs quoique faits avec du vieux, et qui font preuve d'une érudition peu commune Ils justifient, de plus, entièrement la pensée de l'auteur, pensée à laquelle , du reste , il n'attribue même pas le caractère inédit , mais qui commente le mot resté justement célèbre de la modiste de Marie-Antoinette : « Il n'y a de nouveau que ce qui est oublié. »

VII.

21 Avril 1859.

Histoire de France. par M. Emile Relier ; 2 vol. in-12, Douniol, 1859. — OEuvres de Rabelais , collationnées, pour la première fois, sur les éditions originales et ramenées à une orthographe nouvelle, par MM. Burgaud Des Marets et Rathery ; 2 vol. in-18, Didot, 1859.

Je viens signaler à mes lecleurs un excellent travail sur nos annales nationales, un discours sur l'Histoire de France qui, bien qu'il ne porte pas ce litre, un peu trop présomptueux, le mérite réellement. M. Keller a débuté par un ouvrage vraiment remarquable et qui fait connaître rapidement et sainement notre histoire; je dis sainement, car, par le temps qui court, ce n'est pas un mérite insignifiant. Il le fait, de plus, très simplement. « C est un devoir, dit-il, dans une préfacr, assez courte pour que je puisse la citer entièrement ici, de connaître l'histoire de son pays. Il faut rendre ce juste hommage aux aïeux qui l'ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang ; il faut prendre possession de leur antique gloire, héritage commun du riche et du pauvre; il faut enfin s'instruire pour l'avenir et apprendre par quelles vertus une nation subsiste et grandit. Que l'indifférent foule d'un pied ingrat la tombe d'un grand homme, le seuil d'une cathédrale ou la terre d'un champ de bataille, et qu'il aille, sans regrets, chercher, loin du pays natal, une vie plus aisée : l'homme de cœur sait qu'autour de lui tout est fruit du travail et de courage. Sa vie est laborieuse, mais plus dure a été la vie de ses ancêtres. Humble ouvrier, il apporte sa pierre à leur œuvre séculaire, et, dans ses loisirs, c'est au récit du passé qu'il retrempe sa vertu. La maison de ses pères, son église, son village, la patrie toute entière s'embellit alors pour lui de souvenirs, de nobles pensées, et a comme une âme qui parle à la sienne. » L'Histoire de France de M. Keller est écrite au point de vue catholique ; j'ai hâte de le dire , car c'est précisément ce caractère qui a attiré spécialement mon attention et , pourquoi ne le dirais-je pas franchement, aussi mes sympathies

Ces genres de travaux sont malheureusement trop rares ; et l'on ne peut que gémir en voyant des livres écrits dans un tout autre sens placés entre les mains de nos enfans dont ils altèrent les idées et faussent les principes bien assez vacillans déjà. M Keller est catholique d'un bout à l'autre de cette histoire, qu'il commence aux origines les plus reçu ées et qu'il conduit jnsqu'à la révolution de 1848; mais il est impartial aussi, ne l'oublions pas , et l'on peut facilement s'en convaincre en lisant l'excellent et remarquable chapitre qu'il consacre au procès des Templiers. Je voudrais pouvoir placer sous les yeux de mes lecteurs quelques-unes de ces pages énergiques et vraies , je dirais même éloquentes , dans lesquelles M. Keller caractérise les points principaux de notre histoire; mais comment choisir ? j'aime mieux arriver aux temps plus voisins du nôtre M. Relier a horreur, on le sent, de la révolution ; il en parle brièvement et se hâte de s'éloigner de ces journées à la fois hideuses et grotesques. « Jusqu'alors, dit-il en parlant de l'assassinat de Louis XVI, des princes d'une vertu douteuse avaient pu tomber sous le poignard d'un fanatique; celle fois une grande assemblée avait froidement , régulièrement, envoyé à la mort le meilleur des rois. Dieu permit et des juges coupables voulurent qu'il portât la peine des faules , des excès, des crimes de ses aïeux: cruelle solidarité, si les souffrances du juste n'étaient pour lui le premier des honneurs, la plus pure des gloires , pour les autres l'exemple le plus touchant et la plus sublime expiation. Ainsi périt, ajoutet-il, l'antique monarchie, en qui étaient personnifiés depuis des siècles les intérêts et les libertés des classes populaires. Ainsi disparut l'hérédité du trône , protectrice de la vie de famille , ruinée comme elle par la corruption des mœurs et par l'orgueil de la raison. »

On saisit dans ce passage une des idées saillantes du livre de M. Keller : la révolution est pour lui la conséquence des siècles précédens, en tant qu'expiation , et Louis XVI, à ses yeux , est la victime chargée de racheter les fautes des coupables. Une autre de ces idées, non moins profonde et non moins vraie, est celle qui fait voir à l'auteur une cause des malheurs du pays dans l'oubli et le dédain des droits et des lois de l'Eglise, et, cependant, il voit une preuve de ses forces et de sa puissance dans son rajeunissement à l'aide même de ces commotions politiques La grande révolution avait voulu affranchir les hommes, après un siècle dépravé et incrédule, en détruisant l'Eglise; elle lui a donné au contraire ùne force nouvel'e ; tombée sous le poids de ses fautes, la

vieille société, après avoir voulu asservir le ca'holicisme , n'a pu seulement l'ébranler, tandis qu'elle-même s'écroulait de fond en comble.

Le catholicisme et une saga liberté , voilà les deux grands principes sur lesquels M. Keller s'appuie et hors desquels il ne comprend pas l'avenir du pays, puisque nos pères n'ont eu qu'à gémir, quand ils s'en sont éloignés. « Nulle part plus qu'en France cette liberté ne subsiste , malgré les entraves qui l'ont environnée. Que le Russe convoite l'empire du monde ; que l'Anglais absorbe les richesses de l'un et de l'autre hémisphère ; que l'Américain entasse son or, son blé , ses esclaves ; que l'Allemand déserte pour un sol plus riche le champ et le toit paternels ; qu'ici des religions Nationales travaillent à la puissance exclusive de tel ou tel peuple ; que les protestans ou rationalistes soient absorbés par l'espoir de leur grandeur personnelle ; le Français reste généreux , incapable de calcul ou d'hypocrisie, prodigue de bravoure et de dévouement, exposé à plus d'une folie, à plus d'une inconstance, mais passionné pour tout ce qui est beau, grand, chevaleresque. Entre tous, il a eu cet insigne privilége de ne réussir en aucune entreprise injuste et de trouver dans un prompt châtiment le remède de chaque faute.

Grâce à ces épreuves, il est demeuré fidèle à sa foi comme à sa patrie; en lui se perpétuent la vie et l'instinct catholique, conduisant de concert tous les hommes et tous les peuples à un développement fraternel ; en lui , comme dans le laboureur qui relève au pied du Vésuve sa chaumière en cendres , c'est l'amour du pays natal. Il n'est contrée si fertile, climat si séduisant auxquels il ne préfère une terre péniblement cultivée, rudement défendue , disputée, de père en fils, à la paresse , au vice , à la barbarie En dépit des orages et des calamités , elle est toujours pour lui assez forte , assez belle, assez riche; car elle est la terre des gens de cœur, des nobles courages, des sacrifices généreux , des grands et impérissables souvenirs »

Je le répète en finissant, l'œuvre de M. Keller est excellente, et mérite une grande attention. Il serait à désirer qu'elle se répandît pour rectifier bien des erreurs qu'on inculque dans de trop jeunes têtes et pour remémorer aussi nos annales près de ceux qui, plus avancés dans la vie, ne sauraient trop souvent se les présenter à l'esprit ; l'auteur, d'ailleurs, a déjà reçu un puissant encouragement dans ce jugement du P Lacordaire , auquel je me réfère entièrement « Ce travail m'a paru sortir de la ligne ordinaire. Il est fermement et sobre-

ment écrit, plein de vues et d'inspiration. Le sentiment chrétien s'y entremêle admirablement à la trame des faits. Je ne me rappelle pas avoir lu un précis d'histoire qui m'ait autant intéressé et captivé. »

Maintenant, que nos lecteurs se rassurent : si , en abordant notre vieux conteur en prose, nous ne désertons pas l'histoire de la vieille France, je n'ai pas la prétention d'entretenir longuement mes lecteurs de Rabelais et de ses œuvres. Il y a de ces sentiers battus où, à moins d'être sur de la découverte d'une nouveauté , on ne s'engage guères, ou si l'on y est obligé, on a soin de passer vite. Il en est ainsi de cette nouvelle édition des œuvres de Rabelais ; ce serait une faute de ne pas signaler les efforts par lesquels MM. des Marets et Rathéry sont parvenus, sans rien changer à la couleur générale, à rendre bien plus facile la lecture des faits et gestes de Gargantua et de Pantagruel. Ces messieurs ont d'abord collationné leur édition sur les textes imprimés contemporains de l'auteur « Ce travail de collation » disent-ils « tout le monde pouvait le faire, mais personne ne l'avait fait; » et ils nous montrent à l'appui quelques-unes des rectifications qu'ils ont obtenues ainsi; c'est-à-dire qu'ils ont enlevé au bon Rabelais d'énormes sottises qu'on lui faisait dire,comme, en parlant d'un cheval habitué à ne craindre « ny les armes , ny corps morts » les éditeurs modernes imprimaient « ni les âmes, ni corps morts; » ou en mentionnant un chevreuil, ceux-ci énuméraient « ses pieds droits de devant. »

Pour l'orthographe, MM. des Marets et Ralhéry demandent très-justement où l'on entend prendre ce qu'on est convenu de nommer l'orthographe de Rabelais; et comme elle n'existe pas, ils trouvent, avec raison, beaucoup plus simple de suivre la véritable orthographe du temps, et de repousser les formes barbares qu'on se plaisait à entasser dans les œuvres du chantre de Gargantua. Les nouveaux éditeurs se sont donc 1ivrés à un travail considérable pour rétablir le vrai texte et faciliter à l'oreille comme aux yeux « la lecture de ces mirifiques histoires. » Au commencement du seizième siècle, l'étymologie était fort à la mode; nos aïeux la poursuivaient à outrance. Quelque route qu'ils prissent. ils ne manquaient jamais de s'égarer. Tout chemin les menait où elle n'était pas. Ç'a été une sorte de péché originel qui nous a valu la perte des règles orthographiques du moyen-âge et ce déluge de formes bizarres, dont bon nombre s'abrite encore sous l'égide de l'Académie. Il faut chercher dans celte manie la cause des variétés d'orthographe dont fourmillent les éditions de colle

époque, et si ces varioles se présentent plus fréquentes chez Rabelais que chez nul aulre , la cause principale en est au grand nombre de reproductions de ses oeuvres par des imprimeurs différens. »

Enfin , outre une curieuse notice biographique , celle édition est accompagnée de très-nombreuses et excellentes notes, et c'est avec raison que M. des Marets s'écrie plaisamment « Si au liett d'obtenir les encouragemens pourpensés, nous ne faisons qu'exciter dans l'autre monde Vire du grand Alcofribas, et dans celui-cy les plaisant-s Moquettes des yrabeleurs, nous dirons, l'oreille un peu basse par saint Guodegrin! ce n'était pas la peine de tant chercher. » Mais les éditeurs peuvent se rassurer, tout le monde applaudit et applaudira, au contraire.

VIII.

29 Avril 1859.

Collection des Mémoires sur l'Histoire de France , publiée dans la bibliothèque Elzévirienne, Janet/4 856-1858, treize volumes publiés.

Mémoires de Henri de Campion, suivis d'un choix. de lettres d'Alexandre de Campion, par M. Moreau. — Les Courriers de la Fronde, en vers burlesques, par Saint-Julien, annoté par le même. — Les Aventures du baron de Fœneste, par Agrippa d'Aubigné, annoté par M. Mérimée. — Mémoires de la reine Marguerite. — Les facétieuses nuits de Straparole.

M. Janet a entrepris dans son élégante bibliothèque Elzévirienne la pubication d'une nouvelle collection des Mémoires sur l'Histoire de France qui doit comprendre, entre tous ceux que l'on connaît déjà, un assez grand nombre de documens inédits : la manière, d'ailleurs , dont ces éditions sont comprises et exécutées en font réellement des ouvrages nouveaux et auxquels on ajoint tous les textes,tous les éclaircissemens qui peuvent en rendre la lecture plus facile et plus profitable.

Nous avons pensé qu'il ne serait pas hors de propos de saisir cette occasion pour étudier brièvement nos chroniqueurs nationaux et essayer d'en donner successivement ici comme des croquis : nous allons donc tentfr de commencer cette galerie où se retrouveront, l'un après l'autre, tous ceux qui ont cru devoir confier à la postérité le récit de leur existence et de leurs actions personnelles.

Je ne ferai qu'indiquer l'auteur des Aventures du baron de Fœneste, ce Théodore Agrippa d'Aubigné ( 1550-1630 ) dont nous connaissons tous le caractère bizarre et la carrière accidentée, et qui, en 16 r4, c'est-à-dire à l'âge de soixante quatre ans , retiré dans son château de Dongnon , loin de la cour, mécontent des affaires que Marie de Médecis menait mal à son gré, suspect même au gouvernement, frondeur plus que jamais, mais passivement, se mit à composer ce livre original et fantasque , souvent badin pour ne pas dire plus. Les Aventures du baron de Fœneste nous donnent un remarquable tableau des mœurs du temps , une critique acerbe , mais presque toujours vraie, des travers du siècle. une image fidèle et animée de cette société qui cherchait à se fixer, mais hésitait encore alors entre les licences du XVIe siécle et les raffinemens précieux du XVIIe. Il est à regretter seulement qu'écrit dans un patois gascon de fantaisie , la lecture de cet ouvrage soit peu commode et lasse souvent le lecteur. La nouvelle édition de M. Mérimée corrige grandement ce défaut, car les notes nombreuses dont il l'a enrichie l'éclaircissent notablement, en même temps qu'elles y ajoutent beaucoup de piquant par les applications historiques qu'elles nous fournissent. Quant au but du livre, d'Aubigné le résume en tête de sa préface : « Un esprit lassé de discours graves et tragiques s'est voulu récréer à la description de ce siècle, en ramassant quelques bourdes vrayes. » Et il termine cette même préface en faisant connaître son affection toute particulière pour la Gascogne et les Gascons, qu'il estime plus que tous les autres.

.Les Mémoires de Henri de Campion sont assez peu connus pour être presqu'une nouveauté,ils n'avaient été publiés qu'en 1807 par le général de Grimoard : MM [Pétitot et Michaud n'en ont reproduit qu'uu très court fragment dans leur collection, et c'est cependant un document important pour l'époque qu'il concerne, c'est-àrdire de 1634 à 1658, et surtout pour la conjuration du duc de Beaufort, qu'ils éclairent d'un jour éclatant. Henri de Campion a , de plus, un mérite digne d'être - apprécié, c'est une rare honnêteté qui ajoute une plus grande

valeur encore à son œuvie , composée dans un moment où , accablé de chagrins de famille. il cherchait à tromper ses douloureux loisirs en se reportant à des temps meilleurs.

Henri de Campion naquit en Normandie d'une famille noble, et embrassa , fort jeune , la carrière des armes ; nous le trouvons enseigne au régiment de Cargret, en 1 632; mais à ce moment, il se montra d'un esprit assez turbulent , frondeur peut-être pour parler plus exactement , et ayant , dès 1634, trempé dans un complot ourdi entre. le duc d'Orléans et l'Espagne; le succès ne répondant pas à ses espérances, il dut suivre le prince à Bruxelles , d'où il revint avec lui, et racheta une enseigne au régiment de Normandie. Du reste , M. de Campion ne s'épargne pas et sait indiquer ses défauts. « J'ai déjà observé, dit-il, que l'ambition était de tout temps ma passion dominante...., une des choses qui a le plus con- tribué à mon peu d'avancement est que je ne pouvais me résoudre à obéir à ceux qui n'étaient pas plus que moi en qualité, et que je croyais moindres et suffisans.» Campion fait ensuite la campagne d'Alsace et de Lorraine sous le maréchal de la Force, se distingue au combat de Lure en 1 635 , passe en Picardie, se bat en duel avec M. de Malicorne, et guerroie dans le Jura. Au milieu de tous ces voyages, M de Campion revenait de temps en temps en Normandie, et, d'ailleurs, soit en garnison, soit sous la tente, soit dans ses détachemens , il trompait par la lecture et l'étude les trop longs loisirs qui lui échéaient quelquefois : « Pendant ces repos , dit-il quelque part. j'avais mes livres qui faisaient une partie de la charge de ma charrette, auxquels je m'occupais assez souvent , tantôt seul, tantôt avec trois de mes amis du régiment. » Mais , en même temps, il avait la déplorable passion du jeu « qui le tenait dans une continuelle indigence; » mais il paraît qu'au siège de Turin il reçut une leçon si forte « qu'après avoir fait souvent serment inutilement de ne plus jouer aux dés, j'en formai, nous dit-il, la résolution sans jurer, et je l'ai bien lenue. »

Le régiment de Normandie fut envoyé en 1 639 en Roussillon, et !es mémoires de Campion fournissent de très curieux détails sur ce qui se passa alors dans celle province éloignée; de, là il dut aller en Piémont, puis il revint à Paris, où il eut à mener à bonne fin une assez singulière négociation, celle de marier une jeune fille de bonne maison qui l'aimait, qu'il aimait lui-même, mais qu'il ne voulait pas épouser, et il ne trouva pas de meilleur moyen de guérir cette double passion que de donner M"e de Fontaine à un de ses cousins. « Ces

considérations, ajoute-t-il, me décidèrent à chercher cette médecine, quoique je jugeasse assez que les commencemens seraient pleins d'une violente amertume. » Comme on le voit par la résolution qu'il prit en amour et pour le jeu, Campion était avant tout un homme positif et peu enclin à se laisser emporter par d'imprudens élans.

C'est à ce moment aussi que Henri de Campion vendit sa charge de lieutenant pour s'attacher au duc de Beaufort, entraîné par les conseils de son frère Alexandre, et mécontent, ou se croyant mécontent parce qu'il n'avait pas remplacé le capitaine de sa compagnie, tué au siége de Turin cette période fut, d'ailleurs, l'époque la plus importante de la vie de Henri de Camp:on, celle pendant laquelle il fut mêlé à de graves événemens, chargé de missions, et sur laquelle aussi ses mémoires jettent un jour nouveau.

Le complot de Beaufort était des plus sérieux. Le duc, assuré de la faveur de la reine, soutenu par la toute puissante duchesse de ~Chevn use et de Montbazon, ne projetait rien moins que de se défaire de Mazarin ; Campion ne nous laisse aucun doute à cet égard et nous raconte en détail tout ce qu'il fit pour dissuader le duc de cet odieux projet, lui déclarant que « les torts du cardinal ne lui semblaient pas mériter la mort, » et lui avouant qu'il ne pouvait « approuver la pensée de le voir se rendre illustre par un assassinat. » L'arrestation du futur roi des halles coupa court à cette discussion. Le duc de Vendôme, mandé par le cardinal, se retira en Italie, où Campion vint le rejoindre après avoir été obligé de se cacher dans les bois d'Anet, et de passer quelque temps à Jersey; il fut mal accueilli, s'attacha alors au comte de Beaupuy, un des anciens conspirateurs, puis repassa à Jersey et enfin se maria avec une de ses parentes. Puis, quand les événemens eurent fait oublier ce qui s'était passé, Campion, reparaissant à Paris, se vit repoussé par Beaufort, et s'attacha au duc de Longueville, qui lui donna un régiment avec lequel il dlla sur les frontières du Barrois et de la Champagne.

En ce moment Henri de Campion était singulièrement dégoûté de la vie aventureuse qu'il avait menée; la mort de sa fille acheva de lui donner le désir de se retirer chez lui , au Boscferès, et il profila du licenciement de son régiment , en 1655, pour rentrer dans la vie privée. Trois ans après il perdit sa femme en couches , et il demeura à la campagne jusqu'au jour où lui-même quitta ce monde, le 11 mai 1663

D'après ce rapide aperçu, on doit comprendre à la fois l'im- portance et l'intérêt des Mémoires de Henri de Campion ; ils

sont, de plus, très agréables à lire, car bien qu'écrits évidemment sans arrière-pensée de publicité réelle, comme l'auteur les destinait à l'instruction de ses enfans, il y apporta un ce rtain soin : il nous dit aussi que c'est ce but qui l'empêcha de parler de ses querelles particulières et des amourettes « sans lesquelles je n'ai guère esté jusqu'à mon mariage. » Mais ce qui, dépose surtout en faveur de M. de Campion , c'est l'hon- nêteté, la franchise, qui respirent dans cette autobiographie et que son cousin a si éloquemment appréciée. »

« Ce que j'ai écrit, dit Campion , suffit pour faire connaître à ma famille mes mœurs, inclinations, fortunes et actions. Je ne désire aujourd'hui que de pouvoir faire instruire mes enfans selon leur qualité de les voir en âge et en état de se passer de moi, et ensuite de sortir de ce inonde , pourvu que ce soit avant ma femme, pour rejoindre ma fille chérie ; enfin que nos corps soient enterrés au Thuitsignol auprès du sien. »

On peut ajouter avec l'histoire de Madame de Chevreuse « Il écrit véritablement devant Dieu et sur la seule inspiration de sa conscience. »

Saint-Julien nous fait vivre en pleine Fronde et vient, nous égayer de ses vers burlesques après la lecture plus sérieuse des Mémoires de Henri de Campion. Quoique relatif- à la même époque ces deux ouvrages ne se ressemblent. nullement, parce que les Courriers ne sont que la gazette populaire des évènemens de Paris, tandis que Campion nous raconte surtout ce qui se passa de son temps en dehors de la capitale. Quant à leur auteur, on ne sait rien ou presque rien sur son compte , car tout son bagage biographique se borne au texte du privilège qui lui fut accordé en 1650 pour la publication des Courriers : On sait qu'il était né à Paris, qu'il faisait partie de la maison du marquis d'Escoubleau d'Alluye; dans un de ses Courriers, il semble s'attribuer la profession de poète ; mais peut-être est-ce seulement à cause de ses vers, un peu trop souvent prosaïques, qu'il prétendait avoir le droit de faire figurer son nom dans la pléïade poétique. »

Ces Courriers en vers burlesques sont le travestissement du Courrier Français que publiait Renaudot et qui avait un tel succès qu'un pamphlétaire contemporain nous dit : « On y courait comme au feu ; cela se vendait comme du pain ; on s'a-sommait pour en avoir et les colporteurs donnaient des arrhes dès la veille , afin qu'ils en eussent des premiers. » Saint-Julien fut le plus heureux de ceux à qui cette industrie

donna l'idée de l'imiter ou de la copier « Aussi exacts que la prose du fils de Renaudot , dit M Moreau, ces vers sont beaucoup plus gais et plus amusans. »

Alléché par le succès . notre gazettier continua et donna ensuite le Courrier burlesque de la guerre de Paris , puis celui qui raconte la guerre du parlement et de la cour. SaintJulien marche vers les événemens, et ne semble pas dans son troisième pamphlet le même homme que dans le premier ; il se moque de tout le monde , hormis du prince de Condé, et, dans le dernier Courrier, montre une verve, un entrain , une légèreté, une souplesse dans ses vers qui en font une oeuvre réellement digne d'être lue et, par dessus tout, très divertissante.

J'ajouterai, en finissant,que M. Moreau a fait précéder celte édition d'une excellente appréciation de la Fronde, étude très courte, mais très vraie, profondément réfléchie , et qui tend à supprimer un de ces préjugés historiques qui sont malheureusement si nombreux encore dans nos annales ; là où trop d'auteurs voient ou une parodie de la Ligue, ou une aspiration vers le gouvernement constitutionnel, ou un complot de grands seigneurs ambitieux , d'orgueilleux magistrats et de bourgeois mécontens , enfin une agitation sans effet et sans cause, M. Moreau voit une époque sérieuse et la résume avec raison dans ces mets : « Réaction contre le gouvernement de Louis XIII, préparation du gouvernement de Louis XIV. »

Nous ne dirons rien des Mémoires de la reine Marguerite, de cette princesse trop célèbre , mais dont M. Lalanne , son savant éditeur se montre peu le partisan. Tout le monde , d'ailleurs, connaît cette existence si diversement agitée , et l'on n'ignore pas que la reine Marguerite ne raconte qu'une courte pprtion de sa vie. Ce volume est complété par les anecdotes inédites de l'Histoire de France pendant les XVI- et XVIIe siècles, tirées de la bouche de M. le garde-dessceaux Du Vair et autres, et qui proviennent d'un manuscrit de la bibliothèque impériale ; le plus grand nombre sont écrites par Peiresc , l'ami de Gassendi et de Malherbe ; ce sont des notes piquantes, des mots spirituels, des détails souvent très nouveaux, mais jetés au hasard , et qui ne constituent nullement les Mémoires de Du Vair, comme M. Cougny le disait dernièrement, dans l'élude qu'il vient de publier sur la vie du chancelier.

La reine Marguerite avait lu et relisait certainement les Facétieuses nuits de Straparole, traduites par Jean Louveau et Pierre de Larivay, et elle aurait certainement aimé avoir sous

fa main la nouvelle édition que vient de publier le fondateur de la Bibliothèque Elzévirienne. Après un succès incontesté , ce drolatique ouvrage était tombé dans un oubli que justifie mal la vogue dont continuent de jouir d'autres livres plus libres assurément et moins spirituels. Peut-être faudrait-il tenir compte delà quantité de matériaux que l'auteur a fournis aux. conteurs venus après lui, et qui ont été bien aises de dissimuler l'origine de leurs inventions prétendues.

On ignore complètement la vie de Straparole; ce nom paraît même n'être qu'une appellation de fantaisie et signifiant « un homme qui parle trop. » L'auteur vivait au seizième siècle. M. Janet , ne pouvant fournir aucun renseignement sur son héros , s'est laborieusement attaché à son œuvre , et reprenant chacune des fables, indique son origine et ses imitations ultérieures : c'est un travail neuf, t:ès curieux, et par lequel il arrive à cette singulière découverte que deux de ces morceaux au moins sont sortis des Mille et une Nuits Or. ce détail est intéressant, puisque c'est seulement au XVII" siècle que l'opinion commune fait connaître en Europe ce célèbre recueil arabe.

Straparole a placé, comme Boccace, ses récits dans un cadre imagnaire : Octavien-Marie Sforce , évèque de Lodi , est contraint, par les évènemens , de se retirer a la campagne avec sa fille, veuve de Jean-François de Gonzague ; ils emmènent avec eux une cour composée de femmes belles, aimables, vertueuses et d'hommes distingués , et l'on convient que , pour passer plus agréablement le temps, chaque soir on dansera , on chantera et l'on contera une nouvelle , à la suite de laquelle, le conteur donnera une énigme dont la recherche terminera la soirée. De là ce titre de Facétieuses Nuits qui paraît beaucoup plus badin qu'il ne l'est en réalité. L'énigme seule est parfois un peu osée , bien que, suivant l'auteur, « tout soit pur pour qui est pur.»

Sans accepter complètement cette conclusion,passablement large, je ne puis que louer la manière savante et intelligente dont est composée cette nouvelle édition des œuvres d'un de nos plus vieux conteurs, qui a, sans contredit , bien souvent déridé nos pères.

IX.

6 Mai 1859.

Tableau de la Littérature Française au XVIIe siècle, avant Corneille et Descaries, par Jacques Demogeot, professeur de l'Université, 1 vol. in-S', Hachette, 1859. — Les Grotesques de la musique, par Hector Berlioz, 1 vol. in-18, librairie nouvelle, 1859. — Parii intime, par Henri de Pêne, 1 vol. in-18, la même, 1 859.

M. Demogeot n'a pas reculé devant la crainte de s'engager dans des sentiers trop fréquentés : il a compris qu'il y avait encore beaucoup à faire dans cette époque dont on recherche si ardemment, les détails, et qu'il y avait surtout à systématiser ces études trop éparpillées, en en faisant une histoire régulièrement composée : c'est dans ce but qu'il a écrit ce premier volume, résumé d'un cours qu'il a professé à la Sorbonne et qui ne doit servir, ajoute l'auteur, que d'exorde à une grande histoire de la littérature en France au XVIIe siècle; celle partie répond à la période de préparation : plus tard viendront les périodes de création, de perfection et de déclin. J'avoue que je trouve la pensée de M. Demogeot un tant soit peu précieuse et que j'eusse mieux aimé tout bonnement un fort volume sur la littérature du grand sièc'e plutôt que quatre ouvrages différens. On exagère beaucoup trop, à mon sens, les caractères de cette littérature en l'accusant avec des tons aussi tranchés. Nul doute qu'elle ne soit née dans la première année du XVIIe siècle, à l'issue de ces guerres terribles du XVIIe, de cette corruption de mœurs, de cette grossièreté des compositions littéraires, comme une réaction nécessaire après une trop grande licence ; mais de là à un système à formuler régulièrement, comme le propose M. Demogeot, il y a'loin, et je ne sais pas comment il fera pour partager aussi également, pour sonder avec autant d'exactitude une époque dans laquel le se trouvent de grands génies qui ont heureusement vécu pendant ces diverses périodes, ou d'autres qui, disparaissant - avec la première et la seconde, n'auraient pas déparé celle

de fa perfection. Pour moi, au contraire, l'histoire littéraire du XVIIe siècle est essentiellement une,et suit parfaitement la transition de toutes les chose humaines. De plus, M. Demogeot oublie dans ce volume intitulé : Tableau de la Littérature au XVIIe siècle, qu'il s'occupe pendant près de la moitié de son livre du règne de Henri IV et de sa littérature, qui appartiennent au XVIe siècle avant tout.

Au moment où commençait le XVIIe siècle , Charron et d'Ossat se mouraient ; l'Estoile , de Serre avaient 60 ans; Pasquier, Brantôme, d'Aubigné, Cayet, en comptaient plus de 70 ; et , d'ailleurs , Ronsard , Regnier, Desportes , Bertaud , Sully, du Perron , de Thou, sont-ce des noms qui appartiennent au siècle qui devait se dire précieux? M Demogeot remarque avec raison que nous avons tous grandement tort en répétant d'après Voltaire ces mots injustes : «le siècle de Louis XIV». C'est trop oublier à la fois Henri IV et Richelieu, si l'on ne veut pas parler de Louis XIII. On l'a dit depuis peu et avec justice, tout ce qu'il y a eu déplus glorieux, sous Louis XIV a pris naissance avant lui. Il est vrai que cet heureux et habile héritier de deux grands règnes a vu éclore entre ses mains ce qu'avaient semé ses prédécesseurs Le XVIe siècle avait reçu dans son sein le moyen-âge et l'antiquité , soulevé toutes les passions, agité toutes tes idées. Henri IV avait calmé et discipliné les esprits sans les éteindre; Richelieu établit une administration toute monarchique, un despotisme de toutes pièces, dont le principal défaut était d'exiger au sommet la présence d'un grand homme. Le fils d'Anne d'Autriche, et c'est là sa gloire, fut assez fort pour remplir cette place, Louis XIV fut la justification de Richelieu. »

M. Demogeot aurait dû nommer celui qui, le premier, a rendu cette justice au prédécesseur de Louis XIII et de Louis XIV, l'historien du siècle de Henri IV, M Poirson, enfin, qui a tracé la biographie de tous les écrivains que M. Demogeot nous montre, non pas comme les ancêtres, mais comme les devanciers de ceux de notre grand siècle littéraire. L'Histoire du règne de Henri IV, dont j'ai parlé ici-même, rend ces prolégomènes peu utiles; je dois dire, en outre, que l'on ne trouve aucun détail nouveau sur toute celte époque dansle volume que j'ai en ce moment sous les yeux. Or, quand on aborde un sujet sur lequel le public est nécessairement assez hien renseigné, avec lequel il est forcément familier, il faut absolument y ajouter quoique chose d'inédit, de nouveau : e'esl là le seul moyen de justifier ce que j'appelais , en commençant: l'audace d'aborder des sentiers très battus. M. De-

mogeot a eu une idée ingénieuse, c'est de composer un travail d'ensemble, une histoire de la litté alure au dix-septième siècle, mais il aurait dû ne s'occuper que du dix-septième siècle, car, même pour rentrer complétement dans son sujet, il n'aurait dû prendre la plume qu'au moment où commence réellement la littérature de cette période, c'est-à-dire à la fin du premier tiers du dix-septième siècle, quand se forma réellement te goût qui devait dominer.

On me trouvera peut-être trop sévère; mais j'avoue que je n'aime pas beaucoup les livres qui viennent grossir le catalogue d'une bibliothèque sans justifier leur présence en comblant une lacune ; M. Demogeot est un travailleur érudit, un écrivain élégant, et j'eusse voulu que, renfermé dans des limites bien fixées, il eût tracé un vrai tableau, au lieu d'entreprendre de longues galeries où nous retrouvons des tableaux par trop de connaissance. La doctrine de l'auteur est excellente, ses jugemens parfaits, et, ces réserves établies, l'ouvrage mérite des éloges.

M. Demogeot, reconnaissant donc que le point de départ de \* la littérature du dix-septieme siècle remonte au règne de Henri IV, époque où l'esprit de société et l'influence des femmes commencèrent à se développer, suit leurs progrès durant la régence de Marie deMédicis. « Ce n'est point un spectacle sans intérêt, dit-il, que ces débuts incertains d'une littérature cette adolescence d'une grande nation. Des poètes d'un goût douteux, des prosateurs imparfaits ou timides expriment déjà dans leurs écrits la pensée et les sentimens de- tous , mais ils n'en expriment qu'une pariie, et précisément celle qui est la plus accessible et la plus frivole. C'est déjà le grand siècle, mais il ne se révèle qu'à demi : ce n'est pas encore le jour, c'est l'aurore avec tout le charme que lui a prêté l'imagination des poètes ; c'est, comme dit Shakespeare, le rossignol , et non l'alouette, dont les sons viennent frapper notre oreille attentive.... Non , ce n'est pas encore le jour. » Sous Henri IV, M. Demogeot étudie les tendances nouvelles, l'appaisement et le calme des choses politiques, qui finissent par donner une vive impulsion à la renaissance intellectuelle d'une part, s'accomplit la réforme poétique de Malherbe: d'autre part, les œuvres littéraires s'animent au contact des intérêts actuels , et cependant il reste encore des vestiges de la vieille littérature qui tend à disparaître, mais qui ne disparait pas sans lutter.

Sous Louis XIII, ces préparatifs avaient amené déjà des chan- .gèmens sociaux assez profonds pour pouvoir être spécialement

appréciés : M. Demogeot déclare le règne de Louis XIII celui de la société polie, et appelle son histoire littéraire celle des cercles mondains, qui la protègent. Je me permettrai de lui rappeler que Louis XIII mourut en 1643, et que, depuis cette époque jusqu'en 1660, la société polie , précieuse ou honnête, comme on voudra l'appeler, fut au moins autant en honneur et n'a pas besoin d'être scindée en deux catégories aussi distinctes. Mais, cependant, je dois dire que si la première partie de ce volume me paraît beaucoup trop considérable , celle qui est consacrée au règne de Louis XIII forme réellement un bon et fidèle tableau dont, seulement, bien des acteurs reparaîtront quand la toile se relèvera. M.. Demogeot ne laisse aucune partie dans l'ombre ; les lettres missives , le roman , la poésie sous toutes ses formes, le théâtre, la littérature légère, y sont successivement étudiés, et, à la fin, prenant un ton plus grave, l'auteur examine le règne de Louis XIII au point de vue philosophique et religieux : « Nous chercherons, » dit-il en terminant son introduction , « dans le spiritualisme chrétien, qui est devenu l'âme de la nation, la cause qui va produire le génie sous toutes ses formes . mais un génie identique à lui-même dans son principe et dans ses caractères , qui s'appelle Corneille ou Descartes, Pascal ou Bossuet. » Ce chapitre est curieux, parce que c'est, en effet, celui qui traite des matières avec lesquelles on est le moins souvent familier; il démontre, en outre, les profondes et sai nes connaissances de son auteur. Nous y voyons Lamotte Le Vayer, libre penseur de l'époque, pour lequel « le doute est, comme pour Montaigne, un oreiller commode où il repose sa tête, fatiguée de tant d'études; » Gabriel Naudé, comme lui, « un sceptique moraliste sous le masque de l'érudition ; » dans le camp de la renaissance platonicienne , Bruno , dominicain défroqué qui finit par être brûlé à Rome, « le poète du système dont Spinosd était le géomètre»; Campanella,autre dominicain novateur qui plaçait partout la vie et la pensée ; dans l'école d'Aristote, Vernini battait la scolastique en brèche, tout en tr-aitant les idées de Platon de rêveries de vieille femme; » il fut étranglé par arrêt du parlement de Toulouse; puis,M. Demogeot nous fait connaître Jansenius, Duverger de Hauranne, après avoir brièvement résumé les graves questions que soulèvent ces deux noms : il nous trace enfin ce magnifique tableau de la science chrétienne à cette époque, après avoir donné une idée non moins belle de l'église militante : « La science chrétienne fructifiait en abondance, comme les œuv. s. Bénédictins, jésuites, oratoriens j prêtres sé-

culiers, laïques, ministres protestans, rivalisaient de zèle et d'ardeur. La congrégation de Saint-Maur s'empare des études historiques et défriche l'érudition , comme ses devanciers , les moines de Saint-Benoît, avaient essarté les landes et les forêts. Les grandes éditions des Pères , les collections des Conciles, des Historiens ecclésiastiques , des Actes des saints, qui commencent pendant cette période , assignent au clergé français une supériorité incontestable sur le reste de l'Europe. Les intelligences, comme les âmes , étaient pénétrées de l'inspiration chrétienne. La vie spirituelle , morte au XIVe et au XVe siècle dans la société religieuse, y rentrait avec énergie. »

Je voudrais qu'on ne me trouvât pas trop sévère dans mes appréciations,ou du moins qu'on ne les exagérât pas au détriment de cet ouvrage. Précisément à cause de son importance, de l'intérêt du sujet, je n'ai pu me décidera le laisser passer sans une critique raisonnée et sans faire mes réserves , car j'avoue mon exi rême susceptibilité à l'égard d'une société et d'une littérature que j'ai, toutes deux, étudiées avec une véritable prédilection. Le travail de M. Demogeot manque nécessairement d'originalité , mais il n'en est pas moins utile, agréable à lire, et nous devrions nous estimer bien heureux si jamais nous n'avions à nous occuper de livres moins satisfaisans.

Nous rentrerons en plein dix-neuvième siècle avec les deux volumes que je veux signaler à mes lecteurs. M. Henry de Pêne, dont le nom a été si dramatiquement mis en relief l'an dernier, a réuni, avec un titre modeste et piquant, les principaux Courriers, que , sous le pseudonyme de Nemo , il a donnés, soit au journal le Nord, soit au Figaro. Ces feuilletons « revenus de la bataille » racontent, en effet, la société parisienne, ou, pour parler plus exactement, une partie de la société parisienne, telle qu'elle existe réellement; et sous les impressions du moment, les mots du jour, les nouvelles à la main du matin, les cancans du soir, écrits par une plume élégante et facile , mis en ordre , tout préparés pour ceux qui, dans deux ou trois siècles , chercheront les matériaux d'une histoire anecdotique, intime, de notre époqua. En tête l'auteur a placé un court avant-propos , « un à défaut de préface , » comme il l'appelle , où il raconte avec une touchante et éloquente simplicité les péripéties du drame que nous nous rappelons tous encore , l'origine banale de ce paragraphe si malheureux , détails qui font singulièrement réfléchir à l'attention qu'il faut porter aux moindres choses dans la vie, Pour

moi, dans toute cette introduction qui mérite réellement d'être lue , au milieu de ces pages où l'esprit brille souvent et où la verve fait rarement défaut, j'ai remarqué surtout ce passage qui fait le plus grand honneur à M. de Pène comme homme et. comme écrivain, et doit lui mériter les sympathies du public :

« Pendant les minutes où l'âme crut qu'elle allait quitter le corps, elle lui laissa pour adieu un ordre chrétien dont seul j'ai la confidence , et que j'aime à me rappeler, parce que c'est en lui que je me trouve le moins indigne des marques d'estime qui m'ont été prodiguées L'âme, persuadée qu'elle allait s'envoler, commanda au corps de tendre la main à l'homme qui venait de le frapper. Le corps se disposa à obéir.

Il ne le put pas. »

Quant à l'article même, M. de Pêne nous dit, après l'avoir relu, que les paragraphes en question lui ont semblé repréhensibles, « c'est du chiffonnage fait d'une main trop lourde.» -

Quant aux Grotesques de la musique, c'est un volume très amusant, tout péliliant d'esprit fin et grotesque, si vous voulez, à cause du titre, et que son auteur est censé avoir rédigé pour amuser les artistes chanlans de l'Opéra. M. Berlioz a donné libre carrière à son imagination ingénieuse et paradoxale ; il nous avoue qu'il s'est amusé en l'écrivant ; mais je me suis beaucoup amusé en le lisant, et je crois que mes lecteurs penseront comme moi : de plus, quand ils seront arrivés à la dernière page, ils le regretteront, et, en outre, ils, comprendront pourquoi je n'essaye même pas de 'leur en donner l'analyse la plus succincte.

X.

18 Mai 1859.

Hitoire du gouvernement parlementaire en France de 1814 à 1848, par M. Duvergier de Hauranne , tome III — Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies , par J. Gothrop Motley, traduction nouvelle , précédée d'une in - v troduction par M Guizot, tome Ier, 2 vol. in-8°. Paris , Michel Lévy, 1859.

M. Duvergier de Ilauranne continue la publication de l'important ouvrage dont j ai déjà eu l'occasion de signaler les deux premiers volumes (1), et ce tome troisième comprend l'époque qui s'étend depuis la réunion de la chambre des CentJours jusqu'à l'ordonnance du 5 septembre 18,16, c'est-à-dire la restauration napoléonienne et la première année de la restauration définitive de la maison de Bourbon. M. Duvergier de Hauranne nous apprend qu'il a pu réunir de nouveaux et précieux documens depuis qu'il a commencé ce travail , et notamment tous ceux que possède M. le duc Decazes , dont l'auteur annonce qu'il était disposé à l'avance à défendre les deux ministères contre de vieilles accusations. Mais aussi M. de Hauranne ne se dissimule pas qu'à mesure qu'il avance , les difficultés augmentent. Chaque événement, dit-il, met en scène des hommes qui agissent, qui parient , qui écrivent. Quand ces hommes sont séparés de l'historien par un long intervalle, il est fort à son aise pour raconter leurs actes et pour les juger. Mais il en est tout autrement quand ces hom mes sont des contemporains , quand quelques-uns vivent encore, et quand ceux qui ne vivent plus ont laissé derrière eux une famille, naturellement jalouse de leur considération. « Ainsi, dans le volume que je publie , je n'ai pas pu décrire la réaction royaliste de 1815 sans porter un jugement sévère sur des hommes que j'ai connus personnellement , et qui , lorsque la passion politique ne les égarait pas , étaient pleins de nobles qualités. Bientôt quand j'arriverai au triste épisode des conspirations de 1820 à 1824 , je rencontrerai d'autres hommes avec qui j'ai été souvent en communication d'idées

(1) Voyez ma Revue Littéraire du 31 octobre 1857 , page

192 de l'édition publiée volume.

e; Je sentimens, qui, dans ma jeunesse, m'ont honoré de leur bienveillance., et dont je respecte profondément la mémoire, Et pourtant il me sera tout-à fait impossible d'approuver la conduite qu'ils ont tenue à cette époque ! »

Comm- on le voit, M. Duvergier de Hauranne veut demeurer exclusivement impartial, et on ne peut que le féliciter, car il est réellement parvenu à atteindre ce but honorable, et il a triomphé ainsi de grandes difficultés. L'histoire contemporaine présenle un double écueil. et l'on ne peut songer à les éviter tous les deux : ou il faut suivre ses goûts et ses passions, et faire perdre à son ouvrage sa valeur en en faisant une œuvre partiale ou banale ; ou bien il faut résolument aborder la matière dont on veut s'occuper comme si des siècles nous séparaient des hommes et des évènemens que l'on veut étudier. M. Duvergier de Hauranne trace en quelques lignes le rôle de l'historien contemporain,avec une justesse de vue remarquable et en des termes qui lui font le plus grand honneur. Pourquoi faut-il qu'à la lin de l'avant-propos , il revienne à la politique actuelle, et par un retour, — ou une transition, —assez inopportuns, nous entretienne du plus ou moins grand nombre de ceux qui, depuis dix ans, regrettent ou ne regrettent pas le gouvernement parlementaire. Puisque l'auteur nous prévient, par le titre même de son ouvrage, qu'il s'arrêtera aux évènemens de 1848, pourquoi faire allusion à un temps qui ne doit pas figurer dans ce cadre?

Le tome III de l' Histoire du gouvernement parlementaire en France s'ouvre au 3 juin 1845. jour où la chambre des représentans se réunit au lieu ordinaire de ses séances et donne, en n'adoptant pas le candidat officiel à la présidence , la première preuve d'un ferment d'opposition que les députés auraient dû peut-être réserver jusqu'à ce que les circonstances, devenues moins graves, leur eussent donné le droit de manifester leurs intentions, sans danger pour le pays. L'empereur, avant d'approuver la nomination de M. Lanjuinais , voulut le voir : « Eh ! bien, Monsieur, lui avait-il dit, il ne s'agit plus de tergiversation. Etes vous i) moi ?— Sire , je n'ai jamais été à personne; je n'ai appartenu qu'à mon devoir. — Vous éludez : me servirez-vous? — Oui , sire, dans la ligne du devoir : vous avez la visibilité (I), -- Napoléon se tint pour satisfait, embrassa M. Lanjuinais et envoya son acceptation. »

(1) Par ces mots. assez obscurs , M. Lanjuinais faisait allusion à la doctrine de l'église qui ordonne aux fi.lèles de se soumettre àu souverain de fait, lorsque son pouvoir est visiblement et publiquement établi.

Je ne prétends pas m'appesanlir ici sur les événemens que raconte M. Duvergier de Hauranne : mes lecteurs savent de reste ce qu'ils sont ; les analyser est chose au moins inutile il me suffira de dire que nous suivons toute l'histoire des parlemens français dans ces deux années si rudement et si diversement agitées; que M. de Hauranne y prend effectivement l'attitude impartiale qu'il s'est imposée, et que si, parfois, ses appréciations peuvent sembler sévères à l'égard de quelques personnages de noire connai-sance particulière, il faut nous mettre au même point de vue que lui, c'est-à-dire nous isoler de toute influence de famille ou d'affection et juger comme si des siècles nous séparaient et comme si nous ne connaissions pas plus ces personnes que les grands acteurs qui nous apparaissent à travers les annales de la monarchie. Si le lecteur est en droit de demander l'impartialité à l'historien , celui-ci peut également la réclamer du lecteur.

Je signalerai particulièrement les éloges que M. de Hauranne donne aux hommes qui ont franchement essayé de fonder le gouvernement de la Restauration, et je ne puis m'empêcher de mentionner les regrets qu'il accorde, en présence des événemens ultérieurs, à l'insuccès des efforts tentés en faveur de l'union de la vieille monarchie et des idées nouvelles. Hélas ! si les hommes qui travaillaient dans ce temps-là contre cette union et qui aujourd'hui en font sincèrement amende honorable, avaient bien voulu contribuer à la rendre possible, l'auteur ne serait pas réduit à exprimer de tels regrets.

—M. Guizot jouit de cet insigne honneur que, chaque fois que son nom parait sur la couverture d'un livre, il excite au plus haut degré la curiosité du public sérieux et intelligent qui préfère la vraie littérature à cette littérature mercantile dont les produits vivent l'espace de quelques semaines. Historien convaincu et sincère, écrivain éminent, penseur profond, esprit essentiellement honnête, M. Guizot réunit des qualités qu'on trouve rarement réunies en une seule personne, et bien faites pour racheter cette froideur de style qui constitue et résume le seul reproche que la critique la moins bienveillante puisse formuler contre l'historien des révolutions d'Angleterre.

Sous le titre de l'Espagne et les Pays -Bas au seizième et au dix neuvième siècle, M. Guizot a écrit une éloquente introduction, qui est un magnifique chapitre de critique historicophilosophique. M. Guizot est frappé d'un curieux rapprochement :

« Christophe-Colomb, dit-il, du fond de son tombeau , fait

à l'Espagne de nouveaux dons, bien inattendus. Au quinzième siècle, il lui a donné le Nouveau-Monde ; au dix-neuvième siècle, le Nouveau-Monde donne à l'Espagne des historiens » Il y a en effet, en ce moment, un mouvement curieux à noter de l'autre côté de l'Atlantique : une école américaine semble s'être constituée pour étudier l'Espagne, et ses représentans ne sont ni Espagnols, ni catholiques : ce sont MM. Irving, Motley, Ticknor, Prescott que nous avons perdu tout dernièrement. M. Guizot ne voit rien d'extraordinaire dans ce mouvement d'apparence anormale : il y voit un fait naturel et légitime, qui est comme un arrêt justement rendu et clairement motivé par les événemens accomplis depuis quatre siècles. Prenant alors l'histoire de l'Espagne, comme M Motley, au moment où Charles-Quint allait chercher dans le monastère de Yuste un peu de repos pour son corps et pour son âme, M. Guizot nous trace un rapide tableau de l'Europe et spécialement de la monarchie espagnole à ce moment. Il étudie avec détail Philippe II, ce prince qui, suivant l'expression d'une récente étude de M. Mérimée sur son histoire par l'américain Prescott, ne ressemblait à son père qu'en un seul point, la méfiance; puis , il passe brusquement du milieu à la fin du seizième siècle, de l'avènement de Philippe II, à sa mort , et après nous avoir montré la monarchie espagnole portée par Charles-Quint à l'apogée de sa puissance, il nous la fait voir, au bout de quarante ans, réduite, humiliée, la plus grande partie des Pays-Bas transformée en république indépendante et le surplus constitué en une sorte d'archiduché, indépendant aussi de fait.

Le travail de M. Guizot, complété par une série de coniparaisons entre la France et l'Espagne durant la même période, est excessivement intéiessant et , comme je le disais tout à l'heure, forme un remarquable chapitre de philosophie de l'histoire. M. Guizot examine pourquoi l'Espagne, toute puissante au temps de Charles-Quint, est aujourd'hui si faible, tandis que la France et l'Angleterre n'ont cessé d'avancer et de grandir. « Problême essentiel à résoudre, car, lorsqu'ils embrassent tant de pays et de siècles, les événemens révèlent les lois et sont la justice de Dieu. » Or M. Guizot l'explique en voyant la renaissance politique, religieuse et littéraire se faire fortement sentir de ce côté des Pyrénées, tandis que, de l'autre côté, les esprits, très disposés à accueillir la grande monarchie, repoussaient énergiquement la réforme religieuse. M. Guizot consacre alors plusieurs pages à l'élude des moyens employés par Philippe Il pour combattre cet ennemi presque

victorieux en France et triomphant en Angleterre, et ces pages ne sont pas élogieuses pour le roi catholique. Dans les Pays-Bas, au contraire, la réforme gagnait d'autant plus de partisans qu'on y voyait un drapeau contre les Espagnols, et c'est ce qui commença l'indépendance de ces contrées, et qui avança la fondation de la république des provinces unies.

On sent, en lisant cette introduction, que son auteur est l'un des membres éminens de la religion protestante et qu'il ne peut se défendre d'un penchant aussi vif pour l'histoire d'un pays qui a secoué la domination catholique en procurant un si puissant renfort aux sectaires : je ne puis le suivre sur ce terrain car mes lecteurs doivent comprendre, par ce qu"ils ont déjà pu lire de moi, quels sont mes sentimens à ce sujet : mais je dois du moins indiquer toute la portion de cette introduction sur le princip3 de la liberté religieuse, en ajoutant que M. Guizot avoue très franchement « que le protestantisme ne saurait être lavé du reproche d'intolérance et de persécution. » Après avoir étudié la victoire de ce principe en Angleterre et en Hollande, son échec en Espagne , M. Guizot l'étudié en France et nous trace un magnifique portrait de Henri IV, qui sut rétablir la paix et fonder l'équilibre au point de vue des consciences : il poursuit son examen aux deux derniers siècles et se résume en montrant l'arrêt de la vie sociale là où a dominé l'absolutisme catholique, et l'autorité et le progrès au contraire là où ont prévalu le protestantisme , — il le cite le premier, — ou le catholicisme sensé et intelligent.

Telle est en peu de mots cette introduction, qui figurera parmi les travaux les plus considérables de M. Guizot : je bornerai là cette étude et ne parlerai ni de l'historien américain , ni de son œuvre, mais nous y reviendrons et j'essaierai alors de donner une idée rapide de cette grande révolution politique et religieuse du XVI\* siècle.

XI.

1er Juin 1859.

Madagascar , possession française depuis 1642 , par M. Barbié du Bocage , accompagné d'une carie dressée par M. V. A. Malle Brun , 1 vol in-8°, A Bertrand, 1859.

Ce sera l'esquisse d'un chapitre de notre histoire coloniale que j'essaierai d'écrire aujourd'hui, plutôt qu'une étude littéraire : il s'agira bien d'un livre nouveau, d'un travail complet, soigné avec passion , mais le fond y emporte la forme , si je puis dire ainsi, et c'est l'histoire do notre pays l'élude de son passé qui nous entraîne, en nous donnant l'occasion de parler avec détail de quelques f.iits peu connus et qu'on ne saurait trop mettre en évidenc' : peut-être qu'à force d'en entendre parler, on se décidera à croire ce qui est cependant tout simplement vrai et ce que M. Barbié du Bocage résume si heureusement dans les cinq mots du titre même de son ouvrage : « Madagascar, possession française depuis 1642. »

Je ne parlerai pas longuement de Madagascar au point de vue matériel : c'est une grande île de 1 360 kilomètres environ de long sur 500 de largeur, parcourue du Nord au Sud par une longue chaîne de montagnes d'où découlant à droite et à gauche de nombreux cours d'eau : sa population dépasse quatre millions d'habitans, répartis entre cinq peuplades principales : les Contavares, les Bétimsaras , les Batanimines, à l'Est , les Sakalaves à 1 Ouest, et les Hovas , aujourd'hui les maîtres de l'île, à l'intérieur. Plusieurs centres importans dépopulations se rencontrent le long des côtes, comme à Tintingue , à Foulepointe , à Tamatave et à Tananarivou, la capitale des Ilovas, située au milieu des montagnes.

Les Portugais découvrirent l'île de Madagascar , mais ils négligèrent de l'occuper. Des lettres-patentes du 21 juin 1642, enregistrées au Conseil-d'Etat de Paris, donnèrent au sieur Rigault, dieppois , capitaine marin , pour lui et ses associés , les concession et privilège d'envoyer en l'île de Madagascar et autres îles adjacentes, « pour là y ériger colonies et commerce... L'un des premiers actes de la régence fut, en 1613,

de confirmer cette concession , et au mois de septembre un bâtiment, frêté parla Compagnie de l'Orient, débarqua dans la baie d'Antongil-Foucquembourg et Pronis , avec douze Français; ils prirent aussitôt possession de l'île de SainteMarie, que nous occupons encore aujourd'hui, puis ils allèrent planter leurs tentes à la baie Sainte-Luce où vinrent les rejoindre huit marins d'un navire dieppois naufragé dans ces parages , et soixante-et-dix Français expédiés de la métropole. L'époque du premier établissement avait été mal calculé et le choix de remplacement plus malheureux encore, de sorte que la colonie perdit en peu de temps le tiers de son personnel. M. de Pronis se rendit le plus promptement possible, avec les survivans, au Sud,dans un lieu qui prit le nom de Fort-Dauphin, tout en installant quelques postes sur la la côte, à Matatane et Mananzari 'notamment ; mais les agenis de la Compagnie étaient incapables et ne craignirent pas d'abuser des indigènes, qui avaient, au début, montré la plus grande bienveillance. Pronis, en épousant la fille d'un chef du pays et en faisant de folles dépenses, excita le mécontentement de ses compagnons qu'il réduisait à la misère : une première révolte eut pour effet de le faire jeter en prison (février 1646); il en sortit vers la fin de l'année, quand arriva un navire de la Compagnie avec 43 colons. Réintégré dans ses fonctions, il eut à réprimer un nouveau mouvement et exila douze des plus mutins dans l'île de Mascareignes, qui est devenue l'Ile-Bourbon : ils en furent les premiers habitans, et c'est à eux, à leur rébellion que nous devons cette colonie.

Pronis, maître de la situation, attaqua vivement les Malgaches; il en vendit quelques-uns comme esclaves au commandeur hollandais de l'île Maurice , se défit de plusieurs chefs par l'assassinat et porta rapidement au plus haut point l'exaspération des indigènes.Ceux-ci,après avoir mis les nôtres dans l'impossibilité de s'aventurer dans la campagne , bloquèrent le Fort-Dauphin, et l'on ne sait ce qui serait arrivé si un nouveau navire n'eût amené quatre-vingt marins avec M. de Fiacourt, nommé commandant-général par le roi. « Né dans une rude époque, dit M. de Bocage en parlant de Flacourt , qui fut aussi l'historien de Madagascar, ses notions,en fait de politique colonisatrice, se bornaient à celle de Fernand Cortez et de Pizarre ; le type d'un excellent gouverneur était, à son point de vue, celui qui avait le plus agrandi le territoire de la colonie confié à ses soins. Le principe qui consiste à augmenter son influence au moyen de la civilisation et du commerce, n'était pas encore connu ; il ne devait naître qu'avec Colbert.»

Flacourt guerroya pendant quatre ans ; il était à peu près maître de toute la partie sud-est de l'île et il força les habitans à revenir peu à peu à lui , quoique toujours avec beaucoup de défiance. Flacourt, d'ailleurs, ne négligeait rien pour assurer le progrès de la colonie, et il ne déposait l'épée que pour promulguer des règlemens ou écrire l' Histoire de la grande ile de Madagascar, dédiée au surintendant Fouquet ; « un livre qui peut passer pour le travail le plus consciencieux qui ait été fait sur cette contrée. » Les évènemens de la Fronde détournèrent malheureusement l'attention de la métropole, et ce ne fut qu'en 1654 que deux navires jettèrent l'ancre devant le Fort-Dauphin. Depuis cinq ans , M . de Flacourt n'avait eu aucune nouvelle d'Europe , et ces bâtimens n'amenèrent que des malades, Flacourt, découragé, s'embarqua le 12 février 1655 pour aller demander lui-même des renforts, et laissa le commandement à M. de Pronis. Peu de jours après, un incendie brûla le fort , et Pronis en mourut, dit-on, de chagrin. M. des Périers lui succéda et ne se signala que par un massacre inutile d'habitans delà province d'Anoni.

Les dix années du privilége de la compagnie de l'Orient expiraient. Le maréchal de la Meilleraye s'en fit donner la concession, et les lettres patentes sont du 12 octobre 1656; mais cette administration ne fut pas plus heureuse. Le gouverneur Champmargou eut à soutenir une longue guerre. Cependant, le gouvernement français avait acheté moyennant 20 mille louis le privilége du maréchal au duc de Mazarin son fils, et, au moment où Colbert provoqua la création de Compagnie de Colonisation, tous les regards se reportèrent vers Madagascar, qui fut concédé à la Compagnie des Indes-Orientales par l'article 29 de la déclaration du mois d'août 1664. Tout le monde voulut souscrire au capital de l'association , fixé à 15 millions, et Madagascar allait devenir le point central du mouvement colonial de la France dans l'Orient indien; on organisa tout le système administratif avec un luxe digne de la « France Orientale » qu'il allait être appelé à régénérer; il y eut un conseil souverain de la Compagnie, présidé par M. de Beausse , avec M. de Champmargou pour second conseiller et commandant militaire . et M. de Rennefort pour secrétaire ; M. de Beausse fut, en outre , spécialement nommé dépositaire des sceaux du roi à Madagascar ; il y avait aussi un conseil particulier de cette île.

L'escadre amena, au commencement de 1665 , le nouveau personnel à Fort-Dauphin, que l'on trouva en ruines et dénué de tout; M. de Beausse mourut au mois de décembre, et .

après de longs mois du conflits et de tiraillemens, tout en conservant le conseil, on renomma un gouverneur général, et ce fut le marquis de Lopis de Mondevergue. Cet officier, également brave et probe, se lassa trop tôt, et quitta la colonie en 1671 pour être indignement accusé à son retour et jeté dans le château de Saumur, où il mourut bientôt. Son successeur M. de la Haye, devenu seul chef par la suppression des conseils, essaya vainement de rétablir les choses dans un état favorable; toutes ses tentatives, comme celles de M. de Bretèche qui commanda après lui, échouèrent; une insurrection des indigènes acheva de tout ruiner par un massacre général des Français pendant la messe de minuit , à Noël de l'année 1672; quelques individus purent seuls se réfugier à Bourbon.

Bien que l'occupation eût été suspendue , le gouvernement ne cessa de maintenir ses droits, constatés par quatre arrêts du conseil d'Etat et deux explorations accomplies en 1733 et 1746.

Enfin, en 1750, la compagnie des Indes acquit l'îl e de Sainle-Marie des chefs indigènes, explora la baie d'Antongil et y forma un établissement; dix-huit ans plus tard, M. de Modave alla reprendre possession du Fort-Dauphin , abandonné presqu'aussitô:.

C'est à cette époque que se place l'aventureux épisode du brillant comte de Beniowski qui obtint de Louis XV le commandement d'une expédition il débarqua en janvier 1774. dans !a baie d'Antongil, y fonda Port-Louis et jeta rapidement les bases d'un établissement qui semblait devoir deve- nir sérieux : Beniowski étonnait les Malgaches par son au- dace et se les conciliait par ses manières : abandonné comme l'avait été Flacourt, pendant quatre ans , il perdit du monde, et n'était plus assez fort, il alla plaider sa cause à Paris, mais il échoua et on lui retira son commandement, tout en lui offrant une épée d'honneur. Beniowski, résolu de se venger, repartit pour Madagascar et se mit à attaquer nos négocians ; il noua des relations avec les indigènes , on dit même qu'il se fit olfrir la souveraineté, et amena les choses à ce point qu'i l fallut envoyer des troupes contre lui : il fut tué au mois de mai 1786, comme il pointait un des deux canons du Port-Louis contre nos soldats.

Le gouvernement républicain n'oublia pas tout à fait Madagascar ; il y envoya un commissaire, mais sans donner suite à ce projet d'établissement. En 1810, les Anglais après avoir pris l'île de France , détruisirent Foulepointe et Tamatave , nos deux derniers postes malgaches. Ce ne fut pas saris de

grandes contestations qu'on 1814 nous pûmes maintenir nos droits sur Madagascar : le traité de Paris mentionnait comme enlevées à la France dans ces parafes , l'Ile de France et ses dépendances, notamment Rodrigues et les Seychelles , et le gouvernement britannique voulut faire considérer Madagascar comme une de ces dépendances; mais cela ne put être admis. et l'ile de Sainte-Marie fut occupés en mars 1819. avec Tintinigue, Fort-Dauphin et Tamatave.

Je passerai rapidement sur les évènemens accomplis de- puis la reprise de possession les Anglais entretinrent de tout leur pouvoir le mauvais vouloir des Ilovas et obtinrent ainsi l'insurrection qui nous enleva Fort-Dauphin en 1825 et provoqua l'expédition de l'amiral Gourbeyre, en 1829 , expédition malheureuse malgré les brillans combats de Tamatave, de Foule-Pointe et de la Pointe-à-Larrée, à la suite desquels Tintingue et la Pointe-à-Larrée furent fortement occupés. La l'évolution de 1830 vint , de nouveau, tout suspendre, et le nouveau gouvernement fil tout évacuer excepté l'île Ste-Marie.

On ne cessa pas, cependant, de se préoccuper en France de cette grande île,qui est indispensable à la prospérité commerciale de Bourbon; mais les Ilovas, toujours excités par les Anglais, qu'ils finirent, toutefois, par expulser, se montrèrent de plus en plus hostiles, et la reine Ranavalo ne fut pas plus accomodante que le roi Rad una, son mari. Elle a même mérité le surnom de Caligula femelle.

En 1840 le gouvernement se fit céder de vastes territoires dans la partie septentrionale, dans l'Ankara et le Boneni et fit occuper les îles de Nossi -Bé, de Nossi-lbrahim, de NossiMitsiois et de Mayotte, où se réfugièrent les Sakalaves, maltraités parles Hovas. En mai 1841, une expédition anglofrançaise fut envoyée à Madagascar pour demander réparation de violences commises contre des négocians de ces deux nations, et l'amiral Desfossés bombarda Tamatave, après une malheureuse tentative de débarquement. La France s'émut vivement de cet échec, le ministère prépara une escadre, mais la chambre des députés refusa les fonds nécessaires, malgré la protestation de MM. Guizot et de Mackau. Depuis, les choses sont restées dans cet état et les Européens viennent d'être enfin définitivement expulsés de Madagascar. L'on ne peut qu'applaudir à cette conclusion patriotique de M. du Bocage : « La religion, l'honneur national, l'intérêt politique, l'intérêt commercial, tous les mobiles enfin qui peuvent guider un grand peuple se réunissent pour engager le gouvernement français à ressaisir celte magnifique colonie. »

XII.

17 Juin 1859.

L'Eglise et l'Empire romain au IVe siècle, par le prince Albert de Broglie, II° partie; Constance et Julien. 2 vol. in-8°, Paris, Didier, '1859. — Dictionnaire des antiquités romai- nes et grecques , accompagné de 2,000 gravures , d'après l'antique, par Authony Ricli, traduit de l'anglais, sous la dIrection de M. Cheruel, vol. in-8°, Paris, Didot, 1859.

J'ai déjà parlé dans la Gazette du Midi de l'ouvrage de M. le prince de Broglie (1). Après avoir raconté comment un grand souverain , touché de la vérité divine, employa trente ans de sa vie et de sa puissance a en transfuser les élémens dans la législation romaine ; après avoir montré l'histoire dans toute son impartialité, et n'avoir dissimulé ni les hésita tions, ni les violences auxquelles Constantin céda parfois , ni les difficultés provoquées par les déchiremens de l'Eglise, M. de Broglie conslate avec autant de raison que d'équité que ce règne , consacré au service de la vérité, présente toujours , même à travers beaucoup d'incertitudes et d'éclipsés, uno noblesse touchante qui saisit fortement l'imaginai ion des hommes.

« J'aborde, dit-il, dans la suite du même récit, une tâche plus ingrate. Constantin ne transmet à ses enfans ni les puissantes facultés de son intelligence, ni ses généreuses inspirations, ni même l'immense étendue de son pouvoir. De l'héritage moral de leur père, ses successeurs semblent ne recueillir que les habitudes d'un despotisme hautain et un goût malheureux de discussion et de dogmatisme théologique ; favorisées par la rivalité des princes, les dissensions ecclésiastiques s'accroissent, se multiplient et s'enveniment ; l'intervention du pouvoir civil dans les débats de la religion , déjà capricieuse et violente sous Constantin , devient, sous les règnes suivans, oppressive et humiliante. Tout semble se mor-

(1) Voyez Gazette du Midi du 9 juin 1857, ou dans mon livre Les livres nouveaux, page 93.

celer à la fin , l'empire comme la religion, et la société cumme l'Eglise. L'effet d'une telle dissolution est si funeste, qu'il balance , aux. yeux des peuples , même les bienfaits moraux de la religion chrétienn ; et une nouvelle période de trente ans n'est pas écoulée, que la vieille religion païenne, remonlant sur le trône avec le dernier de la race de Constantin , semble avoir retrouvé quelque force par l'épreuve de l'adversité et par la bouche des vainqueurs. » On voit, en effet, que M. de Broglie ne s'est dissimulé à lui-même aucune des difficultés du nouveau travail qu'il entreprenait, et qu'autant il se livrait avec plaisir au premier, autant il se résignait plutôt au second. Il a compris l'obligation de faire éprouver, en quelque sorte, à ses lecteurs la pénible impression de désenchantement que ressentaient alors les plus éclairés comme les plus fervens ehrétiens. «Mais, se hâte-t-il d'ajouter, en continuant cette appréciation du rôle de l'historien et en choisissant une heureuse comparaison, placé , par son éloignement même, de manière à dominer ces incertitudes passagères et à embrasser dans une vaste perspective ces sinuosités du fleuve des âges qui en dissimulent souvent la pente aux contemporains, c'est un devoir aussi pour lui de montrer l'influence divine du christianisme continuant à se faire sentir malgré les agitations humaines , à transformer les mœurs par un courant insensible mais continu , et préparant l'avenir, alors même qu'elle ne réussit pas à apaiser et à régénérer !e présent.» C'est même à l'aide seule de cet éloignement que l'on peut prétendre écrire cette histoire , car la complication et la multipité des évènemens, jointes à l'étendue du théâtre et au fractionnement des scènes secondaires, ne rend guère possible ce travail que vu en quelque sorte de haut et de loin. Au temps de Constantin, tout se résumait en lui : il conduisait tout, il faisait régner l'unité avec lui ; avec ses succes- seur's, au contraire, cette unité se brise, et le fil de l'histoire devient très difficile à saisir.

A la nouvelle de la mort de son père, le César Constance quitta la Mésopotamie, où il commandait, et vint assister aux funérailles de Constantin ; mais les affaires du partage ne se passèrent pas tranquillement et. dès les premiers jours, le sang coula et une partie de la famille impériale était massacrée tandis qu'on célébrait, à Rome, l'apothéose du grand Empereur. Je voudrais pouvoir esquisser, d'après M. le prince de Broglie. ce chapitre éminemment intéressant de l'histoire de l'antiquité chrétienne, mais je n'ose réellement entrepren- dre un pareil travail on m'imposant de si courtes, limites. Ce

nouvel ouvrage commence, comme je viens de le dire, à la mort, de Constantin et ne se termine qu'au partage de l'empire entre Valens, qui demeura à Byzance, et. Valentinien, qui s'en fut à Rome: c'est dans le règne de Constance et dans celui de Julien que M. de Broglie déroule sous nos yeux le caractère de ce dernier, le grand ennemi de la religion chrétienne et dont la vie se décompose en trois phases bien distinctes : Julien prétendant, Julien Auguste et Julien persécuteu r.

Mais il est une figure qui domine, par son calme majestueux, la première moitié du quatrième siècle et que M. de Broglie détaille avec une louable complaisance, c'est celle du grand évêque d'Alexandrie, de saint Athanase, le ferme et courageux champion du catholicisme, dans un temps où les sectes se multipliaient, où en résumé et malheureusement, Julien l'apostat n'était pas son plus dangereux ennemi.

On sait que saint Athanase. disciple de saint Antoine , avait succédé à saint Alexandre comme patriarche d'Alexandrie et avait eu , dès les premiers jours , à se prononcer contre les ariens Dépossédé une première fois, Constantin-le-Jeune lui permit de reprendre possession de son siège, mais à peine y fût-il réinstallé que, malgré sa prudence il dut envoyer auprès du Pape des délégués chargés de réfuter les dénonciations d'Eusèbe de Nicomédie : le souverain pontife convoqua un concile à Rome pour juger cette importante question , tandis que les Eusébiens. peu intimidés, se réunissaient à Anlioche, déclaraient le patriarche une seconde fois déchu et le remplaçaient par Grégoire le Cappadocien. Athanase essaya vainement de revenir à son poste et l'affaire prit des proportions telles, que l'Empereur dut intervenir. Ce fut Constant qui, cette fois, eut à s'en occuper; de concert avec son frère, il convoqua à Sardique un concile œcuménique , et à la suite de divers évènemens et notamment de la mort du patriarche intrus, Constance consentit au rappel d'Atlianase. On sait que les Euséhiens, alors impuissans à attaquer de front la volonté de l'empereur, cherchèrent des détours pour obtenir le même résultat et parvinrent à décider Constance à demander au patriarche de céder une de ses églises aux Alexandrins qui ne voulaient pas demeurer en communion avec lui. Athanase y consentit, mais sans s'émouvoir, il demanda aussitôt à l'empereur d'abandonner à son tour une des églises de la capitale à ceux qui , partageant ses tendances , ne voulaient pas demeurer en communion avec les autres évêques : ses adversaires, joués une fois de plus, renoncèrent à leurs dernières

velléités d'opposition. « La plupart des historiens ecclésiastiques, ajoute M. de Broglie , en rapportant ce trait de la vie d'Athanase, n'y ont vu qu'un détour ingénieux , suggéré par une heureuse présence d'esprit pour rejeter sur autrui l'em- barras d'une question délicate. Les détours n'étaient guères pourtant dans les habitudes d'Athanase, et s'il employa ce jour-là un artifice, ce fut le premier et le seul de toule sa vie. C'est lui faire plus d'honneur de penser qu'en acceptant pour lui-même et en imposant à ses adversaires l'épreuve de la concurrence et de la lutte, il obéissait aux instincts généreux de sa nature et suivait la vue lumineuse de son grand esprit. Le schisme qu'il combattait était en ce moment condamné, à tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. Sourdement révoltés contre la foi du grand concile , les hérétiques étaient en rupture ouverte avec 1 autorité du siège de Rome : leur dissolution cupide, leurs fanatiques violences, les discréditaient chaque jour dans l'esprit des chrétiens sincères. Un seul appui leur restait, la faveur du prince ; un seul espoir, le triomphe de la force. C'était par là que le schisme devait encore survivre et toujours renaître. Un souffle de liberté aurait éteint ce germe de mort que couvait la malsaine chaleur d'une cour.

Le retour d'Athanase à Alexandrie fut le signal d'une trève dans l'Eglise, trêve que les saints ministres mirent à profit et pendant laquelle les ordres religieux prirent un vaste développement. Née du dégoût des choses du monde, de la crainte des tentations et de la fatigue des luttes, la propension vers la vie solitaire s'accroissait en raison des agitations de la politique. Tout le temps que la vie des chrétiens, au sein des cités populeuses, s'était écoulée entre un opprobre constant et des persécutions intermittentes , entre l'ignominie et les supplices, une sorte de point d'honneur pouvait leur ordonner de se maintenir à la portée du péril et sous le regard de leurs ennemis. La retraite aurait pris souvent l'apparence de la fuite : la vie publique et commune était l'épreuve véritable de la foi : mais lorsque le christianisme triomphant vit entrer dans son sein la brigue avec la faveur, la cupidité avec les richesses, l'ambition avec les honneurs, le dégoût même qui suivit un tel spectacle, la vue du sanctuaire envahi par les passions et souvent par les armes des grands de la terre, tournèrent vers la solitude ces âmes qui ne trouvaient plus la paix, même au pied des autels. Il fallut chercher dans une cellule la pauvreté , le renoncement, l'oubli des grandeurs . ces legs sacrés de Jésus-Christ qui semblaient fuir le faste

des demeures épiscopales : et Dieu lui-môme, prenant soin de l'équilibre moral de son Eglise, semblait lui ordonner de compenser par des austérités volontaires les dangereux éni- vremens de la prospérité et du pouvoir ; mais je reviens au patriarche d'Alexandrie.

Après cette courte trêve, Athanase eut de nouveau à subir les poursuites de ses puissans ennemis et succomba près de Constance qui tyrannisait alors les Gaules mais du moins on n'osa pas exécuter contre lui la sentence d'exil ou plutôt le notaire Diogène, envoyé pour cela , n'osa s'acquitter de sa pénible mission ; mais le duc Syrien fut plus hardi , et il répondit par un massacre à la tentative de résistance des Alexandrins. Ce fut alors qu'Athanase s'enfuit dans la Thébaïde et se retira au fond d'une caverne. L'arianisme semblait vainqueur et l'empereur Constance avec lui (360)

Je m'arrête, car il me faudrait maintenant aborder avec M. de Broglie l'histoire de Julien l'apostat, et je me laisserais entraîner trop loin ; je dirai seulement que, malgré tous les efforts de ses ennemis, Athanase reprit possession de son siège et que, malgré la persécution, le catholicisme triompha et grandit,comme l'arbre qui croît avec plus de force chaque fois qu'on le taille et l'émonde. Julien mourut après un règne très court, Jovien de même, et l'empire demeura aux mains de Valens et de Valentinien (364), qui devaient fonder la nouvelle famille impériale. Avec eux arrivait la troisième et dernière phase de la grande révolution chrétienne. Conslantin avait mis la religion de Jésus-Christ sur le trône, mais il n'avait pu que dompter l'empire païen et non le changer dans le cours d'un seul règne. Ses héritiers étaient appelés ù compléter ce grand travail civilisateur, mais ils cédèrent aux erreurs de l'arianisme qui, comme le remarque très ingénieusement M. de Broglie, ne fut nullement une forme de christianisme, mais l'expression de la résistance du vieux monde contre la foi nouvelle : c'était la philosophie grecque essayant de corrompre l'évangile. Athanase eut à remplir un grand rôle, à démasquer cet ennemi terrible et à sauver de ses pièges la pureté du dogme et l'indépendance ecclésiastique Julien, dit M. de Broglie, lui vint précisément en aide en donnant l'alarme à tous les chrétiens et en réunissant contre un péril commun tous ceux qu'égarait la science ou que la prospérité enivrait.

Je ne parlerai pas davantage de cette remarquable Histoire: on la lit avec un vif intérêt et je crois inutile d'ajouter qu'elle est écrite avec un remarquable talent. M. le prince de Broglie

a, depuis assez longtemps, fait ses preuves à cet égard, sans qu'il soit besoin d'insister.

Nous ne nous éloignerons pas de l'antiquité en entretenant les lecteurs de la Gazette, du Dictionnaire des antiquités grec queset romannes de M Rich : c'est un travail très remarquable et qui sera de la plus grande utilité pour ceux qui aiment (et ils sont nombreux) la lecture et l'étude de nos vieux auteurs. M. Rich a été frappé, pendant un long séjour en Italie, de l'ignorance dans laquelle ce pays est plongé à l'égard des objets antiques, de leur appropriation, leur usage et leurs variétés, et il constate avec raison que cette ignorance amène dans les textes de grandes difficultés de traduction que ces découvertes ou ces explications, comme on voudra les appeler. dissipent aisément. « D'après ce que j'ai dit,» écrit M. Rich, en résumant brièvement son plan, «il est facile de concevoir la nature de cet ouvrage : en premier lieu, fixer le sens véritable de tous les termes, techniques ou autres, désignant un objet particulier, un produit de l'art, un tr3vail des mains, qui peut tomber sous la vue; second ment, donner une idée nette de cet objet en offrant une fidèle représentation de la chose elle-même d'après quelqu'original classique, qui reproduisit les formes que les anciens avaient l'habitude de voir, et qui fit naître dans l'esprit les idées mêmes qu'ils concevaient; en dernier lieu, enfin, communiquer une connaissance générale des habitudes sociales et de la vie privée des Crées et des Romains sous la forme d'un vocabulaire, où fussent contenus tous les termes des artistes anciens qui se rapportent à ces matières, où fut réunie comme explieation une série de peintures de leurs costumes, de leurs maisons et des ustensiles des diverses professions, afin de nous mettre en relation intime avec les anciens. »

Voilà l'ouvrage en quelques lignes. Je formulerai une critique cependant : je regrette que M. Rich n'ait pas résumé ces connaissances profondes et multiples de l'antiquité, et qu'il ne nous ait pas tracé un tableau de la vie des Grecs et des Romains; il y avait là deux charmantes études à faire, comme celle que M. Viollet le Duc a écrite à l'égard du moyenâge dans son excellent Dictionnaire d'architecture. De la sorte, l'ouvrage eût été complet et eut uni le charme de la forme à la science du fond.

XIII,

8 Juillet 1859.

Guerre de ï indépendance italienne en 1848 et 1819, par le général Ulloa, 2 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1859.

Le Mystère du Désert. souvenirs de voyages en Asie et en Afrique, par Hadji-Abd'el-IIamid-lîey ( le colonel du Couret ), avec une préface de M. de la Peyrouse, 2 vol. in-18, Dentu, 1859.

L'Italie après la guerre, par Jean Fabrizi, traduit et précédé d'une introduction par M. Martin Doisy, 1 vol. in-8°, Didier, juin, 1859.

L'est toujours avec un grand intérêt qu'on lit le récit d'une guerre écrit par un de ses principaux acteurs; mais l'intérêt est bien plus considérable encore quand il s'agit d'événemens accomplis depuis peu et qui servent comme de prologue à des faits encore plus graves, dont la chainc commence à se dérouler sous nos yeux et nous tient tous en suspens parce qu'il y a, pour enjeu de celte lutte terrible, la gloire du pays, la vie de milliers de ses enfans et l'indépendance d'une vaste contrée. Aussi ai-je relu avec avidité les deux volumes de M. le général Ulloa , placés sous la protection, si je puis ainsi dire, de cette épigraphe tirée de Pétrarque « L'héroïsme combattra l'oppression , et le combat ne sera pas long, car l'antique valeur n'est pas morte dans les cœurs italiens. »

On comprendra, sans peine, que je ne vais pas donner ici nne histoire de ces deux années si agitées dans la Péninsule ; ces événemens sont encore trop connus, ils sont, d'ailleurs, trop récens et ils appartiennent trop à l'histoire contemporaine pour qu'on puisse prétendre apprécier des hommes qui, non-seulement, vivent encore, mais sont mêlés aujourd'hui, comme en 1848 et 18 19, aux luttes de l'indépendance. M. Ulloa, dont le nom va figurer de nouveau sur les champs de bataille, mais, cette fois, à côté des plus vaillans chefs de detre armée, divise son travail en Cinq parties principales les événemens antérieurs à la guerre, les campagnes du Piémont et de la Vénétie, les affaires de Toscane ei de Sicile, le siége de Rome, le siège de Venise. Et ce n'est pas en chef de par-

tisons qu'il trace ces pages, il s'y montre officier consommé, et doué de sérieuses qualités militaires. On me pardonnera, je pense, de rappeler, en quelques lignes, la biographie de ce général-écrivain.

Né d'une famine très-honorable de Naples, en 1810, M. Jérôme Ulloa entra le premier à l'école polytechnique du royaume des Deux-Siciles ( le collège de la Nunziatella ), il en sortit avec le même numéro , comme enseigne d'artillerie , en 1831 ; son avancement fut lent; car ses idées politiques étaient loin, comme on pense de lui profiter, et la révolution de' 1848 le trouva capitaine d'une batterie et faisant prendre aux officiers de son régiment l'engagement de ne point commander le feu sur le peuple, si ce n'est d'accord avec la garde nationale. Puis il obtint un congé pour aller combattre dans la Haute-Italie , et allait partir avec un bataillon de volontaires, quand le roi ayant décidé l'envoi d'un corps d'armée à Charles-Albert, le général Guillaume Pépé se l'attacha comme aide-de-camp. On sait que les troupes napolitaines ne s'avancèrent pas au-delà de Bologne: mais Pépé marcha, avec quelques centaines d'hommes, au secours de Venise, et il est inutile d'ajouter que M. 'UlIoa était à ses côtés et y entra avec lui : c'est là qu'il gagna ses grades jusqu'à celui de général de brigade , et chacun au prix d'une action d'éclat. Il fut chargé de la défense du fort Malghéra, y tint pendant un mois avec 2 100 hommes contre dix-huit mille' Autrichiens, et l'évacua sans y laisser rien derrière lui. Rappelé à Venise, le général Ulloa fit partie de la haute commission militaire, et resta à son poste jusqu'au dernier jour; il se retira alors en France , et c'est pendant ces loisirs forcés, au moment où il déposait son épée à la veille de la reprendre, qu'il a écrit les deux volumes que nous signalons.

M. Ulloa a eu principalement pour but de publier un ouvrage militaire: « Les considérations qui précédent , dit-il dans un rapide avant-propos, en faisant allusion aux difficultés de l'histoire contemporaine, nous ont déterminé à borner notre tâche d'historien aux événemens de la guerre d'Italie . parce qu'ils relèvent de la science militaire , à laquelle nous nous sommes dévoué depuis notre enfance : nous le discuterons au point de vue exclusif de la stratégie, faisant l aire nos sentirnens de sympathie ou d'antipathie , ne regardant pas à la couleur du drapeau pour dire la vérité. Cette étude a été commencée sur les champs de bataille , elle s'est continuée dans le silence de la retraite, dans la méditation de la pensée... En nous plaçant sur le terrain stratégique, nous

croyons ne devoir toucher à la politique que pour lier en- tr'eux les divers incidens de la lui te armée. »

Il ne faut pas croire , cependant , que M. Ulloa laisse la politique aussi absolument de côté qu'il le croit un pareil ouvrage, d'ailleurs, ne serait pas complet autrement , et ce n'est pas ce que je lui reprocherai. Ma critique est fondée sur ce que la Guerre de l'indépendance est un peu trop écrile comme un journal d'événemens militaires , sans que le récit soit fondu comme il aurait dû l'être pour donner il cet ouvrage une valeur littéraire qui en aurait , en même temps , considérablement augmenté l'attrait. M. Ulloa sait assez parfaitement notre langue pour qu'on puisse lui parler aussi franchement sans avoir l'air de lui chercher une mauvaise chicane. Les principales journées de ce grand drame sont racontées avec sécheresse, et l'on n'y trouve même aucune <le ces pages émouvantes que la chute de Venise aurait dû inspirer à l'un de ses plus braves défenseurs.

Cet ouvrage , cependant, j'ai hâte de le dire, présente un grand intérêt, surtout dans les circonstances actuelles, et l'on ne peut qu'émettre le vœu que, contrairement, hélas ! à l'ha- bitude , l'expérience de ces deux années puisse servir au milieu des évènemens qui vont s'accomplir et changer une des faces de l'Europe.

M. Martin Doisy a eu une excellente idée en traduisant la brochure de l'avocat Jean Fabrizi sur l'Italie après la guerre. et en y ajoutant l'introduction dont il l'a fait précéder ; mais il en a eu encore une meilleure en écrivant les quatre pages placées en post-scriptum , à la demande de l'éditeur, sur le livre de M. About ce qui, soit dit en passant, fait le plus grand honneur à son intelligente honnêteté. — Nous allons y revenir après avoir donné une idée de celte intéressante brochure.

M. Fabrizi souhaite, bien entendu, l'indépendance de sa patrie, mais il propose le remaniement de la péninsule en trois parties un royaume de l'Italie méridionale, avec une population de dix millions d'habitans; un royaume central et un royaume de la Haute-Italie ; tous les trois formant une confédération dont le centre fédéral serait à Florence. Comme on le voi! . il supprime l'Etat Pontifical et il répète la proposition, fort peu rationnelle et encore moins pratique, de réduire le Saint-Père à la simple position d'évêque de Home avec un budget formé de contributions fournies par lous les diocèses catholiques. Ennemi, d'ailleurs, de la république; professait un grand respect médiocrement respectueux ce

me semble) envers le Pape , M. Fabrizi termine ce travail , qu'il écrivait- en 1856, par ces mots, qu'on ne peut que désirer voir être pris comme devise de la révolution actuelle :

« Que les Italiens se tiennent prêts à ces grands évènemens ; qu'ils respectent la religion de leurs aïeux et son chef suprême; qu'ils extirpent courageusement tout germe d'anarchie et de guerre civile; qu'ils tendent leur esprit vers les réformes réalisables, laissant celles qui ne sont qu'idéales dormir dans le sein de l'avenir, et qu'ils saisissent après cela, de tout cœur, et confians dans la justice de Dieu, la première occasion qui se présentera.»

M. Martin Doisy est un partisan de la fédération italienne, mais il voit, dans la division de la Péninsule en trois parties, une complication inutile de plus, et il n'admet pas qu'on puisse priver le successeur de Saint Pierre d'un patrimoine qui appartient bien et dûment à l'Eglise; l'avocat Fabrisi se fonde sur l'impuissance d'un pape à régner sur un Etat de trois millions d'âmes en raisonnant dans l'hypothèse d'Etats italiens sans lien commun. M. Martin Doisy, au contraire, considère le souverain Pontife comme chef de la fédération. L'armée fédérale, au point de vue de la défense intérieure et extérieure des Etat3 romains, sera la sienne. Et qu'une lutte s'engage entre les Etats confédérés, les puissances médiatrices interviendront pour prêter main forte au chef de l'Eglise. La condition de pontife motivera une action plus assidue de protectorat. La force morale du Saint-Père compensera sa faiblesse matérielle. Il sera inattaquable, pour ainsi dire, en raison directe de sa nature inoffensive. L'éclat de la tiare ajoutera au lustre de la Confédération. Pour être l'étoile la plus splendide de la pléiade italienne, il n'est plus nécessaire que l'Etat pontifical y brille par sa petitesse.

Mais j'arrive à ce que M. Martin Doisy dit de M. A bout je n'avais pas parlé jusqu'à présent de la question romaine par- ce que , d'abord , il y a des livres pour lesquels il est inutile même dedire le mal qu'on en pense , puisque c'est encore une manière de leur donner de l'importance et de la publicité, et ensuite parce que nos lecteurs ont dû être suffisamment édifiés par les passages qui ont été placés sous leurs yeux. Puisque t'occasion , cependant , s'en présente , je ne puis me décider à la laisser passer et à ne pas dire combien ce livre m'a affligé et pour le fond et pour la forme. « M. Edmond About, écrit M. Martin Doisy, juge que le Saint-Père croit en Dieu; c'est une manière de dire que beaucoup de ses soixante et-dix cardinaux n'y croient pas. Voltaire y croyait

bien ! Les contrefaçons du Dictionnaire philosophique sont de bien grandes pauvretés littéraires à l'heure qu'il est. Un journal disait ces jours derniers que l'auteur avait la prétention de singer Voltaire »

Décidément j'aime mieux m'en aller en voyage avec HadjiAbd'el-Hamid-Bey que j'appellerai tout bonnement le colonel du Couret, parce que cela me sera infiniment plus facile à écrire et que mes lecteurs le prononceront aussi plus commodément.

Hadji-Abd'el je veux dire Louis du Couret est le fils d'un colonel mort aux champs d'honneur, et laissa, dès sa première jeunesse, voir sa passion pour les voyages et particulièrement pour l'Afrique orientale rien ne put le retenir et, à vingt-quatre ans , il partit pour Constantinople où Mehemet-Ali se l'attacha et lui donna un commandement dans ses troupes : il accepta et reçut brillamment le baptême de feu à Nézib.

Mais il accepta surtout parce qu'il vit dans cette nouvelle position le moyen de satisfaire plus aisément ses goûts explorateurs : il descendit alors en Nubie, dans le Kordofan et jusques aumilieu d'une peuplade fort étrange,celle des NiannNiann, qui est antropophage et, de plus, douée d'une queue comme les singes. M. du Couret a garanti la chose à l'académie des sciences de Paris.

De retour au Caire, le voyageur, suivant l'exemple du gé- néral espagnol Badia (Ali-Bey-el-Abassi) et voulant s'assimiler plus complètement aux populations qu'il allait visiter et étudier, embrassa l'islanisme. En citant ce l'ail, M. de Lapeyrouse n'a pas cru devoir le qualifier aussi sévèrement qu'il le méritait ; il a fait plus, il n'a voulu y voir que le désir d'être utile à la patrie. EIIIL" ce qui passe toutes les bornes, il n'a pas craint d'établir une sorte d'assimilation entre le christianisme et le culte de Mahomet. C'est pousser bien loin le dévouement à l'auteur dont on présente les œuvres au public.

(Juoi qu'il en soit, M. du Couret reprit ses voyages, visita rJémen, les étals de l'iman de Mascate, Bagdad et iNinive ; en Perse il fui cruellement maltraité sous le coup d'injustes accusations lancées contre lui ; il revint précipitamment sur ses pas, redescendit vers Mascate et rentra en France mais pour en repartir au b out de quelque temps , en 1849 , après avoir obtenu une mission officielle dans le Soudan. N'ayant pu accomplir cette périlleuse tentative, M. du Couret est revenu à Paris, où li publie actuellement les ré- cits de sa longue odyssée.

Les Mystères du desert commencent une nouvelle série qui doit comprendre cinq ou six. ouvrages ; l'auteur y raconte ses premiers voyages jusqu'à son arrivée à la cour de l'Iman de Mascate. Les Mystères sont divises en chapitres, vivement écrits, animés de nombreuses anecdotes auxquelles j'aime à croire que la fantaisie n'a pas eu sa part. C'est, en somme , un livre amusant à lire , instructif, très neuf, imprimé avec beaucoup d'élégance et qui,certaines idées mises de côté, outre les quatre pages de l'introduction , mérite d'être accueilli avec faveur par le pubiic.

XIV.

17 Juillet 1859.

La Cochinchine et le Tonquia, le pays, l'histoire et les Missions, par M. Eugène Veuillot, 1 vul. in-8°, Paris, Amyot, 1859.

Taudis que nos armées couraient les plaines lombardes et y cueillaient brillamment de nouveaux lauriers, nous avions aussi des soldats combattant sur de lointains climats pour la religion et pour la France,, et auxquels on serait injuste de ne pas rendre hommage; car, pour être une simple expédilion au lieu d'une grande guerre, la conquête de la Cochinchinc n'est pas moins œuvre belle et nationale, et nos marins s'y montrent intrépides, non moins que nos zouaves et nos soldais de ligne de l'armée d'Italie.

L'autre jour nous parlions, dans ce même journal, de notre ancienne colonie de Madagascar el des droits de la France sur cette grande île de l'Océan indien ce sont encore d'anciens droits que nous évoquerons aujourd'hui, mais auparavant nous ferons connaître rapidement l'Histoire de la Mission catholique en Cochinchine et au Tonquin d'après l'intéressant travail de M. Eugène Veuillot. C'est un des beaux chapitres des riches annales de la Propagation de la Foi et nous ne croyons pas inutile de le résumer.

C'est au P. Alexandre de Rhodes , jésuite, né à Avignon, que l'on attribue unanimement l'honneur d'avoir le premier

prêché le christianisme dans ces parages lointains; l'œuvre de la mission fut cependant tentée, dès 1596, par le dominicain Diégo Advarte ; en 1613 le P. Buzomi vint avec deux autres missionnaires; il eut d'abord un certain succès, puis se vit repoussé par les défenseurs de l'ancien culte : mais ce premier orage dura peu et la mission se releva facilement; à ce point que le P. de Rhodes, qui arriva en Cochinchine en 1624, a écrit

« Ces apôtres remplissaient tours filets de tant de poissons, qu'ils ne pouvaient les tirer, et criaient par toutes leurs lettres, à nos supérieurs de Macao de leur envoyer au moins des PP. de ce beau collége; que s'ils leur en envoyaient une vingtaine, encore auraient-ils bien de l'occupation de celte grande et heureuse pèche.»

Le P. de Rhodes fit partie du renfort si énergiquement demandé et rendit de grands services en se mettant à même , en peu de temps, de savoir le cochinchinois comme sa propre langue. Les progrès du catholicisme effrayèrent cependant le roi, qui se hâta de publier deux édits, l'un pour reléguer les missionnaires a Faïso, ville ouverte au commerce portugais et l'autre pour ordonner à tous les nouveaux convertis de re- venir à la religion de leurs pères. Ces mesures ne furent pas rigoureusement appliquées, et ce ne fut que vers 1637 qu'eut lieu la première persécution véritable. Le P. Buzomi mourut fi cette époque et fut remplacé , comme chef de la mission , par le P. de Rhodes ; ce dernier, présenté à la cour, y fut admirablement accueilli par le roi: « Le concours était si grand, tilt-il , que j'étais contraint de dire plusieurs messes toutes les fêtes; j'y passai la Semaine-Sainte et j'avoue franchement qup c'est là , non pas en Europe, qu'on apprend à ressentir la passion de Noire-Seigneur. Je demeurai trente-cinq jours en cette province où nonante-quatre Païens reçurent le baptême et, entr'aulres, trois dames,fort proches parentes du roi , que je baptisai solennellement le jour de Pâques. Ce beau temps dura peu et il y eut fréquemment des alternatives favorables et défavorables, qui compromettaient singulièrement l'œuvre des missionnaires. Le P. de Rhodes et son adjoint, le P. de Mattos, ne négligèrent rien'cependant, et ils consacrèrent même quelques missionnaires indigènes qui leur rendirent les plus grands services. Les conversions se multiplièrent. En 1644 la persécution recommença et les premiers martyrs cochinchinois périrent. Le lendemain de Noël, le P. de Rhodes lui-même était arrêté , mais le roi se décida à le faire relâcher. C'est sur ces entrefaites qu'un navire es-

pagnol amena à Chané quatre religieuses et deux franciscains; les clarisse, excitèrent la plus grande curiosité et durent consentir à être présentées à la cour , Ce qui se fit en très grande cérémonie ; mais cet incident ne changea rien à la situation, et en 1645 le P. de Rhodes fut de nouveau arrêté et, cette fois, condamné à mort. On commua cette peine en celle du bannissement, et de nombreux indigènes payèrent de leur vie leur constance dans la religion qu'ils avaient embrassée.

Le P. de Rhodes rentra en Europe et se rendit à Rome pour aviser, près du Souverain-Pontife , aux moyens de continuer la prédication du christianisme en Cochinchine , et il provoqua la création de la congrégation des missions étrangères, dont le succès fut immédiat, et . disons-le avec satis- faction, principalement en France. L'assemblée du clergé de 1665 ne refusa aucun encouragement à cette utile institution, et des dames formèrent à Paris la Pieuse réunion dont le but était de fournir des ressources à ce grand travail de propagande (1).

Le P. de Rhodes ne retourna pas en Cochinchine; il partit pour la Perse, et le Pape envoya à sa place les PP. de La Mothe-Lambert et Pallu comme vicaires apostoliques , l'un on Cochinchine, l'autre dans le Tonquin. Tous deux arrivèrent à Siam en 1662 et se mirent aussitôt à l'œuvre pour créer un séminaire destiné à former un clergé indigène ; mais il fallut que Mgr d'Héliopolis ( M. Pallu ) , revint à Rome. Mgr de La Mothe-Lambert mourut en 1679, à Siam . non sans avoir grandement travaillé à l'entreprise projetée par le P. de Rhodes. Mgr Pallu lui succéda et ne négligea pas dans le Tonquin les intérêts matériels de sa patrie,en faveur desquels son prédécesseur avait déjà obtenu la permission de fonder un comptoir; il obtint de Louis XIV l'institu-

(1) M. Veuillut écrit à ce sujet : « Parmi les plus zélées , nous nommerons la duchesse d'Aiguillon , Mlle de Bouillon et Mme de Miramion , grandes dames dont on chercherait vainement l'histoire dans les frétillantes études de M. Cousin sur le XVII" siècle; car elles n'eurent que des vertus. »

Outre le peu de convenance de l'épithète des études de M. Cousin, je demanderai si Jacqueline Pascal et Mme de Hautefort, par exemple, n'étaient pas deux femmes éminemment pieuses, et aussi les carmélites dont 'M. Cousin s'est fait l'historien dans ses frétillons travaux.

tion d'une compagnie commerciale l'envoi d'une lettre des plus gracieuses au chua (roi) Trinh-Tac, et pour lui le titre d'ambassadeur et de directeur des comptoirs. Trinh-Tac parut très-flatté de celle démarche ; mais il y survécut malheureureusement assez peu.

A ce moment le Tonquin fut divisé en deux vicariats, l'un pour les missionnaires français, l'autre pour les missionnaires espagnols. La Cochinchine continua à ne former qu'une circonscription religieuse ; Mgr Mahot y avait remplacé Mgr de la Mothe-Lamb rt : il mourut en 1684 et le Pape nomma à sa place Mgr Perès, le premier indigène de la Haute-Asie qui fut élevé à la dignité épiscopale , fils d'un manillais et d'une siamoise : il dirige son église jusqu'à sa mort, arrivée en 1728.

Les persécutions se ralentirent quelquefois, mais ne cessèrent jamais, et l'histoire de la mission renferme alors de tristes pages . bien que le roi eût appelé auprès de lui un jésuite comme mathématicien. Vers le milieu du siècle , il y eut une recrudescence terrible et Mgr Lefèvre , vicaire apostolique dut se retirer à Macao ; mais en 1752, Mgr Bannetat put rentrer avec le titre d'envoyé de notre gouverneur des Indes. Une guerre de succession qui éclata alors en Cochinchine vint jeter le plus grand désordre dans ce pays et compromettre encore davantage la situation des chrétiens. L'héritier légitime Ngugen-Anh ne recouvra cependant le pouvoir que grâce à Mgr Pigueaux de Bohain, vicaire apostolique, et à l'intervention francaise.

« Pour ce qui est des affaires de la religion , « écrivait en 1776 le missionnaire Labartette . tout est ici dans la plus grande tranquillité. La guerre et la famine pressent de tous côtés , personne ne songe à persécuter les chrétiens. —Ce missionnaire fut mis à la cangue l'année suivante : néanmoins il trouvait que les choses allaient bien : — pourvu , disait-il. que l'espèce de paix dont nous jouissons dure encore quelque temps et que les ouvriers évangéliques se multiplient, cette chrétienté va devenir de jour en jour plus flo- rissante. »

Cette situation, en résumé bien précaire, se prolongea jusqu'à la fin de la guerre, c'est à dire jusquos vers 1795 le conseil de légence, dans le Tonquin, ordonna alors la destruction de toutes les églises et proscrivit la religion chrétienne; nos missionnaires furent cruellement pourchassés, sans cependant que ces rigueurs pussent les décider à ab andonner ce glorieux champ de bataille. « Je me creusai avec les

mains, dit l'un d'eux, le P Guérard, dans les falaises de Xorrehes, une petite grotte de 4 pieds environ de long et de 2 de large, dans le sable; sous trois petits arbrisseaux, j'y su-pendais mon habit, qui etait tout ce que j'avais avec moi pour me garantir un peu de l'ardeur du soleil ; elle était si vive qu'on avait de la peine à marcher sur le sable, tant il était brûlant, Un jeune homme, le seul qui. sût l'endroit où j'étais, m'apportait dans son habit du riz que je trouvais délicieux.» En Cochinchine l'intervention française amena quelques loucissemens à la triste situation des chrétiens et des missionnaires.

Ngugen-Auh, héritier légitime, comme je viens de le dire, — nommé depuis Gia-Laong,— se trouvant sans appui et sans ressources con re de puissans rivaux, se retira dans des îlots solitaires, songeant au moyen d'intéresser quelque nation européenne à son sort. Mgr de Hehaigne comprit quel rôle la Fiance devait jouer dans ces circonstances, et quelle belle occa-ion elles lui offraient pour établir son influence dans l'extrême Orient. Chassé lui-même de la Cochinchine avec une soixantaine de prêtres et d'élèves par les vainqueurs, il rencontra Gia-Laong dans le plus complet dénuement et lui offrit ses services ; le malheureux roi accepta cette offre et confia son fils à l'évêque, pour aller implorer avee lui le roi Louis XVI ( 1784). Tiois ans plus lard, Mgr de Behaigne présentait le jeune prince à la cour de Versailles; le roi se rendit facilement compte des avantages que l'Eglise et la France pouvaient retirer de son intervention dans les affai es de l'empire annamite, et le 21 novembre, les comtes de Ver- gennos et de Montmorin le fils de Gia-Laong et l'évêque signèrent un traité qui promettaii au roi dépossédé de Cochinchine, des secours en hommes, navires et argent; en échange de la cession de Touraune avec son port, son territoire , les îles de Faï-Fo et de Haî-Wen ; de l'autorisation d'elablir des consuls où nous voudrions , et de la proclamation de la liberté sur les matières religieuses.

La révolution empêcha malheureusement la réalisation complète de cet engagement : le gouverneur des Indes n'expédia pas les troupes désignées; une frégate seulement , quelques officiers , pas mal de volontaires et de munitions, parvinrent à Gia-Laong. L'anglais Barrow, dans son livre de la Cochinchine, écrit Sans la révolution française , on ne sait irop quelles conséquences un parait traité aurait pu avoir pour nos possessions dans l'Inde et pour Je commerce de notre compagnie avec la Chine; mais il est évident que leur destruction en était l'objet. »

Avec d'aussi faibles secours , Gia-Laong cependant reforma une armée que disciplinèrent MM. Dayot, Lebrun , Oilivier, Vannier, de Chaigneau , de Forsant et Barisy, et , en quelques années , il reconquit ses Etats, Mgr d'Adran occu- pait alors une position éminente dans le royaume , et l'on conçoit que, durant toute cette période, le christianisme n'ait pas eu à souffrir d'insulte ni de persécution en Cochinchine; il mourut le 9 octobre 1799, profondément regretté, et ses obsèques furent aussi splendides que celles d'un souverain ; mais après lui commença l'oubli des services que nous avions rendus ; notre influence s'amoindrit et bientôt, au contraire, le souvenir du traité de 1787 devint une cause d'inimitié, contre nous et par conséquent contre les chrétiens.

La mission continua cependant à prospérer pendant les premières années du règne de Minh-Mang. « L'Eglise annamite possédait alors un c ergé indigène assez nombreux; elle avait des colléges, des séminaires,des communautés religieuses ; ou connaissait toutes les pratiques de son culte ; les simples fidèles, comme les prêtres , avaient conquis l'estime des païens. On comptait quatorze cents églises ou chapelles dans le Tonquin et quatre cents en Cochinchine. Les Amantes delà croix possédaient plus de cinquantes couvens. » Le successeur de Mgr de Behaigue fut Mgr La Barlette qui mourut en 1823, c'est-à-dire à la veille de la dernière et plus terrible persécution.

L'empereur avait élé vivement frappé de la réclamation de Touranne, faite à la fin du règne de Gia-Laong par Louis XVIII et de l'envoi de M de Chaigneau, créé mandarin comme on sait , avec le titre de consul et commissaire du roi. La venue d'un bâtiment de guerre, commandé par M. de Bougainville, chargé d'une lettre que Minh-Mang ne voulut pas recevoir, servit de prétexte à ce qu'il appela une déclaration nationale : le christianisme fut proscrit , et, en quelques semaines, cette église, naguère encore si prospère, ne fut plus qu'une ruine et les martyrs se comptèrent par centaines.. La guerre civile s'en suivit ; d'odieuy brigandages se commirent sous ce double prétexte, et M Veuillot nous trace , en quelques chapitres , un terrible récit, évidemment véridique , et où brille partout la cons'ance de ces nouveaux fidèles. Minh-Mang ne se ralentit pas dans ses sanglantes exécutions, pas plus que les missionnaires catholiques ne se lassérent dans leurs courageuses tentatives. En 1838, ce fut l'évêque d'Acanthe, MgrBorie, qui subit le martyre.

L'avènement de Thien-Tri ne changea rien aux persécu-

lions et cinq missionnaires venaient d' être condamnés à mort, quand, en 1849, parut la corvette l"Héroïne ; le commandant Lévêque obtint par son énergique réclamation la remise des prisonnier-, dont le premier soin fut ensuite de rentrer dans ces ingrates contrées. La liste des martyrs, depuis 1833 seulement, était longue. Déjà six prêtres français et quatre espagnols avaient subi la mort par d'horribles supplices, et sur les cinq courageux apôtres que nous venons de voir délivrer, un. le P. Duclos, mourut encore en prison. En 1814, le vicaire apostolique, Mgr Lefèvre, fut pris et condamné, mais le gouvernement français en fut prévenu et l'amiral Cécille put arriver à temps pour exiger son élargissement. Deux ans après, il fut encore arrêté, mais celle fois Thicn-Tri le déporta à Singapore,ce qui n'empêcha pas l'amiral Lapierre d'envoyer d'abord M. Rigault de Genouilly devant Tourane puis d'y venir lui-même pour obtenir un arrangement définitif (mars 1847). Les mandarins feignirent de consentir à tout et accueillirent nos officiers avec un empressement qui donna heureusement l'éveil et préserva nos marins d'un oJieu\ guet-à-pens : on devait attirer le plus grand nombre des hommes de l'escadre à un banquet pour les égorger et enlever ensuite les navires. Le festin ayant été refusé, les Cochinchinois voulurent nous surprendre et allèrent ainsi au-devant d'un désastre, où mille des leurs périrent. Mais l'amiral dut se retirer ensuite et l'empereur se vengea en faisant redoubler les persécutions. Il mourut peu après, et il paraît que la rage que lui causa notre succès ne fut pas étrangère à sa fin rapide. Tu-Duc, son successeur, inaugura son règne en faisant décapiter Mgr Diaz et les frères Schaffer et Honnard, et les efforts tentés officiellement en 4 856 par notre consul de Shang-Haï, M. de Montigny, n'amenèrent aucun résultat. La frégate le Catinat fut alors envoyée devant Tourane, et son commandant, M. de Ville-sur-Arc, ayant fait opérer un débarquement, alla enclouer les canons de la citadelle. Tu-Dnc se décida alors à recevoir la lettre dont M. de Montigny était porteur, mais ce fut tout. L'apparition de la corvette la Capricieuse, un mois après, fut trop courte, et quand notre envoyé parut enfin , il ne put rien obtenir ; la persécution continua, au contraire, avec plus d'ardeur.

Nos troupes se chargent maintenant de venger ces cruels affronts, et elles le font avec élan. La terre annamite a bu trop de sang français p iur qu'on hésite longtemps encore à y planter le drapeau de la France. Il y fera triompher la croix, et la nation, fille aînée de l'Eglise, aura, une fois de plus, justifié son titre et rempli son rôle.

Nous applaudissons des deux mains à celle conclusion. Ajoutons que nous espérons d'autant plus fermement un bon et durable résultat, que l'expédition est dirigée par l'un des hommes dont s'honore le plus justement notre marine, M. le vice-amiral Rigault de Genouilly.

Je finirai en reconnaissant que le livre de M. Eugène Veuillot est remarquable par sa concision vivement écrit , égayé ou plutôt animé par nombre d'anecdotes. Je lui reprocherai seulement un peu de confusion et un manque d'ordre qui brise la chaîne du récit et force à revenir plus d'une fois sur ses pas, et à rechercher, avec assez de peine le fil des événemens. C'est, du reste, un exce lent travail et le premier d u ie véritable importance qui ait paru sur ces intéressantes contrées, où nos soldats servent glorieusement l'humanité et la civilisation.

XIV.

5 Août 1859'.

Mémoires pour servir à P histoire de mon temps, par M. Guizot, tomes 1 et 11, in-8-, Paris, Michel Lévy, 1858-1859.

Ce n'est pas un travail ordinaire que d'écrire ses mémoires pour le public, de son vivant: je comprends aisément que l'on rédige ses souvenirs, ses appréciations, dans la pensée qu'ils seront livrés après nous à l'impression ; mais venir se soumettre soi, ses œuvres, et ses opinions au jugement du public c'est faire un acte hardi qui n'est pas commun parmi les gens sérieux. Nous avons vu, de nos jours, des personnes d'un talent incontestable affronter ce péril de gaieté de cœur et éprouver de terribles défaites; mais nous n'avions pas eu un homme d'une valeur positive et publique comme l'ancien premier ministre du gouvernement de juillet, entrer dans la lice. Nous n'avons nullement la pensée de le blâmer; il y a toujours, au contraire , selon nous , avantage à voir les per- sonnages les plus éminens de l'époque où l'on vit, et les plus à l'abri des reproches, se montrer à découvert et offrir , pour l'instruction des contemporains l'examen de leurs qualités.

et de leurs défauts il y a bien là aussi (il serait inutile de vouloir le dissimuler) une certaine preuve de l'estime que l'on fait de soi ; mais ceci est un sentiment humain qui ne saurait ne pas exister. D'ailleurs, M. Guizot semble prendre un biais , car ce ne sont pas tout à fait ses mémoires qu'il publie; ce sont des Mémoires pour servir à l'histoire de son temps, voile fo t transpirent qui recouvre à peine la puissante individualité de l'auteur et derrière lequel il se meut à peu près constamment seul.

0:1 a beaucoup parlé de ces Mémo oires, et j'ai riverais certes un peu tard, si je prétendais vouloir dire du neuf à ce sujet ; mais 0:1 a été, ce me semble , assez injuste , ou plutôt on a été vexé, — qu'on me pisse le mot , — d'être , en quelque sorte, trompé par l'enseigne du livre. Aucuns s'attendaient à des mémoires dans le vrai sons du mol; c'est-à-dire à des anecdotes, des révélations des indiscrétions peut-être des méchancetés , tandis que M. Guizot a écrit une œuvre sérieuse, un travail qui servira, sans nul doute, à l'histoire de son temps. J'avoue avoir un faible pour la figure de ce célèbre homme d'Etat, qui est aussi à ~ es yeux l' un de nos plus éminens historiens, quoi qu'on en puis e dire. M. Guizot peut avoir mal jugé des évènemens. ou, du moins, avoir imparfaitement apprécié leurs conséquences; il n'en a pas moins été un ministre estime , d'une probité accomplie — et je prends ce mot dans sa plus large acception — un orateur dont le nom demeurera dans les fastes de l'éloquence. Quant à ses qualités d'historien on lui reproche de la sécheresse, une certaine froi leur : peut-être péche-t-il , en effet, quelquefois par là, mais cependant son style est bien celui qui convient pour écrire l'histoire; ce style n et, concis . impartial qui, par bonheur, diffère si parfaitement du style fantaisiste d'une certaine école historique du XIX\* siècle.

Je viens d'avouer mon faible pour la personne ou plutôt la figure d'homme public de M. Guizot, niais c'est qu'aussi, elle lestera comme l'une des plus accentuées, des plus honorables de notre époque; comme le type d'une individualité froide, mais sensée, énergique, et que résume si bien le fameux mot lancé du haut de la tribune, en répondant à des interruptions peu parlementaires : « Jamais vos injures n'atteindront à la hauteur de mon dédain ! » Du reste, M Guizot sait qu'il agit autrement que n'ont fait plusieurs de ses contemporains : « Je publie mes mémoires pendant que je suis encore là pour en répondre. Ce n'est point, ajoute-t-il, par lassitude du repos, ni pour rouvrir à d'anciennes luttes une petite arène,

à défaut de la grande, maintenant fermée. J'ai beaucoup lutté dans ma vie, et avec ardeur L'âge et la retraite ont répandu, pour moi, leur paix sur le passé. C'est d'un œil profondément serein que je reporte mes regards vers cet horizon chargé de tant d'orages. Je sonde attentivement mon âme, et je n'y découvre aucun sentiment qui envenime mes souvenirs. Point de fiel permet beaucoup de franchise, c'est la personnalité qui altère ou décrie la vérité. Voulant parler de mon temps et de ma propre vie, j'aime mieux le faire du bord que du fond de ma tombe. Pour moi-même, j'y trouve plus de dignité, et, pour les autres, j'en apporterai dans mes jugemens et dans mes paroles plus de scrupule. Si des plaintes s'elèvent, ce que je ne me flatte guère d'éviter, on ne dira pas, du moins, que je n'ai pas voulu les entendre, et que je me suis soustrait au fardeau de mes oeuvres. »

Comme on le voit, c'est par e\cès d'honnêteté, s'il peut y avoir excès en ce genre, que M. Guizot aborde son auto-biographie, bien que j'y voie aussi un" preuve, naturelle d'ailleurs, de l'estime qu'il professe pour lui et pour ses œuvres. Un autre motif a encore paru digne de considération aux yeux de fauteur : c'est que, publiés ainsi, ces mémoires peuvent servir à leurs lecteurs au point (e vue de l'expérience, et que M. Guizot espère, par là, transmettre à ceux qui viendront après lui un peu de la lumière qui s'est faite pour lui à travers ses épreuves.

M. Guizot ne parle ni de sa famille, ni de sa première jeunesse; il ne commence à se rappeler que depuis 1807, époque où il fit son entrée dans le monde, au moment où la société se reformait, et où Paris comptait quelques salons qui firent le meilleur accueil au jeune inconnu ; il y fréquenta aussitôt les quelques amis distingués des choses littéraires et cite parmi ses premiers patrons M. Suard , l'abbé Morellet, le marquis de Boufflers, Mmes de Rumfort et de Houdetot. Il s'éprit alors des Martyrs, de M. de Chateaubriand, dont le succès fut d'abord pénible et très contesté, et il les défendit dans un vigoureux article du Publiciste. Ce travail lui concilia naturellement l'amitié du grand écrivain, et facilita ses débuts littéraires qui attirèrent immédiatement l'attention ; mais ce genre d'occupation semblait insuffisant aux amis de M. Guizot, et Mme de Rémusat voulut le faire nommer auditeur au conseil d'Etat ; on lui donna à traiter comme thèse la question de l'échange des prisonniers français et anglais. Ce travail écrit (l'auteur nous le dit très franchement) au point de vue anglais, ne plut sans doute pas à Napoléon, et

M. Guizot n'entendit plus parler ni Je son mémoire, ni de sa nominal ion. « Je me permets de dire, ajoute-t-il, que j'en eus peu de regret. »

Moi, je me permets de reprocher ce mot à c lui qui l'a écrit. Mettant de côté un pet it amour-propre qui ne peut pourtant paraitre déplacé, je ferais observer à M. Guizot que sa place , au contraire, était marquée dans cette pépinière d'où sont sortis presque tous les hommes appelés depuis à remplir des fonctions civiles et qui ont porté à un point si élevé l'administration française; on ne peut oublier que MM. PortaIis , de Garante, Molé, de Broglie, de La Tour-Maubourg, de Breteuil, Girod ( de l'Ain ), de Cormenin , de Malle vi le , de La Bouillerie, Dudon et tant d'autres ont été auditeurs au conseil d'Etat sous le premier Empire, et il me semble que pour un jeune homme, prendre rang dans une pareille réunion , n'était pas chose à dédaigner.

M. Guizot se jeta vers l'instruction , et après avoir publié plusieurs travaux, notamment ses Notes sur l'histoire romaine de Gibbon, il se vit pourvu, par la bienveillance de M. de Fontanes, de la suppléance d'une chaire d'histoire. Il ouvrit son cours au mois de décembre 18,12 et se lia presque aussitôt avec M. Royer-Collard. Etranger à la politique, ou du moins ne s'en occupant qu'au point de vue purement théorique, le jeune professeur passa deux douces années, mêlé au mouvement de renaissance littéraire et sociale qui s'opérait alors, et il nous fait assister à cet intéressant spectacle en nous promenant dans les salons libéraux vers lesque's l'attiraient ses tendances et ses convictions. La Restauration de 1814 s'accomplit, pendant qu'il était à Nismes près de sa mère; c'est là qu'une lettre de M Royer-Collard vint le trouver pour lui offrir le secrétariat général du ministère de l'intérieur. « Je n'hésitai pas à entrer sous de tels auspices, — l'abbé de Montesquiou était pourvu de ce portefeuille, — dans les affaires. Aucun engagement antérieur, aucun motif personnel ne me portaient vers la Restauration. Je suis de ceux que l'élan de 1789 a élevés et qui ne consentirent pas descende; mais je ne tiens à l'ancien régime parau- cun intérêt. Je n'ai jamais ressenti contre l'ancienne France aucune amertume. Né bourgeois et protestant, je suis dévoué profondément à la liberté de conscience , à l'égalité devant la loi, à toutes les conquêtes de notre ordre social. Mais ma confiance dans ces conquêtes est pleine et tranquille, et je ne me crois pas obligé , pour servir leur cause, de considérer la la maison de Bourbon , la noblesse française et le clergé catholique comme des ennemis. »

M. Guizot semble être entré sans grande illusion aux affaires, et peul être ne se rend-il pas compte (maintenant que tant d'années le séparent de cette époque) du plaisir qu'il dut éprouver de débuter si brillamment, étant encore si jeune. Du moins fut-il de ceux qui surent demeurer fidèles,et quand l'Empereur eut traversé la France pour rentrer dans le palais des Tuileries, en disant : « Ils m'ont laissé arriver, comme ils les ont laissé partir. » M. Guizot retourna à sa chaire d'his- toire qu'il quitta bientôt pour aller à Gand au nom du comité royaliste constitutionnel. La seconde restauration plaça M. Guizot comme secrétaire-général du ministère de la justice, qu'il quitta après une polémique assez vive avec le baron de Vitrolles, pour entrer, en qualité de maître des requêtes, au conseil d'Etat.

M. Guizot, réellement en dehors du mouvement politique proprement dit, en écrit l'histoire comme un spectateur profondément attentif et chagrin de voir si mal diriger, à son sens, les efforts d une constitution qu'il aurait voulu franchement libérale et qu'il ne croyait solide qu'à ce prix : il donne en même temps de curieux détails sur l'organisation intérieure de cette période, sur le mouvement des partis, leur attitude, celle de la chambre en particulier. La réaction signalée en 1820 par l'avènement de M. de Villèle amena la retraite de M. Guizot, qui dut quitter le conseil d'Etat avec MM. Royer-Collard, Camille Jordan et de Barante : il se retira d'abord à la Maisonnette, petite propriété rurale que Mme de Condorcet lui offrit près de Meulan , et y publia quelques travaux politiques avant de reprendre son cours, justement célèbre, sur l' Histoire de France. M. Guizot appartenait, dès lors à l'opposition, et il s'en occupa assez activement — il ne le cache pas— mais toujours avec honnêteté : il raconte, à ce sujet, qu'en 1821, un des chefs du carbonarisme vint lui offrir d'entrer dans celle conspiration , seule force capable, ajoutait-il, de renverser un gouvernement humiliant et oppresseur. — « Vous vous trompez, répondit M. Guizot, je ne me sens ni humilié ni opprimé, ni moi ni mon pays : je veux garder ce que nous possédons; nous avons tout ce qu'il faut pour nous faire nous-mêmes un gouvernement libre. Le pouvoir actuel méritera peut-être d'être soutenu, et, à mon avis , il mérite en ce moment d'être combattu , mais pas du tout d'être renversé; il n'a rien fait. tant s'en faut, qui nous en donne ni la force, ni le droit. Je ne veux ni de votre but, ni de vos moyens; vous nous feriez, à tous, comme à vousmême, beaucoup de mal sans réussir : et si vous réussissiez, ce serait encore pis. «

Quel malheur étrange que ce soient toujours des opposans honnêtes, modérés, raisonnables, si l'on veut, qui aient constamment provoqué et amené les révolutions dont ils ont été les premiers à gémir !

C'est en 1827 que M. de Martignac autorisa M. Guizot à rouvrir son cours qu'il continua jusqu'en 4830 : à la chute de ce ministre, il fut élu député de Lisieux et il prit aussitôt «ne position marquée à la chambre où il se trouva débuter en même temps que M. Berryer, ce dernier attaquant le. fa meux projet d'adresse, tandis que M. Guizot le soutenait. La dissolution de la chambre suivit le vote, et M. Guizot, réélu, revint de Nîmes la veille de la première journée de l'insurrection de juillet, et, cinq jours après, il acceptait le portefeuille de l'intérieur.

C'est avec le nouveau gouvernement que M. Guizot commence le second volume de ses Mémoires, et qu'il avance plus lentement à travers l'époque pendant laquelle il a touché \* de près,et avec quelque puissance, aux affaires du pays.» Il croit pouvoir parler avec franchise, avec détails, car, comme il le dit très bien , pour l'histoire de cette période, il n'y a plus aujourd'hui ni vainqueurs ni vaincus : « acteurs de ce temps, nous sommes tous des vaincus du même jour, des naufragés de la même tempête. »

Pour moi, je ne ferai qu'indiquer ce second volume, attendant ceux qui le suivront pour essayer de jeter un coupd'oeil d'ensemble sur la part prise au gouvernement par le principal ministre de la monarchie de juillet. M. Guizot nous conduit jusqu'à la formation du cabinet du 11 octobre 1832, qui le fit ministre de l'instruction publique ; car, dès la fin de 1830, il avait quitté le ministère, mais non plus l'arène politique. Pendant ce court espace de temps, les évènemens s'étaient singulièrement pressés : le procès des ministres de Charles X, le sac de St-Germain-l'Auxerrois, le ministère de M.Casimir Périer, les mouvemens des partis, l'opposition parlementaire, tels sont les principaux faits autour desquels se groupe et se développe l'histoire de notre pays à ce moment , et sur lesquels M. Guizot éclaire singulièrement l'opinion, en faisant connaitre beaucoup de détails ignorés ou mal présentés avant lui. Ces Mémoires n'ont pas certainement l'attrait piquant que l'on recherche d'ordinaire dans les œuvres de ce genre; mais ils respirent, si j'ose le dire, l'honnêteté, la conviction, qualité toujours honorable, et ils montrent sous un jour nouveau l'esprit droit et modéré de leur auteur. On aime à voir M. Guizot s'élever énergiquement con-

tre ceux qui ont fait abolir l'hérédité de la pairie. « L'avcrsion de ce principe est l'un des sentimens les plus vifs des fauteurs sincères ou pervers, des révolutions. » J'aime surtout le voir blâmant avec une louable énergie le vote de ceux qui supprimèrent le deuil du 21 janvier, sur la proposition d'un député « dont lesopinions convenaient mal à son nom », et reproduire quelques passages du magnifique discours prononcé à cette occasion par M. le duc de Broglie , tandis que les ministres gardaient un silence absolu.

Mais il est temps de rendre hommage aux grandes qualités littéraires qui se font remarquer dans ces Mémoires. Le charme, proprement dit, y manque, je l'ai dit; M. Guizot ne pouvait composer qu'un livre sérieux et un peu froid, comme nous nous le représentions lui-même; mais à côlé de cela pourtant, on y trouve des pages excellemment écrites et notamment des portraits émus, nets et d'une grande ressemblance. bien que pas toujours bienveillans « M. Laffitte avait bien plus d'esprit, et un esprit plus libre, plus varié, moins commun que celui de M. Dupont (de l'Eure). Homme d'affaires, intelligent et hardi, causeur abondant et aimable, soigneux de plaire à tous ceux qui l'approchaient et bon pour tous ceux qui lui plaisaient, il était toujours prêt à comprendre et à obliger tout le monde.... Ni aristocrate, ni démocrate, ni monarchique, ni républicain, aimant le mouvement par instinct et pour son plaisir plutôt que dans quelque profond dessein, cherchant l'importance plutôt par vanité que par ambition, mêlant la fatuité au laisser-aller et l'impertinence à la bonté; vrai financier de grande comédie, engagé dans la politique comme ses pareils de l'ancien régime l'étaient dans les goûts mondains et littéraires, voulant surtout être entouré, flatté, vanté »

Et ce profil du maréchal Gérard :

« Vaillant soldat de la révolution et de l'empire, il restait fidèle aux instincts et aux amis de sa jeunesse, sans prendre grand intérêt aux débats de principes ou aux luttes des partis. De ses habitudes militaires, il avait appris à aimer l'ordre et à soutenir le pouvoir. Esprit droit et même tin dans la pratique de la vie, mais peu profond etpeu actif, il lui déplaisait d'avoir à chercher ce que lui commandaient son devoir et son honneur. Il écoutait peu les raisons qui contrariaient ses goûts ou ses idées. »

Et ces aperçus sur les salons de Paris en 1834 :

« Quand je cherche dans mes souvenirs de 1831, je n'y retrouve que trois personnes autour desquelles la société vint

encore se réunir sans aulre but que de s'y plaire. Imperturbable dans ses habitudes comme dans ses sentimens à travers la révolution, Mmede Rumford réunissait toujours dans ses salons des Français et des étrangers, des savans, des lettrés, des gens du monde, et leur assurait toujours, tantôt autour de sa table, l'intérêt d'une excellente conversation, tantôt dans des réunions plus nombreuses,le plaisir de la musique la plus choisie. Avec moins d'appareil mondain et par l'agrément de son esprit, à la fois sensé et fin, réservé et libre, la comtesse de Boigne attirait, dès lors, un petit cercle d'habitués choisis et fidèles. Sans être le moins du monde ce qu'on appelle une bonne politique, elle prenait aux conversations politiques un intérêt aussi intelligent que discret; on venait causer de toutes choses avec elle et autour d'elle, sans gêne et sans bruit. Douée depuis son entrée dans le monde du don d'attirer les hommes les plus distingués de son temps et de les retenir tous auprès d'elle, madame Récamier continuait à .iouir de ses diverses et fidèles intimités, fidèle elle-même aux plus modestes comme aux plus illustres... »

XV.

22 Août 1859.

La Satire en France, au moyen-âye, par C. Lenient, professeur au lycée Napoléon.— 1 volume in-48, Hachette, 4859.

Il est toujours difficile de se faire l'historien d'un sujet qui n'est ni complètement un , ni complètement défini. On peut adopter un objet spécial, une individualité physique ou morale, un règne, un pays, une province, une spécialité, mais il est certainement malaisé de s'attacher à quelque chose comme la satire en France au moyen-âge. Qu'est-ce que la satire? Où la prendre, où s'arrêter? Comment établir les bornes auxquelles finit ou commence la satire? C'est cependant ce que M. Lenient a bravement abordé et traité avec un remarquable talent. Et d'abord pour répondre à ma question, je dirai que pour le savant professeur, la satire est tout ce qui est destiné à signaler et bafouer un ridicule : il va loin

chercher les ancêtres de ces rieurs du moyen âge, et re- trouve leur filiation d'Homère . de la Bible même , jusqu'à LucÍen: mais il constate aussi que c'est surtout dans notre pays que la satire s'est victorieusement implantée , bien qu'elle existe partout, puisque le droit de critiquer est un droit que chacun achè:e à la porie en entrant dans la vie comme au théâtre Dès les temps anciens, un proverbe très connu à Rome disait que a les Gau'ois aiment passionnément deux choses : combattre et finement parler. » Nous aimons, en effet, à critiquer, nous aimons l'opposition, et à toutes les époques, quelque comprimés et menacés que nous ayons été, nous en avons donné des preuve". « La sat re, dit M. Lenient, est la plus complète manifestation de la pensée libre au moyen-âge. Dans ce monde, où le dogmatisme impitoyable de l'Eglise et de l'Ecole frappa comme hérétique tout dissident, l'esprit critique n'a pas trouvé de voie plus sûre, plus rapide et plus populaire que la p arodie. A côté du drame sérieux de l'histoire, s'organise la farce moqueuse, avec ses contrastes heurtés. sa voix discordante et ses costumes aux mille couleurs. Jamais, peut-être, dans aucun temps, ni dans aucun pays, la satire n'a été plus universelle et plus variée. Elle revêt toutes les formes, parle toutes les tangues : vielle, plume, pinceau, ciseau, sont autant d'instrumens à son usage. Elle lance sur la place publique, par -la bouche des mé nestrels, les premières hardiesses de la liberté moderne; elle s'accroche, grimaçante et capricieuse, au portail des cathédrales et jusques sur la pierre des tombeaux ; elle ramène au sein de l'Eglise les restes de la saturnale antique, dresse ses tréteaux profanes en face des mystères sacrés, et inaugure ce terriblé pouvoir de l'esprit, qui a tué tant de choses en France et qui leur a survécu. Cette contrepartie du monde féodal et religieux forme une vaste trilogie dont chaque siècle est un acte , et dont chaque acte a son héros principal : au XIIIe siècle, c'est Renart ; au XIVe, c'est le diable; au XVe, la mort. »

Tel est le point de vue sous lequel M. Lenient embrasse le sujet peu circonscrit dont il a entrepris l'étude , et qui semble, pour lui, représenter le côté intimement moral de la société du moyen-âge. Pour lui, — et nous y applaudissons des deux mains, — le moyen-âge est une époque hautement intéressante de notre histoire, époque mal connue , mal appréciée, mal comprise surtout, en dépit de la renaissance laborieuse dont il est l'objet depuis un quart de siècle, « Le procès du moyen-âge n'est point encore vidé aujourd'hui,

dit M. Lenient ... Les uns ont représenté cet acte de l'humanité comme une époque de misère , de servitude et de silence, où le moindre soupir devait être étouffé sous les anathèmes de 1 Eglise et sous le gantelet de fer du baron; les autres en ont fait un temps de calme, de foi sans mélange, d'ignorance bienheureuse et de paisible soumission , où les grands n'abusaient pas de leur pouvoir, où les petits, satisfais de leur sort, n'éprouvaient ni jalousie , ni ambition , ni haine, ni aucune de ces passions d.imnables qu'a introduites chez nous l'usage, — j'aurais dit l'abus, — des révolutions. » M. Lenient apprécie très saine ment dans sa courte Introduction l'état social de nos pères au moyen-âge : à ses yeux (et ce jugement me parait équitable) il n'y avait alors ni tant de misères, ni tant de vertus, comme il le dit très bien; ou pouvait déjà exprimer sa pensée publiquement, ainsi que la satire nous le prouve, et les bourgeois du XIIIe siècle n'étaient pas moins bavards et critiquants que ceux du dixneuvième.

Ou s'étonnera même de rencontrer autant de hardiesse et de licence dans les vers de nos vieux rimeurs, dirigés spécia- lement contre le grand pouvoir de I époque , l'Eglise , ou du moins ses ministres ; et à ce sujet nous ne pouvons moins faire, comme explication, que reproduire celle que fournissent des membres éminens de la Compagnie de Jésus, les Pères Cahier et Martin : « Les sociétés chrétiennes sont extrêmement éloignées de confondre le ministère avec l'homme qui en est revêtu. La notion même du ministère emporte celle de commission reçue avec responsabilité personn elle, sans préjudice des fautes du ministre pour le pouvoir qu'il représente, ni même pour les fonctions qu'il accepte, parce que l'autorité de ce ministère ne lui est que prêtée,et réside réellement plus haut que lui. » Mais aussi, après avoir vu M Lenient comprendre si justement le moyen-âge , je m'étonne qu'il ail pu céder, dans le cours de son livre , à certaines idées personnelles, et qu'il paraît presque combattre cependant au début. Ainsi, dans les premiers chapitres , nous le voyons tracer un portrait évidemment exagéré du paysan au XIIIe siècle ; c'est bien en parlant de lui qu'il faut dire qu'il n'y avait ni tant de misères, ni tant de vertus , et l'on ne peut s'empêcher de croire qu'il était moins misérable , moins impuissant surtout , quand on voit les associations rurales se former dès le Xle siècle , et le grand mouvement communal provoqué et exécuté en grande partie par la population de campagne et à son profil. Pareillement, M. Lenient

nous semble aid er avec assez de réserve à l'opinion qui con- damne les Templiers, les accusant de s'enivrer et de s'abandonner aux crimes les plus honteux ; la culpabilité des moines rouges est un problème dont la solution est difficile à trouver, impossible peut-être, mais que je ne peux me déci- der à accueillir aussi aisément, surtout quand je vois leur ennemi et leurs rivaux , le roi Philippe-le-Bel et les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem s'enrichir premièrement de leurs dépouilles. Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur ce grave sujet ; j'en ai parlé, d'ailleurs, déjà en entretenant mes lecteurs de l'excellente Histoire de France de M. Keller qui partage notre opinion à cet égard.

M. Lenient a divisé son travail en vingt-sept chapitres: il examine d'abord la satire proprement dite , la salire rimée, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVe. el passe en revue tous les ouvrages qui, de près ou de loin, rentrent dans c e cadre chansons , fabliaux, poèmes moraux, romans, ballades. Au XIVe siècle , un certain changement s'opéra : la satire au Xllle siècle n'avait rien de menaçant : Guyot , Rutebœuf et Le Renar t avaient bien encore là que ques éclats malveillans, mais ils se perdaient au milieu de vers débonnaires; la satire se faisait autour de la société , « elle secouait sa marotte devant les grands seigneurs, les abbés mitrés, les moines bien nourris , les béguines aux larges robes, mais sans colère , sans passion de détruire; elle pouvait dire :

En moi n'a ne venin ne fiel !

Mais au siècle suivant cette bonhomie disparaît ; la satire devient provoquante , audacieuse : elle contribua certainement à la Jacquerie et aux déplorables insurrections de ce temps, comme l'opposition a contribué de nos jours à nos révolutions. Charles V essaya de changer cet état de chose el de développer un e littérature d'Etat l'invasion anglaise se chargea du reste en excitant le sentiment national et en tournant la satire contre l'ennemi de la France ; plus tard . Coquillant donna une nouvelle forme à la vieille satire gothique , mais aussi avec Villon finit alors la vraie poésie du moyen-âge ; Marot conserva encore quelque trace de l'es- prit gaulois , mais il avait déjà éié trahi lui-même par le souffle de la renaissance. Déjà il a prêté l'oreille aux ana- thêmes de Luther, à la voix aigre et discordante de Calvin : proscrit, chassé de Paris à Genève, de Genève à Nérac , il a vécu dans la société des libres chercheurs et des libres penseurs d'alors, avec Bonaventure Desperriers , Lefèvre d'Eta-

pies et cette charmante révoltée, la reine Marguerite, Le compagnon des Compagnons des enfans sans-soucis, et devenu le traducteur des Psaumes, le Tyriée des protestans, en attendant d'Aubigné Faible et délicat athlète pour une telle œuvre ! Marol. sans trop y songer, avec une légèreté de femme et une étourderie d'enfant , fut presque un homme de transition ; mais pour l'être réellement , il lui manqua l'audace de Rousard et le génie de Rabelais.

M. L enient, après en avoir fini avec le satire poétique , examine la sa ire eu prose, née seulement au quinzième siècle et qui représente la Cour nouvelle et les Quinze jours de mari age, et les sermons de Marot et de Maillard, prédicateurs célèbres qui cherchaient , comme le font encore d'éminens orateurs sacrés de nos jours, à saisir le langage de la foule pour mieux la saisir et frapper plus sûrement ses oreilles ; puis le théâtre dont la forme originale et populaire , serait mal comprise maintenant, si nous voulions y voir quelque chose de ce que nous voyons actuellement, le théâtre fondé réellement pour les clercs de la basoche, et qui, dès le quinzième siècle, posséda sa comédie bourgeoise dont Maître Patelin, est la pièce la plus connue, et sa comédie politique.

M. Lenient étudie ensuite la satire dans l'architecture et aussi dans les cérémonies publiques , dans ces fêtes des fous qui prolongèrent si longtemps les souvenirs des saturnales, et il termine en nous montrant le moyen-âge ayant, avant de mourir, un dernier quart-d'heure de répit pour s'égayer; son œuvre accomplie, «ce fut au milieu des éclats de rire de la Basoche , entre les bras des enfans sans-soucis qu'il expira » Conclusion que je ne saurais admettre , car la fin du quinzième siècle fut singulièrement assombrie par de nombreuses calamités publiques.

Telle est l'œuvre de M. Lenient, œuvre longue, laborieuse, consciencieusement exécutée , et dont je voudrais maintenant donner une idée quelque peu détaillée ; ce sera , d'ailleurs, le meilleur moyen, et de signaler toutes les qualités de ce consciencieux travail et aussi son défaut capital, la forme du style, trop papillotant, si j'ose dire trop figuré, et qui à cause de cela est d'une lecture intéressante sans contredit, mais fatigante. Je choisis comme exemple l'étude consacrée à Rutebœuf, ei je vais essayer de faire connaître ce poète populaire d'après le savant professeur.

« Rutebeœuf est de la famille des poètes qui meurent à l'hôpital quand ils ont la chance d'y trouver un lit. Il eut toute espèce de malheurs, d'abord celui de se marier. Sa

femme (c'est lui-même qui nous l'apprend) n'était ni jeune, ni bélle, ni riche et n'apportait en dot qu'une déplorable fécondité.» Les enfans leurs vinrent donc en grand nombre et. c'est au milieu de la misère, dans une pauvre chambre mal close , entre un lit de paille et une table vermoulue que le poète rima la Povreté et la Griesche d'hyver ; si, de temps à autre il gagne un écu , il s'en va , hélas ! bien vite le perdre avec ses amis, les dés à la main. Rutebœuf était un vrai bohémien, mais un bohémien naïf, intéressant et chez lequel on retrouve de nombreuses traces d'humilité et de respect de soi-même ; qui cache sa misère autant qu'il le peut et qui ne descend à composer quelque plate bouffonnerie popu- laire,comme le dit de l'Erberie, que quand il faut à tout prix se procurer de quoi donner du pain à ceux qui en demandent autour de lui.» Mais si patient qu'on soit il est difficile d'être plébéien , pauvre et homme d'esprit sans médire des nobles, des riches et des sots. Rutebœuf appartient à la classe de ceux qui souffrent, il attaquera nécessairement ceux qui jouissent, les ordres privilégiés , la noblesse et le clergé.» C'est ainsi que le parti plébéien écrivit le compromis d'outremer destiné à frapper les seigneurs qui abandonnaient saint Louis au milieu des préparatifs de la croisade, bien que, cependant, il parle ainsi par amour pour l'opposition plutôt que pour une expédition en Palestine qu'il blâme nettement dans la Dispute du croisé et du descroisé. Dans la chanson des ordres, Rutebœuf faisant droit au mouvement de l'époque qui tendait à se prononcer contre les ordres mendians qui commençaient leur lutte contre l'Université , attaque vivement les moines et je trouve que M..Lenient,s'associe trop à ces plaintes, à ces accusations,dont on"ne peut méconnaître la partial ité. La chanson est un dénombrement homérique du clergé régulier con temporain : chaque ordre reçoit en passant un coup de griffe du malin rimeur ; il reproche aux Jacobins leur orgueil . aux Cisterciens leur avarice,aux Cordeliers leur licence , aux Garmes leur voisinage avec les béguines. C'est au sujet de l'accord intervenu entre les ordres et l'Université accord que ceux-ci interprétèrent singulièrement à leur profit, à ce point qu'ils parvinrent à chasser ceux qui les avaient accueillis, que Rutebœuf dit :

L'Univerté ne si membre (ne s'y fil)

Qu'ils ont mise du trot au pas.

Quar tel COU. en la chambre Que la^mïiEr fc2tNles cas (de céans).

/ \ S •- !\*» '/j \

<3

Ce que Lafonta'ne avait probablement lu quand il écrivit :

Laissez leur prendre un pied chez vous

Ils en auront bientôt pris quatre....

Rutebœuf nous a laissé le Pharisien et la Béguine , l'Université et les Mendians, d'où sont extraits ces quatre vers; enfin la Pragmatique provoquée par la contestation soulevée entre le Roi et le Pape, et on cite ce vers :

Li ahis ne fet pas l'ermite.

Enfin il composa la sainte Eglise, la vie de sainte Elisabeth, le miracle de Théophile et s'y montra aussi pieux légendaire que joyeux sirvente dans ses autres œuvres.

Tel fut l'un des poètes populaires les plus saillans du moyen-âge et qui a creusé l'un des plus profonds sillons de notre vieille littérature gauloise. M. Lenient étudie ainsi chacun de ces vieux écrivains, en énumérant leurs œuvres et en entremêlant le récit de nombreuses citations; mais j'ai dit qu'à côté de ces solides qualités, il y avait un défaut regrettable de style : je terminerai donc par cette citation prise réellement au hasard ; elle fera aisément comprendre un reproche qui n'enlève rien, du reste, à la valeur du livre et à l'excellence des recherches. Je reproduis ce tableau de la satire gothique :

« Le grand choeur satirique du moyen-âge s'avance pèlemèle, semblable au cortège de Bacchus, à cette foule lascive et désordonnée, de Pans, de Faunes, de Silènes, de Bacchantes, tous hurlant, chantant, sonnant de la trompe ou battant des cymbales. Encore le Dieu de Napa, fils de l'imagination grecque reste t-il au milieu de cette armée grotesque comme le type de l'adolescence et de la beauté La vieille mascarade gothique est cent fois plus risible et plus fantasque. Toutes les classes de la société, tous les règnes de la nature viendront se confondre dans cette cohue immense : chevaliers, moines, abbés, marchands, paysans, bourgeoises, religieuses , hommes et bêtes, papes et rois. En tête paraît d'abord Renart avec sa mine futée, son regard oblique et fauvp, son museau étroit et allongé, qui flaire la maladie et le sarcasme; puis son compère et son successeur, le Diable, personnage pattu, velu, crochu, séducteur, benin et moqueur impitoyable; enfin la mort, long, sec et pâle squelette, avec ses yeux caves, ses joues déchiquetées, son ventre vide, ses côtes fendues, entr'ouvertes et son horrible machoire dégarnie, qui grimace en riant. Ce sont là les trois choryphées de

cette interminable procession qui, durant trois siècles,va so déroulant et serpentant autour des murs des cathédrales et des châteaux, à travers les rues, les places publiques, les cimetières, sur les degrés de la sainte chapelle et dans la grande salle du palais. Parmi la foule des acteurs, au premier rang, on voit d'abord les troubadours et les trouvères les ménestrels la vie1 le en main, les jongleurs, les saltimbanques avec leurs chansons, leurs drogues , leurs singes et leurs tambourins. D'un côté do graves personnages en robe longue ou courte, gens d'Eglise et de palais, observateurs silencieux dont la lèvre plissée et le regard narquois trahissent un secret poussé d'ironie et de médisance; de l'autre la bande des fous en casaque vermeille, agitant leur marotte et faisant fumer l'enc ens des savates devant leur pape orné d'une mître de carton ; tout au tour un carnaval indescriptible d'hommes et d'animaux, de dragons, de salamandres, de personnages à la face noircie et enfarinée.... »

N'est-ce pas trop travaillé et n'ai-je pas raison de dire que de nombreuses pages écritesainsi fatiguentl'esprit non moins que la vue et font l'effet de ces objets clinquant que le vent agite et qui blessent les yeux. Seulement dans le livre de M. Lenient le clinquant est un métal vraiment précieux.

XVI.

3 Septembre 1859.

La Grammaire Française et les Grammairiens au seizième siècle, par M. Ch.-G. Hiver. — Précieux et Précieuses , caractères et portraits du XVIIa siècle, par le même , 2 vol. in 8°. Paris, Didier, 1859.

Nous avons déjà parlé, ici-même, de l'auteur de ces deux ouvrages et indiqué sa parfaite connaissance du grand siècle de notre littérature , et j'ajouterai de notre société ; aujourd'hui ce n'est plus seulement du XVIIe siècle que s'occupe M. Hiver et de ses brillans acteurs , mais du XVI" et d'une des questions les plus arides, ce semble , qu'on puisse re-

chercher : la Grammaire Française , qui n'a jamais été certainement l'objet d'une étude aussi approfondie.

C'est au seizième siècle que l'on a commencé à composer des traités techniques de notre langue , et jusques-là , ceux qui voulaient essayer de se reconnaître au milieu des formes capricieuses de notre langage, devaient aller recueillir çà et là des phrases, des formules dans cent ouvrages divers et édifier avec grand labeur un système, naturellement assez arbitraire. Avec le seizième siècle , au contraire , les grammaires apparaissent en nombre ; mais là encore, il y a de grandes difficultés pour découvrir laquelle on doit suivre, ou du moins, pour en composer, une satisfaisante avec toutes celles qui existent. M. Hiver commence par distinguer les deux espèces principales de grammaires : celles qu'on a écrites en latin ou en langues modernes,— ce sont les plus utiles à consulter au point de vue scientifique: — celles qui sont rédigées en français , et ce sont de beaucoup les plus curieuses. A la première catégorie appartiennent les traités anglais de Palsgrave ( récemment édités par M. Genin dans la collection des Documens inédits publiés par le gouvernement ) ; ceux de Guillaume du Wey et les traités latins de Pillot et de Carnier. Ceux-là ont une forme éminemment pratique; leurs auteurs ne cherchent pas à former un système, mais à tracer des règles à l'aide du texte relevé de tous côtés et à montrer la langue française , telle qu'on la parlait alors ; les grammairiens français, au contraire, affectent une forme savante : ils s'occupent peu de la façon dont on la parle autour d'eux; ils veulent réglementer la langue , l'asservir au point des règles en repoussant tout ce qui y serait disparate : Ramus, Meigret, Pelletier, créent, ou, du moins, veulent créer un système au heu de tracer un traité clair et utile. J'adresserai, dès ce moment, un reproche à M. Hiver : il commence son histoire en s'occupant de Dubois ; mais pourquoi ne consacre-t-il pas une étude au livre de Palsgrave, premier ouvrage, — et des plus importans,— publié sur notre langue, et qui lui eût épargné un certain nombre des pages qu'il donne à des grammaires beaucoup moins intéressantes.

Mais ce n'est pas seulement du côté historique de la ques- tion que je vais entretenir mes lecteurs ; je veux leur faire plus intimement connaître l'ouvrage de M. Hiver , et, pour cela, les conduire plus avant, au cœur même du sujet.Je donnerais, je pense, une preuve suffisante de l'intérêt qui s'attache à ces recherches philosophiques en résumant cette historique d'une lettre et d'un mot

L'R a toujours été une difficulté de prononciation pour les Parisiens, et l'on en trouve des preuves dans tous les anciens ouvrages de grammaire; Palsgrave et Pillot nous apprennen t qu'on disait Pazis pour Paris, chaize pour chaire, mazy pour mari; ce dernier, cependant, ajoute que c'étaient souvent les femmelettes de Paris qui adoptaient cette manière de parler, destinée à revenir à la mode aux beaux jours du Directoire.De cette mauvaise habitude, naturelle ou affectée , il est évident qu'il est venu à l'idée de nos pères de faire du mot cathedra deux mots chaire et chaise ; le premier , usité dans le grand monde, le second dans le langage familier ; les dictionnaires du commencement du seizième siècle n'admettent que le mot chaire pour toutes les acceptions; Palsgrave, dans son dictionnaire anglais-français de 1611 , commence à adopter la distinction , consacrée officiellement par le Dictionnaire de l'Accadémie de 1694.

M.Hiver, plus loin, relève une singulière erreur commise par M Philarète Chasles qui attribue à Bossuet l'emploi du mot pleur au singulier masculin,tandis que personne, ajoute-t-il. n'ignorait que le mot pleurs était féminin (1) et pluriels, Bossuet est assez riche pour qu'on puisse lui refuser ce qui ne lui appartient pas, et M. Hiver fournil des preuve que Richelet, Jodelle, Marot. Alain Chartier . Desportes , et Lafontaine deux fois ont employé cette expression comme l'illustre évêque de Meaux. En revanche , lui-même commet évidemment une erreur en n'acceptant pas l'explication donnée par M.Genin, d'après d'anciens et estimables philologues, à certaines fautes apparentes comme lettres-royaux, grand-mère, grand-messe ; M.Genin , au contraire , en a trouvé la seule application possible quand il dit que tous les adjectifs latins qui n'ont que deux terminaisons pour les trois genres , comme crudelis , grandis, n'en avaient qu'une dans les deux genres de notre vieux français , de là ces locutions que Charles Nodier lui-même n'avait pas comprises, et que Raynouard reconnut l'un des premiers.

Comme on le voit, il y a dans l'élude de nos anciennes grammaires cent problèmes intéressans, piquans même, qui se rattachent à l'histoire morale et anecdotique de la société, et qui démentent singulièrement l'apparence aride et maus-

(1) M.Hiver nous semble être ici dans l'erreur, le mot de pleurs, auquel on ajoute rarement une épithète , est masculin pleurs amers. Il ÁBEL.

sade d'un pareil sujet. Nous ne voulons pas multiplier les légères critiques que la lecture attentive de Grammaires et Grammairiens pourrait soulever, et qui ne doivent être, d'ailleurs, attribuées qu'à quelque peu de précipitation dans la rédaction et de hâte dans la correction des épreuves. Tel qu'il est, cet ouvrage mérite un sérieux examen et fait honneur à son auteur : c'est, je le répète, le premier traité complet ou à peu près complet sur ce sujet, et la manière dont il est compris et étudié explique les flatteurs encouragemens que lui a donnés M. le ministre de l'instruction publique.

Avec les Précieux et Précieuses je rentrerai dans un ordre d'idées qui m'est plus familier et surtout qui est singulièrement rempli de charme à mes yeux. Je ne puis me défendre d'un faible, qu'assurément mes lecteurs n'ignorent pas, pour ce dix-septième siècle si lettré, si poli, si honnête, et le nouveau livre de M. Hiver est bien fait pour au gmenter et faire comprendre ce goût. C'est un recueil d'etudes sur neuf représentans de la préciosité, précédé d'une introduction trop courte et trop peu t availlée surtout au pointde vue de l'examen général de cette société. et terminé par la reproduction de la Guirlande de Ju'ie, ce long et splendide madrigal rédigé en l'honneur de la marquise de Montausier. Entre toutes ces études, la plus importante est celle que l'auteur a consacrée à la marquise de Rambouillet , considérée dans le monde où elle brillait en souveraine et dans son intérieur où elle se montrait mère excellente et attentive; mais c'est un sujet trop connu, quoique M. Hiver ait su le rendre réellement nouveau par de nombreuses découvertes ; je ne m'y arrêterai donc pas et j'aime mieux esquisser d'après lui la curieuse figure de Mlle de Gournay, la fille d'alliance de Montaigne : seulement, je ferai un reproche à l'auteur, c'est d'avoir introduit dans cette galerie de précieux , maître Jean Grillet, émaiileur de la reine et qui devait faire assez piteuse mine au milieu du beau monde d'alors.

Mademoiselle de Jars de Gournay naquit à Paris le 6 octobre 4565, d'une famille bourguignonne ancienne, mais peu riche. Dès ses premières années, elle se voua avec avidité à l'étude des langues anciennes. En des heures mystérieusemer,t dérobées à la surveillance maternelle, la jeune fille put apprendre les lettres, seule et sans secours, et le latin même sans grammaire, en confrontant seulement les traductions avec les originaux. Elle passa ainsi sa jeunesse à Gournay, au milieu de ses livres et donnant de longues heures à l'étude, augmentant chaque jour l'importance de ses travaux

jusqu'à ce que, vers 1583, elle eût connaissance des œuvres de Montaigne. Dès ce jour, elle se prit de passion (c'est le mot; pour l'illustre philosophe et l'attira chez elle dès qu'il vint à Paris. L'un et l'autre s'apprécièrent comme ils le méritaient. « Je ne regarde plus qu'elle au monde, écrit Montaigne au chapitre XVII du second livre des Essais. Si l'adolescence peut donner présage, cette âme sera, quelque jour, capable des plus belles choses. »

Mademoiselle de Gournay, cependant, ne juslifia pas complètement cette prédiction : Femme distinguée, intelligente, savante même, elle n'a rien laissé pourtant de considérable. A vingt-six a s, elle perdit sa mère; l'année suivante Montaigne mou rut et sa fille d'alliance ne songea plus guères,dès lors,qu'à cultiver sa mémoire en redoublant de travail. Assez pauvre d'abord , deux successions donnèrent bientôt à Mlle de Gournay cinq ou six mille livres de rente, ce qui représenterait aujou rd'hui un revenu du triple, elle se monta une maison des plus honorables, et l'on ne peut s'empêcher de remarquer quelle existence on pouvait tenir alors avec une fortune qui ne passerait aujourd'hui que pour une très médiocre aisance. Ainsi, elle eut jusqu'à deux demoiselles, deux laquais, tout en reconnaissant que c'était bien assez d'un. « Quant au reste, ajoute-t-elle dans son apologie et en se dé« fendant des prodigalités qu'on lui reprochait, appellent-ils « tenir table de traiter parfois, rarement et sobrement, une « ou deux personnes familières ? A quoi j'ajouteray que, non« seutement, l'entretien de ma personne a toujours été plein « de frugalité m énagère, comme j'ay représenté, mais aussy « mon logemen t, mon vivre et mon meuble. Je n'eus jamais « qu'un lit de laine en toute saison, la tapisserie légère et « le reste à I avenant. Pour le regard du carosse que j'entre« tenais,cela est,avec les femmes de ma qualité,chose si sim« pie que je l'ai reconnu , moi-mème, nécessaire par la lon« gueur et la saleté du pavé de Paris.... Puis l'exemple « général et tyrannique du siècle rend la honte du manque« mentd'un catossesi grande, qu'il n'est pas permis à celles « qui veulent vivre avec quelque bienséance du monde de « consuller s'il coûte trop ou non. »

Mlle de Gournay se mit alors à publier quelques-unes de ses œuvres, qui peuvent se diviser en quatre classes : dissertations morales , écrits de circonstance, défense de femmes et traités linguistiques. M. Iliver nous donne un rapide et excellent résumé de ces travaux publiés en 1641, pour la troisième fois , sous le litre d'Advis au présent, et qui forme un

volume de plus de mille pages; mais cependant Mlle de Gournay n'élail pas uniquement absorbée par les sciences philosophiques ou abstraites ; elle vivait avec son siècle , s'intéressait aux événemens , et nous possédons bon nombre de pièces de circonstance rimées par elle. Elle avait un salon , des amis comme Ch:ipelain , Godeau Maynard , Colletet, La Mothe-le-Vayer, l'abbé de Marolles, Bautru, Liancourt, Mmes de Gueutreville et de Ragny, et j'oubliais Bois-Robert. Elle dut à ce dernier une pension qui fait l'objet d'une assez jolie anecdote de Tallemant des Reaux : Richelieu , qui la croyait aussi fidèle aux vieux mots de la langue que prompte à en accepter les vérita bles enrichissemens, lui fit un compliment sur de vieux mois qu'il avait pris dans son Ombre. — Vous riez de la pauvre vieille, dit-elle , mais riez, grand génie , tiez ; il faut que tout le monde contribue à votre divertissement. — Le cardinal , frappé de sa présence d'esprit, lui demanda pardon , f't dit à Bois-Robert : Il faut faire quelque chose pour Mlle de Gournay : je lui donne 200 écus de pen- sion. — Mais elle a des domestiques , dit Bois-Robert. — Et quels? reprit le cardinal. — Mlle Jamyn , répliqua Bois-Robert, bâtarde d'Amadis Jamyn , page de Ronsard. — Je lui donne 50 louis par an , dit le cardinal. — Il y a encore ma mie Piaillon , ajouta Bois-Robert ; c'est sa chatte. — Je lui donne 20 louis de pension, dit l'éminentissime , à condition qu'elle aura des tripes. — Mais, Monseigneur, elle a chatonné. — Le cardinal ajouta encore une pistole.

Dans les dernières années de .sa vie , Mlle de Gournay fut moins heurense ; elle devint victime d'une imprudente sympathie pour les Jésuites , qui lui donna pour ennemis tous ceux du Père Cotton. Saint-Amant l'attaqua grossièrement; puis un méchant rimailleur de ce temps, Gaillard, l'imita sans respecter ses soixante et dix ans. On la railla encore lors de la fondation de l'Académie dont l'abbé de Marolles lui attribue l'initiative, honneur réclamé aussi par Gonrart et par Colletet ; mais elle ne fit pas grande attention à ces attaques et mourut paisiblement le 6 octobre 1645.

Telle fut,en quelques lignes,la vie de la fille d'alliance d'un de nos plus grands philosophes : M. Hiver nous la fait trèsexactement connaître; mais il sait aussi faire ressortir le trait qui, à ses yeux, lui semble devoir donner le plus de solidité à la réputation de Mlle de Gournay, c'est-à-dire les services qu'elle rendit à notre langue. « Pour nous, aussi, ce serait le principal mérite d'un écrivain de conserver ce fonds précieux que nous ont laissé les anciens, et de l'augmenter selon nos

besoins et nos progrès ; nous voudrions que la langue éten- dît sa sphère sans se désunir au centre ; que les procédés de style qui ont fait la gloire de Regnier, de La Fontaine , de Molière,de Bossuet, l'emportassent sur ce système étroit d'exclusion , soutenu et propagé par Malherbe , par Boileau, par Racine.... C'est parce qu'elle a soutenu ces principes que Mlle de Gournay nous a paru mériter une étude spéciale, et c'est parce que la littérature et la morale l'ont eue pour défenseur que nous l'avons rangée, sur l'autorité de Saumaise et de Jean de la Forge . parmi ces femmes dont les Précieux invoquèrent le patronage... « Attaquée, mal délendue, ajoute-t-il, en terminant, sa cause était, depuis deux siècles, pendante devant la postérité ; nous l'avons instruite et évoquée. Qu'on la juge. »

En cela M. Hiver a rendu un vrai service et fait une bonne action : ces petites études sont d'excellens modèles, et il serait à désirer que , connaissant le dix-septième siècle et son personnel comme il le possède, il continuât cette intéressante galerie, et nous fit apprécier, un à un, ces personnages vraiment historiques dont les noms nous sont aussi familiers que ceux des gens au milieu desquels nous vivons, sans que , cependant, il soit toujours facile (h réunir les traits épars de leur existence C'est un travail attachant et bien fait pour plaire au public ; personne , mieux que M. Hiver, ne peut l'entreprendre , et nous sommes heureux de voir qu'en terminant son introduction , il en prend à peu près l'engagement. Succès oblige.

XVII..

22 Septembre 1859.

OEuvres complètes de H. Rigault, précédées d'une notice par M. St-Marc Girardin 4 vol. in-8° Hachette , 1859. — Le comte de Raousset-Boulbon et l'expédition de la Sonora, par A. de La Chapelle, 1 vol. in-18, Dentu, 1859.

Nous avons longuement parlé ici, il y a quelque trois ans, du remarquable volume publié par M. Rigault , sous le titre piquant de Histoire de la querelle des anciens et des modernes. Je n'y reviendrai donc pas aujourd'hui , bien qu'il soit

le premier lame des œuvres complètes de ce regrettable écrivain, certainement destiné , si la Providence n'avait pas brusquement brisé sa carrière , à laisser un nom considéra- ble dans la littérature du dix-neuvième siècle. « Je n'ai pas l'intention, dit M. St-Marc Girardin, de faire la biographie de M. Rigault ; de sa vie si courte , je n'ai connu que. les dernières années, les plus belles. Il faut pour bien raconter la vie de quelqu'un , avoir été son contemporain. D'ailleurs, c'est la condition, et j'allais presque dire l'honneur des professeurs que leur vie est simple, et, si l'on veut, monotone. Ils n'échappent pas, nous le savons trop,— et l'éminent écrivain le sait mieux encore aujourd'hui que quand il traçait ces lignes , — aux fatales et inévitables douleurs de la vie humaine ; ils périssent eux-mêmes avant le temps , mais leur vie n'a pas d'aventures.» M. Rigault, cependant, échappa à cette monotonie qui devait mal aller, d'ailleurs , au caractère de celui qui écrivait à un ami, en juin 1847 : « Je suis mobile comme un oiseau, dit -on. Est-ce vrai? Je ne sais. Je crois qu'on se méprend sur celle légèreté ; je suis comme la jeune captive ! J'ai les ailes de l'espérance et je m'en sers; voilà tout. »

M. Rigault débuta dans la carrière universitaire comme professeur de rhétorique au lycée de Caen, et il vint ensuite à Paris occuper une suppléance au collége Charlemagne ; il allait partir, à l'automne de 4817, pour faire son temps à l'école d'Athènes, quand il fut nommé précepteur de M. le comte d'E'I, fils du duc de Nemours. Voici comment il raconte son avènement inattendu dans les régions royales :

« J'allais partir pour la Grèce, mes malles étaient faites , et mon violon s'apprêtait à devenir un luth, quand on me dit : — Restez, au nom du Roi. — Il faut bien que je reste et l'on m'accuse de mobilité ! — Le fait est qu'il y a huit mois, un homme bien vêtu et de fort bonnes manières, décoré et poli, me vint trouver et me demanda la permission de m'adresser toutes les questions qui lui feraient plaisir. Sachant que mon visit-eur ne pouvait être animé que de bonnes intentions, j'accordai. Voici, en substance, cet interrogatoire : — Quelles sont vos opinions politiques? — J'appartiens à l'opposition. — Républicaine ? — Oh non pas, dynastique, contre gauche ou à peu près. — Résumé fait par mon visiteur : Très-bien ! — Et voilà comment je ne vais pas à Athènes ; je donne ma démission à l'école d'Athènes ; je ne reste pas au collège Charlemagne ; je quitte l'Univer- site ; je ne demeure plus à la place Royale, j'habite les Tui-

teries ; je fais l'éducation du petit-fils du roi, du fils du duc de Nemours ; le visiteur était M. Regnier ( précepteur du comte de Paris)... Ce qui m'a décidé , c'est , avant tout, la pensée qui me séduit, d élever à mon pays un prince libéral, ami des idées généreuses, et, à cet égard, je n'ai accepté que sous la garantie que je serais maître de son éducation, et que l ien ne contrarierait ma pensée »

Sauf ces derniers mots, qui sont un tant soit peu autocratiques pour un jeune professeur ami des idées liberales et précepteur d'un prince, cette lettre, pleine de verve et de naturel, m'a semblé peindre très exactement l'homme dont je viens de lire les œuvres. M. Saint-Marc Girardin publie dans sa notice quelques autres extraits de la correspondance que Rigault eut à cette époque avec un ami de province, et je ne pourrais que répéter les mêmes éloges, tout en reprochant à l'auteur une susceptibilité fâcheuse et une raideur trop universitaire; ainsi, au camp de Compiègne, il parle à chaque instant du bon pied sur lequel il s'est mis; de ses intentions à l'égard des militaires qui dédaignaient les pékins, ou des nobles qui méprisaient la roture. M. Rigault oubliait ou ne savait pas que l'officier, en France, a toujours estimé le savoir, et que le gentilhomme a toujours bien traité ceux qui consacraient leur vie à l'éducation de ses fils. Il s'effrayait donc à tort, et, d'ailleurs, la révolution de février se chargea de supprimer ces causes d'inquiétude ; mais, avant de quitter avec M. Rigault le palais des Tuileries, je veux citer un autre passage de lettre, qui est tout simplement, à mes yeux, un chef-d'œuvre de sentiment fin et délicat :

« Moi aussi, je suis père, maintenant que j'élève un enfant, et tu ne saurais croire, mon ami, combien je commence à mieux comprendre et à mieux aimer l'enfance. A l'école nous aimions un enfant comme une espèce de plante charmante ou comme un objet d'art; nous étudiions en lui l'œuvre curieuse de la nature ou le développement artificiel de ses qualités; en lui nous admirions Dieu et l'éducation. Maintenant j'y trouve un autre attrait encore plus puissant : cette espèce de tendresse sans réflexion qui ne vient pas de ce qu'on les aime en poète, ou qu'on les analyse en moraliste, mais de ce qu'on respire le même air qu'eux, qu'on les embrasse quand ils sont bien sages, et qu'on est inquiet quand ils souffrent ; enfin de ce qu'on mêle intérieurement sa vie à la leur, et qu'on aime, non plus l'enfance, mais un enfant. Voilà la peinture, mille fois trop vague, de ce que j'éprouve... »

On ne peut s'empêcher, à son tour, d'aimer un homme qui sentait et écrivait de telles choses, surtout quand tant d'autres belles qualités, et d'abord celle, de fils tendre et respectueux distinguaient son caractère. M. Rigault,au lendemain du 24 février, pouvait écrire ces paroles dures,mais vraies: «Le plus grand malheur des révolutions , c'est la multitude de gens qu'elles vous forcent de mépriser. J'ai vu des personnes, attachées à la dynastie par toutes sortes de bienfaits , courir au-devant de la République et solliciter sa pitié.» Il demanda au duc de Nemours la permission de le suivre en exil; mais le prince ne voulut pas briser la carrière du jeune professeur, et il refusa , malgré de pressantes instances. M. Rigault obtint alors une chaire suppléante au collège Henri IV , puis à Versailles où il passa sept ans et où il se maria. Peu après il entra au Journal des Débats, et, dès les premiers jours , il s'y montra comme un éminent journaliste , mais non pas un journaliste de l'ancienne école , c'est-à-dire lutteur infatigable. ardent au feu, vif, souvent rude à la discussion. M. Rigault était un journaliste lettré, apparten <nt à l'école nouvelle. à celle que M Saint-Marc Girardin appelle l'école littéraire et philosophique. Toutefois, il aborda franchement son rôle et y rencontra d'épineuses difficultés quand il lui fallut engager la lutte dans l'ordre religieux. Le Journal des Débats est,entre les journaux de notre époque, celui qui a le mieux conservé les traditions littéraires : c'est une feuille d'une valeur incontestable et qui jouit du méri.e , plus rare qu'on ne croit d'être toujours écrite en français; mais il appartient mal- heureusement à un ordre d'idées religieuses, ou plutôt anti-religieuses. que nous ne saurions partager et qui affligent sincèrement ses appréciateurs les plus favorables. Or, précisément M. Rigault était l'un des rédacteurs de cette feuille qui,à cet égard, se séparant quelque peu de leurs collègues,et (sa fin l'a surabondamment prouvé) : « Filsde Descartes plutôt que fils de Vollaire, comme il aimait à le dire, et , à ce titre, spiritualiste résolu , connaissant chique jour davantage le christianisme, l'étudiant et s'y attachant, il traitait les questions qui touchent à la religion et à la hiérarchie ecclésiastique, avec beaucoup de mesure et de fermeté en tout sens ; songeant toujours qu'il parlait des choses qui sont les plus sacrées à l'homme

Cependant M. Rigault ne négligeait pas, pour cela, le professorat, et, après un brillant examen, d'où il sortit docteur ès-leltres (son Histoire de la Querelle des anciens et des modernes fut sa thèse), — il fut pourvu de la suppléance d'éloquence latine au Collège de France.

« J'ai fini, écrit-il , ma première leçon jeudi dernier (1er février 1857): avec quelle émotion , tu en jugeras. Quelques heures avant de mouler en chaire, ma femme me donnait un petit garçon. Enfin sa délivrance et la mienne ont été très heureuses. Elle a eu un gr< s enfant , et moi un bon succès.

Quelques mois plus tard, il allait obtenir h suppléance de la chaire d'éloquence française occupée par M. Miard, quand le gouvernement le mil en demeure d'opter entre ses fonctio 's universitaires et sa collaboration au Journal des Débats. M. Rigault n'hésita cas à prendre ce dernier parti et il se dévoua , dès lors, avec ardeur au journalisme. « Il rajeunit et renouvella un genre déji vieux sans être ancien et le rendit intéressant, de frivole qu'il avait é'é jusque-là : « Je veux parier , ajoute M. Saint-Marc Girardin , des Chroniques de quinzaine.» Le Journal des Débats avait été obligé de sacrifier à celle mode qui naquit de la disparition des discussions politiques , mais il voulut que ce fût avec une certaine dignité, dont, en effet, M. Higault sut trouver le secret. Nous nous rappelons tous ces charmans articles qui sont, heureusement, tous reproduits dans ces OEuvres complètes, et c'est au milieu de ce travail que le mal terrassa M. Higault.

D'une constitution délicate , la vie professorale devait fatiguer M. Rigault, et son cours au Collège de France l'ébranla gravement. « Oui. répondait-il aux félicitations d'un ami dévoué, qui Jui promettait un brillant avenir, mais vous ne voyez pas le corset d'acier que j'ai autour de moi quand je suis en chaîre.» La maladie cependant. , grandit de minière à condamner le spirituel journaliste au repos absolu, et c'est à Evreux qu il expira après deux mois de souffrances, mais aussi après avoir prouvé qu'il n'était pas des fils de

Voltaire.

Telle est, en quelques lignes, la vie que retrace éloquemment M. Saint-Marc-Girardin, dans une introduction qui mérite, à bon droit, de passer pour un des gracieux travaux qui soient sortis de sa plume. J'ai pensé que mes lecteurs ne seraient pas fàchés d'en avoir une idée et que tous voudront ensuite lire ce que j'ai essayé de rendre brièvement.

Je dïrai peu de choses des Œuvres complètes de Rigault , sinon que c'est l'un des recueils les plus intéressans et les plus agréables que l'on puisse rencontrer dans notre littérature contemporaine ; le tome second comprend les études les plus sérieuses : questions d'instruction publique , discours , articles littéraires et moraux. Les travaux analogues à ces derniers composent le troisième volume et les chroniques d9

quinzaine remplisent le quatrième. J'avoue que celles-ci ont toutes mes sympathies, bien que quelques-unes soient loin de concorder avec mes idées personnelles; mais il y a tant de véritable esprit, d'humour; c'est réellement si français, si finement pensé, si spirituellement écrit , qu'on ne peut qu'ap- plaudir des deux mains, en regrettant plus amèrement la fin prématurée d'un si aimable esprit.

Je vais maintenant encore parler d'un homme que la mort a frappé dans sa jeunesse et qui, lui aussi, laisse un nom entouré d'une poétique réputation , un homme non moins richement doué par la nature . mais qui aurait dù naitre au seizième siècle et serait devenu probablement un des plus grands acteurs de nos drames civils, je veux parler de Gaston de Raousset-Boulbon , dont un ami vient d'écrire la vie, pour rétablir, dit-il, la vérité, altérée dans plusieurs publications.

Je laisserai de côté la forme du travail, conçu dans le plus honorable esprit, mais dont la style n'est pas toujours aussi calme qu'on pourrait le désirer dans un iivre. On sent la plume de l'ancien rédacteur en chef du Messager de San Francisco , qui devait être habitué à une polémique irritable et guerroyait, réellement dans son journal.

L'origine de la famille de Raousset et la naissance du comte Gaston sont naturellement trop connus de mes lecteurs pour q je je veuille m'y arrêter. Ils savent qu'élevé par un père aux austères principes, privé de sa mère, abandonné à lui-même, c'est-à-dire à une imagination ardente et mal réglée, le jeune de Raousset commença par tenter une vaine campagne en Bretagne, et quitta définitivement le château de Boulbon quand son père lui eût fait demander, à trois reprises, de couper sa barbe, de la laisser repousser, puis de la recouper encore. Il vint alors à Paris, où il se ruina à moitié, mais joyeusement du moins, essaya de créer un établissement en Algérie, mais la révolution de 1848 vint tout changer, et le jeune comte se donna, avec sa vivacité habituelle, aux idées nouvelles : il se fil publiciste-journaliste et mérita réellement d'être remarqué comme écrivain. Il n'essuya cependant que des échecs aux élections et, désormais sans fortune, il ramassa ce qui lui restait et s'embarqua, passager de troisième classe, sur le steamer Y Ecuador qui partait pour Panama, et de là pour la Californie, au mois de juillet 1850. M. de Raousset ne se faisait pas d'illusion, mais enfin il voulait lutter et son âme ardente espérait trouver là-bas une carrière libre et plus facile. « Seul à bord, écrit il dans la première des lettres qui ont été conservées et qui forment une publication dont

on ne saurait trop remercier M. de la Chapelle, seul à bord, probablement, je pense et j'écris. Une centaine de passagers sont vautrés, de ça, de là, dormant et suant, seules choses que puisse faire un étranger dans ces torrides régions. Tout ce monde là vient des Etats-Unis, la plupart sont d'origine espagnole, allemande ou française. La soif de l'or les traîne tous par le même chemin; la Californie est au bout. Combien peu, sans doute, y trouveront la satisfaction de leurs désirs, et moi-même , quel sort m'attend au terme de ce voyage ? » Gaston de Raousset commença par acheter, à San-Francisco, un chaland et il se fit déchargeur de navires Il ne voulut jamais rien qui pût le faire rougir et c'était quelque chose dans un pays où l'honneur devenait un mythe.

« Dans ce pêle-mêle. écrit-il, un marquis du.... est com- mis de son ancien coiffeur, passé banquier; un ancien banquier, ex-mi llionnaire, sollicite une place de croupier dans la maison de jeu d'un ancien Hercule, qui manie aujourd'hui plus de sacs d'or qu'il n'a fait jadis de boulets de 48....; M. H..., ancien colonel de hussards, lave et repasse des chemises ; un ex lieutenant de vaisseau est porteur d'or, le vicomte de.... est garçon de cabaret et aspire au jour où il sera cabaretier.... Vous faites-vous maintenant une idée. je le répèle, du dévergondage, de la licence, de la négation de toute loi où l'on arrive après deux ou trois ans de ce carnaval. ? » M. de Raousset cependant avait une pensée, et elle consistait à former un établissement durable dans ces riches contrées : il essaya d'abord, en se joignant à la bande du marquis de Pindray, dont le but était d'exploiter de riches placers ; mais la mort du chef déjoua ces projets , et rendit à M. de Raousset sa liberté d'action. Il s'arrêta bientôt à la conquête de la Sonora, riche province située entre le Mexique et la dernière contrée des Etats-Unis. Il voulait composer une compagnie militaire , et s'emparer du territoire pour le compte du Mexique, qui lui aurait fourni les secours en hommes et en argent. Les négociations furent longues, toujours de bonne foi et généreuses de la part du comte , toujours fausses de la part de la République , et il faut avouer que M. de Raousset ne trouva pas près des représentans de son pays tout le concours qu'il méritait et que commandait même l'intérêt de la France. Raousset s'obstina cependant.

« Voici bientôt un an, écrivait-il de Mexico le 4 avril 1852, qu'une seule pensée m'occupe , et que je consacre ma vie à son exécution.... conquérir sur les Indiens les mines de la Sonora. Lorsque, misérable et seul errant à travers la Cali-

forme , je gagnais péniblement mon pain de chaque jour, je portais en moi celle pensée de conquête. Je ne suis pas, et je m'en vante , de ceux dont l'esprit s'abaisse avec le niveau de leur fortune. Dès les premiers jours de ma venue en Californie , j'ai senti que je ne pouvais me relever que par un coup d'éclat : j'ai résolu de chercher une de ces grandes aventures qui conduisent au succès ou à la mort. » Voilà l'homme.

M. de Raousset résolut d'essayer seul : il avait avec. lui 250 soldats et deux canons, et avec ces faibles moyens , il n'hésita pas à attaquer, le 23 octobre, la ville d'Hermosilo , une des trois capitales de la Sonora, qu'il enleva en quelques heures au général Blanco. Malheureusement, l'insurrection promise par les pueblos voisins n'éclata point, et le mouvement échoua. Une grave maladie, qui atteignit M. de Raousset et pendant assez longtemps le tînt à l'extrémité, compliqua encore la situation , et ne put que faire battre en retraite sa compagnie isolée, au lieu de l'exposer à des dangers inutiles. Lui-même revint à San-Francisco, nourrissant toujours le même projet, et cherchant, dès le lendemain, de nouveaux moyens de le réaliser. De négociations financières . aussi infructueuses que les premières, recommencèrent; mais alors M. de Raousset était trop exalté pour s'arrêter en chemin , et ce fut avec la certitude d'un échec terrible, qu'on le vit s'embarquer une seconde fois pour la Sonora à la fin du mois de mai 1851. Il fit naufrage , et rejoignit à grand peine son bataillon à Guaymar, autre capitale de la province : par un sentiment inexplicable , il ne voulut pas prendre le commandement direct de sa troupe, qu'il laissa à M. Desmarais, et dans les rangs de laquelle il combattit en soldat. Le 11 juillet eut lieu l'attaque : une partie des volontaires se battit faiblement, et le résultat ne fut pas un moment douteux ; la lutte ne dura pas deux heures, et sur les 300 hommes, il y èn eut un tiers d'atteints. Il fallut se rendre, et Raousset brisa son épée chez notre vice consul, M. Calvo.

Ici commence un triste récit sur lequel. plane une douloureuse incertitude : il avait été convenu que tous les prisonniers auraient la vie sauve,y compris leur chef, et cependant, on fusilla ce chef sous les yeux d'un agent de notre pays. Je ne m'appesantirai pas sur ce dernier acte du drame : je dirai seulement que le comte de Raousset mourut en gentilhomme et en chrétien; plus d'un de mes lecteurs se rappel- lera certainement la lettre admirable qu'il écrivit à son frère quelques heures avant de tomber sous les balles mexi-

caines, et dans laquelle il lui mande celle phrase qui résume otti ce qu'il devait penser à cet instant solennel : « Continue de marcher dans ta vie comme tu l'as fait jusqu'à ce jour; tu seras dans le vrai ! »

Je regrette de ne pouvoir prolonger ce travail et je voudrais pouvoir mentionner ici quelques passages de la correspondance du comte de Raousset-Boulbon. C'était un esprit fin , délicat, rempli de ce qu'on appelle maintenant de l'hu mour, irès sensé malgré son exaltation, poétique à l'excês et doué d'inconte stables qualités de l'écrivain ; mais c'était aussi une tête trop ardente pour pouvoir diriger une expédition où il y avait, non-seulement à lutter les armes à la main, mais à négocier : âme honnête et loyale. Gaëtan de Raousset était toujours prêt à juger les autres d'après lui et s'exposait, dès lors, aux plus cruelles et aux plus dangereuses excep- tions.

Comme écrivain, M. de Raousset a fait ses preuves et nous a laissé l'un des plus agréables romans contemporains: Une conversion,dont M. de la Chapelle a retrouvé dans les papiers de son ami une seconde partie qu'il publie aujourd'hui, mais il était poète aussi et l'on en jugera par ces vers, dans les - quels il a rendu l'arrêt de bonne aventure que lui débita un soir une vieille sorcière espagnole :

Bientôt tu perdras tout! un jour que tu rêvais

Des soleil appelés par ton âme ravie

Peut-être ses rayons luiront-ils sur ta vie

..................

Peut-être, mais avant, ta tête qui s'incline

Aura longtemps saigné sous le bandeau d'épine

Tu souffriras! hélas; chacun pourra te voir

Comme la grappe mare est jetée au pressoir,

Foulé par le destin, le destin que tu railles,

Destin toujours aveugle et toujours sans entrailles !

Tu souffriras, ton or glissera dans ta main,

Tu seras pauvre et seul; tu gagneras ton pain;

Tes jours seront mauvais sur la terre lointaine, Au-delà de ces mers où l'avenir te mène.

Reverras-tu jamais ton antique berceau

Et ton vieil écusson gravé sur le créneau?

Souvent les souvenirs, sur ta bouche attendrie, Mêleront tes sanglots au nom de la patrie;

Mais la reverras-tu? Loin, par de là les flots

Qui sait, qui pourra dire où dormiront tes os ?

Il écrivait cela en France, bien avaut de s'embarquer pour la Californie.

XIX.

1er Octobre 1859.

Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIIIe et le XIXe siècles, publiés par M. Barrière.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de celte collection, intéressante au plus haut degré pour l'histoire du dernier siècle de la vieille monarchie , et qui pourrait l'être bien davantage si son éditeur avait voulu l'annoter, comme d'autres font pour ce qui concerne les époques antérieures Noue en reparlerons,aujourd'hui que de nouveaux volumes sont venus se joindre à ceux que nous signalions les Mémoires du comte de Ségur, du prince de Ligne, de Mme de Genlis , sur les journées de septembre 1792, etc.

Entre tous, nous nous arrêterons à ceux du comie de Vaublanc, et nous allons essayer, d'après lui, de donner une idée de l'éducation des jeunes gentilshommes avant la Révolution , et de l'existence terriblement accidentée que mena pendant la Terreur le futur ministre de la Restauration. M. Barrière, dans une courte introduction , qui parle plus de la cour à la veille de 89 que de M. de Vaublanc, rend cependant un juste hommage à l'homme dont il résume ainsi la carrière :

« Né à St-Domingue le 2 mars 1755 , élevé en France, à vingt-trois ans marié à St-Domingue , il va raconter dans les pages les plus attachantes sa jeunesse à l'éeole militaire, ses heureux essais de culture aux colonies , puis son existence , ses luttes, ses persécutions politiques. Ministre de l'intérieur sous la Restauration, en 1815, il conservait alors, à soixante ans, la vigueur de corps et d'esprit de tout autre homme à quarante. Après son ministère, les lettres, l'administration , la poésie, la peinture, l'équitation , occupaient encore , variaient et charmaient ses loisirs. Sa verte vieillesse, toujours active, noble, courageuse , aimée , honorée, se prolongea jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans; et quelle existence, pourtant, éprouva plus d'agitations, fut battue de plus d'orages?

Appelé cinq fois dans nos assemblées délibérantes, son sort fut changeant comme les destinées de la France : mis hors la loi pendant la Terreur, proscrit par le Directoire, préfet aux beaux jours de l'Empire et ministre sous la Restauration sa vie entière va se retracer dans ces mémoires , où tout est digne d'un vif intérêt, l'époque , les faits, l'homme et l'écrivain. »

Charles Viennot de Vaublanc fut amené de bonne heure en France par son père qui en 1763 quitta la colonie où il exerçait un commandement supérieur. Après un séjour de deux ans dans une pension à Paris, il fut placé au collège de la Flèche et y reçut une longue lettre de son ancien professeur : son nouveau principal la lut et la rendit à son élève, en lui disant : « Lisez-la attentivement, et gardez-la afin de ne jamais écrire d'un style semblable. » Quoique relégué en septième, le jeune de Vaublanc était assez considéré par ses camarades à cause de son titre d'Américain et de ses longs voyages ; ils le prenaient toujours pour chef dans leurs jeux, exclusivement militaires. Du reste , le jeune écolier travaillait sérieusement et de manière à contenter ses maitres, dont il nous trace de piquans portraits, en même temps qu'il anime et égaie son récit par des anecdotes et des souvenirs de classes. Il avait un professeur qui recommandait à ses élèves de traduire les mots latins par les mois français équivalens, et qui, par ce système, rendait paires conscripti par messieurs et matronœ romance , parles dames romaines. Un jour il fallut traduire une ph'ase qui disait que César avail fait embarquer l'élite de ses troupes : le jeune Bigos de la Falêlre écrivit : « César fit embarquer les grenadiers de la république. » A la lecture, un éclat de rire général s'éleva , et le professeur indigné demanda des explications : le coupable déclara hardiment que , d'après les règles qu'on leur avait développées, il avait trouvé que le mot de grenadiers, exprimant l'élite de nos troupes, devait très-bien servir d'équivalent à l'élite des troupes romaines.

M. de Vaublanc nous dit qu'il affectionnait fort. les poètes latins et ne réussissait pas mal dans les versions, mais que jamais il ne put composer un vers latin passable ; mais il nous apprend aussi que l'éducation des collèges était peu douce à cette époque : on y employait le fouet, la férule, l'affublement public d'un vêtement t out de bure grossière; du reste , on y était bien nourri , convenablement soigné , et l'éducation scientifique y était réellement traitée d'une manière sérieuse. Ce fut, cependant , un beau jour pour M. de

Vaublanc que celui où il partit avec cinquan'.e-neuf camarades pour entrer à l'Ecole militaire , récemment instituée à Paris. Deux cents jeunes gens y étaient répartis en quatre divisions de trois classes chacune, et on y apprenait les mathématiques, le dessin, l'histoire, la géographie , l'allemand, la rhétorique française , les fortifications et aussi l'escrime et la danse. Tous les professeurs, — excepté ceux de ces deux dernières sciences , — étaient d'anciens officiers. L'équitation était ens ignée à ceux des élèves que l'on destinait à la cavalerie.

A ce propos , M de Vaublanc nous donne des renseignemens pleins d'intérêt sur l'art hippique à cette époque en France , et notamment sur les exploits de M Dauvergne , l'écuyer en chef de l'école, qui, l'un des premiers, se fit un nom comme coureur.

A l'école militaire, les jeunes gentilshommes étaient déjà quasi-officiers; aussi M. de Vaublanc commence-t-il à s'occuper de la politique, et il parle des événemens avec autant de justesse que de modération ; il était bien placé pour vo ir tous les illustres visiteurs qui vinrent alors à Paris, et ne manquaient jamais de se rendre à l'école c'est à ce titre qu'il nous parle du roi de Danemark, du roi de Suède. Il ne nous édifie pas beaucoup sur l'éducation militaire comme on la comprenait de son temps, mais, en revanche, on ne peut s'empêcher d'aimer cette vaillante jeunesse qu'on étouffait derrière des murailles, sans même lui apprendre grand chose, et pour laquelle un lit à l'infirmerie semblait une suprême dou-

c 'ur. M. de Vaublanc fut un des plus heureux cependant, et à la fin de l'année 1773 il était, lui vingtième, reçu chevalier de l'ordre de Saint-Lazare et pourvu presqu'aussitot d'une sous-lieutenance au régiment delà Sarre que commandait son oncle, comme lieutenant-colonel, et dont le colonel était M. le duc delà Rochefoucault. « En sortant des écoles, dit l'auteur, j'étais l'homme que la nature avait fait; j'avais une très faible instruction ; je la devais à moi-même ; jamais je n'avais pu m'assujettir aux règles , aux préceptes, excepté pour les exercices du corps, que j'aimais beaucoup. Tous mes professeurs m'ont inspiré le plus grand dégoût , excepté ceux de cinquième et de seconde à la Flèche. L'indépendance de mon caractère m'a suivi toujours et partout, mais les distinctions dont j'ai joui à l'Ecole militaire prouvent que je savais mettre extérieurement des bornes à cette indépendance ; elle n'en était que plus forte dans le fond de mon cœur, et je me rap- . pellp parfaitement les mouvemens continuels qui m'agitaient

dans ma longue prison claustrale. Je ne sais à quoi je me serais porté sans une certaine force de caractère que je devais à la nature. » Avec de telles dispositions, le jeune officier devait être quelque peu éprouvé en se voyant lancé dans le monde, et dès le début il le reformait tics naïvement , car c'est dans le coche qui l'emmenait à Metz qu'il commence à nous faire connaître ses surprises. On l'accueillit très bien , mais il trouve dur de n'échapper à une prison que pour retomber dans une autre . celle de l'étiquette et de la discipline et il se venge en nous traçant une histoire des plus critiques sur la coiffure imposée à cette époque aux officiers. Il ne maltraite pas moins ensuite les minuties de la discipline. »

En somme, M. de Vaablanc élait de son temps : très indé- pendant par caractère, ami de la liberté et des sages réformes, cl c'est avec plaisir qu'il échappa aux petites tortures du service en partant avec son père pour Saint-Domingue, pays auquel il consacre deux curieux chapitres. Il s'y marh et revint peu de mois avant la piix avec l'Angleterre, et après une absence de cinq ou six ans. « Pendant ce temps, les modes avaient grandement changé, et le jeune créole nous raconte. avec détails, ses nombreux étonnemens. causés surtout par les échafaudages ou « fortifications » dont se composait la coiffure des femmes : les corsets qui défiguraient leur taille et causaient les plus grands désordres au po int de vue de la santé; les souliers pointus à talons, hauts de deux pouces, et les paniers. Les hommes, du reste, n'étaient pas moins ridicules avec tours perruques à l'oiseau, en cabriolet, à la grecque, en marrons « Cette nécessité de la poudre et de la frisure nous donnait dans les rues un spectacle amusant : c'était d'y voir à chaque pas des perruquiers, bien blanchis par la poudre, courant de toutes leurs forces, la houppe et le peigne à la main, pour aller chez leurs pratiques qui les attendaient. Malheur à l'homme habillé qui les rencontrait ! Il était couvert de poudre du côté qui recevait le choc, et de là des reproches, des injures et des menaces. On avait nn autre spectacle dans les maisons, c'était, celui des hommes qui attendaient impatiemment leur coiffeur, l'artiste sans lequel ils ne pouvaient sortir. »

M. de Vaublanc retourna encore à Saint-Domingue et ne quitta celte île que pour voir, en quelque sorte, la première agitation que les approches de la grande révolution firent éprouver à la cour.

Nous passerons rapidement sur celle époque pour arriver

au moment où M. de Vaublanc venait prendre son siège à assemblée législative de 1792 ; il y était envoyé par le département de Seine-et-Marne, et il s'y plaça, dès le premier, jour, comme l'un des membres les plus zélés du côté droit, ce qui lui valut, de la part des royalistes, l'honneur d'être choisi pour président à la troisième élection. Nous assistons avec lui aux progrès de la révolution, à l'invasion de la Champagne, au 10 août, à la passion du malheureux roi. à l avénement de la Terreur, et il consacre un chapitre eniier à relever les dé.ails de la liste imprimée des condamnés exécutés alors à Paris. en remarquant qu'on est étonné du nombre des femmes et des ouvriers ou petits marchands qui figurent dans ce lamentable nécrologe.

M de Vaub'anc fut mis hors la loi, dès le 10 août, et, de ce jour, comme il ne voulut pas émigrer , commença pour lui une vie vagabonde qu'il est curieux , ce me semble , de faire connaître. Il trouva d'abord à Paris quelques asiles près d amis dévoués, et il put ainsi assister à quelques-uns des drames qui furent les triomphes de l'affreux comité du salut public; mais il ne voulut pas exposer ceux qui l'avaient reçu à d inutiles dangers, et il s'installa dans sa petite campagne de Bélombre, prés de Melun , avec sa famille. Il eut alors quelques semaines de tranquillité, personne ne sachant sa résidence; mais quand la loi des suspects fut publiée (septembre 1793), il fallut ce ler: néanmoins , il ne s'éloigna pas sans être à peu près rassuré sur le sort de sa femme et de sa fille, qui vendirent peu après Bélombre et vinrent à Paris. Un mandat d'amener avait déjà été lancé et une perquisition fllt faite au château le lendemain de la séparation M. de Vaublanc se rendit d'abord à Rouen, puis au Havre, s'adressant à des amis , à d'anciens collègues, et éprouvant encore la joie de rencontrer des gens assez honnêtes pour reconnaître en lui un proscrit et se faire un honneur de le protéger. Un événement fortuit, un mot prononcé par un enfant de dix ans, le prévint du danger qu'entrainait un plus long séjour au Havre, et M de Vaublanc se remit à parcourir à petites journées, et toujours à pied le pays par lequel il venait de passer ; mais, cette fois, en feignant d'appartenir à une de ces bandes noires qui cherchaient des biens ecclésiastiques à acquérir. Il parcourut ainsi toute la Normandie , trouvant presque toujours la plus douce hospitalité. Comme il ne portait aucun paquet, il n'avait nullement l'air d'un voyageur. Il évitait, nous dit-il, les grandes auberges, ayant remarqué que les petites étaient plutôt remplies de gens com-

me lui, circulant à pied, le bâton à la main, et ayant l'air des gens du pays, de sorte qu'on ne songeait pas à leur deman- der leurs passeports. Il se mêlait aux groupes, pérorant assez révolutionnairement au besoin , et s'enveloppant de plus en plus dans son rôle de commis-voyageur en biens nationaux. Souvent il passait à côté de ceux de ses collègues qui régnaient alors, et qui, s'ils l'eussent reconnu , en auraient fait bon gibier, comme Lacroix, qui l'éclaboussa un jour avrc sa voiture , galopant à six chevaux ; mais aussi, à l'automne, il eut à souffrir du froid, des pluies, et il lui fallut, pour triompher, cette intrépide opiniâtreté qui a été le principal agent de son salut. «J'avais pris, dit-il, une habitude qui m'a toujours réussi pendant ma proscription : lorsque je me trouvais dans une situation dangereuse, je délibérais en moimême sur ce que j'avais à faire ; j'examinais soigneusement le pour et le contre, je prenais une conclusion, je prononçais une décision irrévocable ; j'appelais cela tenir mon conseil.» Après l'assassinat de la reine , M. de Vaublanc voulut s'éloigner de ces régions qui lui semblaient maudites, et il résolut de gagner le Sud; mais au moment de se lancer, il fit une triste réflexion : il fallait faire une dixaine de lieues par jour pour paraître un véritable voyageur; or, cela donnait une moyenne, de trois cents lieues par mois ; que faire, après être arrivé à l'extrémité de la France? « Elle me semblait bien petite dans ses plus grandes dimensions; j'aurais voulu avoir plus de mille lieues devant moi ! » M. de Vaublanc parcourut ainsi le Maine, la Beauce et la Touraine ; un jour, en cheminant vers Tours avec un garde national qui lui parla de lui et de sa famille dans les plus grands détails, il parvient à s'en débarrasser, mais non sans subir une embrassade, tandis que lui, déguisait sa voix. courbait ses épaules et se cachait front avec ses cheveux. A Tours, de même, il rencontra un maire, son ancien collègue de la droite, M. Boucher, avec qui il put passer quelques bonnes heures , et qui lui offrit courageusement un asile.

C'était une cruelle vie, cependant, que celle que menait M. de Vaublanc; toujours isolé, à chaque instant sous le coup des plus terribles inquiétudes, sans nouvelle des siens, obligé de fréquenter des individus des dernières classes sociales, mal nourri, n'ayant pour distraction qu'un volume de Racine et les Fables de La Fontaine , qu'il avait dans sa poche. A Tours, il vit sa mère et quelques amis, son père était en prison. A Monbazon, il se crut perdu, le maire refusant de viser un passeport, non présenté à Tours. Ce fut encore cette fois ,

grâces à ce qu'il était né à St-Domingue , que M. de Vaublanc put échapper à ce qu'il n'hésite pas à appeler une mort certaine; le fonctionnaire municipal fit causer le pauvre voyageur, et pendant ce temps arriva un républicain quelconque qui fit observer qu'il était inutile de rien changer à l'itinéraire, et que M. de Vaublanc ayant à aller à Bordeaux, il y trouverait Tallien, qui saurait en faire justice, s'il était suspect. Cette question des visas était la grande affaire de M. de Vaublanc, et l'on ne peut trop admirer la variété ingénieuse avec laquelle il sut, presque chaque fois, tourner cette dangereuse difficulté. Cependant, il continua tranquille ment son chemin; mais une maladie d'épuisement le retint un mois à La Rochelle, et la convalescence quelque temps encore à Angoulême; puis il gagna les régions pyrénéennes, non sans avoir, à chaque pas, de nouveaux maires à tromper. Ce fut le 20 juillet, qu'assis devant la porte de Castera , où il prenait les eaux, il vit arriver un cavalier venant de Condom ; il lui demanda s'il y avait quelque nouvelle , et reçut d'abord une réponse négative. Mais, pressé davantage , son interlocuteur lui dit avec une véritable indifférence que Robespierre avait élé arrêté et condamné à mort par la Convention.

M. de Vaublanc dut attendre encore quelques mois et ce fut pour lui une épreuve plus cruelle encore que celle qu il venait de subir: Il ne rentra à Paris qu'au printemps de 1795. Il fut presque aussitôt choisi comme président par la section Poissonnière, et après le 13 vendémiaire, cet honneur lui valut une condamnation à mort par contumace, qu'il entendit de ses oreilles proclamer par le crieur public sur les boulevards. Elle n'eut cependant pas de suite. Bientôt le condamné vint reprendre sa place de député de Seine-et-Marne et il s'appliqua dès lors à intéresser les esprits à l'avenir de la colonie de St-Domingue, et prit bientôt une position importante dans l'assemblée , aussi fut-il un des proscrits du 18 fructidor; il sut échapper à la déportation et partit pour l'Italie.

Là finit la vie d'épreuves de M. de Vaublanc : rentré en France quand les honnêtes gens purent y revenir, il fut nommé préfet de la Moselle , lors de la première création , et il loue beaucoup celte institution : il passa à Marseille après la seconde restauration, car il avait suivi la cour à Gand, mais la chute du cabinet Fouché ne tarda pas à l'élever plus haut, et mandé à Paris par le télégraphe , il [sut qu'il était ministre de l'intérieur. « Le jour où j'appris mon remplacement, ajoute-t-il, fut pour moi un jour de bonheur; ma famille l'attendait avec autant d'impatience que moi. »

Telle est, en quelques pages, la vie de M. le comte de Vaublanc. J'ai cru que mes lecteurs seraient bien aises d'en parcourir ainsi les principaux traits; elle a été assurément l'une des plus dramatiquement éprouvées de la période révolutionnaire, et l'on ne peut sans émotion, comme sans admiration pour tant d'énergie, se représenter le brillant officier qui devait être plus tard l'un des ministres du roi, parcourant les routes de France, le sac sur le dos , le bâton à la main , et, pendant des mois entiers , luttant avec le besoin, et à la merci du premier petit fonctionnaire venu.

Il est salutaire, à mon avis, de parcourir de temps en temps quelque récit de cette misérable époque, pour ne rien oublier de l'horreur qu'elle doit inspirer, surtout quand on est assez heureux pour pouvoir se reposer sur une individualité honorable et honorée comme celle de M. de Vaublanc.

XX.

19-20 Octobre 1859.

La Grande Italienne , par M. Amédée Renée , 1 vol. in-8°,

Paris, Dentu et Didot, 1859.

Une seule femme a mérité ce nom dans toute l'Italie, et nous savons qu'il désignait la comtesse Mathilde de Toscane, qui a joué un si grand rôle dans la Péninsule au XIe siècle. C'est une grande et sympathique figure qui domina pendant quelques années les luttes des Papes et des Empereurs , et qui était bien faite pour attirer l'attention d'un homme qui est à la lois un élégant écrivain et un historien profond. M. Amédée Renée nous avait prouvé qu'il était familier avec notre moderne histoire, et qu'il connaissait dans tous leurs détails nos deux derniers siècles ', soit qu'il nous montrât la cour de Louis XIV avec les aimables et nombreuses nièces de Mazarin ou la vénérable duchesse de Montmorency ; soit qu'il nous esquissât le règne de Louis XVI comme roi de France. Aujourd'hui il aborde le moyen-âge et l'une des portions les plus compliquées de nos annales, et il le fait avec

le même talent, avec le même succès. « Une fortune inespérée, nous apprend-il, est échue à ce livre; le généreux libérateur de l'Italie a daigné, au milieu des graves circonstances qui ont précédé son départ, entendre la lecture de quelques pages de ce volume , intitulé La Grande Comtesse. Celui qui prépare en ce moment une si riche matière aux historiens à venir, en arrêtant ses regards sur cette esquisse du passé, a jugé que le nom de Grande Italienne , surnom appliqué à Mathilde, était le titre qui répondait le mieux au sujet. Consécration bien illustre pour une œuvre si modeste! » Mais M. Renée a eu une autre fortune, c'est celle de découvrir un document important et à peu près inconnu qui lui a permis de dire beaucoup plus sur la souveraine de la Toscane, de la montrer surtout avec plus de détails qu'ou n'avait pu le faire jusques-ici. C'est un poème contemporain composé par Domnizo , chapelain de la comtesse, et de son vivant, sous le titre de : « Vie de Mathilde, très-célèbre princesse d'Italie, écrite en vers par le prêtre Domnizo , qui vécut près d'elle dans le château de Canosa. »

La poésie, à celte époque, avait une tout autre importance au point de vue historique qu'elle ne l'aurait aujourd'hui. Les historiens étaient peu nombreux ; les livres aussi rares, et les poètes se chargeaient de conserver le souvenir des événemens en leur donnant une forme facile à retenir pour la mémoire : depuis quelques années on a reconnu les services qu'on pouvait attendre de ce travail, et M. Amédée Thierry nous a, le premier, montré le parti qu'il y avait à en tirer, avec les vers de Fortunat, pour l'Histoire des temps mérovingiens. Domnizo a donné à son œuvre une forme trop poétique , je veux dire trop allégorique , mais il est facile de reconnaître dans le poète, que nous appellerons aujourd'hui un chroniqueur, « Le pieux serviteur de Mathilde; » ce poète de la maison était bien placé pour voir de près mille particularités de la vie de sa maîtresse ; il se trouva initié a des faits de sa vie intérieure, que l'histoire ne doit pas dédaigner ; il nous rapporte des conversations , des paroles mémorables qu'il avait lui-même entendues ou qu'il tenait de la comtesse. Il nous fait donc apercevoir plus d'un fil caché de ce grand drame qui émut le monde chrétien, et qui est le drame le plus saisissant du moyen-âge. »

Mathilde était la dprnière et l'unique héritière du marquis de Toscane, fille de Boniface que l'empeieur Conrad créa duc et margrave , en 1027, et d'une princesse de Lorraine ; ses deux frères étaient morts très jeunes, et elle grandit à Luc-

ques près de sa mère Béatrix que des assassins venaient de rendre veuve. Mathilde fut élevée avec beaucoup de soin, et son éducation fut bien plus soignée qu'on n'avait coutume de le faire pour les femmes de cette époque ; même , en diminuant les éloges évidemment exagérés de DomnÍzo , il est facile de croire que c'était réellement une princesse accomplie , et elle eut, de plus , dès sa première jeunesse , à assister aux scènes violentes de la politique de ce siècle; elle parait, du reste, s'y être aisément habituée, comme aussi au bruit des combats, et son chroniqueur nous apprend qu'elle assista vaillamment, âgée de quinze ans , à la bataille livrée par sa mère aux troupes de l'anti-pape , suscité par l'empereur. Ce dernier, cependant, put gagner Rome à l'aide d'un détour, et c'est alors qu'Alexandre II, vaincu, vint se réfugier à Canossa.

L'appui qu'il était venu chercher n'était pas vain, car, peu après, Mathilde marcha résolument avec Godefroy de Lorraine, son beau-père, et rétablit le Pape à Rome (1061). La jeune comtesse jouissait déjà d'une immense réputation et sa main était demandée par tous les princes chrétiens , mais elle les refusa tous , même l'empereur de Constantinople , rien ne pouvant la décider à quitter l'Italie , « l'Italie son seul et unique amour; » et c'est par dévouement à la cause nationale qu'elle accepta pour époux le fils aîné de son beaupère, achetant ainsi les moyens de résister aux princes normands qui, conquérans de la Sicile, menaçaient la péninsule ; elle les battit elle-même à Aguino. « Se voyant forcés dans leurs retranchemens , pour la première fois ils demandèrent à traiter. » Est-ce que la vue de la vaillante italienne au milieu des gens de guerre, aurait frappé de superstition ces païens du nord dont l'imagination n'avait pas perdu tout souvenir des Valkyries ? L'histoire nous montre , en effet , Mathilde présente, jusqu'à la fin , à tous ces combats , et reprenant avec l'armée victorieuse, le chemin de Rome où de grands honneurs l'attendaient; mais sa plus chère récompense, dit son chapelain, fut d avoir donné dans cette guerre de pareilles marques de virilité chrétienne. Mathilde épousa ensuite le prince de Lorraine, mais cet auteur nous apprend qu'elle mit à son alliance la condition qu'elle serait purement politique. Peu après Hildebrand ceignit la tiare sous le nom de Grégoire VII et continua avec la princesse toscane les plus affectueuses relations, la tenant au courant de tous les incidens qui survenaient dans ses rapports avec l'empereur, qui feignit d'abord de s'humilier devant le Souverain-Pontife,

mais pour gagner du temps et lutter plus facilement. Sur ces entrefaites, le duc de Lorraine mourat , et, presqu'aussitôt, sonlfils le suivit, laissant Beatrix et Mathilde maîtresses de la Toscane : la mort de Béatrix donna aussi à sa sœur la direction des affaires. C'est dans ce moment que l'empereur Henri VI, vainqueur delà Saxe et de la Thuringe, rompit ouvertement avec Rome ; le Pape répondit par une sentence d'excommunication, et Henri répliqua par une tentative d'assassinat ; Grégoire, surpris au milieu de ses prières pendant la nuit de Noël, en fut quitte pour quelques blessures ; mais le peuple se souleva et prit fait et cause pour le pontife que l'assemblée de Worms venait de déposer (1076). Grégoire VII, à son tour, assembla sous les voûtes de Saint-Jean-de-Latran, un nombreux clergé et prononça la déchéance de son ennemi. « Ainsi l'empereur, ce droit vivant du moyen-âge, était frappé de déchéance et d'anathème. Un pareil évènement remua toute la chrétienté et la sépara en deux, comme un glaive. On avait vu des princes, des rois excommuniés , mais le chef du saint empire germanique était , dans la pensée du temps , une tête si élevée , si respectée , que les foudres de Rome semblaient ne pas pouvoir monter si haut. » Cette sentence, étendue à tous ceux qui avaient prêté leur concours à Henri VI, eut un immense effet et provoqua une assemblée des princes allemands , qui forcèrent l'empereur à faire des soumissions dans une diète convoquée à Augsbourg. Le Pape n'hésita pas à s'y rendre , mais Henri le prévint en descendant lui-même en Italie : comme on ignorait s'il venait chercher une vengeance ou le pardon, Grégoire accepta l'offre de Mathilde d'attendre dans son château de Canose : elle y vit venir l'empereur, en suppliant. L'expiation fut terrible et Henri but le calice jusqu'à la lie à ce point que M. Renée trouve qu'il y eut exagération ; mais il faut, ce me semble, se reporter à un temps où le vicaire de Jésus-Christ représentait Dieu sur la terre sous tous les rapports et avait le respect de tous ; deux choses dont, soit dit en passant , en parait peu frappé aujourd'hui, et à tort, je demande la permission de l'ajouter.

On comprend tous les détails que l'auteur, suivi par M. Rénée, fournit, sur cette célèbre entrevue, l'une des plus grandes scènes du moyen-âge, scène où la comtesse parait réléguée au second plan et où, cependant, elle joue un rôle très actif. Mathilde servit d'abord d'intermédiaire entre le Pape et l'Empereur, et Domnizo nous apprend qu'elle penchait énergiquement vers plus d'indulgence puis il est per-

mis de croire que Grégoire VII, appréciant la haute valeur de cette femme, la consultait souvent. Quant aux calomnies débitées alors à son sujet, il semble à peine utile d'y répondre. « Mathilde et Grégoire ont-ils besoin d'être justifiés ? Faut-il dire, comme un historien de nos jours, que leur commerce, quelle qu'en ait été la nature, importe peu à l'histoire ? Un tel scepticisme n'est pas seulement dédaigneux, il est ridicule. Depuis quand chasse-t-on les mœurs de l'histoire? Le silence de l'historien ne devrait venir ici que du respect et de l'embarras d'avoir à défendre ce qui n'a pas besoin d'être défendu. Un dévouement comme celui de Mathilde ne dérive jamais que des sources les plus élevées et se donne moins à l'homme qu'à la cause dont cet homme est le représentant. »

L'empereur oublia vite ses sermens de Canosse et il souleva tellement l'opinion publique en Allemagne par cette conduite, que l'assemblée d'Augsbourg se décida à élire à sa place le duc Rodolphe de Souabe. Henri IV lutta énergiquement et, comme le pape, après de longues hésitations, se décida à soutenir son concurrent, la guerre éclata : l'empereur commença naturellement par faire choisir un pape nouveau, et ce fut Clément III (Guibert de Ravenne). Il y eut alors deux églises et deux empires. On comprendra sans peine que je ne veuille pas me perdre dans le récit de cette lutte gigantesque qui révéla tout entier le génie de Hildebrand : aussi bien veux-je revenir à la grande comtesse, et c'est la seule critique que je me permettrai de formuler contre son biographe : entraîné par l'importance de ces événemens, la grandeur du cadre, il se laisse un peu emporter loin d'elle et perd peut-être un moment son individualité de vue, quoiqu'il faille reconnaître son intime liaison avec tous les actes de la vie publique du Pape.

La lutte, cependant, commença mal; le clergé catholique ne put dissimuler de grandes hésitations ; Rodolphe fut battu et tué à la première bataille ; Mathilde, le même jour, éprouvait aussi un échec à la tête de ses troupes. Elle ne se découragea pas cependant et soutint un mois de siége dans Florence tandis que Henri dévastait ses Etats ; forcée de laisser la place capituler, elle alla à Padoue, à Crémone, à Rome dont elle entretenait la résistance , en même temps qu'elle décidait les garnisons des forteresses toscanes à faire bonne contenance. Le siége de Rome dura plus de trois ans, et l'empereur s'en empara enfin ; pendant ce temps, Mathilde en était sortie et y était rentrée plusieurs fois, allant partout où

il y avait du péril et forçant entr'autres Henri à se retirer de devant Canose.

Maître de Rome, Henri s'y fit sacrer, et installa Clément III au Vatican , tandis que, Grégoire VII tenait encore dans le château Saint-Ange; mais il se retira devant les princes nor mands qui mirent de nouveau à sac la malheureuse cité; ceux-ci, leur besogne accomplie , se retirèrent et Grégoire VII se rendit à Païenne avec ces dangereux alliés. Une victoire de la comtesse, à Sorbara , vint adoucir ses ennuis et rétablir même, jusqu'à un certain point, les affaires de la papauté ; Grégoire mourut, malheureusement, peu de temps après , et nous fait voir, dans les dernières et nombreuses lettres qu'il écrivait à Mathilde, quel enthousiasme il professait pour elle, en même temps qu'elles la révèlent sous un jour vraiment nouveau : « Elles nous montrent Grégoire , dit M. Rénée, sous les traits d'un directeur attentif et tendre , et qui fait songer à Fénélon.» A ce moment, Mathilde se voyait rentrée en possession de presque tous ses Etats ; elle supporta la perte du grand pontife avec courage, pensant que si « l'homme mourait, la cause vivait. » Elle avait, en effet , à s'occuper des affaires de l'Italie, ear l'anti-pape était toujours à Rome, et elle eut à diriger les conclaves, suivant l'expresse recommandation du mourant. Elle commença par provoquer l'élection d'un pape qui fut Victor III, puis elle l'installa de vive force à Rome. « De même que Jeanne d'Arc, à Reims, marchait l'épée haute devant son roi , de même Mathilde, à la tête de ses soldats, précédait le pape et lui ouvrait les portes de sa capitale. Elle était à la fois l'âme et le bras ; elle était comme la papauté elle-même.» M. Amédée Renée va un peu loin, ce me semble ; Mathilde de Toscane n'était pas plus la papauté que Jeanne d'Arc la royauté française ; mais ces deux femmes furent les admirables instrumens de la Providence et ont mérité toutes deux une place éminente à deux des époques les plus décisives de l'histoire de l'Occident moderne. La mort trop prompte de Victor permit à un grand homme de monter sur la chaire de saint Pierre , un Français, Urbain Il. « Le grand ouvrier des croisades , qui reprit la lutte où l'avait laissée Grégoire et se posa de même en face de l'empereur. (1088. - Je mets cette date car M. Renée oublie dans le cours de son livre, d'indiquer celles de la plupart des grands événemens qu'il raconte.)

Urbain, du reste, demeura dans les relations les plus suivies avec la grande comtesse, qui avait dû regagner ses Etats menacés, mais qui n'abandonnait pas la cause de l'indépen-

d a ri ce italienne. Je me hâterai au milieu de cette lutte renaissante , pour ne pas allonger démesurément cet article. A ce moment, Mathilde, qui touchait à sa quarantième année , épousa, sur les instantes prières du Pape, le jeune duc Guelfe de Bavière; mais ce mariage « purement politique, » semble avoir occupé une place médiocrement importante dans sa vie, et elle parait complètement absorbée à celte époque par la prise de Mantoue, le siège de Montebello, ses conférences avec l'empereur, leur rupture, la levée de ce siège, où périt un des fils de Henri IV, et enfin l'attaque de Canose, suivie d'une nouvelle défaite des Impériaux, qui y perdirent même leur grand étendard. Tout semblait alors tourner contre Henri : son fils ainé se révolta contre lui en Allemagne ; sa femme , Praxedis s'enfuit du palais , et vint se réfugier à Canosse ; enfin lui-même se décida à abandonner la Lombardie et l'anti-Pape, qui mourut bientôt, inconnu, à Ravenne. Urbain Il s'éteignit vers ce moment, comme il recevait la première nouvelle du succès des Croisés, qu'il venait d'envoyer en Orient. Mathilde vit mourir aussi le rebelle fils de Henri IV, Conrad, son allié, à qui elle fit faire à Florence de magnifiques obsèques. Personnification d une idée , tout convergeait en elle vers un seul but, et elle demeurait immobile sur le champ de la lutte, tandis que les acteurs s'y renouvelaient. L'avènement de Henri V, qui, par sa révolte, fit mourir son père, parut devoir aplanir les difficultés, car le premier acte de ce prince fut de témoigner de sa soumission au pape Pascal ; mais il n'en fut rien. et sur le refus du Souverain-Pontife de lui rendre le droit des investitures, il envoya ses troupes ravager les plaines lombardes, et accourut, par un hardi coup de main, enlever le Pape au milieu même de Rome, puis il fit brusquement la paix , et vint à Canose offrir à Mathilde, qu'il appelait c sa mère, » le gouvernement de la Ligurie, avec le titre de vice-reine. Le dernier acte de la vie active et belliqueuse de la comtesse fut de réduire Mantoue, qui, sur la fausse nouvelle de sa mort, s'était insurgée Elle s'éteignit, au retour de cette expédition, et rendit son âme à Dieu dans le bourg de Bundeno, le 8 juillet 1415, âgée de 70 ans, léguant ses peuples à l'Eglise, c'est-à-dire voulant « les donner à une mère. » « Bien longtemps, dit M. Renée en terminant, les peuples tressaillirent au nom de cette grande comtesse. Sa figure noble et attrayante parlait aux imaginations. Mathilde personnifiait la grace immortelle de sa patrie. Elle fut la poésie de ces âges ternes et grossiers. On se la représentait toujours belle, d'un port majestueux et d'un aimable sourire. La tra-

dition nous peint celte guerrière, cette âme vaillante, cette sainte, avec un visage ouvert et riant. Elle avait été auprès de Grégoire l'ange de la paix et des bons conseils , comme elle fut après lui l'Egérie armée de son successeur défaillant. Mais avant tout, elle était femme : elle avait de son sexe la compassion et la douceur; Grégoire VII trouva dans Mathilde un trésor d'affection, de confiance qui réparent les fatigues du génie , une de ces belles amitiés de femme où l'âme de ces grands lutteurs aime à se reposer par momens. »

Je n'ajouterai rien à ce jugement; mais je dirai en finissant, que si le livre de M. Amédée Renée est appelé en ce moment à un grand succès en présence de l'importanée que lui prête l'actualité, c'est cependant aussi une de ces œuvres qui seraient remarquées dans tous les temps; car, outre l'intérêt du sujet, on y trouve réunies les qualités les plus diverses et les plus solides.

XXI.

10 Novembre 1859.

Souvenirs et Correspondances tirés des papiers de Mme

Récamier, 2 vol. in-8°. Paris, Michel Lévy, 1859.

Ç'a toujours été le privilége de notre pays de compter un certain nombre de femmes parmi les personnages qui contribuent le plus à son illustration sociale et morale. C'est une fomme qui, au sortir de nos longues et cruelles guerres religieuses, a créé la sociabilité et fait de son salon un centr autour duquel se sont formés cent autres salons differens ; qui a assoupli les mœurs, inventé, si j'ose ainsi dire , la conversation et la correspondance,—cette conversation écrite,— et j'ose encore l'affirmer, préparer les voies par lesquelles le dix-septième siècle est devenu notre grand siècle littéraire. Après Madame de Rambouillet, est venue Madame de Sablé qu'il ne faut pas oublier entre son illustre devancière et sa plus illustre cadette, la marquise de SévÍgné. Que de noms nous pourrions rappeler ici si nous ne craignions pas de nous laisser entraîner par une aride nomenclature: Mme Cornuel , Mme de Longueville , Mme de Hautefort, Mlle de Scudéry, Mme des Houlières, Mme de La Fayette .......

Au dix-huitième siècle,combien encore se présentent à noire plume : Mme du Deffand , à la couronne de laquelle M. le marquis de Saint-Aulaire vient d'ajouter une perle de plus, enpubliant ses lettres inédites; Mlle de Lespinasse , Mme de Tencin, Mme Geoffrin. Plus tard encore, toutes celles dont M. Sainte-Beuve s'est fait le sp rituel portraitiste : Mmes de Souza, de Duras, de Staël , Guizot, deKrudner, de Charrière, de Rémusat ; plus près de nous , enfin , Mmes de Girardin, d'Abrantès, Swetchine, Récamier. Comme on le voit, la galerie serait longue pour celui qui la voudrait parcourir consciencieusement ; mais on y passerait de douces heures. et l'on remonterait ainsi avec bien du charme le cours de notre moderne histoire sociale.

«J'ai toujours eu un grand faible , dit M. Sainte-Beuve, à propos de Mme de Rémusat, pour les auteurs qui le sont sans qu'on s'en doute. On vit dans le monde à côté d'eux ; on goûte leur esprit; on joue avec le sien en leur présence ; on est à cent lieues de penser à l' homme de lettres,à la femme de lettres, à l'auteur , et, en effet, rien n'y ressemble moins. Mais un jour... cette personne prend une plume et trace des souvenirs pour elle , pour elle seule , ou même, seulement, ce sont des lettres, un peu longues, qu'elle écrit à ses amis sans y trop songer; et dans cinquante ans, quand tous seront morts, quand on ne lira plus l'homme de lettres... l'humble et spirituelle femme sera lue, sera goûtée encore autant que par nous contemporains.» C'est précisément ce qui arrive à Mme Récamier pour laquelle , seulement, je retrancherai la trop modeste épithète qui s'accommoderait mal à son nom.Elle est restée après un règne d'un demi-siècle , comme la femme du monde la plus accomplie ; la plus lettrée, la plus finement spirituelle qui se puisse imaginer; et maintenant qu'une tendre et intelligente parente vient mettre le sceau à cette réputation en faisant voir comment Mme Récamier savait penser et écrire à l'aide de notes et de lettres faites sans aucune prétention, nous voyons quelle est la justesse du jugement de M. Sainte-Beuve et combien est vraie et grande la supériorité qu'il signale. Ces deux volumes sont reçus avec un rare empressement, lus avec avidité et resteront à côté des meilleurs et des plus piquans mémoires des trois derniers siècles. Mme Récamier craignait la publicité; mais elle craignait encore plus l'ignorence où l'on pourrait être,un jour,de sa vie et, par conséquent, les fâcheux jugemens posthumes. Elle avait alors voulu écrire ses Mémoires , mais elle s'arrêta de bonne heure et exigea la destruction de ces feuilles à jamais re-

grettables ; mais elle ne proscrivit pas de même ses notes et ses lettres, et c'est de sa vie écrite d'après cette double source , que Mme Lenormand vient aujourd'hui nous tracer un tableau exact rt charmant, véritable autobiographie où Mme Récamier est constamment en scène. Je vais , à mon tour, essayer de faire rapidement connaître cette intéressante existence. Mme Récamier jouit d'une immense réputation et cependant, comme le remarque son éditeur, l'ignorance des conditions dans lesquelles elle a vécu , le peu de rapports -qu'on trouve entre la modestie de sa vie et la grandeur de sa renommée, la livrent à peu près sans défense au hasard des conjectures. C'est pour y rémédier que l'on publie aujourd'hui ces Souvenirs.

Françoise-Julie-Adélaïde Bernard, naquit à Lyon, le 1 6 décembre 1777; son père exerçait la charge de notaire dans cette ville; mais, peu d'années après, il l'échangea, grâce à la protection de M. de Calonne, contre une recette des finances à Paris. Sa mère, Julie Matton , était une jolie blonde, attachant le plus grand prix aux agrémens extérieurs et qui s'oc- ' cupait encore de toilette dans les derniers jours de sa courte existence. Julie demeura à Villefranche, confiée à une tante, Mme Blachette, tandis que ses parens s'établissaient à Paris; elle fut placée ensuite au couvent de la Déserte, à Lyon, et se rappela constamment avec bonheur ce temps de calme et de recueillement. « Je quitte à regret, dit-elle dans un passage de ses Mémoires échappé à la destruction volontaire, une époque si pure et si calme, pour entrer dans celle des agitations; elle me revient quelquefois comme dans un vague et doux rêve, avec ses nuages d'encens, ses cérémonies infinies, ses processions dans les jardins, ses chants et ses fleurs. » Julie ne vint à Paris que peu de temps avant la révolution, encore assez tôt, cependant, pour assister à un grand couvert à Versailles. Quoiqu'âgée de onze ans seulement, elle était d'une beauté surprenante, et sa mère se complaisait à faire valoir ces avantages en négligeant quelque peu , ce semble, le côté vraiment sérieux de son éducation; car, tandis qu'elle allait au théâtre et dans le monde, beaucoup plus, d'ailleurs, qu'elle ne le désirait, elle ne fit sa première communion qu'à l'âge de quatorze ans , c'est-à-dire en 1791. Deux ans après, elle se mariait, en plein Paris, au mois de mars 1793, « à l'époque la plus sinistre de la révolution ; et elle épousa M. Récamier, fils d'un riche négociant lyonnais, et qui s'était créé dans la banque une grande position : il avait seulement une fois et demi plus d'années que sa femme. Un certain laps de temps s'é-

coula alors sans qú'il y eût rien à dire sur la nouveau ménage.

A ce moment, toutes les babitudes de la société étaient rompues, toutes les relations anéanties ; l'unique souci de chacun consistait à se faire oublier, pour échapper , s'il se pouvait, à la mort qui frappait incessamment à ses côtés. La vie s'écoulait dans une morne stupeur , et M. Récamier suivait assidûment l'horrible spectacle des exécutions , pour se familiariser, disait-il , avec le sort qui , vraisemblablement , l'attendait. Mme Récamier resta tout-à-fait étrangère au monde du Directoire, « plus jeune que ces dames et protégée par l'auréole de pureté qui l'a toujours environnée. » C'est cependant à cette époque que remontent ses premiers succès; sa beauté était alors dans tout son épanouissement , et elle ne pouvait paraître dans un salon sans y causer une véritable sensation, et l'on racùnte que, chargée de quêter à SaintRoch dans la première semaine du rétablissement du culte catholique, elle causa un véritable tumulte, chacun voulant la voir et.escaladant n'importe quel obstacle pour satisfaire ce désir. Les pauvres y gagnèrent vingt mille francs ; un autre jour, elle eut une ovation de ce genre à la promenade de Longchamp, et l'on sait, du reste , qu'on faisait galerie dans les bals pour la voir danser. Il était même arrivé une fois qu'à une fête donnée par le Directoire au général Bonaparte, l'arrivée de Mme Récamier produisit une assez grande sensation pour détourner complètement l'attention portée jusqueslà tout entière sur le jeune vainqueur de l'Italie; Bonaparte chercha des yeux l'objet de ce mouvement : « Il aperçut alors une jeune femme vêtue de blanc, et lui lança un regard dont elle ne put soutenir la dureté. »

Mme Récamier ne devait pas avoir à se louer du général Bonaparte; elle continua cependant à briller, pendant ces années de calme et de renaissance , à Paris , et fit partie de ce que l'on pouvait appeler déjà la' haute société , singulière réunion de noms nouveaux et anciens qui se trouvaient, pour la plupart, unis par les souffrances que l'on avait eu à subir en commun. Elle se lia intimément avec Mme de Staël , puis eut à recevoir les déclarations amoureuses de Lucien Bonaparte, qui lui écrivit dans un style d'élève en rhétorique, et lui donna une fête où elle revit le premier consul , qui ne put s'empêcher, à plusieurs reprises, d'exprimer avec sa brusquerie habituelle, une vive admiration. Déjà le salon de Mme Récamier occupait l'un des premiers rangs à Paris ; — elle habitait alors l'hôtel Necker, rue du Mont-Blanc et le

château de Clichy.- L'on y voyait les esprits les plus fins de tous les partis; entre tous , Mme Récamier distinguait Mathieu de Montmorency, qui fut pour elle , dans ces premières années, un guide sûr et fidèle. Du reste, elle aimait le monde, se montrait à toutes les fêtes, et aux bals de l'Opéra, fréquentés alors, on le sait, par la meilleure société; aimée , . choyée, désirée, admirée partout, elle méfiait une vie exceptionnelle, où le plaisir seul régnait, je dirai même timidement, qu'il y'régnait un peu trop, et que l'éditeur me paraît ne voir aussi que lui à cette époque. Deux événe.nens vinrent cependant arrêter ces beaux jours : M. Bernard, devenu administrateur des postes, fut arrêté pour conspiration royaliste, et ne dut qu'à sa fille sa mise en liberté. En 1807, Mme Récamier perdit sa mère. Sa liaison avec Mme de Staël la fit ensuite exiler en même temps que son amie, et c'est àChâlonssur-Marne et à Lyon qu'elle passa les premiers mois ; elle gagna ensuite l'Italie, et ne revint à Paris qu'à la première Restauration.

« Ici commence une phase nouvelle de la vie de Mme Réeamier, ot se placent quelques années d'une existence aussi animée que brillante. Elle revenait à Paris après une absence de trois ans, n'ayant rien perdu de l'éclat et, pour ainsi dire, de la fleur de sa beauté. La joie sans mélange que ce retour lui causait la rendait radieuse; elle joignait à ce prestige, toujours si puissant l'auréole de la'persécution et du dévouement; et si, dans une société ordonnée où tous les rangs s'étaient de plus eu plus marqués, elle n'eut plus, comme dans sa première jeunesse et au sortir de la révolution, des triomphes de foule et des succès de place publique, l'élite de la société européenne lui décerna l'empire incontesté de la mode et de la beauté. » L'entrée de son salon fut immédiatement l'objet de l'ambition de tout ce qu'il y avait de plus considérable à Paris, et tout ce qu'il y avait alors de haut placé y fut admis; du reste, Mme Récamier n'excluait personne et voulait, au contraire, que son hôtel fût un terrain neutre où les hommes des nuances les plus opposées pussent se rencontrer pacifiquement. Elle voyait alors le duc de Wellington, qui lu i amena Mme de Staël, le prince de Saxe-Weymar, et celui dont elle devait refuser la main, le prince Auguste de Prusse; elle était en correspondance avec la reine Hortense, avec la reine de Naples; elle traversa paisiblement les Cent-Jours. » C'est auprès du lit de douleur de Mme de Staël et bien peu de mois avant la fin de cette femme illustre, que M. de Chateaubriand rencontra Mme Récamier; mais ce ne fut qu'èn 1818,

au retour des eaux d'Aix-la-Chapelle, où Mine Récamier avait retrouvé le prince Auguste de Prusse, que M. de Châteaubriand commença à venir assiduement chez elle. » Mais en même temps, une nouvelle et cruelle épreuve venait accabler Mme Récamier. Ruiné une première fois, son mari n'avait pu, heureusement, toucher à la fortune de sa femme; mais une seconde faillite vint, cette fois, emporter une'partie des propret de celle-ci, au moment où elle achetait un petit hôtel rue d'Anjou et où, confiante dans l'avenir, elle se complaisait dans un confort dont elle avait été longtemps privée. Mme Récamier prit alors un parti décisif : rompant avec le monde, elle accepta résolument une vie de retraite qui, en l'installant dans une communauté religieuse, l'autorisait à ne plus habiter la même maison que son mari : elle choisit l'Abbaye-auBois, et elle ne faiblit pas un jour dans cette sévère décision. «Le monde eut bien vite appris le chemin de la retraite de Mme Récamier. Mais si le monde vint l'y chercher, la courageuse recluse, fidèle à la détermination qu'elle avait prise, se refusa constamment à paraître dans aucune réunion du soir. Elle alla quelques fois encore auspectacl'e, mais rarement, et principalement pour entendre de la musique... mais, sauf ces exceptions, en petit nombre, elle ne sortit plus que le matin .» De ce moment, M. de Châteaubriand fut son plus fidèle visiteur; ce roi de l'intelligence, comme le nommait l'académicien Ballanche , l'ami dévoué , mais quelque peu jaloux , de Mme Récamier, prit le premier rang dans son affection. On sait que personne n'eut plus le goût des habitudes méthodiques que l'illustre auteur du Génie du Christianisme : il le porta jusque dans son affection pour sa belle amie, lui écrivant chaque matin, et venant la voir chaque jour à huit heu- res; mais aussi il était passablemeut tyran , et n'admettait avec lui qu'un nombre fort restreint d'élus. Mme Récamier dédommageait les autres en laissant sa porte ouverte'le soir. Du reste, tout le monde admira son énergie , et tout le monde s'empressa de lui prouver qu'on aimait autant la voir au modeste appartement du troisième étage , à l'Abbaye , que dans son élégant hôtel. Ces pénibles secousses, sa liaison avec M. de Chateaubriand , qui allait, pendant son absence, lui écrire régulièrement, modifiaient aussi profondément le caractère de Mme Récamier. « L'intérêt nouveau qui la dominait devait la pousser à prendre une part plus vive que par le passé à la marche des évènemens. » Mme Récamier devenait femme plus sérieuse, et à son âge,- (quarante ans),— c'était le rôle qui devait le mieux convenir à son esprit et à sa vie.

Par le fait, la période de la Restauration fut la plus importante de l'existence de Mme Récamier, et je regrette d'être maintenant obligé de me hâter pour ne pas excéder les bornes restreintes de cette étude. Par M. de Châteaubriand , qui se trouvait mêlé aux plus graves questions de la politique étrangère; par le duc Mathieu de Montmorency, qui occupait un rang non moins important à l'intérieur, Mme Récamier se trouvait initiée à tous les secrets, et devenait presque une femme politique. Elle passa ensuite quelques mois en Italie pour la santé de sa nièce, — jeune fille qu'elle avait adoptée, et qui vient aujourd'hui s'acquitter de sa dette de reconnaissance filiale en faisant si bien connaître sa tante par ces Souvenirs, — et elle y fit encore de nombreuses et grandes connaissances, car son nom la 'précédait partout, et malgré la modestie de son équipage , chacun briguait l'honneur de la voir et de l'entretenir.

Le second volume d ces Souve nirs est, pour la plus grande part , composé des lettres que Mme Récamier — en petit nombre malheureusement , — écrivait à MM. de Châteaubriaud et de Montmorency , et recevait d'eux et de quelques autres personnages introduits ici comme figures épisodiques : ce sont de vrais mémoires de l'époque , mémoires d'autant plus curieux, plus piquans, qu'ils sont écrits sans faste, sans préparation, sans arrière pensée. Pendant toute cette période, personne ne marqua en Europe sans entrer en relations plus ou moins éloignées avec Mme Récamier. La révolution de juillet, vint cependant porter un rude coup à la position de l'ermite de l'Abbaye aux Bois , car elle renversait le gouvernement qui employait les principaux amis de Mme Récamier; la noble femme redoubla de soins et de prévenances pour eux , et pour'M. de Chateaubriand avant tous, car il devait souffrir plus qu'un autre. Il ne faut pas croire, du reste, que le cercle de l'Abbaye fût absolument composé de partisans de la monarchie légitime : on y voyait aussi M. Ampère , M. Lenormand, et quelques autres représentais du parti que le bon Ballanche appelait résolument la révolution.

Pendant cette nouvelle période , Mme Récamier changea peu son genre de vie : elle vit seulement sa santé et sa vue s'affaiblir d'une façon déplorable, à ce point qu'un hiver, elle déserta son petit appartement pour occuper l'hôtel de M. le duc Pasquier: elle voyagea,contin ua ses relations avec la reine Hortense, mais, en somme . son existence se résume dans son inlimilé avec M. de Chateaubriand , et dans son salon qu'elle aimait à voir s'ouvrir aux nouveaux élus de la faveur

publique. Ses journées, grâce à M. de Châteaubriand , s'écoulaient avec une parfaite régularité , et les nouveaux visages y apportaient seuls quelque changement. A dater de 1 839, sa vue s'éteignit à peu près complètement, mais elle en parlait peu, et l'on ne s'apercevait que difficilement de ce changement douloureux. Ce qui affligeait davantage Mme Récamier, c'était de sentir disparaître un à un ses anciens amis, d'assister à ce que Ballanche, le plus constant de ses fidèles, appellait la dispersion. Mme de Chateaubriand mourut en 1 837 entre les bras de Mme Récamier et, peu de mois après, celle-ci eut à repousser les offres, les prières, veux-je dire, que lui adressait l'illustre écrivain pour qu'elle daignât lui faire l'honneur d'accepter son nom. « Un mariage , pourquoi ? à quoi bon? disait-elle. A nos âges quelle convenance peut s'opposer aux soins que je vous rends ? Si la solitude vous est une tristesse, je suis toute prête à m'établir dans la même maison que vous. Le monde, j'en suis certaine, rend justice à la pureté de notre liaison, et on.m'approuverait de tout ce qui me rendrait plus facile la tâche d'entourer votre vieillesse de bonheur, de repos et de tendresse. Si nous étions plus jeunes, je n'hésiterais pas , j'accepterais avec joie le droit de vous consacrer ma vie. Le droit, les années , la cécité , me l'ont donné : ne changeons rien à une affection parfaite. » Le temps, malheureusement, allait bientôt rompre ce doux lien, peut-être trop parfait pour durer plus longtemps ici-bas.

M. de Châteaubriand expira dans les premiers jours de juillet 1 848. La douleur de Mme Récamier n'eut point d'éclat, point de révolte, point de larmes ; le calme du désespoir, ré- pandu sur toute sa personne, témoignait de la certitude qu'elle avait de ne pas survivre à son ami ; son visage se couvrit d'une pâleur étrange dont je fus effrayée et qui ne l'abandonna plus. Elle vécut quelque temps encore, cependant, et fut douloureusement affectée par la publication des Mémoires d'Outre-Tombe, quoiqu'elle n'en vit pas la fin : une attaque de choléra l'enleva en quelques heures, le 11 mai î 849. Je ne puis que louef le récit simple et triste que Mme Lenormand fait de la mort de sa tante et la sobriété de ses réflexions sur cette femme vraiment distinguée, mais qui jouit, à un assez haut degré, de l'estime publique, pour qu'il soit inutile d'insister ; la publication de ce livre était le meilleur monument à élever à la mémoire de Mme Récamier.

En arrivant à la fin de cet article, il me semble que j'ai à peine indiqué le charme des souvenirs , l'importance même qu'ils ont pour l'histoire de notre moderne société, et les do-

cumens qui s'y trouvent réunis dans les lettres de Châteaubriand, de Mathieu, de Montmorency, des ducs de Laval et de Dondeauville, sous une forme légère et spirituelle ; mais, ne pouvant songer à faire plus que d'attirer l'attention de mes lecteurs, je les renvoie à l'ouvrage même, que tous, certainement, voudront lire ; j'ajoute qu'il ne faut pas oublier les éloges mérités par l'éditeur, qui a su ne pas se laisser entraîner par ses sentimens d'affection, et a tracé en tète de son volume un remarquable avant-propos consacré à cette femme belle, aimable et respectable, dont la duchesse de Devonshire disait : « D'abord, elle est bonne, ensuite, elle est spirituelle; après cela, elle est très-belle. »

XXII.

23 Novembre 1859.

Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe, de 1840 à 1856, par le Rév. David Livingstone, 1 vol. grand in-8°, Hachette, 1859.-Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, antérieurement à Cristophe Colomb, par l'abbé Brasseur de Bourbourg, 4 vol. in-8°, Arthur Bertrand, 1859.

M. David Livingstone est un des plus intrépides voyageurs de notre temps, et l'un de ceux, du moins, dont les découvertes sont les plus neuves et les plus réellement intéressantes.Issu d'une famille d'highlanders amenés au protestantisme, — conversion que le révérend docteur raconte assez cavalièrement, — M. Livingstone fit de fortes éludes théologiques et médicales : dominé par le goût des voyages, il voulut aller parcourir la Chine, mais comme on était alors au plus fort de la guerre de l'opium, il dut abandonner ce projet favori et rejeter sur l'Afrique les vues qu'il dirigeait vers l'extrême Orient; du reste, il nous raconte ces commencemens d'une manière très brève et uniquement pour dire ce qu'il est absolument nécessaire de faire connaître. Nous le voyons débarquer en 1 840 au cap de Bonne-Espérance, et se rendre presqu'aussilôt à la baie d'AIgoa, d'où il s'avança dans l'inté-

rieur de l'Afrique, où pendant seize années, il devait passer son temps à exercer la médecine et prêcher la foi chrétienne, — je suis l'ordre observé dans sa phrase par le révérend docteur.

il est assez difficile de tracer la roule de M. Livingstone à travers les pays inconnus au milieu desquels il se lançait résolu ment : une première fois, il remonta d'Algoa en suivant une ligne presque exactement centrale, jusqu'au dixième degré de latitude, d'où il inclina pour arriver à Loanda, co!onie portugaise, sur la côte occidentale; une seconde fois il suivit à peu près le même itinéraire jusqu'au dix-huitième degré, d'où il inclina pour gagner Quilimane, aux bouches du Zambèse, sur la côte orientale. Comment nous diriger au milieu de ces contrées-où, d'ordinaire, M. Livingstone était le premier européen qui eût posé le pied dans ce pays, où il marchait lui-même de surprise en surprise, et qu'il décrit avec une grande simplicité et une bonne foi, incontestable à mon avis; son récit est plutôt un journal qu'une relation travaillée, et nous l'en félicitons. Et cependant il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas eu de rudes journées à supporter pendant ces seize années ; le plus grand nombre même fut pénlble, et M. Livingstone a le bon goût de ne pas en profiter pour se poser en victime, comme nombre de nos modernes voyageurs. On se trouvait quoique fois accablé par d'horriblps chaleurs, poursuivi par des pluies interminables ; mais, du moins, notre voyageur rencontra presque partout, d'hospitaliers indigènes. Chaque vallée, chez les Balondas, renferme presque toujours un village, et les habitans, loin de s'enfuir, s'empress aient, dès qu'ils entendaient le tambour du guide de l'homme-syrène, — on appelait ainsi le révérend docieur parce qu'il avait dit qu'il venait de la mer, — de recevoir convenablement les hôtes illustres que le hasard leur amenait Quand le docteur passait la nuit dans le village, les habitans lui prêtaient le toit de leurs cabanes, qui ressemblent à un chapeau chinois et qui peuvent s'enlever à volonté; ils les apportaient à l'endroit choisi pour le campement et les montaient de manière à faire un abri; puis venaient les rechercher le lendemain. « Quiconque vient nous voir dans ce pays, nous salue, Manenko et moi, en se frottant les bras et la poitrine avec de la cendre ; les individus qui désiraient nous témoigner plus de respect allaient multipliant leurs frictions et se poudrant la figure.

Amateur de la chasse, M. Livingstone nous raconte quelques grands épisodes cynégétiques et notamment des ex-

ploils contre les éléphans. Une fois, cependant, il eut à remercier la Providence de l'avoir sauvé du plus grand danger qu'un homme puisse courir : c'était au début de ces voyages, et il s'attaqua à des lions qui venaient décimer les troupeaux des Bakatlas. Il en blessa un ; mais pendant qu'il rechargeait son fusil, le lion bondit sur lui et l'entraîna au bas de l'éminence où il s'é:ait placé. Rugissant d'une horrible façon, à l'oreille du révérend docteur, le roi du désert « l'agita comme un basset fait d'un rat, » et le plongea dans un élat de stupeur insensible qu'il compare à l'état provoqué parle chloroforme. « I e lion avait passé ses pattes sur le derrière de ma tête; en cherchant à me dégager de cette pression, je me retournai, et je vis le regard de l'animal dirigé vers Méhalué, qui le visait à une distance de quinze pas. Le fusil du maître d'école, un fusil à pierre, rata des deux côtés: le lion me quitta immédiatement, se jeta sur Mébalué et le mordit à la cuisse ; puis, il se jeta sur un homme qui voulut lui donner un coup de lance; mais, sur ces entrefaites, les balles qu'il avait reçues produisirent leur effet, et il tomba mort. » M. Livingstone avait cependant des occupations plus sérieuses : il ne négligeait rien de ce qui pouvait augmenter ses connaissances médicales, et ne laissait pas échapper l'occasion d'en faire l'application aux indigènes qu'il rencontrait ; il était aussi missionnaire, mais de façon à ne pas être embarrassé de ce rôle. Il ne suffit pas, pour prêcher l'Evangile aux idolâtres, de répondre à l'idée qu'on se fait, en général, d'un missionnaire, et de se promener simplement avec une bible sous le bras ; on doit, si je ne me trompe, chercher surtout à créer des relations commerciales, comme le moyen le plus rapide de faire cesser l'i solement que le pagariism,; engendre. On comprend qu'avec un auteur qui envisage ainsi la question religieuse, il ne faut pas s'imaginer qu'on accom- pagne dans ses courses un missionnaire, comme nous, catholiques, pouvons avoir la faiblesse de nous le représenter. M. Livingstone chemine bravement sans se perdre dans les détails de la prédication, et il faut dire que pour la masse d.es lecteurs, l'intérêt du livre n'en est pas diminué ; mais cela peut étonner quelques-uns des autres, de la part d'un révérend docteur. Quoi qu'il en soit, le récit des Explorations dam l'intérieur de l'Afrique australe seront lues et méritent une sérieuse attention, comme présentant un intérêt constamment varié, une grande bonne foi, un nombre considérable d'anedotes, de faits nouveaux, et faisant connaître une partie à peu près ignorée de notre vieux continent.

Di cap de Bonne-Espérance nous passerons au Mexique :

En fait de voyage, les transitions n'élit guère besoin d'être ménagées, et je me contente de ce te indication avant de signaler le travail de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, aumônier de la Légation française, comme digne de la plus sérieuse alfentioll.

L'étude de l'histoire et surtout des antiquités mexicaines a excité une légitime curiosité dans ces derniers temps; mais la France , — si l'on en excepte les recherches de M. Ternaux-Compans, — est restée quelque peu en retard de ce mouvement. Tandis que lord Kingsborough publiait la Collec-

tion des manuscrits et peintures mex icaines ; qu'en Italie on voyait paraître les œuvres de Botturini, et en Espagne celles - de ses nombreux missionnaires, M. l'abbé Brasseur de Bourbourg a voulu combler cette lacune et meure au profit de son pays ce qu'il a pu apprendre pendant un long séjour dans les pays de l'Amérique centrale ; recteur pendant plusieurs années à Rabinat dans le Guatemala , connaissant à fond les idiômes indigènes, l'histoire de ces peuples, il avait déjà entrepris un grand travail, quand la rencontre de deux manuscrits rédigés en idiome guatemalatique, mais écrit en caractères castillans, acheva de le mettre sur la trace des plus précieuses découvertes.

Dans une assez longue préface, M. de Bourbourg fait connaître les sources où il a puisé les docymens qui forment les bases de son histoire ; il donne ensuite quelques notions sur les peintures figuratives des Mexicains , d'après les travaux encore inédits de notre compatriote M. Aubin, notions qui attribuent à ces peuples un système graphique presqu'aussi complet que le système syllabique des Japonais ; parfois même ces caractères acquéraient une valeur purement alphabétique et se rapprochaient encore plus de nos caractères européens. Du reste , M. de Bourbourg, — il faut lui rendre cette justice , — évite les données trop hypothétiques : nous signalerons seulement , à cet égard, les réminiscences bouddhiques et scandinaves qu'il croit avoir trouvées dans les souvenirs des peuplades américaines et les ressemblances des costumes de certains districts du Guatemala, avec les costumes juifs ou arabes.

Le tome premier est consacré au récit de l'arrivée des premières tribus, civilisées au Mexique et dans l'Amérique centrale : nous assistons à la fondation, — évidemment an- térieure de plusieurs siècles à l'ère chrétienne . — de la monarchie du célèbre Yolan et à l'établissement de la nation

Toltèque dans la vallée de Mexico. Dans ces temps anciens, et j'ajouterai incertains, M. de Bourbourg s'attache an prophète des Toltèques , à Quetsalcohuatt , et nous parle en détail de cet intéressant épisode.

Fils du prince de Culhuacan, Quetsalcohuatt dut, à la mort de son père assassiné par ses sujets , prendre la fuite et se retirer dans quelques parties inconnues du Mexique. Au bout de quinze ans , disent les chroniques, il reparut dans ses Etats avec une troupe d'artistes et de sa vans , et commença à prêcher une nouvelle religion où l'on croit reeonnaître quelques traces du christianisme, comme le célibat des prêtres et la confession auriculaire. Devenu plus fort, Quelsalcohualt défend la guerre et les sacrifices humains et donne la croix comme symbole de la nouvelle foi qu'il cherchait à établir. Elu roi de Tollan, pays dont le chef venait de mourir, il donne à cette ville une grande importance et lui fait acquérir la domination, au moins morale, de tout l'Anahuax; mais la rigueur même avec laquelle il poursuivait de sages réformes , amena une insurrection , devant laquelle Quelsalcohualt , fidèle à ses principes, se retira sans combattre. Suivi dans sa retraite par une foule considérable, il fonde une ville dite Cholula (cité de l'exilé); mais il y fut poursuivi par son ennemi et dut aller se cacher da-ns les montagnes du Sud. La décadence de la monarchie tollane commença aussitôt et celle-ci disparut devant l'invasion par les nations qui y étaient encore au moment de la conquête espagnole. Plu- sieurs années de guerres civiles, de famine , de peste , décimèrent la nation toltèque ; puis, au dire des chroniqueurs indigènes , les averlissemens des dieux se multiplèrent, devinrent plus frappans, Enfin, le génie de l'empire se présenta à l'assemblée des princes à Teotihuaken, et leur ordonna de quitter une patrie où ils n'auraient plus qu'à souffrir. La plupart obéirent et vinrent peupler le Guatemala. Les tribus du Nord envahirent alors la vallée de Mexico et commencèrent une occupation régulière au bout d'une cinquantaine d'années de désordres ; peu à peu ils se confondirent avec ceux des aborigènes qui n-'avaient pas cru devoir se conformer aux prescriptions de leurs divinités et finirent même par adopter la religion, les usages et le langage des Toltèques.

M. de Bourbourg, dans le troisième volume, étudie à fond1 la religion, l'industrie , les arts et l'organisation des peuples qui habitaient cette portion de l'Amérique avant que les Espagnols y eussent débarqué. Deux des plus curieux chapitres sont consacrés à l'astronomie , science singulièrement déve-

loppée chez les anciens Mexicains : ils connaissaient parfaitement les causes et le3 mouvemens des éclipses , el on a été jusqu'à leur attribuer l'usage de quelques-uns de nos instrumens d'optique. Il trace ensuite un lugubre tableau des sacrifices humains, qui constituaient une partie considérable de la religion' aslèque , et qui y étaient assurément plus nombreux que chez aucun peuple du monde. M. de Bourbourg assure qu'on immola jusqu'à dix mille victimes à la fois au dieu de la guerre, pour invoquer sa protection : il ajoute même que certaines tribus se livraient ,'à date fixe, des combats, sans autre motif que ceiui de se procurer des sujets pour ces horribles fêles.. Je me hâte d'ajouter que je reproduis les faits avancés par l'ancien recteur de Rabinol , sans prétendre les garantir. Enfin ces Indiens élaient également entropophages , malgré un certain deg ré d'avancement dans la vie civilisée. -

Les Toltéques possedaient une organisation féodale et communale qui ne peut être comparée qu'à notre état au moyenâge ; mais dès l'arrivée de Fernand Cortez, cela avait bien changé, et Montezuma avait asservi la plupart des grands vassaux, et transformé la royauté précaire de ses prédécesseurs en une souveraineté héréditaire et puissante. Dans le Guatemala , au contraire . la classe moyenne tendait à l'emporter, et sur certains points, on rencontrait de véritables municipes se gouvernant d'une manière très indépendante.

Au point de vue artistique, M. de Bourbourg fournit les plus curieux détails. Quoique les Mexicains n'eussent pas d'autres bêtes de somme que le chien , leur agriculture était florissante, et ils cultivaient avec succès le maïs, l'agave, le cotonnier et le cacaotier : les plantes potagères remplissaient de vastes jardins. Dans les villes, on voyait des monumens considérables, des palais, des ménageries , un Hôtel des invalides à Teskuko. On admire les produits de l'orfèvrerie de cette époque, et aussi ces vases de terre fine, peints avec soin,

et des formes les plus élégantes : ces débris sont très rares aujourd'hui ; mais les nombreuses ruines dont le Mexique et le Guatemala sont jonchés témoignent en faveur des recherches de M. de Bourbourg , et prouvent que , bien avant le quatorzième siècle, il y avait de l'autre côté de l'Atlantique une civilisation puissante et originale.

On comprend que je n'ai pu qu'indiquer les traits principaux de cette grande histoire , qui, dans son genre , a plus d'un point de rapprochement, quant à l'intérêt avec celle des Egyptiens, car elles contiennent toutes deux les annales de

deux civilisations éteintes. M. de Bourbourg s'est courageusement consacré à cette grande entreprise. Il l'a fait avec goût, o! 1 le voit; avec conscience; un peu longuement parfois; mais dans un temps où l'on a si peu l'habitude de travailler sérieusement, je ne lui ferai pas, à cet égard, une trop méchante chicane.

XXIII.

9 Décembre 185,9.

Histoire de la réformation française , par M. F. Puaux ,

2 vol. in-18. Paris, Michel Lévy, 1859.

M. Puaux est un protestant et je crois même un ministre du culte prétendu réformé, et cela suffit, tout d'abord, pour donner à penser dans quel sens est écrit son ouvrage; mais puisqu'il est composé pour « faire connaître aux adversaires de « la Réforme le grand drame qui commence dans le cabinet « de Lefebvre d'Etaples et finit au pied de l'échafaud de Ca« las », je pense qu'il ne sera pas déplacé de l'examiner ici. M. Puaux s'annonce à nous comme un enfant des Cévennes , un descendant des vieux Camisards et, quoique j'eusse préféré un autre litre de recommandation , j'ai voulu voir, en lisant ce travail, si l'auteur a atteint son but, c'est-à-dire « détruit auprès de ses frères catholiques de vieux préjugés. » Franchement, il n'a rien détruit du tout dans mon esprit . et je dirai, avant d'aller plus loin, à M. Puaux, que la première qualité d'un livre qui prétend séduire et convaincre, est de ne pas être mal imprimé comme celui-ci, qui , sorti de presses amienoises, ne porte que la couverture de celui de nos éditeurs qui nous a peut-être habitués aux plus élégantes éditions.

L'Histoire delà réformation française commence naturellement avec l'avènement de François Ier, avec la renaissance , « le tombeau du moyen-âge et l'aurore d'un jour où l'esprit humain, trop longtemps captif, brisa ses chaînes.» M. Puaux commence , non moins naturellement , par nous tracer le plus sombre tableau de l'Eglise, empruntant ses traits à

Léonard Arétin, et nous montrant la nécessité d'une réforme qu'Adrien VI. dit-il, souhaitait,, mais que Home repoussait.» Il fallait donc que d'autres se chargeassent de ce grand tra- vail, qui se trouva facile, toujours d'après M. Puaux , par diverses causes heureusement nées en même temps : la résistance de l'Eglise de France à la cour romaine ; le travail que provoqua la renaissance dans les esprits; l'amour de la nouveauté; l'extrême mobilité du caractère de François 1er; l'invention de l'imprimerie; la traduction faite alors de la Bible que cette découverte popularisa, enfin, le caractère de ceux qui mirent la main à l'œuvre. M. Puaux veut bien qu'ils n'aient pas tous é!é irréprochables, mais il admire des hommes « ardens comme Luther, doux comme Mélanchton , dé« cidés comme Zwingle, indomptables comme Knox , con« vaincus comme Viret, austères comme Calvin » , deux autres hommes concoururent encore puissamment alors à la révolution religieuse , «.au démolissement de l'édifice romain » : ce furent Rabelais et Erasme.

Je me permets une observation : M. Puaux parle du « dcmolissement de l'édifice romain »; mais je croyais que pareil moine s'employait que pour un monument réellement abattu, rasé, détruit, et il me semble que cette ruine se tient encore debout. Un mot de plus, mais cette fois sans discussion. Je \_\_ n'avais jamais bien compris comment les prolestans s'arran- geaient pour les siècles écoulés e ntre l'apparition de NôtreSeigneur et la prédication de Calvin et de Luther: or, voici le système de M. Puaux : il admet les temps de l'Eglise primitive, mais il proclame l'erreur à partir de la publication du Credo, qui lui représente « le naufrage de l'Eglise quant à la foi», de manière que, certainement le fidèle qui aurait écouté saint Paul eût renié le Pape, et vice versâ. Ainsi, il y a eu quelques années de vraie foi, puis éclipse totale, que dis-je, déluge d'iniquités de toutes sortes, jusqu'au commencement du XVI' siècle, multiplicité d'erreurs plus ou moins absurdes, dont l'une des plus grandes fut 'e monachisme!

Je reviens à l' Histoire de la ré formation en France; elle eut pour premier acteur l'évêque de Meaux, Guillaume Briçonnet, ét un professeur de l'université, Lefebvre d'Etaples. Guillaume Briçonnet, emporté par le désir de mieux connaître les textes sacrés, qu'il étudiait sans cesse, appela auprès de lui quatre hommes qui jouissaient d'une grande réputation de savoir : Faret, Lefebvre d'Etaples. Arnaud et Gérard Roussel ; tous les quatre étaient d'ardens adeptes de la réforme, toute puissante déjà en Allemagne, et ils exercèrent sur le prélat une assez

forte influence pour qu'ils pussent causer de grands troubles dans le diocèse de Meaux, d'autant que quelques personnages considérables penchaient déjà, en France, pour la réforme La Sorbonne s'émut, une enquête eut lieu, et Briçonnet reconnut solennellement ses torts, tandis que les quatre docleurs s'empressaient de repasser le Rhin.

Cependant Calvin préparait, vers le même temps, sa réforme, bien qu'au début, il ne songeât pas à une séparation ; repoussé, il se laissa alors entraîner par les conseils des novaleurs. et après quelques voyages en Poitou et en Guyenne, il se rendit à Bâle et publia son livre de Institution chrétienne.

M. Puaux abandonne ensuite la France un moment pour nous tracer 1 historique de la réforme à Genève , élude si brillamment tracée par M. Mignet, et il franchit de nouveau nos frontières quand la religion nouvelle a déjà chez nous de fortes racines, grâce à la protection ouverte de la sœur du roi ; mais aussi quand François I" se décida à frapper les premiers « martyrs luthériens » (1556); il voulut réparer le mal qu'une trop longue indifférence avait laissé croître, et malgré une répression des plus violentes, je n'hésite pas à le reconnaître et à déplorer une sm glanle exécution, la réforme avait à la fin de ce règne pénétré dans trente-trois villes de dix-sept provinces différentes.

Je m'arrête , car je n'ose me lancer avec M. Puaux dans . la grande histoire de la réforme, qui, après la mort de François II, devient réellement l'histoire politique de la France, celle de la Ligue, aussi bien que celle du protestantisme , et ne saurait être appréciée dans les bornes d;un article comme celui-ci. Aussi bien peut-on deviner sous quel jour les faits sont présentés ; non pas que je blâme M. Puaux, car la conviction est toujours une excuse qui honore un écrivain, et il ne pouvait assurément concevoir son travail à un autre point de vue ; mais je regrette qu'il n'ait pas toujours recherché assez soigneusement les sources où il a puisé ses renseignemens , et, d'après la manière dont il raconte un épisode important de nos luttes religieuses, je crains de ne pouvoir souvent lui accorder une bien grande confiance. Il dit en commençant : « Les sources où j'ai pu sé les matériaux de ces ouvrages sont nombreuses et sûres. Plusieurs des documens que j'ai entre les mains ont la valeur des plus précieux manuscrits. » La première chose était d'indiquer ces sources et ces documens, et il y a bien peu de notes indicatives dans les deux volumes de l'Histoire de la réformation française.

L'épisode auquel je fais allusion est le massacre de Vassy,

point de départ, ou plutôt prétexte de la déclaration de guerre religieuse. Voici le récit de M. Puaux : « Quand tout fut prêt, le duc de Guise, accompagné de la duchesse sa femme, du cardinal de Guise, son frère, et suivi de deux cents hommes armés d'arquebuses et de poignards, alla coucher à Dommachei-Ie-Franc ; le lendemain, 1er mars , il arriva à Vassy où depuis huit jours l'attendait une troupe de soldats. Les réformés étaient à ce moment réunis au nombre de douze cents dans une grange qui leur servait d'église ; ils y étaient sous la protection du roi et de l'édit de janvier. Le ministre Morel avait commencé les prières , quand deux coups d'arquebuses furent tirés sur les personnes qui étaient sur les estrades. On voulut, mais vainement , fermer les portes ; les gens du duc de Guise se précipitèrent au milieu des fidèles inoffensifs en poussant.des cris et des paroles blasphématoires ; rien ne put les retenir. Pendant une heure, ils frappèrent , tuèrent, égorgèrent : le sang coulait ; soixante personnes des deux sexes restèrent mortes sur la place, et plus de deux cents reçurent des blessures graves. Le duc contempla constamment le carnage sans témoigner la moindre émotion.... L'affaire faite, Guise et ses aides re retirèrent. »

M. Puaux cite, par extraordinaire,comme sources de ce récit, Théodore de Béze et les Mémoires de Condé, et je gémis bien sincèrement de lire dans un livre qui veut être pris au sérieux un récit aussi hardiment défiguré. Le massacre de Vassy n'a été qu'une échauffourée malheureuse, une querelle exploitée par l'esprit de parti, comme le disent très nettement la Popelinière, d'Aubigni, de Thou, et même Condé dans ses Mémoires, tome m, page 111 à 149 que M. Puaux me semble avoir mal lus ! Mais je vais, à mon tour, raconter ce massacre où il y eut 45 morts au lieu de 60, et 100 blessés au lieu de 200, et je prends ces divers chiffres dans une relation protestante, petit factum, imprimé au moment même, et intitulé : « Crudelitas Guisiaca in oppido Vassio commissa , calendis martii 1562. » On avouera que ce titre n'indique pas un auteur ami. Je suis obligé de résumer ce document qui , par sa longueur, remplirait entièrement cet article.

Le duc de Guise , dit l'auteur anonyme, en arrivant auprès de Vassy, entendit le son d'une cloche et apprit que c'était celle qui convoquait les réformés à l'office ; les officiers qui l'entouraient alors lui demandèrent la permission de les huguenoter. Arrivé sur la place, le duc fit entrer le capitaine des Brosses avec sept soldats dans le temple ; ils en ressortirent presqu'aussitôt, mais le reste de la troupe enfonça les portes

et commença la fusillade, tandis que M. de Guise restait dans le porche. « Quatre jours après, on compta quarante-cinq morts qui furent inhumes par leurs proches, mais il y avait environ c ent blessés.» (1) Telle est la substance du récit d'un réformé; mais il est bon maintenant de rappeler les faits véritables.

Vassy formait alors un centre protestant assez important et dont les membres surtout faisaient beaucoup de propagande ; l'évêque de Châlons-sur-Marne s'y rendit et chercha d'abord à user de conciliation. Sa démarche fut impuissaute et les catholiques s'étant plaints hautement à la duchesse douairière de Guise, Antoinette de Bourbon , elle pria son fils de venir pour aviser aux mesures à prendre dans une affaire qui pouvait sérieusement menacer leur position dans la principauté de Joinville. Le duc de Guise se rendit à l'appel de sa mère, et vint en Champagne en rentrant d'Allemagne; mais il ne parait pas cependant que son passage à Vassy se rattachât directement à cette question. Il se rendait de Joinville à sa maison de chasse d'Elcaron avec son frère le cardinal, son fils aîné, sa femme, grosse de plusieurs mois, et un jeune fils de sept ans; on avouera que ce n'est pas en pareil équipage qu'on s'en va guerroyer. Le duc s'arrêta le matin pour venir entendre la messe à Vassy, et, se voyant aussi près du temple où la plupart des réformés étaient rassemblés , il voulut saisir cette occasion de les haranguer pour stimuler leur obéissance, singulièrement refroidie. Il envoya donc deux de ses gentilshommes pour annoncer sa venue; mais on leur ferma rudement la porte, et on les accabla de pierres et bientôt de coups d'arquebuse eux et ceux de la suite du duc, «les- quels n'avaient que leurs épées au côté.» Le duc vint aussitô t et reçut lui-même trois coups ; tandis que quinze à seize de ses gentilshommes étaient renversés. On comprend, dês-lors, que les soldats catholiques aient agi avec vigupur, avec eruauté même, tandis que les protestans s'échappaient par une porte secrète de communication de leur temple avec une maison voisine. Tel est le récit contemporain qui parait d'accord avec la raison et les historiens sérieux ; dans les autres n'y a-t-il pas une preuve flagrante d'exagération quand on

(t) Ce qui est advenu au vray à Vassy, etc , dans les archives curieuses de l'Histoire de France, Ire série , tom. IV, Dage3. Ce document me semble aussi digne de- foi que ceux auxquels M. Puaux se rapporte et qui sont publiés dans le même rqcueil , quoiqu'il ne l'indique pas.

lit que, durant plus d'une heure, les gens du duc de Guise « frappèrent, tuèrent, égorgèrent, » firent une fusillade continuelle. etc., et que , cependant, il n'y eut pas plus de victimes.— J'en trouve le nombre trop grand, j'ai hâte de l'ajouter.— Mais, franchement, douze cents personnes fusillées pendant une heure, dans un espace resserré, auraient di périr jusqu'à la dernière.

Je le répète, l'affaire de Vassy fut un accident malheureux, déplorable, et qui fut exploité avec empressement ; mais il est injuste d'y voir autre chose que ce que je viens de raconter. « Le massacre de Vassy, dit M. Puaux, était plus qu'un coup d'essai. c'était un signal donné à la France catholique pour qu'elle se soulevât en masse contre les huguenots. » M. Puaux , du reste, se départit rarement de la même exagéra-, tion , et on peut en avoir la preuve en lisant les réflexions dont il accompagne son récit de la Saint-Barthélemy, et notamment le chapitre où il examine la question de savoir si les sujets peuvent résister à main armée contre leurs souve- rains. Après avoir étudié cette question depuis les temps bibliques et fait remarquer que la Bible ne mentionne nulle part « ce droit divin que certaines familles régnantes s'arrogent encore de nos jours , » M. Puaux reconnaît que ce problème est difficile à résoudre, mais que cependant il résulte du texte : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu , » que le sujet peut résister si le souverain lui ordonne de renier le vrai Dieu. Mais il faut toujours en revenir à demander quel est l'arbitre qui décidera entre le prince et le sujet ; or, cet arbitre est, à mon sens, un triste personnage , d'ordinaire la révolte. Je dois ajouter que M. Puaux croit que le parti de la réforme aurait dû, au seizième siècle, se laisser complètement exterminer sans résistance , et qu'alors la France serait toute protestante, « car le catholicisme romain se serait noyé dans le sang de ses victimes, comme Rome païenne périt étouffée dans celui des premiers chrétiens. » Il me semble que les réformés ont répandu au moins autant de sang que les catholiques, cependant !

Il faut que je m'arrête : aussi bien, l'étude à laquelfe je fais allusion termine l'ouvrage de M. Puaux ; et pourtant je suis bien loin d'avoir tout dit, et sans parler d'un style fréquemment négligé, je pourrais encore citer bien des fautes. Pourquoi M. Puaux cite-t-il « le célèbre Clemangis, archidiacre de Bayeux ? » Le célèbre Clemangis s'appelle Nicolas de Clamanges, du nom d'un village du département de la Marne , où il est né; de même que l'évêque Burgensis ( tom. II, p. 140) se

nomme Jérôme Bourgeois ; de même que la conversation prêtée à Charles IX et à Catherine de Médicis la veille de la Saint-Barthélemy, est une ingénieuse amplification. Ce n'est malheureusement pas la première fois qud M. Puaux se laisse entraîner à des récits inexacts, et nous n'en voulons pour preuve qu'une certaine brochure intitulée : Extraits de naissance, pubiiée en 18i6, et dans laquelle l'auteur mentionne les dates des principales erreurs catholiques : « Culte des saints, inventé en 375. — Primauté du Pape . en 700. — Les sept Sacremens, en 1160. » N'est-ce pas la fantaisie poussée à ses dernières limites, et que je n'ose qualifier comme l'a si bien fait Mgr de Ségur dans ses remarquables Causeries familieres sur le protestantisme d'aujourd'hui?

XXIV.

16 Décembre 1859.

Histoire de l'Impératrice Joséphine , par M. Joseph Aubenas, tome II et dernier, Paris , Amyot, 1859.

Dans un premier volume publié en 1857, M. Aubenas racontait l'origine de la famille de Tascher et l'histoire des Beauharnais au dix-huitième siècle : il s'emparait ensuite de Joséphine et conduisait son récit jusqu'au retour d'Italie C'est au milieu des fêtes splendides que le Directoire, les Anciens et les Cinq-Cents offrirent à l'envi à l'heureux général et à sa femme, que. s'ouvre ce second volume d'un intérêt bien plus grand encore. M. Aubenas raconte simplement et, il faut formuler tout de suite ce reproche , car, plus tard , on n'aurait plus le courage de le lui faire, il laisse voir un faible des plus partiaux envers son héroïne; mais on comprend ce faible quand il s'agit d'une femme bette , jeune, élégante comme l'impératrice Joséphine, si bien faite pour recréer une société nouvelle dans la France au sortir de la tempête. Je ne puis être aussi sévère dans ces circonstances que je voudrais l'être par fois, et quand je vois les esprits les plus éclairés , les plus rigides . se laisser également entraîner par les charmes de cello dont ils se font les historiens, je ne puis blâmer

leur silence complaisant, persuadé que je ferais comme eux en pareille circonstance.

M. Aubenas ne laisse rien à apprendre après lui sur Joséphine : on lui avait dit, écrit-il en finissant , que l'existence de l'impératrice n'offrait pas les élémens d'une histoire; M. Aubenas a fort heureusement pe-nsé le contraire, car, comme il ajoute , il y a là non-seulement à étudier les \icissitudes d'une destinée non commune, le caractère aimé et l'influence sociale d'une femme qui s'est élevée au niveau de sa destinée ; mais il y a surtout à mettre en relief le tableau, jusques ici négligé, de la vie intérieure d'un grand homme. « Dans ce livre, nous l'espérons, plus qu'en aucun autre, apparaîtra, dans sa simple et vivante vérité, ce Napoléon de l'intimité, de la famii'e, du cœur, indignement travesti d'abord, nié ensuite et, même à ce jour, imparfaitement connu.» M. Aubenas ne s'avance jamais sans produire d'incontestables preuves : son travail est, si je puis le dire , un composé habilement trié et relié des ouvrages sérieux publiés sur la période qu'il embrasse , et au point de vue où il se pose ; et ce n'est pas un mérite ordinaire que d'avoir donné à de nombreux extraits le charme et l'intérêt d'un récit original : M. Aubenas ne s'en cache pas. d'ailleurs , et dans ce second volume . il s'efface à chaque instant devant M. Thiers , devant M. de Beausset , M. Stanislas de Girardin , l'académicien Arnaud (celui dont Bouilly, disait : « Lorsqu'Arnault lit ses poésies légères, il me semble voir un bœuf broutant des violettes) — devant le bon Bouilly lui-même , le comte Tbibaudeau , la duchesse d'Abrantès, M. de Menneval, tous principaux historiens intimes de l'époque impériale.

Après les fêtes politiques dont nous avons parlé plus haut, le général Bonaparte passa quelque temps à mener une vie assez retirée dans l'hôtel de la rue de la Victoire, où il réunissait seulement un certain nombre de littérateurs, où Arnaud et Legouvé lisaient leurs tragédies. Mais bientôt l'expédition d'Egypte vint le rendre à ses occupations favorites et il lui fallut user d'autorité pour empêcher sa femme de l'y accompagner ; elle le conduisit jusqu'à Toulon et s'en revint à Plombières où un grave accident,— la chute d'un balcon,— faillit compromettre son existence : elle rentra ensuite à Paris et acheta , non loin de cette capitale , la villa de la Malmaison qu'elle commença , dès ce jour, à transformer pour en faire peu à peu ce qu'elle devait être, une splendide habitation royale Là elle menait une vie grave et recueillie, recevant surtout les hommes que le général aimait à voir

dans ses s alons , presque tous écrivains ou artistes ; quant aux femmes, c'était déjà ce que la société possédait de plus brillant à Paris - la comtesse d'Houdetot, Mmes Caffarelli , de Damas et Audréossy, dont les maris combattaient en Egypte, Tallien et Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Les victorieuses nouvelles qui arrivaient d'au-delà des mers grandissaient chaque jour Madame Bonaparte, en même temps qu'elles la rassuraient au milieu d'inquiétudes qu'une correspondance , trop peu régulière, ne pouvait amoindrir. Le 18 brumaire fut la conséquence de la grandeur, populaire déjà , du général en chef de l'armée d'Egypte, et le conduisit à la dignité consulaire et aux Tuileries, où il habita seul, ses deux collègues ayant compris qu'ils ne servaient réellement qu'à dissimuler un véritable souverain, et qu'ils devaient lui laisser toutes les apparences du pouvoir. Le 19 février 1800 , Bonaparte vint s'installer au château avec un grand appareil militaire, et y amena sa femme qui parut y arriver pour la première fois, presque comme une reine. Personne, d'ailleurs, ne s'y tromp1it et, bien qu'aucune cour ne fût organisée , Joséphine en avait réellement une autour d'elle. Elle se mit, dès ce jour, à l'œuvre pour relever l'esprit des sociétés, et s'adressa tout d'abord à la femme qui pouvait le mieux la guider pour renouer les traditions avec l'ancien régime, Madame de Montesson, femme morganatique du duc d'Orléans , père d'Egalité, et à laquelle Bonaparte rendit son riche douaire. L'ex-vicomtesse de Beauharnais se vit bientôt recherchée par de nombreuses dames de l'aristocratie, et elle multiplia envers elles les services et les bonnes œuvres , s'efforçant de réparer, au moins pour quelques-unes, les crimes de la révolution. Joséphine n'était pashoslite aux Bourbons, tant s'en faut, et peutêtre souhaita-t-elle la réalisation des rêves du parti royaliste d'alors, de voir son mari déposer sa couronne aux pieds du comte de Provence. La triste soirée de la machine infernale vint rompre d'une façon sanglante cette période de creuses rêveries et d'espérances illusoires, et donna, du moins, à Joséphine , la double gloire de montrer un courage, dont uu autre femme, hélas ! a dû , dans des circonstances analogues, faire preuve de nos jours , et d'arracher par ses prières des victimes à la redoutable colère de son mari.

La vie du premier consul aux Tuileries était déjà celle d'un souverain, et M. Aubenas y consacre sous les titres de : Les Tuileries, la Malmaison, un chapitre des plus intéressans , que je ne puis guères qu'indiquer pour ne pas trop m'attarder dans ma marche. Il continue à nous faire connaître la

société qui se formait auto u r de Mme Bonaparte, et qui s'augmentait sans cesse; c'étaient d'abord les jeunes femmes des heureux lieutenans du premier consul, Mmes Lannes , Junot. Davoust, Savary, Duroc, Ney, de Lavalelte , de Lauriston , Mortier, de Bourrienne, Marmont, appartenant presque toutes à des familles distinguées, Mme Moreau qui devait plus tard si cruellement affliger son amie de pension , Mmes Mechin et Visconti, beautés remarquables , Mmes Hamelin , de Chauvelin, de Chasteller, de Lameth , d'Aiguillon , de Vergennes, de Luçay, de Nicolay... et autour d'elles venaient se grouper quelques représentais illustres de la vieille société monarchique. Joséphine recevait tout ce monde avec une grâce que pas un contemporain n'a méconnue; elle était bien appuyée dans son œuvre par sa fille, cette Hortense dont la duchesse d'Abrantès disait : « qu'elle plaisait impérativement. » On recevait alors presque tous les soirs aux Tuileries, ce qui n'empêchait pas Mme Bonaparte et sa fille de se montrer souvent dans les bals qui se donnaient alors; souvent aussi Joséphine réunissait quelques intimes à déjeûner, ce qui apprenait aux jeunes femmes , nous dit encore Mme d'Abrantès , à s'enhardir et à devenir bien moins tapisserie pour le salon du premier consul.

A la Malmaison l'on vivait plus gaiment il y avait déjà moins d'étiquette ; c'étaient des parties continuelles dans les ravissans environs de cette maison de campagne, devenus magnifiques en peu de mois; des chasses des comédies , mais surtout des causeries auxquelles Bonaparte se plaisait et où il montrait son esprit léger , varié et éminemment français. Le consulat à vie 'amena un changement le général se considéra publiquement comme un souverain ; une certaine étiquette revint à la mode et Joséphine eut , dès lors « quatre dames pour lui aider à faire les honneurs du palais; » ce furent Mmes de Rémusat, de Talhouet , de Luçay et de Lauriston. Le mariage d'Hortense venait de se célébrer avec le frère de Bonaparte. La voyage triomphant de Normandie suivit et montra à Joséphine combien son mari était vraiment populaire. Elle devait donc être bien heureuse Non, car, dès ce moment, l'inquiétude avait pénétré dans son cœur et devait empoisonner ses plus grandes joies ; quand le premier consul accepta le consulat à vie , s'élevant ainsi progressivement et de manière à habituer les esprits à agréer un avènement nouveau en l'y provoquant, quelques esprits audacieux ou pressés voulaient le contraindre à se déclarer, dès ce jour, empereur; mais ils ne séparaient pas son ac-

cès au trône d'un divorce qui lui permit d'avoir un héritier, bonheur dont la santé de Joséphine , détruite par une cruelle prisun sous la terreur, ne pouvait lui laisser l'espoir. Il est inutile de m'appesantir sur ce sajet, mais on comprendra combien cette tentative, qui parvint à la connaissance de Joséphine, combien cette pensée qu'elle était cause de graves embarras pour l'avenir de la dynastie que voulait, fonder son mari , assombrissaient cette âme essentiellement bonne et sensible.

Les événemens se préparaient cependant : Bonaparte, après la rupture de la paix d'Amiens, fit un second voyage sur les côtes de la Manche et en Belgique avec sa femme; il revint pour découvrir la conspiration de Cadoudal, qui permit encore à Joséphine de sauver quelques malheureux ; mais elle ne fut pas prévenue à temps de la déplorable condamnation de Mgr le duc d'Enghien, « on l'entendit plus d'une fois, dans cette lugubre matinée, s'écrier, avec un accent parti du cœur :— Mais qui donc a pu lui donner un semblable conseil? Ah! que ne l'ai-je su à temps ! j'aurais détourné ce malheur 1 » Bonaparte n'aimait pas à initier sa femme à ce qu'il faisait, il craignait son bon sens, son cœur, et il ne savait comment échapper aux sages conseils que souvent elle lui donnait. « Mêle-toi de filer, » lui dit-il un jour, dans une < grave circonstance.

Quant il s'agit de l'Empire et du sacre, la proposition du divorce fut de nouveau et plus nettement formulée à Napoléon ; il la repoussa une seconde fois et voulut que Joséphine fût complètement associée à sa gloire et à sa grandeur. « En recevant, devant la France et l'Europe assemblées, une telle couronne,et d'une telle main, la première pensée de Joséphine fut, à coup sûr, une prière à Dieu pour le bonheur de ceépoux bien-aimé qui la comblait de tant d'honneurs ; report tant ensuite sa pensée vers son lointain et modeste berceau, elle dut se dire aussi, à l'imitation de Napoléon et par un même élan de cœur : — Si ma mère me voyait ! » Quelques jours auparavant, Napoléon avait dit, en effet, à l'un de ses frères, au milieu des préparatifs qui se faisaient pour le sacre : « Si notre père me voyait! »

Joséphine accompagna ensuite Napoléon à Milan, quand il alla s'y faire sacrer roi d'Italie, elle eut le bonheur de voir son fils nommé vice-roi, et toujours aussi aimé et estimé de celui qu'il appelait son père ; puis, il lui fallut se séparer de l'Empereur, qui partait pour sa glorieuse campagne de 1805, et bientôt un premier chagrin allait ouvrir la période doulou-

reuse de la vie de Joséphine : le prince Louis, créé roi de Hollande, emmena Hortense avec lui, et ce départ affligea profondément sa mère. L'Empereur, cependant, se montrait toujours aussi tendre, aussi empressé pour elle; nous en avons la preuve par les nombreux billets qu'il lui écrivait à toute heure , que jamais les plus sérieux événemens ne pouvaient ralentir, et dans lesquels il multipliait les expressions les plus tendres. Mais je l'ai dit : Joséphine était frappée au cœur, et, chaque jour, elle songeait à la possibilité, à la nécessité d'un divorce que remettaient de temps en temps sur le tapis quelques-uns de ses adversaires; les victoires de l'Empereur l'affligeaient plus qu'elles ne la réjouissaient, car elles lui montraient Napoléon de plus en plus engagé dans la voie qui lui rendait toujours plus nécessaire un héritier de sa gigantesque monarchie. Joséphine demanda à le rejoindre quand il s'établit en Pologne; mais elle ne put l'obtenir, el, à son inquiétude, vinrent se joindre alors les toi tures d'une jalousie fondée. Elle ne pouvait se décider à pratiquer les règles de cette terrible doctrine, que l'Empereur lui développait si gracieusement quand il lui écrivait « Je reçois ta lettre du 27 novembre, où je vois que ta petite tête s'est montée. Je me suis souvenu de ce vers :

Désir de femme est un feu qui dévore.

« Il faut, cependant, te calmer. Je t'ai écrit que j'étais en Pologne, que, lorsque les quariieer d'hivers seraient assis, tu pourrais venir; il faut donc attendre quelques jours. Plus on est grand et moins on doit avoir de volonté; l'on dépend des événemens et des circonstances. Sous peu de jours, j'espère t'appeler, mais il faut que les événemens le veuillent. La chaleur de la lettre me fait voir que vous autres, jolies femmes, vous ne connaissez pas de barrière; ce que vous voulez doit être; mais moi je me déclare le plus esclave des hommes; mon maître n'a pas d'entrailles, et ce maître c'est la nature des choses. »

Les batailles d'Eylau et de Friedland terminèrent cette campagne; trois jours après celle-ci, l'Empereur rentrait à Paris, et Joséphine, revoyant Napoléon le même qu'auparavant, put goûter encore quelques semaines Je bonheur; ce furent les dernières. La campagne suivante se termina par la paix avec l'Autriche, et on croit que, dès ce jour, Napoléon se décida à un divorce qui lui permettait une alliance avec son ennemi de la veille. « Mon amie, écrivait-il à Joséphine le 21 octobre, je pars dans une heure. Je serai arrivé à Fontainebleau

du 26 au 27 : ne peux-tu t'y rendre avec quelques dames? » Rien de plus, et il est permis de le dire, quant on songe aux termes vraiment tendres et passionnés des billets qu'il avait l'habitude de lui écrire.

Nous ne nous appesantirons pas sur le divorce : je n'aurais plus de place et, d'ailleurs, c'est un sujet qu'on ne saurait analyser après le dramatique et cependant bien simple récit qu'en fait M. Aubenas, récit qui imprime au lecteur une dou- loureuse tristesse et qui lui fait dire à lui-même ces paroles que l'empereur ne prononça que plus tard, quand il se vit seul sur son rocher : « C'est mon divorce qui m'a perdu. » Je ne parlerai pas de la notification définitive de cette grande détermination, de la douleur de Joséphine, du courage d'Hortense, de l'admirable attitude d'Eugène; puis, quand tout fut terminé, de la te' dresse affectueuse que l'empereur montra de nouveau pour celle qui était « véritablement son bon ange. » Joséphine ne se démentit pas un instant, mais elle ne put jamais prendre son parti, non de ne plus être l'impératrice régnante, mais de ne plus être la compagne de Napoléon. Ce dernier, d'ailleurs, lui laissa une cour véritable et l'entoura de témoignages d'une affection assez constante pour qu'elle n'eût à éprouver aucune des désillusions de la souveraine déchue. Joséphine se relira, comme on sait, tantôt à Navarre, tantôt à la Malmaison, où 1 empereur venait la voir.

Il lui écrivait souvent et l'on peut dire qu'elle s'associa plus qu'une autre, hélas ! aux douloureuses étapes de la campagne de France. Elle n'assista, heureusement, qu'à la première abdication et an départ pour l'lie d'Elbe : une maladie soudaine s'empara d'elle, et elle mourut, de la manière la plus chrétienne, le 29 mai 181 i.

Je n'ose prétendre avoir donné une idée complète du travail de M. Aubenas. Je crois, cependant, être parvenu à indiquer, au moins, la marche suivie par l'auteur et l'intérêt qui s'attache à ce volume. M. Aubenas a su éviter un double écueil : il ne s'est pas enfermé dans un récit abrégé et inutile des guerres de l'empire; il n'a pas fait de son livre une œuvre de parti : tout le monde peut le lire, et il restera comme un des ouvrages les plus curieux à consulter sur celle époque de notre histoire et de notre moderne société, et sur la vie intime de l'homme qui restera dans nos annales comme l'individualité la plus gigantesque, et dont le nom ne peut, dans l'histoire du monde, être associé qu'à ceux de deux ou trois autres.

XXV.

% 7 Janvier 1860.

La reine Marie-Antoinette et la Révolution française , recherches historiques, par le comte de Viel-Caslel, suivies des instructions morales remises par l'impératrice Marie Thérèse à la reine Marie-Antoinette, 1 vol. ia-18, Paris, Techener, 1859. — Histoire véritable de ce qui s'est passé à Toulouse en la mort de M. de Montmorency, in-18 , Toulouse , Abadié, 1859.

M. le comte Horace de Viel-Castel vient de publier le résultat des courageuses recherches auxquelles il s'est livré sur la biographie de la reine Marie-Antoinette : je dis courageuses, car il faut du courage pour se jeter au milieu de ces hideux évènemens qui ont sali notre histoire d'un second et plus lamentable crime ; plus lamentable , puisque la passion a été plus longue et que la victime était une femme et une mère, à laquelle aucune torture morale n'a été épargnée. M. de VielCastel a été frappé, avec raison, de la part inégale de justice faite par l'histoire à deux reines de France dont les têtes roulèrent, à deux siècles de distance, sur l'échafaud. « Nous nous sommes, en effet, souvent demandé comment, malgré la pretendue inflexibilité de l'histoire, l'une avec l'imprudence et la légèreté de son caractère et le fait terrible (le la mort de son époux, dont elle épousa l'assassin, est encore aujourd'hui, pour la légende et pour le poème, une belle et noble figure de martyre; tandis que l'autre avec ses malheurs et ses dévouemens, son invincible courage en présence do ses ennemis et son admirable tendresse pour tout ce qu'elle devait chérir, trouve encore des flétrisseurs qui continuent pour elle l'œuvre des juges qui la condamnèrent. » Nos lecteurs ont nommé Marie Stuart et Marie-Antoinette, et, en effet il pst pénible de penser que l'une est devenue une figure légendaire que les poètes ont chantée, qu'on a transportée sur la scène , et qui a conquis ainsi une immense popularité , devant laquelle disparaissent les crimes dont l'accusation menaçante pèse sur elle, tandis que Marie-Antoinette trouve encore des gens assez malheureux pour oser douter d'elle et l'insulter.

Marie-Stuart, comme dit M. de Viol-Castel, a incarné en sa personne toute la grâce et toute la poésie du XVIe siècle, et je ne veux pas lui adresser ici un sévère, mais juste réquisitoire ; Marie-Antoinette, cependant, enlevée, presqu'enfant, à sa famille, amenée au milieu d'une cour hostile , livrée , sans défense, sans conseils , à ses propres inspirations, ne trouvant pas autour d'elle toute l'affection qu'elle était en droit de désirer, exposée ensuite aux plus graves préoccupations, puis aux plus grands périls, enfin aux plus grandes tortures , retenue dans une prison indigne , séparée de ses enfans , ignominieusement accusée, plus ignominieusement traitée , enfin condamnée..... N'y a-t-il pas, là aussi , matière à légende et à une légende populaire, qui ne craint pas le contrôle ?

Mais je n'ai pas le courage de me jeter comme M. de VielCastel au milieu des fureurs révolutionnaires et de suivre notre malheureuse reine dans ses douloureuses étapes depuis son départ de Versailles au milieu d'un hideux cortège. Je vais essayer de la montrer arrivant en France et reine de France. document que reproduit le noble auteur a une grande importance et fournit le moyen de détruire un pré- jugé, fortement enraciné, qui accuse les parens de Marie-Antoinette d'avoir complètement négligé son éducation morale et religieuse. Ce document n'est autre chose que l'instruction remise par l'impératrice Marie-Thérèse à sa fille le jour de leur séparation , document dont l'authenticité est incontesta- ble , grâce à la présence d'une note écrite par l'auteur de l'instruction , par l'empereur François , lui-même et que le hasard des ventes a fait tomber récemment entre les mains d'un des plus honorables éditeurs parisiens, M. Techener. Je sais qu'en plaidant cette cause, j'exciterai des railleries et des colères , et que le nombre est encore grand de ceux qui aiment mieux croire que l'impératrice s'écria , le jour où sa fille la quittait pour se rendre à Versailles : « Je me venge de la nation française en lui donnant un pareil monstre ! » Or, voici la lettre que cette mère écrivait au Dauphin à ce moment :

« Votre épouse, mon cher Dauphin , vient de se séparer de moi ; comme elle faisait mes délices, j'espère qu'elle fera votre bonheur; je l'ai élevée en conséquence, parce que, depuis longtemps, je prévoyais qu'elle devait partager votre destinée. Je lui ai inspiré l'amour de ses devoirs envers vous, un tendre attachement, l'attention à imaginer et à mettre en. pratique les moyens de vous plaire ; je lui ai recommandé avec beaucoup de soin une sincère dévotion envers le maître des

rois, persuadée que l'on fait mal le bonheur du peuple qui nous est confié, quand on manque envers celui qui brise les sceptres et renverse les rois comme il lui plaît. Aimez donc vos devoirs envers Dieu , je vous le dis , mon cher Dauphin, et je l'ai dit à ma fille. Aimez le bien des peuples sur lesquels vous régnerez toujours trop tôt : aimez le roi votre aïeul , inspirez et renouveliez cet attachement à ma fille. Rendezvous accessible aux malheureux: il est impossible qu'en vous conduisant ainsi, vous n'ayez le bonheur en partage. Ma fille vous aimera , j'en suis sûre, parce que je la connais ; mais , p'us je réponds de son amour et de ses soins, plus je vous demande de lui vouer le plus tendre attachement. Adieu, mon cher Dauphin... »

Nous allons maintenant parcourir l'instruction de l'empereur François, et j'espère que mes lecteurs, ou , du moins , quelques-uns d'entr'eux , seront ensuite convaincus que Marie-Antoinette n'a pas été élevée- d'une manière aussi légère que l'on se plaît à la représenter.

L'Empereur commence en établissant que « la religion, la crainte et l'amour de Dieu étant les seuls fondemens uniques et solides sur quoi on puisse fonder tout, » ce seront ceux qu'il lâchera d'imprimer le plus à ses enfans. L'auguste auteur énumère les qualités et les puissances de Dieu, et veut que ce soit le maître auquel on s'attache le plus , celui auquel on s'adresse avant de rien entreprendre, et en qui seul on peut trouver de véritables consolations : « Dieu est, en outre, un bon maître, un ami à toute épreuve ; il nous veut aider en tout, tant dans ce monde que dans l'autre , et il est toujours prêt à nous écouter,et toujours disposé à nous aider. » L'Empereur assure qu'on ne fait rien de mal sans , auparavant, sentir la lutte intérieure du bon et du mauvais esprit, et que Dieu laisse une grande liberté à celui-ci pour assurer celle de notre volonté; il s'étend assez longuement sur cette question, et arrive ensuite aux conseils sur la manière d'être dans le monde de la façon la plus agréable, « et pourtant toujours convenable au salut, unique objet pour lequel on est créé...; car le monde où l'on doit passer la vie n'a rien que de passager, n'y ayant que l'éternité qui est sans fin. » Il ne peut donc regarder tous les amuseinens que comme des délassemens accordés à l'homme par la bonté divine pour reposer son esprit.

Je regrette d'être obligé de passer rapidement sur des sujets qui, longuement exposés , conviendraient peu à un article du genre de celui-ci, mais je ne puis taire , cependant ,

les derniers conseils de l'Empereur, notamment ceux relatifs à l'emploi des" journées : il veut que ses enfans entendent chaque matin la messe; que souvent, dans le courant du jour, ils évoquent quelques pensées religieuses; il leur ordonne de se confesser chaque semaine,et de faire leurs dévotions au moins une fois par mois; de prendre , chaque année , deux jours pour se préparer à la mort. « Voilà , en raccourci, ditil, la règle de vie que je vous prie de pratiquer pour faire votre salut, principal et unique objet de celle vie , et aussi pour passer tranquillement cette vie sans remords ni chagrins; c'est ce que je trouve de meilleur et de plus solide , c'est à vous autres, mes chers enfans, en la mettant en pratique, de la perfectionner et d'y ajouter ce que l'expérience, parla grâce de Dieu, vous fera connaître de mieux, tant pour votre salut que pour votre conduite dans ce monde : les occasions et les cas ne vous manqueront pas. »

Hélas! les occasions n'ont pas manqué à Marie-Antoinette et, comme le remarque M. le comte de Viel-Castel, elle a dû, dans les derniers jours d'octobre 1792, méditer une belle page que son père écrivait sur la mort. Mais on avouera aussi que ce n'est pns l'instruction religieuse qui a pu manquer aux enfans de l'empereur François, et qu'il est souverainement injuste de représenter la jeune Dauphine comme une poupée » ainsi que le font aucuns historiens dont les noms sont assez présens à mes lecteurs pour qu'il soit inutile de les citer d'une façon plus précise. Marie-Antoinette était jeune ; elle aimait le monde, la vie du monde, où elle brillait et où on l'admirait, quelque malveillant que l'on pût être ; elle fut jeune, inconsidérée parfois , mais elle fut grande aussi dans les épreuves, forte dans les douleurs incommensurables qui torturèrent son cœur de mère , intrépide devant le danger, et calme en présence d'une mort ignominieuse et au milieu des hurlemens d'une foule ignoble. C'est bien quelque chose , et cependant elle n'avait pas un passé à racheter, comme la veuve de François II, et cependant il y a encore des gens qui, après avoir lu le récit des 14 et 15 octobre 1793 par M. de Viel-Castel, auront le triste courage d'accuser Marie-Antoinette !

Le livre de M. de Viel-Caslel, quelque pénible qu'il soit à lire à cause de ce qu'il renferme, présente un grand intérêt et honore son auteur : c'est un pendant au travail de M. de Beauchesne sur Louis XVII, et tous deux doivent, ce me semble, singulièrement affaiblir ce qu'un jeune écrivain appelait encore récemment les crimes inévitables de la Révolution. Je

ne comprends pas qu'on puisse admettre un crime inévitable, car ces crimes là sont , quoi qu'on fasse, ceux qui souillent une nation.

II.

C'est à une autre victime des révolutions que se rapporte la plaquette publiée par un éditeur toulousain , et qui doit commencer disons-le en passant, une série de petits volumes dans le genre du Trésor de pièces rares de M. Aubry, dont il imite avec raison le titre. A cet égard, je ne puis que féliciter l'auteur anonyme de la Notice sur le duc de Montmorency, car elle est aussi m Pressante que soigneusement composée, et tout le monde connaît la vie de ce brillant gentilhomme dont M. Amédée Renée a si élégamment parlé en écrivant la vie de sa pieuse femme ; nous la rappellerons cependant en quelques lignes :

Henry 11, duc de Montmorency et de Damville , comte de Dommartin, premier baron (I), pair, amiral et maréchal de France, naquit à Chantilly, le 30 avril 1595; sa mère était fille du duc de Bouillon, et son père connétable de France. A trentesept ans et six mois juste après, il était décapité dans la cour de l'Hôtel de-Ville de Toulouse. Henry avait cependant été comblé de faveurs : il jouissait de ses hautes dignités presque au sortir de l'enfance et épousa de bonne heure Marie-Félice des Ursins, qui l'adorait; mais il lui fallait les dangers d'une vie agitée et c'est dans les duels , dans les intrigups amoureuses qu'il les cherchait, tout en se montrant excellent, —à ses heures — pour sa femme. Fastueux , beau, brave , généreux à l'excès, le duc avait une véritable cour et il tranchait véritablement du souverain , quand il venait exercera Toulouse ses fonctions de gouverneur du Languedoc. il y habitait un liôtfl au coin des rues de la Dalbade et Brunière Les fêtes qu'il y donnait avec la duchesse de Montmorency sont restées célèbres, mais jamais les plaisirs ne purent cependant détourner le duc de ses devoirs sérieux ; en 1625 il quitta le Languedoc pour aller battre la flotte du duc de Soubise. Mal reçu à la cour, dépouillé de sa charge d'amiral, éconduit par

(1) Le titre de premier baron de France lui était improprement appliqué; les Montmorency étaient premiers barons de la province de l'Isle-de-France, d'où on a étendu au royaume entier cette qualification.

le roi, qui le trouvait trop empressé auprès delà reine, M. de Montmorency, après un nouveau retour obtenu par l'intervention de Marie de Médicis , s'éloigna définitivement et apprit presqu'aussitôt l'exécution de son cousin de Bouteville : il combattit encore pour le roi contre les réformés du Midi et suivit comme volontaire l'armée que Richelieu envoyait au secours de Casai : il en reçut bientôt le commandement, remporta quelques brillans avantages et ne reparut à la cour que pour être honoré du bâton de maréchal : des fêtes splendides auxquelles assista le roi eurent lieu dans l'hôtel Montmorency: ce furent les derniers beaux jours de la duchesse. Peu après et pour des raisons que l'auteur de cette notice ne précise pas, le duc de Montmorency, qui ne devait pas, se semble, avoir beaucoup à se plaindre, embrassa le parti du duc d'Orléans et le soutint de toutes ses forces : la guerre fut déclarée et les rebelles ne lardèrent pas à être complètement défaits sous les murs de Castelnaudary, le 1" septembre 1632.

On sait le reste : Montmorency atteint de dix-sept blessures, fut pris et conduit à Lectoure, tandis que Monsieur, assuret-on, apprenant son trisle soit, se mit à siffler en disant • « Tout est perdu ! » La condamnation devait suivre et le maréchal la subit avec une résignation vraiment chrétienne, tandis que commençait pour sa femme une douleur qu'elle ressentit aussi vive jusqu'à sa mort, malgré les consolations de la piété la plus ardente. Voici ce que son mari lui écrivit le malin de sa mort : « Mon cher cœur, je vous dis le dernier adieu avec la même affection qui a tousjours été enlre nous. Je vous conjure, pour le repos de mon âme et pour celuy que j'espère voir bientôt par sa miséricorde dedans le ciel, modérer vos ressentimens. J'ay reçu tant de grâces de mon doulx Sauveur que vous avez tout subject d'en recevoir de grandes consolation. Adieu encore une fois. »

La relation qui inaugure la collection du Trésor des pièces toulousaines e st une plaquette, très rare aujourd'hui, bien qu'elle ait eu trois éditions ail XVIIe siècle elle est digne d'attention à ce litre et, relative à un aussi grand événement, elle présente un haut intérêt historique. On ne saurait Irop encourager ces réimpressions, surtout quand elles sont accom- pagnées de notices aussi soigneusement préparées.

XXVI.

19 Janvier 1860.

Histoire des Comtes de Toulouse, par le général Moline de StYon , 2 vol. grand in-8°. Paris, A. Ber rand 1860. — Les Cours galantes, par M. Desnoiresterres, I vol. in-12. Paris, Dentu 1860. — Madame de Longueville pendant la Fronde, 1 vol. in-8°. Didier, 1860.

Le général Moline de Saint-Yon fait un noble usage, trop rarement imité par malheur, des loisirs que la polit que lui a donnés. Après avoir servi bravement son pays et avoir conquis à la pointe de son épée l'un des plus hauts grades de la hiérarchie militaire; après avoir figuré parmi les membres d'un des ministères du gouvernement de juillet, il veut acquérir la réputation d'un savant historien , et son début doit amplement le satisfaire. L'Histoire des comtes de Toulouse restera comme l'une des meilleures études historiques dues à l'érudition moderne qui remporte si puissamment sur sa devancière, à laquelle revient seulement l'honneur d'avoir indi. qué et jalonné une voie ignorée auparavant. Notons bien, dès ce moment,que ce ne sont pas les annales du Comté que M.de Saint-Yon s'est proposé d'écrire, mais celles des comtes qu'il suit, dès lors, bien au-delà de leur souveraineté féodale. Il existe plusieurs histoires du Languedoc et de sa capitale, tandis que l'histoire des comtes n'a été essayée qu'une seule fois, au commencement du XVIII- siècle, et encore seulement .au point de vue de la chronologie. 011 a prétendu uniquement étudier les localités, et recueillir les faits qui s'y rattachent. — Et, à ce propos, je reprocherai à M. d Saint-Yon de parler avec quelque dédain de ces recherches minutieuses, car c'est à elles qu'on doit en résumé, l intime connaissance que nous avons des siècles du moyen-âge, — « tandis que les hommes assez hauts placés pour commander aux évènemens assez forts pour décider de la destinée des peuples, restaient, au contraire, comme dans une arche, entourés de respect, mais enveloppés de mystères et de doutes. » M. de Saint-Yon a voulu soulever un coin du voile qui demeurait encore tendu et

montrer dans la grande histoire nationale le rôle des princes toulousains.

L'étude des grands feudataires de l'ancienne France est, d'ailleurs, l'une des plus utiles et des plus attrayantes : M le baron de Barante l'a prouvé à l'égard des ducs de Bourgogne, M. le comte Daru pour les ducs de Bretagne, M. le comte d'Haussonville pour les ducs de Lorraine, tout dernièrement, M. d'Arbois de Jubainville pour les comtes de Champagne. « Pourtant l'existence des comtes de Toulouse n'otfre-t-elle pas des tableaux eL brillans et terribles ? Au souvenir de ces chefs illustres, nous apparaît le moyen-âge avec ses guerriers héroïques , son faste éblouissant. ses croyances simples et naïves. A ces peintures chevaleresques et suaves succèdent des superstitions sauvages, des trahisons infâmes, d'horribles et lâchés vengeances. Puis, au milieu des scènes les plus dramatiques, les plus émouvantes,. nous voyons ces grands vassaux de la couronne faire connaître à leurs peuples les douceurs de la civilisation , la haute mission des beaux arts. les nobles inspirations de la liberté. Trouve-t-on souvent, dans l'histoire,des princes redoutés de leurs ennemis, même après leurs défaites; adorés de leurs sujets jusque dans leurs infortunes; assez généreux pour se sacrifier à la patrie ; assez habiles,, quoique tributaires des rois, pour les surpasser en richesses et en puissance ? »

M. deSaint-Yon fait précéder son histoire d'un très remarquable aperçu sur la situation de la France méridionale avant la création du comté de Toulouse; il lui a paru nécessaire, et avec raison — de connaître le passé de ces populations, de savoir les influences qui ont pu agir sur elles. « Les peuples, ne sont pas entraînés seulement par la fatalité et le hasard : les leçons transmises par la tradition et l'expérience décident, à leur insu, de leurs vertus et de leurs vices, de leurs désirs et de leurs volontés. »

M. deSaint-Yon examine rapidement les Gaules avant l'arrivée des Latins, l'occupation romaine , l'établissement les Franks, les expéditions sarrasines la constitution du royaume d'Aquitaine, la création des. comtés , et enfin, avant d'arriver à l'histoire de ces fonctionnaires, L'état de la société au neuvième siècle.

Dès la domination des. Wisigoths, il existait des comtes ou gouverneurs particuliers , et Charlemagne , nous dit M. de Saint-Yon , développa leur commandement, en changea même l'essence, mais il ne les inventa point, si je puis me servir de cette expression : Torsin ou Chorson fut ainsi pourvu. du

Toulousain. « Telle fut l'origine des comtes de Toulouse, de ces hommes considérables qui, ayant su, par la suite, se rendre indépendans de la couronne , se firent redouter des plus puissans monarques, s'allièrent à presque toutes les familles souveraines, et, pour figurer au premier rang de nos annales, eurent un titre encore plus rare et plus glorieux , celui d'avoir toujours mérité l'esiime et l'amour de leurs peuples. »

Sous Chorson, les habitans de Bayonne se convertirent au christianisme. Ce duc fut révoqué et remplacé par Guillaume, duc d'Aquitaine, qui abdiqua lui-même, malgré les instances de Charlemagne, pour entrer dans un monastère. Plusieurs comtes se succédèrent alors sans laisser de traces bien saillantes de leurs passages jusqu'à Fredelon, qui fut remplacé en 852 par son frère Raymond, à dater duquel le comté de Toulouse devint un fief héréditaire. M. de Saint-Yon nous raconte chacun des règnes de ces princes . et insiste naturellement sur celui de Guillaume IV, qui vit sa domination et celle de son frère Raymond IV s'étendre sur presque toutes les provinces comprises entre les Pyrénées , la Méditerranée , le

Rhône et la Loire.

Avec Raymond IV, nous franchissons l'Allemagne , la Hongrie et l'empire grec. A la suite de Pierre l'Ermite , nous arrivons des premiers sous les murs de Jérusalem. Le second volume de M. de Saint-Yon présente le plus grand intérêt : tantôt nous suivons les comtes de Toulouse en Palestine , tantôt nous guerroyons avec eux à l'intérieur, et nous assistons constamment aux événemens les plus graves; car les comtes de Toulouse occupèrent pendant tout le moyen-âge une position considérable Raymond IV était parti avec la première croisade, et, abdiquant en faveur de son fils, fit vœu de consacrer ses jours à la défense des lieux saints : il y mourut après les plus brillans exploits Bertrand, son successeur, se vit dépouillé par le duc d'Aquitaine , dont il avait cru devoir implorer la protection ; puis reconquit ses Etats , les abandonna à son frère Alfonse , et s'embarqua pour se faire mettre en possession de ceux dont son père s'était fait en Orient un second patrimoine. Alfonse, au contraire, demeura presque constamment en France, et ne se croisa qu'en 1142, pour mourir empoisonné le jour même où il prenait terre à

Césarée.

Raymond V eut à rétablir son autorité qu'une minorité assez longue avait singulièrement affaiblie : marié à une sœur du roi Louis VII, il eut à lutter contre les Anglais, puis contre le roi d'Aragon, et parvint à se maintenir entre les trois

souverains qui le menaçaient de tous côtés ; il mourut au moment où une nouvelle croisade, — celle de 1188,— venait de meure en mouvement toute l'Europe chrétienne.

Tel es! le cadre dans le quel se meuvent Ici comtes de Toulouse ; mais on peut à peine se figurer l intérêt du récit par ces jalons qui indiquent seulement la voie de l'histoire dans ces temps si peu éloignés de nous en ré dite, et, cependant, si profondément ensevelis dans les ténèbres. M. de Saint-Yon y porte une lumière éclatante, et n'a rien négligé pour écnre une histoire qui demeurera comme la plus complète et la plus fidèle: il a étudié tous les auteurs qui pouvaient lui faire connaître, à cent points de vue différens, ces annales éminemment mouvementées; il n'a négligé aucune des sources nouvelles où il pouvait puiser ; il a profité, en un mot, de toutes lps conquêtes de la moderne critique historique , sans dédaigner aucun des auteurs anciens, qui avaient déjà dégrossi la matière , sans la débarrasser toutefois des fables dont on aimait alors à embellir le récit de nos annales. Il a composé une œuvre utile, agréable à lire,et qui servira beaucoup à faire connaître des grands seigneurs féodaux , dont beaucoup étaient ignorés jusqu'ici et dont le rôfe a cependant été considérable au moyen âge.

J'entretiendrai maintenant mes lecteurs d'un livre beaucoup moins sérieux, quoique doté des meilleurs qualités historiques : je veux leur indiquer le volume nouveau de M. Gustave Desnoiresterres, qui. sous le titre de : Les cours galantes, — galantes, s'entendant ici dans le sens du dix-septième siècle, - nous fait aller à l'hôtel de Bouillon , à la FolieBambouillet, au château d'Anet et au Temple. C'est de la véritable et bonne histoire anec lotique, écrite avec soin, disposée avec art , niais où la fantaisie n'a nul accès. « En matière historique, la vérité est toujours bonne à dire , vérité flatteuse vérité rigide ; c'est elle que nous aurons constamment en vue. La nature de noire travail nous conduira à l'al- ler chercher jusques dans les pièces les plus infimes : libelles, ponts-neufs, chansons, noëls, nouvelles à la main, correspon- dances , papiers de famille. — A ce propos, je reprocherai à M. Desnoiresterres de traiter d'infimes ces deux précieuses et honorables sources de renseignemens. — Archives de tous genres et de tous grades, — sauf ensuite à débarrasser le fait des draperies ou des oripeaux sous lesquels il s'enveloppe, ce qui souvent n'est pas , il est vrai, sans difficulté. Un travail du genre de celui-ci ne s'improvise pas , et le reproche qu'adressait à Duclos le chancelier d'Aguesseau est le pire

que puisse s'attirer un écrivain. < Au moins, faute d'autre mérite , aurons-nous celui d'une fouille lente , consciencieuse , persévérante, passionnée, de vingt ansentiers Dans un tel laps de temps, il est impossible qu'on ne groupe pas autour de soi un ensemble de faits, de pièces, de matériaux, d'élémens curieux . dont il reste encore,sans doute, à tirer un parti plus ou moins heureux. » Tel est le cadre à l'aide duquel M. Desnoiresterres veut nous faire connaître le dix-huitième siècle honnête et galant, et il commence aujourd'hui en esquissant les cours qui, à la fin du dix-septième, ont enfanté les grands centres du suivant.

Cet élégant petit volume, je l'ai dit, fourmille d'anecdotes et a tout l'attrait des mémoires les plus piquans; mais aussi, grâce à cette qualité, il défie absolument l'analyse à quoi bon, d'ailleurs, essayer de résumer en quelques lignes arides les faits, l'esprit et la verve qui remplissent ces trois cents pages, beaucoup plus attrayantes, assurément, à lire que tout ce que je pourrais en dire. Je choisis douc cette historiette, à peu près au hasard '.

« Nanteuil venait de faire le portrait de M. de Vendôme; il le pria d'obtenir de Palaprat quelques vers à mettre au bas de l'estampe. Celui-ci promit bien, mais ne s'exécuta point. Las de demander et d'attendre, le peintre eut recours au prince, qui crut avoir in venté un expédient infaillible pour amener le poète à composition. L'on conduit, par ordre du duc, Palaprat aux cuisines : c'était un jour de gala; on lui fait respirer le fumet des sauces; puis, quand il a bien et longuement pris un avant-goût de ces délices culinaires on l'enferme dans un cabinet voisin de la salle à manger. Palaprat se lamente, implore un sursis. Mais M. de Vendôme est inflexible ; le séquestre ne finira qu'à la livraison des vers attendus par Nanteuil. Il n'y avait p1us à reculer. Au moment où l'on se mettait a table, le poète s'écriait, à travers la porte qu'on n'avait qu'à ouvrir, qu'il était accouché d'un quatrain. Il est relâché, et récite tout aussitôt un madrigal qui fait froncer le sourcil au prince : Palaprat. en chantant le vainqueur de Barcelone, avait trouvé moyen de faire allusion à certains côtés de ses mœurs, qui, bien que connus de tous, n'étaient pas bon à rappeler. » Comment aussi ne pas parler du nouveau livre de M. Cousin sur madame de Longueville? Celte fois, le savant académicien, l'aimable historien des femmes illustres du dixseptième siècle, commence par la fin; c'est à dire que, devant consacrer deux volumes à l'étude de son héroïne, pendant la Fronde, il a d'abord donne le second au public, afin, dit-il.

de se débarrasser le plus promptement possible de la pénible tâche de raconter les fautes, les crimes politiques de Mme de Longueville ; mais je crois que c'est bien aussi pour faire immédiatement connaître quelques curieux documens, heureu- sement découverts, et dont il voulait, avec raison, avoir la primeur, chose difficile par le temps de recherches et de chasse aux raretés, au milieu duquel nous vivons.

Et en effet, rien déplus lamentable que cette époque de la vie de la sœur du grand Condé; tandis que le royaume confié à une régence, exposé aux dangers perpétuels d'une longue minoriié, sortant de traverser un siècle plein de guerres civiles de toutes sortes , et occupé encore d'une guerre étrangère , qui pour se ralentir, n'employait pas moins une partie de ses forces ; taudis que le royaume, dis-je, avait besoin du concours de tous, et surtout de ceux qui par leur position, leur nom, leur valeur, y tenaient le premier rang, nous voyons Mme de Longueville pour de mesquines rivalités,— (car tout est mesquin, ce me semble, en comparaison de l'intérêt de la pairie) — se lancer dans les intrigues, se jeter dans les bras de l'étranger, l'appeller et y entraîner son frère. celui dont le nom devait cependant demeurer l'un des plus grands de nos annales militaires. M. Cousin est excessivement impartial et ne dissimule aucun des sombres côtés de l'histoire de son héroïne pendant ces misérables années ; il lui rend en tout point justice, car il l'accuse hautement , rudement même. « On le verra, dit l illustre écrivain , si nous demeurons fidèle, malgré tout ces torts , à l'aimable et brillante héroïne qui inspira nos premiers travaux et dont le nom sert de parure à cet ou- vrage ; si nous professons une admiration sans bornes pour l'homme de guerre en Condé ; rendons-nous cetle justice qu'aucun sentiment particulier n'a fait fléchir entre nos mains la balance de l'histoire, et que nous n'avons pas hésité à blâmer hautement et la sœur et le frère dès qu'ils séparent leurs intérêts de ceux de la France » En effet, si l'on doit flétrir la conduite politique de Mme de Longueville, de 1651 à 1653, on ne peut se refuser à reconnaître en elle une puissante volonté , une admirable énergie et la plus courageuse constance.

Ce volume renferme en deux chapitres l'histoire, si peu connue jusques ici, de la Fronde à Bordeaux, dernier boulevart où son étendard ait été maintenu grâce à la présence de Mme de Longueville, qui y entretenait l'ardeur du jeune prince de Conti incapable de résister à l'ascendant qu'elle exerçait sur lui. Il y a là tout. un drame auquel les épisodes les plus terri-

bles ne manquent pas; d'un côté le brillant parti de la grande Fronde avec la duchesse de Longueville Conti, le président Viole, Lenet et Marsin; de l'autre le parti de l'Ormée qu'on appellerait de nos jours le parti de la démocratie: la rivalité de ces deux démembremens de la grande fact ion amena leur chute et le complément du triomphe de la royauté commencé le 3 février 1653, par celui de Mazarin à Paris.

Quant à louer les qualités du livre , ce serait faire prouve je crois, d'outrecuidance : le nom de M. Cousin est au-dessus de ces éloges et il doit suffire de due que ce volume est, en tout point, digne de ceux qui l'ont précédé.

XXV.

3 Février 1860.

Madame ~Swetchine, sa vie et ses œuvres, publiés par M. le comte de Falloux, 2 vol. in-8°. Paris, Didier, 1860. — Etu- de sur Ménage, par M. Baret, in-8°, 1860.

Nous parlions l'autre jour d'une des femmes les plus notoirement célèbres de notre France contemporaine ; d'une femme qui, n'ayant ni naissance , ni esprit bien éminent , n'ayant pas surtout cette chaleur de cœur qui semble presqu'un apanage inséparable de la femme, a cependant eu tous les triomphes que l'amour-propre le plus exigeant pouvait souhaiter, ayant même été une inquiétude pour le grand homme qui, à l'aurore de notre siècle agité , dominait l'Eu- rope entière, ayant vu les princes à ses pieds, et, à la fin de sa vie; ayant inséparablement attaché son nom à la mémoire d'une des plus illustres individualités contemporaines. Je viens aujourd'hui entretenir mes lecteurs d'une autre femme qui eut moins de célébrité, et qui cependant , à mes yeux , est bipn supérieure à celle dont nous lisions naguère la vie. Toutes deux ont vécu à la même époque, toutes deux ont uni leur vie à celle de maris beaucoup plus âgés qu'elles ; ni l'une ni l'autre n'ont eu la joie de voir un enfant occuper leur pensée, et toutes deux ont cherché à y suppléer par l'adoption ; mais là s'arrête la similitude : Mme Récamier a débuté dans le monde au moment où la société se reformait sur

des bases peu solides et où la morale était encore chose mal définie; elle eut, non pas à subir les conséquences de ce contact mal sain, mais à éprouver l'effet de l'indifférence qui régnait alors, et on a vu combien de temps ce bon Mathieu de Montmorency, — le modèle des amis vrais, et dont les lettres sont, à mes yeux, la meilleure partie des documens que Mme Lenormand a rassemblés,— a dû lutter contre cet ennemi avant de ramener celle qu'il aimait, on peut le dire, en Dieu. Mme Swetchine, au contraire, entre dans la vie avec les enseignemens et les idées de la plus saine piété et , chaque année, elle redouble d'efforts et d'ardeur, jusqu'au jour < ù elle rentra dans l'Eglise catholique pour donner à Paris, pendant de longues années, l'exemple d'une femme du monde véritablement chrétienne.

Mme Swetchine, naquit le 22 novembre 1782. à Moscou où . son père, M. Soymonof, occupait une position élevée dans la hiérarchie civile ; bientôt il quitta celle vieille capitale de la Russie pour venir près de l'impératrice en qualité de secretaire intime; mais ni la nature de ses fonctions, ni le contact de la cour, ne lui firent perdre ses habitudes sérieuses, ni surtout ne l'éloignèrent des soins incessans qu'il donnait à sa fille Sophie, dont le caractère ferme se révéla dès cette époque : en 1798, elle fut attachée à l'impératrice Marie, comme demoiselle d'honneur, lors de l'avènement de Paul, et l'année suivante,elle était mariée au général Swetchine dont la carrière avait de l'éclat. Peu de mois après, M. Soymonof était enlevé par une attaque foudroyante d'apoplexie. « Une si profonde douleur terrassa Mme Swetchine et la fil tomber à genoux; cette première solitude de l'âme, la chute d'un appui qui ne lui avait jamais manqué et dont sa pensée n'avait pas encore envisagé la perte , élevèrent tout d'un coup son regard vers le ciel ; sa première prière jaillit de sa première épreuve, et ne pouvant plus dire mon père ! elle s'écria mon

Dieu ! »

Etablie à Saint-Pétersbourg, Mme Swetchine se lia avec les émigrés français qui accouraient dans cette ville et y formaient le noyau d'une société charmante et lettrée : pendant quelque temps, le général Swetchine jouit près de Paul de la plus brillante faveur. Elle fut assez grande pour qu'il osât, une fois, faire grâce à un condamné d'un rang élevé, malgré l'empereur,qui l'en remercia aussitôt. Mais cependant Mme Swetchine ne se départit en rien de sa vie sérieuse, et elle en réservait toujours une bonne part à la lecture d'ouvrages dont elle faisait des extraits, conservés soigneusement,

La disgrâce du général n'ébranla point le courage de sa femme, et l'avènement d'Alexandre vint changer de nouveau sa situation. C'est alors que Mme Swelchine connut le comte de Maistre, qui joua un peu auprès d elle le rôle du duc Matthieu de Montmorency, à parties efforis religieux qu'il n'eut pas à faire; elle adopta une enfant que le général traitait comme sa fille, elle se mit à la tête du mouvement aumônier qui signala en ce moment la société de Saint-Pétersbourg, enfin elle se lia avec Mlle Siourdza. favorite de l'impératrice, avec laquelle elle entretint une correspondance active, dont M. de Falloux donne de nombreux et chai mans extraits. Mine Swetchine s'y révèle toute entière : on y reconnaît un esprit aimable et sérieux, une femme lettrée , intelligente , mais nullement exagérée, une âme profondément religieuse , dévouée à la Russie, ce qui lui fait applaudir, trop vivement pour nous, aux défaites du monstre D ; ces lettres sont écrites simplement, mais leur auteur cependant savait que Mlle Stourdza les montrait d'ordinaire à l'impératrice : il n'y règne néanmoins ni apprêt, ni prétention ; il y a des mots charmans et primesautiers. dos boutades vraiment originales. Elle soutirait d'habiter un pays aussi froid, qui éprouvait sa santé et ce semble, convenait peu aussi à son caractère. « Nous avons Jcrivaitelle un jour, le printemps le plus arriéré dont je puisse me souvenir; hier encore d'énormes glaçons voguaient sur la Néva ; on aurait dit, depuis huit jours, que le Nord entier déménageait. Mon amie, plus le corps et 1 âme sont malades et plus un climat tempéré paraît désirable ; se sentir découragé au milieu d'une nature glacée, c'est sentir la mort au dedans et au dehors de soi. » Une autre fois, elle mandait encore à Mlle Stourdza : « Dans le Nord on imagine une neuvième béatitude « Heureux ceux qui ont chaud!» Je ne puis vous exprimer à quel point j'ai besoin d'une nature différente, d'une autre existence que celle que je mène. Il me faudrait me régénérer dans une atmosphère bénigne, et, pour ranimer complètement mes esprits abattus, la réunion de bonheurs que donnent un beau ciel, une nature poétique, beaucoup de loisirs et encore plus d'amitié. »

Le contact de Mme Swetchine avec !a société française , sa liaison avec le comte de Maistre, l'élévation de ses pensées, son amour de la vérité, devaient nécessairement l'amener à examiner sérieusement la question religieuse et elle s'y mit avec l'ardeur et la bonne foi qu'elle mettait à tout ce qu'elle faisait; elle se retira durant l'été de 1815 dans une maison de campagne que lui prêta le prince Bariatinsky, et y

passa en revue un grand nombre d'ouvrage sur la religion ; le 27 octobre ( 8 novembre) elle embrassait le catholicisme sans s'arrêter aux dangers auxquels une pareille détermination devait l'exposer avec le retour d'Alexandre; elle choisit, pour faire sa profession publique , le jour où parut l'ukase qui expulsait les jésuites; peu après , cependant, elle partait pour Paris où elle arriva au commencement de l'hiver de 1817 et d'où , pendant quarante ans, elle devait entretenir avec ses amies de Saint-Pétersbourg des relations aussi suivies , aussi affectueuses , que si elle fût toujours demeurée dans le cercle étroit et intime qui l'avait vue naître et grandir.

Mme Swetchine fut promptement naturalisée dans la société parisienne et la duchesse de Duras fut la première à l'accueillir et à la faire connaître ; elle retrouvait, d'ailleurs, bien des connaissances de l'émigration et elle n'eut pas de peine à se faire considérer comme une compatriote.

Après une absence de quelques mois, passés en Russie, où le général crut nécessaire de revenir, Mme Swelchine rentra à Paris, pour aller passer quelques années en Italie, à Rome, où elle connut Mme Récamier et le duc de Montmorency-Laval. En 1825, elle reparaissait à Paris, et s'y installait définitivement, en ouvrant un salon qui devait rtster célèbre : elle s'établit dans un hôtel de la rue St-Dominique, et, en peu de temps, tout ce qu'il y avait de considérable à Paris sollicitait d'en franchir le seuil. « Ce salon n'était ni un cénacle, ni une coterie littéraire, ni une école. Mme Swetchine eût frémi si on avait prononcé devant elle le nom de disciples. Elle avait autant d'éloignement pour dominer que pour servir.... Sans autre mobile que son goût pour toute élévation morale, aussi exempte d'envie que d'ambition, elle excellait à s'accommoder des caractères les plus divers , des intelligences les plus dissemblables, à constater le bon côté des uns , à excuser le côté faible des autres.. Elle n'avait de préjugés ni dans ses convictions religieuses . ni dans ses convictions politiques. Elle n'en avait pas davantage dans les arts ni en littérature... Son goût était classique, mais du classique le plus large. » Eminemment tolérante Mme Swetchirie aimait à voir autour d'elle des amis vrais, des hommes distingués; elle les réunissait souvent en petits groupes à sa table. mais sans cérémonie. Son salon était ouvert soir et matin, et son seul luxe était un splendide éclairage. « Cet extérieur était destiné au monde; Mme Swetchine voulait qu'on y retrouvât la délicatesse distinguée qui entrait dans ses habitudes, et qui plai-

sait aux côtés frivoles de ses penehans ; elle voulait qu'on fut frappé en y entrant d'une première impression mondaine. Mais on s'apercevait promptement que l'intérieur appartenait à Dieu , et que celle qui possédait ces avantages n'en était point possédée. »

Ecrire l'histoire du salon de Mme Swetchine , c'est écrire celle de la société polie à Paris, — comme on aurait dit au XVIIe siècle, quoiqu'il s'y attachât aussi un certain reflet religieux qui y domina toujours. — Mme Swetchine se lia alors avec le comte de Montalembert, avec le P de Ravignan, le P. Lacordaire, le prince de Broglie, M. de Tocqueville, et il ne faut pas oublier celui qui rend aujourd'hui hommage à sa vénérable amie et qui s'efface trop modestement ici.

M. de Falloux fut, en effet, un des hôtes assidus et recherchés de ce salon dans la dernière partie de ses annales, et c'est à cela que nous devons ce livre charmant et si digne d'attention qui retrace en même temps l'histoire d'une femme de bien et le côté le plus attrayant de la société contemporaine. Avec Mme Swetchine nous voyons paraitre tous les hommes marquans qui ont paru dans notre capitale depuis la fin de la Restauration ; mais les dernières années s'assombrissent singulièrement ; la mort de Donoso Cortès, qui s'éteignit entre Mme Swetchine et la sœur Rosalie, la révolution de 1848. la mort de la comtesse Edling - (Mlle Stourdza),— de Mme de Nesseirode, enfin celle du général Swetchine, en- levé subitement à 92 ans, se succédèrent avec une rapidité navrante: alors seulement on comprit la place que le général occupait dans la vie de Mme de Swetchine. A dater de ce moment, elle s'abandonna de plus en plus à son goût de retraite auquel elle avait jusques là, fait violence pour plaire - à son mari, et voici dans quels termes elle écrivait sa douleur à Mme la duchesse de La Rochefoucault : sa lettre est datée de Vichy, dans l'été qui suivit la mort de M. de Swetchine :

« Août 1851 . — Merci, ma très-chère, de votre bonne lettre, qui remplace la visite d'adieu que vous m'auriez faite en quittant Paris et me la rend bien. Tout résonne mieux dans la retraite, comme tout s'émeut au départ. Vous avez bien raison de dire qu'il y a du solennel dans tout adieu ; on peut en dire autant du retour, de ces retours qui nous mettent entre deux.dates, comme dans un cadre où vont se placer toutes les tristesses. Il y a deux ans , j'apprenais ici la mort de,Mme de Nesselrode, et cette année , j'y vais seule 1 Rien n'est épargné comme souvenir navrant et saisissant, à chaque pas. J'habite les mêmes murs , je ne peux quitter ma cham-

hre sans passer devant la même porte qui ne s'ouvre plus pour moi. C'est lout comme à Paris ! Je n'ai rien fui, une douleur fixe an-dedans défie la pointe de tout ce qui est extérieur. »

La guerre qui éclat i entre la France et la Russie attrista alors davantage Mme Swetchine elle vécut encore quelques années, cependant, et c'est sous la forme d'une lettre à M. de Montalembert que M. de Falloux nous raconte les derniers jours de cette femme, qui s'éteignit comme une sainte : sa mort, dit-il, fut le couronnement, l'exptication et le résumé de toute sa vie. » Et en fermant ce volume qu'il me soit permis, faisant encore une comparaison entre les deux femmes que je mettais en présence au début de cet article, de dire quelle impression différente on ~cessent. en finissant le récit de cette vie où la futilité a eu si peu de place et où le biographe sait si bien s'effacer complètement.

Je dirai maintenant quelques mots d'une courte étude sur Ménage, publiée d'abord par M. le professeur Haret dans la revue de l'Art en province : elle en vaut assurément la peine ; je cède , d'ailleurs, à ma prédilection pour le XVIIe siècle, et j'espère que mes lecteurs me pardonneront celte petite station au milieu de notre grande société lettrée.

Ménage appartient à la première époque de celte société qui cherchait à se réformer après les luttes du siècle précé- dent, et il est comme l'élève et le disciple de l'hôtel de Rambouillet. Né à Angers, le 1 5 août 1615, d'un conseiller au présidial, échevin perpétuel de cette ville, et de dame Guyenne Ayrault, fille du lieutenant-général au balliage, il y fit toutes ses études et y fut reçu avocat en 1632. Dès l'année suivante il vint à Paris pour prêter le serment d'usage au parlement, mais ne conserva pas longtemps sa profession; il troqua la robe d'avocat pour le petit manteau d'abbé, et parvint à la charge d'aumônier du roi, accompagnée de quelques petits bénéfices. Allié à MM. de Loyauté et de Beautru , bien répandus alors dans le monde, l'abbé Ménage y fut facilement présenté et y conquit, rapidement ses lettres de bourgeoisie. Sur ces entrefaites, il se brouilla avec son père pour avoir refusé de lui succéder dans sa charge, et, privé de ressources de ce côté, il y fit face en se faisant attacher à la maison du coadjuteur, le futur cardinal de Retz, qui le fit charger, croit-on, de l'éducation de Mlle de Sévigné et de Mlle de La Vergne, — M. Baret écrit à tort ce nom : de Lavergne.

Maître bientôt de sa fortune, Guillaume Ménage, seigneur de la Morinière, put donner libre cours à ses goûts, et il de-

vinl assidu à l'hôtel de Rambouillet, où Chapelain l'introduisit et où il prit une grande part à la fameuse guirlande de Julie. Ce fut alors qu'il tourna son esprit vers ces petites pièces de vers mises en honneur par Voiture, et qu'il fonda sa réputation ; il aima aussi , mais, comme le dit un biographe, d'un'amour ad honores ses deux belles élèves, et leur envoya poésies sur poésies, mais toutes hérissées de grec et de latin, malheureusement, il ne prenait pas lout dans sou imagination , et un malencontreux critique , Baillet, s'avisa de publier quatre petit volumes révélant les nombreux larcins de Ménage; un plus rude coup lui fut porté quand il se vit traîné sur la scène sous le masque de Vadius des Femmes savantes ; mais tandis que Trissolin (Colin) allait en mourir de chagrin, Guillaume Ménage feignit de ne pas se reconnaître et payait d audace jusqu'à frayer amicalement avec Molière. Boileau daigna même retrancher son nom de ses satyres et le remplaça comme galant par l'abbé de Pure. Vadius , du reste, semble avoir profité de ces critiques ; mais , cependant, il ne put jamais entrer à l'Académie et je ne crois pas que l'étonnement qu'en montra la reine de Suède le jour où elle visita ce docte corps, eût suffi pour l'en consoler : elle lui offrit cependant de venir avec elle pour l'indemniser de cette injustice, et il faut avouer que les plus grands esprits du temps laissaient voir une véritable déférence pour le jugement de Ménage. Mademoiselle lui faisait voir tout ce qu'elle écrivait, comme aussi Mme de La Fayette. Tant d'hommages flatteurs rendent bien un peu d'orgueil pardonnable, et, ainsi que le remarque M. Baret, comment un savant de profession y aurait- il résisté, surtout s'il se piquait de poésie? Pourquoi donc Ménage ne fut-il jamais l'un des quarante? On lui offrit le fauteuil de Cordemoyet tout allait au mieux , quand les Colbert voulant faire réussir Bergeret, remirent en lumière quelques œuvres badines composées par l'aumônier du roi dans sa jeunesse bazochienne, et gagnèrent ainsi la partie. Ménage s'en consola en tenant des soirées dites mercredis; bientôt ces réunions devinrent quotidiennes et les plus spirituels lettrés de l'époque, y compris nombre d'académiciens, tinrent à honneur d'y être admis.

Je ne suivrai pas M. Baret dans l'examen qu'il consacre aux œuvres de Ménage : je me contenterai de dire que ce poète mourut en 1692, le 45 août, anniversaire du jour de sa naissance, et que je ne puis qu'adopter la conclusion de son biographe et dire avec lui que, pour n'être pas au premier rang, Ménage n'en garde pas moins sa figure à part dans la longue galerie qui fait l'ornement du XVII- siècle, et qu'elle n'est dé-

pourvue ni de distinction, ni de noblesse. le regrette seule- ment que M. Baret n'ait rien dit du recueil demeuré célèbre et si fréquemment consulté aujourd'hui , je veux nommer le Menagiana.

XXVII.

16 Février 1860.

Le duc d'Orléans et le chancelier d'Ag uesseau, études morales et politiques, par M. Oscar de Vallée , 1 vol. in-8. Levy. 1860.— Ombres et vieux Murs , par M. Aug. Vitu , 1 vol. in—12, Poulet-Malassis, )859.— Enigmes des rues de Paru, par M. Ed. Fournier, 1 vol in-18, Dentu 1860.

M. Oscar de Vallée est. assez heureux pour pouvoir dérober quelques heures à ses graves fonctions judiciaires et pour savoir les employer à l'étude de ceux qui ont. aux deux derniers siècles, établi si fermement la réputation de la magistrature française; il nous trace sa profession de foi dans les quelques pages qui composent sa préface, et, après avoir déclaré avec raison que c'est pour la postérité un devoir de juger les hommes publics, il avoue son faible pour ceux qui nous ont précédés dans la carrière : « Je ne veux rien exagérer et je n'ai pas l'intention d'enlever aux vivans le bonheur d'être loués ; mais j'aimerais à voir le goût de la louange s'ennoblir, s'épurer, et se diriger un peu plus du côté de la postérité, au lieu de s'arrêter aux vulgaires et trompeuses jouissances du présent. » En effet, les contemporains, d'ordinaire, classent les hommes suivant les rangs que leur donnent à leurs yeux prévenus le hasard, la fortune ou le bonheur; voici sur quelles bases nous établissons notre jugement et pourquoi il arrive si souvent que la postérité ne ratifie pas ces arrêts : « Les injustices que commettent les vivans sont réparées par ceux qui les remplacent, et c'est ainsi, qu'à défaut de mieux , il s'établit pour le jugement des hommes aussi bien que pour celui des choses , comme un ordre posthume. \*

D'Aguesseau (1) est précisément |un dt-s exemples les pins frappans, les plus graves et aussi les plus saisissans de ces bizarres injustices de la fortune : en politique il a été intérieur au cardinal Dubois ou à Law, et cependant aujourd'hui il les domine ; il domine aussi le régent qui les favorisa tous deux , tandis qu'il ne sut pas ou ne voulut pas comprendre les avis de son sage et vertueux chancelier. M. de Vallée n'a pas eu la prétention de nous donner un travail complet sur Daguesseau , mais c'est pendant ses luttes politiques en opposition au duc d'Orléans, qu'il a voulu l'étudier . non dans un esprit de critique monarchique , mais pour éclairer aux lueurs de la morale publique, un des plus tristes momens de notre histoire : « Le régent s'est trouvé un instant entre Dubois et Daguesseau, et il n'a pas su deviner quel bien il aurait fait au pays en donnant le pouvoir à ce dernier : il est évident, cependant, que la destinée de la monarchie aurait bien changé si Daguesseau eût été le ministre écouté de la régence, si surtout il avait pu communiquer ses mœurs, sa dignité, son goût du bien, son mépris pour le hasard et pour les vices, à la monarchie qu'il servait , et par elle, à la société, au milieu de laquelle Massillon s'écriait si justement: « Les prinees répandent leurs mœurs en distribuant, leurs « grâces. »

M. de Vallée commence son livre au moment où Daguesseau

(1) Le nom de cette famille s'écrivait anciennement Daguesseau ; c'est ainsi que signait le chancelier, et M. de Vallée a bien fait d'adopter celte orthographe. Ce n'est que vers le milieu du dernier siècle que l'usage a prévalu d'introduire une apostrophe nobiliaire entre les deux premières lettres de ce nom. La famille Daguesseau a pour auteur François, échevin d'Amiens , anobli en 1597 pour avoir contribué à réduire cette ville sous l'obéissance de Henri IV ; elle forma deux branches ayant pour chefs le chancelier et son frère : celle-ci, (d'Ignancourt,) s'éteignit en 1806 ; la première , de Fresne , finit le 22 janvie r 1826, en Henry, marquis D'Aguesseau, qui n'eut qu'une fille de sa femme, dernière héritière aussi d'un des grands noms de la magistrature française , Catherine de Lamoignon : elle épousa le comte Octave de Ségur, et en eut trois fils : Eugène qui continua la lignée des Ségur; Adolphe, substitué aux Lamoignon, et Raymond, substitué aux D'Aguesseau. J'ai pensé qu'on ne lirait pas sans intérêt ces rapides explications.

prit sa charge d'avocat-général au parlement de Paris, c'est à dire vers les dernières années du règne de Louis XIV. Dès cette époque, il montra cette respectueuse mais inébranlable indépendance qui devait durer toute sa vie, et il eut à en faire preuve quand le vieux roi voulut triompher de son gallicanisme, et dans une entrevue, quoique déjà moribond, le menaça, sans le fléchir, de toutes les rigueurs de la Bastille. I.a mort de Louis XIV empêcha la réalisation d'une vengeance qui eût assurément été terrible, et Daguesseau se prononça bientôt pour la régence du duc d'Orléans, qui le nomma chancelier, cédant à l'un de ces bons mouvemens, comme il en compta quelques-uns dans sa vie, mais sans être capable de suite dans les sentimens, ni dans !es idées ; aussi ne tarda- t-il pas à abandonner son favori de la veille, quand celui-ci eut contre lui les gens de finances, ces manieurs d'argent, dont Montesquieu disait déjà : « Ils commencent ce méfier par la dernière misère ; ils sont méprisés comme de la boue pendant qu'ils sont pauvres ; quand ils sont riches, on les es time assez ; aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime. » Daguesseau ne recula pas cependant devant le combat, et M. de Vallée nous a raconté ailleurs, dans un livre resté justement célèbre, les détails de ces luttes, dont malheureusement l'issue ne pouvait demeurer douteuse; entre Law et Daguesseau le régent ne pouvait hésiter, et le 21 janvier 1718, Boucherat devenait chancelier, tandis que son prédécesseur partait pour l'exil, en écrivant au régent « Monseigneur, vous m'aviez donné les sceaux sans que je les eusse mérités, vous me les ôtez sans que je les aie démérités »

Daguesseau se retira dans sa terre de Fresnes et dès le premier jour il se mit à étudier la question administrative de son temps qu'il ne croyait jamais connaître assez , à écrire ses mémoires et à entretenir une abondante correspondance dont M. de Vallée a été assez heureux pour retrouver quelques portions inédites. Daguesseau , d'ailleurs, ne se borna pas à ces travaux : il s'appliqua aux mathématiques , à l'anatomie, à la métaphysique et avait, de plus, la consolation de se voir entouré de nombreux amis. M. de Vallée ne néglige rien pour nous faire entrer dans ce sympathique intérieur que l'on ne peut s'empêcher de comparer à celui du duc de Choiseul exilé à Chanteloup, que vient de nous faire si parfaitement connaître M. le marquis de Saint Aulaire : il nous montre Daguesseau en politique théorique ne voulant pas déjà d'un pouvoir plus que monarchique etlenantun conseil pour savoir si son fils, déjà avocat du roi, conservera ses fonctions ; il nous le

montre encore s'occupant de l'éducation de ses filles : on se croit loin enfin de cet atmosphère péniblement affligeant de Paris en proie à la folie du système, et rien n'est plus curieux et plus intéressant que ces deux centres au milieu desquels se meut M. de Vallée avec le double talent, d'écrivain et d'historien que tout le monde lui connaît maintenant.

En 1720, cependant, l'opinion publique était complètement modifiée, et ce fut Law lui-même qui, pour la rassurer, vint prier Daguesseau de quitter Fresnes et de reprendre son éminente dignité. Daguesseau y consentit et son biographe le défend contre ceux qui soutiennent qu'il aurait dû refuser: M. de Vallée avoue que, sous un gouvernement libre, son devoir était de demeurer à Fresnes , mais qu'avec la régence, il lui fallait cèder. Il ne céda pas, d'ailleurs, pour longtemps, car dès le lendemain de son retour , dès le lendemain du jour où un enthousiaste avait écrit sur sa porte : homo faclus est, la lutte recommença, et, au bout de dix-huit mois, comme le duc d'Orléans voulait exiler à Blois le parlement, déjà rélégué à Pontoise, Daguesseau vint lui apporter sa démission , qui, cette fois, fut refusée ; mais il résista avec énergie et reprit, au mois de février 1722, le chemin de Fresnes, d'où il recommença avec sa fille , tout récemment mariée au marquis de Chastellux et avec son fils resté à Paris, une correspondance dont de nombreux fragmens donnent un singulier attrait à ce livre.

Dès lors, Dubois est tout puissant et ne néglige pas d'expédier à Fresnes une lettre de cachet que le chancelier appella « la précaution inutile »; mais la mort du ministre, assez promptement arrivée, vint tout remettre, en question, et Daguesseau crut, à cause de ses anciennce relations et'à raison de la position de son fils, devenu avocat général, devoir adresser des félicitations au régent, qui se fit premier ministre. C'est à ce moment aussi que le jeune Daguesseau prononça un discours de rentrée sur la raison, qui eut un immense succès et causa la plus profonde joie à Fresnes.

Le duc d'Orléans suivit de près le cardinal Dubois, et le duc de Bourbon , son successeur, eut un moment la pensée da rappeler Daguesseau ; mais il préféra prendre « des impies de bon sens que des dévots jansénistes, » et le chancelier, conservant des loisirs, entra en relations suivies avec Louis Racine, qui venait de chanter les trois Daguesseau. Il se remit à travailler avec ardeur, et de façon , nous assure M. de Vallée, à être digne de se mesurer avec les plus grands mathématiciens. La politique, cependant, occupait toujours une large

part à Fresne. Une première fois, le chancelier laissa voir la souffrance morale que lui infligeait son exil, ce fut quand il apprit l'acquittement du secrétaiie d'Etat Le Blanc, injustement accu sé de malversations à l'avènement de Mme de Prie , et,en réalité, coupable d'être au mieux avec la mère de la nouvelle favorite. « La sortie de M. Le Blanc, écrit-il alors , va donner lieu encore de dire qu'il est surprenant que, lorsqu'on rend la liberté à ceux que l'on a crus coupables,on laisse dans la souffrance un homme auquel on avoue que l'on n'a jamais eu rien à reprocher. » Puis Daguesseau eut à écrire au roi pour son mariage , à recevoir Mlle de Clermont, à se préoccuper de la crise des subsistances, qui pesait alors si lourdement sur la France ; enfin, la disgrâce du duc de Bourbon remit sur le tapis le retour du chancelier, dont l'évêque de Fréjus avait toujours prudemment fait et fait faire l'éloge. Une véritable conspiration s'ourdit pour amener ce nouveau revirement, conjuration où l'on vit figurer Mmes les duchesses de Villeroy, de Saint-Simon, de Boufflers. Mmes de Tavannes, de Charat, et où tous pressaient le cardinal de Fleury, qui demandait toujours du temps pour arranger les affaires. Une maladie du chancelier brusqua son retour à Paris dans l'été de 1727, et le cardinal-ministre lui rendit les sceaux au mois d'août.

M. de Vallée arrête là son travail sur la vie du chancelier, parce qu'il ne veut pas, dans ce volume, l'étudier hors de la présence du duc d'Orléans qui, bien que ce dernier fût mort depuis quatre ans, lui semble être présent jusqu'à la fin de la disgrâce de celui dont il aurait dû sentir toute la valeur. Il termine ce volume par quelques détails sur l'intimité du chancelier, sur sa famille, et écrit ainsi des pages d'un puissant et incontestable intérêt. Déjà j'ai dû passer sous silence deux chapitres où l'auteur nous parle des ancêtres du chancelier, notamment d'Antoine Daguesseau , premier président du parlement de Bordeaux, qui assista aux déplorables luttes - à coups de bâton—du duc d'Epernon et de l'archevêque de Sourdis— de la passion monarchique en ce temps, de ce qu'était la disgrace d'un grand dignitaire et particulièrement celle du chancelier de l'Hôpital, en 1568. Je puis avoir la prétention de donner ici une idée du sujet qu'à étudié M. de Vallée, de la façon dont il l'a fait, du point de vue auquel il s'est mis ; mais je ne puis, à mon grand regret, faire sentir à mes lecteurs le charme des pages consacrées à cet intéressant épisode de noire histoire parlementaire , l'art , l'élégance du récit et les hautes qualités d'écrivain qui se revèlent de plus en

plus chez M. de Vallée à mesure qu'il conquiert de nouveaux chevrons dans la république des lettres ; M. de Vallée excelle dans l'histoire anecdotique et l'on jugera de lui par ce portrait de la maréchale de Chamilly.

« A cette époque — 1723 — il y avait à Fresnes , dans la maison du chancelier,à titre de visiteuse et d'excellente amie, une de ces femmes de cœur dont parle La Bruyère , qui recherchent un homme de mérite , même s'il n'a que du mérite ; c'était la maréchale de Chamilly. Son mari avait, sans le vouloir et sans que sa figure y prêtât, inspiré à une religieuse, qui l'avait vu traverser Lisbonne, une de ces ardeurs qui exaltent l'amour et le changent en feu. Ce feu l'avait poursuivi jusqu'en France dans des lettres qui sont un moment de violence amoureuse et qui s'appellent les lettres portugaises Pour elle c était un type devenu à peu près introuvable elle avait une grande solidité et de quoi attirer le respect un dehors caressant et agréable, fruits de la nature, de l'éducation et de ce sot de la cour si fécond en graces ; ces charmas s'étaient tellement attachés à elle et ils étaient de telle qualité , que l'âge les avait touchés sans les atteindre , et s'était borné à répandre sur eux cette couche de vénération qui leur donne un prix particulier et une séduction invincible. Bien supérieure à son mari, elle pensait , agissait , et le plus souvent parlait pour lui : sans mauvaises actions et par son mérite , elle te fit maréchal de France.

«Quand l'heure des agitations fut passée, elle concentra sur l'amitié ses qualités de cœur, de raison et d'esprit; la maison du chancelier était une de celles qu'elle préférait, et il s'était établi entre elle et les exilés de Fresnes une de ces intimités qu'étendent les joies de la famille eu y mêlant un parfum étranger. »

Je m'arrête : M. de la Vallée a voulu faire connaître, non pas seulement les rapports du duc d'Orléans et du chancelier Daguesseau : il a éclairé tout un côté de l'histoire parlementaire et intime de la France au XVIIIe siècle, et il a fait une bonne action , car c'en est une que de rendre hommage aux grands hommes honnêtes : on ne peut mieux mettre à exécution ce que dit Tacite en définissant le rôle de l'histoire : « Prœcipuum munus annalium ne virtutes sileantur, utque pravis dictis factisve ex posteritate et infamiâ melus sit. »

Quelques mots, en finissant, sur deux livres curieux, dans le vrai sens littéraire de ce mot. Dans l'un, M. Edouard Fournier poursuit ses très intéressantes recherches et nous initie à un grand nombre de faits inédits et inconnus sur le pays où

nous passons notre vie, sur les rues que nous traversons sans cesse, surtout ce qu'enfin nous devrions savoir mieux que tout autre; mais par le temps qui court, a-t-on le temps de s'occuper de tout cela, et notre inattention n'est-elle p is bien plus commode? Mais aussi comment guider mes lecteurs à travers toutes les choses dignes d'attention que nous fait connaitre M. Fournier? Si nous voulons, il nous apprendra la véritable étymologie du mot fiacre : jusqu'à présent on frisait venir ce nom, de ce que le premier individu qui monta à Paris une entreprise de louage de voitures, vers 1644 , s'installa à l'hôtel Saint-Fiacre; mais l'historien du Vieux-Neuf, remarque que Sainval et Richelet n'étaient pas d'accord sur la situation de cet établissement, et il n'en fallait pas davantage pour faire entrer le doute dans les esprits. En effet, Furetière nous apprend que fiacre dérivait du nom même d'un « fameux loueur de carosses qui s'appelait ainsi. » Une mazarinade de l'année 1652 renferme le mot de cet énigme et nous parle:

De l'ancienne voiture à Fiacre,

Qui fut le prpmier du métier;

Qui louoit carrosse au quartier

De monsieur Saint Thomas du Louvre...

Nous apprendrons encore dans cet élégant volume que le nom de la rue Jacob vient non pas d'un hôtel Jacob., mais d'un autel consacré à Jacob par la |reine Marguerite de Navarre et placé au couvent des Petits-Augustins : encore un mot pour conter à mes lecteurs pourquoi la façade de l'OpéraComique ne regarde pas le boulevarl.

En 1782, on avait résolu de construire une salle nouvelle, et l'architecte Heurtier présenta un plan qui bâtissait le monument un peu en retraite, par rapport au boulevart, de manière à réserver de l'espace pour un péristyle conique: les comédiens ordinaires du roi s'émurent à la pensée que la foule confondrait leur théâtre ainsi exposé avec les petits spectacles qui dressaient leurs tréteaux vers les rues du Temple et de Lancry ils se plaignirent, et M. Heurtier, leur répondit par une complaisante volte-face du monument. On s'en moqua beaucoup, les plaisanteries les plus grossières furent mises en circulation, mais on finit par ne plus rien dire: le public, bon prince, qui aurait pu rendre aux comédiens impolitesse pour impolitesse, ne tourna pas le dos à l'irrévérencieux théâtre.

Ce petit livre est un des plus agréables qu'on puisse lire et continua très bien la collection entreprise par M. Edouard

Fournier. M. Auguste Vitu a rassemblé en un volume un certain nombre d'articles disséminés dans des feuilles quotidiennes, tous articles historiques et dont plusieurs concer,nent spécialement Paris. La Grange Batelière , François Suleau, le Lendemain des massacres ( des journées de septembre ), le Château de Tournoël, tels sont les principaux chapitres de ce recueil; il en est un cependant, des moins longs, qui m'a vivement intéressé, d'autant plus que , précisément , une boutade analogue m'était échappée, il y a quelque temps déjà, sur le même sujet (1). M. Vitu trace rapidement l'histoire de l'Almanach royal, commencè en 1699 , et qui a continué, à travers toutes les révolutions, comme le seul lien matériel entre l'ancienne et la nouvelle France; dans ces cent cinquante-huit volumes on retrouve en réalité toute l'armée fonctionnaire du pays, et l'on glane çà et là dans cette vaste collection des détails plus frappans , des rapprochemens bien curieux : « L'Almanach royal est la nécropole de l'histoire de France. Les interminables listes de personnages depuis si longtemps ensevelis semblent une collection imprimée de légendes tombales, et les institutions de la monarchie sont mortes comme ses serviteurs. » Seulement nous ne serons pas Je l'avis de M Vitu quand il énumère, en raillant, les nombreuses charges des maisons du roi et des princes : ces charges qui, en résumé, étaient généralement peu rétribuées, contribuaient à relever l'éclat de la cour et donnaient les moyens de récompenser d'jllustres services ou de soulager de respectables infortunes ; les grands princes ont toujours eu des cours nombreuses, et Napoléon Ier n'a pas hésité, dès qu'il eut ceint la couronne , à suivre les usages de ceux qui avaient occupé le trône de France avant lui. Mais , cette réserve faite, la notice de M. Vitu est excellente, et sera lue de tous avec plaisir; elle contient, en outre, de précieux renseignemens bibliographiques, et il est bon que l'on sache que les années 1774, l'an IV, et 1814-1815 avec les cartons contenant l'administration des Cent-Jours, sont de véritables raretés.

(1) Voyez la Mode nouvelle, numéro du 1" août 1856.

XXVIII.

8 Mars 1860.

Mademoiselle de la Vallière et Madame de Montespan , Etudes historiques sur la cour de Louis XIV, par M. Arsène Houssaye, 1 vol. in-8°, Paris, 1860.

« Au milieu du dix-septième siècle , la figure de Mlle de la Vallière apparaît dans tous les mirages de la poésie. C'était plus qu'une femme, c'était la muse des mélancolies amoureuses : c'était la Juliette d'un Roméo solennel qui était plus qu'un homme .car ce qu'elle a aimé dans Louis XIV, ce n'é- tait pas le roi, c'était l'homme et le demi-dieu. Elle est toute la passion d'un demi-siècle, c'est un amour qui commence en Louis XIV et qui finit en Dieu » Mlle de la Vallière , en effet, est la seule de ces grandes coupables qui excite absolument les sympathies de la foule et à laquelle on pardonne une erreur commise avec tant de bonne foi et expiée par une si admirable pénitence. Il vient. cependant, de se trouver un écrivain qui, renversant toutes les données reçues , élève au septième ciel Mmes de Pompadour et du Barry, et épuise ses sévérités à l'égard de Mlle de laValliêre ; je ne suis de son avis qu'en un seul point, c'est qu'assurément il n'y a aucune comparaison soutenable entre les deux femmes-ministres du dixhuitième siècle et celle qui, au dix-septième, ne tourna jamais à l'intrigue le pouvoir que lui donna l'amour et auquel elle ne voulait demander que de l'amour. M. Arsène Houssaye, après avoir consciencieusement étudié le dix-huitième siècle, veut, à son tour, pénetrer dans celui qu'illustrent le grand roi et sa cour, et il ne pouvait mieux débuter qu'en écrivant l'histoire des deux femmes qui se succédèrent dans le cœur de Louis XIV. Il se pose, dès le début — et je ne ne puis que l'en louer — en admirateur et en défenseur de Mlle de la Vallière et il se hâte d'ajouter que c'est après avoir tout lu, tout apprécié , qu'il en est arrivé à formuler ce jugement.

Maintenant. il ne faut pas s'attendre , en lisant ce volume , à se trouver en face d'un historien classique : tout le monde connaît le talent vif, brillant, original d'Arsène Houssaye, et quoique abordant le siècle essentiellement classiqne. il ne faut pas lui demander un changement radical dans sa manié-

re. Arsène Houssaye est un de ces rares écrivains possédant réellement un genre et méritant de sérieux éloges : il étudie consciencieusement , il cherche la vérité sans que le travail lui coûte ; mais, une fois sûr de ce qu'il veut penser et dire, il habille sa pensée à sa guise, et écrit ces pages rapides, animées , étincelantes , que le savant. le curieux et l'homme du monde lisent également volontiers. On lui reproche, au point de vue historique, trop d'éclat. Et pourquoi ? Car, après tout, pourvu que ce qu'il écrit soit scrupuleusement vrai, dépouillé de tout ce qui entache le roman historique, y a-t-il grand mal à ce que l'histoire soit racontée avec un ton qui se rapproche des fanfares qu'elle provoque souvent? On lui reproche de trop peindre de portraits. « Je ptnse, répond à cela Arsène Houssaye , que l'humanité , quoi qu'elle fasse , doit toujours être vue à travers l'idée de Dieu, ce qui la relève et ce qui éclaire ses actions. Je pense aussi que Plutarque est un grand historien qui, tout en retraçant la vie des hommes illustres, écrivait l'histoire universelle de son temps , car il croyait qu'un grand homme en ré-ume toujours cent mille. On a dit que la parole avait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée ; mais sa figure est sa pensée elle-même. La figure est faite à l'image de Dieu , la pensée universelle. Les yeux sont les fenêtres de l 'âme. Voilà pourquoi, pour peindre des siècles,, je peins des portraits. »

La cour était à Fontainebleau , et les assiduités du roi près de MADAME excitant un peu trop l'attention, le beau-frère et la belle-sœur tinrent conseil un jour, et il fut convenu que l'un et l'autre feraient semblant de remarquer quelqu'un pour donner le change aux curieux , et jouir d'une plus grande liberté. Le soir même, Louis XIV, se promenant avec MONSIEUR, Guiche et Béringhem dans les jardins du palais , avisa trois filles d'honneur de la reine qui devisaient aux pieds de la statue de Diane ; le roi fit signe à ceux qui l'accompagnaient de le laisser, et il s'avança seul derrière le feuillage pour écouter. Or, il arriva pour entendre Mlle de la Vallière blâmer ses amies d'oublier le roi parmi les seigneurs de la cour dont elles faisaient l'éloge, et répondre au reproche qu'elle s'attira de trouver le roi beau parce qu'il est le roi : « Au contraire , la couronne me le gâte un peu, puisqu'elle le supprime du nombre de ceux que l'on peut aimer. Ah! s'il n'était pas roi.... »

Louis XIV ignorait le nom de cette gracieuse jeune fille , mais il la chercha au cercle de la reine , à celui de Madame le soir même , et il reconnut sans peine la voix de Mlle de la

Vallière lisant des passages de l'Astrée. Le lendemain, Madame était oubliée , mais Louis XIV, pendant un mois , n'osa dire un mot de son amour à Mlle de la Vallière; on sait l'histoire de l'orage et le mot du duc de Saint-Aignan disant, à ce sujet, en parlant des deux nouveaux amans : « C'était Enéas avec Didon. » Restait pour le roi de faire naître au milieu de la cour le moyen de trouver la liberté que lui avait procurée ce bienheureux orage. Il le trouva en affichant bravement sa passion el en ne cherchant pas à garder un secret qui n'existait pour personne: mais la Vallière voyait toujours ce qui pouvait attirer les yeux sur elle et cachait , au tant que possible les splendides cadeaux de son royal amant. Louis XIV lui avait offert , entr'autres , de merveilleux Dendans d'oreilles en diamans : « Elle les dissimulait , dit M. Houssaye, sous les ondes de sa chevelure comme la mer cache les perles. » M. Houssaye raconte avec un goût exquis les luttes de Mlle de la Vallière , ses hésitations, ses terreurs, ses remords incessans après sa chûte, rappelant ce mot de Mme de Sévigné qui peint réellement la future carmélite : « Elle était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse.» Il y avait en elle deux femmes , « l'une toute de vertu , l'autre toute d'amour.» Mlle de laVallière avouait dans ses années de pénitence, qu'alors même que tout conspirait le plus à la séduire, elle éprouvait au-dedans d'elle-même un trouble et une secrète confusion qui ne la laissaient jouir en repos d'aucun plaisir. Vertueuse , en quelque sorte , a dit M. Romain Corn ut dans ses Confessions de Mme de La Vallière , même dans ses plus coupables égaremens, elle n'oublia jamais qu'elle faisait mal , et conserva toujours le désir et l'espérance de revenir au droit chemin. Les préférences que le roi lui donnait sur la reine la blessaient, et elle se plaignait d'être trop aimée , .tandis qu'elle ne croyait jamais aimer assez.

Une tante de la belle Louise, prévenue par la voix publique de ce qui arrivait, vint la trouver, lui adressa des reproches et décida sa retraite dans |un couvent de Chaillot. Le roi l'apprend à St-Germain pendant une audience de l'ambassadeur d'Espagne ; il laisse ce seigneur au milieu de sa harangue , selle lui-même un cheval, court à Chaillot, entre au couvent, fléchit la faible Madeleine par son adoration, et la ramène. Mais je ne prétends pas raconter ici les amours du grand roi et de celle qui, seule , l'aima sincèrement ; je veux uniquement indiquer quelques-unes des pages les plus saillantes de sa nouvelle biographie et en même temps laver Mlle de la

Vallière du reproche injuste de l'écrivain dont je parlais an début de cet article. J'ai dit que Mlle de la Vallière ne voulut jamais exploiter son amour; qu'on en juge : un jour le roi la voit danser avec un beau jeune homme qui s'entretenait familièrement avec elle et dont la conversation lui semblait singulièrement intime Louis XIV se contînt d'abord, mais enfin demanda le nom de celui qui lui paraissait déjà presqu'un rival. — Le beau danseur, répondit-elle simplement . c est mon frère. — Elle n'avait jamais songé à demander quelque chose pour lui, et quand Louis XIV lui en exprima sa surprise, elle répliqua fièrement : — Sire, je ne suis pas la maitresse du roi »

Mais j'ai hâ!e de passer sur le reste du temps que Mlle de la Vallière demeura au milieu du faste de la cour, et de la voir devenir une des pieuses filles de Dieu au couvent des Carmélites de la rue St-Jacques, où se pressaient les héritières des plus beaux noms de France. C'est le 20 avril 1671 que Mme de la Vallière vint aux pieds de la reine lui demander pardon et qu'elle courut se jeter dans le carrosse qui devait la conduire dans la maison de Dieu. La foule commença par rire ; on croyait à un seconde fuite à Chai 1 lot, et on la regardait comme une curiosité traverser les rues de Paris , ayant à ses côtés sa be'le-sœur, la marquise de la Vallière : mais sa résolution était bien arrêtée maintenant : elle franchit le seuil du couvent sans se retourner et distribua aux pauvres les pierres précieuses qu'elle avait reçues du roi , puis alla se jeter aux genoux de la supérieure et lui dit : « Ma mère , j'ai toujours fait un si mauvais usage de ma volonté , que je viens la remettre entre vos mains pour ne plus la reprendre. » Le soir même elle faisait couper ses magnifiques cheveux et elle obtenait la faveur de revêtir de suite l'habit des religieuses, en faisant observer qu'elle n'était pas novice dans la pénitence.

Mlle de la Vallière, ou pour l'appeler de son nom actuel, la sœur Louise de la Miséricorde, se transforma en un jour de manière à remplir d'émotion ceux-là même qui la veille sou- riaient et ne croyaient pas. L'humilité fut sa vertu de prédilection, et sa plus grande jouissance, désormais, la pratique de la plus sévère austérité. Le 3 juin 4 675, Mlle de la Vallière prononça ses vœux en présence de toute la cour, — tandis que le grand roi chassait à courre dans la forêt de Fontainebleau : — la reine élalt dans l'église, et au moment où Bossuet parlait de la chute, comme la sœur Louise se cachait le front dans ses mains, la bonne Marie-Thérèse lui dit : « Ne vous êtes-

vous pas relevée jusqu'à Dieu? » M. Houssaye reproduit tous les sermons prononcés à cette occasion par notre sublime orateur. et il ajoute cette page que je veux citer, comme lui faisant le plus grand honneur : « Oserai-je commenter ce chefd'œuvre de style sacré? Louerai-je cette mâle fierté qui ne s'humilie pas devant les grands de la terre, qui, au contraire, domine la royauté, parce que c'est l'esprit de Dieu qui parle? Comparerai-je cette majesté d3 l'éloquence à ces grandes figures des sculpteurs antiques où le marbre ne daigna jamais ni rire ni pleurer? C'est beau, c'est sublime, c'est terrible. Aux dernières paroles, à ces fortes images du grand prédicateur, toute l'église trembla, tous les fronts se prosternèrent, toutes les âmes eurent peur.« Descendez à l'autel pour achever voire sacrifice, le feu est allumé, 1 'encens est prêt, le glaive est tiré.. » La duchesse de la Vallière descendit toute blanche et toute pâle, mais plus forte qu'aucune de celles qui étaient là en spectacle. Elle marcha vaillamment au sacrifice. L'archevêque fit trois pas à sa rencontre; on eût dit Dieu lui-même. Elle s'agenouilla, baisa la terre et reçut le voile consacré. Quand elle le répandit comme un linceul d'oubli sur la pécheresse, on entendit des sanglots dans l'église. Mais sœur Louise de la Miséricorde ne pleurait pas. »

Mlle de la Vallière n'avait pas trente ans quand elle franchit le seuil du couvent, et pendant les trente-six années qu'elle eut à y demeurer, elle ne cessa d'exciter l'admiration de celles qui la voyaient. M. Arsène Houssaye partage cette admiration : aussi bien, nul ho mme ne peut , sans une bienfaisante émotion , lire les lettres que la sœur Louise de la Miséricorde écrivait depuis son entrée en religion, « depuis qu'elle goûte, comme elle le dit, une tranquillité et une satisfaction pures et parfaites. » Jamais elle ne se démentit, et si elle changea dans le cours de sa vie religieuse, ce fut pour se rapprocher de la perfection vers laquelle elle tendait. La maladie l'atteignit à la fin du printemps de 1710; le 4 juin, elle fût conduite à l'infirmerie ; le lendemain , elle était au plus mal, mais elle put encore reconnaître sa fille , la princesse de Conti ; à midi, elle n'existait plus. « Quand on descendit la dépouille de Mlle de la Vallière sous ces froides dalles où elle avait usé ses genoux, il s'éleva dans toute l'église comme un hymne à sa louange. La multitude qui priait pour elle aurait voulu canoniser sœur sainte Louise de la Miséricorde. »

M. Houssaye consacre un chapitre entier de son livre aux portraits de Mlle de la Vallière, et aucun ne le satisfait ; il re-

proche aux peintres d'avoir toujours vu en elle une Madeleine non, Mlle delà Vallière n'était pas une Madeleine; elle avait fait une chûte, mais elle n'en avait fait qu'une , et elle . était, en réalité, comme le dit son historiée, la poésie de son siècle, non pas une héroïne de roman, mais la dixième Muse. Nulle figure, à ses yeux , ne représente plus fidèlement la mélancolie amoureuse, les combats du cœur, les aspirations de l'âme, la passion couronnée d'idéal, que celte adorable fille de Dieu qui demeura — j'ajoutenis presque — fille d'honneur, en devenant la maîtresse du roi. Quant à son portrait, voici comment Arsène Houssaye le comprend : « A vingt ans, Mlle de la Vallière était une âme plutôt qu'un corps. Elle ployait comme un roseau au moindre choc de sa passion. Ses grands yeux semblaient s'ouvrir dans le ciel ; elle était belle, non pas de la beauté opulente et épanouie; elle était belle comme une vision qui ne touche pas à la terre , belle de la beauté des anges et des madones. La beauté de Mlle de la Vallière, c'était le charme. Si un sculpteur n'eût pas osé lailler le marbre pour la trouver belle , un peintre pouvait exprimer cette beauté insoumise et fuyante par la limpidité de ses yeux couleur de ciel, par la fraîcheur pénétrante de son sourire, parla blancheur diaphane de son teint , par la couleur virginale de sa chevelure corrégienne. C'était le charme, c'était la grâce. C'est en la voyant que Lafontaine a trouvé tout fait ce vers immortel :

Et la grâce, plus belle encore que la beauté !

Mais je n'ai rien dit de Mme de Montespan pour laquelle, — je ne l'en blâme certes pas. — M. Houssaye est plus sévère; on a été cependant injuste envers elle, on a exagéré le reproche qu'elle a mérité. Mme de Montespan était (son historien a grandement raison de le dire) inquiéte et chercheuse, éprise du bien et ne rencontrant toujours que le mal, indécise, capricieuse, fantasque, railleuse et, pardessus tout,aimant la domination et, à l'occasion, la vengeance. Elle essaya d'ailleurs de fuir le danger, comme plus tard devait faire la comtesse de Verrue à Turin : elle l'indiqua à son mari, demanda à quitter la cour, mais, comme de Mme de Verrue, on se mo qua d'elle et elle céda au désir d'humilier une femme dont la fortune la froissait : elle devint la maitresse du roi pour l'enlever à Mlle de La Vallière. Le lendemain, le marquis de Montespan se présenta devant Louis XIV en grand deuil et osa lui dire qu'il portait le deuil de sa femme; à quelques jours de là, il fallait le faire surveiller pour l'empêcher d'aller cravacher le grand roi.

Mais tandis que Mlle de La Vallière pleurait ses péchés dans la solitude et retrouvait le vrai bonheur au sein de celte pénitence admirable,Mme de Montespan se voyait torturée par le double supplice que causent la jalousie et l'orgueil froissés. Le roi fit plus pour elle que pour sa modeste rivale, mais la chute fut plus rude: son règne dura cinq ans. Mlle de Fontange vint bien l'attrister un moment, mais elle y trouva le moyen de gagner une victoire de plus; son grand adversaire fut Bossuet. qui frappa enfin la conscience de Louis XIV et rencontra dans Mme de Maintenon une alliée dévouée et terrible. Mme de Montespan lutta, puis renonça bien vite à un combat inutile, et elle se rappela alors qu'elle devait avoir encore une amie le jour où tout le monde l'abandonnait. Elle courut aux Carmélites se jeter dans les bras de Mlle de La Vallière. — Vous pleurez, lui dit sœur Louise de la Miséricorde, moi je ne pleure plus. — Vous ne pleurez plus ; ah ! moi je pleurerai toujours. Mais elle ne sut pas trouver l'abri que Mlle de La Vallière avait découvert; elle demanda le repos de l'àme à l'agitation continuelle du corps, et se trompa; elle avait peur de tout, peur de Dieu, peur d'elle-même; la nuit l'effrayait, l'orage l'épouvantait, la maladie la terrifiait. Elle finit ainsi, oubliée par le roi, repoussée par son mari, hésitant entre le monde et le couvent, se couvrant aujourd'hui de cilices, cherchant demain à redevenir la reine d'un salon, et elle mourut d'une manière qu'Arsène Houssaye apprécie textuellement : « La mort de Mme de Montespan fut un coup de tonnerre. Il n'y a pas dans toute la Bible de page plus effrayante, jamais la main de Dieu ne se montra plus terrible et plus vengeresse. » Il faut lire ce récit.

Une remarque, en finissant ce livre, c'est le charme que lui prête ce voisinage du couvent où nous entrons quelquefois avec M. Arsène Houssaye, et où nous sentons 13 même émotion que lui-même nous'dit avoir éprouvée quand il alla demander aux Carmelites de lui montrer le portrait qu'elles conservent de celle qui fut la duchesse de la Vallière. « Quelle que soit la préoccupation de l'esprit, dit l'auteur, je cite ce passage comme un des plus parfaits qu'il ait écrit; on ne franchit pas le seuil de cette blanche maison des filles de Dieu sans être saisi d'une émotion profonde. Un mur, moins qu'un mur. une grille de fer sépare celles qui vivent pour le monde et celles qui vivent pour le ciel : il n'y a qu'un pas à faire pour franchir l'abîme. Ici le bruit, la comédie des vanités, le drame des passions; là, le silence, l'humilité devant l'autel, la paix du cœur. Des deux côtés, la beauté, la jeunesse, l'amour; mais quel

contraste! Ici la beauté qui s'encadre dans les opulentes chevelures , dans les grappes de fleurs, dans les étoffes somptueuses; ici la beauté qui s'illumine à tous les feux du diamant, quand là elle pâlit et s'éteint découronnée sous le voile noir.» Il y a, en effet,dans le cloître un charme indéfinissable, qu'on subit malgré soit: quelque sceptique qu'on puisse être , on ne peut, sans admiration, songer à ces créatures d'élite , nées aux premiers rangs de la sociélé, qui se sont appelées la Vallière, d'Epernon , Louise de France , Rabutin-Chantal, et tant d'autres également illustres , et qui se sont volontairement retirées à l'ombre du couvent, « les unes priant encore pour leurs fautes, les autres priant toujours pour celles qui ont péché. »

XXIX.

16 Mars 1860.

Jeanne d'Arc, par M. II. Wallon, membre de l'Institut. 2 vol. in-8°, Paris, Hachette 1860.— Les Croisades de saint Louis, par M. E. Gervais, 1 vol. in-8°, Michel Lévy, 1860.

« La vie de Jeanne d'Arc est un des épisodes les plus émouvans de nos annales : c'est comme une légende au milieu de l'histoire; c'est un miracle placé au seuil des temps modernes comme un défi à ceux qui veulent nier le merveilleux. Jamais matière ne parut plus digne de la haute poésie ; elle réunit en soi les deux conditions de l'épopée : sujet national, action surnaturelle.» M. Wallon s'excuse presque ensuite d'avoir entrepris cette histoire de notie sainte héroïne nationale. Il a grand tort. On s'est beaucoup occupé sans doute de Jeanne d'Arc depuis quelques années : M. Jules Quicherat, en publiant les volumineux registres du procès, M. Vallet (de Viriville) |en étudiant à fond les annales de Charles VII, en éditant les opuscules de Charles du Lys, ont répandu une grande lumière sur la vie de la pucelle d'Orléans ; mais jusqu'à ce jour cependant il n'existait pas réellement d'ouvrage consacré spécialement à retracer la vie de Jeanne d'Arc , sauf

l'essai intéressant mais un peu sommaire, de M. le baron de Baranle. M. Wallon comble donc une lacune en racontant cette noble existence, en élevant à son tour ce monument, qui vaut mieux que les tristes statues érigées à la pieuse fille de Domrémy ; les tlocumens avaient été exhumés et publiés, mais ils n'avaient pas, à proprement parler, été mis en œuvre; on restait entre l'odieux procès de Rouen et celui de la réhabilitation , et on pouvait difficilement se faire un portrait exact de la victime de l'un de ces actes et de l'héroïne de l'autre. M. Wallon pense , au contraire , que ces portraits, si divers dans la pensée de leurs auteurs, se complètent cependant au lieu de se contredire,et servent areprésenter la Pucelle dans toute sa vérité.

On comprend, dès-lors, tout l'intérêt qui s'attache à ces deux volumes, les premiers , on peut le peut le dire, publiés depuis les découvertes de la critique moderne , sur cette grands et noble individualité ; composés avec le soin le plus consciencieux, écrits avec amour, avec passion; maison comprendra aussi comment il m'est impossible de suivre M. Wallon. L'histoire sommaire de Jeanne d'Arc est trop connue pour qu'il soit possible de s'y arrêter, et ce n'est pas dans les bornes de cet article que je puis essayer d'indiquer les passages principaux de cet excellent ouvrage. Je me bornerai donc à insister sur deux points , un peu trop négligés par l'honorable académicien je veux parler de la naissance de Jeanne d'Arc et des Jeanned'Arc apocryphes qui se sont montrées après elle.

Jeanne naquit, le 6 janvier 1412 , à Domrémy, petit village situé dans la vallée de la Meuse , entre Neufchateau et Vaucouleurs , aux confins de la Champagne et de la Lorraine. « Domrémy, lié à Vaucouleurs , qu'une ordonnance de Charles V (1365 ) avait déclaré inséparablement uni au domaine royal, se rattachait ainsi à la prevôté d'Andelot et au bailliage de Chaumont-en-Rassigny ce qui tranche la question agitée récemment encore :« Jeanne d'Arc était-elle Champenoise? Jeanne d'Arc était-elle Lorraine? Jeanne d'Arc était Française. »

Je crois qu'on ne lira pas sans intérêt quelques détails plus précis sur cette question qui a soulevé une véritable guerre chez les érudits. Domrémy faisait partie de la prévôté de Gondrecourt , de la recette de Bourmont, du bailliage de la Marche, du présidial de Chaumont, et était annexé au village de Greux-en-Champagne il relevait, seulement pour le spirituel, du diocèse de Toul, et, à ce sujet , Charles du Lys , —

fils d'un arrière-pelit-neveu de la pucelle d'Orléans , — dit : « Aucuns ont escrit qu'elle estoit Lorraine, dont ils se Irom« peut, pour ce qu'il est notoire que ledit diocèse de Toul a « son estendue et rassort, partie sur la France, partie sur « l'Empire partie sur la Lorraine, comme les autres évêchés « proches. » Domrémy comme Greux', est situé sur la rivegauche de la Meuse et se truuve enclavé dans la partie de la Champagne comprise entre les limites que tracèrent, en 1299, le roi Philippe-le-Bel et l'empereur Albert, à leur entrevue de Quatre-Vaux. Les seigneuries deVaucouleurs, Greux et Domrémy appartinrent d'abord aux sires de Joinville, mais l'im- portance de ce canton sur la frontière , et comme passage pour pénétrer sur les terres de l'Empire, détermina Philippede-Valois à l'échanger, en 1335, avec Jean de Joinville, contre les prévôtés de Soudron et de Villeseneux , sises entre Châlons-sur-Marne et Vertus: une ordonnance de 1365 confirma cet échange, et, à dater de ce moment ces seigneuries figurent, comme partie intégrante du domaine royal , et , par conséquent, de la Champagne, réunie depuis 1285 à la couronne.

Au seizième siècle , les ducs de Lorraine soulevèrent de nombreuses difficultés au sujet ue la mouvance du Barrois, et un concordai du 25 janvier 1571, complété par un supplément le 8 août 1575 , modifia la ligne des frontières et céda Domrémy au duché.

De plus , Jeanne d'Arc me semble bien champenoise , car son père, Jacques, était de Ceffonds, village voisin de Monlierender, dans la partie de la Haute-Marrie qui se rapproche de la Marne et de l'Aube.

Je finirai en examinant la question des fausses Jeanne d'Arc, question qua M. Wallon traite en huit pages seulement et qui ne me paraît pas si indigne d'attention : Jeanne d'Arc a-t-elle été brûlée? Aucun fait ne semble mieux établi, malheureusement,et cependant cette opinion a trouve des contradicteurs sérieux, et qui se sont appuyés sur desfaits très précis. Je vais les énumérer rapidement, comme une preuve de plus de la possibilité d'introduire dans l'histoire les fables et les erreurs les plus grossières. Ce n'est pas un médiocre sujet de curiosité de voir qu'on ait pu mettre en doute un événement accompli publiquement dans une grande ville, en présence de milliers de témoins. En 1615, le père Vignier, de l'Oratoire, découvrit à Metz une chronique du XVe siècle rédigée par le doyen de Saint-Thiébaud , et où l'on lisait qu'au mois de mai 1435 , — (le bûcher d'Orléans a été allumé le 30 mai

1431). — Jeanne se présenta au village de Saint-Privé, près de Metz et y fut reconnue par ses frères et plusieurs officiers de l'armée; puis, qu'elle s'était rendue à Arlon où elle avait épousé Robert des Armoises et était revenue habiter Metz. Vivement étonné le P. Vignier continua ses recherches, visita les archives de la famille des Armoises , l'une des plus anciennes de la. chevalerie Lorraine, et y trouva le contrat de mariage de Jeanne et de Robert. Celle découverte ne paraît pas, cependant, avoir produit un grand effet, mais la publication de nouveaux documens au commencement du siècle dernier, vint ranimer cette question.

En revisant le3 comptes municipaux d'Orléans , l'historien Polluche releva un passage qui concordait parfaitement avec la chronique du doyen de Saint-Thiébaut; on y lisait, sous la date du mois de juillet 1436 « A Renaud Brune, le 25 dudit mois, pour faire boire un mcssagier qui apportait lelire de Jehanne la Pucelle et alloit vers Guillaume Béliar , bailly de Troyes, pour ce 11 sols 8 deniers parisis » Plus loin et dans la même année, on trouve que la municipalité d'Orléans avait dépéché vers Jeanne, alors à Arlon, un messager : « A Cueur de Lys, le 18e jour d'octobre , pour ung voyage qu'il a fait pour ladiste ville par devers la Pucelle , laquelle alloit à Arton , en la duchié de Luxembourg . et pour porter les lettres qu'il apporta de ladisie Jehanne la Pucelle , à Loches , pardevant le royqui e> toit là. auquel voyage il a vaqué XLI jours, pour ce, 6 livres parisis » Enfin, dans les comptes du mois de juillet 1439 on voit qu'une Jeanne , alors mariée au sire des Armoises , vint à Orléans et y fut honorablement reçue : « A Jehanne des Armoises pour don à elle le 1er jour d'aoust 1139, par délibération faicte avec le conseil de la ville et pour le bien qu'elle a faiet à ladite ville pendant le siège , etc » — C'est le seul passage reproduit par M. Wallon. Polluche remarque également qu'à dater de cette époque, on ne voit plus figurer, dans les conseils municipaux, la somme allouée pour la célébration annuelle du service de Jeanne d'Arc.

On parait cependant avoir fait de bonne heure justice de cette imposture, mais elle ne fut pas la seule; on peut citer plusieurs fausses Jeanne d'Arc, qui essayèrent de tromper la bonne foi publique , comme nous l'avons vu de nos jours pour le malheureux fils de Louis XVI. L'une de ces prétendues héroïnes se présenta même devant le roi Charles VII, mais elle n'osa soutenir son rôle et se jeta à genoux en de mandant pardon (1441). Une autre s'était montrée à Paris en

4 440. Enfin en 1470, une dernière Jeanne d'Arc, recommandée par le comte de Virnembonrg, vint à Trêves peur décider l'élection de l'archevêque , Udâlric de Man doncheit ; l'inquisition de Cologne intervint cette fois et dévoila la fourberie de cette femme. qui n'eut que le temps de se dérober par la fuite au supplice qui l'attendait. Mais, pour en levenir à Jeanne des Armoises, je dirai que Charles VII ne parut pas s'en inquiéter, et que cette intrigue n'empêcha pas les juges. commis par le roi, de prononcer la justification « de défunte Jehanne la Pucelle, de bonne mémoire, » en 1455 Jeanne des Armoises vivait encore, et cependant on n'osa soulever aucune réc'amation. Il y a , malheureusement, une autre preuve. pénible assurément, de la mort de l'héroïne de France, c'est l'étal de misère où étaient tombasses plus proches parens. Un acte provenant des archives de la ville d'Orléans, constate qu'en 1450, la municipalité donnait trois livres par mois à la mère de Jeanne « pour lui ayder à vivre. » Si Jeanne eût réellement existé, Isabelle Borner en serait-elle arrivée à ce dernier dénuement, triste preuve de l'ingratitude du prince si bien servi par la glorieuse Pucelle?

M. Wallon termine son remarquable ouvrage en regrettan t de ne pas voir Jeanne d'Arc figurer dans le catalogue des saints de la France mode ne, avec les Louis, les Jeanne de Chantai, les Vincent-de Paul, les. François-de-Sales, les EIzéar de Sabran.«Oui, s'écrie-t-il en finissant, quand on arrive, avec les pièces du procès, au terme de celte histoire, on peut le dire avec loute conviction : Jeanne a été, par toute sa vie, une sainte, et par sa mort une martyre; martyre des plus nobles causes auxquelles on puisse donner sa vie, martyre do son amour de la patrie , de la pudeur et de sa foi en celui qui l'envoya pour sauver la France. »

Passons à un autre livre dont le héros fut et sera toujours la gloire et l'édification de notre pays, parlons des Croisades de saint Louis.

Je veux tout d'abord dire que l'œuvre de M. Ernest Gervais est conçue dans un esprit excellent; mais là je bornerai la plus grande partie de mes éloges: quand on ouvre ce volume on s'attend à lire des vers, et. en réalité, c'est presque un poème que M. Gervais a voulu écrire en prose. Je m'en tiendrais volontiers à ce jugement pour apprécier un travail, très-original dans sa forme, car il donne le singulier exemple d'une étude, historique de trois cent vingt et une pages — à grandes marges par exemple et très-espacées — sans les plus petites noies. C'est d'une une histoire faite avec

des livres; car un auteur ne se résignerait pas à laisser p nsser inaperçus des documens inédits, et. cependant , que de choses neuves à découvrir et à dire sur les croisades de saint Louis; quel beau sujet à éclairer avec le secours de la critique moderne, quelle magnifique page de notre histoire nationale que celle où l'on a à raconter la double expédition du plus saint de nos rois au-delà des mers ; (quand franchir la mer était déjà chose extraordinaire) page qui a pour principaux épisodes Damiette , Mansourah , les prisons du Soudan d'Egypte et la plage de Tunis.

Ce livre est donc un poème, et jamais sujet, il faut le dire, n'a été plus magnifiquement poétique ; mais est-ce bien le ton qui convient à l'histoire, et lirions-nous avec plaisir sous la plume d'un chevalier: « Telle fut cette étrange bataille (de Mansourah), veritable linceul de la croisade , qui, comme le porte-étendart Robert du Vair, tombe ensévelie dans le drapeau qu'elle déployait naguères. » Cette description des ravages du feu grégeois : « La flamme infernale, s'attachant aux armures et aux membres , dévorait ces braves dans leur impuissance et leur désespoir. Un nuage ardent semblait s'abattre sur eux, inéluctable, inextinguible ennemi. » Que dire en lisant que « la flotte infidèle se retourne avec fureur sur la flotte chrétienne comme un taureau blessé? » Pour- quoi M. Gervais prodigue-t-il les expressions de sire , messire, monseigneur, le prud'homme, pourquoi écrit-il toujours Jehan au lieu de Jean ? Ces détails sont bons pour les romans historiques a la recherche de ce qu'on est convenu d'appeler la couleur locale ; mais n'est-on pas étonné de les rencontrer dans un travail qui veut être sérieux et qui a singulièrement l'air d'un abrégé de Joinville; du moins, en dit-il moins long. Et puis, encore une observation : M. Gervais parle constamment dans son récit de saint Louis ; mais il me semble qu'il fallait plutôt le nommer Louis tout court , car le faire figurer dans sa propre vie avec ce titre éclatant qui ne lui fut décerné qu'en 1297, me parait au moins un anachronisme.

Je m'arrête et je voudrais maintenant faire passer sous les yeux de mes lecteurs quelques-une3 de ces belles scènes où s'illustra à jamais notre vieille noblesse ; je voudrais montrer notre grand roi luttant avec la plus admirable énergie, et ces princes imprudens , téméraires , mais si beaux devant le péril ? Au moins rappellerai-je la conduite d'un des lieutenans de Louis IX à Mansourahs , de Josseran de Brancion , commandant un des corps de l'armée : ses hommes furent écra-

ses par le nombre, mais Brandon, du moins, résista ; Il saîsit une lance et ce précipita presque seul sur le flanc des Sarrasins, pour les prendre en écharpe et attirer sur lui tous leurs coups; il allait périr à son tour, mais, du moins, après avoir permis à quelques troupes de se rallier autour du roi, quand une habile diversion des arbalétriers le dégagea. Brancion restait, lui huitième, des vingt chevaliers qu il avait comptés autour de !ui ; il était couvert de blessures : l'une d'elle devait le faire périr peu d'heuies après. Son nom est encore noblement porté de nos jours.

Nous préférons les huit ou dix pages consacrées par M. Gervais, sous le titre de : « conclusion », à appréciation du résultat des deux dernières croisades. M. Gervais s'élève avec force contre ceux qui n'ont vu dans ces guerres saintes, dans ces sublimes efforts de la chrétienté, que de lointaines aventures couronnées par des triomphes éphémères ou des désastres répétés. M.Gervais voit, au contraire, dans ce grand événement du moyen-âge , — et nous nous associons tout-àfail à ce jugement. — un grand mouvement salutaire, bien que les conséquences n'aient pas été peut-être à la hauteur des sacrifices. « La guerre portée au pays des infidèles, la chrétienté reprenant t'offensive , la croix planant victorieusement, dans maintes circonstances, au-dessus du croissant terrassé, la Terre-Sainte même temporairement conquise , tout cela, certes, a son importance et sa haute signification.» C'était un premier refoulement de la puissance musulmane qui de- vait plus tard venir se briser contre les rochers de Malle défendus par une vaillante milice qu'avaient enfantée les croisades; c'était une véritable révolution où la terreur du nom des Sarrasins s'était singulièrement amoindrie.»

Mais là ne se borne pas l'effet des croisades : sans comparer, comme le fait M Gervais, l'Europe à un nuage et la croisade à la foudre, nous reconnaîtrons avec lui que ces grandes luttes chrétiennes ont exercé sur les sociétés européennes une immense influence. Rien n'était encore fixé sur ce sol -labouré par les révolutions : la féodalité seule dominait, c'està-dire le fractionnement des royaumes, fractionnement ennemi du peuple comme du trône. La croisade , en ruinant les seigneurs ou,du moins, en les appauvrissant de beaucoup, les rendit moins indépendans devant le souverain . plus faciles envers les vassaux : l'argent fut un mobile tout puissant, et deux moyens seulement existaient à cette époque pour s'en procurer, à moins de se confier aux juifs : vendre sa terre au roi, ou affranchir les paysans et la bourgeoisie.

Voilà où il faut rechercher le véritable résultat des croisades : la féodalité cesse, dès lors, d'être un obstacle absolu au progrès social ; elle va même servir l'œuvre qu'elle entravait naguères. Elle ne périt pas cependant , mais se transforme. « Elle s'absorbe dans la chevalerie; elle sera plus tard la noblesse , » c'cst-à-dire l'une des gloires et des forces de la

France.

XXX.

4 Avril 1860.

Histoire du Droit français, par M. Laferrière , de l'Institut , tomes V et VI. Paris, Cotillon.— Paris moderne, plan d'une ville modèle, par M Couturier de Vienne, 1 vol in-12. Dentu, 1860. — LES ROMANS NOUVEAUX : Jean de la Roche , par Georges Sand ; — Histoire du Village , par A. Weil; — La Famille Guillemot, par A. Achard , tous trois Ha- chette, 1860.— Histoire d'une jolie Femme pir Paul Perret; — Les Petits malheurs d'une jolis Femme , par Paul Deltuf, tous deux Michel Lévy, 1860.

M. Laferriére, dans quatre précédons volumes de son important ouvrage, a savamment étudié les grandes sources du droit public et privé de la France : le droit Romain, le droit Gallique , le droit Gallo-Romain , le droit Canonique et le droit Féodal ; il poursuit courageusement sa lâche, et vient nous inilier aujourd'hui à la difficile connaissance du droit Coutumier. Jusqu'à ce jour, il était reconnu que le droit Coutumier formait comme un dédale obscur où l'on s'engageait à peu près inutilement, et qu'au milieu des centaines de coutumes qui régissaient nos provinces, on n" pouvait songer à porter la lumière Le nouvel historien du Droit Français n'a pas été de cet avis, fort heureusement ; il a étudié ces centaines de lois plus ou moins locales, et , embrassant tout le mouvement des coutumes depuis le XIIIe siècle jusqu'au commencement du XVIe; il a suivi co curieux travail d'émancipation graduelle, origine d'une sorte de droit commun « qui a pu s'appeler du beau nom de Droit Français, bien que « le nom fût alors plus grand que la chose. »

Sans prétendre donner une appréciation détaillée d'un pareil ouvrage , je voudrais simplement noter ici ce que M. Laferrière intitule les traits caractéristiques de la géogra- phie des coutumes; c'est peut-eire aussi le meilleur moyen de résumer la matière. M. Laferrière divise la France en six grandes régions dites de l'Est et du Sud-Est, du Midi , de h chaîne des Pyrénées, du Sud-Ouest et de l'Ouest, du Nord , enfin du Centre. La première région comprend l' Alsace , la Lorraine, la Franche-Comté. la Bourgogne et ses dépendances, le Dauphiné et la Provence. En Dauphiné et en Alsace on sent une tendance vers l'unité, sous l'influence du droit Germanique pour celle-ci, et du droit Romain pour la première ; les autres provinces, au contraire , quoiqu'ent raînées par l'influence allemande, subissent la loi du droit Coutumier, et la Provence, elle-même , après avoir d'abord entretenu dans ses grandes cités les principes de la liberté personnelle et municipale, vit disparaître ces principes, ainsi que la plupart des traditions romaines, devant les progrès incessans de la féodalité avec la maison d'Anjou. Dans la région méridionale ( une partie de la Provence , le Languedoc et l'Albi,geois ). domine l'esprit d'affranchissement avec les principes de la loi d'Alaric ; à Toulouse et à Montpellier on reconnaît la libre constitution des villes romaines; dans l'Albigeois, la toute puissance de l'autorité ecclésiastique de l'évêque ; dans la région pyrénenne le droit Coutumier présente un mélange des coutumes ibériennes et des influences locales ; en Roussillon . seulement , on retrouve de fortes traces du droit Justinien, fréquemment vainqueur de la loi visigothi- q ne L'esprit coutumier se montre sous un tout autre aspect dans la quatrième région : c'est la féodalité qui régit la Guyenne et la Bretagne avec les pays intermédiaires; mais en Normandie, règne un système plus égalitaire. L'esprit germanique se révèle enfin à chaque pas dans le nord de la France (Flandre , Picardie, Vermandois, Champagne).

M. Laferrière indique les trails les plus saillans de cette ressemblance, en faisant surtout remarquer que cette influenco provoque et multiplie la naissance des communes jurées, où l'on retrouve le droit individuel jusques dans !a hiérarchie du fief, en plaçant l'obéissance sous la garantie d'un contrat qui oblige également le suzerain et le vassal, le supérieur et l'inférieur. La féodalité régne enfin, mais disciplinée par la puissance royale dans la sixième région, qui comprend l'lie de France, l'Anjou, l'Auvergne et la Saintonge, pour n'en citer que les points extrêmes. Tel est, à l'état de croquis, ce qu'on pourrait appeler h car te de la France coutumière.

Après avoir traité à fond suc cessivement ces divers sujets, M. Laferrière s'occupe des établissemens de Saint-Louis, dont il constate la haute influence, et des principaux ouvrages coutumiers dont la connaissance a pu parvenir jusqu'à nous, en insistant particulièrement sur la coutume do Paris, dont il nous trace une complète monographie; l'auteur déclare, en outre, qu'il n'y a pas d'institutions coutumières, développées par la jurisprudence et le droit français des trois derniers siècles, qui ne so t en germe ou en pratique dans les institulions du moyen-àge avant le seizième, au début duquel a commencé le grand travail de généralisation.

Celte remarquable et savante étude atteint exactement le but que M. Laferrière s'est proposé en disant dans ses premières pages et après une rapide exposition de son plan : « Ainsi, dans son long pèlerinage de la circonférence au cen« tre du royaume, l'histoire du droit français au moyen-âge « aura recueilli tous les principes comparé toutes les insti« t ut ions à de longs intervalles, constaté les fortes influences, « marqué les grandes lignes des coutumes, et donné à la phi« losophie du droit le moyeu d apprécier l'esprit général de « l'ancien droit français. »

Je me permettrai, cependant, une observation qui n'est pas sans importance M. Laferrière reconnaît une remarquable exc eption au milieu du régime coutumier, au profit de la Champagne. Tandis que partout, dit-il, la masculinité était hautement proclamée, la coutume champenoise admit la transmission de la noblesse par les femmes, et établit ainsi un lien jusqu'alors inconnu entre les gentilshommes ei les bourgeois; la noblesse utérine eut pour effet immédiat d'affaiblir la féodalité et d'amoindrir le droit d'aînesse; M. Laferrière fait re. marquer, à ce sujet, que le chef de famille qui n'était pas de race chevaleresque, mais qui avait plus gagné dans les foires de h province que brillé dans les tournois, ne devait pas desservir le fief avec un dévouement bien féodal et attacher grande importance aux règles si scrupuleusement observées ailleurs. A cela, je répondrai que l'honorable historien du droit coutumier s'est singulièrement mépris : la noblesse utérine et maternelle n'é:ait nullement spéciale à la Champagne, ainsi que le croit la foule, car on peut lire dans les institutions de saint Louis , l'article XXIII. qui a bien assurément une portée générale, et qui attribue une noblesse restreinte (art. CXX.X) aux enfans d'une mère noble et d'un père non noble; mais, comme je viens de le dire, cette noblesse, quels qu'aient été les efforts de ceux qui s'en sont prévalus, n'a jamais été qu'il-

ne quasi noblesse, qui faisait profiter ses possesseurs des priviléges accordés aux nobles quant aux coutumes , et rien de plus. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette intéressante question, ayant le projet de la développer prochainement dans un travail spécial.

M. Laferrière termine son ouvrage par quelques éclaircissemeris particuliers et il dresse, entr'autres, le catalogue des principaux documens coutumiers antérieurs au seizième siècle : il mentionne aussi la coutume de Melun , publiée en 1506, et celle de Paris,dont la première rédaction ne fut arrêtée qu'en 1510. M. Laferrière ne cile qu'en passant la coutume de Châlons-sur-Marne. qui mérite, cependant, ce me semble, de figurer parmi les plus anciennes. Publiée seulement en 1557, la coutume de Châlons remonte aux premières années de ce siècle et je signalerai à la fois , comme preuve de cette assertion et comme document intéressant, le manuscrit suivant de la bibliothèque impériale.

« Procès-verbal faict le 21e aoust 1507, par lequel Jehan « Robin, licencié-ès-lettres, bailly de Chaalons et de Beau« lipu en Argonne , Jehan Bourgeois , bailly de Buissy, et « Jéhan Le Folmarié , escuïer, procureur des bourgeois do « Chaalons , font leurs accords et discords à chascun article « de la coustume de Vermandois pour rediger celle de « Chaalons. »

Nous venons d'examiner, en deux mots , une question nobiliaire qui a jadis suscité de nombreux procès ; c'est encore de la noblesse dont nous allons parler, à propos du livre éminemment humourislique, comme diraient nos voisins d'outre-mer , que M. Couturier de Vienne vient de publier sous le titre de : « Paris moderne , plan d'une ville modèle « que l'autpur a appelée Novutopie. » Ce livre parle de tout et de bien d'autre chose encore : du vieux Paris , du bon vieux temps dont l'auteur, avec M. Henry Martin , se montre un grand ennemi, du Paris nouveau, du prix des loyers , du socialisme, de l'annexion, de M. Louis Veuillot, des mendians, de M. Michelet, de la littérature, du M. Capefigue. de l'ennui des villes régulières; enfin, il arrive à Novutopie et à tout un système nouveau , politique et gouvernemental , avec deux chapitres sur les femmes et le rétablissement du divorce. Voilà le livre : mais il y aussi deux chapitres qui ont attiré mon attention : la comédie que nous donne la noblesse de contrebandes Paris, el « y aura-t-il ou non une noblesse à Novutopie ? »

Je suis entièrement de l'avis de M. Couturier de Vienne au

sujet des bourgeois gentilshommes et de ceux qui s'affublent d'un titre ; je veux bien lire même des vieilles historiettes qu'il rajeunit à ce propos ; mais je regrette d'abord qu'il ait reproduit quelques-unes des notes déplorables publiées par le journal le Siècle . il y a quelques années, à propos de nos plus honorables familles aristocratiques, notes qu'on jugera de reste , quand on saura que leur auteur fait descendre les La Rochefoucault d'un boucher, et les d'Uzès d'un apothicaire ; il y aurait folie à combattre des erreurs absurdes et qui trouvent leur démenti dans l'histoire même de la France.

M. Couturier de Vienne est plus heureux quand il attaque le ridicule des lettres de part. naturellement de celles de décès, où la vanité humaine semble avoir rassemblé toutes ses forces; de ceux qui recherchent toutes les occasions de se constituer des actes de notoriété pour venir ensuite, avec des monceaux de paperasses, demander au gouvernement le droit d'allonger leurs noms , croyant de bonne foi qu'à force de témoigner pour les autres et de coopérer à des contrats de toute espèce, ils finiront par se créer des titres irréfutables à eux-mêmes. Et , à ce sujet, je remercie l'auteur de nous apprendre que, depuis 1833, une ordonance royale l'autorise à ajouter à son nom parternel « qui prouve , (je cite textuel lement) qu'il descend d'un tailleur. » (page 3i, note) celui de sa mère ; je lui ferai cependant observer qu'il a sollicité cette faveur spéciale , sans doute pour mieux habiller ce nom de tailleur. Mais je ne suispas de son avis,quand il vient dire que, depuis la promulgation de la loi de 21 mai 1853 , il y a recrudescence : la liste des victimes, cependant, serait longue déjà, et je crois pouvoir l'assurer.

Mais je suis encore moins de l'avis de M. Couturier de Vienne , quand il vient dire qu'il ne veut pas de noblesse à Novutopie; il y a là , selon moi , une grande injustice , car c'est mal en user envers une des institutions qui ont le plus contribué à la gloire et à la grandeur du pays. M. Couturier de Vienne se sentait d'abord très porté à constituer une noblesse, et il ajoute même qu'il eût volontiers fait comme Charles V, qui, le 21 juillet 1368 , accorda la noblesse à tous les bourgeois de Paris. — Ici je l'arrête, attendu que quand on cite, il faut citer exactement; or cet anoblissement n'existe pas ; le 9 août 1371 , Charles V autorisa les bourgeois de Paris à acquérir et à posséder des fiefs nobles, ce qui ne cúnférait nullement la noblesse, mais seulement un privilége fiscal. — M. Couturier de Vienne voyait là une source abondante de revenu, mais il est tout aussitôt ébranlé parle dicton : noblesse

oblige, et il craint qu'elle ne crée pour ceux qui en jouiront des impossibilités de gagner leur vie, ne pouvant, quand ils seront pauvres, se mettre au comptoir , prendre l'aiguille ou le rabot ; il craint aussi que cela ne crée de fâcheuses inégalités et, comme, après tout, il bail fort le parvenu et surtout les fils du parvenu, il en arrive à cette agréable plaisanterie renouvelée de l'abbé Siéyés : regardant la noblesse comme une excroissance, il l'extirpe.

Mais voyez combien M. Couturier, de Vienne, est peu logique : « Dans tous les pays du monde, on sera, à juste titre, fier de descendre d'hommes remarquables parleur science, par les services rendus au pays, parleur intégrité. Je conçois, quand on se nomme Horace Vernet, qu'on soit lier de continuer Joseph et Carie; mais si vous descendez de la famille de Sotenville où le ventre anoblit, — (nouvelle erreur, voyez plus haut!—) el si vous tenez de voire aïeul, vous ne serez qu'un sol. » C'est joli, mais qu'est-ce donc que la noblesse si ce n'est l'illustration donnée à une famille par des membres il Juslres à un titre quelconque : M. Couturier, de Vienne, comprend que notre grand peintre de batailles soit fier de continuer Joseph et Carie Vernet je suis complètement de son avis, mais je pense qu'il va lieu d'être fier de s'appeler Montmorency et de continuer une lignée qui a fourni vingt connétables maréchaux ou amiraux à la France, Choiseul auquel nous devons quatre maréchaux et trente officiers généraux , Wagram ou Malakoff qui rappellent de récentes gloires; d'appartenir, enfin, à l'une des familles qui comptent nombre des leurs, tués sur les champs de batailles pour l'honneur de la France, et qui, souvent, ont vendu jusqu'à leur dernier champ pour prendre dignement part à nos luttes. Qu'est-ce que la noblesse , sinon l'expression de la tradition , et la tradition, comme vient de le démontrer si éloquemment le père Félix , l'essence du progrès : « L'homme, a-t-il ajouté dans l'une de ces admirables conférences qui amènent à Noire-Dame une foule trop nombreuse pour l'enceinte de la vieille basilique (1 ), l'homme, placé entre les ancêtres qui descendent jusqu'à lui, et la postérité qui part de lui, n'est qu'un anneau dans cette chaîne de la tradition qui étend la vie dans la durée. » Voilà pourquoi noblesse oblige. Quant à M. Couturier de Vienne, je l'engage à méditer un autre passage de ce même discours, qui répond irréfutablement, je crois, à la préten-

(1) Première conférence du Carême de 1860..

tion d'extirper cette excroissancè , qui est un des plus beaux fleurons de notre couronnne nationale :

« Car ce qui nous donne , par-dessus tout, le sens de la « grandeur et du progrès, c'est la tradition ; hors de là vous « ne rencontrez presque plus que des grandeurs égoïstes , « c'est-à-dire de petites grandeurs , personnalités superbes, « qui, pareilles à ces agitateurs de la plèbe antique , se van« lent de n'avoir pas d'ancêlres , comme pour mieux établir « que n'héritant rien de personne, elles tiennent tout d'elles« mêmes. Grandeur puérile ei si manifestement fausse , que « l'homme qui se nomme avec le plus d'orgueil le fils de ses « œuvres, éprouve l'invincible besoin de laisser lui-même à « ses enfans un héritage, un nom , une gloire, qu'il ne reçut « pas de ses pères : tant nous sentons que la tradition est « partout un élément de progrès parce qu'elle met dans le « présent les grandeurs du passé et lègue à l'avenir les gran« deur du présent. »

M. Couturier de Vienne termine son livre en émettant le vœu qu'un jour son nom « radieux. » s'élève au-dessus de ceux de Fournier, de Cabet et de Bertron : la principale différence qu'il y a entre lui et, je l'espère, une grande partie de ses lecteurs, c'est que l'on prend cet ouvrage au sérieux, et les autres comme un jeu d'esprit : je ne puis, pour ma part, le comprendre différemment.

Je veux finir en égayant un peu cet article , et ce sera à l'aide de quelques nouveaux romans : je parle rarement des œuvres légères de l'imagination , et j'ai tort, probablement , aux yeux de beaucoup de mes lecteurs; mais je l'ai déjà dit. J'ai peu de penchant pour ces produits , généralement trèsordinaires, de l'imagination plus ou moins réaliste de notre époque. Le nombre n'en est pas petit, cependant. Je laisse de côté Catherine d'Overmeire, de M Feydeau, qui mérite une étude spéciale mais je puis citer Jean de la Roche, où Mme Georges Sand s'est montrée digne de ce qu'elle écrivait il y a quelques années. Jean de la Roche est un jeune gentilhomme qui ne possède qu'un pauvre manoir dans le centre de la France, et qui devient amoureux d'une riche anglaise , Miss Ilope , établie avec son père dans un vaste château aux environs. Le frère de la belle Miss s'est opposé à cet amour avec une telle jalousie que sa santé en a été compromise ; de là rupture généreuse: Jean voyage longtemps et revient pour recueillir un magnifique héritage ; mais il ne songe qu'à retrouver Miss Ilope , et pour être sûr d'elle , il se déguise en guide et pisse de longues journées, ainsi travesti, avec celle

qu'il aime, dont il esl aimé, et qui l'a reconnu, dès le premier moment, sans qu'il s'en doute : il gagne le frère, et tout finit au mieux sur le sommet d'un pic du l'Aveyron. Voilà la fable, dont on découvre aisément les défauts ; mais que l'habileté de la mise en scène et la pureté du style font lire avec pas • sion. Pourquoi l'uateur a-t il placé en tête quelques pages qui remémorent des questions trop personnelles?

M. Alex. Weill nous raconte des histoires de village , qui, toutes, portent des titres trop tudesques et se passent trop exclusivement en Alsace : M Weill s'est consacré à celle spécialité , dit-il, entraîné par ses souvenirs de jeunesse , et il faut lui rendre cette justice qu'il sait mettre en scène de vrais paysans et leur faire parler un langage véritable : ses paysans ne sentent nullement l'opéra-comlque.

J'ai lu avec plus de plaisir la Famille Guillemot , où M. Amédée Achard met en présence une famille bourgeoise bien bourgeoise une femme passablement romanesque et un ar- tiste, peut-être un peu chargé ; mais ce petit volume est gai, plein d'entrain et de verve.

J'en dirai autant de l'Histoire d'une jolie Femme, de M. Paul Perret, et des Petits malheurs d'une jolie Femme, de M. Paul Delluf, deux écrivains sympathiques , quoique très-dissemblables dans leur manière. M. Perret, jusqu'à ce jour, doit Ptre nommé le premier, comme réunissant mieux les qualités de composition et de style. M. Del tuf a plus de vivacité, d'originalité même ; mais ces deux qualités sont probablement les causes de l'infériorité que je lui signale précisément , parce que je le crois digne de recevoir mes observations, que je me permettrai de dire toutes bienveillantes.

XXXI.

19 Avril 1860.

Etienne Varcel et le gouvernement de la bourgeoisie au XIVe siècle par M. F.-T. Perrens. 1 vol. in-8°. Hachette, 1860 — Paris au XIIIe siècle, par A Springer, traduit librement par M. Victor Foucher, 1 vol in-12. Aubry 1860. — Le Bestiaire d'amour, de Richard de Fourival. publié par M Hippeau, 1 vol. in-12. Le même. — Voyage en France d'Arthur Young, nouvelle édition par M. Lesage, 2 vol. in-12. Guillaumin, 1860.

I.

M. Perrin nous dit que c'est pour remplir une promesse faite à Augustin Thierry qu'il s'est décidé , après de longues hésitations, à entreprendre un ouvrage qui est, en résumé, la réhabilitation d'Etienne Marcel et de la révolution de 1356. « Où les premiers, dit-il nettement, n'ont vu que conspiration, trahison, scélératesse, nous voyons, avec les autres, de rares vertus civiques, une grande loyauté méconnue, une modération relative, un noble et vrai patriotisme. » M. Perrens a voulu tenter d'écrire « l'exposé des motifs » d'un jugement nouveau dont MM. Thierry, Henry Martin et Quicherat n'ont, en résumé , donné que l'arrêt. et pour cela, il n'a pas hésité devant l'obligation de voir par lui-même les nombreux documens que nous possédons encore sur ce grand épisode du XIVe siècle.

Le livre de M. Perrens commence avec les Etats , qui se réunirent le 16 février 1351, au lendemain du sacre et de la déclaration de guerre de l'Angleterre. Ils ont laissé peu de traces dans l'histoire; mais il en fut tout autrement de ceux de 1355, où l'on vota des ordonnances qui changèrent entièrement la constitution de la France, et où parut pour la première fois Etienne Marcel, prévôt des marchands. Une nouvelle réunion eut lieu en mars 1356 pour transformer en taxe

> sur le revenu l'impôt voté au mois de décembre précédent, et qui avait été très impopulaire. De graves complications politiques absorbaient , d'ailleurs, en ce moment, les esprits : la conspiration du roi de Navarre, son arrestation , le meurtre du connétable d'Espagne enfin la bataille de Poitiers et la prisp du roi Jean étaient aillant de secousses par lesquelles l'opinion publique avait été successivement ébranlée. Chaque grande ville songea alors à pourvoir à ses besoins , et Paris , plus que toute autre devait veiller à son salut : c'est ce qui éleva d'un coup Etienne Marcel au premier rang. « Quand il « vit le roi prisonnier, les princes fugitifs, la noblesse vain« eue et déshonorée (1), il pensa que c'était à la France de se « défendre et ne pouvant donner des ordres hors de la ville « dont il était le premier magistrat, il fit voir, du moins par « son exemple, ce qu'il fallait faire. »

Paris, en quelques semaines, fut mis en état de résister aux ennemis; le prévôt des marchands y créa une milice puissanté et mit les choses en tel état que qu and le régent revint dans sa capitale il s'aperçut promptement qu'il serait loin de posséder en fait le pouvoir que lui attribuait son litre. Il convoqua cependant les Etats, convocation qui semblait le remède à tous les maux et n'en guérissait aucun . réforma le grand conseil et enfin demanda de l'argent. C'est alors qu'il put comprendre son impuissance. Etienne Marcel présidait le tiers-état, Robert Lecoq , évêque de Laon . était le chef du clergé, et tous deux firent énergiquement cause commune , offrant d'allouer les sommes qu'on réclamait de leur patriotisme, à condition qu'on poursuivrait les fonctionnâmes malversaleurs , qu'on formerait un conseil de régence choisi parmi les membres des Etats et qu'on rétablirait la liberté féodale et communale comme avant Philippe-le-Bel. Le Dauphin refusa et coupa court, par un voyage à Metz, à des négociations qui échouèrent également devant les Etats d'Auvergne et du Languedoc. Un remaniement des monnaies fournil quelques fonds, mais cela ne pouvait suffire, et force fut au Dauphin de consentir à une nouvelle entrevue qui aboutit à la reconnaissance de la plupart des conditions imposées par Marcel et Lecoq; il publia la grande ordonnance de réformation qui confirma celle du 28 décembre 1 355 et consacrait la renonciation du régent à tout impôt non approuvé

(4) Nous protestons contre ce mot : une défaite n'entraîne pas le déshonneur.

par les Etats,en même temps que l'établissement d'un conseil de réformateurs-généraux. En province, un effet tout différent se produisait, et la conduite de Marcel y était très sévèrement jugée ; la révolution , pour mieux dire, l'anarchie, s'installa, dès ce moment, en France ; le roi Jean fit parvenir au Dauphin une défense aux Etals de se réunir. sans autorisation expresse et au peuple de payer les taxes ; Charles fut obligé de la révoquer devant l'attitude des Parisiens, mais en dessous il la faisait maintenir; eu même temps la discorde se mit entre les trente six grands réformateurs, l'esprit public s'effraya des désordres que des. bandes de brigands causaient dans le pays et que le gouvernement entravé était Ímpuissant à réprimer; une réaction rapide s'opéra, et le régent , secondé par des partisans dévoues , se crut, à l'automne de 1357, assez fort pour imposer sa volonté à Marcel et aux conseillers populaires.

Le roi de Navarre fut relâché , le dauphin espérant l'employer utilement au gouvernement des Parisiens ; mais ses illusions durèrent peu à cet égard, et il dut bientôt rompre de nouveau avec lui : Charles le-Mauvais se retira dans son royaume. « Comme dit avrc regret M. Perrens. Les conquêtes des Etats, les libertés de Paris et du royaume la vie même de ceux qui soutenaient cette noble cause, tout était remis en question. Pour sauver l'œuvre de la bourgeoisie et la France même, qu'un gouvernement inerte laissait périr, il fallait l'énergie d'un héros, l'âme d'un citoyen, la tête d'un politique. Etienne Mar2el ne recula point : il était à la hauteur de sa tâche. Par quels moyens il poursuivrait son but, c'est ce qu'il ne pouvait savoir encore ; mais il n'était occupé qu'à chercher les plus puissants et les plus rapides. »

Voilà précisément, le l'avoue, où je me sépare de M. Perrens: Etienne Marcel cherche ses moyens dans les révolutions, et jamais je ne puis me décider à donner les titres élogieux que je viens de relater 3 un homme qui fut avant tout un révolutionnaire. La lutte éclata à Paris dès le mois de janvier 4 358 ; quinze jours après; le peuple massacrait aux pieds du dauphin les maréchaux de Champagne et de Normandie, et Marcel sauvait la vie à ce prince éperdu de terreur en la lui faisant acheter, nous raconte l'auteur anonyme des Chroniques de St-Denis, au prix de ces cruelles paroles : « De par le peuple, je vous requiers de ratifier la mort de ces traîtres, car c'est par la volonté du peuple que ceci s'est fait. » Comment poursuivre maintenant ce récit où les événemens se pressent avec une rapidité qui défie presque l'historien? Le

triomphe du prévôt des marchands fut complet et, à la fin de février, le dauphin,ainsi que le roi de Navarre qui était reve- nu, quittèrent Paris : M. Perrens croit que ce fut malgré Marcel et combat , à ce propos, l'opinion contraire professée par M. H. Martin. Une grande agitation se répandit dans toute la France, et le régent fut favorablement accueilli par les Etats de Provins, de Senlis, de Vertus: les villes de Champagne se prononcèrent pour lui, le régent tenta de nouvelles négociations avec Marcel, qui les repoussa et commença aussitôt définitivement la guerre en s'emparanl du Louvre,

Les plus graves complications , cependant , n'étaient pas à Paris et à la petite cour ambulante du Dauphin : lA misère des campagnes présentait un bien plus grand danger, un bien plus lamentable spectacle : la noblesse, ruinée parla guerre, décimée par la défaite de Poitiers, y était presqu'absolument impuissante et un soulèvement général éclata au mois de mai 1358. La Jacquerie fut un horrible épisode de ce siècle si di versement bouleversé , les annales de ses crimes sont aussi longs qu'effroyables à parcourir, et Marcel n'hésita pis cependant à lui prèter main-forte. « ! es cruautés qui signalèrent les premiers jours de la révolte avaient excité trop d'horreur parmi les Parisiens pour qu Etienne Marcel tirât de cette diversion tout l'avantage qu'elle lui offrait ; mais quand il vit les efforts intelligens de Guillaume Calle (capitaine-général des Jacques) pour former un faisceau de tant de bandes dispersées, il comprit le parti qu'on pouvait tirer de cette nouvelle force en la réglant. C'est pourquoi, sur divers points, il indiqua aux Jacques les chefs qu'ils devaient choisir , tandis qu'ailleurs il communiquait avec ceux qu'ils avaient élus d'eux-mêmes et les conjurait de ne point déshonorer leur cause par le pillage et le massacre; mais, en même temps , il leur recommandait de raser tous les châteaux qui pouvaieot nuire aux Parisiens. S'il rerloutait les ravages et les meurtres inutiles , il acceptait le but de celle guerre qui devait être l'abaissement de la noblesse. » Voilà une page qui m'a profondément affligé, iracée par un homme de la valeur de M. Perrens et dans un ouvrage aussi remarquable que ceiui que nous examinons en ce moment. M. Perrens l'a écrite, évidemment, dans la pensée de rendre ses lecteurs favorables à Etienne Marcel. et j'y vois précisément , au contraire , la condamnation du prévôt des marchands.

Comment M. Perrens peut-il dire sérieusement que Marcel détestait ces crimes et ces pillages, quand il avoue qu'il ordonnait lui-même la destruction des châteaux? Comment peut-

il excuser un moment celui que tout à l'heure il appelait un héros, un citoyen, un politique, d'avoir pactisé avec les plus effroyables brigands qui aient saccagé notre pays? Et tout cela lui semb e justifié parce que ces brigands, ces assassins, ces pillards, avaient pour but « l'abaissement de la noblesse !» Mais Carrier. Robespierre, Saint-Just, Couthon et tutti quanti fais aient mieux, ils avaient pour but l'anéantissement de la noblesse; eu sonl-ils plus excusables? M. Perrens paraît presqu'étonné de voir les membres de la noblesse réprimer avec non moins de violence les crimes de la Jacquerie; il se prononce carrément pour les disciples de Jacques Bonhomme et déclare les cruautés des nobles bi n supérieures à celles des paysans: il répudie « les récits hyperboliques de Froissard;« il faut enfin, ajoute-t-il. au récit des fureurs de Jacques Bonhomme, qui ont, jusqu'à ce jour, paru seules dans l'histoire, opposer celui de la contre-jacquerie, où les nobles se vengent de ce qu'on a osé se venger d'eux. » Ils avaient assurément le droit de se défendre.

Les réactions devaient naturellement suivre ces excès ; le roi de Navarre, par ses violences, hâta le dénouement contre lequel luttait Etienne Marcel, qui avait cru se faire un allié ulile ; ce dénouement commença à Paris, de la part du peuple, par le massacre des, Navarrais; il s'étendit rapidement à la cause du dauphin, qui se vit acclamé, en même temps que Jean Maillart tuait Marcel , comme celui ci allait ouvrir une porte de la ville à Charles-le-Mauvais. Nous laisserons ici le livre de M. Perrens ; nous indiquerons seulement le dévouement dont il fait preuve envers son héros, s'efforçant de le laver de 1 accusation d'avoir voulu à la lin sauver -sa vie en trahissant la cause populaire; mais nous formulerons en quelques mois notre opinion sur ce grand et funeste drame. Marcel eut d'abord de louables idées de réforme et tenta une révolution souhaitable en principe ; il voulut, dès 4355, créer le tiers-état et assurer sa puissance dans l'Etat, et n'aurait mérité qu'un nom pur de tout reproche s'il se fût borné à cet essai, heureux ou malheureux; mais il s'est laissé emporter tous les moyens lui ont paru bons, et comme les réformateurs im- prévoyans de 1788, il a terminé dans un fleuve de sang ses essais et ses réformes. La plupart des réformateurs de 4 788 reconnurent leur erreur, s'éloignèrent ou payèrent de leur vie leur imprudence; Marcel persévéra jusqu'au bout, ne fut pas dégoûté par la vue des misérables qu'il employait, et il ne rachela même pas ses crimes par sa mort ; il périt en trahissant la cause du peuple, dont il avait prétendu se faire le

représentant et le défenseur, et qu'il livrait à un tyran, le plus scélérat des princes et des hommes (1).

II.

M. Victor Foucher vient d'ajouter un très-intéressant volume au Trésor des pièces rares ou inédites, qui font un si grand honneur à son intelligent éditeur, M. Aug Aubry. Un modeste savant de Bonn a eu l'idée ingénieuse , — mais singulière pour un allemand . — de tracer dans un petit volume la peinture fidèle et précise de ce que Paris était au treizième siècle. M. Springer passe tout le vieux Paris en revue, et on trouve dans ces pages les détails les plus intéressans , les plus piquans même. M. Foucher a pensé avec raison qu'un tel ouvrage devait être traduit en français, et il l'a fait scrupuleusement, tout en créant des divisions que l'auteur avait négligées, et qui, pour le lecteur, ont une incontestable importance : de plus, il y a ajouté une courte introduction pour faire comprendre l'état moral de Pans au moment où M. Springer s'en fait le chroniqueur rétrospectif. M. Foucher, seulement, est trop modeste pour sa part dans ce travail , et il faut dire que ses notes ajoutent une sérieuse valeur au travail du savant érudit de Bonn. Pour en donner une idée . j'extrais ce passage du chapitre des métiers ambulans: « Du matin au soir on entendait des. cris de marchands dans les rues ; le jour pointait à peine, que le baigneur annonçait l'ouverture des bains, dont les rapports avec l'Orient avaient généralisé l'habitude dans toutes les classes. Après les baigneurs venaient les marchands d'habits, toujours prêts, comme leurs successeurs, à tromper l'acheteur , et notamment le pauvre clerc inexpérimenté; ce dont se plaignait déjà au XI\* siècle, Jehan de Garlandiâ. Aux cris des marchands d'habits , s'en joignaient beaucoup d'autres ; on criait des fleurs fraîches et de vieilles culottes , des mèches brillant comme des

(I) M. Perrens complète son livre par quelques intéressantes pièces justificatives; je regrette seulement qu'il ait négligé de donner les véritables noms des localités qui y sont mentionnées. Il cite ainsi des lettres de rémission pour le village de Heislemarrois , lisez Heiltz-le-Maurupt ; Strepey, lisez Etrepy; Bugnicourt, Dully, Blaçay, Vereil, lisez Bignicourt. Drouilly, Blaçay, Vereil; toutes ces localités sont des environs de Vitry-le-Français.

étoiles, de la paille propre et de vieux soutiers , des bûches à deux oboles, du charbon à un denier le sac. Les mendians, les quêteurs des divers ordres el des confr ries faisaient aussi entendre leurs supplications ; les dominicains , les carmelites, les sachetins, invoquaient encore la charité publique et réclamaient les secours des passans pour les aveugles , les prisonniers et les esclaves chrétiens. Les charlatans, pourvus de sacs et de caisses, se pressaient au milieu de la foule; étendant devant eux un lapis bariolé qu'ils couvraient de remèdes pour toutes les maladies ; ils attiraient l'attention de leurs auditeurs on captant leur imagination par des noms pompeux et le récit de leurs longs voyages. Près d'eux se plaçaient les jongleurs et les chanteurs. On entendait encore proclamer le ban du roi, ou annoncer, au son d'une crecelle, la mort d'un bourgeois, ou l'invitation aux personnes pieu es Je prier pour son âme, Jusqu'à ce qu'enfin , 1 e jour fuyant et la nuit venue, la cloche du soir fîl fermer les boutiques, couvrir le feu du foyer et rentrer chacun chez soi , abandonnant les rues devenues sombres à quelques pâtissiers offrant de faire tirer leurs marchandises à la loterie. »

Le Bestiaire de Richard de Fourival est l'un des plus curieux des ouvrages de ce genre dont on ne saurait mécon- naître l'importance au point de vue archéologique, et, en partie, en ce qui concerne l'iconographie religieuse du moyenâge. A cette époque l'histoire naturelle occupait une place bien plus considérable qu'aujourd'hui dans l'ensemble des connaissances familières aux gens instruits. « On songeait beaucoup moins alors à recueillir des faits reposant sur des observations exactes ; l'on s'attachait de préférence à reproduire certaines traditions plus propres à satisfaire le penchant universel pour le merveilleux. Les traditions constituaient une sorte d'Histoire naturelle légendaire, devenue pour l'esprit mystique de cette période la source d'une multitude d'instructions morales ou d'applications plus ou moins ingénieuses aux mystères de la religion.» Dans le Bestiaire divin, précédemment publié par M Ilippeau , l'auteur trouve le moyen de figurer les vices et la vertu , ainsi que les principaux dogmes et mystères de la religion avec les élémens de l'histoire naturelle ; dans le Bestiaire d'amour, Richard de Fournival , chancelier de l'église d'Amiens, atteint un but beaucoup moins édifiant ; à l'aide de celte même histoire naturelle , il découvre une foule d'argumens pour persuader à celle qu'il aime qu'elle a grandement tort de ne pas céder à ses vœux. oCette subtilité dans l'érudition, ce savoir, à la fois

prétentieux el naïf, ces fleurs de l'histoire naturelle rassemblées en bouquets à Chloris, composent une œuvre originale que l'on nous saura gré d'avoir offerte aux amis de notre vi?ille littérature. devenue enfin lobjet d'une sérieuse attention. On saura gré aussi à M Hippeau de ses excellentes notes des dessins qui accompagnent cet élégant volume : ce sont, d'ailleurs , des éloges qui reviennent toujours au bout de la plume quand on a à s'occuper d'un livre dû aux soins et à l'érudition du savant professeur de la Faculté des lettres de Caen.

Nous terminerons cet article en mentionnant la nouvelle édition, réellement très nouvelle, des Voyages d'Arthur Young, traduite par M Lesage , et accompagnée d'une remarquable introduction de M de Lavergne, si compétent pour les questions économico-agricoles de la fin du dix-huitième siècle. Il est très inutile , j'imagine , de faire valoir l'importance des impressions de voyage du célèbre agronome anglais : c'est un des livres les plus curieux, les plus instructifs et les plus profonds sur la vieille France à ses derniers momens. Arthur Young se montre fort humoristique dans ses appréciations , très indépendant, presque toujours plein de bon sens et de raison ; mais il ne me semble pas avoir compris la véritable importance de nos principales villes, encore moins avoir deviné leur avenir : ainsi il parle très irrévérencieusement de Lyon, et j'ose à peine citer ce qu'il dit de Marseille... Après tout, cependant , c'est aujourd'hui de l'histoire, et cela augmentera encore plus justement les droits des Marseillais actuels à s'énorgueillir de leurs efforts et de leurs succès :

« L'aspect de Marseille au loin ne frappe pas. Le nouveau quartier est bien bâti ; mais le vieux , commue dans d'autres villes, est assez mal bâti et sale ; à en juger par la foule des rues , la population est grande , je n'en connais pas qui la surpasse sous ce rapport. Je suis allé, le soir, au théâtre : il est neuf, mais sans mérite, et ne peut marcher de pair avec ceux de Bordeaux et de Nantes. La ville elle-même est loin d'égaler Bordeaux ; les nouvelles constructions ne sont ni si belles, ni si nombreuses ; le nombre des vaisseaux si considérable et le port lui-même n'est qu'une mare à côté de la Garonne ! » Ce que Young remarqua le plus à Marseille ce fut le nombre des journaux et le peu d'enthousiasme qu'excitait dans la ville le nom de Mirabeau, « que l'on regarde seu- lement comme un habile politique, dont les principes sont ceux du jour »

XXXII.

7-8 Mai 1860.

Catherine d'Overmeire, par M. Feydeau, 2 vol. in-18, Dentu, 4860. — Souvenir d'une ambassade en Chine et au Japon, par le marquis de Moges, 1 vol. in-8°, Hachette, 1860. — Essai sur la conservation de la vie, par le vicomte de la Passe, 1 vol. in-8°, V. Masson, 4860.

Je parle rarement des romans qui éclosent au soleil parisien pour la plus grande édification des oisifs et des oisives; mais cependant, quand il paraît un de ces livres dont l'apparition est presque un événement littéraire, il me semble que je remplirai mal ma tâche, si je n'en entretenais pas mes bienveillans lecteurs. Or, M. Ernest Feydeau a l'heureuse chance de ne pouvoir écrire un volume sans qu'un grand bruit se fasse d'avance autour de son œuvre et se traduise ensuite, à la plus vive satisfaction de l'auteur et de l'éditeur, par l'épuisement de nombreuses éditions. M. Feydeau a commencé par publier une Histoire des usages funèbres chez les peuples anciens; puis, tout d'un coup, il aborde un genre léger. Les quatre Saisons ont d'abord étonné les lecteurs par la chaleur et l'expansion, — je prends ce mot, à défaut d'un autre, qui puisse rendre convenablement ma pensée, — des sentimens qui y étaient exprimés peut-être trop « d'après nature. » Après est venu Fanny, dont nous avons parlé ici en termes peu flatteurs et dont je ne me repens pas; puis a paru Daniel, où quelques jolis chapitres étaient écrasés par de choquantes hardiesses et une horrible agonie finale ; enfin voici Catherine d'Overmeire. Je vais rapidement en exposer la fable avant de m'arrêter sur le talent de M. Feydeau, car on ne peut songer à lui refuser un véritable talent; mais on sait aussi qu'il y a de très belles et bonnes choses qui ne rendent pas l'effet qu'elles rendraient si elles étaient mieux mises en œuvre.

La comtesse Joannals de Meelkerque, bonne et digne veuve d'un colonel mort pendant les guerres de i'Empire . vivait à Bruges-la-Carillonneuse : sa fille aînée, Clara, — elle avait eu neuf enfans , — avait épousé malgré elle un riche financier, M. d'Overmeire : elle n'aima jamais son mari et moins

encore la Alla que Dieu leur donna : elle se nommait Catherine et vint au monde au bout de sept mois de mariage. M. d'Overmeire ne s'émut pas de celle naissance hâtive ; il aimait celte enfant autant que sa mère la haissait : celle-ci même, pour ne plus avoir à en supporter la vue l'envoya à la comtesse Joannals : c'est près d'elle que Catherine passa sa jeunesse. M. d'Overmeire souffrait avec peine cet exil, mais ne put triompher de sa femme, qui, a dix ans, l'enleva à Mme de Meelkerque pour la mettre au couvent. Elle avait horreur de cette pauvre créature qu'elle savait n'être pas la fille de M. d 'Overmeire et elle punissait l'innocent de la faute des coupables pour tâcher d'éteindre ses remords.

Catherine s'ennuie six ans au couvent sans voir ses parens, elle atteint sa dix-septième année, et c'est alors que nous voyons apparaître un certain comte de Goyex qui entrait dans le monastère à cause de la présence d'une de ses cousines parmi les pensionnaires. C'est un vilain homme , anthipathique dès le premier abord , mais pour Catherine c'était une distraction et il lui fallut peu de temps pour se décider à se laisser enlever par celui que M.Feydeau compare « à un renard raillant agréablement une poule avant de lui planter ses crocs dans le cou. » Elle ne tarde pas à se repentir de sa faule, surtout quand elle apprend que M, de Goyex est marié et père de famille : quand je dis faute, je me trompe ; le comte en est assez longtemps pour ses frais, mais enfin la pauvre Catherine, un beau jour, un triste jour veux-je dire , abandonna, à ce qu'il paraît, la naïveté qui était sa grande arme défensive, et bientôt, hélas 1 nous la voyons dans la plus déplorable situation, d'autant plus déplorable que c'est le moment que le comte choisit pour l'abandonner et répondre par des menaces à ses prières, et déclarer que l'enfant qu'on veut lui faire reconnaitre n'est pas le sien.

C'est au milieu de ces complications que Catherine retrouve son père, je veux dire son vrai père, sous le froc d'un dominicain, et sa mère qui poursuit de sa haine ce malheureux pêcheur converti et apprend toute son histoire à sa fille. Elle se retire avec son enfant chez la comtesse fvannah et passe sa vie dans la plus complète retraite. Mais « la vie r.e se conclut pas à vingt ans )); Catherine voit souvent un ami de sa grand'mère. un jeune peintre français, Marcel, — nom classique — qui devient enfin son ami , auquel elle se confie et qui est le Deus ex machinâ de l'histoire. Le comte de Goyex reparaît au milieu de cette pastorale qui s'ébauchait gentiment à l'ombre d'une des vieilles et romantiques maisons de la

bonite ville de Bruges: il a perdu ses deux enfans, et il vient réclamer à Catherine celui qu'il avait renié un jour en justice: mais Marcel a tout entendu à travers une haie - la scène se passe dans un jardin.— Il survient, rappelle que M. de Goyex a nié sa paternité solennellement, se déclare lui-même père et annonce que, sous quinzaine, il épousera Mlle d'Overmeire; « Catherine avait le soleil dans le cœur Le carillon de la ville en ce moment se mit à chanter. Une sonnerip. trembla dans l'air avec un bruit de grelots,puis des grappes de notes s'envolèrent, comme effarouchées, des bouches de cuivre tremblottant en mesure avec des vibrations infinies. C'était comme un doux présage. — Grand'maman, s'écria Marcel, eu prenant la la comtesse par la taille, nous danserons ensemble à mes noces ! — Puis il se tourna vers Catherine qui le regardait avec des yeux attendris, et lui serrant affectueusement les deux mains : —tout cela est bel et bon , mon gentil modèle, (il faisait son portrait) mais il faut aller travailler. »

Voilà le roman. J'ai hâte de dire qu'il y a des pages charmantes, comme celles où M. Feydeau décrit les années passées par Catherine enfant chez sa grand' mère; d'autres excessivement piquantes , comme celles où Catherine est chargée par le comte de Goyex de faire croire à la comtesse qu'il y a plus qu'il n'y a réellement : c'est une situation risquée, trop risquée, mais d'où l'auteur se lire habilement; il y a enfin des pages de tristesse saisissante et vraie, mais tout cela n'empêche pas le livre de M. Feydeau d'être, bel et bien.un gigantesque mélodrame à cent actes, où tous les engins fournis par l'imagination moderne sont réunis : naissance coupable , couvent, enlèvement, mère tant, soit peu dénaturée , traître, ange sauveur sous les traits du peintre, tout y est; il y a même plus, car il y a un homme dont la connaissance est désagréable : ce comte de Goyex est beaucoup plus méprisable que nombre de gens qui s'ennuient au bagne; il n'est en rien sympathique. Je dirai plus , il est vulgairement odieux. Le Dominicain est une de ces hardiesses romanesques qu'on devrait laisser de côté. Dans un siècle de littérature réaliste comme le nôtre et comme M. Feydeau le comprend, il devrait comprendre aussi l'impossibilité, l'invraisemblance de ces rencontres fortuites, comme aussi sentir le peu d'utilité, pour en rien dire de plus , de composer un sermon en trente-six pages, qui fait le plus singulier effet dans ce livre, médiocrement, orthodoxe. Le peintre aussi est un de ces produits de l'imagination idéalisée , mais nullement du réalisme.

Mais je m'arrête : comment en dire davantage quand on a

lu le rude avertissement que M. Feydeau donne à la critique par la bouche du vertueux Marcel : « Un tas de vieux farceurs qui se sont faits ermites à l'âge où les désirs ne sont plus servis par la force, plus jaloux de l'argent que de la réputation gagné par les autres, éreintent , pardon du mot, ma is il est courant : tous ceux qui ont leur franc-parler dans l'art et ne s'abaissent pas à des hypocrisies d'expressions laites pour les Tartuffes qui veulent cacher leur jeu. » J'avoue que. sans faire partie de « ce tas de vieux farceurs », je trouve qu'il y a de choses excellentes à dire , mais qu'il y en a qui sont bien meilleure à ne pas dire, et, ma foi ! Catherine d'Overmeire est de ce nombre. M. Feydeau appelle ses romans des études. Etude, soit ; mais je ne la conseille pas à la jeunesse contemporaine : l'esprit et l'art y gagnent peu, bien qu'il y ait de l'un et de l'autre dans ces deux. volumes; mais on a beau ne pas être prude, il y a des choses qu'on n'aime pas lire; on aime moins encore penser que le hasard pourra faire tomber ces pages, souvent ardentes et toujours dangereuses, sous des yeux qui auront été amenés à les feuilleter sans penser à mal, et le regretteront certainement après.

Et sur ce , nous allons quitter la France , passer quelques mois en mer pour secouer les sombres pensées évoquées par Catherine d'Overmeire.

Il est admis que la Chine est le pays le moins connu de l'univers, et cependant, c'est, à coup sûr, celui dont il est le plus difficile de parler sans tomber dans les lieux communs et les redites. Nous dirons tout de suite que M. le marquis de Moges a su éviter ce double écueil et nous a donné, au contraire, des souvenirs intéressans et simplement écrits. Attaché,'dès le début, à l'ambassade que M. le baron Gros était chargé de conduire près du Fils du Ciel et au Japon, M. le marquis de Moges reste dans l'extrême Orient jusqu'au dernier moment de la mission et ne quitte même Shang-haï quelque mois,commeses collègues,que pour rapporter à Paris le traité signé à Yédo et que l'Empereur vient d'approuver solennellement dans les premiers jours de ce mois. Après avoir résumé en quelques pages les causes qui décidèrent notre gouvernement à envoyer une nouvelle ambassade en Chine et dit quelle fut la composition de son personnel, M. de Mages Commence son journal en indiquant avec une intelligente sobriété les principaux épisodes de sa longue traversée. La première station réelle fut au cap de Bonne-Espérance, et M. de Moges nous parle avec intérêt de quelques villages situés dans les terres et qui sont entièrement peuplés par des des-

ce ndans de Français expulsés du royaume lors de la révocalion de l'édit de Nantes. « Les Français sont devenus complètement Hollandais ; au bout de quelques générations, ils ont oublié leur langue et perdu le souvenir Je leur patrie. Là , on rencontre des Hugo, des Rousseau des Malherbe, des de Villiers, un du Plessis-Mornay , auquel l'empereur Napoléon 1er proposa , dit-on , de revenir en France , et qui refusa , préférant ses fermes et ses habitudes rustiques au rôle que devait jouer à Paris le descendant d'un des héros de la Henriade. Ce sont ces réfugiés qui ont introduit dans le pays la culture de la vigne. » M de Moges nous trace un très-seduisant croquis de la colonie du Cap, de la joyeuse façon dont on fêta l'ambassade, du luxe des habitudes, de la parfaite civilisation des Hollandais; la seule ombre du tableau, c'est que tout y est exorbitamment cher.

Du Cap, la frégate l'Audacieuse ne s'arrêta plus qu'à Singapore, pour en repartir presqu'immédiatement et se rendre a Canton, où les diplomates et les marins reçurent leurs collègues avec la plus brillante hospitalité. M. de Moges raconte rapidement les événemens qui se sont alors accomplis en Chine; le mouillage des escadres combinées à Wampoa, la remise de l'ultimatum après la fatiguante tergiversation du vice-roi Yeh, la délégation des pouvoirs faite par les ambassadeurs aux amiraux, le commencement des opérations militaires, le bombardement et la prise de Canton; mais nous laisserons M. de Moges achever sa campagne de Chine, aller à Shang-Haï, assister à la prise du fort de Takou et à la signatnre du traité de Tien-Tsin, et nous nous bornerons à l'accompagner au Japon.

On venait de passer deux mois de cruelle chaleur à ShangHaï, quand, à la fin du mois de septembre 1858, M. le baron Gros se décida à faire mettre à la voile pour accomplir la seconde partie de sa mission ; il partit sur la corvette le Laplace, accompagnée de l'aviso le Prégent et du petit vapeur le Rémi ; le reste de la flotte avait dû rallier les côtes de la Cochinchine. Au bout de peu de jours, l'escadre mouillait dans le port de Simoda, et dès le premier abord M. de Moges se crut tout disposé à juger favorablement les Japonais; ils sont aussi propres que les Chinois, surtout les Chinois de Shang-Haï sont peu louables à ce point de vue; l'accueil fut également très cordial, très empressé. Le surlendemain, le gouverneur offrit une splendide collation à notre ambassadeur, et ce ne fut pas sans étonnement que M. de Moges vit sur la table des fleurs charmantes faites par les officiers de l'état-major du gouver-

neur avec des écrevisses et des navets découpés et un vrai gâteau de Savoie, importation qui date du temp3 des Espagnols et a conservé au Japon un nom castillan. « Mes relations avec les habitans étaient des plus familières; on descendait à terre à toute heure du jour et de la soirée. Partout nous étions admirablement reçus; dans la journée, nous visitions les pagodes, qui sont fort curieuses; nous entrions prendre le thé dans les maisons; le soir, nous nous mêlions aux chœurs et aux danses en faveur de la lune. Souvent on nous donnait gratuitement des bateaux pour retourner à bord. Les Japonais nous disaient, en riant, que nous ne trouverions pas à Yedo les mêmes soins, les mêmes prévenances. »

On quitta à regret ce pays de cocagne et on put vérifier qu'en effet les habitans de la capitale n'étaient pas aussi gracieux; les autorités essayèrent même un instant d'empêcher M. le baron Gros de descendre à terre en lui peignant sous des.couleurs horribles le choléra qui sévissait alors à Yédo. M. le baron Gros répondit que nous connaissions le choléra ; qu'il existait en France et ne nous effrayait pas. Le gouverneur japonais ne se fit pas prier autrement, et quand on vit que l'intention bien formelle de notre ambassadeur était d'en arriver à ses fins , la plupart des premières difficultés furent bientôt écartées et les conférences s'entamèrent avec activité. Le 9 octobre, le traité était signé, et, le lendemain , le personnel, de l'ambassade se rembarquait en donnant rendezvous à Paris aux six plénipotentiaires qui avaient pris part à la confection de cet important document diplomatique. Cinq jours après le Laplace mouillait à Nangasaki pour reprendre , le 22 octobre, la route de Shang-Haï que M.de Moges quittait, deux semaines plus tard, pour rentrer en France.

Tel est, en quelques lignes, le résumé du voyage diplomatique de marquis de Moges. Comme je l'ai dit, c'est un recueil de notes plutôt qu'un livre, à proprement parler; mais je préfère de beaucoup un travail ainsi simplement fait et qui laisse, en queque sorte , voir et sentir l'impression journalière de l'auteur. Du reste, M. de Moges nous prouve, dans deux chapitres spéciaux, qu'il a sérieusement étudié le mécanisme des gouvernemens chinois et japonais.On lit ces souvenirs avec plaisir, et pour achever d'en donner une idée exacte, je finirai en reproduisant cette historique description du camp anglo-français établi le soir de la prise de Canlon : « L'aspect du camp est des plus curieux , et tel qu'une guerre asiatique seule peut en fournir le spectacle. Ce ne sont partout que lances. flèches , bannières rouges et jaunes. La garde robe des

mandarains a été largement mise à contribution par nos marins. Les autels sont convertis en alcôves et les pelisses des dames chinoises en robes de chambie ; de tous côtés ou voit une foule de bouddhas dorés mis à la por e de chez eux ; ils servent d'oreiller à l'un , de lampadaire à l'autre ; tout le monde mange dans delà porcelaine chinoise, mais comme en Chine il n'y a presque uniquement que des tasses et des soucoupes, la soupe, le bœuf, le fromage tout cela se prend dans des tasses. On consomme les provisions des mandarains , le dos appuyé contre un dragon à l'air redoutable, ou bien assis sur quelque belle maxime chinoise. Le comique se mêle partout au grotesque. »

Nous terminerons en signalant un livre très originalement curieux, publié sous le titre d'Essai sur la conservation de la vie, par M. le vicomte de la Passe , ancien ministre de France près de plusieurs cours, et qui consacre les loisirs d'une verte et aimable vipillesse à l'étude du moyen de prolonger la vie de ses semblables. M. de la Passe est sincèrement convaincu que l'on peut atténuer les infirmités de l'âge : ce travail est destiné à ériger en doctrine ce qui avait été timidement dit jusqu'alors. M. de la Passe s'est mis résolument à l'œuvre : dans la première partie de son travail il examine les doctrines anciennes et modernes sur la prolongation et la conservation de la vie, et il arrive à cette double conclusion, grandement importante pour nous autres pauvres humains, d'abord que.théo riquement l'homme doit vivre cent cinquante à deux cents ans ; ensuite que depuis les patriarches le problème de la longévité n'a pas été complètement résolu, et que,cependant,il ne présente raisonnablement aucune impossibilité. Dans la seconde partie nous passons en revue les forces qui président aux fonctions humaines ou qui peuvent les influencer; dans la troisième, M. de la Passe expose complètement sa théorie sur les forces qui détruisent et conservent la vie : de nombreuses formules terminent ce volume qui n'a réellement d'abstrait que son titre et qui est au contraire destiné à être accueilli par tous. On y rencontre d'humouristiques boutades, des aperçus hardis, des recherches curieuses, des anecdoctes pleines d'intérêt : l'auteur est de la meilleure foi du monde , livrant au public son système et ses moyens d'action : il mérite, assurément, d'être lu et d'être consciencieusement jugé.

XXXIII.

18-19 Mai 1860.

Les Femmes poètes au XVIe siècle, par M. Léon Feugères, 4 vol. in-8°, Didier, 1860. — Notices Littéraires sur le XVIIe sièclc, par M. Léon Aubineau, 1 vol. in-8°, Gaume, 4 859. — Mémoires du marquis de Bouille. — Mémoires secrets sur la Russie, 2 vol. de la collection des Mémoires sur le XVIIIe siècle, publiés par M. Barrière, in-18, Fr. Didot,

1860.

M. Léon Feugères était un de nos meilleurs écrivains érudits : laissant de côté le dix-septième siècle, vers lequel se pressait la foule de savans et de curieux, il s'était bravement élancé vers le XVIe siècle, ce grand siècle du mouvement intellectuel aussi bien que de l'agitation politique, des grandes idées aussi bien que des grands événemens. Nous avions appris à le connaître avec ses Caractères et Portraits du XVIe siècle, et la presse commençait à peine à féliciter le nouvel historien quand la mort est venue le frapper, dans la force de l'âge ; et, comme par son seul mérite il avait atteint une position considérable dans l'instruction publique, le nouveau volume qui vient d'être édité augmentera assurément les regrets de tous les amis de la littérature sérieuse, car il prouve plus irréfragablement encore quels services M. Feugères était appelé à rendre à l'égard du XVI- siècle, sans la connaissance duquel on connaît mal celui qui a vu se créer notre société comme notre littérature moderne.

Le XVIe siècle a été le siècle de la poésie par excellence, comme le XVIIe a été celui de la prose; non pas que je veuille avoir l'air d'oublier que les plus grands de nos poètes ont vécu sous Louis XIV, mais enfin c'est la prose majestueuse et grandiose qui représente le mieux ce règne grand et majestueux ; mais il est tout un côté de cette littérature poétique qui a été presqu'absolument dans l'ombre : la poésie des femmes de cette époque. M. Feugères a eu l'heureuse chance de porter la lumière sur un groupe gracieux et aimable, groupe dans lequel son! représentées toutes les classes sociales de-

puis la sœur de François 1er, cette Marguerite de Navarre qui l'ut souveraine par le double droit du mérite et du sang, jusqu'à la belle Cordière, qui personnifie la bourgeoisie et. le commerce. M. Feugères aborde promptement son sujet, sans se laisser entraîner par ces prolégomènes qui ne tentent que trop souvent les écrivains, et il commence par nous parler de Louise Labbé et des Lyonnaises; il passe ensuite dans le Midi et nous entretient de Perrette du Guillet, de Marie de Romieu, toute une pléiade, enfin, aussi intéressante et assurément plus séduisante que celle des poètes de la même période, jusqu'à Marguerite de Navarre et à Mlle de Gournay, à laquelle il consacre une élude très etendue. Les noms ne manquent pas dans cette galerie féminine Madeleine Neveu, Catherine des Roches, Antoinette de Goynes, Anne de Marquet, Jacqueline de Miremont, nous ramènent à Paris, et celleci, issue d'une très ancienne famille champenoise, est citée en première ligne par Colletet; après elle, Anne de Lautier, Diane Symon, Mme de Téligny, Catherine de Clprmont, depuis duchesse de Retz, Anne Séguier, mère de Mme de Lafayette, Mlle Duprat, Anne de Graville, Mme de Villeroy, Henriette de Clèves, représentent la haute aristocratie et forment une brillante avant-garde à l'armée lettrée des siècles suivans : « curieux indice du courant d'idées qui, dans notre société polie du XVIIe siècle, allait rétablir sur un fondement plus solide que par le passé, sur l'esprit, ce noble ascendant des femmes, dont l'influence a été incontestable sur la culture de la langue et du génie français. » La province, d'ailleurs, ne le cédait pas à Paris : Philiberte de Fleurs, dans le Maçonnais, Madeleine Chemerault, dans le Poitou, Esther de Beauvais, en Anjou, Mme Desjardins, en Provence, Marie Oelahaye, en Dauphiné, Marguerite de Cambri, cu Languedoc, Marie de Brame, dans le Bourbonnais, bien d'autres encore, sont là pour en témoigner.

Nous nous arrêterons un moment près d'Anne et de Catherine de Parthenay, dont le nom, en se mêlant aux Rohan, semble avoir acquis toute leur illustration. Anne de Parthenay était, d'après ce que dit Marot, aussi bonne musicienne que poète distingué ; elle possédait , en outre , la plus complète instruction et aurait, au besoin , soutenu avec Théodore de Bèze une discussion théologique. Sa nièce , Catherine , eut, de plus une existence toute romanesque fille du seigneur deSoubise, elle vit massacrer son mari, le baron de Pont, à la Saint-Barthélemi : elle donna plus tard , sa main à René de Rohan, prince de Léon, et devint l'un des plus fermes ap-

puis du protestantisme. De ses quatre cnfans, l'un fut le fa- meux Henry de Rohan ; une de ses filles épousa le duc de Deux-Ponts, après avoir répondu à des sollicitations trop tendres de Henry IV : « Je suis trop pauvre pour être votre femme et de trop bonne maison pour être votre maîtresse. » Catherine soutint avec un courage viril le siége de La Rochelle, préféra une dure captivité à tous les accommodemens qui auraient pu préjudicier le moins du monde à son parti, et elle mourut après une longue détention, en 1601. Voilà, en quelques lignes, la femme dans sa vie publique et politique ; il faudrait être beaucoup moins bref pour parler de ses titres littéraires : ses élégies sont nombreuses et méritent d'être lues ; sa tragédie de Judith et Holopherne, représentées à La Rochelle, en 1573, vaut la peine d'être citée.

Comment oublier ici une autre femme qui vivait en même temps que Mme de Rohan, mais qui ne lui ressemblait guère, Marseille d'Altovitis , fille d'une maîtresse de Henry III, issue d'une noble race florentine , et qui eut l'honneur d'être la filleule de la cité phocéenne ; elle est morte jeune , mais a laissé des traces honorables de son talent poétique, notamment une pièce où elle célèbre les deux restaurateurs de la poésie provençale, Louis Belland et Paul :

Mercuriens, discrets poètes,

Enfans des neuf Muses chéris,

Je sacre aux lauriers de vos têtes

Deux fleurons de myrthe choisis.

Le volume de M. Feugères est complété par quatre études sur François d'Urfé, le plus célèbre de nos anciens romanciers, le maréchal de Montluc, Guillaume Budé et Pierre Ramus.

La transition est facile, naturelle même, du livre de M. Feugères à celui de M. Aubineau, mais l'examen en est moins aisé, je ne veux pas dire par là que la critique soit ardue ; assurément non ; car M. Aubineau aime , comme nous, le dix-septième siècle. Mais au milieu de ces notices qui portent pour titres les noms les plus célèbres de cette glorieuse époque , on ne sait auquel entendre. Le livre est un recueil d'articles critiques : on comprend de suite comment on ne peut songer à les critiquer eux-mêmes , surtout quand on a reconnu tout d'abord l'excellent esprit dont est animé M. Léon Aubineau , et l'élégance avec laquelle il les a écrits : quelques-uns cependant ont reçu de précieux appendices, et je citerai notamment les lettres inédites de la comtesse de Maure, extraites des manuscrits de Conrart, cette mine inépui-

sable où l'on peul encore trouver tant de documens intéressons; et les nombreux et curieux extraits des Mémoires de Dubois de Lestournières , valet de chambre de Louis XIII. Il faudrait d'ailleurs, citer presque toutes les notices, et j'aime mieux céder la place à M. Léon Aubineau pour reproduire celte réflexion qui termine son Etude sur Madame de Sévigné et renferme une pensée à laquelle , quoique vraie, on s'est peu arrêté jusqu'ici :

« Une dernière et triste réflexion : Aujourd'hui, Madame de Sévigné est devenue populaire ; elle est une des gloires les plus parfaites de notre langue, un des modèles les plus cités, et l'Académie offre son nom aux louanges des jeunes écrivains. Ce n'est point cela que recherchait cette simple femme ; si on lui eût donné à choisir ce qu'elle préférait de ce monde, après sa mort, sans doute elle eût demandé une place dans le cœur de ceux qui lui avaient été chers. Or, c'est peutêtre ce qu'elle n'a pu obtenir. Elle fut vivement regrettée nous l'avons dit, de ses amis ; mais ses amis étaient tous vieux et ne tardèrent pas à mourir. Avec eux s'éteignit le souvenir présent de ses excellentes et rares qualités. Et tandis que la publication de ses lettres révélait toutes les grâces de son amour maternel, sa petite-fille , Madame de Simiane , cette Pauline tant vantée, lui gardait, paraît-il, peu de souvenirs, et, dans sa Correspondance, à peine si ce nom de Sévigné est jeté une ou deux fois avec indifférence. Faut-il la blâmer ? Ne savons-nous pas combien les fils sont oublieux , et combien ils perdent facilement la mémoire de ceux qui les ont précédés ? »

Deux nouveaux volumes viennent de s'ajouter à la collection-Didot des mémoires du XVIIIe siècle : l'un renferme les mémoires du marquis de Bouillé; l'autre, ceux du major Masson sur la Russie.

Le nom du marquis de Bouillé est lié à l'histoire du premier ébranlement de la Révolution; issu d'une illustre famille qui justifiait sa fière devise « tout par le labeur ». FrançoisClaude-Amour de Bouillé, naquit en Auvergne le <9 novembre 1739; à quatorze ans. il entrait comme cadet aux grenadiers du régiment de Rohan-Rochefort et il alla avec le brevet de capitaine rejoindre le régiment de La Ferronnays (dragons) pour faire la guerre de sept ans; nommé promplement colonel, tout en restant à son corps en attendant une vacance, M. de Bouillé eut l'honneur par sa conduite, de décider la victoire au combat de Grumberg. Peu de mois après, rentrant de captivité (il avait été blessé et pris à Quedlimbourg) il acheta le régi-

ment de Woslan, dont le colonel avait été tué au siége de Brunswick et lui donna son nom. En 1767 , M. de Bouillé fut envoyé comme gouverneur à la Guadeloupe, et on aime à lire le récit piqnant de la façon dont il reprit l'île Saint-Eustache sur les Anglais , au sortir d'un bal. La guerre de l'indépendance vint lui fournir de l'occupation, telle qu'il l'aimait ; ce furent de brillantes années pour lui, qui lui valurent le grade de lieutenant-général, le collier des ordres et le don par le roi de deux navires de commerce pris à Saint-Christophe; il rentra en France au commencement de l'année 1783 et c'est à ce moment que commencent les mémoires,auxquels supplée jusque-là une excellente étude due au petit-fils du vaillant marquis. M. de Bouillé nous met promptement au courant de ses impressions à l'heure où il revenait dans le vieux monde après une si longue absence et comme de si grands évènemens se préparaient : « Jeune encore . dit-il , jouissant d'une fortune considérable, après six ans d'une vie pénible sous un climat dangereux et éloigné, je retrouvai ma patrie, il est vrai, bien changée ; car les mœurs et jusqu'aux usages l'étaient infiniment. J'étais transporté à Paris où je comptais jouir du bonheur et des agrémens que cette ville prodigue , en attendant que des circonstances , que je ne désirais pas , me permissent de servir encore mon pays; mais bientôt fatigué de ce tourbillon de frivolités, pressé par ma curiosité, je formai le projet d'en sortir et de voyager en Europe.» M.de Bouillé visita l'Angleterre et la Prusse où le roi l'accueillit avec faveur; à son retour, il fut chargé du gouvernement des Trois Evêchés et eût bientôt, soit l'Assemblée des notables, soit dans son commandement, à prendre activement part à la politique. On connait l'é- aergie qu'il déploya lors de l'insurrection militaire de Nancy après laquelle ou voulut lui donner le bâton de maréchal qu'il refusa , ne comprenant pas que cette récompense put être le prix d'un succès remporté contre des Français ; ou sait son rôle pendant les premières années de la Révolution, son émigration après la malheureuse issue du voyage de Varennes. M. de Bouillé se retira à la cour de Suède où le roi l'honora de son amitié et il eut à refuser la plus flatteuse proposition de service de la part de l'impératrice Catherine , mais il préféra demeurer fidèle à la cause qu'il avait défendue tant qu'il avait pu le faire. M. de Bouillé passa les dernières années dp sa vie en Angleterre et les employa à écrire ses mémoires ; il mourut à Londres, le 14 novembre 1800, et l'on peut voir avec quelle sympathie, malgré la barrière qui le séparait d'eux , il suivait la marche de ses vaillans compatriotes, avec quelle

émotion il entendait l'écho de nos gloires, quels regrets lui coûtait son absence « La fortune devait replacer sous les étendards de la France des hommes dignes d'honorer leur patrie par leurs sentimens et leurs actions. Sous les murs de Gaëte, au milieu des neiges de la Pologne , dans les défilés de l'Espagne, le nom de Bouillé fut inscrit plus d'une fois parmi ceux des guerriers dont s'honorait la patrie. Des grades , des décorations, des dignités, furent accordées à la même famille pour des services rendus, comme autrefois, sur les champs de bataille, et de nos jours, comme aux temps les plus éloignés de nous, elle peut dire encore avec une noble fierté : Tout par la. beur ! » Nous parlerons un autre jour des Mémoires secrets sur la Russie.

XXXV.

7 Juin 1860.

Mémoires et correspondance politique et militaire du prince Eugène, 9 vol. parus, in-8°, Paris, Michel Lévy, 18581860. — Histoire des grands panetiers de Normandie et du franc-fief de la grande paneterie, par M. le marquis de Belbeuf, sénateur, 1 vol. in-8°, Paris, Dumoulin.

M. du Casse a déjà publié les Mémoires du roi Joseph, qui ont eu un grand succès, et il n'est pas moins heureux aujourd'hui avec les Mémoires du prince Eugène, bien que dans l'un comme dans l'autre de ces ouvrages il n'y ait de mémoires que le titre : l'éditeur a brièvement résumé les événemens en tête de chaque chaque chapitre. La correspondance du prince remplit le reste, et j'eusse préféré la garder seule pour intitulé de cette publication , au lieu de paraître vouloir attirer le public en lui promettant ce qu'on ne lui donne pas, d'autant que, par lui-même,le recueil est bien assez intéressant pour plaire.

Le prince Eugène, en effet, est demeuré un personnage assez peu connu au milieu de la grande époque impériale : froissé dès les premières années par l'attitude du général Bonaparte à l'égard de sa mère, Eugène de Beauharnais, — dont l'empereur devait cependant dire un jour à Sainte-Hé-

lène : « Eugène ne m'a jamais causé aucun chagrin, n - ne voulut jamais rien demander; il conquit la faveur de Napoléon sans la rechercher, et fut revêtu de la plus haute dignité .de l'empire sans en témoigner grande joie : « Je puis dire avec vérité, a-t-il écrit dans le court fragment de véritables mémoires que reproduit M. du Casse, que ce haut rang où la fortune m'éleva, ne m'inspira pas le plus léger mouvement d'orgueil ni d'ivresse. » Il régna, car sa vice-royauté était une véritable souveraineté, sans vouloir jamais paraître le comprendre, et s'effaçant toujours derrière son rôle de lieutenant de l'empereur. Plus tard, nous le retrouvons aux grandes batailles de l'Allemagne, aux luttes de Russie, à la désastreuse retraite, refusant le commandement suprême des débris de ce qui avait été la grande armée, quand Murat, oublieux de ses devoirs, l'abandonna sans consulter l'empereur ; s'en saisissant quand le roi de Naples fut parti sans rien écouler; multipliant alors les combats et ne reculant qu'en disputant à chaque pas le terrain, puis enfin repassant les Alpes, mais pour faire sortir du sol une nouvelle armée et après la rupture du dernier armistice, recommençant en Italie la lutte avec autant d'énergie et aussi peu d'espoir, malheureusement, qu'il venait de la soutenir en Allemagne, et repoussant avec indignation les offres séduisantes qui lui furent faites parles souverains alliés. Voilà, en quelques mots, la vie du prince Eugène pendant l'empire; mais nous omettons tout ce qu'il fit pour l'organisation administrative de la partie de l'Italie qui luï était confiée.

Il y avait vraiment deux hommes dans le prince. Devant le péril, sur les champs de bataille, en présence de son devoir, il se sentait grandir et montrait les qualités qu'il possédait réellement : rentré à Milan, il redevenait simple fonctionnaire de l'Empire Pt, soit qu'il doutât de lui à ce point, soit que Napoléon l'eût habitué à cette excessive déférence, nous ne le voyons pas agir avec plus d'initiative qu'un gouverneur de province ; il en référait toujours à 1 Empereur, qui lui écrivait pour les plus petites choses; on en jugera par ce billet, qui certes ne semble pas écrit au vice-roi d'Italie : «Paris, 12 mars 1811.— Mon fils, qu'est-ce qu'un nommé Couturier, secrétaire de la police à Venise , qui a été destitué et chassé de la ville? » Du reste, Eugène en agissant ainsi semble, je le répète, s'être conformé à une ligne de conduite sagement adoptée, car dans une autre dépêche, du 27 novembre de la même année , on lit ce passage significatif : « Mon fils , je reçois votre lettre du 30 ; j'y remarque d'abord une

irrégularité. Lorsqu'on me présente une affaire, et que je ne l'ai point décidée , on doit s'en tenir à ce qui a élé suivi jusques là; il n'appai tient qu'à moi de juger la politique de mon royaume d'Italie. » Mais ce n'est point seulement pour les. questions politiques que nous voyons le grand conquérant intervenir; c'est pour les plus petites affaires , pour les plus menus détai's d'organisation militaire. Un jour, il écrit pour rappeler au prince qu'il doit faire passer à l'école de balailIon toutes les troupes qui devaient former un corps que l'on constituait; un autre jour c'est pour discuter la composition d'une demi-compagnie du train; du reste, on jugera de celle situation par un épisode que je résume d'après plusieurs lettres :

Le prince Eugène avait proposé un modèle pour la grande décoration de l'ordre de la couronne de fer : l'empereur l'approuva à première vue, mais en y regardant de plus près, elle lui déplut et il voulait surtout enlever son effigie : « Je puis donner cette plaque à des étrangers sans leur faire porter mon portrait. » Vingt jours plus tard. Eugène soumettait à Napoléon un nouveau modèle duquel avait disparu le por- trait, mais il exprimait ses regrets de cette suppression et il ajoutait: «Je supplie votre majesté de peser mes raisons et de n'y voir que pur intérêt pour son service. » (o janvier 1809). Napoléon répondit, à son tour, que ce nouveau projet ne lui convenait pas davantage , tout en maintenant ce qu'il avait précédemment dit , sans même répondre aux objections du vice-roi, qui envoya, le 1er février, trois dessins différons en exprimant simplement le vœu «que ces projets remplissent le but de votre majesté. » Depuis il n'en fut plus question, et lé modèle désiré par l'empereur fut adopté.

On comprend que je ne puis pas faire sentir à mes lecteurs tout ce que ce recueil contient de curieux ou d'intéressant; un y voit cependant Napoléon sous un jour bien nouveau; on le voit à l'œuvre, gouvernant, administrant lui-même , donnant ordre sur ordre, suivant les affaires les plus dissemblables, n'en trouvant jamais qui soient indignes de lui, et au milieu de tout, montrant toujours pour Eugène une véritable tendresse /dont on distingue les traces jusqu'à la façon dont il lui prodigue des conseils et lui adresse même des blâmes. Mais il est aussi une partie de celle correspondance tout particulièrement attachante, c'est celle qui comprend les lettres du prince à la vice-reine, Augusta de Havière.

Tandis que le prince Eugène s'efforçait en Italie de se former aux grandes destinées auxquelles il était appelé par l'af-

feclion éclairée qu'avait pour lui Napoléon , ce dernier songeait encore à le grandir. La Bavière venait d'être élevée du rang d'électorat à celui de royaume,et l'empereur savait que le roi Maximilien avait une fille « admirable personne qui.par sa beauté, sa noblesse d'âme et ses hautes vertus, méritait le plus beau sceptre du monde. » La princesse Augusta était fiancée au prince Charles de Bade — le même qui épousa le princesse Stéphanie, — elle l'aimait et le mariage allait s'accomplir, quand l'empereur demanda sa main au roi de Bavière (décembre 1805); Maximilien n'osa résister et écrivit à sa fille une longue lettre : « S'il y avait une lueur d'espérance, ma chère et bien aimée Augusta, que vous puissiez jamais épouser le prince Chartes , je ne vous prierais pas a genoux d'y renoncer.... Il m'en coûte de navrer voire cœur, mais je compte sur voire amitié et sur l'attachement que vous avez constamment témoigné à votre père , et vous ne voulez certainement pas empoisonner la lin de ses jours. Songez , chère Augusta, qu'un refus rendrait l'Empereur autant notre ennemi qu'il a été jusqu'ici l'ami de notre maison..... » La princesse répondit : « Je remets mon sort entre vos mains; aussi cruel qu'il pourra être , il sera adouci , sachant que je me suis sacrifiée pour mon père , ma famille et ma patrie. C'est à genoux que votre enfant vous demande votre bénédiction; elle m'aidera à supporter avec résignation mon malheureux sort. » % ■

Eugène cependant ignorait cette pénible négociation : il apprit son mariage par cette lettre de l'Empereur, datée de Munich , le 31 décembre et qu il rrçut le 3 janvier :

« Mon cousin , Je suis arrivé à Munich; j'ai arrangé votre mariage avec la princesse Charlotte ; il a été publié. Ce matin, cette princesse m'a fait une visite et je l'ai entretenue fort longtemps. Elle est très jolic. Vous trouverez ci-joint son portrait sur une tasse, mais elle est beaucoup mieux.» Quatre jours après , Eugène recevait l'ordre d'arriver sans retard à Munich en laissant son commandement de l'armée d'Italie « entre les mains du général de division que vous croirez le plus capable et le plus probe. » Eugène obéit avec empressement; la beauté de la femme qui lui était destinée, l'illustralion de la maison souveraine à laquelle elle appartenait, l'adoption par l'Empereur, qui désormais ne devait plus l'appeler que son fils, tout se réunissait pour lui faire éprouver une véritable satisfaction. Quelques heures après la réception de cette dépêche, il était en route ; Napoléon l'attendait au sortir de la voiture et l'emmena avec lui ; c'est alors, d'après

le récit des personnes de l'intimité, que l'Empereur fil une scène plaisante ou vice-roi sur ses grondes moustaches, et qu'il les lui fit abattre , craignant que son air trop martial ne lit peur à la princesse Augusta. Le mariage fut célébré le 14 janvier, et deux jours après Napoléon adopta solennellement son beau-fils. Le 4 9, les jeunes époux reparurent et furent magnifiquement reçus dans toute l'Italie. L'Empereur affectionnait beaucoup la princesse Augusta et il lui écrivait assez souvent ; il lui donnait des conseils, lui prodiguait les témoignages les plus tendres, l'engageait à s'occuper de notre littérature; il parait, du reste, que la vice-reine ne fut pas longtemps à apprécier les qualités de celui que la politique lui avait donné pour époux.et qu'elle ne tarda pas à se sentir, moins victime qu'elle n'avait pu d'abord le croire.

La correspondance que le prince entretenait avec sa femme, quand ils étaient séparés, prouve de reste que ces sentimens ne firent que s'accroître, et que la plus grande union régnait dans le royal ménage. Il est touchant de voir dans quels termes le prince Eugène écrivait fi la vice-reine après les batailles auxquelles il prenait part, avec quelle modestie il parlait du rôle qu'il avait pu jouer, avec quel soin il dissimula toujours les souffrances qu'il eut à endurer pendant la retraite de Russie. Mais aussi, quand il eut terminé la glorieuse mission que le départ de Murât lui imposa, voici avec quel empressement il annonça à la vice-reine son prochain retour : «Neustadt, près Dresde, 11 mai 1813. — J'ai eu hier avec l'empereur une conversation que je te confie , ma chère Augusta ; je disais à Sa Majesté que j'avais le plus grand besoin de quinze à vingt jours de repos pour soigner ma santé, ce que je n'avais pu faire pendant une année de guerre très active. A cela l'empereur m'a répondu qu'il n'était pas très éloigné de me donner un congé de deux mois pour rivoir les affaires d'Italie. Tu sens bien que je ne l'ai pis contredit. Ainsi attend --toi à bientôt apprendre que nous nous reverrons plus tôt qu'il n'était permis de l'espérer.Garde la joie pour toi seule : j'en fais autant de mon côté ; et crois bien que si dans huit ou dix jours je reçois ma permission je ne perdrai pas mon temps... Je ne veux m'arrêter qu'une heure à Munich pour embrasser notre père. »

Comme on le voit, Eugène ne pense qu'au plaisir de ren- trer à Milan , et il ne lui vient pas dans la pensée de dire un mot de tout ce qu'il venait de faire. Il avait cependant rempli la mission la plus difficile et la plus inattendue surtout , en .. prenant le commandement de l'armée. Il était parvenu avec

une dizaine de mille hommes désorganisés , à contenir les armées russes, à opérer, en face d'un ennemi nombreux, une retraite honorable , ne cédant que pied à pied. Puis revenu sur un terrain moins périlleux, il avait pu rappeler des troupes autour de lui, les reconstituer, et après cinq mois de luttes incessantes, de combats glorieux, de mai œuvres habiles, il avait pu remettre aux mains de l'empereur quatre-vingt mille soldats aguerris. « 11 avait été assez heureux pour contribuer puissamment au succès d une des dernières et bettes victoires de l'Empire (Lutzen), et il allait se rendre en Italie pour continuer à servir la France et son père adoptif avec le zèle, le dévouement , l'intelligente qu'il avait toujours mis à remplir ses devoirs. » Ces quelques lignes résument parfaitement le caractère du prince Eugène.: il est un de ces hommes heureusement doués qui gagnent à être vus de près; rare privilège, qui fait du vice-roi d'Italie l'une des figures les plus grandes et assurément les plus sympathiques de notre siècle.

Nous parlerons maintenant d'un livre tout d'érudition , et qui mérite une attention sérieuse par les faits curieux qu'il renferme et le nom de l'auteur qui l'a composé.

En mettant en ordre les archives du château de Belbeuf, M. le marquis de Belbeuf a trouvé tous les titres concernant la grande panèterie de Normandie , charge échue en dernier lieu dans fa famille, et il a pensé avec raison qu'il pourrait avec ce-documens composer une étude curieuse et surtout neuve : il ne s'est pas trompé.

L'office du grand panetier de Normandie remonte aux premiers temps du duché Je ce nom : M. le marquis de Belbeuf n'ose pas certifier qu'il existait à la cour de Rollon , le gendre de Charles-le-Simple, mais il le trouve attaché héréditairement à la terre de Goué, près de Rouen , et exercé à la fin du XII" siècle par O.lon de Malpalu, qui obtint du roi Henri II d'Angleterre nne charte fixant positivement les droits, priviléges et charges du grand panetier, et lui reconnaissant la juridiction sur les boulangers de Rouen et dps faubourgs : ce document me ferait croire que l'office en question n'est guère antérieur à cette époque , ou du moins que ce n'est qu'en faveur de ce seigneur qu'il fut érigé en fief héréditaire : les teneurs de la charte me paraissent positives à cet égard :

« Quare volo et firmiter precipio quod ille Odoinus et heredes sui heretabiliter (sic) teneant. » S'il s'élait agi d'une confirmation, le roi aurait nécessairement employé une expression récognitive faisant allusion au passé.

La paneterie passa, probablement par mariage, d'Odon à

Brice. Chambellan, dont le nom patronymique était du Plessis, et qui portait ce surnom à cause des fonctions hérÓditaires exercées parles siens à la cour d'Angleterre; après lui on voit la paneterie échoir à un de ses descendans collatéraux, Laurent Chambellan, conseiller et ami de Saint-Evrius; et qui consentit à devenir chambellan de l'abbé de St-Ouen; puis , comme son souverain , ce grand prince religieux de la Normandie, il s'engagea à fournir chaque année au monastère deux chevaux avec leurs harnais , à servir tonte la jour- née, matin et soir. L'abbé, à Pâques , à Noël et à la fête de l'abbaye, sert au réfectoire , soit dans sa chambre , à dîner avec les écuyers et à assister aux processions, un bàton à la main pour écarter la foule. Cette charte est excessivement curieuse : « Laurent, ajoute M. de Belbeuf, vivait dans le treizième siècle, époque de croyances vives et de foi sincère;! les fonctions les plus modestes dans les maisons des prélats ou dans les abbayes étaient honorables et recherchées par degrands personnages qui se faisaient un honneur de les exercer.) Laurent mourut en 1304, et fut enseveli au prieuré du Montaux-Malades : on ne trouve plus sa dalle tumulaire , mais celle de sa femme Maheut, décédée en 1293. Ils ne laissèrent pas d'enfans, de sorte que la terre de Goui et la paneterie allèrent à un parent nommé Pierre de Poissy, d'une noble famille originaire de cette ville:— Gaston de Poissy était grand chambellan du roi Philippe Ier.—Ses descendans maintinrent en tout les privilèges dont avait joui OJon de Malpalu, et furent assez habiles pour y réussir au milieu des guerres et des luttes de toute sorte dont la Normandie fut le théâtre au moyen-âge. M le marquis de Belbeuf raconte ces démêlés obscurs, en y ajoutant de temps en temps des aperçus d'histoire générale qui animent le récit.

La famille de Poissy subsista jusqu'en 1541 ; ses membres n'étaient plus les brillans seigneurs du XIV- siècle; ils étaient toujours de riches gentilshommes vivant noblement à Goui y mais sans relation avec la cour et, ce semble, sans ambition. Louise de Poissy porta les biens et les honneurs de sa race à Guillaume d'Hellenvillier, descendant des comtes de Périgord et de Dreux. Guillaume vendait , en 1561 , la terre de Goui et la Paneterie à Jacques Duhamel, bourgeois de Rouen, qui vit de nouveau reconnaître tous ses droits, énumérés dans un aveu gros comme un volume, et qui, en un jour, de marchand opulent, devint un des premiers officiers de la cour : il fit rebâtir Goui, remettre en état les fermes; il éprouva , cepen- dant, deux échecs qui paraissent lui avoir été très-sensibles,

d'après l'insistance qu'il mit à tâcher de les obtenir ; il prétendait avoir le droit de chasse dans les forêts, où, comme pan~nelier, il pouvait prendre son bois, et celui de percevoir 20 sols ou quatre porcs à son choix, un chapeau de roses et un franc denier, chaque fois qu'il se dérangeait pour venir siéger comme franc-juge dans les causes relatives aux bois susmentionnés. Jacques Duhamel mourut en 1574 , ne laissant que des nièces de son nom ; ses biens se morcellèrent : une portion de Goui, le fief du Becquet, le hois de la Boissière échurent à Richard L'Heureux, bourgeois de Rouen, fils d'Ysabeau Duhamel: le château de Goui et le reste du domaine fu rent la part de Pierre Le Prévost, mari d'une fille de Jeanne Duhamel : ce dernier échangea promptement ces biens , — dont la Panneterie dépendait, — avec M. de Croisrnarre, premier président à la Cour des aides de Rouen. M. de Belbeuf fait connaître un bail passé par ce magistrat , qui contient cette curieuse clause : « Je promets livrer audit sieur en son chastel trois cents gerbes de vesche et tout ce qui conviendra de gerbes de bled pour l'usage des chevaux de Monsieur ou ses gens audit bien de Goui el aux personnes qui le viendront voir ; un carteron de fourre d'orge pour les lits dudit Goui, trois émines de vesche pour nourrir le; pigeons et deux gâteaux de grandeur compétente pour la veille et l'autre pour le jour des rois. »

Marguerite de Croisrnarre , fille unique du premier président, porta Goui à Beuve d'Auray, baron de Saint-Paix, qui vit Henry IV, pendant six jours, établir son quartier-général dans son château, du 19 au 21 avril 1592, et en data plusieurs lettres. M. de Saint-Paix fit encore une fois reconnaître et confirmer les prérogatives de la Panetene dont il exerça l'office toutes les fois que le roi vint en Normandie : il vendit , cependant, la terre privilégiée à Jacques Dumoncel , dont le fils rendit l'aveu au roi en 1687 ; ce dernier eut à soutenir deux procès dont il sortit victorieux : l'un contre les religieux de Saint-Ouen, l'autre contre Louis Baillard , conseiller auditeur à la Cour des comptes de Rouen, prétendant avoir des droits sur la seigneurie de Goui du chef de son ascendant Richard L'Heureux.

A cette époque, comme aujourd'hui , les terres patrimoniales changeaient souvent de propriétaires; Thomas-Richard Dumoncel, chanoine de Rouen , vendit en 1740, la seigneurie de Goui et le fief de la grande Panneterie à M. de Paul de Renneville, maître en la Cour des comptes de Normandie, lequel la céda, en 1753, à Jean-Pierre-Prosper Godart, marquis

de Belbeuf, procureur-général au Parlement de Rouen, aïeul de l'auleur de celle Histoire. M. de Belbeuf sollicita et obtint en 1786, lors du voyage de Louis XVI au Havre, l'honneur de lui présenter le pain comme grand-panelier de la province.

L'Étude de M. le marquis de Belbeuf est très intéressante à 1 ire, ay i nt l'avantage , comme je l'ai dit en commençant, de porter sur un sujet vraiment neuf ; bonne fortune malheureusèment de plus en plus rare, et dont les érudits seuls peuvent connaître le prix : Un grand nombre de pièces originales sont reprodu ites dans le cours de celle histoire, habilement disposées au milieu même du récit, de manière à se faire lire, ce qui n' arrive généralement pas quand elles sont reléguées à la fin du volume. Les archives de Belbeuf renferment encore de précieux document, je le sais, notamment un certain voyage fait en Italie au XVIIe siècle, par un membre de cette famille; il est à désirer que M. le marquis de Belbeuf continue à occuper ses loisirs en les consacrant ainsi aux recherches historiques et en mettant les amateurs de la science à même de le remercier encore.

\

XXXVI.

29 Juin 1860.

Histoire des Girondins et des massacres de septembre, d'après les documens officiels et inédits, par M. A. Granier de Cassagnac, 2 vol. in-S°, Dentu , 1860.

M. Granier de Cassagnac a un esprit hardi, net et qui aime à mettre dans tout son jour la vérité historique une de ses antipathies, c'est la Révolution , je veux dire la portion terroriste de la révolution. Il ne laisse échapper aucune occasion, au Corps législatif, de maudire les crimes qui ont déshonoré cette terrible époque, et chaque fois il trouve des accens plus énergiques,plus violeus pour stigmatiser ces sanglantes saturnales. Mais aujourd'hui, M Granier de Cassagnac va plus loin; il s'attaque directement aux Girondins , auxquels il adresse des reproches plus sévères, parce que précisément ils semblaient devoir davantage résister au torrent de l'époque : Il ne se dissimule pas, du reste, l'étonnement que cetle associa-

tion des Girondins et des massacres de septembre doit causer à ceux qui remarqueront lé titre de cet ouvrage. « Pris comme homme, chaque membre du parti de la Gironde , dit-il, aurait reculé d'horreur devant l'idée de faire massacrer, à prix d'argent, par quelques bandits, environ cinq cents nobles, prêtres, bourgeois, auxquels on n'avait rien à reptocher que leur opinion,et de couronner un forfait par une boucherie générale des voleurs, des pauvres, des aliénés , des femmes et des enfans en correction, enfermés dans les prisons de Taris Tris ensemble et considérés comme parti , les Girondins qui étaient alors respectés , quoique sur le déclin de leur puissance, laissèrent les massacres s'accomplir librement au milieu de Paris, parce qu'ils avaient l'ambition et l'espoir d'élever leur domination sur les décombres sanglans de la monarchie »

Aux yeux de M. Granier de Cassagnac, les Girondins réprésentent au plus haut degré le type des révolutionnaires, de ces ambitieux qui renversent ce qui s'oppose à leurs vues en y employant la puissance aveugle de la foule , quittes à être eux-mêmes renversés le lendemain par ces terribles auxiliaires de la veille. Aux époques spécialement militaires, les grands ambitieux de cette espèce s appellent Coriolan ou le connétable de Bourbon ; sous le régime des assemblées polijiques, ils se nomment Caïus Gracchtis ou Mirabeau. » Singulière chose que l'ab. rration de l'homme qui ne veut jamais ecouter les avis de l'expérience ! Les exemples cependant ne manquent pas pour montrer, que dis-je , pour prouver que ceux qui croient, qu'on me permette cette expression , pouvoir se jouer aux révolutions sont toujours dévorés par elles.

L'élément désordonné, insensé, démolisseur n'a pas toujours les moyens de s'attaquer à ce qui gouvern - et comprime; mais alors il faut s'adressera ces ambitieux , à ces esprits chagrins ou mécontens. et l'on en trouve toujours de ceux-la ou de ceux-ci : ils croient à une révolution qui fera passer le pouvoir dans leurs mains, et le jour où ce qu'ils voulaient renverser est renversé, ils se trouvent entre un paili de l'ordre réduit à l'impuissance et un parti du désordre qui ne veut plus d'eux, mais prétend jouir de la victoire et régner sans partage.

Les Consliluans avaient ainsi essayé de démolir la force de la monarchie ils avaient opposé la garde nationale à l'armée, les clubs aux ministres ; ils avaient excité les esprits, et ils avaient, en effet, réussi dans leurs projets; mais ils avaient oublié aussi que ce pouvoir qu'ils croyaient seulement nuire à

leur ambition, était le seul contre-poids de la révolution et ils n'avaient pas deviné que les masses qu'ils croyaient menacer, s'étaient seulement servies d'eux et ne voulaient pas plus de ta Constituante que de la Royauté.

Les Girondins se conduisirent envers les Constituans comme ceus-ci envers la monarchie; mais la situation s'était aggravée, les moyens devenaient plus violens : ils avaient envoyé les Constituans en exil; eux, ils furent envoyés à l'échafaud,

M. Granier de Cassagnac a la prétention de parler, pour la première fois, le langage de la vérité, pour raconter dans ces deux volumes, les lamentables épisodes de la terreur, puis- qu'ici , en effet, les historiens se sont constamment répétés sans songera vérifier les assertions qu'ils acceptaient si complaisamment ; MM. Thir rs, Mignet de Lamartine, Michelet, Louis Blatte ont invariablement représenté les massacres de septembre comme la conséquence d'une exaspération populaire, subite, terrible, indomptable, produite par la nouvelle répandue à Paris, le dimanche 2 septembre 1792. de l'entrée des Prussiens à Verdun; les volontaires avaient résolu alors de s'éloigner pour voler à la défense des frontières , d'égorger tout ce qu'il y avait d'anti-patriotes dans les prisons, afin de prévenir des dangers en leur absence. M. Granier de Cassagnac détruit tout ce système : « Les massacres de septembre ne furent pas l'effet du hasard , écrit-il ; le gouvernement do fait sorti de la révolution du dix août , médita ce crime, le résolut froidement, l'organisa, le dirigea, l'exécuta, le régla et le paya par voie administrative. Nous publions les délibérations, les arrêtés, les ordonnances de l'administration et les quittances signées par les assassins. » Cesdocumens, en effet, existent aux archives des deux préfectures de la Seine et au greffe criminel du palais de justice de Paris et de celui d'Orléans; M. Granier de Cassagnac a voulu tout voir, tout tire et il publie non-seulement la liste des victimes, mais celle des assassins, payé? huit livres par jour à l'Abbaye et cinquante sois à la Force. Pers'stera-t-on ensuite à confondre les volontaires parisiens, cette noble et enthousiaste jeunesse qui ne songeait qu'à défendre nos frontières menacées, et comptait dans ses rangs la plupart de ceux qui devaient illustrer notre grande épopée militaire, avec les cent dix ou do'.ize assassins chargés, moyennant salaire, de tuer dans les neuf prisons de Paris, et qui n'épargnèrent ni les vieux prêtres de StFirmin ou des Carmes, ni les pauvres de Bicêtro, ni les folles de la Salpétrière.

L'ouvrage de M. Granier de Cassagnac forme deux parties bien distinctes : le tome pre mier retrace 1 histoire des Girondins; le second, celle des massacre s. L'un afflige, parce qu'on souffre eu voyant le bien que ces hommes auraient pu faire, qu'individuellement chacun d'eutr eux peut-être désirait ; le second exaspère , surtout quand on pense qu'aujourd'hui il y a encore des hommes qui osent dire, en parlant des crimes de la Teneur, comme l'écrivait il y a quelques mois à peine. 1 apologiste d'un des héros de cette époque, que ce sont « des fureurs souvent funestes et quelquefois nécessaires. » Il faut essayer de lire de sang-froid ces horribles détails, qui cependant passionnent.

M. Granier de Cassagnac commence par prouver d abord que le fameux banquet des Girondins n'a jamais eu lieu; il nous dit comment se sont passés réellement leurs derniers moinens, et il nous trace rapidement la biographie des pria cipaux chefs de la Gironde, Pétion, Condorcet, Brissot, Mme Roland, — dont le mari, en 1784, sollicitait des lettres coufirmativesde noblesse, et qu'elle écrivait à son ami Bosc, le 26 juillet 1790 : « Vous n'êtes que des enfans; votre enthou- siasme n'est qu'un feu de paille, et si l'assemblée nationale ne fait pis en règle le procès de deux têtes illustres ou que de généreux Décius ne les abattent, vous êtes tous f ! » — M. Granier de Cassagnac, auquel je reprocherai seulement un peu de confusion dans la division des matières, écrit ensuite l'histoire des préparatifs de la révolution du 10 août, la fuile de Lafayette après avoir été attaqué par les Girondins; il démontre la complicité de Pétion et des Girondins dans les troubles qui suivirent, et où l'on vit entr'autres un Grangeneuve chercher à se faire assassiner, pour que l'accusation de sa mort fût rejetée sur le roi Nous assistons à l'arrivée des Fédérés, que Barbaroux considérait comme devant servira réduire définitivement la cour. Les Girondins les accueillirent avec empressement , firent déclarer la patrie en danger, moyen d'anéa ntir toute force légale, prêtèrent la main à toutes les mesures prises à cette époque, tout en jouant cependant, d'après les témoignages irréfragables de Rœderer et de Bertrand de Malleville, un double jeu : menaçant le roi pour l'amener à composition, et faisant près de lui des démarches spcrètes pour se rapprocher de Louis XVI, quand évidemment ils comprirent, mais trop tard , qu'à leur tour ils étaient débordés

Cette lettre fut écrite vers le juillet 1892 par Guadet , Vergniaud et Gensonné au peintre Boze, qui !a fit remettre au

roi par Thierry, valet de chambre de Sa Majesté. « Trois idées principales servaient de hase à ce document le danger iinmine nt d'une insurrection; l'offre des Girondins de s'associer aux destinées du prince; la demande du rappel de leurs amis au ministère. — Le 29 juillet, le roi fit répondre par Bertrand de Malleville, « qu'il ne changerait jamais d'avis sur la pro-. position des chefs de la Gironde. « Et quelque temps après cependant, Brissot revenait encore â la charge promettant de sauver la monarchie moyennant douze millions; où Louis XVf les aurait-il pu trouver? Rœderer résumait très-bien la politique des Girondins à ce moment, en disant que leur but é:ail de temporiser de gagner du temps , d'espérer quelque chose de la cour et de sa gratitude,en h soutenant et en la menaçant tout à la fois. Mais il était trop tard ; les Girondins étaient bien parvenus à annihiler la cour , à renverser la mo- narchie, mais non pas 3 se constituer assez forts pour résister au parli destructeur dont , en résumé , ils avaient fait les affaires à leur dépens M. Granier de Cassagnac raconte ensuite, avec une dramatique simplicité, le sort des Tuileries, le mas- sacre des Suisses, la capture de la royale famille , et il nous nomme un fabricant de papier, membre delà commune, le ciloyen Arthur, qui plongea le cœur sanglant d'un de ces héroïques défenseurs de la monarchie dans de l'eau-de-vie brûlée, pour le manger, à l'instar du comédien Grammont qui venait d'avaler un verre de sang, et de ~Blanc qui dévorait le foie d'une de ses victimes.

Les conséquences du 10 août furent le renversement des Girondins, aussi bien que la destruction de la monarchie: la Convention remplaçait-l'a semblée Constituante, le roi était suspendu de ses fonctions ; la Commune devenait le véritable souverain , le maître de la situation , et les Girondins virent leurs prétentions et leurs vœux repousses un à un « Le 12 août, il ne restait plus rien du plan de la Gironde; or, cette assemblée factieuse qui tenait le roi captif, était elle-même à ta merci de l'insurrection victorieuse. La Commune ordonnait, la Gironde obéissait. »

Or, les Girondins n'eurent même pas le courage de saisir la dernière, l'unique occasion de se réhabiliter en se prononçant contre le meurtre du roi. Appelés les premiers à voter, ils votèrent la mort, espérant peut-ètre sauver leurs têtes. Mais celte infamie ne servit qu'à ajouter la lâcheté à leur imprudente et aveugle ambition, car ils n'en montèrent pas moins tous sur l'échafaud , même celui qui crut éviter le supplice en se tuant.

J'ai dit tout à l'heure que M Granier de Cassagnac consacrait un des chapitres de son ouvrage à démontrer que le fameux banquet de3 Girondins, condamnés à mort, n'avait jamais eu lieu. C'est une chose singulière de voir la quantité de grands faits historiques, les plus voisins de nous, complètement défigurés par les historiens les plus considérables. Nous lisions à ce propos dans une des principales Revues parisiennes, un travail destiné à rétablir sous son vrai jour un autre célèbre banquet, celui des gardes-du-corps. si cruellement et si faussement reproché à la malheureuse reine MarieAntoinette; l'auteur démontrait jusqu'à la plus complète évidence, que pas un des plus éminens historiens de la Révolution n'avait à ce propos songé à puiser aux sources contemporaines les moins suspectes de partialité royaliste : tous s'en sont rapportés à des on dit, et ont tracé leurs récits sur des données vagues et apocryphes Il en est de même du banquet des Girondins et de leur séjour dans la prison des Carmes où ils auraient laissé de nombreuses inscriptions, sur lesquelles bien des lecteurs se sont depuis candidement attendris. Or, les Girondins n'ont jamais mis les pieds dans cette prison : M Granier de Cassagnac affirme ce fait, après avoir examiné attentivement les registres d'écrou des prisons de Paris en <793, qui prouvent que les Girondins furent tous tranférés le 6 octobre à la Conciergerie, soit de l'Abbaye, soit de la Grande Force ou du Luxembourg. Quant au banquet solennel » c'est M. Thiers qui en parla le premier: « Les Girondins, dit-il, firent en commun un dernier repas, où ils furent tour à tour gais, sérieux, éloquens. Brissol, Gensonné étaient graves et réfléchis; Vergniaud parla de la liberté expirante avec les plus nobles regrets, et de la destinée humaine avec la plus entrainante éloquence; Ducos répéta des vers qu'il avait faits en prison, et tous ensemble chantèrent des hymnes à la France et à la liberté. « Voilà assurément des détails précis. Chartes Nodier fit mieux : d'après ces quelques lignes, il nous a composé un dialogue complet, à la manière de Platon , il le publia très gravement , et il ajouta que l'ordonnateur de celle fêtefunèb'e fut M. Bailleul, le seul des Girondins qui ait été absous. Enfin, M. de Lamartine a poétisé tout cela: il a décrit la mise en scène , les fleurs qui couvraient la table , les vi-ns exquis qui furent servis; six pages sont consacrées à cette peti'e composition littéraire. Or, à cette légende , touchante assurément , M. Granier de Cassagnac répond que Bailleul, àriêté à Provins, fut tiré des prisons de cette ville pour êlre écroué à la Conciergerie le 9 octobre 1793, où il resta jusqu'au

21 février suivant : il aurait doue eu quelque peine à s'occaper le 30 octobre des préparatifs de ce splendide dîner; de plus, la condamnation fut si précipitée que, la veille encore, on ne pouvait pas prévoir un ai prochain dénouement ; ensuite les écrous constatent que deux des orateurs cités par M. de Lamartine, Sillery et Lasource étaient demeurés à la prison du Luxembourg: enfin, guidé par un des compagnons de captivité de ces malheureux députés, Riouffe, qui a lahsé ses Mémoires , M. Granier de Cassagnac suit les Girondins , sans les perdre une heure , depuis l'instant de leur condamnation jusqu'à celui de leur départ sur les fatales charrettes, et il n'y a pas place pour le fameux banquet.

Dans le second volume M. Granier de Cassagnac aborde les massacres Il nous trace d'abord 1 histoire de la commune de Paris, usurpant ses pouvoirs à la chute de Louis XVI, établissant rapidement par la violence les bases de son insolente dictature ei déridant les massacres de septembre, après avoir été obligée de suspendre le tribunal révolutionnaire qui lui sem- blait vouloir encore observer quelques inutiles formes de procédure. M. Granier de Cassagnac rejette toutes les explications fournies pour justifier ces crimes épouvantables , et il n'admet que celles que donna Pétion, qui avoue franchement que les chefs de la commune les décidèrent de sang-froid, comme le seul moyeu d'asseoir leur pouvoir en éloignant d'incommodes adversaires. Qua re faits considérables viennent, en outre, prouver celte honteuse préméditation et justifier, en cela du moins, l'exaltation populaire qui en fut accusée. Et d'abord on voit cent quatre-vingt sept assassins égorger tranquillement plus de douze cents personnes dans neuf prisons, en présence d'une assemblée souveraine , de cinquante mille gardes nationaux et cela pendant cinq jours sans être un instant inquiétés ; le soin avec lequel les membres de la commune se firent représenter les listes des prisonniers et mirent en liberté sans raison apparente ceux auxquels ils s'intéressaient, enfin les documens écrits, officiels, qui constatent quo ces massacres furent organisés , surveillés , payés iégulièrement au grand jour et par voie administrative.

Procédant avec les massacreurs comme avec les Girondins. M. Granier de Cassagnac trace la biographie de leurs chefs , Manuel, qui fil le triage des prisonniers: Billaud Va rennes qui harangua les égorgeurs et fixa leurs salaires; Marat Robespierre qui, comme le précédent, nia toute participation à ces massacres, mais qui, comme lui aussi, avait alors oublié que sa signature se trouvait au bas de documens irréfutables; Pé-

lion qui n'empêcha pas l'invasion de la Salpétrière ; Roland, dont la femme donnai! un grand dinrr pendant que ces atrocités se commettaient: Santerre, qui alla plus loin que tous peut-être,en n'exécutant pas les ordres que l'Assemblée nationale lui envoya pour arrêter le massacre, ordre que répèta le ministre de l'intérieur.

Nous n'avons pas le courage d'accompagner noire autour quand il raconte les drames de I Abbaye , des Carmes , de la Conciergerie, du Châtelet, de la Force. de Bicêtre, de la S'ilpétrière, des Bernardins. Il faut lire ces pages émouvantes sobrement écrites cependant, mais pleines de vérité , mais qui oppressent comme un de ces cauchemars auxquels on ne peut se soustraire ; on est effrayé surtout par ces documens officiels qui en disent plus que de longs récits, comme ce bon, daté du 2 septembre , signé Prudhomme et Sandot : « Bon pour douze bottes de paille pour le compte du comité, pour rouvrir If s cadavres qui se trouvent dans la cour. —3 fr. 12 s. Peçu le montant ci-dessus signé: veuve Dedouin Ce 3 octobre 1792 « Et cet épisode raconté par l'abbé Sicard . témoin oculaire : « J'ai dit que les dames du quartier de l'Abbaye se rendaient en foule aux scènes d'horreur qui se passaient dans cette malheureuse enceinte (la Conciergerie). On imagine quelles femmes c'étaient Eh bien ! ces mêmes dames tirent demander au comité, où j'étais, qu'on leur procurât le plaisir de voir tout à leur aise les aristocrates égorgés dans la cour du comité Pour faire droit à la demande , on plaça un lampion auprès de la tête de chaque cadavre , et aussitôt les dames jouirent de cette exécrable i llumination. »

CeQ misérables égorgeurs dont quelques-uns sont denommés dans un procès-verbal « fouilleurs des cadavres pour le ppuple souverain » buvaient et mangeaient gaîment au milieu de leur travail, - Billaud-Varennes ne les appela jamais que dès ouvriers. — Nous possédons les bons délivrés aux traiteurs et qui mentionnent des liâtes, di-s dindes et des volailles, tandis qu'à dater du 2 septembre au matin , les prisonniers ne reçurent plus ni un morceau de pain , ni une goutte d'eau A quoi bon des dépenses inutiles Il y a une différence énorme entre le festin des chefs et celui des ouvriers, c'est-à-dire des égorgeurs, car les pièces des massacres désignent toujours les assassins sous le nom d'ouvriers qui ont travaillé aux cadavres, ou sous le. nom d'ouvriers qui ont travaillé à l'expédition des prêtres. Une fois les maîtres repus, le festin des autres a pour base une quantité indéfini de vin et de pains de quatre livres. »

Mais je laisse ces détails ; ces massacres excitèrent cependant l'indignation, et M. de Kersaint eut le courage d'envoyer sa démission à la Convention « ne pouvant plus supporter la honte de s'asseoir,dans son enceinte, avec des hommes de sang et endurer le malheur d'avoir pour collègues les promoteurs des assassinats du 2 septembre. Déjà il avait eu le courage de ne pas voter la déchéance du roi. A son égard.M Granier de Cassagnac est beaucoup trop sévère. Les Girondins suivirent son exemple , mais seulement quant aux septembriseurs. C'est sur la proposition de Barbaroux et de Gensonné qu'on décréta la recherche et le châtiment de ces misérables égorgeurs patentés : peu de jours, après une députation de patriotes de la section de Marseille (rue Richelieu) vint demander qu'on rapportât ce décret, et l'orateur maltraita rudement les Girondins en les frappant avec leurs propres argumens. « C'était accablant : les Girondins qui avaient fait l'insurrection du 20 juin et la révolution du 10 août, qui avaient gardé le silence pendant toute la durée des massacres,qui les avaient justifiés par !a voix de Roland, qui avaient choqué le verre avec des hommes aux mains ensanglantées , en la personne de Pétion , pouvaient-ils loyalement et raisonnablement faire un crime à qui que ce fût d'événemens dont ils avaient si longtemps accepté la responsabilité et les conséquences ? » L'assemblée suspendit les poursuites, et elles ne furent reprises vaguement qu'en 1795 et définitivement au mois de mars 1796.

Ce livre a soulevé une graude émotion : il est pénible , en effet, pour les descendans de ces hommes qui auraient pu, à coup sûr, profondément modifier le cours des événemens à cette grande époque ; mais l'histoire doit être impitoyable,. Elle ne cache aucune des fautes dans les princes et les grands qui se rendirent coupables, aux divers siècles de la monarchie; elle ne cache pas les crimes de bon nombre de seigneurs, qui exigèrent l'institution des grands jours sous Louis XIV ; elle montre les désordres honteux de la noblesse sous la régence et sous Louis XV ; pourquoi donc, dès lors, y auraitil un privilége pour ceux qui ont prétendu détruire tous les priviléges ? Le livre de M. Granier de Cassagnac est triste , émouvant, navrant ; il exaspère contre les bourreaux , mais il est vrai et il est bon , parce qu'on gagne toujours à voir l'histoire écrite avec vérité. Nous partageons complètement les idées de l'honorable député du Gers à l'égard du rôle de l'histoire. « A la distance où nous sommes de ces événemens, nous avons pensé que l'histoire pouvait remplir, dans toute

sa sévérité , envers les personnes comme envers les choses , sa redoutable et nécessaire fonction : pour elle tout dire est un rigoureux devoir, dès qu'elle peut parler sans scandale inutile. »

XXXVII.

28 Juillet 1860.

Voyage en Perse dans l'Afghanistan , le Beloutchistan et le Turkestan , par J.-P. Ferrier, avec notes traduites de l'anglais par M. B. Revoil , 2 vol. in-8°, Dentu, 1860. — Le Musée de Hollande, par W. Burger, 2 vol. in-12, Renouard, 1 858-1860. — Nouveaux Souvenirs de chasse et de pêche , par M. le vicomte de Dax, 1 vol. in -12, Dentu, 1860.

En 1839 , M. Ferrier quittait le 1er régiment de chasseurs d'Afrique pour partir, du consentement de son gouvernement, avec Hussein-Khan, ambassadeur de Perse, qui avait demandé au roi l'autorisation d'amener quelques officiers français pour l'instruction de l'armée du Schah. Il devint rapidement adjudant-général ; mais par un de ces coups de théâtre si fréquens en Orient, il passa en une heure de la plus haute faveur à l'abandon le plus complet. M. Ferrier avait voulu servir dans ces lointaines contrées les intérêts de sa patrie , et il s'était naturellement heurté contre l'ambassadeur de Russie qui . après une assez longue lutte, parvint à faire disgrâcier, comme dangereux, un homme qui n'était réellement qu'un adversaire sérieux contre lui.

Ce coup, assurément inattendu, n'abattit cependant pas le jeune officier : il aimait l'Orient et voulu tirer en quelque sorte parti de cette situation pour y continuer les études qu'il avait commencées. M. Ferrier ne songea pas un moment à rentrer en France, mais bien à s'enfoncer plus avant dans ces contrées quasi -mystérieuses et qui empruntaient à ce mystère comme un charme de plus : il résolut d'offrir ses s?rvices à Runjet-Sing ; mais auparavant il passa un an et demi retiré à Bagdad, étudiant la langue des peuples au milieu desquels il projetait de vivre, des Afghans principalement, pour lesquels il professait une prédilection marquée. 11 partit en 1845 et re-

vint l'année suivante après avoir traversé l'Afghanistan dans tous les sens, sans avoir pu atteindre la destination qu'il s'était proposée ; mais ayant couru des périls , nous dit M. Xavier Raymond dans un court avant-propos, et subi des épreuves à défrayer toutes les exigences de l'imagination la plus difficile à satisfaire , ayant visité enfin des pays où aucun Européen n'avait certainement mis les pieds depuis les temps antiques.

Nous sommes à l'époque où la mode est de voyager : nous allons donc entrer dans l'Afghanistan à la suite de l'ancien adjudant-général du Schah, et essayer de donner au moins une idée de celle nouvelle Odyssée, assurément encore plus intéressante que celle du divin Ulysse. Deux mots, cependant, avant de quitter notre voyageur ! Après sa périlleuse excursion il se retira à Téhéran, puis à Constantinople, où il rédigea son voyage; il rentra en France peu de temps après la révolution de Février, et trouva peu de complaisance de la part du gouvernement à le seconder dans ses très-justes réclamations près de la Perse ; il fut nommé, lui, ancien officier de chasseurs d'Afrique et adjudant-général en Perse, juge de paix à Pondichéry. C'est là qu'il fit. par hasard, la connaissance d'un Anglais, M Seymour, grand amateur de l'Orient. et qui revenait en Angleterre pour y courir les cha n ces de la lutte électorale : il plut à M. Seymoi r qui lui offrit de faire imprimer son manuscrit à Londres. Ceu promesse fut loyalement tenue, et le nouveau député saisit l'occasion des difficultés soulevées entre l'Angleterre et la Perse, en 1856, pour faire paraître ce remarquable ouvrage.

Après l'histoire des livres, voilà que nous ai rivons à celle des voyages. Mais je m'arrête presqu'aussitôt. Comment analyser ces deux volumes, ou plutôt ces notes prises au jour le jour et seulement mises en ordre et reliées entre elles, sans que M. Ferrier ait eu la malencontreuse pensée d'y mettre des apprêts, qui trop souvent enlèvent bien du charme aux récits? L'Afghanistan est une vaste contrée, peu ou même point connue, et bien faite, dès lors, pour séduire un aventureux amateur des voyages. 11 confine, comme on sait, la Chine, la Tartarie, la Perse, l'Inde et le Belouchistan, et forme un immense amphithéâtre, dont les gradins sont formés par des chaînes de montagnes qui s'élèvent au nord, notamment l'HindouKosch. bras de la grande chaîne de l'Himalaya. Quelques grands centres de population sont connus : Caboul, Hérat, Candahar, mais les campagnes sont bien complètement sauvages, et à quelques kilomètres des villes, on ignore jusques

aux plus lointaines traces de cette bruyante et séduisante civilisation hindou-européenne. M. Ferrier nous décrit quelques paysages de ces curieuses contrées : « Au milieu d'une vaste plaine située entre les montagnes où nous nous trouvions (Dell-Rond) et une autre chaîne placée plus au nord, qui sépare le Khorassan des contrées turkomanes, se dessinait très distinctement, à huit farrangs de nous, la sainte et grande ville de Meched. La coupole et les minarets dorés qui décorent la mosquée renfermant le tombeau de l'iman Riza. se reflétaient magnifiquement sous les rayons d'un soleil éclatant; le long ruban de verdure que nous devions traverser en descendant la montagne, se déroulait pittoresquement sous nos pieds,et quand on était pourvu d'une longue-vue, on pouvait distinguer une foule d'allans et de venans qui se rendaient dans la cité bénie de Dieu. » Mais M. Ferrier ne passe pas tout son temps à admirer la belle nature, il étudie le pays, les mœurs de ses habitans,et prend les notes desiinées à former sps deux intéressans volumes. Il était resté assez longtemps à Meched, mais aussi il repartit, malgré les conseils qui lui furent donnés de ne pas s'avancer davantage. Il se rendit à Hérat et y fut mis en prison par le gouverneur, qui, convaincu qu'il était un émissaire des £ nglais, pensait le décider ainsi à avouer son secret; il fut. cependant mis promptement en liberté, et se hâta de s'éloigner d'une ville aussi peu hospitalière, mais il nous conte auparavant une effroyable scène qui s'y passa à ce moment. Un officier d'artillerie, très aimé du gouverneur, avait été assassiné pendant qu'il dormait, la nuit, sur la terrasse de sa maison, située à peu de distance de Hé- rat. Le coupable ne put être découvert, mais tout indiquait qu'il appartenait à la population du village. Le vézir en fit arrêter vingt habitans, parmi ceux qui étaient dans de mauvais rapports avec le défunt, et n'obtenant aucune découverte, il commença par infliger aux prisonniers d'abord une forte amende, puis une plus forte bastonnade : ce moyen n'amenant aucun progrès, le vézir ordonna de scalper tous ces malheureux, et c'est alors seulement qu'il apprit le nom du coupable que tous connaissaient, mais ils avaient préféré subir les plus atroces souffrances plutôt que de le dénoncer à la justice.

M. Perrier continue bravement son voyage : il traverse la province de Gour et la Paropamisade , dont les femmes sont singulièrement redoutées des Afghans ; il y est d'habitude qu'une jeune fille ne se marie pas avant d'avoir pu s'honorer d'une action d'éclat : ces amazones sont de massives person-

nés aux formes amplement développées, médiocrement belles et pour lesquelles la quarantaine est la vieillesse. Il eut encore de très rudes journées à supporter, car dans ce pays l'européen est modérément ami, et l'anglais cordialement détesté.Or M. Perrier avait un mal infini à faire admettre son identité comme français : on envahissait à chaque instant sa tente, soit par curiosité, soit par surveillance,et il lui fallait souffrir, sans trop se plaindre, mille vexations. De plus la vie matérielle n'était rien moins que confortable, les vivres très insuffisans, l'eau manquait même quelquefois et notre voyageur dut se résigné à se faire . souvent , son propre cuisinier. Il fut de nouveau arrêté à Mahmoud-Abad et réuni à plusieurs anglais : relâché après une pénible captivité , il se rendit à Girishx pour y être remis en prison.

M. Perrier endurait très philosophiquement ces épreuves et il en profitait ce semble,pour mieux étudier les hommes et les choses. Quand il lui fut permis de repartir , il se dirigea vers l'Helmead : chaque jour le voyage devenait plus difficile ; la guerre multipliait sans cesse les dangers et plus d'une fois, M. Perrier se trouva malgré lui au milieu de quelques escarmouches : le choléra éclata bientôt dans ce pays. Il ne se découragea pas cependant un seul instant et acheva ses tournées complète à travers l'Afganistan, avant de revenir à Meched et de là Téhéran, où il se mit à rédiger sa relation, dès qu'il fut un peu reposé de ses laborieuses fatigues.

On comprend que par ces quelques lignes je ne prétends donner qu'un sorte de sommaire de l'ouvrage de M. Perrier ; il y a dans le dernier chapitre des pages sur lesquelles j'appelerai tout particulièrement l'attention de mes lecteurs , ce sont celles où l'auteur étudie la situation politique de l'Afghanistan et résume brièvement le rôle que la France devrait y jouer : on voit avec plaisir que l'ancien officier de chasseurs d'Afrique n';) jamais oublié sa patrie et que dans les déserts comme dans les villes de ces lointaines contrées , au milieu de périls comme des situations les plus diverses, la pensée de son pays a toujours été présente à son esprit et qu'il a toujours tenu à honneur de songer à ce qui pourrait profiter à la gloire et aux intérêts de la France.

M. Burger nous ramènera en Europe : il a été frappé de l'espèce d'ignorance où l'on était sur les origines et les richesses de l'art dans les pays autres que l'Italie. « fl est arrivé, chose singulière , que jusqu'à ces derniers temps , chaque peuple, même ceux de race germanique , était beaucoup plus éclairé sur les traditions italiennes que sur ses propres

traditions En Franco, on sait par cœur le XVIe siècle italien, noms et dates , biographie et chronographie , mais on serait fort empêche d'écrire l'histoire des artistes et des chefsd'œuvre de la Renaissance française. » Il reconnaît cependant que depuis quelques années un salutaire mouvement de curiosilé s'est opéré, mais si l'Allemagne et la France commencent à en profiter, il n'en est pris de même en Hollande, quelqu'importance que ce pays ait dans l'histoire de l'art. C'est cette lacune qu'il se propose de combler.

Jusqu'au XVIe siècle, les populations de la Hollande, comme des Flandres , se confondent avec les races septentriona- les : elles ne s'pn distinguent même pas pour leur art . car leurs altistes appartiennent au groupe rhénan dont Wilhelm (1330) et Stéphan (1410) furent les premiers maîtres à Cologne,dont lesVan Eyck furent la plus haute expression et dont Lucas Jacobsz, à Leyde et Quentin Metzys. à Anvers , furent les derniers représentans. Plus tard, il y eut encore une con fusion entre l'art hollandais . l'art flamand , l'art allemand et l'art italien , mais M. Burger signale la troisième période de l'art hollandais comme contemporaine de l'affranchissement religieux et polilique de ce pays au commencement duXVIIe siècle : « Il suscita eu Hollande une société nouvelle , étrange, distincte même des sociétés que le luthéranisme renouvelait sur d'autres points du Nord , et absolument incomparable au reste de l'Europe , comme l'est aujourd'hui la jeune société américaine , protestante et démocratique. » il y eut. en effet, alors un admirable mouvement dans ces riches contrées : un génie national se créa réellement, et pendant quelque temps ce petit pays occupa une grande position en Europe, aussi bien au point de vue de l'art qu'au point de vue de la politique. Sa marine tenait tête à l'Espagne , à la France et à l'Angleterre, son commerce s'étendait jusqu'aux comptoirs les plus reculés du globe ; les monumens s'accumulaient dans les villes, les grands travaux se multipliaient dans ses pla ines. « Tout date de ce temps-là , non seulement ses grands navigateurs et ses grands citoyens, mais ses grands poètes et ses grands peintres. »

On comprend dès lors qu'il y ait eu en Hollande unt art tout différend de celui des écoles catholique du Midi, un art protestant et républicain, si je puis le'dire, qui, ne s'est pas produit ailleurs. M. Burger insiste , avec raison, sur cette originalité hollandaise trop méconnue, à son sens, par ceux qu'il appelle les sectateurs de l'orthodoxie-archaïque c'est-à-dire ceux qui n'admettant que l'antiquité , le moyen-âge et les renais-

sance, anathématisent cette originalité. Quand ils la reconnaissent,tantôt ils la taxent d'ignorance ou de dérèglement, tantôt de bassesse et même d'immoralité, tantôt de fantaisie insensée, tantôt de naturalisme grossier. Aujourd'hui , M. Burger se contente de dresser le bilan des richesses du musée hollandais, richesses dues à des pinceaux indigènes, espérant qu'un jour il aura le courage d'aborder l'histoire de 1 art hollandais dont il trace seulement le sommaire et que personne ne peut tenter avec plus de chances de succès que lui.

Nous finirons cette longue excursion en revenant décidément en France et en quittant les vastes plaines de la Hollande pour suivre M le vicomte de Dax dans noire Midi. M.de Dax est un grand chasseur et un grand pêcheur, —qu'on n'interprète pas mal ce mot. — et il aime raconter ses impressions cynégétiques. Ce nouveau volume, imprimé avec une rare élégance, otné de nombreuses vignettes dues au crayon du narrateur, nous parle de la pêche, et à la fichouïra ou globe, de celle du thon et du maquerau. Avec M. de Dax nou, allons chasser à la lanterne et nous poursuivons les Izards dans les Pyrénées-Orientales, dans les Hautes-Pyrénées et jusque dans l'Aragon. Tout cela est chaudement raconté , simplement cependant, mais avec une poésie naturelle qui plait ; nous le prouverons par cette page consacrée à la description du levé du soleil au Canigou , et qui est en même temps une poétique rêverie : « Du fond des vallées, les brouillards de la nuit se mirent en mouvement, se balancèrent, hésitant, puis roulant sur eux-mêmes, montant comme soulevés par une force invisible, s'avancèrent vers les hauteurs d'une marche lenta mais continue ; à leur approche, au contact des avant-cou- reurs, les plantes semblaient se replier sur elles-mêmes, l'atmosphère se refroidissait sensiblement ; ils étendirent leurs blanches ailes et tout disparut sous leurs blanches légions. Un silence imposant régnait en maître , non ce sitence imposant et monotone des catacombes ou des champs des morts , mais ce calme majestueux qui annonce la naissance du jour , ce calme qui est le passage du repos à l'activité , prélude de l'hymne national que chante la nature entière à l'Eternel ; car l'être qui se meut n'est pas le seul être vivant. Que de fois , au lever du soleil n'avez-vous pas vu l'arbre séculaire et l'humble mousse relever leur tète joyeuse , frissonner en secouant, l'un les diamans de la rosée ou les perles du givre brillant à chacune de ses feuilles , l'autre la goutelette aux couleur d'opale, trop lourde pour ses membres délicats ; la mont aux rochers sourcilleux , comme l'humble caillou du

sentier, paraissent s'agiter, se mouvoir ; leurs couleurs du matin ne ressemblent pas plus à celles de la nuit que leurs feintes du grand jour ne sont celles qu'ils revêtent au crépuscule. Heureux mille fois celui qui devine ces magnifiques aspirations, connaît la langue que parle le vent, comprend cette simple vie, qui, par sa puissance créatrice , fait de l'humble graine un géniit des forêts, d'un imperceptible grain de sable un rocher allier que la tempête cherche en vain à ébranler! » Il y a aussi des pages consacrées à l'étude des animaux que chasse M. de Dax, qui feraient assurément honneur à plus d'un savans ; mais il faut m'arrêler et j'en ai assez dit, je crois, pour donner envie de lire ce livre.

XXXVIII.

30 Août 1860.

Histoire de la Restauration , par M. Alfred Nettement, tomes 1 et 2, in-8°, Paris, Lecoffre, 1 860.

On commence à s'occuper de l'histoire de la Restauration comme on s'occupait naguère de celle de la grande période comprise entre 1789 et 1814. Depuis que M. Thiers a résolument abordé ce sujet et élevé à la Révolution et à l'Empire un de ces monumens historico-littéraires qui restent dans les archivesd'un peuple, on s'est décidé à ne plus essayer si souvent de refaire un travail qui ne saurait être désormais égalé, et on semble vouloir se rejeter sur l'époque plus rapprochée de nous, et, par conséquent, moins connue , parce qu'on n'a pas encore trop osé la juger. M. de Vaulabelle , le premier, a écrit une histoire des deux Restaurations à laquelle on doit reconnaître de sérieuses qualités de s t yIe,et qui,d'ailleurs a,la première, éclairé d'une manière prononcée une période longtemps méconnue et vers laquelle on se reporte aujourd'hui unanimement comme étant celle d'une des étapes les plus glorieuses et les plus heureuses de notre France. Mais , depuis quelques années précisément, ce mouvement de juste reconnaissance s'est fait plus nettement sentir , et l'on comprend sans peine qu'en présence d'une pareille situation, il y 3it place pour une nouvelle histoire des règnes de Louis

XVIII et de Charles X. Un grand nombre des acteurs de ces deux règnes ont disparu , et laissent par conséquent l'écrivain plus libre dansses appréciations, car s'il est malaisé de louer bruyamment un homme qui vit encote , il est pénible d'avoir à écraser sous de légitimes, mais cruels reproches, un vieillard qui sent peut-être le remords assaillir la fin de sa carrière. Ces acteurs sortis de la scène ont laissé, en outre, de précieux documens dont la communication devient plus facile à mesure que les dates s'éloignent, et que les fils craignent moins de laisser connaître les libres jugemens de leurs pères; or , peu d'hommes pouvaient mieux entreprendre de rédiger une nouvelle histoire de la Restauration que M. Alfred Nettement ; doué des qualités les plus brillantes comme écrivain, esprit calme, impartial et excellemment honnête, il s'était préparé à ce travail en publiant déjà une Histoire de la Littérature française sous la Restauration , et il a pu puiser des renseignemens nouveaux , sûrs et précis dans les nombreux mémoires manuscrits ou correspondances inédites de MM. le duc de Blacas, le baron de Vitrolles, le comte de Villèle, le comte de Marcellus, le baron d'Haussez , le prince de Polignac , le duc de Montmorency, M. de Guernon Ranville, mis généreusement à sa disposition.

M. Nettement n'est pas, on le sait, un indifférent en matière politique,et il considère comme un malheur pour la morale et l'intérêt publics le cas où les sceptiques seuls se serviraient de la plume d'historien ; mais si , en entreprenant ce travail, il ne s'est séparé ni des sentimens, ni des idées auxquelles il a voué sa vie , il a consulté , avant tout, l' impartialité, l'équité; il a cherché, dit-il, avec un cœur sincère et sympathique, avec un esprit attentif , la vérité sur les faits comme sur les hommes, et, toutes les fois qu'il a cru l'avoir trouvée, il l'a dite. Peut-être , seulement, exagère-t-ii trop encore la liberté avec laquelle on peut étudier la Restauration : il n'y a à mon sens , pas encore assez d'années qui nous en séparent : le souvenir des luttes est encore trop présent, le nombre des acteurs survivans trop considérable, pour qu'on puisse porter un jugement sans appel, élever un monument définitif à cette grande et brillante époque à laquelle tous, à peu près , aujourd'hui rendent justice. Celte réserve faite j'adopte complètement les idées de M. Nettement et trouve, comme lui, que nous sommes à un point d'où l'on peut, en effet, étudier déjà très utilement,et assez impartialement même, l'histoire de la Restauration.

Ces deux. premiers volumes comprennent le récit des évè-

nemens qui ont amené la chute de l'Empire, le rétablissement de la maison de Bourbon, la discussion et la promulguation de la charte, les premiers essais du gouvernement représentatif, le traité de Paris, le congrès de Vienne, les Cent-Jours, la campagne de 1815, Waterloo, la seconde abdication , et le départ de Napoléon pour Sainte-Hélène, événemens qui,malgré leur nombre et leur importance, se placent entre deux dates assez bien rapprochées l'une de l'autre : 31 mars 1814 et 4 avril 1815.

Nous ne passerons pas en revue tous ces evénemens , car il nous faudrait plus d'espace que n'en fourniraient les limites de cette étude pour faire comprendre à nos lecteurs les détails nouveaux recueillis par M. Nettement, et une analyse ne saurait donner l'idée de ce récit chaud, rapide, plein de mouvement et de cœur et si parfaitement français. Je vais donc me borner à un des épisodes de cette année, si considérable dans nos annales contemporaines,et je ne crois pouvoir mieux faire que de raconter, d'après l'historien, le séjour de Louis XVIII à Gand, séjour peu connu et pour lequel les papiers de M. le duc de Blacas renferment les détails les plus complets.

Tandis que tout était remis en question en France, que la révolution faisait entendre, à Paris, ses cris les plus sinistres, et montrait au grand jour quelques-uns de ses plus sanglans acteurs; tandis que la guerre se levait menaçante à toutes nos frontières, que le midi luttait contre la violence militaire et les fédérés, que l'ouest se soulevait pour la cause royale, que l'Empereur cherchait à maîtriser tous ces terribles symptômes , Louis XVIII s'était établi à Gand où Monsieur était venu le rejoindre après un bref séjour à Bruxelles, M. le duc de Berry commandait à Alost les débris de la maison du roi et des troupes qui avaient franchi la frontière avec les princes le 30 mars. Dès le premier jour, la discorde régna dans cette petite cour : « le malheur n'avait pas mis d'accord les réfugiés de Gand ; comme il arrive après les naufrages , on discutait sur les causes qui avaient amené la perte du navire.» Les récriminations n'arrangeaient rien et semblaient seulement destinées à séparer des hommes qui, dans ce moment, auraient eu, au contraire, bpsoin de s'unir étroitement pour subir le présent et, plus encore pour préparer l'avenir. L'attitude du roi, seule , fut à l'abri de toute critique , de tout reproche ; il se montra, à Gand. aussi préoccupé des intérêts de la France, de sa grandeur et de c elle de sa race, que quand, aux Tuileries , il maintenait et défendait énergiquement les droits du pays contre les souverains alliés.

« Si les hommes qui l'entouraient furent imparfaits comme tous les hommes , les paroles officielles et publiques auxquelles aboutirent leurs débats , et la diversité même d'origine des personnages qui, le suivant dans ce nouvel exil, formaient son conseil, étaient de nature à faire impression. » Là se trouvaient comme ministres MM. de Jaucourt, D'Ambray, de de Feltre,{Beugnot, Louis et de Blacas : MM. de Chateaubriand, de Lally-Tollendal , Anglès, de Beurnonville , avaient entrée au conseil ; mais on admellait volontiers aussi , les arrivans , comme MM. Mounier , de Vaublanc , de Rayneval , Guizot. Quatre maréchaux de l'empire demeuraient noblement fidèles à la cause à laquelle ils avaient adhéré : c'étaient Victor. Marmont, Berthier et Macdonald ; ce dernier n'avait pas quitté

Paris.

Les occupations ne manquèrent pas à la petite cour : il fallait communiquer et s'expliquer avec tous les cabinets , entretenir des relations avec Madame la duchesse d'Angoulême à Bordeaux , avec M le duc d'Angoulême dans les PyrénéesOrientales avec M. le duc de Bourbon qu'on croyait encore en Vendée. Plus lard, quand ces dernières espérances furent évanouies , il fallut multiplier ces correspondances pour entretenir i'agitation dans le Midi et dans l'Ouest. A mesure que la politique des cabinets européens se dessinait, Louis XVIII eut à négocier avec les puissances , d'abord pour alléger le plus possible les charges que la guerre infligeai t à la France en rappelant aux souverains qu'elle était elle même puissance alliée et qu'il ne fallait pas la punir d'une situation faite par une force indépendante de sa volonté, pour déjouer les menée, du parti révolutionnaire qui. à bout d'espoir, poussait vigoureusement, à Vienne, la candidature du duc d'Orléans ; tenir la France enfin le plus possible au courant de la position, ce qui provoqua la publication du Journal Universel. Le roi avait toujours ses ambassadeurs au dehors, et, dès le mois d'avril 1815 , les cours d'Angleterre, de Russie et des PaysBas avaient des représentans officiels accrédités auprès de sa petite cour. Louis XVIII attachait une grande importance aux résultats à obtenir par la continuation de la lutte dans l'Ouest et par l'obtention d'un corps d'armée que la cour de Madrid aurait confié au duc d'Angoulême

Du reste , il ne songeait nullement à accuser la France de ceite révolution militaire, et il ne comptait apporter aucun changement aux libertés qu'il avait reconnues en 1814. Malheureux du côté de l'Espagne , qui remplaçait par de belles paroles les secours effectifs, le roi avait avec J'Angleterre de

meilleurs rapports, facilités, d'ailleurs, par une intime liaison avec le prince-régent. Dès le premier jour, dès que l'on fut un peu remis de la stupeur causée par l'événement de mars , des négociations furent, entamées et suivies entre Louis XVIII et le cabinet de St-James, sans cependant arriver à un résultat plus favorable que de l'autre côté des Pyrénées : le roi demandait à l'Angleterre une force auxiliaire qui favorisât une levée de boucliers dans nos départemens septentrionaux. Le duc de Wellington ne voulut jamais tenter celte partie ; avec sa froide raison , son esprit positif, sa confiance dans les forces disciplinées et son dédain pour la multitude, il ne croyait pas au succès de l'insurrection contre la troupe, et il se souciait peu de compromettre les soldats anglais en cette circonstance. « Croyez-moi, écrivait-il à M. de Blacas, pour faire les affaires du roi, il faut non seulement les cœurs et les bras de son peuple, mais pour que celui-ci se déclare, il lui faut toute la force que l'Europe alliée peut faire marcher à son secours. » Louis XVIII repoussait cependant la pensée d'une restauration due à la pression étrangère, mais il se débattait vainement contre la fatalité de la situation, ou plutôt contre la volonté de l'Angleterre, qui préférait imposer au roi l'intervention de toute l'Europe, pour l'amoindrir à ses propres yeux et ne pas avoir à compter avec lui. Lou:s XVIII ne fut pas plus heureux non plus dans ses efforts pour délivrer la France du péril dont elle était menacée,en s'étant montrée trop bonapartiste : il essaya vainement de soutenir cette thèse que ruiner le pays au nom du souverain légitime était une injustice et une faute; il insista courageusement même , et sans craindre de compromettre ses intérêts.

Lord Castlereagh coupa court à ces négociations en répliquant sèchement au prince de Castelcicala « que les coalisés ne pouvaient agir autrement, et que tout l'argent de l'Europe ne suffirait pas si l'on voulait adopter une autre méthode. » Louis XVIII ne songea plus, dès lors, qu'à tenter d'adoucir, en les régularisant, les mesures qu'on ne pouvait prévenir, et ce fut sa pensée dominante dès que la cour de Gand fut appelée par le jeu des événemens à traiter officiellement avec toutes les puissances, le lendemain de Waterloo.

Après la défense et l'insuccès de ces diverses tentatives, la cour de Gand n'eut plus que deux grandes préoccupations : l'attitude envers la France et les négociations à suivre avec les puissances représentées au congrès de Vienne. A l'égard de la France, les idées constitutionnelles prévalaient complètement dans le conseil, mais le doute s'élevait sur la ques

lion de savoir si le roi rentrerait en vertu de son droit héréditaire ou d'une espèce d'appel au peuple : le Journal Universel était chargé de publier ces résolutions, de rassurer les esprits et de montrer que Louis XVIII était réellement convaincu que la nation française, « à part une poignée d'ambitieux sans mérite, » était bien dévouée à sa cause. Puis, presqu'aussitôt. une intrigue de cabinet vint, pendant quelque temps, absorber l'attention des exilés de Gand : il s'agissait de savoir si le roi conserverait le cabinet avec M. de Blacas à h tête, ou s'il y appellerait M. de Talleyrand, dont la présence excluait le fidèle conseiller de Louis XVIII, ni l'un ni l'autre ne pouvant consentir à se trouver au second rang. La situation politique de M. de Talleyrand ne laissait guère de doute sur l'issue de ce débat, auquel M. Lainé prit secrètement une grande part. C'est sur ces entrefaites que parut le rapport au roi, rédigé par M. de Châteaubriand, et destiné à satisfaire aux aspirations constitutionnelles de la classe moyenne que Napoléon s'efforçait de se concilier.

Ce fut l'acte décisif de Louis XVIII à Gand. « Il était de nature à produire beaucoup d'impression en France; il enlevait, en effet, au gouvernement impérial, déjà démenti par les événemens dans sa promesse de maintenir la paix , la ressource de dire qu'il était venu pour sauvegarder la liberté politique. Le retour de Napoléon apparaissait dans son véritable jour : c'était un effet sans cause. » Le gouvernement impérial comprit ce danger et fit falsifier le Rapport au roi ; mais un imprimeur eut le courage de le reproduire in extenso et de le répandre à profusion dans les départemens. D'autres préoccupations incombèrent alors à Louis XVIII d abord l'attitude du duc d'Orléans, qui se rendit à Londres sans l'autorisalion du roi et dont M. de la Châtre résumait ainsi très-nettement la conduite : « Il n'y avait pas assez de preuves pour sévir, il y avait trop d'indications pour ne pas surveiller et craindre. » Les prétentions du duc à la couronne étaient sérieusement présentées, à ce point que le Czar en entretint le Congrès avec assez de complaisance , mais s'attira cette réponse catégorique de lord Clancarthy, qui mit à néant ce projet : « Je pense que mettre M. le duc d'Orléans sur le trône de France serait rempiacer une usurpation militaire par une usurpation de famille , plus dangereuse aux monarques que toutes les autres usurpations. » Fouché, qui avait été l'âme de cette négociation, se mit ensuite en avant, quand il vit les affaires se dessiner avec assez de certitude , nouant partout ses fils pour jouer sur toutes les chances , afin d'être sûr de

gagner ; enfin il fallait en finir avec l'arrangement ministériel et Louis XVIII dut sacrifier son ami pour remettre la direction des affaires au ministre par excellence du moment, au prince de Talleyrand. « Il est impossible, dit M. Nettement, en suivant les progrès de cette lutte , dont la petite cour de Gand était le théâtre, et qui présente de l'intérêt, parce que on s'y disputait, non l'impuissance du présent, mais le pouvoir do l'avenir, de n'être pas frappé d'un symptôme moral : c'est la conviction profonde, et universelle parmi les hommes venus de tous les points de l'horizon, que cet avenir appartient à la royauté. MM. Lainé , de Talleyrand , de Chateaubriand , de Blacas , Lally-Tollendal, Louis, Jaucourt, proposent des systèmes, discutent des plans et des lois comme si la succession de l'Empire était ouverte. Ce n'est pius poui eux une question de fait, mais une question de date. Ils ne se demandent point . — Rentrerons-nous en France ? - Ils se demandent : Que ferons-nous en y rentrant ? »

Je me suis attaché à cette partie du récit de M. Nettement pour deux raisons : d'abord, comme je l'ai dit, parce qu'elle fait connaître bien des détails à peu près ignorés, ensuite parce que, tout en rendant hommage à la sagesse, à la dignité courageuse du roi, l'auteur se montre complètement impartial et apprécie les hommes sous leur véritable jour. Ce chapitre mérite de grands éloges et suffirait à lui seul pour donner la plus favorable idée d'un livre où, d'ailleurs, le talent de l'écrivain se joint constamment à la sagacité de l'historien. M. Nettement termine son second volume, au moment où Napoléon s'embarqua sur le Bellérophon , par une comparaison entre l'empereur et Louis XVI : il montre ce dernier luttant sans force et sans soutien , avec une assemblée toute puissante , avec des hommes qui ne connaissaient nulle entrave; tandis que Napoléon n'a devant lui qu'une chambre peu terrible et des hommes dont les plus considérables sont : Fouché, Manuel et La Fayette : il assimile à la défaite de Waterloo, la grande bataille perdue par Louis XVI contre le XVIII" siècle, celle de la foi et de la monarchie contre le scepticisme et la révolution ; mais il trouve qu'au dernier jour, Louis XVI domine Napoléon de toute la supériorité de la vertu sur le génie, du saint sur le grand homme. « Louis XVI aussi était un vaincu ; seulement tandis que le vaincu de Waterloo se prépare à monter sur les hauteurs prestigieuses de Sainte-Hélène , où il va se transfigurer dans une espèce d'apothéose poétique , le vaincu du 21 janvier avait trouvé à son adversité un refuge plus sublime sur ce calvaire où tout chrétien doit monter, humble disciple, à la suite de l'Homme-Dieu. »

XXXIX.

5 Septembre 1860.

Les maîtresses du régent, par M. de Lescure , 1 vol. in 18.

Paris, Dentu , 1860. — Les maîtresses de Louis XV, par MM. de Goncourt, 2 vol. in-8°. Paris, Didot, 1860. — Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps , par M. Guizot, tome III, in-8°. Paris, Michel Lévy, 1860.

Nous sommes en plein dix-huitième siècle , dans ce siècle élégant, profane, et qu'il ne faut pas approfondir. Mais pour celui qui n'étudie que la surface, qui se borne à l'extérieur, à la décoration du théâtre , quelle brillante , quelle aimable époque, où tout le monde s'amusait, où tout le monde , pour ainsi dire, avait de l'esprit. Que nous en sommes donc loin aujourd'hui! Les historiens, les chroniqueurs et les mémoires nous ont déjà initiés à bien des détails sur ce siècle joyeux que termina la plus effroyable, mais la moins imprévue des catastrophes; — quand une société prend le parti de tout saper, religion, morale , foi politique , elle doit s'attendre à être étouffée sous les ruines qu'elle prépare , — sans compter les romanciers qui ont renchéri sur tous et n'ont pas peu contribué à fausser nos connaissances historiques , comme l'a fait pour les deux siècles précédens le plus fécond de nos conteurs contemporains. MM. de Lescure et de Goncourt semblent s'être entendus pour nous tracer une histoire toute spéciale , pour nous promener à travers une galerie garnie des plus séduisans portraits ; car ici l'élégance empêche presque de trop songer à la dépravation qu'elle dissimule. Il en est de certains lecteurs et même de certaines lectrices, comme de Mme de Longueville , qui s'ennuyait extrêmement en Normandie où était son mari. « Ceux qui étaient auprès d'elle, raconte la duchesse d'Orléans dans une de ses lettres, lui dirent : — Mon Dieu , madame . l'ennui vous ronge ; ne voudriez-vous point quelqu'amusement ? Il y a des chiens et de belles forêts; voudriez-vous chasser ? — Non , je n'aime pas la chasse !— Voudriez-vous de l'ouvrage? — Non , je n'aime pas l'ouvrage. — Voudriez-vous vous promener ou jouer à quelque jeu ? — Non ? je n'aime ni l'un ni l'autre.— Que voudriez-vous donc , lui demanda-t-on? Elle répondit :

— Que voulez-vous que je vous dise , je n'aime pas les plaisirs innocens. » Celte espèce d'apologue que M. de Lescure place en tête de son livre et qui peut également servir à ceux de M M. de Concourt, veut dire (on le comprend de reste), que ces travaux ne sont pas essentiellement innocens . mais ils sont honnêtement faits et racontent , sans chercher le scandale. Ils auraient probablement diverti Mme de Longueville.

Une grande différence sépare les maîtresses du Régent des maîtresses de Louis XV. Le Ragent fut véritablement un roi de France et, à ce titre ses maîtresses auraient pu aussi bien prétendre gouverner que plus tard devaient le faire celles de son pupille. Le Régent n'y consentit jamais. Elles dominèrent l'homme sans dominer le prince, et loin de régner sur la France, ne régnèrpnt même pas sur son cœur. Mme d'Argenton, Mme de Sabran, Mme de Parabère, Mme d'Averne, Mme de Phalaris furent les maîtresses du duc d'Orléans, mais rien de plus : la politique fut pour elles lettre close , et quand l'une d'elles se fourvoyait à vouloir l'aborder, le duc feignait de ne pas comprendre ou tournait la chose en plaisanterie, mais de façon à ce qu'on n'était pas disposé à revenir à la charge. Bien plus, sous la Régence, ces amours quasi royales n'eurent pas le scandale du règne précédent ni du règne qui se prépa- rait. Les fautes commises par Mlle de Séry ou par Mme de Parabère ne furent pas prises à honneur et n'excitèrent pas une honteuse rivalité : on savait que l'amour du Régent ne donnait pas le pouvoir. Aussi, comme le remarque très judicieusement M. de Lescure, le scandale de ces liaisons fut tellement inoffensif qu'il n'atteignit même pas les mœurs, qui autour d'elles eussent pu rester pures, si, avant elles, elles n'eussent été déjà corrompues.

M. de Lescure ne prétend pas pour cela, justifier le régent, encore moins l'époque à laquelle il a laissé son nom. Il veut seulement démontrer que la corruption des mœurs était indépendante des allures de la cour d'alors ; mais il oublie peut-être un peu trop que cette cour eut le tort de ne pas les réprimer et d'encourager leur licence en suivant les mêmes débordemens et les mêmes égaremens; M. de Lescure se laisse entraîner par ses dispositions , comme bien d'autres écrivains cèdent à de trop sévères convictions. « Voici enfin une époque, sans préjugés , nous dit-il avec satisfaction , ce me semble, originale, hardie, sceptique où l'on veut aimer , rire et chanter quand même, où les vicissitudes du système n'enlèvunt pas un habitué aux bals de l'Opéra ; où rien n'excuse un homme de s'être fait sauter la cervelle , où les maris eux-

infimes prennent leur parti et donnent carte blanche aux femmes qui la donnent aux maris , où tout le monde, en proie à un vertige contagieux de galanterie et d'esprit, est quelque peu rimeur ou amoureux , où Richelieu écrit des billets que signerait Voltaire, et Voltaire des billets que ne désavouerait pas Richelieu, où le prince rit tout le premier des couplets qu'on fait contre lui et prête de l'esprit à ses ennemis; où les plus fous sont les plus sages , où les plus sages sont les plus fous ; où d'Argenson ne compte plus ses maîtresses , et où d'Aguesseau est bien près d'en avoir ; où enfin le chancelier de France se laisse appeler par la maréchale d'Eslrée : mon folichon! » Triste époque , ma foi' et que je n'aurais peut-être pas choisie comme sujet d'étude! Mais il faut rendre justice à M. de Lescure; il a écrit un livre intéressant, que tout le monde peut lire, — je ne parle pas des jeunes filles, bien entendu, — et qui apprend réellement des détails nouveaux et fréquens sur une société à peine séparée de nous par un siècle, et qui est si profondément dissemblable de la nôtre. Il répond d'ailleurs à notre objection :

Après nous avoir parlé de Mme de Phalaris, la dernière maîtresse du régent, M. de Lescure s'arrêle devant cet escadron de malheureuses , perdues dans une obscurité qui leur sert de pudeur. » Et il ajoute : « Si en finissant, on nous demande pourquoi nous avons fait cette histoire , nous répondrons qu'elle nous a paru nécessaire , comme celle du bas-empire par exemple ; que le récit de la décadence d'un grand siècle est la seule leçon bonne pour le nôtre ; qu'il est das dégoûts salutaires, et que, par moment, quand les caractères s'abaissent, que le sens moral se trouble et que sa voix n'est plus écoulée, le philosophe aux abois a le droit et le devoir de s'adresser au grand remède , de réveiller l'histoire de la Régence, et, comme l'ilote ivre, de la faire marcher à coups de verges devant les Spartiates de Paris. »

E vero ! mais j'eusse voulu lire cette conclusion du livre au commencement, à la place des pages trop bienveillantes à la régence qui s'y trouvent. Etait-il bien utile ensuite aux historiens de Marie-Antoinette de venir nous raconter les vies des maîtresses de Louis XV ? Passe encore pour Mesdemoiselles de Nesle, qui sont, en effet, peu connues; mais de Mme de Pompadour et de Mme du Barry, que dire de neuf? MM. de Goncourt expliquent leur but à peu près comme M. de Lescure : ils veulent tirer une leçon utile du mal qu'ils racontent et qui , cette fois , fut grand , parce qu'avec Louis XV, les femmes gouvernèrent la France , au lieu d'être seule-

ment les maîtresses du souverain. Le livre, d'ailleurs, termine la série de travaux que ces frères siamois de la littérature historique se sont proposé de consacrer au dix-huitième siècle : ils ont seulement commencé par la fin au lieu de procéder par le commencement : ils ont successivement donné l'histoire de la société française pendant la Révolution et le Directoire (de 1789 à 4 800), celle de Marie-Antoinette (de 1775 à 1793). Celle des maîtresses de Louis XV, s'étend de 1730 à 1775. « Ainsi, ajoutent-ils assez peu modestement , tout le siècle tient dans ces quatre études qui sont comme les quatre âges de l'époque qui nous a précédés et de la France, d'où sont sortis le siècle contemporain et la patrie présente. » Le siècle s'entend moins le premier tiers dont M. de Lescure a été l'historien.

MM. de Goncourt sont des curieux, dans le sens ancie n de ce mot : ils possèdent une masse énorme de documens inédits sur le XVIIIe siècle, et ils en donnent généreusement la connaissance à leurs lecteurs. C'est ce qui rend leurs travaux vraiment intéressans et les distingue de la plupart de ceux qui se font autour d'eux. Dans les Maîtresses de Louis XV, MM. de Goncourt sont restés en dehors des événemens généraux pour se consacrer à la partie anecdotique de leur sujet, pour y chercher presque exclusivement l'histoire de la société , Pt, à ce point de vue, et nos réserves faites au préalable, ces deux volumes ont un grand attrait et trouveront un public nombreux et empressé.

Nous allons, sans chercher de transition , passer au temps présent et à un ouvrage éminemment sérieux : je veux nommer le troisième volume des Mémoires de M. Guizot. Nous avons précédemment parlé du commencement de cette importante publication. M. Guizot la continue avec ce calme inaltérable qu'il sait si bien c onserver, avec cette impartialité , cette franchise qui ajoutent un grand prix à l'ouvrage , mais qui ne doivent pas précisément plaire à tous ceux qui y sont mentionnés. « Je n'ai nul dessein de toucher aux questions et aux querelles du temps présent, dit-il, j'ai bien assez de celles qu'éveillent les souvenirs du passé ; j'évite les comparaisons et les allusions bien loin de les chercher. » Ce nouveau volume embrasse la période comprise entre les années 1832 et 1837, c'est-à-dire celle durant laquelle M. Guizot fut chargé du département de l'instruction publique dont il fit séparer les cultes , à cause de la religion qu'il professait, et en faisant remarquer avec raison qu'il n'a jamais compris qu'il n'y ait pas eu toujours eu France un ministère des affaires ecclésiastiques.

M. Guizot commence en traçant l'historique du cabinet du 11 octobre 1832, né au milieu des plus graves complications quand l'émeute grondait partout, il insiste avec vérité sur l'importance du portefeuille qui lui. était confié, au point de vue moral comme au point de vue politique, et consacre ensuite des chapitres détaillés,et peut-être un peu longs, au résumé de ses travaux pour l'instruction secondaire, l'instruction primaire qu'il réglementa par la loi du 28 juillet 1833, l'instruction supérieure les académies et établissemens ou institutions littéraires l'impulsion donnée aux travaux historiques. On lit rapidement ces pages,qui acquerront un jour une grande valeur à titre de documens ; mais on a hâte d'arriver au chapitre de la politique intérieure, qui est la portion capitale du livre. M. Guizot demeure le ferme champion du pailementarisme. « Les hommes de sens, dit-il, souriront un jour au souvenir du bruit qui se fait depuis quelque temps autour de ces mots : « gouvernement parlementaire, » et des mots qu'on met en contraste avec ceux-là. On repousse le gouvernement parlementaire, mais on admet le régime représentatif. On ne veut pas de la monarchie constitutionnelle, telle que nous l'avons vue de 1814, à 1848, mais à côté d'un trône on garde une constitution. On distingue , on explique, on disserte pour bien séparer du gouvernement parlementaire le régime national et libéral mais très différent, qu'en entend lui donner pour successeur. J'admets ce travail , mais je demande ce que sera son successeur. Que signifieront celle constitution et cette représentation qui restent en scène? La nation influera t-elle efficacement sur ses affaires?

« .... M. Guizot oublie, ce me semble, qu'il veut éviter les comparaisons et les allusions, et j'aime mieux le voir formuler le vrai caractère de ce qu'on appela la politique de résistance, de 1830 à 1836 : « Nous avions tous à cœur en formant ce cabinet (celui du 11 octobre 1832) de fonder en France un gouvernement légal et libre ; l'œuvre à nos yeux était belle et glorieuse pour nous-mêmes . en même temps que salutaire pour notre pays. » M. Guïzot repousse avec une juste indignation le reproche de stérilité négative appliqué à celte politique qui reste, au contraire, selon lui , l'œuvre la plus grande et assurément la plus difficile qu'un gouvernement ail jamais prétendu accomplir : lutter contre le désordre, le vaincre uniquement par les lois c'élait en effet un beau, un magnifique programme ; mais fut-il réalisé ?

La chambre était animée des sentimens les plus divers et, dès l'avénement des nouveaux cabinets, un tîers-parti redou-

table s'y forma, assez redoutable même pour que le ministère eut aussitôt adopté son candidat à la présidence , M. Dupin , et l'eût habilement déclaré sien. Peu de jours après, et pour une question qui ne souffrait pas même d'examen , car elle n'était soulevée que pour priver de leurs pensions de braves militaires du précédent gouvernement, coupables d'avoir fait leur devoir, un scandale éclata dans la chambre : deux députés. MM. Dubois ( de Nantes) et Haude accusèrent la majorité de chouannisme, et il fallut les destituer; ils étaient fonctionnaires outre leurs mandats de députés. L'opposition républicaine grandissait incessamment, et bientôt les ministres réclamèrent le droit de réglementer les cripurs qui avaient alors le droit de crier et de vendre les imprimés les plus incendiaires. La loi fut assez difficilement obtenue et presque aussitôt les terribles insurrections d'avril vinrent prouver que les craintes des gouvernemens n'étaient que trop fondées.

Puis éclatèrent des dissensions dans l'intérieur du conseil : le maréchal Soult se relira , et fut remp'acé par le maréchal Gérard ; celui-ci ne put faire face à la situation . qui amena bientôt la démission de. cinq autres ministres, MM. Duchâtel, Humann , de Rigny, Thiers et Guizot. M. Dupin essaya d'un ministère qui dura trois jours, après lesquels les anciens titulaires reprirent leurs portefeuilles avec le maréchal Maison pour président. Ce dernier resta peu , et céda sa place au duc de Brcglie, arcepté parle roi après de longues hésitations. Le procès des accusés d'avril, la recrudescence des symptômes anarchiques, l'attentat de Fieschi,vinrent distraire l'opinion ; mais tout à coup un incident bien imprévu amena une nouvelle et définitive dissolution du cabinet : son échec dans la question de la conversion des rentes. Le ministère Thiers lui succéda. M. Guizot nous donne de curieux détails sur ces petites luttes intérieures; mais nous regretterons toujours qu'il n'ait pas cru devoir reproduire quelques anecdotes qui, racontées sérieusement. comme elles doivent l'être , puisque elles se rattachent à de graves sujets , animeraient et éclairci raient si heureusement ses Mémoires. Son récit est évidemment un peu trop sévère pour la forme qu'il a adoptée, et l'on aimerait rencontrer quelques scènes où figureraient, mis en mouvement, ces personnages dont M. Guizot trace si excellemment les portraits en peu de lignes.

Je viens de résumer en quelques mots les matières contenues dans le chapitre vraiment important de ce livre. Or, je demande si, en conscience , en peut appliquer d'une manière sérieuse le nom de gouvernement à un système qui est exposé

chaque semaine à un changement complet de politique ? Si c'est avec un ministère toujours travaillé par des dissentimens, changeant sans cesse de membres, et venant un beau jour naufrager sur un écueil auquel on croyait inutile de songer; si c'est avec un pareil système , dis je , qu'on put espérer gouverner un pays bouleversé la veille par une révolution, agité par les passions les plus violentes, où tous les principes étaient mis en question , où rien enfin n'était solide , et qui, par conséquent, avait, plus qu'à tout autre époque, besoin d'une impulsion vigoureuse et uniforme? Pouvait-on l'attendre d'un cabinet qui changeait huit fois de président en moms d'un an ?

M.Guizot est de bonne foi quand il défend l'opinion que nous combattons, et je ren ls toujours hommage à la conviction : il nous dit que la pensée dirigeante du ministère du 11 octobre et de tous ceux qui s'y rattachèrent avait dû être et avait, en effet, été une parfaite union pour opérer le triomphe du gouvernement qui se fondait ; or , l'accident fortuit de la conversion des rentes rompit ce faisceau : « Ce fut la faute de cette époque. La révolution de 1830 avait déjà fort rétréci le cercle et désuni les rangs des conseillers efficaces de la royauté sous le régime constitutionnel ; la crise ministérielle de H36 rompit le faisceau que, sous l'influence d'une pensée haute et clairvoyante, celle de 1832 avait formé. » M. Guizot dit que ce fut la faute de l'époque ; ne serait-ce pas plutôt la faute du régime, car c'est lui qui,en définitive, exposait le gouvernement au\ plus grands dangers poui la cause la moins importante la plus imprévue et par contre , la plus malaisée à éviter ?

Quoi qu'il en soit, ce volume prendra un rang important parmi les documens de notre histoire contemporaine. On y reconnaît le calme , les convictions de celui qui demeurera l'un des plus honorables hommes d'Etat de la France au XIXe siècles jointes à ses grandes qualités d'écrivain : c'est plus qu'il n'en faut pour lui assurer , non pas un banal succès d'actualité qu'un livre tire trop souvent de son titre ou du nom de son auteur, mais un succès vrai et qui ne fera que grandir avec le temps.

XL.

15 Septembre 1860.

Histoire de l'ordre de Saint-Louis, depuis son institution jusqu'en 1830, par MM. Alex. Mazas et Théodore Anne ; tomes 1 et II, in-8°. Paris, Dentu. 1860.

« Jamais Louis XIV n'aurait pu soutenir avec avantage la « lutte contre l'Europe coalisée, lors de la guerre de la suc« cession , s'il n'avait eu à sa disposition la monnaie de la « croix de Saint-Louis. » Telles sont les mémorables paroles prononcées par l'empereur Napoléon quand il vint développer lui-même l'institution de la Légion d'honneur devant le conseil d'Etat ; tel est aussi le plus beau jugement qu'on puisse porter sur cette première Légion d'honneur, qui, pendant un siècle, a entretenu et recompensé le courage et l'éclat dans nôtre armée, c'est-à-dire l'honneur et la gloire du pays; car, comme l'a si heureusement écrit M. Théodore Anne dans u.n article perdu dans une feuille quotidienne. l'armée est la gloire et le bouclier de la nation. Dans les jours heureux , en effet, elle porte au loin la grandeur du pays, elle fait respecter son indépendance; dans les jours néfastes, elle oppose à l'ennemi une muraille humaine ; que le champ de bataille soit Bouvines, , Fontenoy, Austerlitz, l'Isly, l'Alma ou Solferino c'est le même sentiment national , le même courage , la même armée. La même armée , dis-je , bien que le temps en ait profondement changé la composition. Si autrefois l'épaulette appartenait exclusivement à la noblesse il faut reconnaître, d'abord que la noblesse recherchait seule la carrière des armes, et laissait les autres à cette bourgeoisie qui grandissait sans cesse et se recrutait constamment dans le tiersEtat ; qu'elle achetait le droit.de servir ainsi le roi et la patrie, en se faisant tuer, en se ruinant à son service et en se retirant ensuite , pauvre et mutilée, dans quelques châteaux perdus au fond des provinces. Elle ne demandait qu'une modique pension qui ne représentait certes pas l'intérêt du capital aliéné , et si elle ne payait pas l'impôt de la terre , elle payait du moins, et largement, l'impôt du sang que bourgeois et financiers ne lui disputaient pas.

La création de l'ordre de Saint-Louis fut une des grandes et nobles pensées de Louis XIV ; la reconnaissance de services éclatans que ni grades ni pensions ne pouvaient récompenser comme ce morceau de ruban attaché par la main du roi sur une poitrine criblée quelquefois de blessures, ruban qui devait signaler celui qui le portait comme s'étant signalé entre tous. Or, se signaler entre tous, quand il s'agit de l'armée française, n'est-ce pas le plus beau titre de gloire qu'on puisse revendiquer ?

L'ordre de Saint-Louis n'était pas la première institution de ce genre dans notre pays : sans parier des deux ordres fabuleux attribués à Charles-Martel et à Charlemagne , sous les noms d'ordre de la Genette et d'ordre de la Couronne royale, les historiens nous font connaître l'ordre de la Cosse de Genêt, fondé par saint Louis, pour célébrer son mariage; celui du navire ou du double croissant, institué par ce même prince à l'occasion de la seconde croisade ; celui de l'Etoile, créé par le roi Jean, en 1351 ; celui de Saint-Michel. par Louis XI, en 1469 ; celui du Saint-Esprit, par Henri III, qui fonda également l'ordre de la Charité chrétienne en faveur des soldats estropiés à la guerre , fondation qui se développa peu à ce moment, mais qui devait recevoir une consécration solennelle par l'institution de l'hôtel des invalides Aucun de ces ordres ne répondait à la pensée qui guida Louis XIV.

« Les gentilshommes , dit M. Théod. Anne , montraient en présence de l'ennemi une bravoure à toute épreuve , prodiguant leur vie avec une témérité héroïque; mais l'indocilité de leur caractère reparaissait dès que l'action était finie ; ils faisaient même parade d'indiscipline, et abandonnaient, pour se livrer au plaisir, le soin des compagnies placées sous leurs ordres. » Louvois chercha à porter remède à ce mal, mais s'il rendit d'incontestables services au pays et même à l'armée, il le fit sans adresse, et en accumulant contre lui une somme incalculab!e de rancunes , qu'on ne cherchait même pas à déguiser.

Louvois améliora assurément l'organisation militaire, affermit la discipline, donna de la régularité, de la perfection dans l'armement et l'équipement, mais il enleva à l'armée de son élan, en comprimant avec exagération cette bouillante noblesse, à laquelle il fallait bien pardonner une ardeur qui nous rendait victorieux sur vingt champs de batailles. A la mort de Louvois, Mme de Sévigné pouvait écrire : « Jamais le roi de France ne s'est vu trois cent mille hommes sur pied; il n'y avait que le roi de Perse. Tout est nouveau, tout est miracu-

leux en ce temps-ci. » Mais la noblesse était mécontente : « il fallait que le métier des armes eût un attrait bien puissant. qu'il fût environné d'une sorte de prestige pour que le gen tilhomme français ne se laissât point arrêter par la crainte de se ruiner. » C'était cependant à peu près le seul avantage qu'il pût attendre en all-mt s'exposer au feu de l'ennemi.

Louvois avait compris le mal et avait cherché à l'atténuer en attribuant à un certain nombre d'officiers des dotations sur l'ordre de Saint-Lazare , anciennement hospitalier et récemment uni à la couronne. Mais à la mort de Loti vois on réclama contre ce détournement de biens destinés spécialement à des œuvres de bienf aisance, et Louis XIV, cédant aux scruputes qui furent éveillés dans sa conscience, prononça la remise des commanderies de Saint-Lazare aux hôpitaux de Paris et des provinces. Ainsi disparurent les ressources trouvées par Louvois , mais Louis XIV appréciait l'opportunité de ces récompenses qui honoraient l'homme qui les recevait et l'indemnisaient en même temps des sacrifices qui trop souvent l'exposaient à la plus cruelle pauvreté ; il chercha un moyen de la continuer sur une plus large échelle. Vauhan, Catinat et d'Aguesseau se prononcèrent pour l'institution d'un ordre de chevalerie dont les titulaires seraient rétribués ; le maréchal de Luxembourg approuva ce projet en demandant que, pour obtenir cet ordre, les preuves de valeur remplaçassent les preuves de naissance. Louis XIV accueillit avec satisfaction cet avis il convenait en effet à un règne aussi brillamment militaire de laisser une grande institution destinée à récompenser les glorieux services des champs de bataille. L'armée venait précisément de remporter une de ces grandes victoires dont s'honorent nos annales. La prise de Namur (5 juin ) avait atténué les tristes effets du désastre de la Hogue et mis le sceau à la réputation de Vauban : Louis XIV était rentré à Paris laissant le maréchal de Luxembourg poursuivre Guillaume III, qui se retirait lentement vers les frontières des Provinces-Unies. Le prince d'Orange fit parvenir de faux avis au maréchal, et lui persuada que sa retraite était une fuite rapide; M. de Luxembourg, se fiant à ses espions et voulant laisser reposer les troupes fatiguées , renvoya sa cavalerie dans des cantonnemens assez éloignés, et resta seul avec l'infanterie dans le village de Steinkerque : Guillaume III revint rapidement sur ses pas et par des chemins réputés impraticables : il attaqua à l'improviste le maréchal de Luxembourg ( 5 août) » Celui-ci déploya une dextérité admirable pour résister à cette audacieuse surprise.

Quatre princes du sang et une foule de gentilshommes soutinrent le premier choc. Le général français, privé de ses cinquante escadrons , chargea lui-même plusieurs fois à la tête de sa garde ; il vit tomber à ses pieds son fils, qui le défeadait vaillamment. Enfin , après des efforts surnaturels , Luxembourg défil complètement Guillaume, lui tua dix mille hommes en prit quinze cents et demeura maître du champ de bataille. L'honneur de la journée demeura tout entier à l'infanterie,qui se servait, pour la première fois,de la bayonnette a douille. « Cette victoire eut un immense éclat , et pendant quelques mois on ne s'occupa que d'elle. Le nom de Steinkerque était dans toutes les bouches ; Il fut appliqué aux habits, aux coiffures, aux meubles ; tout fut bientôt à la Steinkerque. Pour Louis XIV, ce fut une occasion heureuse de réaliser le projet désormais arrêté dans son esprit. Menacé d'une ligue puissante que de nombreux revers semblaient exciter, il devait plus sérieusement que jamais songer à ne rien épargner pour exalter le sentiment de l'armée Le jour où il fit part, dans le grand salon de Versailles . de la prochaine nomination au maréchalat de MM. de Choiseul, de Vil leroy, de Joyeuse, de Boufflers, de Tourville , de Noailles et Catinat (27 mars 1693) il annonça , comme très-prochaine. l'institution d'un ordre exclusivement militaire. L'édit parut le 5 avril et fut enregistré le 10 au parlement. « Les officiers de nos troupes, était-il dit dans la préambule de ce document royal, se sont signalés par tant d'actions considérables de valeur et de courage, dans la conquêle dont il a plu à Dieu de bénir la justice de nos armes, que, les récompenses ordinaires ne suffisant pas à notre affection et à la reconnaissance que nous avons de leurs services, nous avons cru devoir chercher de nouveaux moyens pour récompenser leur zèle et leur fidélité. »

L'ordre était placé sous le vocable de Saint-Louis et accéssible seulement aux catholiques (1 ); le roi en était le grandmaître : il se composait de neuf grands-croix , dont l'héritier présomptif grand-croix né, vingt-quatre commandeurs et un nombre illimité de chevaliers. Il n'y avait aucune condition de naissance pour recevoir cette distinction,et on ignore trop de nos jours que déjà bon nombre d'officiers de l'armée ap partenaient seulement à la bourgeoisie; quant à ce que les

(1) Louis XV institua, en 1759, l'ordre du mérite militaire, calqué sur celui de Saint-Louis , et destiné aux officiers des diverses sectes protestantes.

soldats ne pouvaient recevoir cène croix , M Anne l'explique très judicieusement. Le recrulement se faisait alors d'une façon peu honorable on ramassait les enrôlés sur le pavé des grandes villes ; les colonels les achetaient à des a gens subalternes comme une véritable marchandise ; souvent des soldats étaient sous le coup des plus fâcheux précédons et il fallait pour les maintenir une discipline terrible. Aucune comparaison ne saurait être établie entre les soldats des deux derniers siècles et le soldat du XIXe. « La soldatesque était alors, par sa nature, fort difficile à conduire; les rois n'avaient trouvé pour y parvenir qu'un seul moyen : c'était de multiplier outre mesure les grades; aussi du temps de Turenne et de Luxembourg , on comptait pour commander mille hommes, cinq fois plus d'officiers qu'il n'en faut aujourd'hui pour diriger le même nombre. Dans les familles nobles on façonnait dès le bas-âge les enfans au métier des armes; presque tous les gentilshommes embrassaient de préférence une carrière pour laquelle ils semblaient être nés ; ils y entraient de très bonne heure en qualité d'officiers , attendu qu'ils remplissaient certaines conditions exigées ; leur fortune les mettait d'ailleuis en situation de subvenir aux dépenses que leur emploi rendait indispensables La nécessité où l'on se trouvait de multiplier les grades pour cuntenir la masse des soldats faisait que la noblesse' devenait en réalité l'àme de l'armée et son principal élément »

L'Académie des inscriptions et belles-lettres reçut la mission de choisir une devise pour le nouvel ordre ; on sait qu' au début et sur la spécialité de cette création de Colbert qu'on appelait la petite académie, Racine proposa ces simples mois Ordo militaris, mais la rédaction de Roileau prévalut et elle le méritait : Bellicœ virtutis proemium Restait à procéder à la constitution solennelle de l'ordre et il aurait dû entrer, ce semble, dans la pensée du grand roi de le faire avec un splendide cérémonial : tout y conviait, d'ailleurs, car cette institution avait eu un immense succès dans l'armée : les généraux, les colonels , les vétérans, avaient la certitude d'obtenir le prix de leurs anciens services; les officiers plus jeunes avaient l'espérance d'obtenir cette récompense. Il n'en fut rien cependant Le 8 mai 1693, Louis XIV réunit, à deux heures, dans le cabinet du conseil, le Dauphin, le duc d'Orléans, le duc de Chartr.es, le prince de Conti, le maréchal de Bellefond : ils se mirent à genoux, pendant que le secrétaire d'Etat dé la guerre, Barbesieux. lisait le serment ; puis le roi, debout et la tête couverte, tira son épée, les en frappa sur les deux

épaules, et leur donna l'accolade, fn disant: « Par saint Louis, je vous fais chevaliers ! » Puis il remit la croix à cha- cun d'eux.

L'ordre était dès lors fondé et peu à peu un certain nombre d'officiers des armées de terre et de mer reçurent ceite distinction qui devait enfanter tant d'héroïsme.

M. Mazas , - car c'est à lui qu'il faut reporter l'honneur de cet ouvrage dont M. Théodore Anne ne se dit que le modeste, mais il faut ajouter, très méritant continuateur, — a réellement raconté dans le premier volume l'histoire militaire de la Fiance jusqu'à la révolution c'est-à-dire jusqu'à h fin de la guerre de sept ans qui a été la dernière grande lutte de l'ancienne monarchie; il raconte avec feu. avec enthousiasme même, ces belles pages qui sont la gloire de notre vieille armée et qui s'appellent : Marsaille, Nimègue, Friedlingen. Malplaquet, Dettingen, Fontenoy, Rocoux, Herg-op-Zoom Maëstricht. Crevell, Clostercamp, et tant d'autres, qui font qu'en foulant le sol étranger, nous retrouvons presque à chaque pas des souvenirs. Le second volume est consacré à recueillir tous les noms des membres de l'ordre de Saint-Louis que les historiens ont pu rassembler jusqu'au 23 septembre 4792 ; le tome troisième continuera ce travail jusqu'en 1830 , en réparant les nombreuses et inévitables omissions commises dans un recueil qu'il a fallu composer avec les documens les plus divers et les moins complets. MM Mazas et Anne ne se contentent pas de donner le nom des chevaliers de Saint-Louis ; autant que possible, ils rappellent les traits principaux de leurs carrières et précisent soigneusement leurs noms de famille , car pour le XVIIIe siècle les surnoms terriens amènent une grande confusion. ,

On rencontre dans cette histoire d'admirables dévouemens patriotiques; des familles qui peuvent à peine compter le nombre de leurs membres sacrifiés au service du roi ; des héros dont les exploits paraîtraient incroyables si l'on n'avait pas affaire à des écrivains parfaitement sérieux, qui ont pu travailler eux-mêmes sur les documens les plus authentiques. On en jugera par les quelques lignes que M. Mazas consacre au marquis de Visé. « Cornette au régiment de Menneville à l'âge de dix-huit ans, M. de Visé parut au feu pour la première fois à la bataille de Rocroy, et il y fut blessé. Il ne cessa de faire la guerre pendant cinquante-deux ans, et ne prit jamais part à une action sans être touché. Etre criblé de blessures pouvait passer pour une expression hyperbolique; elle ne l'était pas à l'égard de Visé. Il avait eu une jambe cassée

par un boulet, une main emportée par un éclat d'obus et un œil crevé par une balle. Un coup d'épée lui perça la langue au point de l'empêcher d articuler les mots. Sa poitrine ressemblait littéralement à une cible contre laquelle des soldats se sont exercés. Durant sa longue carrière il avait eu vingt chevaux tués sous lui. Ne pouvant plus agir, M. de Visé se retira du service comme lieutenant des gardes du corps. » Louis XIV lui envoya de son propre mouvement la croix avec un billet autographe. Suprême faveur bien rarement accordée.

On me permettra de relater ici un souvenir de famille, d'autant que ceux dont il y est question, ont échappé aux recherches de MM. Mazas et Anne; mais du moins, j'espère, trouveront-ils place dans le dernier volume de l'ouvrage. La famille de Godet était une des plus anciennes de la noblesse champenoise et des mieux alliées ; elle comptait vingt-cinq officiers de notre armée, dont un lieutenant général, — Joachim de Godet de Renneville, tué à la bataille du faubourg Saint-Antoine, en 1652, — et un maréchal de camp, maréchal général des logis de la cavalerie légère, — Antoine de Godet de Soudé, — quand les sept fils du vicomte de Godet de Vadenay entrèrent au service vers le milieu du siècle dernier (1 ). L'aîné mourut premier page de la grande écurie ; six autres furent chevaliers de Saint-Louis , ayant tous servi au régiment de la couronne ; l'un d'eux, le chevalier de Vadenay, fut tué en 1760, à l'affaire de Waubourg ; le vicomte était capitaine au régiment précité ; à Solniger il sauva quinze cents hommes entourés parles ennemis ; à Fontenoy. il reçut un coup de mousquet en chargeant la fameuse colonne anglaise; à Crevelt , il resta avec cinq hommes seuls de sa compagnie qu'il remonta et équipa à ses frais pour la campagne suivante

Or, la croix de Saint-Louis suffisait alors pour récompenser ces grands dévouemens ; car la majeure partie des officiers se retiraient avec le grade de capitaine, el trouvaient dans ce glorieux insigne un lémoignagne suffisant pour les indemniser en attestant , aux yeux de tous, qu'ils avaient pris part aux grandes actions de leur temps. Mais cette croix apportait aussi souvent un réel adoucissement matériel aux dernières années de ces vrais serviteurs de la monarchie. Les

(1) M.de Vadenay n'eut de Mlle de Gervaques qu'une fille, la baronne des Lyons , décapitée à Reims en 1794 ; sa sœur unique épousa M. de Clozicr et fut la bisayeule de l'auteur de cet article.

grands-croix recevaient six mille livres de pension ; les commandeurs, quatre et trois mille livres; cent-vignt-huit chevaliers louchaient de deux mille à huit cents livres.

Les premiers grands-croix furent le comte de Montchevreuil qui, à Senef, avait mérité les éloges du grand Condé, et devait être tué à Nerwinde ; le marquis de Bruc de La Rablière. au sujet duquel M. Mazas dit « Les traiisde bravoure qui remplirent sa carrière militaire paraîtraient incroyables sans l'attestation de ses contemporains » ; le marquis de Hivarat qui servait, bien qu'il eut laissé une de ses jambes sous les murs de Puycerda ; Vauban; le comte de La Feuillée qui remplaça le maréchal de Luxembourg comme conseil militaire du Dauphin ; le marquis de Boren et le comte de Po- lastion. Les maréchaux étaient, de droit, chevaliers de SaintLouis.

Les auteurs de cette histoire n'ont reculé devant aucune peine pour la rendre aussi complète que possible; les registres de l'ordre ont malheureusement d'assez nombreuses lacunes et renferment beaucoup d'erreurs ; ils ne se dissimulent pas les omissions qui se rencontrent dans ce recueil et déchirent , d'ailleurs, que si tous les noms des chevaliers de Saint-Louis depuis 1695 jusqu'en 1860 pouvaient être réunis, cela formerait un ouvrage assez considérable pour ne pouvoir être publié que par le gouvernement. Qu'on songe, , en effet, que du 1er mars 1791 au septembre 1792. car la dernière croix de Saint-Louis a été donnée deux jours après la proclamation de la République, il y a eu quatre mille promotions ; quatre mille soixante-huit pendant l'émigration et plus de seize mille de 1814 à 1850. Et que ces chiffres n'étonnent pas, car on peut dire , avec les historiens de l'ordre, que la croix de Saint-Louis a payé les dettes contractées par le roi envers ses serviteurs, comme elle a payé le sang versé pour la France jusqu'au jour de la réunion. « Signe distrnctif de services réels, la croix de Saint-Louis avait cet avantage que, placée sur la poitrine d'un officier, elle élait à la fois le témoignage de sa bravoure et des années données à l'Etat. En parcourant ces annales, où tout ce que le cœur humain renferme de courage , de dévoilement et de vertu est inscrit à chaque page, on est profondément touché de la conduite digne et vraiment grande de la noblesse française. Elle servait pour l'honneur, et ce sentiment, elle le portait au plus haut degré. La croix de Saint-Louis à 4 ou 600 livres de pension , voilà quel était, en général, le prix qu'elle relirait de trente ans de dépenses au service du roi. »

XLI.

5 Octobre 1860.

Histoire du règne de Louis XVI pendant les années où 1 on pouvait prévenir ou diriger la révolution française, par M. Joseph Droz, de l'Académie française, 3 vol. in-12, Paris, Renouard. — Dernières années du rèyne et de la vie de Louis XVI, par M. le baron Hue, précédées d'un avantpropos par M. H. de L'Epinois, 1 vol. in-8°, Pion, 1860.

M. Droz soulève tout d'abord, par le titre seul de son ouvrage, une grave question préjudicielle , et qui me semble trop carrément tranchée à première vue. Peut-on, en effet , admettre qu'il y ait eu moy n de prévenir ou de diriger la révolution française sans faire remonter bien avant l'avènement de Louis XVI le point de départ , à dater duquel il aurait fallu commencer à enrayer le char de l'Etat '? J'avoue qu à la place de M. Droz, j'aurais tout simplement intitulé mon livre : Histoire de Louis XVI jusqu'à la fin de l'assemblée constituante, car depuis la prise de la Bastille, les esprits me semblent avoir cédé à un courant à peu près impossible, malheureusement, à maîtriser. On comprend mal , ou plutôt on ne veut pas comprendre la situation faite à la fin du dix-huitième siècle à Louis XVI, je veux dire au successeur de Louis XV, situation que quelques mots indiqueront aisément.

A la mort de Louis XIV . la France se trouvait dans une singulière position : déshabituée pendant ce long règne despotique, mais le plus glorieux. de notre vieille monarchie , déshabituée, dis-je, de se voir initiée à son propre gouvernement, elle voyait, du jour au lendemain , ces hautes murailles s'écrouler, et le majestueux respect attaché aux moindres actes du grand roi disparaître avant même que son corps fut refroidi, puisque la première chose qui se lit , fut d'annuler son testament. Du jour au lendemain un parti se forma que j'appellerai libéral, si ce mot n'était bien neuf pour l'an de grâce 1715,. parti qui songeait aux généreuses idées du duc, de Bourgogne, au plan gouvernemental de Fénelon qui eût, dès cette époque, exaucé tous les vœux raisonnables de

1788, aux projets du due de Saint-Simon , récemment découverts; qui comprenait enfin l'immixtion du pays à l'ad- ministration et au gouvernement du pays. C'est à celle époque qu'on eùt pu, en effet, non pas diriger la révolution , — car la révolution ne se dirige pas, nous n'en voyons que trop la preuve ; elle entraîne et dévore ceux qui ont la folle. prétention de se mettre à la tète pour se sauver. Mais ce qui était autrement important, la prévenir , en dotant la France des libertés et des progrès qu'elle élait en droit de recta- mer et qui dans le courant d'un siècle, augmentés, améliorés, perfectionnés forcément, eussent transformé, notre pays sans lui infliger les sanglantes stigmates qui sa'issent son histoire. Au lieu de cela, le pouvoir tomba après la mort du roi aux mains d'un prince, assurément habile, mais débauché , incrédule et au décès duquel, la cour longtemps comprimée par l'autorité des dernières années de Louis XIV, se précipita en un fol entrain : après le Régent, le mal ne fit que grandir avec le jeune roi qui accrut rapidement l'amour du plaisir dans la haute classe en s'y adonnant honteusement, lui-même. Au lieu donc d'adoucir le régime gouvernemental, les guerres et les prodi galités de la cour mirent le comble au désordre . ruinèrent le trésor et le crédit, et l'immoralité et l'incréduliié se partagèrent les classes qui auraient dû prendre au moins l'initiative des réformes duit le besoin se faisait sentir chaque jour davantage. En même temps, le Tiers-Etal, secondé par l'opposi1 ion du Parlement, voyait parallèlement croître sa puissance et s'impatientait chaque jour plus hautement de son rôle effacé dont, plus lard,Sieyes devait si énergiquement définir les termes. On peut donc résumer en deux mots l'état de la France.

Au moment ou Louis XV léguait la couronne à Louis XVI qu'il avait soigneusement tenu éloigné des affaires : avpuglement et corruption des classes élevées, profonde excitation dans la classe secondaire et démoralisation générale. Je ne crois pas peindre ce tableau avec des couleurs trop sombres, et je demande, dès lors . si Louis YVI pouvait espérer prévenir une révolution dont les flots marchaient de tous côtés et contre laquelle il ne voyait aucun pilote autour de lui. Pouvait-il plus la diriger ? Hélas ! M. Droz me fournit lui- même la réponse : parlant de l'assemblée constituante, dont il loue avec raison l'honnêteté et la grandeur, il ajoute: « La plupart de ses fautes ont une excuse l'inexpérience, si générale au milieu de circonstances si nouvelles. » Comment voulait-on alors qu'un roi, initié du jour au lendemain à cette science si difficile qui se nomme la scieuce du gou-

vernement , pût prétendre diriger un mouvement inconnu et combattre des périls également ignorés ? Si l'assemblée constituante peut être excusée de ses fautes par son inexpérience, elle qui comptait des centaines de membres rompus aux affaires, choisis dans toutes les parties du royaume et désireux de bien faire , combien plus encore ne doit-on pas accorder le même bénéfice au plus honnête de nos rois, qui eut le malheur de ne jamais trouver de ministres honnêtes comme lui et désireux du bien du pays.

Nous jugeons trop aujourd'hui les évènemens qui précédèrent la révolution avec l'expérience que nous a procuré malheureusement 1 habitude des révolutions qui nous visitent périodiquement. Nous savons ce que c'est; quand elles commencent, nous devinons la marche qu'elle vont suivre; mais en 1788, on ignorait complètement ce grand art qui est l'apanage de la société nouvelle : on ne se doutait pus vers quel abîme on courait.et les plus ardens promoteurs de cette époque,les plus actifs des constituans, ont sans nul doute amèrement gémi depuis sur une ignorance qui, en résumé , a fait couler des flots de sang pour des réformes assurément grandes et utiles, mais qu'il aurait suffi de demander au bon cœur du roi.

Le règne de Louis XVI fut un long tâtonnement exploité par quelques ambitieux qui tous vinrent se briser à l'œuvre. Au début une double question se présente : renverra-t-on les ministres de Louis XV rappellera-t-on les Parlemens? vaurepas temporisa d'abord, pour arriver cependant à ce double dénouement. La question financière prit ensuite le dessus et fut la plaie de cette époque : Turgot, Clugny, Necker, Calonne, Briennp, encore Necker, essayèrent tour-à-tour de tous les moyens et ne firent que creuser de plus en plus l'abîme; l'agitation grandissait chaque jour dans les masses , les émeu les se repétèrent à Paris et dans les grandes villes ; la guerre d'Amérique aussi venait mettre dans quelques têtes généreuses, mais trop ardentes, de ces idées qui peuvent convenir à un jeune peuple, mais qui sont bien dangereuses dans un pays habitué depuis des siècles à obéir. On convoquq l'assemblée des notables. « Elle aurait pu faire beaucoup de bien, dit M. Droz, si elle eût secondé les intentions de Louis XVI, et demandé, pour récompense de son zèle, des garanties contre les désordres des finances; elle fit beaucoup de mal , en constatant l'espoir qu'une partie des privilégiés avait de repousser ou d'éluder l'égale répartition de l'impôt, et en donnant l'exemple de résister aux volontés royales les plus conformes à l'intérêt public. »

Calonne proposa alors des mesures qui excitèrent la désapprobation du Parlement de Paris : il fallut exiler à Troyes cette puissante compagnie, et les autres Parlemens s'empressèrent d'augmenter l'agitation publique en prenant fait et cause contre le ministre. Le rappel de Necker fut la conséquence de ce mouvement : on crut un moment tout sauvé : la convoca- tion des Etats-Généraux sembla un remède infaillible, et elle aboutit à rendre l'anthipathie des représentans des trois ordres de l'Etat plus évidente et à provoquer la transformation de ces vieilles assemblées françaises en une assemblée dite nationale qui se donna la mission de doter la Frauce d'une Constitution, et qui mécontenta tous les esprits sérieusement honnêtes. La Révolution régnait dès-lors et M. Droz, reconnaît que le moment était passé où il élait possible de l'arrêter ou même de la diriger : ce moment suprême fut. selon lui, le jour où l'assemblée rejeta le premier projet de Constitution telle que M minier et Lally-Tollendal la comprenaient.

M Droz a le courage de continuer son récit après cette fatale séance , et tout le troisième volume de son travail est consacré à une période qu'il reconnaît complètement révolutionnaire, et durant laquelle il n'y avait plus de salut à espérer. Et cependant il persiste dans sa conviction : il main- tient que l'on pouvait dirigrr la révolution, « c'est-à-dire la conduire de manière à l'arrêter au moment nécessaire.» Il eût fallu que le roi prit l'initiative à l'ouverture des Etats, qu'il transformât en lois les vœux exprimés dans les cahier: qu'il donnât plus, enfin, qu'on ne pouvait presque désirer Tout cela, en effet, nous parait facile aujourd'hui,mais on oublie encore une fois que le roi avait aussi bien que l'assemblée, je le répète, le droit d'être inexpérimenté, qu'il marchait sur un terrain complètement inconnu où personne ne pouvait le guider, que le nombre de ceux qui le déconseillaient d'avancer était grand. Mais j'irai plus loin : en présence des désordres inouis qui se sont produits, car ces hommes, ces députés « qui eurent souvent la témérité d'enfreindre leurs mandats, » en présence de la corruption des hautes classes , des efforts des philosophes, de leur travail, duquel devait sortir la société moderne, il me semble évident qu'il faut s'incliner et reconnaître la toute puissance de celui qui seul gouverne réellement les empires. La Révolution française a été une de ces grandes épreuves de l'humanité par lasquelles Dieu nous fait passer pour épurer et châtier des générations trop amollies et trop vicieuses, qui surpassent et déjouent toutes les ressources de la prudence humaine.

Le second ouvrage que je cite en tête de cet article prend précisément Louis XVI au jour où M Droz le quitte.

M. le baron Hue , dont le nom restera toujours si honorablement lié au souvenir de la lamentable passion de la famille royale, ne commence son récit qu'au moment où l'ancienne monarchie n'existe réellement plus: à l'ouverture des EtatsGénéraux. Nous ne repasserons pas avec lui ces douloureuses années, dont chaque mois, chaque jour, voyait disparaître un des attributs de cette glorieuse royauté, et précipitait la France dans cette voie glissante qui devait aboutira un abîme de sang et de boue. M. Hue, le valet de chambre favori du roi, pouvait, mieux que tout autre , nous raconter ces épisodes, car il assista à tous, et, à partir du 10 août, il fut, comme on sait, un des rares serviteurs auiorisés à demeurer près du roi après son arrestation. Ce récit , écrit sans prétention , sans rancune même , n'en est que plus saisissant ; mais il n'est pas cependant sans un réel mérite littéraire : on ne peut nier, par exemple, que ce croquis de Danton n'ait une véritable valeur : « Danton avait, comme Marat, l'ambition de jouer un rôle principal; il était secondé par une physionomie farouche, une voix de Stentor, une déclamation hardie, moypns toujours puissans auprès de celte classe nombreuse à laquelle il ne faut que des sons , parce qu'elle n'a que des oreilles. — « Veut-on savoir, disait-il, ce qui fait une révo« lulion ? De l'audace , encore de l'audace , toujours de l'au« dace. » — Mais, infidèle à ce principe, Danton, harangueur effronté, impudent même à la tribune , se montra faible dans le danger. Robespierre l'écrasa sans résistance, et l'envoya à l'échafaud.

Mais avant d'aller plus loin', il est juste de dire quelques mots sur le courageux et loyal serviteur de Louis XVI , d'après la notice que son petit-gendre, M. du Ménil de Maricourt, a joint à ce volume , sur cet homme qui a mérité, litre immortel de gloire , d'être mentionné dans le testament de Louis XVI : « Je croirais cependant calomnier les sentimens de la nation, si je ne recommandais pas ouvertement MM. Hue et Chamilly.

François Hue est né à Fontainebleau,d'une ancienne famille bourgeoise, dont le chef était pourvu d'une charge héréditaire de greffier 'en chef de la maîtrise et capitainerie royale des chasses de cette ville ; il eut un frère qui, après avoir été religieux trinitaire pour la rédemptiou des captifs, devint, sous la Restauration, chanoine de Saint-Denis et aumônier du roi ; en 1787, il épousa Victoire Hutin qui sut le soutenir à travers

toutes les épreuves qu'il eut à traverser; cinq ans plus tard,

il recevait le brevet d'huissier de la chambre du roi et fut placé par le roi auprès du Dauphin comme premier valet de chambre. — On sait que ces fonctions. comme toutes celles d'officiers du roi et de la reine, conféraient à leurs titulaires le privilège et la prééminence de la noblesse.—Louis XVI remarqua de bonne heure le dévouement dont M. Hue était capable, la confiance qu'il méritait,et dans les lamentables journées de la Révolution, c'est toujours à lui que le roi et h reine s'adressèrent; le 20 juin, c'est à lui que Marie-Antoinette jette ce cri si él quent ; « Sauvez mon fils 1 » Au lendemain du 10 août, Louis XVI voyant M. Hue, l'appelle et lui dit en lui serrant la main : « J'ai du moins la consolation de vous voir sauvé de ce massacre. » Mais c'est pendant la captivité du Temple que M. Hue put à la fin témoigner de son amonr pour le roi et apprécier l'affection de ce prince pour lui. « Un jour, le roi eut les oreilles frappées des invectives dont était accablé son généreux serviteur. Le soir, en se couchant, et déjà couvert par ses rideaux (seul moment où il pouvait prononcer une parole sans qu'elle fut écoutée par le commissaire de garde : — Vous avez eu beaucoup à souffrir aujourd'hui! Eh bien! pour l'amour de moi, continuez de supporter tout : ne répliquez rien. » Une autre fois, au même moment, quand M Hue attachait au chevet du roi sa montre, eomme d'ordinaire, le roi lui glissa dans la main un papier roulé : « Voilà de mes cheveux, lui dit-il ; c'est le seul présent que je puisse vous faire dans ce moment.

M. Hue fut arrêté le 2 septembre; il commença à rédiger dans sa prison ces mémoires dont son fils emportait les feuilets et les remettait à sa mère qui les faisait passer en Angleterre; il fut désigné par la fille de Louis XVI quand cette princesse fut mise en liberté, pour l'accompagner et, depuis ce temps, il demeura constamment attaché à Louis XVIII, qui lui donna d'abord le litre de commissaire général de sa maison et lui confia diverses missions ; après la Restauration, il eut la charge de premier valet de la chambre, de trésorier général de la maison royale et reçut le titre de baron. «Enfin après une maladie pendant laquelle la famille royale lui prodigua les plus vifs témoignages de sympathie, il mourut en répétant : « Tous mes vœux sont accomplis. J'ai vu mon roi rétabli sur le trône de ses pères et ma cendre ne reposera pas en terre étrangère. » — Par un rapprochement fatal et consolant à la fois, ce fut le 21 janvier 1819, après le service pour Louis XVI, qu'eut lieu, à Saint-Germain-l'Auxerrois, celui de son fidèle serviteur. »

Les Mémoires de M. Hue parurent pour la première fois en 1 816 et causèrent une immense sensation ; c'est une relation sans égale, en effet, de la vie du roi prisonnier, de ses souffrances, de son martyre, relation incontestable et incontestée. Je ne veux pas m'engager dans ce lamentable récit : déjà à deux ou trois reprises, d'ailleurs , j'ai entretenu ici mes lec- teurs de ces déshonorantes années de notre histoire, et le sujet n'est pas assez tentant pour me laisser entrainer encore. « Ce n'est pas l'histoire de la Révolution française, écrivait M. le baron Hue, que je prétends donner au public ; cette tâche appartient à l'écrivain d'un autre siècle qui n'aura ni ces intérêts ni cet esprit de parti dont un auteur contemporain est quelquefois animé ; mais il est utile pour éclairer le jugement de la postérité que chacun, suivant la position dans laquelle il s'est honoré , écrive ce qu'il a vu et rapporte ce qu'il a entendu. J'acquitte donc une dette et je soulage mon cœur en révélant les scènes déchirantes dont souvent je fus le témoin. Je dois aussi publier les sentimens dont mon au guste maître me rendit quelquefois le dépositaire ; mon but étant dans cet ouvrage de mettre ses vertus en opposition avec les crimes de ses ennemis. »

On trouve réellement trop commode d'expliquer la révolution française, en rejet tant toutes ses fautes sur cet infortuné Louis XVI, et le nombre est grand de ceux qui croient sincèrement qu'il faut attribuer tous les malheurs de cette époque à la faiblesse du roi et à la maladresse de la cour. M. Droz est un de ces hommes , et il occupe à juste titre une place trop considérable dans la république des lettres, pour que son opinion ait une réelle valeur et que je ne cherche encore à la combattre par quelques mots avant de finir. A quoi attribue-t-il la cause de l'emportement de la révolution ? Comme nous le venons de voir,à ce que Louis XVI n'a pas su la diriger, et il ajoute : « Si Louis XVI avait eu plus de lumières ou des ministres plus habiles. » Mais Louis XVI avait plus que des lumières, il avait l'honnêteté, la bonté , le sens droit et loyal, et c'est contre la fausseté et la duplicité de son entourage qu'il est venu se heurter : du moment où les agens de la révolution, je veux écrire du désordre , ont vu les choses assez mûres et le roi sérieusement disposé à doter le pays d'une constitution raisonnable, ils ont marché en avant, comprenant qu'il fallait périr ou faire périr le roi : ils ont travaillé de manière à persuader au peuple que le roi le trompait, que la reine était un monstre n'ayant rien d'humain, et le peuple les crut et s'anima. Or, quand le peuple ne connaît plus de

frein et qu'il est en outre guidé par une troupe de factieux intelligens et résolus, quel moyen employer pour diriger une révolution? Quel moyen quand ce parti du désordre a pour directeurs ceux qui sont les plusdévouésà l'ordre et qui ignorent une complicité dont ils seront les premières victimes ? La révolution, prise en 1715, pouvait être , non pas dirigée , mais prévenue, et la France pouvait jouir des mêmes libertés, des mènes améliorations, sagement amenées au lieu d'être jetées en bloc de façon à enivrer les pins sages; mais en 1776 et surtout en 1788, le mot seul des révolutions peut être invoqué, le terrible Alea jacta est.

XLII.

2-3 Novembre 1860.

Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies, pat J Lolhrop Motley, traduction nouvelle, précédée d'une introduction de M. Guizot, tome IV et dernier, in-8°, Paris. M. Lévy, 1860.

J'ai déjà entretenu mes lecteurs des premiers volumes de cet important ouvrage, consacré à l'une des histoires les plus intéressantes de notre moderne Europe. Je ne me propose donc pas aujourd'hui de faire une étude ex-professo sur la lutte qui arracha , après une résistance sanglante , ces balles et riches provinces au joug de l'Espagne : pareil sujet ne peut rentrer dans le cadre d'un article nécessairement très court, mais l'œuvre de M. Motley me met très à l'aise par son habile et ingénieuse division de la matière, et je puis, sans me laisser entraîner dans une étude générale, prendre une des grandes figures autour desquelles l'auteur groupe et développe les événemens qui ont agité les Pays-Bas, et ont eu pour résultat final la constitution indépendante de ce pays. Mon choix ne sera pas long, et l'on comprendra sans peine l'empresse- ment avec lequel je vais essayer, à mon tour, d'esquisser la vie du vainqueur de Lépante , de Don Juan d'Autriche , peu flatté d'ailleurs par l'historien de la fondation de la république des Provinces-Unies. Don Juan fut l'avant-dernier gouvernneur des Pays-Bas et se trouva mêlé aux graves complications dont la monarchie espagnole ne pouvait sortir sans

un échec considérable. Rien de plus romanesque que l'existence de Don Juan jusqu'au jour où il reçut cette quasi viceroyauté, rien de plus indécis que sa résolution , rien de plus brillant aussi que ses débuts qui,dès le premier coup, le trans- formèrent en un héros catholique et lui ont assigné , quoi qu'on fasse, une immortelle renommée' Il naquit le 21 février 1515 à Ratisbonne. Ai-je besoin de dire que son père était Charles Quint? Quant à sa mère , elle se nommait Barbara Blomberg, blanchisseuse de celte ville, et elle devint, d'après les documens produits par M. Motley, une insupportable mégère. Mariée à un soldat qu'on créa commissaire militaire dans les Pays-Bas , elle devint veuve d'assez bonne heure et fut littéralement le tourment du duc d'Albe,d'assez incommode humeur cependant : insatiable d'argent , mécontente de son sort, bien qu'on lui eut accordé une maison de princesse, sourde à tous les conseils, elle voulut demeurer à Bruxelles, et quand elle fut forcée par Don Juan de quitter ces provinces, au moment où il en prit le gouvernement, elle se vengea brutalement en répétant partout qu'il se trompait singulièrement en se croyant fils de l'empereur.

Don Juan avait été confié, au lendemain de sa naissance, à un officier de l'empereur, Louis Quixada, et il ignora son illustre origine jusqu'à sa quatorzième année; à ce moment Quixada l'emmena à Valladolid sous prétexte de voir la chasse royale. A l'approche de Philippe II, Quixada et Juan mirent pied à terre; alors le roi donnant au jeune homme l'ordre de se relever, lui demanda s'il savait le nom de son père, et sur sa réponse négative , il lui déclara qu'ils avaient tous deux le même père , l'embrassa tendrement et l'emmena avec lui au palais, disant très haut « qu'il n'avait jamais rapporté de la chasse un gibier si précieux. »

Don Juan, cependant, vit bientôt rabaisser les espérances qu'un aussi soudain changement de situation avait du lui faire concevoir : il apprit qu'on le destinait à entrer dans les ordres. Une pareille existance ce pouvait lui convenir et. à l'âge de dix-huit ans, il s'enfuit bravement à Barcelonne d'où il pensait s'embarquer pour se joindre à l'expédition de Malte. Unordre du roi le rappela, et après une cour:e disgrâce, Philippe, comprenant la valeur de ce bouillant jeune homme, lui rendit toute sa faveur et le mit à la lête de l'armée dirigée contre les Maures de Grenade ; Don Juan y fit merveille, et il ne tarda pas à se rendre à Naples pour prêcher la croisade qui s'organisait contre le sulian Sélim, et en prendre la direction. On connait la grande victoire de Lépante , l'allégresse

qu'elle répandit en Europe et l'illustration qu'elle attacha au nom du jeune vainqueur. M. Molley est bien sévère à cette occasion, et ce n'est pas saus quelqu'étonnement que j'ai lu son appréciation peu favorable : « Sans doute Don Juan avait combattu avec une valeur héroïque , mais dans une lutte où on se mesurait en si grand nombre et de si près, la vaillance d'un seul individu ne pouvait décider du sort de la bataille, et le résultat en était dû à tous ceux qui y avaient pris part. Si Don Juan était resté à Naples, le résultat aurait été le même.» — Ce raisonnement fait médiocrement honneur à la critique historique de M. Motley, car ce qu'il dit là peut s'appliquer à toutes les grandes batailles et aurait pour conséquence d'enlever tout mérite aux généraux en chef. Cela ne prépare pas non plus à croire à une grande impartialité envers les Espagnols au profit des Pays-Bas.

Au lieu de poursuivre sa victoire vers Constantinople qui eût probablement été facilement enlevée, le jeune triomphateur alla conquérir Tunis,et aurait songé un instant à ceindre cette nouvelle et très barbaresque couronne : une autre pensée s'empara presque aussitôt de sa romanesque imagination; il rêva la délivrance de Marie-Sluart et la conquête de l'Angleterre , rêve que son nouveau secrétaire, Escovedo, èntretenait et que le Pape soutenait. C'est à ce moment que Philippe II, pour mettre fin à des hésitations qui ne laissaient pas de l'inquiéter quelque peu , se décida à donner une occupation sérieuse à son frère et le nomma gouverneurgénéral des Pays-Bas (1577). Don Juan accepta avec empressement, et pour se rendre plus vite, dans ce qu'il considérait comme son royaume, il se deguisa en Maure, et suivi de cinq ou six officiers, dont l'un figurait comme son maître , il traversa la France à franc-étrier , sauf un rapide séjour à Paris, pendant lequel il conféra secrèlement avec l'ambassadeur d'Espagne et assista incognito à un grand bal déguisé au Louvre , assez pour y devenir éperdument amoureux de la belle reine Marguerite de Valois. Quelques heures après , l'heureux vainqueur de Lépante était au sein des Pays-Bas et entrait à Luxembourg avec une foule de plans, de projets , d'espérances et de rêves qui devaient s'évanouir rapidement en présence de la froide réalité Don Juan était alors un aussi charmant homme qu'un brillant guerrier. « Il avait les traits parfaitement réguliers, des yeux d'une extrême vivacité, une masse de cheveux blonds bouclés ; il n'était pas grand , mais remarquablement proportionné. Tel était le dernier croisé qui devait illustrer les annales de la chevalerie, l'homme qui

avait abaissé le croissant, comme cela n'était pas arrivé depuis le temps des Tancrède, des Baudouins et des Plantagenets. Mais, après tout, qu'était ce brillant aventurier en comparaison du tranquille champion avec lequel il allait se mesurer? » Guillaume d'Orange , en effet, constituait un contraste complet avec son ardent adversaire : il luttait pour l'émancipation d'un peuple et ne reculait devant aucun danger ni au cun obstacle , avec une énergie, un calme et un patriotisme à toute épreuve.

A dater de ce moment, disons-le en passant , la partialité de M. Molley pour le prince d'Orange devient tout à fait évidente ; mais, j'ai hâte de l'ajouter, cela n'enlève rien au charme de ce récit coloré et sagement mouvementé. — Don Juan d'Autriche se trouvait également en face de terribles difficul tés : il avait dix-sept provinces à ramener à l'obéissance, et il arrivait au moment où Guillaume venait de signer la pacification de Gand. Il reçut tout d'abord,à Luxembourg mêmp, la députation des Etats , dont un des membres lui offrit franchement la couronne s'il voulait consentir a secouer le joug de l'Espagne et constituer un royaume réellement indépendant. Ses débuts furent assez heureux, et après la formation de l'union de Bruxelles (janvier 1575) et quelques entrevues passablement on geuses , car dans l'une le jeune gouverneur général faillit jeter à la tête d'un député récalcitrant une grosse sonnette d'argent massif, il consentit à tout ce qu'on demandait et signa le 12 février le traité de Marcheen-Famine qui , au commencement, déconcerta singulièrement le prince d'Orange . effrayé d'avoir autant obtenu. Don Juan y gagna aussitôt une grande popularité ; il fut admirablement accueilli à Louvain et son entrée à Bruxelles fut un triomphe. En même temps Don Juan agissait secrètement au • près du prince; on pouvait espérer une sérieuse pacification. Il y avait malheureusement un revers au tableau : Don Juan d'abord détestait le pays confié à son administration : « Une Babylone de dégoût , écrivait-il, un enfer, un pays d'ivrognes; de sacs à vin et de scélérats; » et il ne le regardait que comme un marchepied pour parvenir au trône d'Angleterre. « D'un autre côté, les amis de l'indépendance voyaient ses progrès av' c inquiétude, et Don Juan eut bientôt à redouter contre sa personne de sinistres projets qui ne servirent qu'à redoubler son antipathie et à le porter vers des mesures rigoureuses. Du reste , il ne se faisait aucune illusion et manda de bonne heure au roi qu'il n'y avait qu'un seul homme dans les Pays-Bas, le prince d'Orange et « qu'il

fallait se préparer à une rude et terrible guerre. » La guerre ne s'alluma pas encore cependant officiellement , si je puis dire un intermède gracieux vient un moment reposer nos yeux. c'est quand Don Juan reçut la belle reine de Navarre à Namur. Don Juan se mit à s'emparer le plus pacifiquement possible des citadelles de son gouvernement, au grand regret des Etats qui s'en plaignirent au roi. L'assassinat d'Escovedo, secrétaire de Don Juan et envoyé par lui à Madrid. sssassinat commandé par Pérpz , le favori de Philippe H , vint compliquer la situation du gouverneur qui vit là clairement la p"euve du progrès de la haine de son frère et ne put s'empêcher de comprendre que ce coup était une première tentative contre lui. Pérez, amant de la princesse d'Eboli et in quiet des ambitieux projets de Don Juan, avait communiqué ses craintes à Philippe Il : il commençait l'exécution des mesures qui devaient, selon lui, les prévenir.

Don Ju3n, cependant, ne put continuer longtemps son double rôle dans les Pays-Bas, il voulait être réellement le maître et il se décida à rompre ouvertement (aoûl). Mais un troisième champion apparut soudain l'archiduc Matliias qui quitta Vienne furtivement,dit-on, pour se rendre à l'appel des nobles catholiques des Pays Bas, lesquels ne voulaient ni de Don Juan ni de Guillaume, et l'élurent Ruart du Brabant. La Révolution protestante se montra aussitôt, et formidablement, dès le début, quand tout d'un coup se constitua la nouvelle union de Bruxelles qui déclara Don Juan déchu de toute autorité, et, associant les deux religions, nomma l'archiduc général en chef de l'armée des Etats-Unis avec le prince d'Orange pour lieutenant-général (décembre). L'armée des « patriotes » débuta mal; elle fut cruellement battue à Gemblours , et Don Juan s'empara successivement de plusieurs villes. A ce brillant commencement succéda une longue inaction, malgré les efforts de Marnix de Sainte-Aldegonde et les nombreuses complications qui s'entrecroisaient en tout sens : intrigue de la reine Elisabeth, intrigue de la France, arrivée du duc d'Alençon qui conclut un arrangement avec les Etats,. efforts du prince d'Orange pour ramener une paix religieuse, mais « il resta seul de son avis ; » tentative des catholiques qui aboutit à l'emprisonnement des principaux chefs. Imprepre à cette vie de négociations et d'astuce, Don Juan s'attristait profondément et prenait en dégoût l'existence : on est tout surpris de le voir écrire à Jean-André Doria « Je vous trouve très beureux de consacrer le reste de vos jours à Dieu, et à vous-même,sans être forcé de vous jeter perpétuellement

dans la balance des événemens de cette vie, ni de vous mêler sans cesse à ses périlleux hasards. » Quelques mois avaient suffi pour éteindre sa brillante ardeur, sa magnifique illusion : il se trouvait, en effet, en face de la plus déplorable réalité ; sans argent, sans appui, desservi à la cour, luttant contre un peuple résolu à périr plutôtrque de renoncer à ses aspIrations indépendantes , menacé par la France . tout lui manquait à la foi" et il pouvait mander à Philippe II, en lui reprochant de lui refuser tout secours « On nous a coupé les mains, nous n'avons plus qu'à présenter notre tôle à la hacbe. » Et une autre fois : « Notre vie ici est mesurée par quart d'heure ; je crie, mais cela me sert à peu de chose. Grâce à voire négligence, les choses en seront bientôt précisément au point où le diable les veut voir. Il est clair que nous languirons ici jusqu'à notre dernier soupir; que Dieu nous dirige comme il jugera bon ! Toutes choses sont entre ses mains. » Don Juan était déjà malade et il ne croyait peut-être pas dire si vrai quand il se plaignait de voir sa vie mesurée par quart d'heure.

Une quinzaine de jours après il mourait en vrai chrétien (1er octobre 1578), et dès ce jour on a parlé de poison, bruits qui n'ont jamais été abandonnés ni prouvés, mais à propos desquels on remarqua l'état constamment maladif du prince depuis l'assassinat d'Ëscovedo. Les obsèques furent célébrées à Namur, et son corps transporté à l'Escurial. On demanda la permission de faire traverser la France à un petit nombre de soldais; mais le roi d'Espagne n'avait pas dit dans quel but, se souciant peu de payer les dépenses qu'aurait occasionné le transport public des restes de Don Juan. Son corps fut donc divisé en trois parties et placé dans trois sacs différeris, qui furent suspendus à la selle de trois soldats. « Ce fut avec cette irrévérence révoltante que les restes du grand guerrier traversèrent la France que deux ans auparavant le romanesque esclave sarrazin parcourait rapidement, le cœur plein des rêves les plus exiravagans et désespérances les plus glorieuses. »

Expende Hanoibalem : quot libras in duce summo Invenies?

Alexandre Farnèse succéda à Don Juan, dont il était depuis quelques mois le lieutenant; le récit de son gouvernement complète ce dernier volume de M. Molley. La lutte fut longue, acharnée, terrible le prince de Parme se montra intrépide et implacable, et put au moins empêcher la déclaration

de l indépendance des provinces de Flandres , qui se séparèrent à jamais des Provinces-Unies, malgré l'acceptation de la souveraineté consentie provisoirement par Guillaume d'Orange (juin-juillet 1581). qui voulait cependant, ou plutôt semblait vouloir faire élire le duc d'Anjou : la mort de ce dernier mit fin à cette complication assez incompréhensible, et laissa la place définitivement libre au prince d'Orange , qui périt presque aussitôt sous la balle d'un misérable payé par le prince de Parme (16 juillet 1584). Sa mort ne rétablit pas les affaires de Philippe II , mais elle arrêta cependant le développe m e n t de son œuvre en rendant impossible l'union des PaysBas en une seule république.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'intéiêt de l' Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies. Je crois avoir suffisamment indiqué la tendance trop partiale de l'auteur, républicain et protestant, ce qui l'empêche évidemment, quoiqu'avec bonne foi, de tenir la balance égale Je lui ferai cependant un reproche plus grave, c'est quand, expliquant la constitution de la nouvelle république, à la suite de la déclaration de 1581, il dit : « Les patriotes agirent d'après le principe que les gouvernemens sont institués pour t e bien des gouvernés. conformément aux lois de la justice et de la raison ; ils examinèrent les faits à cette divine lumière , et ils virent qu'ils avaient le droit de changer de souverain. » Ce droit est tout simplement la négation de tous les drcits et la proclamation de l'insurrection légalisée : il y a là un danger dont nous voyons, je crois, chaque jour un peu plus clairement les désastreux effets. Dans un ouvrage aussi sérieux , aussi considérable que celui de M. Motley, une pareille théorie afflige , car on semblerait l'approuver si on la passait sous silence : je tiens donc à protester hautement.

XLIIi.

24 Novembre 1860.

Catherine Il et son règne , par M. E. Jauffret, 2 vol. in-8\*.

Paris. Dentu , 1860 — Mémoires Secrets sur la Russie . le règne de Catherine II, et Paul Ier, 1 vol. in-12, Paris. Didot,

1860.

Catherine II! Ce nom résume l'une des périodes les plus brillantes de l'histoire de l'empire russe, celle où l'immense

monarchie du nord, tirée déjà de la barbarie par Pierre Ier, entre définitivement dans la grande famille des puissances européennes. Maîtresse de la Russie pendant près d'un demisiècle, la veuve de Pierre III, eut à vaincre la révolte d'abord, si l'on veut accueillir l'opinion qui la lave de l'accusation capitale portée contre elle, puis à repousser au loin les frontières de ses Etats, à en assimiler la civilisation à celle qui faisait le charme des sociétés occidentales, et à affermir sa domination, au dehors comme au dedans.

Catherine Il eût été peut-être le plus grand homme de son siècle, si elle avait su commander à d impétueuses passions qui, trop souvent, remirent le pouvoir entre des mains honteuses et incapables. (Elle n'eut en effet que ce travers); mais, regrettable chez un prince, il est terrible chez une princesse. A part cela, Catherine était la femme la plus admirablement douée que l'on puisse imaginer; on ne peut voir sans surprise l'étendue de son esprit, sa pénétration, sa merveilleuse aptitude à tout comprendre, à tout saisir dans ses plus petits détails, l'énergie de son caractère, cette raison ferme et modérée qui, d'ordinaire, rie l'entraînait nullement au-delà des bornes et qu'elle résumait elle-même par cette profonde maxime : « Vivez et laissez vivre. » Par malheur ses favoris obscurcirent indignement ces précieuses qualités : la violence et l'oppression se cachaient prudemment autour d'elle, mais dépassaient tonte mesure dans les provinces, car elles étaient certaines que jamais les plaintes qu'elles soulèveraient ne parviendraient aux oreilles de l'impératrice.

Catherine-le-Grand, pour employer l'expression du prince de Ligne. était fille d'un petit seigneur allemand , le duc d'Anhalt-Zerbst, officier au service de Prusse, et gouverneur de Stettin : elle naquit en celte ville le 2 mai 1729. Son éducation ne fut pas celle d'une princesse de ce temps passablement frivole, mais d'une femme sérieuse, bien que les charmes de sa personne eussent pu rendre moins utiles ces qualités solides « Sa taille, plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne, était pourtant noble et agréable, et la façon dont elle portait la tête, jointe à la beauté de son cou . la faisait paraître presque grande. Son air était fier et majestueux , et tous les traits de son visage portaient l'empreinte d'un grand caractère. Elle avait le front large et ouvert, la bouche d'une grande fraicheur, de belles dents, le nez presque aquilin, des yeux doux et perçans , et des cheveux d'un blond cendré , qui donnaient à l'éclatante blancheur de son teint un charme inexprimable. »

A celle époque rognait à St-Pétersbourg la fille de Pierrele-Grand l'inpérairice Elisabeth, qui , n'ayant point d'enfans, s'était choisi pour successeur le duc Pierre de HolsteinGoltorp , fils de sa sœur; elle remarqua la jeune princesse d'Anhalt, et la donna pour femme au futur empereur. SophieAuguste-Frédérique quitta alors sa religion et ses noms, et devint Catherine AlexeÏowna. Les intrigues commencèrent presqu'aussitôt ( 1715), et comme la grande-duchesse resta près de dix ans sans donner l'héritier que souhaitait Elisabeth , on ne peut se figurer les honteuses menées qui s'ourdirent. « On encouragea ouvertement, raconte M. Jauffrès, le jeune Soltikoff à devenir l'amant de Catherine. Bestoujef s'en ouvrit lui-même, dit-on , à cette princesse. Elle pleura, s'indigna, menaça de se plaindre ; mais, à la longue, l'habileté du chancelier triompha de sa pudeur, Il fit observer à Cathe rine qu'elle vivait dans une cour sujette à des révolutions ; qu'elle était entourée de périls; que son contrat de mariage ne la garantirait pas contre un sort funeste, quand bien même le grand-duc mourrait sans enfans , et que l'impératriee , loin de s'irriter, verrait avec plaisir une intrigue dont le but était d'assurer des héritiers à la couronne. » Catherine accepta donc Soltikoff, et l'on est obligé de reconnaître que son premier pas dans cette voie n'eut pas même l'excuse de la passion : l'intérêt seul fut en jeu. Au bout de quelques mois, de peur de voir Soltikoff prendre trop d'influence, on l'éloigna avec une mission diplomatique. Catherine se plaignit, puis se consola. « On mit des obstacles à ses désirs, dit son historien , après les avoir excités , et , à force de contraindre ses inclinations, on la força à les avouer hautement. » Le comte Poniatowski fut mis en avant par l'ambassadeur d'Angleterre, et eut un plein succès : cette intrigue devint même tellement publique, que le grand-duc ne put fermer les yeux, et saisit cette occasion de se séparer complètement de sa femme. On put craindre un changement radical,à la mort rapide d'Elisabeth , et toute la camarilla dut trembler en voyant la couronne passer à Pierre III, qui déclara aussitôt que son fils ne lui succéderait pas.

Les débuts de l'empereur ne furent pas sans grandeur : il se montra libéral, réellement éclairé, rappela la plupart des exilés et chercha à assurer à sa politique extérieure de la dignité et de l'indépendance, et se rapprochant de la Prusse, dont il admirait sincèrement le roi contre l'Autriche. Passionné pour l'existence militaire , il cherchait par tous les moyens à rapprocher sa façon de vivre de celle qui se prati-

quait dans les camps. Catherine représentait, au contraire. le. parti russe et créait contre son mari les élémens d'une terrible opposition, dont les instincts allemands l'avaient le sujet. L'opposition devint bientôt complot ; mais l'empereur ne voulut jamais y attacher d'importance il montrait cependant la plus grande dureté à l'égard de sa femme, la forçant à s'asseoir à côté de sa maîtresse, sur le trône ; rappelant Sollykoff et le contraignant à se reconnaître comme père du jeune grand-duc , se préparant enfin à faire rompre son mariage. Ces résolutions amenèrent sa chute, et c'est là la portion délicale du travail de M. Jauffret. Catherine connut ces projets, et on comprend sans peine qu'elle chercha à triompher d'un époux qui voulait sa dégradation d'abord et probablement ensuite sa perte : les conjurés trouvèrent facilement accueil près d'elle ; le chef qui leur manquait se rencontra à temps. et fut le comte Orloff, récent successeur du comte Poniatowski. « On se souvient, dit M. Jauffret, de ce jeune Slrelitz qui, dans le massacre de ses compagnons, avait repoussé du pied les cadavres entassés près du billot pour y poser sa tête, en disant : il faut pourtant que je me fasse place. C'était le grand père d'Orloff.» Ce dernier voulait aussi se faire place, et il y réussit. Après le comte, dont l'influence s'étendait dans l'armée où servaient quatre de ses frères , venait la princesse Daschkof, sœur de la comtesse Voroutzof , maîtresse de Pierre III , amante passionnée de la liberté . esprit hardi et cultivé, âgée à peine de dix-huit ans ; dépourvue des grâces dp la femme, mais douée de la plus virile énergie. La conjuration s'étendit ainsi à la fois parmi la noblesse et parmi les troupes, et le mystère était assez peu gardé pour que, chaque jour quelqu'avertissement parvint aux oreilles de l'empereur, qui se mettait alors presque en colère , et répliqua mêmp à celui qui lui remit une liste exacte des conjurés : « Quoi , toujours ce vieux conte reprenez votre papier et ne me fatiguez pas davantage de vos sornettes. »

Un événement fortuit hâta le dénoument; l'arrestation du capitaine Passpx, l'un des agens les plus actifs du complot mit tout en péril : la princesse Daschkof triomphe des lenteurs que quelques conspirateurs trop prudens proposaient, elle court prévenir l'un des Orloff qu'une large blessure avait fait surnommer le Balafré : ce dernier va à Peterhof, résidence de Catherine, la ramène, et la conduit , le 9 juillet 1762 au matin,dans les casernes, dont les troupes étaient gagnées. Le régiment des gardes suivit le mouvement et décida du succès et l'impératrice,suivie de 10,000 hommes,se rendit remer-

cier Dieu à l'église de Kasan où l'attendait en grande cérémonie l'archevêque de Nowogorod. L'empereur songea un moment a lutter, mais le découragement s'empara de lui à la vue des défections qui avaient lieu d'heure en heure; sa colère fit place à l'abattement : il traita d'abord , puis abdiqua , puis fut enfermé à Ropcha.

La révolution était consommée : la camarilla triomphait et se partageait le butin, c'est-à-dire les places et les honneurs : Grégoire Orloff en eut naturellement la plus large part,el,dès ce jour, prit réellement la direction des affaires. Seule la princesse Daschkof. mécontente de voir la liberté sacrifiée à une intrigue de cour, qui amenait, non pas une amélioration dans l'Etat, mais un simple déplacement d'esclavage, quitta la cour et partit pour l'Italie; elle devait, peu de temps après, rentrer en faveur et subir sans contrainte les chaînes d'une servitude magnifiquement dorée. Catherine était donc, maitresse absolue de cet immense empire qu'elle convoitait depuis son mariage, et son mari étroitement gardé , quand le bruit de la mort de ce prince se répandit. Pierre III se consolait de. sa captivité, dit M. Jauffret, en conservant dans sa prison l'habitude des orgies auxquelles il se plaisait sur le trône: ses gardiens se grisaient avec lui, mais bientôt une discussion s'éleva, dégénéra en discussion aigre : des injures on passa aux coups et Alexis Orloff se précipita sur l'empereur qu'il étrangla après une lutte désespérée, à laquelle tous ses compagnons prirent part (12 juillet). L'impératrice apprit cette nouvelle chez le comte Panin et ne dissimula « ni son effroi, ni ses larmes. » On enterra Pierre III en grande cérémonie , expliquant sa mort par un accident subit , mais les meurtriers ne furent ni punis , ni recherchés ; ils furent au contraire récompensés amplement,.et 1 on voit avec surprise, M. Jaurès disculper Catherine d'avoir été la cause de l'assassinat de son mari. « Rien ne prouve qu'elle aiL ordonné sa mort Le fait accompli, elle l'accepta par nécessité ; or, tout en craignant le parti que ses ennemis pourraient en tirer pour ternir sa réputation, elle se conduisit alors avec autant de dignité que de convenance. » Du moins avait-elle une large dose de philosophie 1

Je ne vais pas entreprendre de raconter ici le règne de Catherine II : je me suis un peu attardé sur ces tragiques commencemens,parce qu'ils m'ont paru constituer les parties de l'œuvre de M. Jauffret, contre lesquelles il fallait prévenir les lecteurs. Cette histoire d'ailleurs est digne d'éloge , et. sauf un peu de partialité en faveur de la Sémiramis du

Nord, elle constitue un bon travail, é, rit avec simplicité, méthode et d'un st le suffisamment correct. Catherine II ,ai-je dit tout à l'heure, fut réellement un grand homme, un grand souverain et elle mérite celte louange aussi bien pour l'administration intérieure de l'empire, car elle réformait tous les abus dont on lui laissait parvenir la connaissance, que pour sa politique extérieure. Elle protégea les arts et les artistes, les savans, les gens de.lettre, en donnant un peu trop, seulement, dans le travers de la secte des encyclopédistes : elle avait des générosités royales, comme quand el!e refusait d'acheter pour 15 000 roubles le riche cabinet de Pallas, mais lui en donnait 100,000 livres en lui laissant la jouissance viagère de sa collection : quand elle offrait 50,000 livres à Diderot et le re ncrciait comme si c'était elle qui lui devait de la reconnaissance. Je regrette vivement, à ce sujet, que M. Jauffret n'ait pas consacré un chapitre spécial aux rapports de Catherine avec les savans et les littérateurs du temps, notamment avec Voltaire, dont elle fut une des reines. C'est une fâcheuse 1 cune, car il y avait matière à une piquante étude. Catherine II prit vigoureusement en main les affaires et se hâta de se faire sacrer à Moscou, occasion qu'elle choisit pour promulguer quelques réformes ardemment souhaitées; celle de la torture,delà chancellerie d'inquisition et de la dénonciation. Il y eut une grande réaction, et le pays eut réellement un moment de bonheur. M. de Ségur le dit formellement : « Comme elle n'était ni faible, ni méchante, et que chacun gardait sous son règne sa charge et ses emplois, l'intrigue n'avait à la cour ni but, ni activité. Aussi elle put se livrer sans inquiétude à la politique extérieure et à l'exécution du vaste dessein de ses ambitions généreuses. Deux idées la dominaient d'abord . l'anéantissement complet de la Pologne et l'expulsion des Turcs en Orient, donnant ainsi le trône de Bysance à la Russie. Si elle ne réussit pas entièrement, du moins vit-elle ses projets en partie couronnés de succès, et de vastes provinces conquises vers le Sud reculèlent considérablement les frontières de son empire.

Mais il serait trop long d'entrer ici dans de grands détails sur les événemens auxquels présida Catherine il , les victoires de sa marine dans l'archipel, ses nombreuses victoires dans les régions caucasiennes et jusques dans la Tauride. C'est par les réformes et les progrès de l'intérieur qu'elle mérite le plus d'attention, et il ne fallut rien moins que la révolution française pour calmer son zèle à cet égard. Alliée du roi de Prusse , puis de l'empereur, victorieuse des Suédois ,

Catherine Il ne connut vraiment pas de revers, et quand elle vit monter le flot révolutionnaire , il semble qu'elle ait voulu détourner les yeux de la vieille Europe pour ne pas voir les catastrophes qui s'y préparaient ; c'est alors qu'elle porta toute son activité vers la Perse dont elle rêvait la conquê- te. Les hostilités avaient commencé heureusement et Catherine avait pu en recevoir les nouvelles, quand le 15 octobre 4796, comme elle venait de finir son travail avec ses secrétaires , en voulant passer de son alcove à sa garderobe , elle fut frappée d'une attaque d'apoplexie foudroyante : elle expira dans la soirée sans avoir repris connaissance.

Catherine élait belle encore. Ses cheveux qu'elle portait légèrement poudrés, et flottans sur les épaules , étaient toujours soigneusement arrangés : sa taille avait de la grâce et de la majesté. D'ordinaire vêlue à la russe pour dissimuler un peu l'embonpoint de son corps elle portait une robe verte assez courte, formant par devant une sorte de veste avec des manches serrant les poignets. Autant elle était enjouée dans 1 intimité, simple, familière sans cependant s'abaisser, autant elle était,en public, majestueuse et réservée.C'est alors qu'elle justifiait le nom de Sémiramis du Nord que lui avait décerné Voltaire. Rien de moins cérémonieux que sa vie de souveraine, de plus régulier que ses habitudes, de plus égal que son humeur. Parvenue au trône , elle continua à se lever à six heures du matin , faisant elle-même son feu et travaillant aussitôt avec ses secrétaires; sa table était servie avec une grande sobriété et ne dépassait jamais huit couverts. Mais en dehors de son appartement, en présence de la cour, Catherine ne connaissait rien de trop magnifique. Philosophe , froide à l'égard de sa puissance , religieuse par politique mais nullement par principe , tolérante , elle savait recompenser, deviner, apprécier et juger avec une rare sagesse.

Pourquoi faut-il à ce brillant et cependamt très exact tableau deux ombres qui viennent presqu 'entièrement l'obscurcir : l'amour de l'homme et l'amour de la gloire ? et je rie saurais, après cela, admettre cette conclusion de M. Jaurès : « A part ces taches , qui se perdaient en quelquejsorte dans l'immense éclat de la gloire, le règne de Catherine Il est un des plus grands et des plus extraordinaires dont l'histoire gardera le souvenir.» Non, ces t ches ne se perdent pas dans l'éclat de la gloire, une du moins, car si l'amour de le gloire s'excuse encore par de grandes choses et par l'auréole prestigieux don' la victoire entoure toujours le front des souverains qui ne s'y laissent trop souvent entraîner que par un coupa-

ble égoïsme, l'autre amour est avilissant et déshonore un règne par la faiblesse, les iniquités et les crimes qu'il provoque et qu'on cherche vainement à cacher. Et pu s aussi, il est bon de voir l'état dans lequel Catherine laissait la Russie; partout où l'oeil de l'impératrice se portait, elle réformait et faisait place nette; « mais au loin, dit M. Jaurès lui-même , la violence et l'oppression ne gardaient plus aucune mesure , et chaque agent du pouvoir, jusqu'au plus infime , se livrait sans contrainte aux plus effroyables excès.» Ce passage vient, ce me semble, singulièrement corriger le magnifique éloge que M. Jaurès donnait tout-à l'heure à son héroïne , et il n'e>t que trop confirmé par cette appréciation de l'auteur des Mémoires secrets de la Russie : « Son règne à été heureux pour elle et sa cour; mais la fin en fut surtout désastreuse pour les peuples et l'empire. Tous les ressorts du gouvernement étaient détraqué . Chaque général, chaque gouverneur, chique chef de département était devenu un despote particulier. Les rangs la justice, l'impunité se vendaient aux enchères ; une vingtaine d'oligarques sous les auspices d un favori se partageaient la Russie , pillaient ou laissaient piller les finances, et se disputaient les dépouilles des malheureux... Les grands voleurs partageaient même les vols des petits, et en étaient les complices. Un ministre savait à peu près ce que chacune de ses signatures rapportait à son secrétaire, et un colonel n'hésitait pas à s'entretenir avec un général des profits qn'il faisait sur ses soldats. »

Du reste, il ne faut pas lire les Mémoires secrets si l'on ne veut pas concevoir une triste idée du gouvernement russe à la fin du XVIIIe siècl ; et ce que l'auteur dit de Paul n'est pas plus satisfaisant. Son livre, évidemment partial, est cependant très-curieux , rempli de faits, d'anecdotes et donne une idée exacte de la situation morale de ce grand empire qui commence à peine maintenant à l'assimiler définitivement à la vieille Europe.Comment, après tout, en serait-il autrement quand on pense qu'au moment où finissait le siècle le plus poli, le plus élégant de notre histoire , l'immense empire moscovite obéissait à un espèce de sauvage , homme de génie, mais ressemblant singulièrement au cadeau qu'il fit au lord-maire en quittant Londres : il lui remit un beau diamant , non monté et enveloppé dans au morceau de papier bleu. Or, Catherine II ne fit rien pour remédier après elle à cet état, elle travailla, au contraire à l'aggraver en tenant son fils éloigné des affaires : « Elle l'a moralement tué , après avoir longtemps balancé si elle devait effectivement s'en dé-

faire. » Triste sorl que celui de ce jeune prince que son père reniait et que sa mère détestait : Catherine le rendit défiant, bizarre, farouche, soupçonneux et ignorant l'art de gouverner. C'est là le reproche le plus grave que je formulerai contre Catherine II,et je ferai remarquer, en passant, que M. Jaurès parle à peine de l'héritier de la couronne des Czars , qui avait cependant quarante-deux ans quand il la ceignit. AU début de ce règne on put espérer un changement heureux : Paul aspirait après cette toute puissante liberté , il avait une foule de projets qu'il se hatait à réaliser, il confirma les fonctionnaires dans leur charge et se montra même singulièrement aimable envers l'aide-de-camp général qui avait été le dernier favori de sa mère, « Chaque heure , chaque moment annonçait un changement sage , une punition juste , une grâce méritée; la cour et la vilie étaient stupéfaites d'étonnement. » On croyait qu'on allait du même coup éviter la guerre et la banqueroute. L'un des premiers actes du nouveau Czar fut aussi de rendre de solennels honneurs à Pierre III, dont les cendres furent exhumées pour être déposées à côté du cercueil de Catherine. Les beaux jours durèrent peu, et bientôt le caractère fantasque, bizarre, cruel,de Paul se fit connaître , et renversa en un moment les illusions qu'on ne demandait qu'à pouvoir concevoir, et au bout de peu de temps la déplorable routine des règnes précédons , un instant alarmée et comme éperdue, reprit sa puissance et recouvrit d'un voile épais des progrès à peine indiqués.

On connaît le règne de Paul 1", son énergie contre la révolution, ses chevaleresques manifestations, puis sa conversion au général Bonaparte et aussi sa mort violente. C'est un lamentable épisode de l'histoire des empires.qui afflige et irrite; car des souverains aussi puissans que ceux de la Russie pouvaient faire beaucoup de bien , et ils n'ont pas su accomplir la grande mission qui leur était confiée.

Je suis heureux de constater, en finissant, la différence du temps présent et de répéter en terminant ce que je disais tout à l'heure , qu'aujourd'hui aussi l'assimilation avec la grande famille européenne se dessine en Russie , et semble promettre de beaux et bons résultats

XLVI.

29 Décembre 1860.

Histoire du Merveilleux dans les Temps modernes , par M.

Louis Figuier, 4 volumes in-18 Paris Hachette , 1860.- La Magie et l'Astro'ogie dans l'Antiquité et le Moyen Age par M .Alfred Maury, de l'Institut, 1 volume in-8°. Paris, Didier, 1 860.

Je me suis bien des fois demandé, sans pouvoir trouver le mot de l'énigme , pourquoi des hommes instruits et intelligens concluaient toujours à la négation des faits surnaturels ou miraculeux, comme on voudra les appeler. Qu'on me pardonne ce semblant de paradoxe, mais le miracle m'a toujours paru la chose la plus naturelle dans un monde où nous ne pouvons faire un pas , jeter un regard ou vivre une seconde sans assister à des miracles perpétuels. Eh ! bien , le nombre est grand de ceux qui considèrent dédaigneusement ces croyances et les pauvres esprits qui les partagent, et M. Louis Figuier doit figurer au premier rang dans cette dédaigneuse compagnie. Je concevrais encore le succès de ces théories en faveur des faits naturels si les explications fournies satisfaisaient davantage le bon sens et se laissaient plus aisément comprendre. Mais, mystère pour mystère, j'aime mieux celui qui me vient d'en haut que celui qui m'arrive d'en-bas. Uu exemple rendra mieux ma pensée : M Alfred Maury, dans son Histoire de la Magie et de l'Astrologie, étudie l'intéressante question des stigmates et des stigmatisés : on sait qu'on nomme ainsi ces plaies qui ont paru sur le corps de quelques très-pieux personnages et qui rappellent par leur nombre et leur forme celles de Notre-Seigneur : les stigmates de saint François d'Assise sont présentes à la mémoire de tous nos lecteurs. M. Maury, au lieu d'admettre tout simplement ce fait surnaturel, torture une explication et dit très-sérieusement que c'est à force de penser à ces plaies et de regarder les parties de son corps où elles devraient être , qu'elles apparaissent à la fin, produites par le seul effet d'une concentration excessive de l'imagination. Il est assurément bien plus aisé de comprendre l'existence d'un miracle plutôt qu'un pareil effet de la volonté; mais j'ai hâte aussi de faire toutes mes ré-

serves et de déclarer que je ne confonds pas avec ces manifestations qu'une grande sainteté, et quelqu'évènement hors ligne peuvent provoquer , ces prodiges qui reviennent périodiquement et qui, dans ce s dernières-années, se sont révélés par les tables tournantes , les esprits frappeurs, les médiums et autres plaisanteries, prises très au sérieux par des hommes qui se croiraient humiliés d'ajouter foi aux grands mystères delà Religion, mais font attention à ces farces de saltimbanques plus ou moins gentlemen.

L'amour du merveilleux a toujours été fort en honneur parmi les hommes , et on peut suivre jusqu'aux temps les plus anciens ce que M. Figuier appelle très spirituellement la généalogie des tables tournantes : c'est l'histoire de ce merveilleux de bon aloi que M. Figuier s'est proposé d'écrire, et je ne puis que m'associer à sps conclusions et applaudir à ses explications pour les diables de Loudun qui firent brûler ce pauvre Urbain Grandier, pour les convulsionnaires , pour . la baguette divinatoire, comme pour tous les chefs du merveilleux qu'il étudie et dévoile; mais je maintiens mon obser- vation préalable, c'est qu'il ressort de ce livre la négation du miracle que je distingue fort soigneusement du fait merveilleux, et je le regrette d'autant plus, qu'une conviction contraire aurait dû, ce me semble , s'emparer d'un esprit éclairé après avoir mis à jour toutes ces supercheries.

Je laisserai de côté les chapitres spéciaux entre lesquels se partagent les quatre volumes de M. Figuier, et je vais essayer de donner une idée rapide de l'histoire générale du merveilleux depuis l'antiquité jusqu'au moment où il a occupé une place saillante dans les annales modernes avec Grandier et les ensorcelées de Loudun.

« Le merveilleux est un aliment si nécessaire à l'esprit de l'homme que chez tous les peuples et dans tous les temps on a signalé le même besoin de croire aux choses extraordinaires et d'admettre l'existence de faits surnaturels. « Aussi dans les temps anciens bien plus que dans le nôtre, l'intervention de la divinité était-elle fréquente et comptée presque parmi les moyens de gouvernement. » — A ce propos j'adresserai encore une critique à M. Figuier en lui faisant remarquer qu'il est au moins peu convenable de citer à la fois à l'appui de ce fait l'Illiade qui montre sans cesse les dieux aux côtés des héros qu'ils favorisent, et la Bible qui fait également voir le dieu des hébreux apportant lui-même ses ordres à son peuple la Bible me semblait avoir une autre valeur historique que l'Illiade, et le dieu des Hébreux jusqu'ici m'avait paru le-

seul dieu, n'ayant pas besoin, par conséquent, d'être désigné comme s'il y avait à le confondre avec celui de telle ou telle autre nation.

En Egypte, dans l'Inde, à Rome même aux époques les plus civilisées, l'intervention divine fut toujours très en vogue et Zoroastre créa un système tout à fait en ce sens et qui devait servir de règle aux alchimistes, aux magiciens et aux mystiques de l'avenir, sans oublier nos médiums contemporains La magie fut pendant un temps une véritable doctrine en Orient, et on sait le rôle que jouèrent les pythonisses dans l'antiquité. L'avénement du christianisme multiplia ces révélations merveilleuses : il devait, en effet, en être ainsi en présence du conflit des idées anciennes et des idées nouvelles et du trouble qui agitait les esprits. « Nous n'avons pas à parler. ici des miracles apostoliques , dit M. Figuier, nous devons abandonner ces mystères à la foi de chacun ,-et détourner notre critique de ces faits au-dessus de son domaine » Mais, en face du christianisme naissant, de nombreuses impostures furent soulevées et les deux principaux acteurs de cette période furent Simon de Samarie que les Romains adorèrent comme un dieu, et Apollonius de Thyanes. un grand maître dans l'art des hallucinations à imposer à une foule. Les magiciens devinrent plus nombreux alors à Rome.et dès ce moment les auteurs parlent des tables divinatoires, lesquelles prouvent, une fois de plus, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. « S'il est donné, dit Tertullien, à des magiciens de faire apparaître des fantômes, d'évoquer les âmes des morts, de forcer la bouche des enfans à rendre des oracles ; si ces charlatans imitent un grand nombre de miracles, qui semblent dus aux cercles ou aux chaînes que des personnes forment entre elles; s'ils envoient des songes, s'ils font des conjurations, s'ils ont à leurs ordres des esprits messagers et des démons, par la vertu desquels les chaises et les tables qui prophétisent sont un fait vulgaire, avec quel redoublement de zèle ces esprits puissans ne s'efforcéront-ils pas de faire pour leur propre compte ce qu'ils font pour le service d'autrui ? »

Ce passage montre suffisamment à quels divers exploits s'escrimaient les médiums de l'antiquité , mais il faut ajouter que les personnages les plus considérables se mêlaient alors de magie, à l'exemple de Jamblique, de Plolin , de Porphyre, et qu'une école mystique existait très sérieusement à Alexandrie : elle dura jusques au sixième siècle environ , mais si elle disparut alors comme centre, ses formules cabalistiques

subsistèrent et allèrent grossir le répertoire des sorciers qui devenaient assez nombreux pour que l'Eglise prit. des mesu- res contr'pux. Celte poursuite inaugura une ère nouvelle dans l'histoire du merveilleux , ou si l'on aime mieux de la sor- . cellerie, mais si la magie a vu s'effacer une partie de son influence en étant écartée des hautes classas sociales , sa puissance a singulièrement grandi en s'étendant sur les masses et notamment dans les Gaules où le druidisme vaincu lui offrait un si efficace appui. Les faits surnaturels se multipliaient sous la main de médiums habiles et nombre de gens se crurent de très bonne foi ensorcelés ou crurent aux ensor celés , ignorant les moyens connus aujourd'hui , et à l'aide desquels les initiés peuvent si facilement produire les plus terribles comme les plus irréguliers désordres dans notre pauvre organisme. C'est, en effet, la possession démoniaque qui fut alors à la mode et l'exorcisation devint un exercice très fréquemment pratiqué par l'Eglise. M. Figuier s'exagère d'une façon fâcheuse les milliers de malheureux possédés qui périrent sur les bûchers et se permet , à celte occasion , une phrase aussi peu heureuse par la pensée que par la forme : « Telle était la fureur d'exorciser et de rôtir, que les moines voyaient des possessions partout où ils avaient besoin de miracles pour mettre en lumière la toute-puissance de Dieu , ou pour faire bouillir la marmite de leurs couvens » La magie engendra, au moyen-âge, une espèce d'épidémie, nul ne le contestera et j'avoue ne rien trouver d'étonnant « à cette fureur d'exorcisation » qui ne faisait de mal à personne; l'imagination était surexcitée par un fait étrange , par une pensée , par une idée : dès lors quoi de plus simple que de chercher à la guérir par une autre pensée . une autre idée, à remettre du calme dans un esprit troublé V

Il fallait que cet amour du merveilleux fût bien grand et l'influence de ses agens bien incompréhensible pour qu'on pût donner créance aux absurdités les plus inouïes; le hasard m'en a fait rencontrer une preuve, bien curieuse , ce me semble à consigner. C'est une mention que j'ai relevée moi même dans un des registres des conclusions du conseil de la ville de Châlons-sur-Marne, registre de l'année '1431 , où dans une délibération du 31 décembre, signée par les membres de cette assemblée, c'est à-dire par tout ce que la cité renfermait évidemment d'homme plus éclairés, on rappelle le passage d'un espagnol de vingt-trois ou vingt-quatre ans, nommé Fernand de Corduba, chevalier-ès-armes , maitre-èsarts , docteur en loi , en théologie et en médecine , « lequel

« vers le caresme dernier avait esié prins à Couloingne , at« teint d'hérésie et d'avoir ung diable avec luy qui luy ensei« gnoit tout ce qu'il disoit, et fust ars (brjlé) audist Couloin« gne. » Que dire de plus quand on voit une réunion de gens sérieux , croire et enregistrer solennellement de pareilles choses?

Les sorciers furent en effet rudement traqués et le feu punissait habituellement ceux qui se laissaient prendre. AU XVIe siècle toute la magistrature admettait , comme fa its incontestables, la sorcellerie et la magie et leur donnait comme seuls agents les démons, et on peut voir , jusques dans les dépêches de Colbert ces monstrueuses absurdités sérieusement considérées : en 1675 les membres du parlement de Rouen s'adressent à Louis XIV pour le supplier de commuer la peine de quelques sorciers condamnés au feu, tout en gardant leur sérieux et ne songeant même pas à nier la sorcellerie etses méfaits.

M. Figuier constate une recrudescence d'épidémie de la folie démoniaque au XVIe siècle, et il devait en être ainsi dans une époque de profonds ébranlemens , comme celle qui vît naître et se propager la réforme. Déjà la fin du siècle précédent avait fourni de nombreux et lamentables exemples , et notre auteur cite avec raison, à la honte de la sorcellerie , la mort de Jeanne d'Arc; mais seulement il décharge bien gratuitement les Anglais de l'odieux de cet assassinat juridique pour le rejeter sur notre clergé et nos universités ; heureusement il ne pourra pas modifier l'opinion à cet égard.

Peu après, la sorcellerie éclata dans le peuple de Vaud; c'étaient des fous qui commettaient toutes sortes de crimes , et mangeaient, dit-on, de la chair des enfans ; puis , en Artois, où hommes et femmes vivaient avec une parfaite licence, mais massacrant toujours, et surtout des enfans , et ce mal se répandit notablement en Allemagne , sur les bords du Rhin. L'Espagne n'échappa pas à ce déplorable courant, et nous laisserons M. Figuier s'attaquer à l'Inquisition, et lui faire son procès; puis, au commencement du XVIe, siècle, une nouvelle folie se révèle : on voit éclater dans toute l'Europe une démonomanie désignée sous le nom de possessi-on de nonnains, et, pendant de longues années, elle visita tour-à-tour la plupart des monastères de femmes , et de nombreuses victimes furent immolées par suite de l'ignorance qui faisait attribuer à des causes surnaturelles ce qui provenait d'accidens tout simplement physiques et bien faciles à combattre. Ce fut le mal du siècle, et M. Figuier a réuni, à ce propos, une quantité

de détails très-curieux , quoiqu'en résumé , très-tristes; il raconte des aventures prodigieuses, et qui donnent à son travail tout l'attrait du roman, bien qu'il ne cesse pas un instant de demeurer sérieux comme il convient à l'historien. Les bûchers s'élevaient partout, et cependant le nombre des sorciers croissait sans cesse : tout le monde y croyait, et l'on voit un savant professeur de droit, Grégoire de Toulouse, remarquer dans un ouvrage publié à la fin du XVIe siècle , en parlant des sorciers condamnés au feu: « Que ce qui n'est pas fait pour exciter une médiocre surprise , c'est que presque tous portaient la marque du diable. »

Cette déplorable croyance dura encore pendant la plus grande partie du dix-septième siècle , et 1 on sait que l'illustre astronome Képler, mort en 1630 , et dont la mère avait subi deux procès de magie, eut lui-même grand'peine à se sauver du bûcher. Dans les premières années, la démonomanie envahit une portion notable de la Biscaye : Henry IV y envoya des commissaires spéciaux qui constatèrent d'effroyables désordres auxquels une sanglante exécution put seule mettre fin. De là il faut se transporter au fameux couvent des Ursulines d'Aix pour assister au prologue du drame qui allait s'accomplir chez leurs sœ îrs de Loudun , et dont M. Figuier trace un saisissant et très curieux récit.

A la fin du XVII" siècle, comme le dit M. Figuier, le diable a vieilli et l'accusation de magie devient rare ou du moins perd de sa gravité ; mais le merveilleux ne perd pas ses droits : il tient trop, en effet, à l'essence de l'humanité. C'est au contraire le.règne de la baguette divinatoire et les diverses sciences admettent très facilement l'influence surnaturelle. Le merveilleux résiste au courant phi!osophique , et le nombre est grand de ceux qui ne croient pas en Dieu , mais croient au diable. Mesrces vient émouvoir l Europe avec son fameux baquet dont la critique aujourd'hui aurait aisément le dernier mot. Au mesmérisme succéda avec notre siècle le somnambulisme artificiel que découvre le marquis de Puységur, et qui,développé, étudié, prend des proportions réellement scientifiques : du moment où le somnambulisme devient sérieux, il faut autre chose pour satisfaire une aspiration vers le surnaturel, et les tables tournantes sont là pour répondre à ce besoin, puis les esprits frappans et tout ce qui constitue aujourd'hui l'art des spiritos, auxquels M. Figuier consacre ses deux derniers volumes ; mais qu'on ne croie pas cependant qu'à côté de ce merveilleux destiné aux intelligences élevées, il n'y ait pas un merveilleux populaire , une croyance à la

vraie et vieille sorcellerie. On en trouve au contraire la preuve dans toutes nos campagnes, et il ne se passe pas d'années où un certain nombre de procès ne déroulent devant la police correctionnelle les faits et gestes des sorciers sur la naïveté de leurs dupes : celles ci seulement ne seront plus ni torturées, ni assassinées ; noi modernes sorciers se con tentent de pratiquera leur égard ce qu'on appelle vulgairement le chantage.

Le travail de M. Figuier est excessivement curieux et com ble une lacune : i. se résume lui même et je n'ai rien à ajouter à ce jugement. « On pourra ne pas partager nos vues en ce qui concerne l'explication des phénomènes merveilleux que nous passons en revue , mais la partie historique demeurera intacte, nous l'espérons; car nous avons exposé les faits avec une sincérité parfaite. » Je ferai seulement des réserves pour toute la partie consacrée aux prophètes protestans, c'est-à-dire aux guerres des Camisards dans les Cévennes, et dans laquelle M Figuier, ne puisant qu'aux sources protestantes, a écrit sous le coup d'une prévention évidemment involontaire et qui présente les faits sous un jour très incomplet.

Je n'ai que quelques mots à dire du livre de M. Alfred Maury Tout en s'occupant du même sujet que M. Figuier, son travail est très -différen, L'historien du Merveilleux raconie plus qu'il ne commente , et il choisit les principaux faits saillans pour les développer .M. Maury, au contraire, embrasse d'un coup-d'œil toute la matièrr- et cherche à expliquer tous les phénomènes surnaturels par les seules lois des sciences naturelles, ne laissant pas même de côté certains mystères religieux que M.Figuier a prudemment négligés.

Après une étude rapide sur la magie depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. M.Maury entreprend l'explication du phénomène et il divise en quatre catégories les procédés à l'aide desquels les antiques superstitions se sont soutenues et ont si souvent triomphé . les songes qui se produisent d'eux-mêmes ou sont préparés, dans l'état de sommeil complet ou incomplet ; les hallucinations et le délire ; l'influence Je la volonté, de l'imagination et de la contemplation ; les états d'hypnotisme, de catalepsie, de somnambulisme, déterminés par 1 emploi d'agens divers ou une surexcitation naturelle, et, à l'ap- pui, M Maury rapporte une grande quantité de faits qui témoignent d'un zèle prodigieux et d'une r marquable patience d'investigation. Ce livre est très-curieux aussi, mais il arrive à M.Maury ce qui arrive à l'égard des meilleures thèses ; il

veut pousser trop loin son syslème explicatif, e t il oublia qu'il lui donnerait bien plus de valeur en laissant subsister le vrai merveilleux chrétien. Comme je le disais, eh commen- çant cette étude, avec un dieu qui peut tout, ce merveilleux, en effet, est la chose la plus naturelle du monde.

XLVII.

1er Février 1861. i ~

Le duc de Montausier, par M. A. Houx , 1 vol in-8°, Paris , Didier, 1860. — Derniers souvenirs du comte Joseph d'Estourmel, 1 vol. in-18, Dentu, 1860.

Charles de Sainte-Maure-Monlansier a eu 1 heureuse fortune de voir son nom également illustré sur les champs de bataille et dans les salons lettrés du siècle de Louis XIV et de faire partie de ce groupe élégant, spirituel, poli, éminemment honnête, comme on dirait, dont l'hôtel de Rambouillet était le palais et qui avait la société française pour empire. Issu d'une vieille race tourangeoise, tombép, à la tin du XVIe siècle, dans le calvinisme, M. de Sainte-Maure fut sévèrement élevé avec son frère aîné, qui devait périr à la fleur de l'âge dans la campagne de la Valteline. Les deux enfans furent envoyés en 1621 à l'écile de Sédan qui occupa it alors le pnm ier rang dans le monde protestant. Tandis que le marquis de Montausier faisait de brillans progrès , Charles - alors marquis de Salles — n'avançait que lentement et seulement par la discipline sévère à laquelle le plièrent des m litres dont la froide austérité lui imposait, tout en le rebutant. Puis, tout d'un coup, il s'éprit pour un vieux poète français dont les œuvres très inconnues lui tombèrent par hasard sous la main, ce qui opéra une véritable transformation en liti : il devint assidu , ardent même au travail , se mit à rimer avec passion : ur.e très platonique amourette vint encore surexciter celte fureur poétique ; son premier chagrin fut de se séparer de son frère, qui, ayant terminé ses études, partit pour l'armée d'Italie où M. de Salles se rendit lui-même pendant le siège de Casal, en 4630. Aux approches de 1 hiver, MM. de Sainte-Maure revinrent à Paris , et c'est à ce moment qu'ils

entrèrent en rela tions avec Mme de Rambouillet, : chaque année Charles allait passer à l'armée le temps de la campagne, mais la mauvaise saison le rameniit toujours et resserrait chaque année les liens qui l'attach aient aux charmes du saton de la belle marquise , où son frère , menacé par sa jalouse m aîtresse la présidente Aubery, qui l'y avait cependant présenté, n'osait plus se rendre qu'en cachette.

Par la mort de son aîné, qui succomba à une blessure à la tète, reçue au siége de Borinio , le 20 juillet 1635 Charles de S ainte-Maure devint chef de sa maison et hérita à la fois d'une grande fortune, d'un régiment et d'un titre qu il devait rendre cél bre ; mais ce qu'il regarda dès le premier jour comme le plus digne d'être recueilli dans l'opulente succession de son frère, c'étaie nt ses prétentions à la main de Mlle de Rambouillet. Il se vil cependant d'abord repoussé et s'en alla assez tristement guerroyer en Allemagne; il s'y distingua de façon à mériter le "grade de maréchal-de-camp aux armées du roi et le gouvernement de la Haute-Alsace , mais il n'en revint pas moins épris, et c'est pendant l'hiver de 1639 qu'il dédia à Mlle de Rambouillet sa fameuse Guirlande de Julie, Ce recueil , éminemment précieux ne semble pas avoir fait faire de grands progrès au marquis dans le cœur de celle qu'il aimait, et plusieurs années se passèrent encore pour lui, partagées entre Paris et les camps. Fait prisonnier au milieu de 1643, M. de Montausier demeura dix ans en captivité en Allemagne, et finit par se racheter moyennant 10,000 écus , et il n'hésita pas à employer le peu d'argent qui lui restait à racheter également quelques officiers auxquels ce moyen de recouvrer la liberté faisait absolument défaut, et il fit sa rentrée en France au milieu de cet état-major improvisé. « De pareils actes vont aux cœur de toutes les femmes; celui de Julie d'Angennes fut touché, et, à dater de ce jour, elle n'opposa plus qu'une faible résistance aux prières des amis de Montausier. » Le marquis , promu lieutenant-général , voyait donc tous ses vœux comblés et il se décid.i à rentrer dans la foi catholique : peu de temps après, le mariage fut célébié 11 se rendit ensuite au siège de Dunkerque et dans l'Angoumois, et durant toute la Fronde il observa la conduite la plus digne et la plus honorable en se trouvant constamment aux points les plus menacés et dans les affaires les plus glorieuses; il se distingua notamment pendant la campagne de Saintonge, taudis que Bordeaux se soulevait et entrerettait une déplorable guerre civile. « La prise de Saintes fut décisive pour le rétablissement de l'autorité royale dans !a province; bientôt

Taillebourg fut ra sé,et les Espagnols, réduits à l'impuissance, furent contraints d'abandonner Talmont. Aillant Montausier avait déployé d'énergie contre les rebelles, autant il montra de modération à l'égard des vaincus. C'était vainement que la cour lui expédiait des ordres impitoyables; il trouvait moyen de les annuler dans l'exécution, et lorsqu'on lui enjoignit de couper les forêts et d'abattre les châteaux des familles de Tarente (1) et de la Rochefoucauld, ii se contenta d'une démonstration symbolique, et se borna à faire briser quelques tuiles et couper au pied une trentaine d'arbres. »

C'est pendant cette campagne qu'un ami composa un petit poème en l'honneur du

Marquis vaillant et courtois

chef des gens d'armes angoumois,

Gouverneur de la haute Alsace

A qui le ciel fasse la giâee,

D'être à Paris dans peu de tems.

Et d'y voir ses désirs contens.

Poëme que Conrart nous a conservé dans ses précieux recueils, et que M. Roux me semble n'avoir pas connu : il est, assurément, trop long pour trouver place ici, mais je ne sais pas résister à la tentation d'en citer quelques extraits :

Je me consume de tristesse,

Tandis que ton bras indompté

Est si craint et si redouté .

Qu'il n'est Cravattedans l'Agace

Qui t'ose regarder en face.

0 cruelle et sanglante guerre,

Plus funeste que le tonner re ,

C'est toi, détestable mégère ,

Qui nous fais sentir ta colère,

Quand tu dérobes à i.os yeux

Montau-icr si chéris des cieux ,

Montausier en qui la sagesse

Est. d'accord avec la jeunesse ;

Montausier, dont l'aymable esprit,

Quand il parle ou quand il escrit,

(1) J'eusse mis les La Trémouille, à la la place de M. Roux, car Tarente n'était que le nom d'un grand fief de cette importante maison, et nullement le nom de la maison elle-même. ^

Esl eau e que chacun l'admire Et qu'en tous lieux on le désire. Sa valeur sans témérité.

Son air noble sans vanité,

- Son humeur civile et contente,

Un peu sévère, mais galante, Sa généreuse affecl ion,

Son respect, sa discrétion Font naistre d'innocentes flammes Dans l'esprit des plus belles dames, Qui souhaitent incessamment La fin de son éloignement. Pour revoir la belle contrée Où dans un p ilais plus charmant Que ne fut le palais d'Armide Une divinité préside.

Dont 'e majestueux aspect Remplit les âmes de respect

Je dis celte illustre marquise, En qui la bpauté, la franchise,

Et des vertus tonte l'élite, Composent tant de doux accords Entre son esprit et son corps. Ses rares filles, toutes deux, Ont tant de grâces et de charmes, Que sans verser beaucoup de larmes, On ne les peut jamais quitter. Sa belle et généreuse femme Ne peut si bien cacher sa flamme Sous le voile de la pudeur, Qu'on ne connaisse sa splendeur Et la prudente sœur morale, Pour toi s'est faite la rivale De son incomparable sœur. Says-tu qu'avecque sa douceur, Son silence et sa retenue. Elle est depuis ppu devenue Sujette à d'étranges transpors, Qui souvent agitent son corps. Qui rendent son visage blême, Et la font sortir d'elle-même. Tu serais ravy de la voir Depuis le matin jusqu'au soir.

Toujours en soin, toujours en quête,

Frapper du pied, gratter si tête.

Arpenter sa chambre à grands pas,

Murmurer certait s mois tout bas ;

Redire cent fuis même chose,

Po.ur faire rimer rose et prose,

Ronger ses ongles de dépit.

Raturer tout ce qu'elle écrit,

Suer, se mettre tout en nage,

Grander, trépigner, faire rage,

Pour rendre droit un pauvre vers

Qui ne marchait que de travers.

La guerre se termina cependant, et quand Mazarin fut rentré dans Paris, Montausier s'établit à l'hôtel Rambouillet et s'y mon'rale prolecteur zélé et magnifique des gens de lettres. Un certain nombre d'années se passa de la sorte. pendant lesquels le marquis fut un des plus éméritos précieux de cette précieuse société, en même temps qu'il savait faire sa cour au roi et pénétrer chaque jour plus avant dans sa confiance. Sa femme eut d'abord l'honneur d'être choisie comme gouvernante des enfants de France;, puis il obtint le gouvernement de la Normandie, et enfin, en 1661, il fut admis parmi les ducs et pairs], suprême faveur réservée à la plus haute noblesse; quelques jours après,la nouvelle duchesse remplaçait sa cousine, Mme de Navailles, comme dame d'honneur de la reine. En 1667, il se présenta pour M. de Montausier deux occasions de signaler son courage, et il ne les laissa échapper ni l'une ni l'autre: la courte campigne de Franche-Comté et la peste qui ravagea Rouen.

La faveur ne devait pas s'arrêter pour le duc de Montausier, et il fut nommé gouverneur du Dauphin. C'est seulement alors qu'il eut à ressentir un premier revers cruel ; il perdit sa femme, et M. Roux n'hérite pas à attribuer cette mort au <oup on ne peut plus terrible que portèrent à la duchesse les violentes accusations dont le marquis de Monlespan l'accabla à propos des nouvelles amours du roi. « Il porta tout le reste de sa vie le trait dont il fut percé en ce funeste jour ; la duchesse fut toujours présente à son esprit, et pour s'en retracer incessamment la mémoire, ses domestiques ne parurent plus qu'avec une livrée triste et lugubre, faible indice de la douIpur toujours récente dont leur maître était pénétré (1671). » Montausier s'occupa plus sérieusement encore de son royal é'ève, et travailla fréquemment avec Bossuet et Huet, il composa pour le dauphin son recueil de Maximes chrétiennes et

politiques, qui malheureusement pouvait prêter matière à de fâcheuses interprétations : or, Montausier avait de nombreux ennemis; il put cependant se justifier près du roi et conserva sa haute position jusqu'au mariage de ce prince, terme où sa mission finissait naturellement. Montausier vécut dès lois dans la retraite et méri;a réellement alors l'épithète de misantrope que lui décerna son biographe d 'une façon un peu trop cavilière. Il était, du reste, dans une splendide situation, comblé d'honneur, très-riche, très influent, généreux considéré et recherché par tout ce qu il y avait de considérable à la cour; une brouille avec son gendre le comte de Crussol, quelques liraillemens dans sa famille attristèreat cependant ses dernières années; il mourut paisiblement et plein de foi au mois de mai 1690. Quelques jours plus lard, Fléchier s'écriait du haut de la chaire, en parlant du noble défunt : « Ce seigneur, vaillant da is la guerre, sçavant dans la paix, respecté parce qu'il était juste, aimé parce qu' était bienfaisant, et quelquefois craint, parce qu'il était sincère et irréprochables.»

Dans un choix de pièces curieuses Tellement dignes d'être publiées , M. Roux reproduit quelques écrits en prose et en vers de son héros : j'ai re rou\é dans le tome XI, in folio de Conrart, une chanson signée de M. le duc de Montausier, et je ne crois pouvoir mieux fi. ir cet article qu'en la reproduisant :

Amour mutuel.— Chanson.

A l'ombre de ce bocage

Cloris et Tircis un jour,

D'un doux et tendre langage

S'assuraient de leur amour.

— Je ne seray point l'aère,

Disait Cloris au berger. —

Et Tircis à la bergère :

Je ne seray point léger! —

Puisque pour finir mea peines

L'amour icy nous a joints.

0 près, ô bois. ô fontaines,

Vous en serez les témoins.

— Je na seray point légère, etc.

Employant une éloquence

Qui ne s'entend que des yeux

Leurs âmes par le silence

S'expliquaient encore mieux.

— Je ne seray point légère, etc.

Ainsi l'ardeur mutuelle

Et de longs ravissemens

Servaient de langue fidèle

A ces deux heureux amans.

— Je ne seray point légère, etc.

Nous franchirons deux siècles pour nous retrouver au milieu des temps même où nous vivons, en compagnie d'un homme d'esprit, non pas misanlhrope, mais philosophe chrétien, titre que j'eusse préféré voir choisir pour le duc de Monlausier;-j'ai nommé le comle Joseph d'Estourmel. Il avait publié des Souvenirs de France et d'Italie , il y a quelques mois , et aujourd'hui sa famille a voulu le rappeler à ses amis en nous donnant l'espèce de journal éminemment humouristique que lui inspirèrent les divers événemens de notre bienheureuse année 1848, de républicaine mémoire. M. d'Estourmel nota jour par jour ce qu'il voyait et ce qu'il entendait à cette époque où l'on aimait bien plus être dans la rue que dans le salon, tant on était affamé de nouvelles, Il commence au 21 février, racontant qu'au bal chez la duchesse d'Estissac, on racontait ce mot de M. de Salvandy au roi, le soir même : « Il manque aujourd'hui deux hommes pour faire une révolution: Chartes X et le duc d'Orléans. » Etrange aveuglement, qu uni on pense, si on me permet d 'introduire ici un souvenir personnel. que le 23, un des ministres écrivait à l'un des préfets les plus voisins de Paris, que l'on dépavait bien quelques rues. mais qu'il n'y avait pas à s'inquiéter. M. d'Estourmel suivit avec curiosité toute les phases de cette émeute révolutionnaire, car elle ne mérite réellement pas le titre solennel de révolution . en simple amateur, si j'ose le dire, en spec- tateur désintéressé; il accompagne son récit de réflexions piquantes. d'anecdotes, de pensées profondes, de retour sur la vie passée ; c'est charmant à tire , parce qu'on voit que ces notes ont été véritablement faites sans prétention et que le seul soin des éditeurs a été de retrancher çà et là quelques noms, bien faciles, d'ailleurs, à reconnaître derrière leurs initiales,

« J'ai trouvé, raconte-t-il, le duc de Cast arrêté devant les affiches. — Que lisez-vous là , mon cher duc? — Cette appellation a fait froncer le sourcil à un citoyen qui épelait le prospectus d'un nouveau club, et je n'ai pas eu la même présence d esprit que le feu duc de Mortem..... dans une circonstance analogue. Après la première révolution , dans le temps où l'on n'avait pas le sou ( il reviendra ) force était aux gens, qui naguères allaient à six chevaux, de voyager en

diligence et en palache. Le duc de Morlem.... était venu ainsi de Normandie à Paris, avec la princesse de Craon ; or, dinant à la table d'hôte, il oublie leur incognito réciproque,et l'appelle Madame la princesse. Tous les yeux se tournent vers elle. Sans se déferrer , il continue : — Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez des nouvelles de Monsieur Laprinresse? Il paraît qu'il fait de bonnes affaires... J'espère qu'il viendra bientôt au pays. »

Voici une anecdote datée du 29 mars : « On prétend qu'une main de papier est un excellent plastron ; une simple feuille de papier peut rendre le même service. Ainsi on nous assure que M. Dup porte toujours sur lui la minute de la déclaration de Mme la duchesse d'Orléans à la chambre , écrite le 24 février de la main de M. Crcm Ce précieux autographe sert aujourd'hui de certificat de vie à M. Dup et préserve de toute atteinte de la part du ministre de la justice l'inamovibilité du procureur général. Un jour que ce même M. Crém.... occupait la tribune et qu'il avait noté , sur des cartes cachées dans sa main, les principaux points de son discours, comme il les retournait dans un moment où le fil lui échappait, ce même M Dup , qui le voyait faire, dit à son voisin : « Crém..... a beau battre les cartes, il n'amènera pas d'atout ! » — Il a pourtant fini par retourner un roi. »

En passant, M. d'Estourmel se moque de tous les petits travers de notre temps , et, rencontrant sur son chemin la manie des décorations, il nous raconte que c'est sous le premier empire qu'a commencé « cet appétit désordonné, » M. de Bondy, chambellan de l'Empereur , ayant été décoré par le roi de Bavière pour service près de sa personne , celte décoration fut aussitôt enviée par vingt officiers de la cour; l'un d'eux la demanda carrément au roi, et ne sachant comment la désigner, dit à Maximilien : « Je voudrais que V. M. me donnât l'ordre de Bondy. » L'ère de l'égalité a complètement cette furore de rubans ; jadis on y attachait bien moins d'importance. « Quelqu'un disait à M. Arcbambaud de Périgord : — J'ai reçu des marques d'obligeance du prince d'O... Il vient en France, je voudrais m'acquitter envers lui. — Eh bien répondit M. de Périgord , demandez-lui son ordre ; ce sera parfaitement empressé de votre part, et si vous voulez lui faire une politesse encore plus grande, vous n'aurez qu'à le porter. » Le 1 0 avril : « On nous fait espérer 30J avocats dans la prochaine assemblée nationale. Qu'on pense ce que ce sera que 300 avocats demandant à la !ois la parole pour

êclaircir une question ! » Le 20 septembre : « Un débiteur proposait à son créancier de lui faire un billet fin Répub ique.— Je ne veux pas, lui dit l'autre, vous mettre le couteau sous la gorge. Je vous donne deux mois.— On a mis ce mot dans un vaudeville, où il a été fort bien accueilli ; un seul sifflet s'est fait entendre. Un grand monsieur s'est levé, et a dit gravement : — « Est-ce que par hasard il y aurait ici un républicain ? »- Ce qui a eu presque autant de succès que la saillie du créancier. »

C'est à ce terme que s'arrêtent les Souvenirs de M. d'Estourmel, c'est-à-dire au 40 décembre, qui renversa réellement le faible édifice républicain, et l'on se prend presque à regretter cette chute, puisqu'avec elle se terminent ces causeries simples et charmantes.

XLVIII.

28 Février 1861.

Œuvres et Correspondances inédites d'Alexis de Tocqueville , publiées et accompagnées d'une Notice par Gustave de Beaumont. 2 vol. in-8°, Michel Lévy, 1861.

On a eu une heureuse idée en réunissant ces précieux souvenirs du comte Alexis de Tecqueville; car on le connaît, on l'aime mieux , dirai-je très franchement , après avoir lu ces éludes faites sans trop de préparation , ces lettres écrites vraiment au courant de la plume et sans arrière-pensée de publication, qui sont pieusement recueillis par l'homme qui pouvait le mieux s'acquitter de cette lâche, M. de Beaumont, l'ami le plus constant , mais aussi l'ami le plus éclairé da l'habile historien de la démocratie américaine , auquel l'un des plus illustres orateurs de la chaire contemporaine vient, en prenant sa place à l'Académie, de rendre un si éloquent et si éclatant hommage. Mes lecteurs ne seront pas fâchés, j'espère de lire une rapide esquisse de la vie d'Alexis de Tocqueville ; on connaît son nom , on connaît ses œuvres , mais on connaît peu ou point l'homme , son existence si digne et si complètement remplie.

Alexis-Chartes-Henry Clerel de Tocqueville , naquit en 1805 à Paris: son père devait être l'un des préfets les plus éclairés delà Restauration, et sa mère était une Rosambo, petite-fille de Malesherbes ; il fit son éducation à Metz d'une façon brillante, et partir, aussitôt après son achèvement, avec son frère aîné pour un voyage en Italie et en Sicile , d'où il rapporla quelques notes, publiées aujourd'hui, et sur l'enveloppe desquelles on lisait ce jugement, beaucoup trop sévère, de leur propre auteur : « Très-médiocres. » Il rentra à Paris en 1827 pour remplir les fonctions de juge-auditeur au tribunal de Versailles, auxquelles il avait été appelé pendant son absence, et qu'il n'accepta pus saris une certaine repugnance ; il aimait essentiellement l'indépendance. et il lui en coûtait singulièrement de renfermer sa vie dans un cercle circonscrit à l'avance, et où il n'aurait eu cependant, en accomplissant régulièrement les devoirs de sa charge , au sein du bien-être que procure un gros traitement, qu'à se laisser doucement aller. « Je commence à croire , écrivait-il un an après, que je prendrai l'esprit de mon état, c'est le point important. J'ai bien encore des momens de retour sur moi-mê- me, qui sont cruels, et où je regrette amèrement de n'avoir pas pris une autre route; mais, en général , je me concentre de plus en plus dans ma matière , et je m'y concentre tellement, je vis tellement hors de toute société et de toute affection de cœur, que j'en suis à craindre de devenir, avec le temps, une machine à droit, comme la plupart de mes semblables, gens spéciaux s'il en fut jamais, aussi incapables de juger un grand mouvement et de conduire une grande opération, qu'ils sont propres à déduire une suite d'axiomes et à trouver des analogies et des antonymies. J'aimerais mieux brûler mes livres que d'en arriver là ! Q.ii peut cependant prévoir le résultat d'une influence journalière , et qui peut répondre qu'on ne subira pas la loi commune? »

Les évènemens politiques se chargèrent de l'avenir de M. de Tocqueville en le contraignant à ne pas végéter au milieu de cette existence paisible dont il redoutait si vivement l'uniformité monotone. Son jeune âge, sa position effacée lui permirent de demeurer étranger à la révolution de 4830 : il s'y rallia , mais sans élan. « J'ai prêté le nouveau serment avant-hier, écrit-il à son frère. C'est un moment désagréable, Non que la cor science reproche rien, mais l'orgueil est froissé de l'idée que d'autres peuvent croire que l'intérêt vous fait agir contre voire conviction. Je reste donc, mais resterai-je longtemps? Je l'ignore. Il arrive à la magistrature la même

chose qn'à l'armée. Elle est humiliée. Mais nous, nous n'avons pas comme vous la ressource de nous relever à coups do sabre. » M. de Tocqueville saisit, la première occasion de quitter sans éclat une carrière pour laquelle les antécédens de son père sous la Restaura ion ne pouvaient être aucunement favorables, et, dès 1831, il partit avec M. Gustave de Beaumont pour les Etats-Unis, avec la mission difficile d'étudier le système pénitentiaire de ce puissant Etat du Nouveau-Monde. Les deux jeunes magistrats, tout en remplissant consciencieusement leur mandat parcoururent en tout sens la République et y recueillirent bien d'autres renseignemens que ceu x qui touchaient aux prisons et à leurs tristes habitons. Après un an d'absence, M. de Tocqueville revint en France et donna sa démission , en prétextant la nécessité de se livrer exclusivement. à la rédaction du grand ouvrage qui devait en effet fonder sa réputation littéraire, mais bien réellement pour répondre à un vœu secret, assez clairement indiqué d'ailleurs par le passage de la lettre que nous venons de reproduire. Encore trouva-t-il, pour quitter les fonctions publiques, la plus honorable occasion : son ami Gustave de Beaumont, ayant refusé de porter la parole dans nne affaire où le rôle du ministère public lui paraissait tristement compromis, avait été révoqué: M. de Tocqueville s'associa étroitement à son ami et adressa sa démission au garde des sceaux en lui disant que, partageant absolument les principes de M. de Beaumont, il ne croyait pas pouvoir conserver sa position, car étant à chaque moment exposé à subir la même rigueur.

L'étude lui offcit une vaste compensation : de 1832 à 1834, il composa la Démocratie en Amérique : il s'y livra , on peut le dire, avec passion. « Ce fut alors , dit son biographe , un spectacle digne d'intérêt que celui que présenta, pendant ces deux années l'existence austère et ardente d'Alexis de Tocqueville, réfugié tout le jour dans une mansarde mystérieuse dont presque personne ne savait le secret, se livrant là avec délices à la joie si vive et si pnre que procurent seules les créations de l'esprit ; en possession d'une sérénité profonde, jouissant de celte paix que vous assure si bien l'indifférence du plus grand nombre ; valant en ce moment autant qu'il valut jamais, mais ignoré de tous et de lui-même; plein d'espérances et aussi de craintes ; à la veilla d'être illustre mais encore inconnu, et séparé seulement par quelques insfans de ce tourbillon du succès qui allait bientôt l'emporter, et, avec ses grandes jouissances, lui imposer ses servitudes « Le succès fui immense. » J'ai été hier ma itin chez Gosselin

(son éditeur), écrit-il à M. de Beaumont le 1er avril 1835, lequel m'a reçu avec la figure la plus épanouie du monde en me disant : Ah ! çà , mais il parait que vous avez fait un chef-d'œuvre ! » Le succès de ce livre n'a fait que croître, et il pst aujourd'hui à sa quatorzième édition ; le nombre des jaloux ne fut pas peu considérable ; ils cherchant à exagé- rer l'aristocratie et la démocratie du brillant écrivain ; mais sa modestie, sa bonne foi et le bon sens de la foule firent justice de ces honteuses manœuvres, et, du premier bond, M de Tocqueville parvint, à cette vraie et solide renommée qui . d'ordinaire. se fait si chèrement acheter dans la république des lettres, et ce succès fut au moins aussi grand en Angleterre et aux Etats-Unis même. Peu de mois après, M. de Tocqueville épousa, de l'autre côté de la Manche, une jeune Anglaise, Mlle Mottley qu'il aimait depuis plusieurs années déjà. La même année vit ainsi s'accomplir pour lui deux grands évènemens : le succès de son premier livre , succès immense qui le précipita tout d'un coup dans la vie publique, et sou mariage, qui fixait à jamais le destiti de sa vie privée. Un peu plus tard, il écrivait à un ami : « Il n'y a pas de jour où je ne remercie le ciel d'avoir placé Marie dans mon chemin , et où je ne pense que si quelque chose peut donner le bonheur sur cette terre, c'est une semblable compagne.» Les honneurs académ ques échurent bientôt à l'historien de !a démocratie américaine : d'abord le grand prix de l'Académie, Française, puis un fauteuil à l'Académie des sciences morales et politiques; enfin, en 1841, la place hissée vacante, par la mort de M. de Cessac, à l'Académie Française.

D'autres occupations absorbèrent dès lors une partie de la vie de M. de Tocqueville devenu propriétaire de la terre de ce nom en Normandie, par la mort de son père, il eut à s'occuper sérieusement des intérêts de l'agriculture vers lesquels, du resie, l'entraînait naturellement son goût ; puis, il lui fallut accepter un rôle politique, car une individualité aussi honorable, aussi considérable que la sienne ne pouvait demeurer en dehors de l'existence du pays. Il accepta avec plaisir, car il était ambitieux, son biographe n'hésite pas à le reconnaître, non pas de cette vulgaire et rapace ambition qui cherche de vains honneurs et de l'argent, mais de cette mâle et pure ambition, comme dit M. de Beaumont, la première des vertus publiques dans les pays libres, qui, dans celui qui l'éprouve, se confond avec l'amour du pays et la passion de sa grandeur, qui aspire à gouverner l'Etat, mais au péril des luttes inséparables de la liberté, au milieu d'efforts sans

cesse renouvelés et de succès dûs à la seule supériorité du mérite et du talent ; grande et noble ambition qu'il faut honorer et non flétrir, qui seule donne au pouvoir son lustre et s adignité. et qui grandit ceux même qu'elle n'élève pas.

C'est en 1837 que M de Tocqueville se présenta à la députalion, et, pour assurer son indépendance aux yeux de ses électeurs, il refusa le concours officiel de l'administration et s'en expliqua avec M. le romte Mole d'une façon qui amena l'échange de lettres très curieuses et assez vives : il échoua cette première fois, mais deux ans après il était élu à une immense majorité par les électeurs de l'arrondissement de Valognes. Jusqu'en 1848, il siégea, sans interruption, à la chambre : profondément a t taché à la monarchie constitutionnelle, il rie cessa de combattre une politique qu'il croyait, dangereuse pour le pays, et l'avenir lui a suffisamment donné raison, sans que je veuille faire autrement qu'imiter M. Gustave de Beaumont, qui gatde, à ce propos, un silence commandé par de hautes convenances : « tout ce qui ressemblait, à une agression rétrospective contre ces hommes, dont quelques uns vivent encore, eût. été désavoué par Tocqueville et ne pourrait qu'affliger sa mémoire. » M. de Tocqueville se fit remarquer dans sa vie parlementaire, et il devait l'être : il y porta une attention toujours droite, une ambition constamment subordonnée au bien publie , une pensée profonde, une parole grave, souvent brillante et applaudie, toujours écoutée avec respect, un jugement et une raison supérieurs; mais, par dessus tout, il y fait preuve d'une loyauté qui ne se démentit jamais : dans un temps où nulle défaillance ne pouvait passer inaperçue, il n'eut jamais à essuyer la moindre attaque, à repousser le plus léger soupçon

Il possédait de grandes qualités,une véritable honnêteté qui le fit aller deux fois en Aigérie , ne voulant point parler de choses qu'il ne connût pas parfaitement ; une perspicacité rnervf illeuse qui devinait les voies à suivre, les écueils à évi ter: un grand art pour la connaissance des hommes et pour se les attacher, beaucoup de réserve et une grâce infinie à s'exprimer. Il ne fut pas surpris par la révolution de février, que quelques jours auparavant, — le 27 janvier — il annoncait à la Chambre au milieu de vives réclamations, mais il en fut profondément affecté ; il ne regrettait pas la dynastie tombée, mais le principe constitutionnel que sa chute entraînait. Il examina froidement la situation, et quand il accepta le mandat de représentant pour le département de la Manche, il vint à l'Assemblée avec la conviction que la république

était désormais !a seule chance de liberté laissée à la France, et alors naturell eme n', il reporta ses pensées et ses aspirations vers les souvenirs républicains qu'il avait pu rapporter des Etats-Unis. Après l'élection présidentielle cependant, il ne refusa pas de s'associer plus étroitement aux affairps de son puys , et il accepta même le portefeuilles des affaires étrangères dans le cabinet du 2 juin 1849, apprenant sa nomination pendant qu'il voyageait avec sa femme sur les bords du Rhin. La vie politique finit pour M. de Tocqueville avec le coup d'Etat, et il eut à passer quelques heures de prison à Vincennes. « Elle finit avec la liberté en France, » dit M. de Beaumont, et je ne puis me décider à laisser passer une parole aussi cruelle, aussi décourageante, mais qui, après tout, par son exagération même, perd de la portée qu'autrement elle aurait pu avoir.

Rendu à la vie privée , M. de Tocqueville après quelque temps de froissement bien naturel , prit l'attitude la plus digne et ne songea plus qu'à demander au travail le moyen d'employer utilement ses loisirs : c'est alors qu'il composa ce magnifique ouvrage intitulé : L'ancien régime et la Révolution, hommage solennel rendu à la vieille monarchie et où M. de Tocqueville, avec son talent d'historien et son élégance d'écrivain , démontre qu'on pouvait obtenir de Louis XVI toutes les réformes souhaitables, en évitant ces crimes odieux qui ont infligé à la révolution une sanglante célébrité et donné au mot révolutionnaire un sens terrible. Le succès dépassa les vœux des plus ardens amis ; il fut si grand, s'écrie M. de Beaumont, que si, même, quelque chose troublait Tocqueville dans ce succès , c'est qu'il fût aussi général; il lui semblait qu'il avait droit à quelque attaque des adversaires naturels de ses idées. »

La fatigue atteignit cependant M. de Tocqueville , miné déjà par les secousses que les événemens lui avaient imprimées : l'excès du travail agissait sur sa tête, siège de vives douleurs et sur sa poitrine, dont la faiblesse apparaissait chaque jour davantage: il lui eût fallu le soleil du midi, mais il consentit à peine à passer quelques mois à Sorrente, et plus sa vie semblait s'affaiblir, plus il aimait prolonger son séjour en Normandie, dont le climat le tuait : il céda à la fin et partit pour Cannes, mais il était trop tard , et il s'éteignit le 1 6 octobre 1859. M. de Beaumont raconte ces douloureux incidens avec un talent qui suffirait à le classer parmi les écri vains les plus fins et les plus élégans : c'est un ami dévoué et juste cependant et je ne puis mieux faire, je crois , que de

lui céder un moment la parole : « On a essayé de peindre l'écrivain, le publiciste , l'homme d'Etat ; niais qui peindra l'homme même, son cœur, sa grâce, la poésie de son âme et en même temps sa raison ; celle âme si tendre , cette raison si ferme, ce jugement si fin et si net ; cet esprit si profond et lucide, jamais commun, jamais excentrique , toujours original, toujours sensé, en un mol, lout ce qui faisait de lui une nalure d'élite et un homme à part ? Tocqueville n'avait pas seulement beaucoup d'esprit , il avait les divers genres d'esprit ; il était aussi spirituel dans sa conversation que dans ses livres ; il racontait aussi bien qu'il écrivait; il possédait un autre talent plus rare : c'était celui de savoir aussi bipn écouter que bien dire. Doué d'une activité infatigable et presque maladive , il excellait dans l'emploi de son temps. Il trouvait le temps de tout faire et n'omettait jam3is ni un devoir, un une convenance. On a dit plus haut qu'il avait beaucoup d'amis, il a connu un bonheur plus grand encore , celui de n'en perdre jamais un seul. Il eut aussi un autre bonheur : c'est de savoir si bien les aimer tous, que nul ne se plaignit jamais de la part qui lui était faite , tout en voyant celle des autres. Il était aussi ingénieux que sincère dans ses attache- mens, et jamais, peut-être , nul exemple ne prouva mieux que le sien combien l'espri t ajoute de charmes à la bonté. »

Je ne puis plus m'élendre sur les œuvres de M. de Tocqueville, sinon pour en dire quelques mots. M. Gustave de Beaumont nous donne des fragmens sur les voyages de son ami en Sicile, en Amérique, en Algérie, sur la suite qu'il se proposait de faire à l' Ancien Régime et la Révolution, sa correspondance avec MM. de Kergorlay et Stoffels , puis avec ses nombreux amis portion qui occupe tout un volume et qui est disposée par ordre chronologique. Je voudrais pouvoir faire passer so'.s les yeux de mes lecteurs quelques passages de ces lettres où M de Tocquille se révèle tout entier, où il montre la profondeur de son esprit, sa loyauté, sa bonté ; mais je n'ose prolonger davantage cette élude qui donnera, du moins je l'espère, l'envie de lire ces deux volumes, et je me contenterai de finir par cette pensée retrouvée eu milieu des papiers de M. de Tocqueville, qui le résume on ne peut mieux , et pourrait être, ce me semble, sa devise : « La vie n'est pas un plaisir, ni une douleur, mais une affaire grave dont nous sommes chargés et qu'il faut conduire et terminer à notre honneur. » Il justifia complètement cet admirable plan de conduite et couronna une grande vie par la fin la plus complèrement chrétienne : seulement son biographe reproche le

mot de conversion qui fut alors employé : « il n'a point eu à se convertir, parce qu'il n'y a jamais eu en lui la moindre trace d'irréligion. » J'aime cette déclaration et elle grandit encore à mes yeux M. de Tocqueville, car j'avoue trouver tristement incomplet l'homme, quelque grand qu'il soit, qui ne sait pas abaisser son orgueil devant les grands mystères de la religion. M. de Tocqueville avait ressenti des doutes cruels, mais sans jamais cesser d'être chrétien , sentiment qui faisait, d'ailleurs, étroitement partie de sa foi politique ; car il estimait qu'il n'y a point de liberté possible sans bonnes mœurs, ni de bonnes mœurs sans religion. « Le christianisme et la civilisation n'étaient à ses yeux qu'une seule et même chose. Il croyait fermement que ce qu'il y avait de plus désirable pour le bien des hommes , c'était de voir intimement unis la foi religieuse et l'amour de la liberté , et il n'apercevait jamais sans une profonde douleur l'une de ces deux choses séparée de l'autre. Ah! sans doute, si pour constater hautement son attac hement à cette religion sainte et son respect pour la règle qu'elle a établie, il eût eu quelque violence à se faire il n'eût pas hésité à se l'imposer, plutôt que de prêter par son exemple, des armes à ceux qui ne contestent le dogme que pour échapper à la morale ; mais en se jetant aux pieds d'un ministre de paix et de miséricorde , il ne fit que suivre l'élan de sa conscience , et un aveu plus étendu et plus minutieux de ses fautes que ne lui demanda pas la piété éclairée du prêtre, n'eût pas plus coûté à son orgueil que le repentir ne coûtait à son cœur. » Je n'ai pu résister au plaisir de citer ce passage qui honore également celui qui l'a écrit et celui qui en est l'objet.

XLIX.

31 Mars 1861.

Sixte-Quint et Henri IV, introduction du protestantisme en France, par E.-A. Segretain, ancien député, un vol. in-8". Paris, Gaume , 4 861 .— Chronique protestante de l'Angoumois, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles , par V. Bujeaud , 1 vol. in-8°. Paris et Angoulême, 1860.

M. Segretain est un catholique sincère et ardent, et qui met dans les études historiques auxquelles il s'est livré, toute cette sincérité et toute cette ardeur. Je ne le blâmerai certes

pas, car, précisément dans le temps où nous vivons on est heureux de lire quelques pages vraiment catholiques , qui, certainement , froisseront plus d'un lecteur , mais qui reposent aussi et prouvent qu'il y a encore quelques voix pour célébrer la vérité vraie. Pour M. Segretain , le catholicisme est le synonyme de la civilisation, ou, pour mieux dire, celleci ne peut subsister sans lui : du moment où le catholicisme s'obscurcit, la civilisation s'affaisse et la décadence est proche ; telle est, en quelques mots, la pensée développée dans les réflexions préliminaires : « L'unité de foi est la pierre angulaire de celle civilisation, et c'est le principe logique de tous les développement sociaux. Il faut que l'homme soit en sécurité du côte du ciel et des mystérieux problèmes surnaturels pour marcher avec suite et courte à la conquête de la terre livrée à son labeur. Une fois attachée à la vérité immuable, à la parole révélée de Dieu, et la gardant avec un soin jaloux , la société tout entière s'institue comme une chaîne immense de droits et de devoirs rivés les uns aux autres. Ces droits et ces devoirs trouvent leur garantie dans la perpétuité de la famille sanctifiée à sa source par le sacrement du mariage, dans la propriété sacrée en principe , et dans le droit d'association sous toutes les formes pour la protection des faibles et l'assurance des petits. »

La réforme a porté une rude atteinte à ce système en détruisant sur plus d'un point le vieil ordre social catholique. M. Segretain trouve que la société y a perdu beaucoup, et que c'est de ce moment que date la première période de l'affaissement de la vraie civilisation née du christianisme. C'est pour cela qu'il a entrepris d'élucider l'histoire de l'époque précise « où la lutte du catholicisme contre les sectes protestantes, en se terminant en France par la victoire de la Papauté, produit cependant, par la complicité de Henry IV et ses faveurs à ses anciens coreligionnaires , des conséquences telles, que la victoire pontificale a été sans fruit pour l'avenir, et qu'elle n'a pu empêcher la dislocation de la république chrétienne. » On saisit aisément la tendance de M. Segretain, et je n'hesite pas un moment à regretter l'exagération d'un bon sentiment, qui se traduit par une grande injustice à l'égard de Henry IV et une exaltation de la ligue que je ne saurais, je l'avoue , approuver. Avant de poursuivre cet article', je demanderai à résumer brièvement ma façon de penser à l'égard de cette grande manifestation catho. lique du seizième siècle. Je comprends à merveille le sentiment qui a guidé le premier partisan de la Sainte-Union ,

car je comprends el partage la pensée qui place la question religieuse au-dessus de toutes les questions humaines, mais je ne puis suivre les ligueurs devenus de simples factieux politiques, âpres à la curée, ainsi qu'on a pu en juger par la manière dont ils se sont franchement vendus , et qui n'ont pas hésité à appeler l'étranger, quand ils se sont trouvés impuissans à réussir seuls.

La ligue devait, à mes yeux, soutenir énergiquement la religion catholique et il faut reconnaître que c'est à cette immense manifestation qu'est due certainement la conversion du Béarnais , mais il faut aussi mettre de côté la partie politique de cette Ligue qui a tout simplement été la rébellion des Guise contre le roi et l'essai de la substitution de la famille lorraine à la vieille souche bourbonienne. En deux mots, j'aime le ligueur catholique, si je puis dira ainsi ; mais je n'aime pas le ligueur politique qui, si son intérêt avait été en jeu, aurait pu aussi bien être protestant que catholique ; je pense aussi comme un vertueux et savant prélat, Ponton de Thyard, évêque de Chalons-sur-Saône, qui ne voulut jamais adhérer à la Ligue et écrivait alors : « Vous voyez tous les forfaits exécrables qui font, gémir les gens de bien, et vous n'y apportez pas le moindre signe d'improbation : vous faites plus, vous y applaudissez, vous promettez aux plus grands crimes le3 récompenses célesle3; vous excitez à les commettre et vous placez dans le ciel d'infàmes brigands que vous lavez dans la rosée de votre miséricorde. Adorez, si cela vous convient, ces nouveaux saints; quant à moi, je reste du côté de saint Cyprien, de saint Cyrille et de saint Grégoire On voit des gens qui se posent en saints prédicateurs et qui ne savent que prêcher la guerre civile avec toutes ses horreurs, ordonner des processions pieds-nus et mettre l'Etat sens dessus dessous. »

Or, malgré son apparence le livre de M. Segrétain soutient très-évidemment mon opinion. On y remarque, en effet, une pensée dominante, à savoir que la Ligue n'a pas voulu détrôner le roi de France, mais soutenir énergiquement le catholicisme,et que son triomphe a été de forcer le Béarnais à embrasser la vraie religion et d'empêcher ainsi l'invasion du protestantisme qui , du trône se serait certainement répandue à travers tout le royaume. Tout le travail de l'auteur de Sixte-Quint et d'Henry IV est résumé par ces trois lignes et je serais tout disposé, s'il n'y avait que cela, à ne trouver que des applaudissemens. Mais je crois que M. Segrétain s'est laissé emporter par une conviction ardente pleine de bonne

foi, mais qui lui a fait voir trop en beau la conduite de tous les héros de la Ligue.

Personne assurément n'est plus opposé que moi aux idées et aux principes de la réforme; personne plus que moi ne trouve jusie le sévère — pas trop sévère — jugement porté par M. Segretain qui attribue avec raison à la réforme cet empoisonnement révolutionnaire qui énivre le peuple et a détourné la civilisation de sa voie pour la diriger vers des aspirations insensées, vers un progrès indéfini, vers une incrédulité terrible. La réformp, fondée par des moines apostats et voluptueux , par des hommes d'ambition, a d'abord marché chez nous avec le cachet du catholicisme : c'est un évêque qui introduisit ses docteurs à Meaux , c'est un évêque, qui, mitre en tète, la prônait en Béarn, et elle a jeté le masque le jour où elle s'est sentie assez forte pour être ellemême, pour révolutionner à elle seule , le jour où elle trouva une reine, Jeanne d'Albert, pour la constituer solennellement ft proscrire à son profit la religion romaine. Le mouvement avait été plus net de l'autre côté du Rhin et nombre de petits princes avaient imposé à leurs sujets celte foi qui n'en était pas une. François 1er et Henry Il commirent l'étrange inconséquence, en voulant comprimer, en France , l'élément réformiste, de s'allier au dehors avec les princes protestans. M Segrétain blâme, avec raison, celle politique qui eut pour résultat immédiat de développer le protestantisme chez nous, notamment dans la magistrature et parmi les hommes de lettres que séduisait et amusait Marot , le disciple de Calvin. Charles IX n'était pas capable de porter remède à cette déplorable situation qu'agravait encore la politique tortueuse de Catherine de Médicis, dont au moins M. Segrétain n'essaie pas la justification , comme certains historiens se sont divertis à le tenter. Seulement il me semble ne pas avoir très impartialement appréciée le massacre de la nuit du 24 août 1572. Cette terrible exécution était exigée , selon lui, par les criminelles, — ajoutons maladroites— , intrigues de la cour, la témérité des prétentions que sa conduite avait inspirées aux protestans, enfin par l'exaspération des catholiques pour les torrens de sang versés par leurs ennemis en mille endroits. M. Segrétain regrette cette sauvage exécution , car, dit-il, « un massacre ne se justifie jamais», il en rejette toute l'initiative sur ia cour, rappellant qu'au lendemain de la Saint-Barthélemi, notre ambassadeur en Angleterre disait à la reine Elisabelh que « le roi son maître y avait été forcé pour l'assurance de sa personne et de ses Etats » ; mais il

ajoute que « ce crime ne fut résolu que pour Paris et il ne croit nullement à un ordre général embrassant toute la France. »

L'auteur continue en ces termes :

« Pour tout esprit impartial , au rnilipu de ces violences permanentes, après un demi-siècle de guerres et de massacres, la Saint-Barthélémi n'est plus ce prodige d'horreur qu'on veut faire peser sur le catholicisme , comme le témoignage irréfutable de son intolérance barbare. C'est la contre-partie du 24 août 1569 à Navarreins , et le jour de représailles de tant d'autres jours fêtés de la même manière par les Huguenots. Elle reste l'accomplissement des desseins d'une politique perverse , mais d'une politi que qui trouva son point d'appui dans l'exaspération de tout un peuple , qu'on n'eut guère qu'à lâcher sur sa proie. tant il avait soif de venger sa religion,depuis si longtemps insultée,et ses frères massacrés.» Je ne puis admeltre ces conclusions : et d'abord si la SaintBarthélemi avait eu son point d'appui dans l'exaspération de tout un peuple, ce n 'est pas à Paris que ce drame terrible se serait déroulé ; car c'est à Paris que le peuple devait être le moins exaspéré tandis que dans les provinces les massacres se multipliaient et que les victimes ne se comptaient plus. Si la Saint Barthélémi avait été le résultat de l'exaspération nationale, elle eut éclaté dans tous le royaume. Ensuite , et j'éprouve un profond regret à le dire, mais l'impartialité l'exige, il ne faut pas se dissimuler que, massacre pour massacre, catholiques et protestans n'ont rien à s'envier les uns aux autres, et que les sectateurs de Luther et de Calvin pourraient malheureusement, eux aussi. publier des pages aussi lamentables, aussi repoussantes veux-je dire, que celles des Théâtres des cruautés hérétiques, que donne M. Segretain.

Je poursuis : la mort de Coligny avait privé les reformés français de leur véritable chef. Trois hommes alors se trouvent en présence , Henry III, incapable, impuissant, qui améne par ses défauts la formation de la Ligue ; Henry de Guise, passionné pour le maintien du catholicisme , mais qui derrière l'autel voyait luire aussi le sceptre et la couronne : M. Segretain l'avoue presque quand il reconnaît que « supposé qu'elle fût réelle , l'ambition du Balafré ne rêvait la couronne qu'après la mort du dernier Valois ; » enfin Henry de Navarre qui, toujours suivant notre auteur, ne revint au protestantisme que pour avoir une armée , trouva un médiocre écho dans l'opinion publique , quand il commença à faire valoir les droits éventuels que lui conférait sa naissance et rencon-

tra, au contraire, une opposition immense dans la Ligue «expression du sentiment français. »

Le double meurtre du roi de France et du duc de Guise vint précipiter les évèncmens et jeter violemment le roi de Navarre en présence d'un parti privé de son seul chef, dirigé désormais par d'ambitieux rivaux , tellement éperdu qu'il décerna la couronne à ce pauvre cardinal de Bourbon,à Charles X qui seul se prit au sérieux au milieu de cette ridicule comédie ; c'est alors que M Segretain fait paraître Sixte-Quint: il nous le montre très-désireux de maintenir la France à elle-même, de ramener à lui le Béarnais . et redoutant l'extension de la domination espagnole, qui aurait eu pour le Saint-Siège de sérieux dangers. Mais Henry IV avait bien compris de lui-même le nœud de la situation, et il ne devait pas tarder à manifester publiquement sa résolution d'abjurer le protestantisme; abjuration dont M. Segretain se plait à reconnaître et à prouver la bonne foi. Mais je serai encore une fois en désaccord avec lui sur les motifs qui ont décidé celte abjuration.

Je comprends d'abord difficilement ces deux passages ; je lis à la page 208: «Lorsque cinq ans de patiente bienveillance eurent éclairé les ruses souterraines d'Henry, lorsqu'il fut patent que ce prince ne se déciderait à renier l'hérésie que lorsque les circonstances mettraient le sceptre au prix de ce renipment, la papauté devait sortir de l'expectative et concourir, du bras aussi bien que du conseil, à prouver cette nécessité salutaire, d'où sortirait la régénération de la famille de Bourbon. » D'où je conclus qu'Henry IV se fit catholique pour être roi, sans conviction religieuse , et que ce sont les menaces du Pape qui l'ont amené à cette détermination Or, à la page 250, je lis au contraire : « La rapidité de sa décision n'a rien qui doive faire douter du sérieux de ses démarches , ni de la profondeur de sa conviction. Non seulement , depuis de nombreuses années, le Béarnais avait forcément réfléchi sur le fait de sa conversion et l'avait toujours annoncée comme probable , mais tout prouve que son retour au protestantisme n'avait été qu'un mensonge politique. C'est ce qui résulte, avec évidence , de ses constantes négociations avec Borne , de ses protestations de vouloir vivre et mourir en fils aîné de l'Eglise, enfin de son propre langage après son abjuration. » D'où je conclus de nouveau que c'est librement et par conviction qu'Henry IV se fit catholique , et qu'en agissant ainsi il obéit, non pas à une pression du SouverainPontife, mais à la seule pression de sa conscience. Laquelle de ces deux opinions dè3 lors faut-il adopter ?

Je m'arrêterai ici dans l'examen du livre de M. Segretaim Aussi tous les chapitres qui le terminent sont un long réquisitoire contre l'édit de Nantes « négation du vieux droit européen, » car il faudraittout un article pour étudier cette grave question. M. Segrelain a fait un livre, écrit, je l'ai déjà dit, avec bonne foi, avec talent aussi; mais qui repose.à mes yeux, sur une double erreur : d'une part, il veut donner au Pape une beaucoup trop grande part d'influence dans les évènemens qui ont amené la conversion du Béarnais, et par elle la pacification de la France après un demi-siècle de luttes terribles ; d'autre part, il attribue aux chefs de la Ligue un désintéressement malheureusement exagéré : la Ligue a eu , sans contestation possible , le grand honneur de manifester hautement le dévouement de la France au catholicisme, et je suis d'accord avec M. Segretain quand il constate que ce sentiment, ainsi révélé, n'a pas peu contribué à sauver noire pays d'une dynastie protestante, mais la sainte union s'est bientôt détournée de ses bras pour devenir une chose purement humaine, ouverte désormais à toutes les passions des hommes, etje n'admettrai jamais aucun examen à l'égard de ces chefs qui, impuissans par eux et leurs partisans, sont allés mendier à l'étranger un général et une armée dont les opérations ont été beaucoup moins brillantes que M. Segretain ne veut bien le dire contre Henry IV. A mon grand regret, il diminue singulièrement la gloire du Béarnais. On aura beau faire , Henry IV demeurera l'un de nos plus grands rois et le plus populaire, en même temps qu'un de ceux qui ont fait le plus de bien au pays.

Nous abordons un tout autre ordre d'idées en lisant la

Chronique protest ante de l'Angoumois, dont fauteur , M. Bujeaud, est. je crois, un ministre de la religion prétendue réformés. L'histoire provinciale du protestantisme est une question très-intéressante et qui depuis peu de temps est le sujet de travaux importans. Ces travaux n'ont pas seulement un intérêt historique, mais un intérêt actuel ; car il est fac le de découvrir à travers les luttes du XVIe siècle , l'origine de bien graves questions qui tourmentent notre époque, et, à ce propos, je cite avec plaisir une page du livre de M. Sogretain, laquelle me paraît singulièrement vraie : » On aperçoit avec évidence une société en décomposition, mais qui peut se flatter de voir les élémens nouveaux de sa recomposition future. La réforme s'est mise en travers d'une civilisation qui commence 3 être conr.ue malgré trois siècles de diffamation. Dès que ce prétendu cri de liberté a été poussé dans le monde ,

on a vu disparaître successivement toutes les institutions d'association économique, de liberté communale et de vie politique que le catholicisme avait enfantées comme le produit propre de son génie. Le paupérisme et le despotisme se sont étendus du même coup sur l'Europe. Les princes catholiques, pervertis par la contagion hérétique, et redoutan' les assauts souterrains qu'elle livrait aux assises mêmes de tous les trônes, ont rompu le faisceau qui les reliait au sein de l'Egiise. et inauguré l'ère des nationalités jalouses travaillant en-dehors de tout intérêteommun.

C'étaient, en effet,de singuliers personnages que ces chrétiens si fervens demandant des privilèges, des réformes, n'obéissant jamais, menaçant toujours et employant les plus singuliers moyens pour ramener la foi à la pureté évangélique ; sollicitant, eux aussi, l'intervention étrangère prêchant l'intolérance à leur profit exclusivement. Et puisque l'occasion s'en présente., je constaterai à mon tour deux points qui ne me paraissent pas suffisamment mis en lumière d'habitude. (D'abord , c'est que si le protestantisme n'avait pas eu au fond pour résultat de détruire le despotisme monarchique et le principe d'autorité, les rois ne se seraient pas montrés aussi ardens contre la réforme. Le protestantisme aux XVIe et XVIIe siècles n'était pas seulement une question religieuse, c'était surtout une question politique et sociaie, un antagonisme armé contre l'ordre de chose alors établi ; de là ces moyens violens, terribles, abominables mêmes, employés contre les réformés assimilés à de véritables rebelles. Le second point, c'est que c'est à ces moyens violens employés par l'autorité royale > impuissante pour éteindre l'incendie , que le protestantisme doit le prestige du martyre qui ne l'a pas peu servi : les masses sont toujours portées à éprouver une certaine sympathie pour ceux qui sont persécutés, quand même ces martyrs souffrent pour une cause coupable. Il suffit de feuilleter l'histoire pour s'en convaincre. M. Bujeaud a fait un livre intéressant, composé de documens rares ou inédits, relatif à l'Angoumois: il n'est pas écrit , on le devine au point de vue que j'adopterais ; mais je dois , pour être impartial, reconnaître 'que cet ouvrage est indispensable à tous ceux qui étudient la marche de la réforme dans nos provinces de l'Ouest. M. Bujeaud, d'ailleurs, ne paraît pas, dans son travail beaucoup plus protestant que catholique, seulement « amoureux de toutes les libertés , » il voit dans les luttes religieuses un des plus grands pas faits « vers les libertés politiques. »

La Chronique protestante de l'Angoumois , outre un résumé. facilement écrit, des guerres civiles , contient des détails précieux sur les églises réformées de la province , sur leurs pastfurs, sur les principaux promoteurs des idées nouvelles dans ces parages Il ne faut pas oublier que , dès 4532 , Calvin s'était réfugié dans l'Angoumois, et y avait semé luimême les germes de l'hérésie : vingt ans plus tard la réforme religieuse n'était plus qu'un prétexte de révoltes et d'émeutes ; mais M. Bujeaud a le grand tort de se laisser entraîner par son admiration pour ses coreligionnaires et par ses préventions : il peint les actes des catholiques sous les couleurs les plus sombras. Je crois qu'il aurait agi plus équitablement et fait plus exactement la part de chacun, s'il eût pris connaissances des actes des synodes et des assemblées protestantes.

Aujourd'hui, si quelques personnes, sous prétexte de réformer le protestantisme, - et il pourrait certes bien l'être au nom de Luther et de Calvin , — si sous prétexte de ramener les huguenots aux idées du XVIe siècle, ces pprsonnes venaient Drofaner leurs temples,saisir leurs biens ecclésiastiques et les convertir à coups de hallebardes ou des canons , l'écrivain le plus modéré ne manquerait pas de s'indigner contre un si singulier apostolat. Or, quelle fut la conduite des protestans à l'égard des catholiques en Alsace, en Béarn, en Champagne ? Flétrissons les conversions à main armée dans tous les partis ; mais flétrissons aussi la spoliation qui a donne naissance à la persécution et par dessus towt la révolution permanente qui est sortie de ces grandes luttes où l'on a mis en doute les principes sur lesquels seuls peut reposer la société !

L.

26 Avril 1861.

Œuvres et Mémoires du prince de Ligne, 5 vol. in-12, avec introduction, par M. Albert Lacroix. Bruxelles, Van- Meenen, 4860.

Le prince Charles de Ligne passe à bon droit pour l'un des hommes les plus spirituels du siècle le plus riche en illustrations de ce genre : penseur profond,causeur charmant, esprit enjoué, exquis écrivain, il a conquis de bonne heure une

re nommée qui croit encore à mesure que les années le séparent de nous; mais c'était aussi un homme éminemment sérieux, militaire savant, estimé, ai-je besoin d'ajouter, brave. Nous nous étions habitués à revendiquer le prince comme une de nos illustrations; aujourd'hui M. Albert Lacroix le réclame pour la Belgique, et nous aurions vraiment mauvaise grâce à vouloir discuter avec lui, en lui disant que le prince de Ligne, peut bien être belge de naissance, — quoique son acte de naissance ait été si bien perdu qu'il n'a jamais su le moment où il est venu au monde et qu'il ait, à cause de cela , perdu un procès,— il n'en est pas moins bien plus français, car c'est parmi nous qu'il vécut, c'est à la cour de Versailles qu'il se forma, qu'il régna ensuite par sa grâce et son esprit, Pt, assurément, c'est surtout de la France qu'il briguait l'admiration ; mais M. Lacroix a une pensée trop généreuse pour que nous lui contestions son héros : il veut publier une collection des œuvres des principaux écrivains belges des XVIIIe et XIX\* siècles, et il ne croit pas pouvoir mieux ouvrir sa galerie qu'en évoquant le nom du prince de Ligne : M Lacroix a le plus haut sentiment de sa nationalité et c'est un titre d'honneur à mes yeux, car ce sentiment qui, à lui seul, fait faire de grandes et nobles cho-es, devient trop rare et est trop honorable, pour qu'on ne soit pas heureux de le rencontrer.

M. Lacroix fait remarquer qu'à deux reprises la Belgique a vu deux de ses principaux gentilshommes se faire un nom dans les lettres : au XVIe siècle. Philippe de Marnix, seigneur de sainte Aldegonde ; au XVII Ie, Charles, prince de Ligne. Les deux époques sont profondément différentes, les deux hommes ne le sont pas moins; mais ils personnifient merveilleusement chacune d'elles. Tous deux d'abord se trouvent dansun milipu analogue ; ils viennent pourassister à la transformation du monde; ils se trouvent présents à l'extinction et à la naissance de deux sociétés ; mais l'un, suivant avec fidélité la ligne que lui prescrit sa devise : « Repos ailleurs,» se jette au plus fort des troubles de son époque , y prend le premier rang, combat pour l'indépendance de son pays, lutte sans trève , ni cesse, depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort ; le prince de Ligne, au contraire, assiste impassiblement au drame qui se déroule sous ses yeux, et auquel il ne tiendrait qu'à lui de prendre part.

Marnix consacra sa vie à sa seule patrie ; le prince de Ligne servit surtout la Russie et l'Autriche. Diplomates tous les deux, l'un le fut au profit de ses compatriotes, l'autre au pro-

fit des princes celui ci se plaisait au milieu des cours somptueuses qui furent l'ornement de XVIIIe siècle, celui-là aimait les assemblées bourgeoises, les austères synodes où il venait retremper son énergique volonté et sa foi. Marnix écrit pour le bien du peuple; philosophe, théologien, il stimule ceux qui l'entourent et met son esprit, sa verve, sa science au service des grandes idées auxquelles il a voué sa vie. Le prince a écrit pour lui, pour sou monde brillant, spirituel et léger : on le lisait sous les lambris dorés de Versailles, de Vienne , de Berlin ou de l'Ermitage : il trônait, le sourire aux lèvres, sur ce volcan qui grondait, imitant, dirigeant plutôt cette société qui vivait rieuse, insouciante, folle même, dépensant toute sa sève en bons mots : en traits d'esprit, en badinages charmans « En un mot, la Belgique compte, à deux âges différens, deux de ses enfans qui vivent dans la mémoire de tous; mais le premier, le plus ancien , estdéjà, au XVIe siècle, le précurseur de l'âge moderne, tandis que le second, venu deux siècles plus tard cependant, et à une heure où toutes les questions les plus sérieuses se débattaient, est, pour ainsi dire, le dernier représentant d'une ère qui Unit, d'une société qui se meurt. »

Le prince de Ligne, né vers 1740, a vécu quatre vingt ans et sa vie n'a été réellement qu'une longue fête , un long voyage à travers les cours et les champs de bataille de l'Europe. Il eut une rude enfance cepenilant : « Mon père ne m'aimait pas, je ne sais pourquoi, car nous ne nous connaissions pas. Ce n'était pas alors la mode d'être bon père ni bon ami.Ma mère avait grand'peur de lui. Elle accoucha de moi en grand vertugadin et elle mourut de même quelques semaines après, tant mon père aimait les cérémonies et l'air de dignité. Je recevais souvent de lui quelques marques d'attention en injures et pronostics que je serais un sujet détestable. Il m'avait chassé de chez lui ; il demeurait à la campagne , je revenais de la guerre et ne le vis que deux ou trois fois avant sa mort : elle fit sur moi un grand effet. On ne se rappelle alors que les bonnes et nobles choses. Il avait une grande élévation et était aussi fier en dedans qu'en dehors Il se croyait un Louis XIV, et il en était presque un en jardins et en magnificence , qu'il remplaçât quelquefois par de petites avarices comiques. Ainsi, lui qui dépensait des millions pour créér Belœil, où il donnait des fêtes superbes et tenait l'état d'un roi, grondait ses gpns quand ils présentaient un verre de vin au curé ou au capucin qui venait prêcher le carême. Il disait bien haut « La bière suffit pour ces gens là ! » C'était bizarrerie, car il avait

réellement de la noblesse dans sts manières et dans ses actions. Il ava t été d'une bravoure distinguée dans la guerre de Succession, et à la bataille et au siège de Belgrade. Colonel, très jeune , obligé à capituler dans la citadelle d'Anvers, il dit au commandant : « Au moins l'ennemi n'aura pas nos « drapeaux ! » et il les emporta sur ses épaules et les cacha dans ses fourgons.»

Le prince fut donc élevé selon l'habitude des grandes familles de l'époque, en dehors de cette vie intime et intérieure qui a de si puissaus effets cependant, de si précieux surtout: confié à divers précepteurs, il devint promptement ce qu'il devait être, un charmant sceptique doublé d'épicurien ; il sava t un peu de tout, quoique très superficiellement ; mais la grâce suppléait à la profondeur et l'esprit à l'élan. Il débuta au service d'Autriche, y gagna tous ses grades sur les champs de bataille, et fit avec un rare éclat la rude guprre de sept ans. C'est couvert de ces glorieux lauriers qu'il arriva ensuite a Paris, chargé d'une mission par l'impératrice MarieThérèse : il fut accueilli comme un héros, caressé, adulé , gâté, et devint promptement l'ornement nécessaire de toutes les fêtes, de toutes les joies de la cour; on en lit la preuve dans ses Mémoires , fragmens reliés entr'eux sans aucune suite et où le prince parle évidemment avec beaucoup de naturel et de franchise. Les plus charmantes heures qu'i! passa dans sa vie furent sans contredit celles qui s'écoulèrent pour lui à la cour de France, les joyeuses et élégantes nuits de Versailles et de Trianon, les folles journées dont le prince était toujours le héros , conversations , soupers , parties de plaisirs de toutes sortes, spectacles, bals, chasses ; les fêtes se succédaient sans cesse et toujours sous sa direction ; il était le promoteur de tout ce qui égayait la cour ; autour de lui la joie la gaieté, l'esprit Le prince de Ligne était prodigue de bons mots . d'aimables impertinences que la meilleure des reines lui pardonnait volontiers en faveur de son esprit et de son amabilité ; il avait, en effet, à côté de ces dehors brillans et légers des qualités puis solides , quoique moins connues; il aimait à obliger, sans faire jamais valoir ses services ; il aimait faire du bien et à prêter son appui à ceux qui en avaient besoin. « En 1780, raconte-t-il, je pars, je ne sais plus quel jour du mois de mai et de juin , pour Vienne, Prague, Dresde, Berlin, Pétersbourg, Varsovie, Cracovie, où j'avais affaire ; Mongylanq, qui m'appartient presque , Léopol et Brünn , ou j'étais amoureux. J'allais oublier de dire que c'est de Paris et de la rue de Bourbon , de chez

la duchesse de Polignac, qui venait d'accoucher, et chez qui j'avais dîné avec la reine. Je leur promis d'y retourner à la même heure, six mois après, et j'ordonnai mon carrosse de remise et mon laquais de louage en conséquence. Je les trouvai à la même place, et je lins parfaitement parole, quoi qu'il y eût bien des événemens depuis ce temps-là, entr'autres la mort de l'impératrice-reine. » Le prince de Ligne peut passer, à juste litre , comme le type de l'étourdi, de l'indifférent le plus complet, envers lequel la fortune aveugle prodigue sps dons et qui gagne presque à chaque occasion qu'il laisse échapper, à chaque folie à laquelle il cède. Ce qui aurait suffi pour briser vingt carrières, passe presqu'inaperçu pour lui, quand même, au contraire, cela ne le sert pas. M. le prince de Ligne veut rire, s'amuser et briller, le resta lui importe peu : il aime les honneurs, la grandeur, mais il lui semble bien plus charmant encore de pouvoir écrire dans ses Mémoires : « Je crois encore rêver, quand, dans le fond d'unvoiture à six places , qui est un vrai char de triomphateurs orné de chiffres en pierres brillantes , je, me trouve assis entre deux personnes sur les épaules desquelles la chaleur m'assoupit souvent, et que j'entends dire , en me réveillant, à l'un de mes camarades de voyage : J'ai trente millions de sujets, à ce qu'on dit , en ne comptant que les mâles. — Et moi vingt deux , répond l'autre en comptant tout. — Il me faut, ajoute l'une , au moins une armée de six cent mille hommes depuis le Kamtschalka jusqu'à Riga. Avec la moitié, répond l'autre , j'ai juste ce qu'il me faut. » Le prince aimait les lettres autant que le beau inonde de Versailles , de Berlin ou de Pétersbourg , et il était recherché et fêté également dans les salons lettrés qui s'ouvraient tous devant lui. Il écrivait d'une façon,charmante toujours, profonde quelquefois, et ses œuvres méritent les plus sérieux éloges. C'est à la fin de sa vie qu'il rassembla à peu près tout ce qu'il avait écrit , et qu'il en composa lui-même la collection, publiée sous le titre de Mélanges militaires, littéraires et senti mentair es, comprenant trente-quatre volumes : il y a là un peu de tout, mais tout vaut la peine d'être lu, et on peut, avec l'écrivain grand seigneur, passer des heures non moins charmantes que celles qu'il savait si bien dépenser à son profit.

Nous n'avons pas encore parlé des amours du prince la liste en serait longue, et il a eu le bon goût de ne pas nous laisser les élémens d'un aussi scandaleux bilan , comme cela est malheureusement trop souvent arrivé à des rédacteurs de Mémoires. Peu de vies, du reste, furent plus complètement,

plus absolument remplies : le prince voyageait avec une excessive rapidité, et il parcourait les plus longues distances aussi facilement qu'on pourrait le faire aujourd'hui que l'es voies ferrées ont presque supprimé la fatigue et la perte de temps. On le voit à Paris, chevalier soumis de la belle reine Marie-Antoinette, à Belœil ou à Baudour ses deux splendides châteaux, déployant un luxe royal ; à Bruxelles , faisant une cour sérieuse à Mlle de Marra y, plus sérieux qu'on n'aurait pu s'y attendre d'un caractère aussi léger ; à Pétersbourg, où 1 appelait la politique et où Catherine le choisit1 pour l'un de ses favoris; voici le portrait qu'il nous trace de Catherine-le-Grand : « C'est un mélange d âme et de bon sens, d'élévation et d'énergie. Ce sont là les quatre colonnes qui soutiennent le grand colosse qu'elle gouverne. Elle n'a pas la conception facile ; il ne faut jamais lui fa ire une plaisanterie bien fine , elle l'entend souvent à rebours ; il faut qu'elle soit simple comme elle est ou comme elle se fait : Sa Majesté est un peu susceptible ; si on a effarouché une fois son amour-propre d'impératrice , soit du côté de la guerre ou des finances , ou même de son climat, elle n'e-t plus à son aise ; loin de se vencer, même d'une offense réelle, elle diminue seulement sa familiarité, et l'on a de la peine à y rentrer. Elle a une bonhomip si extraordinaire , qu'après un long travail, qu'on a cru être un traité d'alliance ou de partage de l'Europe et de l'Asie, il se trouve que c'est pour les affaires d'un de ses amis qu'elle veut engager, par exemple , à ne plus faire de dettes. On peut dire d'elle aussi qu'elle a tous les goûts sans avoir de goût. »

C'est avec l'Impératrice que le prince de Ligne fait son grand voyage jusques au fond de la Crimée , c'est pour elle qu'il combat à Oczakow et sous les murs de Belgrade; puis il commande en chef la guerre contre la Turquie, et nous le: voyons à l'œuvre dans ses Lettres. Ensuite nous assistons à sa disgrâce, disgrâce de la part de son propre souverain, qui, voulut découvrir dans le prince un révolutionnaire. Le prince prit très-tranquillement son malheur; il était doué d'une merveilleuse philosophie. « J'ai le bon esprit, dit-il quelque part,de saisir avidement et de me dessaisir tranquillement de tout ce que la jouissance me promet d'heureux, ce qui fait, qu'il ne m'en coûte pas d'en être aussitôt privé. »

Jeté en dehors du centre où il devait agir, le prince de Ligne demanda aux lettres les moyens de charmer ses loisirs, et depuis cette époque il ne cessa pas de travailler à la seule chose à laquelle il ait réellement tenu.Obtenir de son esprit,

tout à la fois léger et profond.des produits qui lui survivent. Il s'installa auprès de Vienne, à Leopoldberg, et y passa pai- siblement les périodes agitées de la révolution française et de l'empire. Tout le monde venait lui faire sa cour, et sa demeure fut toujours respectée par la guerre. Il restait toujours le même, fastueux quoiqu'appauvri, gai , spirituel. ie vrai représentant de l'ancienne société et il mourut en laissant un dernier bon mot. La réunion du congrès de Vienne avait ravivé tous ses souvenirs et lui redonnait comme un regain de jeunesse; il fut fêté comme uu souverain lui-même et traita royalement tout ce monde diplomatique : « Le congrès danse, dit-il peu de jours avant de quitter la vie, mais il ne marche pas ; je veux lui donner un spectacle tout neuf : l'enterrement d'un maréchal. » Il tînt parole , et s'éteignit avant la fin de la semaine, en léguant à son régiment ses œuvres posthumes.

« Glorieux mort ! s'écrie M Lacroix. 11 eut toutes les renommées, depuis celle de l'épée jusqu'à celle de la plumer depuis celle du diplomate jusqu'à ce le du plus fin et du plus aimable causeur. La fortune et la naissance le favorisèrent autant que la nature elle-même. Il goûta de toutes les joies de ce monde, il s'enivra aux coupes séduisantes de l'amour. Il fit le bien par bonté de cœur; l'admiration et l'amitié de ses contemporains ne lui manquèrent point de son vivant même. Maintenant la gloire l'a adopté et consacré. Que pouvait-il envier de plus? »

J'approuve fort la pensée qui a déterminé M. Lacroix à publier une nouvelle édition des œuvres du prince de Ligne ; ces œuvres sont aussi variées que piquantes. Tous les sujets s'y croisent, tous les tons y alternent ; on y trouve de tout et toujours bien écrit, justement pensé, spirituellement dit. Je reprocherai seulement à M. Lacroix de s'être trop effacé et de n'avoir pas complété son édition par des notes sobres mais suffisantes, qui en auraient'nécessairement fait un monument définitif. Les lettres surtout réclamaient ce travail ; car on aime à savoir de qui on entend parler sans avoir toujours besoin de recourir à un dictionnaire historique.

LI.

3-4 Ju'n 1861.

Les Césars, par le comte Franz de Champagny, 3 vol. in-12.

Paris, A Bray.— Tacite et son siècle, par M. du Bois-Guchan , 2 vol. in-8°. Paris Didier. — Mémoires d'un bibliophile. — Histoire du Café de Paris. — Histoire d'un maître inconnu.

M. le comte Franz de Champagny , que nos lecteurs connaissent déjà par son beau livre de Rome et la Judée (1) , s'est proposé, dans ce nouvel ouvrage, d'étudier toute la période ppndant laquelle régna la famille des Césars; il commence par tracer le tableau de la société romaine à la fin de la république; un second tableau de cette même société et de ses mœurs durant l'époque impériale complète la peinture de ce siècle qui commence avec Jules César et finit avec Néron. M. da Champagny a cédé à un mouvement de curiosité naturelle qui l'a porté à parcourir dans tous ses détails une période justement intéressante, et qui présente d'émouvantes similitudes avec le temps où nous vivons. Mais ce qui donne à son livre une valeur toute particulière (à mes yeux du moins) c'est la bauteur historique à laquelle M. de Champagny se place, sa grandeur de vue, sa netteté de doctrine qui ne lui permet même pas d'hésiter entre Bossuet et Vico, les représentans des deux grands systèmes historiques contemporains. « Bossuet a cherché dans les événemens leur but et leur fin; il les montre tous conduits par la Providence vers l'éternel objet de ses desseins ; il assigne au monde la grande fin de son être , et il le fait voir mené vers cette fin par une pensée qui sait y faire tout concourir. D'un autre côté, Vico le premier , je crois , chercha , non sans génie et sans hardiesse , si quelque loi constante , nécessaire , mathémati. que, réglait la marche des choses ; si le retour de certaines

(1) Voir la Gazette du 4-5 octobre 1858, page 382 de mon volume : Les livres nouveaux.

phases , en différens temps et en pays différens , n'était pas obligé et prévu comme la révolution des astres ; il voulut découvrir la règle qui gouverne la vie des peuples. Il cherchait la loi de l'histoire; Bossuet en avait découvert le but. » Vico considérait la nation comme un être multiple , et suivait ou croyait suivre les phases de sa vie ; Bossuet ne voyait que le doigt de Dieu menacer les peuples à son gré et les manier comme de serviles instrumens de ses volontés ; tous deux recherchaient la doctrine suprême de l'histoire ; tous deux étudiaient cette grande question de deux points diversement extrêmes : l'un voyait l'homme toujours, et cherchait dans sa volonté et son pouvoir les effets et leurs causes; l'autre ne se départissait pas de l'idée divine. M. de Champagny a suivi la doctrine de Bossuet, et je l'en félicite sincèrement.

Je m'arrêterai encore à une remarque très curieuse que M. de Champagny fait à ce propos : il ne désapprouve pas Vico pour ce qui concerne l'histoire du peuple avant le christianisme : à ce moment en effet la vie des peuples est régulièrement accidentée , également mouvementée et présente tous les caractères de la vie humaine: son enfance , sa maturité , sa vieillesse et son extinction ; mais à partir de l'avènement du christianisme, rien de pareil ne se produit plus : les peuples chrétiens vivent à travers les siècles, et si parfois ils ont des éclipses , des momens d'affaissement, ils se relèvent bientôt, plus grands, plus forts, plus puissans, après le bouleversement où ils se sont retrempés, Il semble que les peuples chrétiens soient immortels. » Et c'est là la grande consolation qu'il nous faut sans cesse rappeler, nous qui vivons dans un temps de révolutions , de secousses , d'épreuves. disons le mot.

C'est aussi une singulière époque que celle des derniers temps de la république romaine : les soixante-et-dix ans qui s'écoulèrent depuis les guerres de Sylla et de Marius jusqu'à la bataille d'Actium (88-31 avant J.-C.), furent une longue guerre civile, qui tantôt entraînait les armées sur les champs de bataille et tantôt faisait bouillonner le peuple sur le Forum :« Quand les légions,qui souvent pressaient leur général de les mener au pillage de Rome, ne s'avançaient pis vers le Capitole, poussant devant elle l'Italie éperdue, alors des milliers d'hommes, libres, affranchis, esclaves, gladiateurs , délibéraient au pied du Capitole , le bâ:on ou l'épée à la main : c'était là l'état du pays.» Le tableau que M de Champagny trace de cette période si courte et si terriblement remplie , est

esquissé à traits larges et véritablement magnifiques , dignes de ces grands événemens qui bouleversaient le monde sans profiter à personne, sinon aux amis du désordre. L'oubli des lois divines ou humaines aboutit à une insurrection permanente, gigantesque, insatiable : la foule des mécontens, des vagabonds, des proscrits est prête à répondre à l'appel du premier Catilina qui leur criera aux armes! les Scythes se soulèvent au nom de Mithndate ; les pirates asiatiques couvrent de leurs barques la Méditerranée ; les partisans de Marius révolutionnent l'Espagne ; Sertorius veut créer une Rome nouvelle ; la Gaule se soulève en masse et provoque une guerre dans laquelle périssent , dit Pline d'après les calculs de César, douz e cent mille combattans : les pâtres de Sicile entreprennent une Jacquerie , — qu'on me pardonne cet anachronisme, —qui coûta encore la vie à un million d'hommes. Les Gladiateurs prétendent aussi s'amuser pour leur propre compte, au lieu de se tuer pour le divertissement d'autrui, et Spartaeus fait trembler Rome. Et cependant malgré ces luttes terribles, l'empire tend à grandir : César s'empare des Gaules après une effroy3ble résistance , Mithridate est vaincu ; Sertorius battu donne l'Espagne à Rome ; la république mourante s'enrichit des dépouilles de ceux qui expirent avant elle, et lui laissent préparer, sans le vouloir pour ainsi dire, un magnifique empire. Il y a plus : la civilisation ne périt pas. Ce monde qui se déchire est plein de lumières. Ce ne sont pas des barbares qui font ainsi égorger leurs ennemis au Forum ; ce sont des hommes élégans, des littérateurs qui ont fait leurs études à Athènes , qui parlent grec comme Socrate, qui se battent pour Zénon et pour Epicure, autant pour la République que pour l'Empire , des artistes qui ne pillent les provinces qu'afin d'enrichir leur galerie et tuent des hommes pour avoir un Praxitèle. César est orateur, grammairien et poète, Lucullus, le premier helléniste de son temps ; Verrès est un Winckelmann ; pendant un an ou deux de retraite, que lui donne la royauté de César, Ciceron traduit toute la philosophie grecque ; l'épicuréïme ne domine à Rome que sous le manteau de poésie dont l'habilla Lucrèce. »

Quel saisissant contraste ! En même temps que la révolution arrivait aux derniers excès, que le gouvernement n'existait plus nulle part et que Rome était envahie à ce point qu'on pouvait réellement y chercher quels étaient les Romains, à ce point que Scipion Emilien, s'adressant à la multitude dont les murmures l'arrêtaient , put s'écrier sans

craindre de démenti : « Silence , faux fils de l'Italie; » car tous ces citoyens maîtres du monde étaient, pour la plus immense majorité, des Grecs, des Espagnols, des Africains, des Syriens , des fils d'esclaves ou de prisonniers dont les pères, les grands-pères, au moins, étaient venus en Italie les fers aux jambes, les pieds marqués de craie, les cicatrices du fouet sur les épaules, avant qu'une pirouette et un soufflet devant le prêteur leur conférassent ce droit de cité qui leur assignait le premier rang sur terre. En même temps que la révolution marchait ainsi, la civilisation de son côté arrivait à son apogé3, et il faut remercier M. de Champagny de nous avoir si élégamment et si exactement renseigné sur la vie du riche romain. Je voudrais pouvoir faire passer toutes ces pages remarquables et si instructives sous les yeux de mes lecteurs ; mais, obligé de me resserrer dans des limites assez étroites , je vais essayer de résumer plus brièvement encore ce que l'historien des Césars nous apprend à cet égard. Comme lui je dirai que c'était, au point de vue purement humain , une belle vie que celle du Romain riche. Le matin, tandis qu'il se reposait pompeusement encore, quoique le soleil fût déjà assez haut au-dessus de l'horizon, la foule des amis, des cliens, des parasites, des salutateurs, remplissait le vestibule; quand il était levé, habillé. parfumé, revêtu de sa toge , il les recevait, se faisait rendre compte des nouvelles du jour, terminait, séance tenante, quelques affaires , puis il descendait au Forum, à pied au milieu de cette troupe dévouée, ou. porté sur les épaules des esclaves,dans quelque somptueuse litière. C'est là qu'il s'occupait des questions importantes , entrant à la Bourse ou au Tribunal, s'adressant au prêteur, consultant le scribe, empruntant au banquier, achetant ici. revendant là. A la sixième heure (environ midi), le bruit cessait et la sieste commençait : les affaires sérieuses étaient définitivement terminées ; le mouvementcommençait à renaître à deux heures: la foule s'assemblait au Champ-de-Mars ; la jeunesse venait s'y livrer à tous les exercices du corps , jouant à la paume, lançant le javelot, courant, luttant, nageant dans le Tibre, tandis que les vieillards, assis, regardaient et causaient en exposant leurs membres fatigués à l'action vivifiante des rayons solaires,et que les femmes se promenaient sous les portiques. Bientôt après. vers trois heures , la cloche annonçait l'ouverture des thermes : tous couraient au bain , le grand délassement du Romain, et où le pauvre comme le riche allaient chercher remède et plaisir. Enfin , nous raconte M de Champagny, on cause, on rit, on joue , on danse même ; là

Fe chanteur s'exerce, l'orateur déclame , le lutteur éprouve ses forces. Les thermes sont le gymnase, la tribune , le salon de celte Rome sensuelle et délicate, le bureau d'esprit, comme on aurait dit au dix-septième siècle, où le poète qui veut lire ses vers trouve à coup sûr de complaisans auditeurs, —J'habite au-dessus du bain lisons nous dans une des épîires de Senèque ; imaginez tous les sons qui ppuvent nous faire maudire nos oreilles ; ces lutteurs qui s'exercent avec d'es cestes de1 plomb, leurs gémissemens quand ils se portent des coups, le sifflet de leur poitrine quand ils se reposent; le masseur qui frappe de sa main , tantôt creuse, tantôt à plat, l'épaule des baigneurs. Si par là-dessus viennent les joueurs de paume qui se mettent à compter leurs coups, tout est perdu. Puis ajoutez celui qui a le vin bavard, le voleur saisi en flagrant délit, le chanteur qui trouve sa voix belle dans le bain , puis ceux qui se jettent d'un bond dans la piscine , puis l'épilateur avec son eri aigre et perçant, si toutefois à force d'épiler le patient, il ne le tait pas crier à sa place, puis le pâtissier, puis le charretier, puis le confiseur, puis le cabaratier, chacun avec son cri diversement modulé.»

C'est au bain qu'on recrutait des convives pour le souper, seul repas sérieux des Romains : six ou sept convives — jamais plus que les Muses, dit le proverbe, jamais moins que les Grâces — entouraient la table, couchés sur des lits somptueux, entourés et servis par de jeunes et beaux esclaves qui avaient l'ordre de prévenir jusqu'aux plus imperceptibles désirs des hôtes, récréés par des danses, des chants, des farces de bateleurs, des dissertations de philosophes à gages. « Vivre, jouir, chasser de la vie, autant qu'il se peut, tout ce qui est peine, souei, travail, devoir, telle etait la passion dominante de la société antique. « Et, en effet, nous venons de voir comment s'écoulait la journée d'un riche romain : sa vie n'était pas plus remplie que sa journée, et il renvoyait aux esclaves tout ce qui pouvait lui causer une préoccupation. Comme un échelon très-faible séparait, nous l'avons vu, l'esclave du citoyen romain, celui-là s'empressait à se plier à tous les caprices du maître pour obtenir le bienheureux soufflet qui devait lui permettre de prendre place, à son tour.parmi les rois de la terre. Les esclaves fournissaient des sujets pour tous les emplois : secrétaires , médecins, philosophes, chroniqueurs, grammairiens, chanteurs, négociateurs, intendans. on trouvait chez eux des hommes pour répondre à tous les besoins, et, à ce propos, je laisserai encore une fois parler Sénèque : « Calvinius Sabinus avait et la

richesse et les sentimens d'un affranchi. Je ne vis jamais homme plus sottement heoreux. Sa mémoire était si courte qu'il oubliait jusqu'aux noms d'Achille et d'Ulysse. Jamais vieux nomenclateur, qui invente les noms au lieu de les répéter, ne salua les gens du peuple à tort et à travers comme il saluait les Grecs et les Troyens. Cependant, comme il voulait passer pour érudit, voici de quoi il s'avisa. Il acheta 100,000 sesterces (25.000 fr.) la pièce, onze esclaves, dont l'un savait tout Homère, l'autre tout Hésiode, puis un pour chacun des neuf lyriques : j'ai tort de dire qu'il les acheta, je devrais dire qu'il les commanda. Il les tenait au pied de son lit, pendant le repas, prêts à lui souffler des citations que souvent il entendait mal et dont il coupait les vers à l'hémistiche. Mais peu importe : il croyait posséder toute la science que l'on possédait chez lui. Aussi, un jour, certain plaisant l'engageait-il à s'exercer à la lutte. — Comment puis-je? Je n'ai pas le souffle. — Au contraire, vois combien de vigoureux athlètes tu comptes parmi tes esclaves ! » C'est l'abandon des affaires sérieuses aux esclaves qui, seul, peut expliquer l'excessif travail auquel quelques grands écrivains romains paraissent s'être livrés par un effort quasi surhumain; c'est en s'adressant à d'intelligens secrétaires que Ciceron eut sa carrière si diversement accidentée, que Pline l'ancien, enlevé dans la force de l'âge, que Pline le jeune et Tacite, fonctionnaires publics, que Sénèque, singulièrement absorbé aussi par la politique , ont pu nous laisser une quantité si prodigieuse d'écrits sur cent sujets différens. N'avons-nous pas d'ailleurs de nos jours, quoique l'esclavage de droit n'existe plus chez nous,des exemples analogues, et ne pourrions-nous pas nommer à Paris, cette Rome païenne moderne, des auteurs dont les livres se comptent par centaines et qui, souvent, n'y ont pas eux-mêmes tracé un nombre pareil de lignes?

A Rome la grande affaire était de jouir de la vie et on se déchargeait sur les esclaves de tout ce qui aurait pu s'y opposer. Mais aussi comme les grands Romains comprenaient le luxe et la grandeur ! comme leurs monumens, leurs théâtres leurs cirques étaient différents des nôtres, pour lesquels on marchande l'emplacement et où le comfort est inconnu ! comme le Romain tout à ses plaisirs et aux douceurs de la vie est différent de nous qui nous agitons sans cesse, ne dédaignons aucun trafic et nous donnons tant de peine, souvent pour le plus minime profit! comme il rirait de nous en méditant cette parole de Senèque : « Rien n'est grand que ce qui est calme, » et en nous appliquant ces vers de Phèdre

où sont peints les Ardelions « qui ont une telle hâte de vivre et vivent sans but, qui agissent beaucoup et ne font rien, qui s'essoufflent gratuitement, et, tout en s'agitant demeurent oisifs. » Mais là aussi doit s'arrêter la somme des éloges à donner à la cité antique, et là commence celle qui est due à la cité moderne, à la cité chrétienne, dont les habitans, s'ils méritent le surnom d'Ardelions aux yeux des anciens, s'ils songent moins à la jouissance privée , comme dit M. de Champagny, s'occupent activement du bien-être des malheureux et savent élever, au lieu de théâtres splendides, de cirques immenses, de vastes naumarchies , des hôpitaux, non moins splendides, non moins immenses, non moins vastes, genre de monumens inconnus à l'antiquité et dont on chercherait vainement des traces à Pompeï. C'est là l'indice de la supériorité de la société moderne , chrétienne, veux-je dire, dont la vie, quoiqu'on fasse, est une vie de devoirs au lieu d'être une vie de plaisirs. « Dans cette impossibilité de tout réduire aux joies égoïstes et corporelles, est toute entière la grandeur et la supériorité des peuples modernes. Ce principe mis à part, nous ne sommes auprès des païens que de pauvres écoliers : nous n'entendrons jamais le bien vivre comme ils l'entendaient. En vain nous le proposonsnous comme l'unique but digne de nos efforts ; en vain nous imposons-nous, pour l'atteindre, une activité chagrine qui , au lieu d'être l'instrument de no're félicité, en est le fléau : nous restons toujours,en fait de bien-être sensuel, inférieurs à ceux à qui leur âme n'indiquait pas d'autre devoir, à qui la société n'imposait pas d'autre loi. Malgré nous, notre grandeur (si nous la conservons) sera toute morale ; notre beauté sera comme celle de l'épouse, une « beauté qui vient du dedans, » non celle qui frappe les yeux, mais celle qui se revèle au cœur. Dieu ne nous laissera pas descendre du trône où son Christ nous a placés. »

Il est difficile de lire un livre plus agréable , pius savant, plus excellemment pensé et écrit que le livre consacré par M. le comte de Champagny à l'époque des Césars. Je ne prétends pas en avoir donné une idée ici, j'ai voulu seulement préciser l'appréciation de l'auteur sur la société romaine de la décadence, et j'espère ensuite avoir donné à tous l'envie de le lire ; dans ce cas j'aurai pleinement atteint mon but. Je me contenterai ensuite d'indiquer le travail de M. du Bois-Guchan : Tacite et son siècle. C'est un complément naturel aux Césars de M de Champagny, un ouvrage d'une profonde érudition et qui renferme aussi les plus curieux détails sur cette

époque. M. du Bois-Guchan étudie le siècle de Tacite au double point de vue politique eL littéraire, puis le rôle joué par le grand historien qui fut aussi bien un écrivain hors ligne qu'un fonctionnaire éminent et il termine, comme M. le comte de Champagny, par un parallèle entre la civilisation antique et la civilisation moderne , fn démontrant la supériorité du christianisme et la nécessité de proclamer bien haut et de soutenir effectivement cette supériorité. Quant à l'esp'it de l'ouvrage au point de vue antique, il est favorable aux Césars ; ce passage le résume d'ailleurs assez exactement :« Tacite fut en contact avec le milieu politique, le milieu social, le milieu littéraire de son époque. Avant de chercher à déterminer ce qu'il reçut de son siècle et ce qu'il lui donna, je voudrais apprécier ce siècle , c'est-à-dire l'ère des premiers Césars jusqu'à Trajan. Je ne crois pas que tout soit dit sur ces temps, sur lesquels on a tant écrit ; il me semble surtout quelles préventions dont ils sont l'objet sont trop accréditées : l'ère des Césars est très connue ; mais n'est-elle pas un peu méconnue? Si je me suis isolé à mon grand regret, des maîtres contemporains de la matière , c'est pour être plus libre de mes jugemens personnels. Il est difficile d'êire neuf, mais je voudrais être juste, ou plutôt vrai, sur ce qu'on nomme les Romains de la décadence , sur les Césars même , qui en semblent la principale souillure.»

Les Mémoires d'un Bibliophile forment un excellent recueil sur tout ce qui tient aux livres , à leuis amateurs et à leur histoire ; mais quel sujet charmant, aussi , quelle inépuisable mine de découvertes , de jouissances , de délassement, de bonheur, sans cesse renouvelés! On a bien souvent dit que les livres sont des amis ; on l'a tant dit même que cette phrase est presque devenue une banalité , et cependant rien nJest plus vrai. Une bibliothèque devient comme une réunion de famille à laquelle on peut demander des conseils, des consolations et des distractions; on s'y reproduit, en quelque sorte , car les livres qu'on réunit indiquent nos tendances , nos goûts; les auteurs qui habitent le rayon autour de nous, forment comme une société choisie,composée des gens que nous aimons le mieux ou que nous savons devoir nous être les plus utiles Discrets et spirituels, ils parlent quand on les prie de parler, se taisent quand on veut ; jamais incommodes et toujours complaisans, ils nous instruisent sans jamais se lasser, en nous récréant , en nous réservant les inappréciables joies de la découverte. Plusieurs d'entr'eux se sont fait connaître à nous dès notre entrée dans !a vie ; les autres

seulement à la maturité de I âge , ou même de la vieillesse : ceux-ci nous laissent passer sur la terre sans rien perdre de leur jeunesse; ceux-là nous permettent de deviner que le temps a marché pour eux comme il a marché pour nous.

M.de La Tour professe un amour profond pour les livres comme Ménage, il pense que la bibliomanie a toujours été la passion des honnêtes gens , et dans son livre il y a comme deux parties bien distinctes. Le récit , c'est-à-dire la partie spéciale dans laquelle l'auteur nous montre les bouquinistes , les éialagistes, nous raconte ses courses le long des quais , ses émotions, ses trouvailles. « Aujourd'hui , à cent lieues de Paris, ne pouvant plus recommencer, chaque matin , la monotone, mais délicieuse journée de l'amateur de livres , mon esprit est presque exclusivement occupé des douceurs de mon ancienne et charmante vie. Mes nuits même ne sont pas toujours exemptes de ces retours. J'en rêve, dit-on proverbialement et par figure : Eh! bien , moi j'en rêve à la lettre.Combien de fois ne me suis-je pas vu, en songe, allant comme jadis, par une belle soirée d'automne, du voisinage de la cité au pont des Arts et du pont des Arts au bout de la grande rue provisoire du Carousel. Je vais fouillant dans toutes les échoppes, feuilletant, pour la cent et unième fois , les livres que j'ai déjà cent fois feuilletés; je m'arrête plus longtemps qu'ailleurs devant tel étalage qui avait.à bon droit, ma plus grande préférence. On m'indique du doigt un livre offert, sans doute, pour la première fois aux chalands. Je ne vois que bien imparfaitement à travers les vapeurs du songe, mais bien certainement que c'est un trésor ; je retrouve avec bonheur les figures de tous ces braves gens que j'ai si longtemps pratiqués. Je marche toujours , j'achète toujours, enfin je me vois montant dans l'omnibus du Roule , je m'y place de manière à pouvoir examiner, tant bien que mal, tout ce que je viens de recueillir, et je m'éveille en sursaut, à la première chute d'un des nombreux volumes dont je me sentais si doucement chargé.»

M. de Latour trace quelques études piquantes sur l'ancienne littérature et cache une grande érudition sous une forme simple et enjouée : il suffit d'indiquer le chapitre de Malherbe commenté par Chenier, ceux qu'il consacre aux écrivains de chaque règne depuis les Valois jusqu'au premier em- pire. On lit avec un véritable bonheur ces pages charmantes ; convaincues, passionnées, dirai -je même, où M. de Latour avoue, décrit et commente son amour pour les livres. Ilélas ! ce sont eux qui seuls donnent les dédommagemens moraux

les moins douteux au milieu des traverses de la vie morale, de cette vie à laquelle, dans le temps présent, on est souvent trop heureux de pouvoir échapper, au moins quelques heures chaque jour : le travail seul peut fournir les moyens de trouver cet abri dont ceux. qui n'aiment pas les livres ignorent les douceurs et les charmes.

J'indiquerai maintenant deux volumes agréablement fantaisistes à tire : L'Histoire du Café de Paris eL un recueil d'historiettes du temps présent raconté avec humour par M. de Courcy ; le Maître inconnu et un récit plus étudié, plus suivi et dans lequel M. Paul de Musset raconte la vie d'un peintre inconnu, d'un élève de Servandoni, cadre moitié réel, moitié imaginaire , mais dans lequel l'intérêt no cesse pas d'être excité et où le talent d'un des romanciers leS plus aimés du public se revèle à chaque page. M. Paul de Musset est un écrivain élégant et original comme son frère élait un poète élégant et original, et il tranche très heureusement sur la foule de nos romanciers réalistes : le Maître inconnu est bien fait pour ajouter un fleuron de plus à l'écrin que nous devons à M. Paul de Musset.

LII.

28 Ju'n 1861.

Histoire des comtes de Toulouse , par le général Moline de Saint-Yon ; tomes m etiv. Paris : A, Bertrani. 1851. — Encyclopédie Théologique , publiée par M. l'abbé Migne : série des dictionnaires historique et scientifique, 184 volumes in-4° à deux colonnes. Paris : aux ateliers du PetitMont Rouge.

J'ai déjà parlé, ici-même, des deux premiers volumes de l'important ouvrage (1) de M. le général de Saint-Yon, et j'ai dû faire remarquer que, fidèle à son titre , qualité plus rare qu'on ne pourrait le croire parmi les écrivains de nos jours, l'auteur s'est attaché à écrira l'histoire des comtes de Toulouse et nullement les annales du comté. Il termine aujourd'hui son œuvre en racontant l'extinction de cette puissante

(1) Voir la Gazelle du Midi du 49 janvier 1860.

race feodale qui s'éteignit en 1219, dans la personne du comte Raymond Vil, dont la fille unique épousa Alphonse , frère de saint Louis (I). Les deux volumes que je viens de lire prennent le récit à la mort du comte Raymond V, enlevé ù la veille de la croisade de 1188 ; on y trouve, par conséquent, toute la guerre des Albigeois,la lutte terrible entre Raymond de Toulouse et Simon de Montfort, toutes les péripéties sanglantes de cette période ; je vais en retracer les principaux traits. et je résumerai ensuite l'historique de l'albigéisme, à l'égard duquel, M.de Saint-Yon donne de très-curieuses indications, et qui est assez imparfaitement connu , je crois , de la majorité des lecteurs, pour qu'il n'y ait pas inutilité à s'y arrêter. Raymond VI prêta l'oreille aux propositions qui lui furent faites par Richard , roi d'Angleterre , pour entrer en guerre contre Philippe-Auguste ; mais l'hérésie des Albigeois, qui se révéla tout d'un coup avec une prodigieuse violence, changea bientôt, dans le midi de la France , le cours des évèoemens. Le Pape envoya dans ces provinces des légats qui ne furent pas écoutés , et dont l'un même, Pierre de Castelnau, fut assassiné. Le Pape, n'hésita plus à s'en prendre au comte Raymond, et il le somma solennellement d'expulser de ses Etats ces hérétiques dangereux. Innocent III, en même temps, demandait au roi et à ses barons de se croiser contre les Albigeois , et contraignait Raymond à venir s'hu- inilier devant lui et à joindre ses troupes à celles des nouveaux croisés (1209) : Béziers fut pris et saccagé , Carcassonne fut enlevée, mais sans massacres; puis les croisés choisirent Simon de Montfort pour seigneur du pays conquis, et ils se séparèrent. La bonne entente subsista peu de temps entre Raymond V et Simon. Ce dernier, entièrement à la dévotion de ceux auxquels il devait ses Etats. voulut poursuivre plus vivement que jamais le but de la croisade et il se

(1) Il existe encore aujourd'hui des représentons-collaté- raux du comte de Toulouse. Baudoin, frère de Raymond VI. et condamné à mort par lui, laissa d'Alix, vicomtesse de Lautrec, sa femme, deux fils qui s'établirent dans leur héritage maternel, et dont la descendance s'est perpétuée jusqu'à nous sous la dénomination de comtes de Toulouse-Lautrec. Cette filiation fut reconnue en 4610 pour preuves dans l'ordre de Malle, et plus solennellement encore , sous le règne de Louis XIV, par un arrêt de maintenue (Voyez l'excellent Armoriai de la Généralité de Montpellier, publié l'an dernier par M. de La Roque, 2 vol. in-4').

crut autorisé à sommer le comte de Toulouse de lui livrer tous ceux de ses sujets qui seraient jugés entachés d'héré- sie , et de saisir leurs biens. Le comte répliqua tranquiller ment, d'abord qu'il n'avait rien à démêler ni avec Simon, ni avec les prélats et les barons de la croisade ; qu'il avait reçu l'absolution du Pape et qu'il allait se rendre à Rome pour régler cette affaire directement avec le Saint-Père; Simon ne s'arrêta pas pendant ce voyage et il conquit plusieurs places exploits qui furent hautementapprouvés. Raymond eut beau faire, il ne trouva d'appuis nulle part : excommunié en 1211, abandonné par son propre frère , Beaudouin , il essuya échec sur échec En 1213, cependant, le roi d'Aragon , beau-frère du fils du comte de Toulouse, obtint un armistice du Pape; puis, quand il vit le concile de Lavaur refuser d'arrêter Raymond, il unit franchement ses troupes aux siennes et à celles des comtes de Foix et de Coniminges : un éclatant revers frappa cette coalition sous les murs de Muret, Pierre d'Arragon y fut tué, et Raymond passa chez les Anglais et près du roi, son beau-frère.

Quand le comte revint dans le Midi, en 1214, il trouva Simon de Montfort établi dans presque tous ses Etats, dont le concile de Montpellier lui reconnut la propriété ; il se rendit à Rome avec son fils et adjura le Pape de lui rendre justice ; Innocent III se contenta de laisser au jeune Raymond la possession de ce que Simon de Montfort n'avait pas encore conquis. A son retour,Raymond VI se retrouva en présente d'une réaction inespérée : les Toulousains eux-mêmes le rappelèrent, et Simon ne vint assiéger sa capitale que pour y être tué le 25 juin 1218. Le mouvement s'étendit rapidement, et le comte put léguer à son fils la plus grande partie de l'héritage de son père (1222).

Raymond VII poussa vivement les hostilités et força, dès les premiers jours de 1224, Amaury, fils et successeur de Simon de Montfort, à signer un trai'é et à se retirer en France où il fit cession de tous ses droits au roi Louis VIII, ce qui amena une sentence d'excommunication contre Raymond VII. Le roi mena vigoureusement à son tour la guerre , mais la mort le surprit à peu de distance de Toulouse, après une marche vraiment triomphale. Louis IX continua d'abord la guerre, mais en 1229, voulant recouvrer sa liberté pour les grandes choses qu'il méditait, il conclut un traité moyennant lequel Raymond cèdait une partie notable de ses Etats , fiançait sa fille à Alphonse, frère du roi, et autorisait la recherche et la punilion des hérétiques : à ces conditions il recevait l'absolution.

Treize ans plus tard , Raymond s'alliait au roi d'Angleterre , mais effrayé bientôt des succès de Louis IX eu Poitou et en Saintonge , il refit sa paix et mourut en 1249. le 27 septembre, sans avoir renouvelé ses turbulentes aggressions. Tel est en quelques lignfs le canevas développé par le général de Saint-Yon : il s'acquitte de sa tâche avec une grande sobriélé, beaucoup de conscience, une saine critique et il peut avoir assurément la conviction d'avoir écrit un livre qui servira. Il me reste à apprécier plus spécialement l'origine et le caractère de l'albigéisme. oiieuse hérésie qui menaçait réellement d'une façon sérieuse la société et la civilisation. « On a protesté avec une juste indignation contre les cruautés commises envers les Albigeois : mais en jetant l'infamie sur les persécuteurs on a voulu innocenter les victimes , et sous ce rapport, on est tombé dans une erreur évidente. Si la plus grande vigueur n'avait pas été déployée à l'égard de ces sectaires, il eût été impossible d'extirper une hérésie que protégeaient la puissance et la richesse. Nous montrer la création comme l'œuvre du mal ; détacher les enfans de leurs pères ; éloigner les pères de leurs enfans: sanctifier la dépravation des mœurs ; substituer la débauche à la pureté du mariage,ébranler les croyances les plus salutaires et renverser les lois les plus sages , n'était-ce pas là exciter au désordre, prêcher l'anarchie, bouleverser la société de fond en comble? N'était-ce pas, en un mot, se poser en adversaire de la civilisation, et menacer le pays de la barbarie la plus sauvage ?» C'est vprs le milieu du douzième siècle que les Vaudois commencèrent leurs prédications dans le comté de Toulouse. Les historiens ne sont pas d'accord sur leur origine : les uns la font descendre de Pierre Valdo , riche marchand de Lyon, qui, dégoûté du monde par de nombreux chagrins , s'était misa prêcher à quelques amis en expliquant à sa manière les Saintes-Ecritures, niant l'infaillibilité romaine, la messe, les saints, les indulgences. Les autres font remonter les Vaudois bien plus avant et nous les montrent habitant, dès le IVme siècle, les vallées, des Alpes, et ayant conservé les formes primitives du culte évangélique. Quoi qu'il en puisse être , quand les Vaudois se répandirent dans le Midi de la France, ils trouvèrent les voies largement préparées par une noblesse pillarde des biens ecclésiastiques et une bourgeoisie mécontente, et avide de nouveautés, par les Cathares enfin, — qui devaient être plus lard les Albigeois proprement dits, — originaires de l'Orient et qui professaient des docirines analogues à celles des Vaudois , dont ils demeurèrent cependant

toujours soigneusement distincts , comme dans les registres des inquisiteurs où ceux-ci étaient désignés parle nom d'hérétiques, el les autres p3r celui de Vaudoisiens. Les Cathares se répandirent de bonne heure en Italie où ils reçurent cent appellations diverses, et ils étaient assez nombreux dans le Midi de la France au onzième siècle , pour qu'un canon du concile tenu à Toulouse. en 1119, par le pape Calixte II luimême, ordonnât aux autorités séculières la poursuite sévère de ces hérétiques. Il en fallait davantage pour écraser une secte qui comptait des adeptes de la mer Noire aux Pyrénées, et qui par son mysticisme, son autorité même à certains points de vue, frappait les esprits, alors amis du merveilleux plus qu'à toute autre époque. Malgré les injonctions pontificales on déploya peu de rigueurs contre des gens qui n'inspiraient aucune crainte et qui trouvaient même asile dans tous les châteaux. L'hérésie profita de cet aveuglement et s'organisa peu à peu, silencieusement, mais de manière à ce qu'au milieu du douzième siècle elle avait une véritable et puissante hiérarchie où les femmes jouaient un grand rôle, puisqu'elles pouvaient exercer certains pouvoirs sacerdotaux. Le clergé catholique tenta encore une foi de s'adresser au bon sens du peuple, et une réunion solennelle de controverse eut lieu à Lombers, en présence de Constance, femme du comte Raymond V ; cette tentative tourna en faveur des hérétiques, grâce aux habiles mensonges de leurs ministres qui parvinrent , à force d'adresse , à formuler un Credo conforme au nôtre et où cependant chaque mot cachait une reticence ou un mensonge. Bientôt après ils tinrent eux-mêmes un concile à Saint-Fabry, sous la présidence de leur évêque de Constantinople qui nomma aux évêchés vacans et régla , en qualité de pape , de nombreuses questions de dogme et de discipline.

Raymond ne niait pas la répression que méritaient d'aussi graves erreurs, mais très-occupé de sa grande guerre contre Henry II. il craignait de décider nombre de paysans à se jeter dans le parti de son ennemi, et crut de son intérêt de demeurer dans une très-grande réserve. M. le général de Sa in tYon félicite le comte de sa prudence et de sa sagesse en cette circonstance, et j'avoue que je ne saurais partager son opinion : Raymond fit preuve d'hésitation, de crainte, de faiblesse, et on ne saurait approuver sa conduite, quand on songe à l'abaissement de la vraie religion par les intrigues des sectaires d 'une hérésie aussi odieuse que déraisonnable. Le clergé voyait diminuer charque jour sa bienfaisante

influence, partout les églises devenaient désertes, partout on refusait aux curés la dîme et les redevances : la situation devint tellement intolérable qu'en 1177, le comte de Toulouse se vit forcé de mettre un frein au zèle de prosélytisme de Cathares ; il s'adressa au pape Alexandre III pour lui demander son approbation et ses avis, puis à Saint-Bernard pour le prier de lui envoyer des moines de Clairvaux pour J'aider dans son œuvre. Le pape se hâta d'envoyer à Toulouse un légat avec plusieurs prélats et de nombreux missionnaires qui furent tristement honnis quand ils arrivèrent dans cette ville :« On ne nous avait dit que la moindre partie des abominations dont nous dûmes être témoins, » écrit Henry, abbé de Clairvaux. Les moyens concilians ayant complètement échoué , on voulut essayer de la force et on poursuivit un riche bou geois toulousain, assez insensé pour se faire appeler saint Jean t'évangétiste : il fut condamné à la prison, ses biens furent séquestrés et ses maisons rasées : il se hâta alors de se convertir, subit les plus pénibles cérémonies de la pénitence publique et partit pour la Terre-Sainte. Cette rigueur ramena un assez grand nombre d'égarés, mais aussi constitua tout à fait le parti de la résistance parmi les Cathares, mis une fois de plus hors l'Eglise par le concile réuni spécialement dans ce but à Saint-Jean de Latran, au mois de mars 1179, mais ouvertement protégés par Roger, vicomte de Béziers : ce dernier agissait ainsi par haine contre le comte de Toulouse que M. de Saint-Yon disculpe très-justement et d'une manière incontestable de l'accusation portée contre lui par plusieurs historiens d'avoir été très-favorable par principe à ces hérétiques.

La lutte ne devait pas tarder désormais à s'organiser. En 1181, le cardinal-légat se décida à prêcher une croisade et alla à la tête d'une petite armée assiéger et prendre Lavaur : ce succès, eut un effet immense : deux evêques cathares firent leur soumission en acceptant deux canonicats à Toulouse. et le vicomte Roger lui-même se résigna, en entraînant avec lui plusieurs de ses chevaliers, mais sans pouvoir ramener à la raison les habitans de l'Albigeois Quelques années se passèrent, pendant lesquelles, pour être moins bruyante , l'hérésie continue cependant à se répandre. C'est durant cette période notamment que les hérétiques commencèrent à prêcher, en dehors des préceptes religieux, des principes de liberté gouvernementale : c'est à ce moment aussi que la grande lutte commença et que fut prêcbée la croisade con' tre les albigeois, qui devait, pendant un demi-siècle, couvrir le midi de la France de ruines, de sang et de larmes.

Mes lecteurs se seront sans doute déjà demandé comment le nom de Cathares semble exclusivement désigner dans mon récit les hérétiques si communément cependant appelés albigeois. Ce nom est, en effet, relativement moderne, puisque dans les arrêts du concile de Latran nous lisons seulement : «Les hérétiques que les uns nomment Cathares, les autres Patarins et les autres Publicains. » Aucun auteur antérieur à l'année 1200 n'emploie le nom d'Albigeois, et M. de SaintYon adopte à l'égard de la question de leur origine, l'opinion de l'annotateur de l'histoire générale du Languedoc : il pense que le nom d'Albigeois date du commencement du treizième siècle et qu'il s'est généralisé, parce qu'à ente époque, l'Albigeois proprement dit était la partie la pins considérable des possessions du vicomte Roger de Béziers : cette explication parait d'autant plus vraisemblable , que nous voyons, dans des documens contemporains , le comté de Toulouse même compris dans le pays albigeois : « Super comi- talu Tolosano et alia terra albigesii », dit Amaury de Montfort dans le traité de cession de ses droits au roi Louis VIII Je terminerai cet examen en reproduisant le passage où M. de Saint-Yon apprécie le caractère de Raymond VII et résume les principaux traits des princes de la race dont il fut le dernier. « Raymond VU etait d'un naturel doux , conciliant . libéral, magnanime; malheureusement son caractère n'avait pas l'énergie qu'exigeaient les circonstances au milieu desquelles il se trouvait placé. Il lui manquait les deux qualités les plus essentielles à celui qui est appelé à commander à ses semblables dans des momens difficiles , la fermeté et la persévérance : brave et résolu sur le champ de bataille , il devenait indécis et pusillanime dans les conseils. Il lutta contre les Français avec une valeur chevaleresque , et , quand il en vint à traiter avec Louis IX , il oublia ce qu il devait à son oom et à son pays. Au début de sa carrière, il fit preuve, au sujet des Albigeois, d'une tolérance, imprudente peut-être; à la fin de sa vie, il les poursuivit avec une ardeur inutile et une cruauté inexcusable.

« Ainsi s'éteignit la postérité masculine de ces comtes de Toulouse qui, pendant près de cinq siècles, régnèrent sur les Gaules narbonnaises et aquitaniques. Avec Raymond VIII disparut une famille digne de tenir une des premières places dans les fastes de la France , non seulement à cause de sa puissance et de sa grandeur, mais parce que les princes de cette maison furent les seuls au moyen-âge , qui , loin d'étouffer à leur profit le régime municipal romain , aimèrent

mieux gouverner des peuples libres que des Ilotes ; les seuls, qui, accordant toujours une protection particulière aux taleris , préservèrent leurs Etats de 1 ignorance profonde où était encore plongée la plus grande partie de l'Europe. »

M. le général Moline de Saint-Yon, je le répète, a composé un ouvrage utile, remarquablement étudié, et qui fait véritablement connaître les annales Jusqu'ici très-imparfaitement étudiées, des comtes de Toulouse.

Je parlerai maintenant d'une grande collection historique qui a aussi une très-grande importance, car elle embrasse toutes les branches de la science, et à la portée de toutes les bourses, deux qualités principales dans tous les temps. Je veux nommer l' Encyclopédie théologique de M. l'abbé Migne, qui servira, nous en sommes convaincus, à enlever à ce mot le cachet, si fâcheusement célèbre que le dix-huitième siècle lui a attaché. Je ne m'occuperai aujourd'hui de la parlie historique proprement dite de cette gigantesque collection, qui mérite presque à el le seule le nom de bibliothèque.

M. 1 abbé Migne a adopté la forme de dictionnaire pour tous les ouvrages de l'Encyclopédie théologique, à laquelle viennent se joindre toutes les branches des connaissances humaines ; le titre choisi par l'éditeur est en contradiction avec l'œuvre qu'il désigne, mais, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, celle fois le titre en dit moins qu'il ne devrait. On croirait que les sciences ecclésiastiques sont seules traitées dans l'Encyclopédie, tandis que, comme je viens de le dire, toutes les sciences y sont successivement passées en revue. La forme de dictionnaire enlève sans doute à ces volumes l'avantage de pouvoir être lus d'une manière suivie, mais ils sont cependant bien plus commode pour les recherches auxquelles, en résumé, ils sont spécialement destinés.

On comprendra sans peine, que dans celle vaste collection qui ne compte pas moins de cent vingt-quatre tomes , je ne puisse songer à appeler l'attention sur chacun, même en ne relalant que leurs titres; je ne m'arrêterai qu'à quelquesuns, plus récents et d'un intérêt plus particulier. M. l'abbé Migne a réédité l'excellente histoire des ordres religieux du P. Hélyot, ouvrage devenu très-rare, et qui seul traite celle importante matière avec une certaine autorité; M. l'abbé Badiche a mis l'œuvre du P. Hélyot au courant , en y ajoutant des études sur les institutions ecclésiastiques postérieures au savant franciscain. Telle qu'elle est, l'Histoire des ordres religieux est l'un des ouvrages les plus utiles à consulter, et je me permettrai, en passant, de le recommander à nombre

d'écrivains qui ne se doutent pas souvent le moins du monde des associations religieuses dont ils parlent.

Le dictionnaire hagiographique est encore plus utile, parce qu'il s'adresse à tous ceux , sans exception, qui s'occupent de l'histoire, de l'archéologie ou de l'art : historiens, statisticiens, dessinateurs, peintres, architectes, tous ont besoin de connaître la vie des saints, et le dictionnaire publie par M. l'abbé Migne , réunit toutes les notions désirables sur cette matière. J'y ai mentionné quantité de noms de saints locaux généralement inconnus hors des diocèses où ils sont hono- rés et qui déconcertent bien souvent les érudits dans leurs recherches. Le dictionnaire des abbayes est un travail du même genre, et qui, extrait, à peu près exclusivement, de la Gallia Christiana, renferme la nomenclature exacte de tous les monastères de la catholicité. A la fin on trouve une trèsbonne dissertation de M. Lenormand sur les cariulaires et le monarchisme.

Je serai bref sur le Dictionnaire des Confréries et des Corporations, c'est un sujet que j'ai toujours étudié avec plaisir et que M. Toussaint Gautier me semble avoir très-heureusement compris. Contrairement à l'ordonnance habituelle du volume de l'Encyclopédie, celui-ci s'ouvre par une excellente introduction, précédée seulement d'un avis aux lecteurs et d'un discours préliminaire complètement inutiles. Cette introduction résume très-bien tout ce qui est relatif aux anciennes corporations, en les prenant à l'origine, c'est-à-dire aux commencemens de la société chrétienne. Il n'est pas exact. en effet, de dire que c'est au moyen-âge que l'on voit apparaître les premières confréries; mais du moins c'est à celle époque qu'elles prirent leur plus vaste développement et acquirent leur plus grande importance. L'extension des confréries devint même si grande, qu'au treizième siècle il n'y avait pas de villes, de bourgs , de villages qui n'en possédassent; placées sous le patronage de Dieu, de la Ste-Vierge ou d'un saint, elles en reçurent un caractère moral et sacré, non moins utile au maintien de la pureté des mœurs qu'à la propagation de toutes les vertus ; si elles imposaient de sévères obligations et des devoirs nombreux , les membres en étaient récompensés par des bienfaits quotidiens. Eu effet , en échange des sacrifices qu'elle demandait, la confrérie présidait, pour ainsi dire, à tous les momens de la vie des confières, soignait leurs intérêts et leur venait en aide dans le danger ou les épreuves. Affligés, malades, mourans , elle ne les quittait jamais sans secours , et c'est assurément en

donnant une douce parole de paix et de fraternité aux malheureux , ou en jetant une bénédiction sur la tombe des morts , que les confréries ont conquis leur plus beau titre à la reconnaissance de la postérité.

Les corporations ont joué un très-grand rôle dans les villes au moyen-âge, et n'ont pas peu contribué par leur forte organisation, à soutenir le mouvement communal qui se fit sentir dans toute la France aux XIIe et XIIIe siècles. Les corporations d'arts et métiers se composaient de tous les ouvriers d'un même état dans une même ville ; ainsi constitués, ses membres rédigeaient une charte qu'ils faisaient reconnaître par l'évêque; dès lors ils pouvaient posséder en commun des biens et recevoir des donations en se conformant aux règles imposées aux possesseurs dits gens de mainmorte. Chaque année , on nommait par voie d'élection les officiers de la compagnie , officiers qui variaient suivant la corporation, mais qui avaient toujours l'exercice de la justice pour les contestations soulevées entre les confrères ; dans quelques-unes on choisissait des membres de familles nobles pour exercer les principales dignités.

Je ne poursuivrai pas plus loin ces recherches , car si je n'y faisais pas attention, je me laisserais entraîner, avec M. T. Gautier, à parcourir les nombreux documens qui forment la principale partie de ce volume ; nous étudierions avec lui les diverses corporations qui existaient en France , et dont on reconnaît, depuis quelques années seulement, l'importance au milieu delà vie bourgeoise du moyen-âge. M. Gautier a joint, en effet, à son travail une quantité de pièces inédites, un curieux traité de Simon Stoch , fondateur de la confrérie du Saint-Scapulaire, et un extrait des inventaires des archives départementales en ce qui concerne les corporations. M. Gautier a eu une excellente pensée en dressant ce catalogue; mais il aurait dû la pousser plus loin en s'adressant aux archivistes des dépôts municipaux de nos principales villes ; c'est là qu'on trouve les débrie des chartriers des confréries d'arts et métiers, et avec cet élément, complété par l'examen de ceux existans encore aux archives de l'Empire et à la Bibliothèque impériale, il aurait dressé un inventaire de la plus grande importance.

Je signalerai encore les dictionnaires d'Epigraphie, d'archéologie, de numismatique , de diplomatique, d'iconographie des conciles , du pèlerinage et du blason qui forme un excellent traité auquel est joint celui de Chérin. Ce sont de bons ouvrages, pour la confection desquels les éditeurs ont

su mettre en œuvre ce qui a paru de meilleur jusqu'ici sur ce sujet, en citant toujours consciencieusement les sources auxquelles ils ont puisé je signale ce mérite en passant , parce que beaucoup de compilateurs se plaisent à augmenter leur mérite en cachant les noms de ceux qui leur ont rendu leurs travaux possibles.

Dans un autre article je m'occuperai de la patrologie , collection immense et bien digne d'intérêt.

LIII.

31 Juillet 1861.

Histoire de la Restauration , par M. le comte Louis de VielCastel , tomes i, n, m et IV, in-8e, Paris, Michel-Lévy, 1860-4 861.

Voici encore une histoire de la Restauration, qui commence et qui semble devoir pr endre une place considéreble au milieu des ouvrages de ce genre, dont le nombre augmente singulièrement. M. de Viel-Castel est un écrivain connu pour son savoir et son élégance ; c'est presqu'un auteur officiel, car les diverses positions notables qu'il a occupées l'ont mis à même de puiser à des sources soigneusement fermées au commun des historiens , et son récit doit , tout naturellement, emprunter à cette situation exceptionnelle un intérêt particulier. M. le comte de Viel-Castel entreprend son ouvrage avec des intentions qui l'honorent et disposent singulièrement en sa faveur. Il prétend à une véritable impartialité. et, quoiqu'il ne puisse être rangé parmi les admirateurs passionnés de la Restauration, il reconnaît cependant la valeur de ce gouvernement, ses principes et les précieux élémens qu'il possédait pour la grandeur de la France. Quand on a dit que le gouvernement de la Restauration n'était pas né viable, il semble qu'on ait tout dit ; et ce qui est le plus curieux, c'est qu'amis exaltés ou acharnés ennemis tiennent le même langage, comme s'ils cherchaient tous dans cette banale appréciation une excuse de l'avoir perdu par une maladroite direction, ou de l'avoir abattu dans l'impossibilité de le redresser. Les libéraux exagérés nient la possibilité de

la Restauration, en établissant qu'on ne pouvait faire concorder les idées d'avant 1789 avec celles qui sont nées de la révolution ; les ~royclistes-ultrà attribuent la chute des Bourbons à leur faiblesse, à l'acceptation d'une constitution antipathique au pays, et qui laissait le souverain sans défense contre les coups de ses ennemis.

M. de Viel-Castel croit que ces deux partis ont également tort, et pense que le gouvernement de la Restauration était né parfaitement viable « Je crois. dit-il, que , comme tous les gouvernemens rétablis après une révolution, celui de la Restauration avait. en effet, de grandes difficultés à vaincre pour se consolider et s'affermir; mais que l'adoption franche et sincère du système dout la charte était le symbole et le programme était le meilleur ou plutôt le seul moyen d'y parvenir, le crois que malgré des fautes et des faiblesses, le gouvernement de Louis XVIII avait triomphé de ces difficultés dans ce qu'elles avaient de plus grave; qu'à la mort de ce prince , ou plus exactement encore , à l'époque où il cessa de diriger l'action du pouvoir, la Restauration, quoi qu'elle eût sans doute encore bien des obstacles à vaincre, était en pleine voie d'affermissement , et que Charles X aurait conservé la couronne et l'aurait transmise à sa postérité en persistant dans la même politique. Telle est, si je ne me trompe, l'impression que doit laisser dans les esprits réfléchis et non prévenus l'étude d"s faits que je vais raconter.» J'ai dit que M. de Viel-Castel était impartial et il nous expose comment il comprend ce mot,auquel on ne donne que trop de sens divers. A ses yeux, l'impartialité consiste à exposer complètement les faits, mais ce n'est pas tout, ainsi qu'on pourrait le croire à première vue. M. de Viel-Castel veut qu'en exposant complètement les faits, on les accompagne des entraînemens, des causes qui ont pu exercer une pression sur les hommes publics et qui diminuent évidemment la somme des reproches qui devraient être adressés à tel ou tel, jugés sans examen préalable. Cette définition fait le plus grand honneur à M. de Viel-Castel : « Dans l'entraînement de la lutte, dans l'enivrement du succès, on répugne à admettre entre les partis l'existence d'un droit des gens analogue à celui qui existe entre les nations; on veut se croire, envers l'ennemi , vaincu des droits qu'on ne lui reconnaîtrait pas envers soi-même si l'on avait succombé. Dans la ferme conviction que la justice est toute entière d'un seul côté et l'iniquité de l'autre, les hommes passionnés se refusent à apprécier d'après la même loi des actes identiques, mais qui leur

paraissent avoir un caractère absolument différent parce qu'ils ont été accomplis sous des drapeaux contraires. Ils disent qu'on ne saurait les assimiler sans faire profession d'indifférentisme, sans supposer qu'il n'y a en politique ni bien, ni mal, que tous les principes y sont égaux, et que la seule distinction réelle en matière semblable est celle qui existe entre les vainqueurs et les vaincus. Ces objections ont sans doute quelque apparence de force aux yeux de la pure logique, mais la logique absolue n'est pas faite pour conduire les s choses humaines. Appliquée à la politique, elle conduirait infailliblement à l'intolérance, aux proscriptions, et l'expérience est là pour démontrer dans quels abîmes elle peut précipiter ceux qui la prennent pour unique guide. Elle n'égarerait pas moins l'historien qui voudrait en faire le criterium de ses appréciations et qui croirait que, dans un pays agité par de longues et violentes discordes, un seul parti peut être considéré comme ayant constamment défendu la cause du droit. M. de Viel-Castel trouva « qu'il faut tout dire, mais qu'un historien honnête doit cependant savoir, quand il a en vue desévénemens presque contemporains dont les acteurs où leurs fils vivent à côté de nous, omettre certaines anecdotes, certains détails « qui auraient éclairé davantage des situations,déjà connues d'ailleurs dans leurs traits principaux, mais que je n'aurais pu rapporter sans manquer à ce que je regarde comme un devoir de discrétion, sans blesser des senlimens respectables. »

Comme on le voit , bien des motifs se réunissent pour donner à cette nouvelle Histoire de la Restauration une importance toute particulière : l'auteur y annonce des sentimens de haute équité qui sont bien faits pour augmenter le plaisir qu'on doit avoir à lire un récit excellemment écrit et consciencieusement étudié M. de Viel-Castel commence en appréciant à grands traits l'état de la France avant la révolu tion, pendant la révolution , sous l'Empire et pendant les tristes temps de l'invasion. C'est à ce moment, à la campagne de France que le récit s'ouvre véritablement et l'auteur nous conduit dans ces quatre premiers volumes, jusqu'à la rupture qui sépara le ministère de la chambre des dépulés en 1816, et au mariage de Monseigneur le duc de Berry. Nous reviendrons une autre fois sur l'histoire proprement dite de la Restauration : aujourd'hui, je me contenterai d'examiner avec M. de Viel-Castel l'état de la France avant la Révolution et les causes qui, selon lui, ont amené cette grande catastrophe qui a séparé en deux parties si tranchées l'histoire moderne.

Une école historique explique commodément et en quelques mots !a révolution et ses crimes : elle déclare cette révolulion la conséquence naturelle, nécessaire des fautes des règnes précédens. Une fois t ela posé,tout est dit, et il ne s'agit plus que de varier ce thème de récriminations contre une époque où il est admis, — je parle toujours au nom de la même école, — qu'il n'y avait rien de bon et dont les représentans ne peuvent se défendre. Voilà précisément en quoi le système de M. de Viel-Castel me plaît : c'est qu'il entend l'impartialité à I égard de tous les partis et qu il ne fait pas rptomber toutes les fautes de Louis XV, les malheurs de Louis XVI et les excès de la terreur sur Louis XIV et sa politique : il réprouve avec raison ce fatalisme qui en justifiant des folies et des forfails , pourrait presque en autoriser le renouvellement. « Les excès affreux de la révolution française pouvaient donc ne pas avoir lieu. » On n'a qu'à relire le beau livre de M. de Tocqueville sur ce sujet pour s éclairer complètement et j'aurais voulu voir M. de Viel Castel assez convaincu de cette vérité pour ne pas ajouter, comme il le fait, que cependant il est convaincu qu'il fallait alors plus qu'une réforme des anciennes institutions, « une véritable rénovation politique, une révolution en un mot. »

Le règne de Louis XIV a pu amener de fâcheuses conséquence', quelqu'éloignées qu'elles aient été, on en conviendra ; mais de même que, pour nous faire une exacte idée du mouvement qui a provoqué la révolution , il faut étudier les circonstances , les influences antérieures qui en ont préparé le caractère et se rendre compte de ces mèmes circonstances, de ces mêmes influences , il faut agir de même à l'égard de la politique de Louis XIV et se rendre compte également de la situation qui lui était faite par les événemens antérieurs. Voilà ce que M. de Viel-Castel comprend admirablement, et je voudrais pouvoir faire passer sous les yeux de mes lecteurs toute la page qu'il consacre à « ce régne si glorieux, si éclatant, que le souvenir en est encore une des forces morales de la France » Ce règne fut une longue et énergique réaction contre les troubles qui pendant un siècle avaient livré le pays aux excès et aux périls de la guerre civile , et n'avaient été que suspendus, mais non supprimés par le génie habile de Henry IV et le génie violent du cardinal de Richelieu. Ces luttes, dégénérées à la fin en véritables querelles de mesquines personnalités , avaient fatigué la nation. Elle se jeta avec empressement, avec enthousiasme , comme dit M. de VielCastel , dans les bras d'un jeune prince qui s'offrait à elle

avec le prestige d'une incomparable majesté , plein du sentiment delà dignité et du droit de la monarchie, jaloux au plus haut degré de son pouvoir, passionné pour la gloire et qui sut s'environner de la réunion la plus é ounante d'hommes d'Etat, d'illustres capitaines et de grands esprits dans tous les genres,qui ait jamais existé. Pendant trente ans, ce règne ne fut qu'une suite non interrompue de grandes choses, à l'intérieur comme à l'extérieur, dans la science, dans les aris, dans l'industrie , partout enfin : les puissances s'inclinaient devant celui que le nom de grand roi désignait à travers toute l'Europe. Jamais le despotisme ne se présenta sous un aspect plusimposant et plus séduisant, Jamais il ne parut mieux réaliser le type idéal de l'école qui voit en lui le moyen d'à-surer la grandeur d'un pays. »

Mais cette situation exceptionnelle avait ses dangers, auxquels ni le roi, ni la nation ne surent échapper ; elle enivra le premier en lui faisant regarder les hommes comme d'aveugles instrumens à sa dévotion; elle abaissa la seconde en lui enlevant toute indépendance et en amenant rapidement un affaiblissement moral qui rend la seconde partie du règne de Louis XIV toute différente de la nremière. La France ne fut, plus assez forte pour résister à la uccession de revers qui affligèrent les dernières années du grand roi, et quand celuici s'éteignit, le royaume était épuisé d'hommes et d'argent, courbé sous le poids d'une dette immense et dévoré par un vague mécontentement. Il n'y avait plus réellement qu'une nation fatiguée et une royauté ébranlée et mal servie par une cour maladroite. La noblesse était ruinée , décimée et vivait retirée dans ses terres, à part quelques familles comblées d'honneurs et de faveurs à la cour dont elles constituaient le charme et la grandeur : le clergé avait. perdu de sa bienfaisante influence par la courtisannerie de quelques-uns de ses membres et les récentes querelles qui l'avaient divisé ; les libertés municipales n'existaient plus. Seuls les parlemens subsistaient, plus forts, plus ambitieux, plus avides de pouvoir.

Or, que voyons-nous en France pour faire face à une situation qui eût demandé toute l'énergie modératrice de Henri IV? Une régence quiacheva de mécontenter les masses par le spectacle irritant et affligeant de la classe élevée. « Le règne de Louis XV vit ensuite combler les maux du pays. Le dix-huitième siècle fut,en quelque sorte, l'agonie de la royauté. » Tandis que la cour s'emprisonnait dans un cercle éiroitement exclusif, la bourgeoisie grandissait en trouvant un

puissant secours dans la magistrature parlementaire où elle comptait des membres nombreux, elle commençait à formu- ler hautement son étonnement de se voir éloigner du gouvernement proprement dit; le peuple faisait entendre ses plaintes; pardesus toute,la littérature,en songeant, je le veux bien, à fronder de regrettables abus, attaquait tout ce qui élait respectable, et sapait la religion, qui eut dû au conlraire être soigneusement honorée comme le dernier moyen de sauver la société. L'avénement de Louis XVI put donner aux es prils honnêtes un moment d'espoir. « A un roi vieilli dans l'immoralité, succédait un jeune prince d'un cœur religieux, de mœurs pures, d'une conscience droite et scrupuleuse, instruit, éclairé dans une certaine mesure, et animé au plus haut degre, comme son grand aïeul Henri IV, de l'amour du peuple et du désir d'améliorer son sort. Le choix des hom- mes qu'il appela au ministère, les réformes qui marquèrent les premiersinstants de son règne, prouvèrent d'une manière éclatante, qu'il était personnellement disposé à accepter toutes les innovations dont on lui ferait comprendre l'utilité dans l'intérêt général. « Louis XVI, malheureusement, n'avait pas la résolution, la fermeté, nécessaires pour faire face à une aussi grave situation, pour triompher des faussetés dont il était entouré et des menées coupables qui se tramaient pour renverser son trône, auquel on feignait de ne demander des réformes que pour le mieux consolider: c'est l'éternelle histoire de révolutions. Et cependant quelle différence entre les années qui précédèrent la grande catastrophe de 1789 et celles qui signalèrent la régence et le règne de Louis XV! Peuton comparer, quelque malveillant que l'on puisse être, la cour honnête de Louis XVI à celle de son prédécesseur ! Les mœurs des grands n'élaient-elles pas singulièrement amélioréàs? Mais le grand mal était que tous voulaient une profonde modification politique, sans qu'aucun sût au juste ce qui devait arriver d'un aussi grand changement. Les utopistes régnaient absolument, ceux-ci rêvant une constitution copiée sur la constitution anglaise, ceux-là une république telle que ~la leur faisait voir la guerre de l'indépendance de l'Amérique; et les ambitieux, les amis du désordre, les méchans, en un mot, se servaient habilement des rêveries des uns, des aspirations des autres, du mécontentement de lous pour miner peu à peu la royauté, et préparer l'abîme dans lequel ils auraient faitsombrer la société,si elle avait dû périr, et si après l'une des plus grandes secousses que l'histoire ait eu à enregistrer, la Providence ne lui eût pas donné une main de

fer qui devait la relever et 1 ?. reconstruire de façon à en faire la société moderne. Ce grand élan, destructeur ou rénovateur comme on voudra, qui englobait même ceux qui devaient le plus ardemment désirer le maintien de l'état présent, était, qu'on me passe le rr.ot, trop inexpérimenté, trop naïf pour amener un résultat sérieux.

« Les iévolutions qui réussissent , dit M. de Viel-Castel , sont les révolutions qui peuvent, dans une mesure plus ou moins complète , se rattacher aux traditions et aux croyances du passé, faire entrer dans leurs créations une partie des élémens du système antérieur et se concilier ainsi, moins encore l'enthousiasme des peuples, toujours si éphémère, que ~leur attachement et leur respect, en ménageant leurs souvenirs et leurs habitudes. » Les dernières années du règne de Louis XVI furent absorbées par ces déplorables erreurs et on trouve une preuve de cette situation tout à fait anormale dans les résultats obtenus par l'Assemblée constituante, qui, en succèdant aux Etats généraux, s'empara, en résumé, du pouvoir souverain. Jamais assurément, Assemblée n'offrit, comme le remarque très justement M. de Viel-Castel , une réunion plus éclatante de talens et de lumières , ne provoqua et ne décida plus d'utiles réformes , et ne conçut cependant une Constiution plus déraisonnable, « un code véritable d'anarchie,» (l'expresion appartient à l'historien de la Restauration et nous y applaudissons des deux mains).

Dès-lors la France fut divisée en deux partis : une minorité qui se déclarait pour l'ancien régime; une immense majorité qui acclamait la Révolution ; mais d'où plus d'un esprit honnête devait bientôt passer dans le camp dit des rétrogradas. Des scènes effroyables, en effet, allaient donner, en France , un spectacle tel qu'il ne se retrouve dans les annales d'aucun peuple civilisé. Les débris de la famille royale avaient dû fuir avec les nobles et les prêtres , et l'échafaud ne suffisait pas à sa sanglante tache. On sait le reste. Le régime qui s'inaugura au 9 thermidor n'était guère meilleur eL on ne pouvais le trouver supportable qu'en le comparant à celui qui venait de finir.

Les partis s'agitaient violemment à Paris et se livraient en province aux plus terribles représailles, « La République tout entière n'était qu'un théâtre d'anarchie et de grossière immoralité ; les finances étaient ruinées, le crédit détruit, toutes les ressources régulières épuisées, et cependant, en ce moment même , par un merveilleux effet de cette force prodigieuse que la France renferme en elle-même et qui éclate

parfois au sein de la plus complète désorganisation , nos armées , partout victorieuses , débordaient sur l'Europe , déjouaient tous les efforts d'une coalition formidable et accomplissaient des conquêtes telles que la monarchie n'en avait jamais rêvées. »

C'est dans l'armée, comme on l'a dit si éloquemment, que s'était alors refugié l'honneur du pays : c'est elle qui le sauva en produisant ce grand génie moderne et en lui prêtant une force qui vint facilement à bout des détestables partis qui cherchaient encore à bouleverser le pays au profit de passions égoïstement mesquines. Le 18 brumaire mit fin à ces tergiversations dangereuses qui, suivant M. le corme de Viel Castel, eussent pu provoquer les plus folles agressions et livrer même le pays à l'invasion étrangère. Le général Honaparte balaya toute cette tourbe avide, poltronne et sanglante et releva ces grands principes d'ordre social et de morale qu'il était devenu absolument nécessaire de proclamer à nouveau après l'étrange oubli dans lequel ils étaient complètement tombés. La France se réveilla à ce langage si nouveau, et si simple cependant, et les événemens les plus heureux , les triomphes les plus éclatans, dans le monde politique comme dans le monde moral, couronnèrent les généreux efforts du premier consul. Mais dès le premier jour, M. VielCastel reconnait avec tristesse les signes qui devaient amener la chute de celui qui sauvait la France. Le premier consul se montra loujours excessif, extrême dan& ses reviremens et constamment préoccupé des périls , bien peu menaçans pourtant à cette époque, des abus de la liberté La liberté disparut presque complètement "ous l'Empire derrière une bureaucratie brillamment organisée , à une époque où le député lui-même n'était plus qu'un fonctionnaire , un membre ordinaire de la hiérarchie administrative. « N'ayant plus à lutter, dans l'intérieur de l'Empire, contre aucune espèce d'opposition, son activité se porta toute entière sur la politique extérieure.» Telle est la manière dont M. de Viel-Castel relie les deux grandes voies suivies par l'Empereur et rend l'une responsable de l'autre.

Je n'ai pas à entrer dans le récit dece grand drame si triste et tout à la fois si grand et si g'orieux pour le pays. Mais on jugera peut-être d'après ce rapide aperçu que les événemens antérieurs à la restauration sont plus multiples,mais plussimples que ne le croit la foule,que ne le veut surtout la secte des systématiseurs quand même. Louis XIV a élevé très haut la grandeur du royaume, et si on peut lui reprocher un absolu-

tisme, qu'on voit reparaître sous le premier empire avec te mêma cortège de gloire et d'illustrations,il faut songer que,de même que Napoléon 1er eut à réprimer de déplorables fermens de désordre, Louis XIV venait apràs un siècle da guerre civile : c'est bien plutôt à elle qu'il faut faire remonter la cause de la révolution française, si on veut en trouver absolument nne précise, car c'est cette guerre civile, qu'on la nomme guerre religieuse, ligue, fronde, comme on voudra, qui a amené la réaction absolutiste de Louis XIV, tout comme les crimes de la révolution ont nécessité la réaction absolutiste de l'empire, M. de Viel-Castel expose très judicieusemsnt ces faits principaux de notre histoire moderne, et il y donne la preuve de cette impartialité qu'il a si nettement, si judicieusement définie en commençant.

Je terminerai cette première étude en analysant les deux principales difficultés que le gouvernement de la Restauration rencontrait à son début et qui,exploitées par des ennemis infatigables, devaient amener le résultat final qu'une habileté prodigieuse, j'allais écrire presque surhumaine, aurait seule peut-être su éviter. Les Bourbons entraient à la suite des armées étrangères et ils constituaient une restauration. Les Bourbons, évidemment, rentraient toutefois avec les envahisseurs dans la condition la plus favorable: ils étaient complétement étrangers à la dernière coalition ; elle avait eu pour unique but le renversement de l'Empereur et pas du tout leur rétablissement. Les souverains même avaient hésité à rendre à Louis XVIII sa couronne. Bien plus, les Bourbons se préséntaient avec des garanties de paix bien faites pour rassurpr le pays, car, demeurés strictement en dehors de la lutte qui avait ensanglanté les dernières années, ils ne pouvaient inspirer aux vainqueurs ni ressentiment, ni craintes. ni défiance,et devaient faciliter la reprise des relations internationales. Tout cela était vrai, et cependant, il était impossible qu'après les premiers transporte de joie causés par le rétablissement de la paix, lorsque la nation, rentrant en elle-même, se rendrait compte des sacrifices énormes par lesquels elle l'avait payé, lorsqu'elle mesurerait la hauteur d'où la France était tombée, la coïncidence de cette chûte avec le retour de l'ancienne famille royale , elle ne confondit pas ces deux grands événemens dans un souvenir amer et douloureux ; il était impossible qu'on ne se rappelâl pas que la victoire des étrangers avait été saluée avec ivresse par les amis des Bourbons, qui y voyaient le triomphe de leur propre cause. C'était une arme terrible à l'usage de ceux qui voudraient plus tard discréditer

ta monarchie légitime. Mais, j'ajouterai, une arme très injuste, car, dès le premier jour, Louis XVIII montra la ferme résolution de résister à la pression étrangère, et il était cruel de lui reprocher un retour qu'il ne désirait pas à l'ombre des drapeaux de la coalition, surtout quand on pense à ce qu'il aurait pu arriver de la France si la vieille race de ses souverains ne s'était trouvée là pour la représenter et empêcher son partage ou son abandon à quelque prince de fortune, comme on sait que la pensée en fut sérieusement agitée.

L'autre péril était plus grave. Une dynastie revenant, se trouve exposée à deux extrémités également dangereuses: les amis trop dévoués et les ennemis trop ardens. Les Bourbons ne pouvaient pas plus oublier les services, les dévouemens des anciens serviteurs de la monarchie, que les crimes des bourreaux qu'ils voyaient partout autour d'eux déguisés sous des titres pompeux : ménager ceux-ci, c'était favoriser ceuxlà, et il devait naître de ce conflit une situation dont cependant Louis XVIII, avec son rare bon sens et son excessive finesse, serait certainement venu à bout, comme le dit M. le comte de Viel-Castel. Les Bourbons dans cette circonstance n'avaient qu'un moyen de succès : « C'était de se placer de prime-abord sur le terrain ainsi préparé, de s'associer franchement aux destinées de la France nouvelle, à ses intérêts, à ses opinions, à ses passions mêmes dans ce qu'elles avaient de bon ou d'indifférent, de se confondre, en un mot, avec la nation au lieu de continuer à se considérer comme les chefs d'une minorité impopulaire. En prenant une semblable attitude, en y persistant, surtout, ils auraient pu, avec le temps, reconquérir assez d'autorité morale pour qu'il leur devînt possible de rendre peu à peu à l'aristocratie et au clergé la mesure d'influence que comportaient encore les mœurs et les idées modernes; mais pour le moment, leur préoccupation devait être d'éviter tout ce qui pourrait les faire soupçonner de pencher vers le rétablissement des anciens abus, tout ce qui semblait identifier leur cause à celle de l'émigration et de l'ancien régime. Au risque de se faire accuser d'ingratitude par leurs anciens amis, par leurs compagnons des mauvais jours, ils devaient s'entourer de préférence des hommes qui, pendant leur absence, avaient pris part aux affaires du pays, qui offraient par conséquent des gages de capacité et d'expérience, et dont le nom était une garantie contre les passions réactionnaires: ils devaient même se tenir en garde contre la tentation qui pouvait venir à quelques-uns de ces hommes façonnés à la servilité du despotisme impérial , de

gagner leurs bonnes grâces en Dallant leurs ~penchans présumes et en leur suggérant des projets dont, ils n'auraient pas eux-mêmes osé prendre l'initiative. » Il fallait, en un mot , suivre une politique des plus compliquées, j'allais dire des plus ingrates : M. de Viel-Castel reconnait ces immenses difficultés, il reconnaît aussi l'aptitude de Louis XVIII à les surmonter par sa finesse et son habileté; mais il constate, avec regret, qu'il n'en était pas de même parmi les autres membres de la famille royale.

Je m'arrête : je crois avoir assez montré les tendances sages et vraies de la vie de M. de Viel-Castel : une autre fois, j'entrerai dans le détail du récit.

LIV.

28 Août 1861.

L' Armée et la Garde nationale, par le baron Ch. Poisson , tomes i, ii et III, in-8°, Paris, A. Durand, 1858-4861. — Histoire des Girondins , par M. Guadet, 2 vol. in-8°, Didier, 1861.

Il faudrait ne connaître de la Révolulion française que ce qui se trouve raconté dans l'histoire entreprise par M. le baron Charles Poisson ; l'auteur, ancien officier d'artillerie et qui sait aujourd'hui si utilement employer pour lui et pour ses lecteurs des loisirs qu'il s'esl volontairement créés, s'est d'abord posé une question : « Comment la France révolutionnaire a-t-elle pu résister à l'Europe coalisée, tandis qu'elle était plongée dans une anarchie destructive de toute force régulière ? » Chose merveilleuse , admirable, incompréhensible, en effet de voir un pays abandonné à d'ignobles insensés, couvert d'échafauds, où l'honnêteté était devenue un crime, où l'on reniait jusqu'aux plus glorieuses traditions de notre histoire, de le voir, disons-nous, terrible , fort, invincible au dehors et de retrouver tout entier dans les camps et au milieu des armées cet honneur qui a fait la grandeur du pays et qui semblait vouloir se réfugier là où il y avait de la gloire \ acquérir. C'est dans les camps qu'on pouvait le mieux se faire oublier alors , et j'ai connu

plus d'un vaillant gentilhomme qui a passé celle lamentable époque de la Terreur caché sous un faux. nom et un grossier habit de soldat; je pourrais citer un parent qui a compte dans sa famille deux maréchaux de France et diverses autres illustrations militaires, et qui, en 93 et 94, était simple cavalier du train à l'armée de la Moselle. C'est là seulement qu'on respirait au milieu des hideuses scènes de l'époque, pourvu encore que quelques représentans du peuple ne vinssent pas souiller le camp de leur présence. M. le baron Poisson s'est doue décidé à écrire l'histoire militaire de la Révolution, et je regrette que le titre de son ouvrage ne fasse pas plus clairement saisir le Dut qu'il s'est proposé ; trois volumes ont déjà paru , comprenant les évéoemens écoulés de 1789 au 10 thermidor. Après un chapitre consacré à la composition de l'armée avant la révolution, l'auteur entre en matière avec l'insurrection du régiment des Gardes françaises. Ce corps d'élite, dont le nom se rattache à tous les glorieux souvenirs de nos guerres et qui, le premier se joignit aux assaillans de la Bastille, fat, très-impolitiquement, amnistié et, comme on sait, enivré d'ovations par l'esprit révolutionnaire. La garde nationale se forma soudainement, spontanément dans tout le royaume, avec des allures et des prétentions belliqueuses qui la rendaient bien différente des tranquilles et utiles milices précédentes, uniquement destinées à servir de garde d'honneur dans les cérémonies municipales et à maintenir, au besoin, l'ordre dans la cité. « Sa formation, écrit très-bien M. Poisson, donna naissance à l'idée erronée qui constitua le soldat-citoyen, et son contact avec la troupe de ligne contribua notablement à saper chez celle-ci les saines traditions du devoir et de la discipline. »

Le désordre grandit rapidement et supprima de fait l'armée en Francf pendant trois ans : les gardes-du-corps, qui seuls donnaient l'exemple du dévouement, sont massacrés et dispersés : les municipalités supportent tous les désordres imaginables , et l'Assemblée constituante , en supprimant la juridiction des prévôtés, annihila réellement la maréchaussée, qui aurait pu réprimer dans les campagnes les excès commis au nom de la liberté. L'esprit d'insubordination, de délibération s'introduit dans les régimens : des clubs s'y établissent sous l'influence des sous-officiers dont l'ambition est fortement stimulée par l'émigration d'une partie de leurs officiers. Les efforts du pouvoir législatif sont vains : une fois la barrière de la discipline abattue , il ne reste plus rien pour

retenir les soldats; les uns pactisent avec la populace et laissent massacrer leurs chefs: les autres entrent en insurrection et donnent naissance à la guerre civile. De plus , l'Assemblée constituante par un faux respect de la liberté individuelle , ne veut qu'une armée composée d'enrôlés volontaires, et celle illusion est un moment confirmée par l'élan passager avec lequel 60 ou 80,000 gardes nationaux s'organisèrent en bataillons à l'époque où l'arrestation du roi à Varennes fit craindre une invasion subite ; mais comme la paix subsista encore quelque temps, leur mouvement n'amena que du mal : « Ces premiers soldats de la liberté ne serven t d'abord qu'à porter dans les camps et dans les garnisons les coutumes désordonnées des sociétés populaires. » La guerre éclate enfin et qu'arrive-t-il ? Une première tentative sur la Belgique échoue honteusement par une déroute dans laquelle un général et un colonel sont massacrés par leurs propres sol-dats. L'étranger, heureusement, n'est pas prêt pour profiter d'une situation qu'il ne connaît même qu'imparfaitem ent : la Providence daigna encore une fois sauver la France. Pourquoi n'a-t-elle pas renouvelé ce miracle quelques mois plus tard, et ne nous a-t-elle pas épargné les saturnales et les crimes monstrueux de la Terreur !

Ce n'était que le commencement. La conduite de la Gironde accroit chaque jour l'impulsion révolutionnaire : l'insurrection du 1 0 août renverse le trône de Louis XVI et nous prive des régimens suisses qui ne peuvent demeurer au service des assassins de leurs frères. Les officiers qui étaient restés jusqu'au dernier moment à leur poste, passent la frontière : en un instant nos armées sont affaiblies et privées de leurs chefs,et cependant l'étranger augmentait sans cesse ses forces et approchait. On pouvait tout craindre, et les meneurs de la révolution craignaient tout, en effet'; mais Dumouriez survînt pour prendre le commandement de l'armée et essayer sa reconstitution : « Il résiste aux ordres des ministres, aux injonctions de l'assemblée et aux murmures de la plupart de ses généraux ; il poursuit invariablement le plan hardi de temporisation qu'il a formé, et il sauve le pays malgré lui. » L'année 4793 ne fut pas plus heureuse d'abord, mais elle se termina par un revirement subit qui vint révéler les forces de la France , et donna , dès le premier jour à l'Europe , la preuve que quelqu'affaibli, quelqu'humilié que soit le pays au-dedans , rien , quand il s'agit de repousser l'étranger, ne lui coûte, et rien ne peut le vaincre. Rappelerons-nous ces six mille paysans qui, en 1814, à Fère champenoise, surent

inquiéter gravement l'armée russe et se firent massacrer jusqu'au dernier, ptutôt que de se rendre à ceux qui envahissaient la France dans un bui , cependant bien anti-révolutionnaire.

L'année 1792 s'achève entre la retraite des ennemis vaincus dans l'Argonne et l'invasion du Palatinat et de la Savoie par Custine et Montesquiou. Mais que pouvaient faire nos généraux avec les montagnards ? plusieurs sont destitués, Moniesquiou est contraint d'émigrer pour sauver sa tête. Dumouriez, après la victoire de Jemmapes, maître de la Belgique, se voit dans l'impuissance absolue d'agir faute de moyens de faire vivre ses soldais autrement que par le pillage et le vol : les patriotes du ministère refusent toute sanction aux moyens qu'il propose pour faire subsister ses troupes: les chevaux meurent par miniers ; les soldais, à peine nourris, abîmés par les maladies, vêtus de guenilles, deviennent de vrais brigands qui font amèrement regretter aux Belges le départ des Autrichiens. En même teinps, les 60,000 volontaires levés à propos de. l'arrestation de Varennes. voient finir leur année de service et ne veulent à aucun prix la continuer; i's font défection au moment où la Convention « déavnçant l'effet de l'indignation causée en Europe parla mort de Louis XVI, » déclare la guerre à l'Angleterre, à l'Espagne et à la Hollande. Il fallut prendre alors une mesure suprême : on s'empressa d'oublier les beaux raisonnemens qui faisaient, quelques mois auparavant, abhorrer la levée forcée, et on décida que 300,000 hommes seraient enrôlés ainsi par départemens, tandis que l'on ferait en outre appel au zèle des volontaires jusqu'au chiffre de 200,000 (mars 1793). Cet effort ne fut pas heureux et deux grands événemens vinrent rendre la levée à la fois plus indispensable et plus difficile : Dumouriez toujours abandonné et, qu'on me passe le mot, chassé par la faim, voulut essayer de conquérir la Hollande : il échoua par la faute des lieutenans qu'il laissa derrière lui et qui se firent battre. D'un autre côté, la Vendée entrait en insurrection, donnant l'exemple de ce prétendu brigandage que nous voyonsse renouveler de nos jours en faveur d'autres Bourbons, brigandage qui est tout simplement la lutte des volés qui veulent repousser les voleurs.

Dumouriez tenta un dernier effort : il livra la bataille de Neerwinden qui ne fut presque ni gagnée, ni perdue, mais qui, pour nous, aboutit à une retraite complète et faillit devenir un désastre; par l'empressement des volontaires à repasser la frontière sous le spécieux prétexte d'aller défendre

leurs foyers menacés. Dumouriez se montre magnifique an milieu de ces difficultés qui lui inspiraient une grande idée : il veut faire la p ûx et marcher sur Paris pour en balayer les jacobins et rétablir la constitution de 1791. Nos troupes refusérent d'agir de concert avec les Autrichiens : elles se retirèrent dans diverses places. La route de Paris fut entièrement découverte ; mais, heureusement, l'ennemi marqua encore cette fois d'audace pour profiter d'une occasion unique.

La Convention ne trouva alors d'autre moyen à employer que l'échafaud : des commissaires partirent pour l'armée du Nord et formèrent une succursale du comité de salut public que l'imminence du danger faisait créer à Paris; les derniers officiers provenant de l'armée royale, bien qu'ayant fait assez leurs preuves républicaines, ce semble, sont guillolinés ou chassés ; d'ineptes sans-culottes les remplacent Nos soldats, en attendant , continuent à recevoir des vivres en quantité très insuffisante et surtout de qualité déplorable et à manquer d'armes, de vêtemens et de ~n in itions. On fait encore un effort : les départemens sont ~u.orisés à lever une nouvelle catégorie de volontaires , très ingénieusement appelles : Forces additionnelles par voie d'indication.» On faisait mieux " à Paris : la commune entretenait des bataillons de voloniai • res à 500 livrps par individu et assurément payés beaucoup plus qu ils ne valaient, quoique soldés en assignats. Ce fut avec cette armée qu'eurent lieu les hideuses scènes de mai et juin 1793, en présence de 80,000 gardes nationaux qui y assistèrent l'arme au bras. « Cependant les résultats de la situation militaire ne se font pis attendre ; les Espagnols s'emparent de Fort-les-Bains et de Bellegarde en Roussillon ; les Piémontais repoussent les républicains qui tentent plusieurs fois de prendre Saorgio ; les vendéens se rendant maî- tres d'Angers et de Saumur: Mayence est repris par les Prussiens : Condé et Valenciennes tombent au pouvoir des Autrichiens ; Lyon lève l'etendart de la guerre civilp pt Toulon se livre aux Anglais. » La Convention en prépuce de ces coups répétés , ne varie pas : ellp envoie les généraux à l'échafaud et les remplace par les plus ineptes des fficiers ; le seul titre à invoquer pour avoir des commandemens, était de montrer le plus de sans-culoitisme

J ai dit que, vers la fin dp 1793, un grand et soudain changement s'opéra : il fût dû à Carnot que les membres du nou- veau comité de saint public composé des révolutionnaires les plus avancés , eurent le bon sens dp s'adjoindre . en reconnaissant leur absolue incapacité militaire Carnot eut re-

cours à une mesure décisive , la levée en masse comprenant tout homme de 18 à 25 ans sans exception (26 août 1793). « Comme précédemment, elle est fondée sur les plus nobles sentimens : l'amour de la patrie . l'horreur de l'invasion étrangère ; et pour ceux à qui la bonne volonté fait défaut, la guillotine est préparée sur la place publique. » Le comité de salut public enleva aussi à la Convention le choix des généraux, ce qui, dès lors, priva nos armées du triste honneur rie se voir commandées par des peintres, des avocats ou des médecins, et Carnot sut découvrir ces vrais officiers qui gont devenus l'honneur du pays. Ce revirement eut lieu en trois mois, et l'année commencée sous de si sombres auspices militairts, s'acheva au milieu des victoires remportées sur tou- tes les frontières.

Après un chapitre consacré à la guerre en Vendée et dans lequel M. le baron Poisson fait preuve d'une grande justesse et d'une remarquable élévation de vues, mais sur lpquel je ne m'arrêterai pas de peur d'attrister inutilement mes lecteurs, nous arrivons à lalvéritable renaissance militaire: nous voyons la discipline remise en honneur, les troupes réhabili, tées et exactement nourries, les voleurs et les dilapidateurs sévèrement poursuivis. — Par malheur ces derniers le furent plus en théorie qu'en réalité; mais un décret du 27 pluviôse, an Il, me semble donner par ses longues explications la mesure de l'avilissement où était tombé l'état militaire : il ordonna qu'à l'avenir, les hommes gradés, depuis le caporal jusqu'au général seraient tenus de savoir lire et écrire ! Avant de passer outre je rapporterai cette appréciation du sort des généraux sous le gouvernement de la Terreur :

« La hache révolutionnaire frappait iniquement, mais non aveuglément. Robespierre choisissait dans les prisons avec discernement ; le royaliste, l'aristocrate, le fédéraliste, le prêtre, le général, le magistrat, la femme, la religieuse,étaient successivement envoyés à la mort pour servir d'expmple à leur parti ou à leurcaste. La plupirt des acquittemens ou dés condamnations que prononçait le tribunal révolutionnaire étaient également commandés d'avance. La logique de cette politique de l'assassinat conduisit à ~l'échafand un grand nombre de généraux, de stitués et mis en prison à la suite d'opérations de guerre malheureuses. Pour beaucoup d'entr'eux les revers avaient été la conséquence du manque de soldats, de l'abspnce d'approvisionnemens : mais h n'était pas la question : on voulait prouverais chefs militaires que toute défaite équivalait à une trahison. Les victimes, qui regrettaient

ia mort du champ de bataille , subissaient leur supplice sur la place de la Révolution, bien que Billaud-Varennes, dans un accès de sauvage férocité, eût obtenu de la convention un décret en vertu duquel tout général, condamné à mort, devait être exécuté devant le front des troupes qu'il avait commandées. Mais l'esprit démagogique ne s'acharnait pas seulement contre les généraux malheureux à la guerre. Chaque comité révolutionnaire constituait, pour les chefs militaires, une réunion d'ineptes appréciateurs; les rpprésentans du peuple, en mission dans le département, avaipnt besoin de l'appui de ces infâmes soutiens ; aussi par politique par concorde de vues ou pour éviter d'être eux-mêmes soupçonnés, ils confirmaient souvent les dires des plus ignares dénonciateurs.

Aux armées, les conventionnels revendiquaient ordinairement leur part dans le succès; mais ils imputaient les revers aux fautes des généraux. Enfin l'Assemblée nationale en était arrivée à admettre, àfpeu près sans examen presque toutes les accusations qui inculpaient le chef militaire. « Napoléon ne nous raconte-t-il pas dans ses Mémoires que plusieurs heures après la prise d'un des forts principaux, pendant le siège de Toulon, quand le soleil était très-haut sur l'horizon, il vit venir les représentans du peuple, le sabre à la main, « l'air décidé et luron, » complimenter les soldats et se féliciter entr'eux. Ce sera l'éternel honneur de Carnot d'avoir rendu l'armée à elle-même, d'avoir pu faire face à l'immensité des besoins, et d'avoir ainsi ramené la victoire à son ancienne faveur pour notre drapeau. Partout les troupes furent régularisées, et l'on licencia autant que possible les élémens par trop révolutionnaires ; des généraux éminens reçurent le commandement de nos années, et on les vit, avec Bonaparte, Masséna, Augereau, Pérignon, Moreau. Souiiam, Jourdan, Dugommier et tant d'autres, fonder cette immense réputation militaire moderne qui a élevé notre armée au-dessus de toutes les autres.

Il ne faut pas croire cependant que tout ait radicalement changé du jour au lendemain, et il suffira de dire qu'il y avait encore des représentans en mission ; Saint-Just causa d'assez graves embarras à l'armée du Nord, où il voulut s'improviser grand stratégiste, et forcer Jourdan à faire fusiller trois de ses généraux, ce qu'il ne put heureusement obtenir. A l'intérieur, les événemens s'assombrissaient, l'échafaud suffisait à peine à sa lâche en fonctionnant sans cesse. La loi du 22 prairial créa ce que M. le baron Poisson appelle la terreur dans la terreur : due à l'initiative de Coulhoo, elle supprima

complètement ies défenseurs et les témoins pour les accusés, déclara les preuves morales suffisantes pour motiver la condamnai ion, et réduisit la peine à infliger à une seule : la mort. Une telie ivresse de sang devait amener une réaction. La lutte fut cependant assez longue , assez hésitante d'abord ; mais Robespierre se perdit par un excès de confiance en luimême et en sa popularité ; il oublia qu'il terrifiait tout le inonde, et que chacun, maintenant, ne pouvait assurer son existence qu'en se débarrassant de cette abominable dictature qui mettait la France entière en suspicion. On connaît assez les journées des 9 et 10 thermidor, sans que j'aie à les raconter ici ; mais je crois utile de rappor ter l'opinion de M. le baron Poisson sur Robespierre, il me semble difficile de juger plus équitablement et pourtant avec plus de sévérilé cet homme qui personnifie à lui seul la terreur, et eu faveur duquel depuis quelques années tant d'écrivains ont le triste courage d'élever la voix.

« Les difficultés que surmonta Robespierre, les résultats incontestables qu'il obtint, ses tendances . ses efforts et ses souffrances causent une émotion douloureuse eu sa faveur; malheureusement, eile est rapidement détruite par des impressions d'uue nature entièrement opposée. La plus vive sympathie est acquise au citoyen qui se dévoue à retirer son pays de l'abîme; mais elle fait place au dédain pour l'esprit faux et orgueilleux qui, au lieu de deviner et d'utiliser les tendances genérales d'une nation, prétend la modeler d'après un système préconçu. La persévérance déployée par Robespierre est remarquable , mais on souffre eu voyant ceiui qui prétend disposer de l'avenir, entraîné sans cesse par une impulsion que la médiocrité de son génie ne peut ni suspendre ni diriger. Ses horribles moyens accusent son insuffisance; son astucieuse habileté à perdre ses ennemis politiques en particulier inspire l'épouvanté : il ne peut vaincre qu'en les assassinant. D'ailleurs il ne frappe pas seulement ses adversaires: le sang innocent versé systématiquement pour les besoins de la lutte fait horreur. En même temps on reste indigné de la duplicité de ce sophiste qui se trompe lui-même et s'ahsout de ses propres crimes en invoquant une législation meurtrière enfantée par sa volonté. Cette marche homicide ne lui paraît monstrueuse que lorsqu'il n'eu a plus le monopole, et quand ses ennemis , pour le vaincre , tournent entre lui ses propres armes ; d'autres considérations non moins accablantes pour Robespierre dérivent de sentimens généreux, apanage incontesté du caractère national.

On ne comprend pas en France un chef de part qui prépare sans cesse h lutte et disparaît toujours an moment de l'ac- lion ; l'esprit militaire, et l'amour du pays élèvent contre cet orgueilleux tribun des accusations indélébiles; par ambition personnelle, par envie et par impuisance d atteindre au ni veau de cette époque , si noblement guerrière il chercha à rabaisser constamment la gloire militaire et se montra le persécuteur acharné de ceux qui sauvaient la Patrie.»

Je le répète, l'ouvrage de M. le baron Poisson occupera l'un des premiers rangs p armi les histoires de la Révolution. Non seulement il étudie, comme je l'ai dit en commençant, une face tonte spéciale de cette grande époque , le cô:é exclusivement militaire, mais il apprécie d'une façon remarquable. quoiqu'à grands traits, 1 s désordres et les crimes de la Terreur; il se montre à la fois écrivain auquel on peut à peine reprocher quelques mois un peu hasardés, au milieu des traits les plus nobles et les plus heureux, historien accompli. esprit honnête et élevé. On est heureux de lire les jugemens qu'il porte, jugement impartiaux , mais qui respirent cependant une profonde répulsion pour ces bourreaux juridiques , pour ces monstres tels que Fouquier-Tain vil le qui appellait le 29 prairial an Il l'une des plus belles journées de la Révolution parce que cinquante-quatre victimes y furent décapitées à Paris, loutes étant vêtues de robes rouges : « Quelle belle fournée de cardinaux ! » s'écria facétieusement ce misérable. M. le baron Poisson relève dans une noie le nombre des personnes exécutées à Paris seulement ; ce chiffre n'a pas besoin de commentaires : du 10 mars 1793, jour où le tribunal révolutionnaire fut décrété, au 10 juin 179i, il y eut 1270 suppliciés soit environ trois par jour en moyenne ; du '0 juin au 28 juillet ( 10 thermidor), ii y en eut 1345, soit vingt-huit par jour en moyenne ! Et il y a des gens qui osent défendre cette époque et sps bouchers !

M. Guadet a entrepris la justification des Girondins, beaucoup trop malmenés à ses yeux (ce qui n'est nullement mon avis), par M. Granier de Cassagnac. M. Guadet s'intitule, sur la couverture même de son long plaidoyer, neveu du girondin Guadet : c'est donc une pensée précise qui lui a fait prendre la plume. et j'avoue que j'étais tout prêt à me montrer favorable à une tentative si légitime, je dirai même si honorable: mais quand on a lu livre il n'y a pas moyen de demeurer calme. M. ~Guintet commence par une profession de foi dans laquelle il décl qu'il n'aime ni les nobles, ni les prêtres ; il trace ensuite un intéressant croquis de la ville de

Bordeaux et de son bourreau avant la Révolution, et jusqu'à l'assemblée constituante; il nous peint également les députés qui y furent élus : celle portion de l'ouvrage ne mérite que des éloges; mais comment continuer cet examen après l'arrivée des Girondins à Paris? M. Guadet nous les montre comme ennemis de la révolution terroriste et ayant tout essayé pour en arrêter les crimes : j'ai relu le récit de M,. Granier de Cassagnac et je persiste avec lui à trouver que les Girondins n'ont, au contraire, rieu négligé pour amener un sanglant et effroyable malheur. M. Guadei affirme en deux pages h culpabilité du roi et ajoute très sérieusement que la preuve qu'il était réellement coupable, c'est que pas ~ur, des membres de la convention ne se prononça pour l'acquittement. Que répliquer à cela? J'aime mieux fermer le livre après avoir dit ces quelques mots et placer en réponse ce jugement des Girondins par M. le baron Poisson :

« Parmi ceux dont les déplorables passions ont noyé dans le sang le caractère dé justice et de moralité qui fut l'essence de la révolution, les Girondins occupent le premier rang au double point de vue de la culpabilité et de l'incapacité politique.

« Leur souvenir néanmoins subsiste, embelli d'un prestige touchant et poétique. »

Le livre de M. le baron Poisson est une excellente réponse aux ouvrages qui se proposent depuis quelque temps la glorification de ce grand Maximilien de Hobespierre, de ce doux et vertueux Saint-Just, de MM. Gensonné, Danton, Couthon et tant d'autres qui, en bonne justice, n'ont été que de grands criminels; mais M. le baron Poisson me semble avoir compris Robespierre comme il ne l'a jamais été : le troisième volume de son œuvre à cet égard, est supérieur aux précédens, parce que son autour y révèle, outre ses qualités spéciales d'historien militaire, tnie remarquable connaissance de l'hommehéros de la Terreur, et la traduit eu pages vraies, éloquentes et impartiales. Il l'a soigneusement et longtemps observé. Il l'a étudié chez lui et hors de chez lui, il a dépouillé tous les documens qui le couvernent, il s'est nourri de ses discours et il en est arrivé à le posséder comme s'il l'avait intimement connu , à scruter et dévoiler ses plus secrètes pensées , à le démasquer enfin, tout en indiquant aussi les très rares, mais incontestables qualités de ce détestable ambitieux. M le baron Poisson assigne à Hobespierre la place qui lui convient et en même temps il fait vertement la leçon, sans en avoir l'air, 3 ceux qui veulent nous montrer Robespierre déguisé en

homme de bien, tandis qu'ils a s s i m i e Louis XVI à un cou pable.

Les opinions sont libres assurément mais il y en a cepen- dant, qui, de bonne foi, ne peuvent exister et qui si elles sont seulement les produits d'un amour ~efforné pour le paradoxe. font peu d'honneur à ceux qui Ifs inventent. Une fois pour toutes on devrait hisser les bourreaux de la Terreur dans le sang et la hone où ils se sont vautres et ne pas venir jeter leur louange à la tête de ceux qui comptent de nombreux pareils parmi les gens qu'ils ont assassinés Malheureusement nous n'en sommes pas là et j'aurai bientôt encore à parler ici de cette glorification de la Terreur qui m'afflige el m'irrite.

Je ne puis que faire des vœux pour voir paraître la suite de l'Histoire de l'Armée et de la Garde nationale , en me per- mettant à cet égard de stimuler l'activité de l'auteur : tous les lecteurs seront certainement de mon avis.

LV.

9 Octobre 1861.

Histoire de la réformation française. par P. Puaux. tomes III et IV , Paris, in -18 , Michel Lévy , 1860. - Histoire de Washington et de la fondation de la République dts EtatsUnis, par C. de Witt, avec une introduction historique par M. Guizot, 1 vol. ir:-8°, Paris , Didier, 1861. — Histoire de Jefferson par le même, 1 vol. in-8°, Paris, Didier, 1861.— Dictionnaire des Cardinaux, 1 vol. in-4°, par M. l'abbé C. B.— Dictionnaire de l'histoire universelle de l'Eglise, par M. G.-F. Guérin, 5 vol. in-4°. — Dictionnaire de géographie sacrée et ecclésiastique , par M. Benoist , 3 vol. in-4°, tous de la collection Migne, 1858-1861.

J'ai déjà rendu compte ici des deux premiers volumes de l'Histoire de la réformation française, en indiquant les exagérations regrettables de son auteur, ministre de la religion prétendue réformée. Ces deux nouveaux tomes commencent au lendemain de la Saint-Barthélemy et se terminent à l'assassinat de Henri IV par Ravaillac. M. Puaux y montre les mêmes défauts et les mêmes qualités : trop grande rareté de

dates, insuffisance des notes , qui souvent renvoient seulement à un auteur sans indiquer même et lui de s volumes auquel il faut recourir, grande exagération J'allais écrire exallation, mais aussi à côté de cela style coloré et attachant , extrême conviction évangélique ; seulement M. Puaux a évi- demment échoué dans son but s'il a voulu écrire une bistoiie de la ré'ormation française pour tout le monde ; car il est tellement partial, qu'il ne sera lu que par ses coreligion. naires, et, partant , ne popularisera nullement sa piéd cation, car c'est le véritable nom qui convient à son œuvre. Je ne puis passer en revue tous les faits compris dans les quarante années ou environ comprises dans cette partie du récit de M. Puaux ; je m'arrêterai a deux faits principaux la conversion et la mort du Béarnais ; je communiquerai en- suite à mes lecteurs une découverte toute personnelle à M. Puaux, à savoir que saint François de Saies est mort protestant.

M. Puaux se console de l'abjuration de Henri IV en le traitant de mauvais protestant, et. par conséquent, presqu'en félicitant l'Eglise prétendue ref armée de ne plus comp- ter dans son sein un aussi triste disciple : « Mauvais protestant, il eût été plus mauvais catholique encore; il n'aimait pas la morale austère des huguenots et se riait des pratiques calholiquts » Le Béarnais , aux veux de-l'historien de la Reforme , obéit uniquement à i'intérêt quand il prit « l'avenue à l'extrémité de laquelle son œil entrevoyait une rouronne; » il lui fallait désarmer les ligueirs qui , naturel lement, ne pouvaient admettre un souverain hérétique, ou en les écrasant, ou en leur ôtant tout prétexte d'opposition ; il préféra la voie la plus douce . et , sa détermination piise il ne songea plus qu'à « procéder avec décence et à donner a une conversion intéréssée l'apparence de la sincérité » Mais ce que nous ignorions jusqu'à ce jour. c'est que par son abj uration, Henri IV perdit la France et prépara les désastres de la révolution. L'abjuration apprit au pays, à se jouer de ce qu'il a de plus sacré, et fit de Henri IV « le premier pervertisseur de son roya unie. » Tout ce qu'il y avait d'énergie dans la population se détendit. « Le libre examen en religion. quia pour conséquence immédiate le libre examen en politique (—ce que j'appellerais l'esprit révolutionnaire , si j'osais interrompre M Puaux, — ) s'affaiblissant avec l'affai- blissement de la réforme. » Cet abaissement moral aboutit à l'omnipotence de Louis XIV « qui imprima son nom à son siècle et força le monde à lui donner le nom de grand; »

mais qui ruina la France, lui enleva sa dignité et corrompit ses moe urs. — C'est toujours M. Puaux qui parle. — A sa mort, le royaume était complètement épuisé , et la religion catholique « s'en allait en lambeaux. » Après lui, le Régent. Louis XV, Voltaire qui eut cependant « le malheur de confondre le catholicisme avec la religion du crucifié ; » puis la Révolution, l'Empire et les évènemens qui ont chassé trois fois déjà les descendans du Béarnais. Or, tout cela ( c'est M. Puaux qui le garantit ) ne serait positivement pas arrivé si Henri IV était demeuré huguenot, mais la raison qu'il en donne est charmante de naïveté : « Si, doué de la seconde vue, Henri IV eût pu , au moment de son abjuration, voir ce que sa conversion donnerait à la France et à sa race, il n'eût pas hésité. Il pût demandé à son épée, et non à un parjure, le soin de mettre sur sa tête la couronne de ses aïeux ; peut-être eût-il réussi ; mais s'il fût mort en soldat, il eût laissé un nom aussi grand et une réputation plus pure. »

Peut être eût-il réussi ! Il certain que s'il eût échoué Louis XIII, Louis XIV, LÔui XV pt Louis XVI n'eussent pas été rois de France et de Navarre. C'est une vérité incontestable , mais naïve.

M. Puaux cherche à décharger singulièrement Ravaiilac en le montrant, au dernier moment, très répentant de son crime et victime des mauvaises instructions qui lui avaient prêché la légitimité du regicide : « C'est moins contre Ravaillac que contre les maximes qui avaient armé cet homme qu'il faut pousser un cri d'indignation,» et ces maximes sont ( bien entendu ) « les maximes jésuitiques. » Et, à ce propos, M. Puaux porte son jugement sur le Béarnais : « Parfait soldat,, habile politique, admirable écrivain , grand roi ; à ces nombreux points de vue, l'historien de la réforme ne peut que joiodre ses applaudissemens à ceux de la foule, mais il se console en malmenant avec rudesse l'homme auquel il reconnaît généreusement tous les vices , et refuse nettement le respect et l'estime de la postérité. « Une mauvaise chanson a fait de Henri IV un roi populaire ; mais il faudrait désespérer d'un peuple qui trouverait dans ce monarque l'idéal de son souverain. » Certes, j'avoue que je reconnais le grand défaut du Béarnais en fait de moeurs , mais je suis cependant de l'avis de la foule et je n'aurais jamais cru qu'un auteur français pût écrire une pareille phrase.

Mais j'ai promis de faire connaître l'abjuration de saint François-de-Sales. Je ne plaisante pas : M. Puaux parle , au contraire, très gravement, et je fais tout ce que je puis pour

l'imiter et demeurer sérieux, au moins pendant quelques instans. M. Puaux parle de saint François-de-Sales à propos de sa mission dans le Chablais et de ses entrevues avec Théodore de Beze , et il nous en raconte une avec un tel luxe de détails que je regrette vivement de ne pas avoir trouvè au bas de la page l'indication de la source originale où ils ont été puisés ; il le remet ensuite en scène pour nous faire assister à sa mort. « Ainsi se termina, dit-il, la vie de cet homme remarquabie qui combattit pendant si longtemps et sans relâche la foi réformée, et qui, à son insu, l'embrassa au moment suprême.»Voyons comment François-de-Sales tomba malade à Lyon et dès le premier moment « secouant son demi pélagianisme » (?) il ne pense plus qu'à Jésus-Christ : « il oublie la médiation de son Eglise et, concentrant ses regards sur la croix, ne s'adresse plus qu'à celui qui donne le pardon et la vie » : il ne demande ni confesseur , ni extrême-onction, » oubliant les cérémonies de son Eglise. » Voilà le récit de M. Puaux. Je vais maintenant m'adresser à M. Charles-Auguste de Sales, neveu du saint évêque, qui a écrit sa vie , et lui demander des détails sur les derniers momens de ce pieux serviteur de Dieu.

Le 27 décembre 1622, il se confessa au Père Etienne Brun, et célébra la messe à midi, et, quelques heures après, il fut frappé d'apoplexie, après avoir ressenti d'abord une excessive faiblesse qui lui avait fait presque perdre connaissance. Il logeait chez les Jésuites. Quand le sentiment lui revint, il ne se fit aucune illusion sur son état, et l'une de ses premières pensées fut de faire solennellement sa profession de foi, priant le père Sauvian de la recevoir, en ajoutant: « Combien qu'il y aurait cent, voire mille religions au monde , je n'en estime point de bonne que celle de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en laquplle je veux mourir, quoique mes ennemis me puissent suggérer; ainsi je le jure, ainsi je le professe. Et pendant que nous en avons le loisir, ajouta-t-il, je vous prie de faire que l'on m'apporte le sacrement de l'Extrême-Onction. » Les médecins firent retarder celte cérémon e qui n'eut lieu qu'à une heure après minuit, quand ils eurent perdu tout espoir. On ne put lui donner le saint Viatique, à cause de ses fréquens vomissemens: il se fit mettre au bras son chapelet, et passa tous les instans lucides qu'il eut jusqu'au dernier moment à répondre aux prières qu'on faisait, et à s'entretenir pieusement avec ceux qui l'entouraient. « Le P. Menard luy ayant réparty s'il ne voulait pas qu'on priast Dieu pour luy? — Ah! dit-il, de cela, ouy bien. — Ne vous

ressouvenez-vous point de la très-glorieuse Vierge Marie, l uy dit-on, et ne la voulez-vous pas prier? — Il r&spondit : Je l'ay priée tous les jours de ma vie ! »

Si M. Puaux avait lu ce récit dans l'histoire de CharlesAuguste de Sales, aussi bien, d'ailleurs, que dans tous les autres biographes du saint évêque de Genève, il aurait pu ne pas écrire le chapitre qu'il consacre à saint François de Sales et à sa mort dans la foi prétendue réformée. C'est une mauvaise plaisanterie qui montre une très grande partialité ou une très-faible critique.

Deux mots encore: M. Puaux a quelquefois des expressions qui sont au moins sirgulières: parlant de saint François de Sales, il écrit: « Il mécanisa la religion.» Racontant la conversation de Sully avec le Béarnais au sujet de sa conversion, il conclut: «Sur ce, il le licencia parunbonsoir. » Décrivant la manière dont le protestantisme comprend la célébration de culte, il ajoute, après avoir assigné la première place à la prédication: « La prière et les chants sont relégués dans l'arrière-plan. » Ailleurs, je lis, à propos des torts que l'auteur prête aux catholiques et aux protestans que « ces deux partis manquaient également de charité et de support. » J'ai pris au hasard, mais je noterai aussi un curieux passage où M. Puaux exprime ses regrets sur ce que les fondateurs du protestantisme ont oublié de donner un cérémonial à leur culte. Cet aveu est bon à enregistrer, à propos de ceux qui se scandalisent des pompes de notre Eglise.

D'un réformateur religieux, nous allons passer à un réformateur politique; M. Cornelis de Witt vient de publier coup sur coup l'histoire de Washington et celle de Jefferson, les deux fondateurs des Etats-Unis de l'Amérique du Nord,précisément au moment où cette confédération se sécessionne pour adopter un mot assez nouveau du vocabulaire de la presse quotidienne). Le siècle ne se sera pas écoulé avant que la grande œuvre de Washington ne soit déchirée pour toujours, première séparation, qui se renouvellera sans nul doute, car à mesure que les Etats confédérés grandiront individuellement, ils voudront profiter de leur indépendance, et vivre par euxmêmes sans se courber sous ce lien fédéral qui pèse lourdement sur plus d'un, quoiqu'il s'agisse d'un pays libre par excellence.

« Deux choses, grandes et difficiles, sont de devoir pour l'homme et peuvent faire sa gloire, écrit M. Guizot dans l'introduction qu'il a placée en tête du livre de son gendre : supporter le malheur et s'y résigner avec fermeté ; croire au

oien et s'y confier avec persévérance. — Il y a un spectacle aussi beau et aussi salutaire que celui d'un homme vertueux aux prises avec l'adversité: c'est le spectacle d'un homme vertueux à la tête d'une bonne cause et. assurant son triomphe. Si jamais cause fut juste et eut droit au succès, c'est celle des colonies anglaises insurgées pour devenir les Etats. Unis d'Amérique. La résistance précéda pour elles l'insurrection. Leur résistance était fondée en droit historique et sur des faits, en droit rationnel et sur des idées. »

Ce passage donne l'idée des tendances de ce livre , tendances que je ne prétends ni critiquer, ni approuver, mais qui prouve que cette histoire est, comme elle doit l'être, écrite au point de vue américain. L'Angleterre n'a eu que ce qu'elle méritait en perdant ses magnifiques colonies. Mais les futurs Etats Unis eurent la bonne fortune de rencontrer en même temps un grand homme pour former leur unité. Ce grand homme fut Georges Washington, qui naquit à Bridge's-Creek, en Virginie, le 22 février 1732, d'une famil'e originaire du comté de Durham , mais qui avait quitté l'Angleterre depuis le milieu du dix-septième siècle. Il débuta à l'âge de dix-neuf ans dans la vie publique par une position considérable et qui prouve l'influence dont il jouissait dans sa province : il fut chargé de veiller à la défense de son district avec le rang de major et il assista à !a bataille des Grandes-Prairies avec le grade de lieutenant-colonel. Peu après, des tracasseries infligées aux officiers indigènes par les autorités anglaises, mécontentèrent profondément Washington; il quitta le service en répondant au général Sbarpe qui le pressait vivement de revenir sur sa détermination , une lettre dans laquelle on lit ce passage: « Si vous me croyez capable de conserver un brevet auquel n'est attaché ni émolument, ni rang, vous devez bien avoir une misérable idée de ma faiblesse et me croire plus nul que les fonctions que vous m'offrez. » Mais quand , l'année suivante, le général Braddork vint recommencer la lutte et eut besoin de s'entourer d'officiers connaissant à fond le pays, Washington n'hésita pas à repondre à l'appel qui lui était adressé, et après la bataille de Monongahela, il fut nommé commandant en chef des troupes de la Virginie, poste qu'il conserva pendant trois années ( 1755-1758 ) qui furent pour lui une suite de tourmens et de contrariétés,dont aucun événement ne vint rompre la monotonie. » Il quitta l'armée quand les affaires eurent été rétablies par la prise du fort Duquesne, qui menaçait à chaque instant la sécurité de la Virginie, et il se decida a rentrer pour toujours dans la vie civile où il devait s'illustrer d'une façon si éclatante.

E!u spontanément à la chambre des représentants de la Vir ginie dès 1757, Washington se moniri partisan ardent et dévoué des droits de la colonie, et il s'associa à toutes les mesures de résistance légale qui furent tentées. De bonne heure il avait vu le vrai de la situation et n'at tendait rien que de la détresse de l'Angleterre. Sa place était naturellement marquée au congrès général , réuni le 4 septembre 1774 à l'hiladelphie, ; mais à ce moment encore l'idée d'une séparation radicale n'était pas nettement arrêtée dans son esprit. Les événement se chargèrent de précipiter une résolution et de transformer en révolution la résistance. Le canon de la bataille de Lexiogton annonça au monde que les Américains voulaient leur indépendance. Washington en accueillit la nouvelle avec joie : « Sans doute, écrivait il alors, il est douloureux de penser que des frères se sont plongé l'épée dans le sein et que ces champs de l'Amérique , autrefois si heureux et si paisibles, seront désormais ou inondés de sang ou peuplés d'esclaves 1 Déplorable altern Itive, niais un homme vertueux peut-il hésiter?» 11 n'hésita pas plus que ses concitoyens, et à la seconde réunion du congrès, il acceptait le commandement en chef de l'armée. « Par la fortune la plus rare, dit M. Cuizot dans l'introduction de cette histoire , tout se réunissait, tout concourait en faveur des coloiies insurgées. Leur cause était juste, leur force déjà grande, leurs dispositions morales et prudentes. Sur leur propre sol, les lois et les mœurs , les faits anciens et les idées modernes s'accordaient à les soutenir, à les animer dans leur dessein. De grands alliés se préparaient pour elles en Europe. Dans les conseils mêmes de la métropole ennemie, elles avaient de puissans appuis. Jamais, dans l'histoire des sociétés humaines, le droit nouveau et contesté n'avait obtenu tant de faveur, ni engagé le combat avec tant de chances de succès

Je ne vais pas raconter ici l'histoire de la guerre de l'indépendance d'Amérique, dans laquelle Washington se voyait si énergiquement soutenu par les Français, que quelques années auparavant il combattait avec tant d'ardeur. Le fondateur de la République des Etats-Unis eut de rudes momens à traverser, de pénibles épreuves à subir. Il ne suffisait pas de battre les Anglais et de voir la victoire répondre sans cesse à l'appel des confédérés; il fallait surtout s'organiser, et dès les premiers temps, le congrès eut à lutter contre la trahison des uns , l'excès d'ardeur des autres , l'imprévoyance de la plupart ; on finit par o ~frir la couronne à Washington pour sortir des embarras insurmontables que soulevait une détes-

table constitution. « Cette proposition blessait à la fois son honnêteté et son bon sens Il refusa comme on répond à une insulte. » Il se contenta de su retirer à Mount-Vernon, en recommandant au peuple et à l'armée la réforme de la constilution. Le plus grand désordre suivit la retraite du général. La banqueroute, la guerre aux riches, la déconsidération en Europe ne tardè ent pas à menacer l'existence de la jeune république bien plus gravement que n'auraient pu le faire toutes les armées de l'Angleterre. On se résolut à réunir une convention à Philadelphie pour remédier au mal, et Washington ne put refuser de prendre part à ses travaux. La discussion fut vive menaçante , mais Washington parvint à la dirige" et à faire reviser la constitution, qu'il inaugura en acceptant la présidence. Il la conserva jusqu'au printemps de 1797, et mourut à ~Mount-Vernont, le 14 décembre 1799, après avoir reçu de nouveau le commandement en chef de l'armée à cause de la déclaration de guerre contre la France, où le premier consul fit cependant prendre le deuil à toutes les troupes pour dix jours.

M. de Witt consacre un chapitre de ses livres à la vie intime de son héros; mais il faut avouer que ce côté est peu riche en révélations : Washington a peu connu les joies de l'épanchement et les rares confidences qui lui ont échappé n'ont rien de compromettant, m pour lui, ni pour la jeune fille qu'il avait aimée. C'est à dix-sept ans qu'il devint amoureux d'une charmante jeune personne, belle-sœur du colonel Fairfax : il était à la campagne, chez cet officier, et exposé par conséquent à voir constamment « la belle '.es BassesTerres ; » il ne voulut pas subir plus longtemps ce joug : « Si je vivais plus éloigné des jeunes femmes, écrit-il à un ami, je pourrais soulager ma peine par l'oubli de ce chaste et gênant amour. » Et il semble depuis avoir employé fidèlement ce remède : il aima peu la société des femmes, quoiqu'il n'y fût nullement déplacé et qu'il sût même se décider à danser le menuet ; mais, enfin, il était plus à son aise sur un champ de bataille que dans un boudoir. « En lisant votre charmante lettre, mandait-il au marquis de Chastellux pour le complimenter sur son mariage, j'ai été non moins enchanté que surpris d'y rencontrer ces mots si américains et si simples ; « ma femme. » Marié, mon cher marquis ; quoi, vous aussi 1 Ah ! j'ai bonne envie d'en rire. » Mais si Washington aimait peu le monde, il aimait la vie « américaine et simple.» le foyer domestique, le home enfin, et, depuis 1758, lui aussi avait été « pris. » Dans le courant de cette année, il rencon-

tra, dans une de ses tournées militaires, un gentilhomme virginien, qui ne voulut pas, à toute force, le hisser passer sur son domaine sans l'y recevoir et l'y fêter : Washington résista. Mais Chamberlayne fut le plus fort :il promettait la vue d'une charmante veuve. Le colonel consent enfin à dîner ; mais annonce d'avance son départ immédiatement après, et il donne, en conséquence, des ordres à son fidèle Bishop : mais ce dernier attendit vainement pendant vingt-quatre heures, tenant ses chevaux sellés. Mme lastri expliquait aisément cet oubli du jeune colonel : jeune aussi, belle, riche, elle était un fort brillant parti et une excellente femme. Elle rendit son second mari parfaitement heureux , demeurant. soigneusement tout à fait en dehors de la politique et compensant par sa grâce et sa douceur la raideur souvent taciturne du général. De son côte, Washington se montra. « au milieu des désordres révolutionnaires, un mari fidèle et soigneux (peut-être plus attentif que tendre, parce que sa nature était peu expansive ) mari confiant et amical. Il n'eut pas d'enfans ; mais il adopta véritablement ceux de sa femme et de ses frères, les accueillant à Mount-Vernon, les élevant et les suivant avec attention dans la vie.

Washington aimait beaucoup la terre de Mount-Vernon, que lui avait légué son frère Lawrence, non loin des rives de Potomac et où il avait créé une grande exploitation agricole, dans une admirable situation. Il y menait la vie des planteurs virginiens et aspirait toujours au moment où il pourrait y revenir, suivant avec attention les événemens politiques , prodiguant les conseils à ses amis et à ses concitoyens et ne négligeant rien pour introduire dans l'agriculture américaine tout les progrès réalisés en Europe, cherchant même à les surpasser. Aussi, s'y retira -t-il avec bonheur à la fin de sa longue carrière. Et n'avait-il pas bien mérité ce repos avec le droit de se glorifier du plus beau succès qui soit réservé à l'homme sur cette terre? « Il fit les plus grandes choses, dit M. Guizot, qu'en politique il soit donné à l'homme de tenter. Il maintint par la paix l'indépendance de son pays, qu'il avait conquise par la guerre. Il fonda un gouvernement libre, au nom des principes d'ordre et en rétablissant leur empire. Quand il sortît des affaires, l'une et l'autre œuvre étaient accomplies. 11 pouvait en jouir. Car peu importe en de si hauts desseins, ce qu'ils ont coûté de travail. Il n'y a point de sueur qu'une telle palme ne sèche sur le front où Dieu la place. »

Washington eut pour successeur l'un de ses plus fidèles

amis , qu'il avait lui-même désigné ; mais Adams succomba dans ses luttes centre le parti démocratique qu'inaugura l'avénemp t de Jefferson à la présidence. En nous racontant l'existence de ce second apôtre de l'indépendance américaine, M. de Witt nous a dotés d'un ouvrage non moins intéressant que le premier, ce qui n'est pas peu dire , bien que son héros soit moins grand , moins sympathique surtout que Washington ; mais c'est encore une figure originale , bizarre, qui occupe aussi une grande place dans la galerie américainé. M. Cornélis de Witt résuma ainsi « les états de service » des deux hommes dont le nom et les exemples sont le plus souvent invoqués aux Etats-Unis : « Washington a conquis l'indépendance nationale et fondé le gouvernement de l'union américaine : Jefferson a élabli au sein de ce gouvernement le culte des libertés locales et l'empire des principes démocratiques. Washington a vaincu l'Angleterre et tiré les EtatsUnis de l'impuissance et de l'anarchie ; Jefferson a vaincu le parti fédéraliste, et étouffé dans son pays tout germe de centralisation et de monarchie.Washington a fait la révolution de 1776 et celle de 1789 ; Jeffprson a fait celle de 1801. »

Est-ce que Washington ne serait pas aujourd'hui le représentant des américains fédéraux et Jefferson celui des sécessionnistes ?

- J'ai déjà plusieurs fois parlé ici de la précieuse bibliothèque dédiée par M. l'abbé Migne au clergé, de cette œuvre colossale, véritable encyclopédie catholique qui, indépendamment de la collection des Pères et des orateurs chrétiens modernes, renferme de précieux et complets traités sur toute les branches des connaissances humaines. J'en signalerai quelquelques nouveaux volumes en félicitant M. l'abbé Migne du succès croissant de son œuvre et faisant remarquer qu'elle doit trouver place dans toutes les bibliothèques des personnes qui ve ulent posséder des livres sérieux et renfermant 1 -s plus sains enseignemens. Il en est deux surtout que j'indiquerai comme d une grande actualité au moment où l'on attaque si cruellement et si injustement l'église, Rome et tout ce qui s'y rattache : le Dictionnaire universel de l'église et le

Dictionnaire dcs cardinaux. Ce dernier m'a plus vivement frappé au moment où je venais de lire un travail publié tout dernièrement, à propos de la question romaine, dans la Revue des Deux-Mondes. L'auteur de cet article, M.Forcade, s'élève avec une certaine ardeur contre la composition du Sacré-Collége et va jusqu'à insister sur l'abus de l'élément laïc dans ce collège éminent, le glorieux état-major de l'église catholique.

S'il avait lu le Dictionnaire publié par M. l'abbé C. 8. dans la collection de M. l'abbé Migne, il aurait certainement modifié son jugement ft eût épargné plus d'une de ses pages aux lecteurs de cet important recueil périodique. Ces accusations ne sont pas nouvelles, et M. l'abbé C. B. en a trouvé bien d'au,tres dans un méchant pamphlet italien de l'année 4668. On y voit la plupart des récriminations que nous entendons tt lisons sans cesse maintenant : reproches de faste , de cupidité, comme si les piinces de l'Eglise n'avaient pas un rang à soutenir et d'immenses aumônes à faire. « Il ne serait pas difficile, remarque M. l'abbé C. B. d'après le cardinal Pacca, de citer un certain nombre de cardinaux d'une charité si gé. néreuse qu'ils ne laissèrent même pas de quoi payer les frais de leurs funérailles L'histo re rapporte , avec les plus grands éloges, deux ou trois exemples semblables dans les grands hommes de la Gièce et de Rome, mais personne n'a jamais cité le vertueux désintéressement de plusieurs cardinaux. Et pourtant le vers qu'on place dans la bouche de Brutus à propos des premiers sénateurs de l'ancienne Rome, qui

Ont vieilli dans la pourpre et dad< la pauvreté, pourrait très bien s'appliquer ù ces princes de l'Eglise.

Le livre de M. l'abbé C. B. est le plus magnifique éloge qu'on puisse faire de l'église catholique, en montrant comme réunies dans une seule galerie toutes ses illustrations, en groupant tous ces hommes éminens que,depuis tant de siècles, portent si haut l'honneur de la pourpre romaine : saints hommes d'Etat, savans, toutes les gloires se trouvent réunies en eux. M. l'abbé C. B résume dans une introduction soigneusement composée tout ce qui concerne I histoire et l'organisation du Sacré-Collége Chaque cardinal figure ensuite dans le dictionnaire à son nom de famille, et l'auteur y réunit brièvement les principaux, traits de son existence : quelques-uns de ces articles sont des notices complètes et très savantes. Le texte comprend tous les cardinaux créés depuis l'an 1 100 jusqu'à nos jours.

Ce n'est pas une histoire de l'Eglise que M. Guérin a voulu écrire, mais un éloquent abrégé de ce magnifique sujet, précédant un dictionnaire dans lequel sont réunis par ordre alphabétique « les idées, les faits , les acte3 et les personnages qui appartiennent aux annales de l'église catholique, depuis la naissance de Notre-Seigneur jusqu'au temps présent.» On comprend l'immensité et. l'utilité de ce travail qui est, à lui. seul, une excellente encyclopédie catholique. J'en conseillerai.

l'usage à nos modernes écrivains qui, trop souvent, parlent longuement et avec détails de ce qu'ils ignorent complètement. Je n'hésite pas à dire que cet ouvrage est indispensable dans un temps où tant de faits falsifiés sont gravement présentés, et où l'on croit ne pouvoir faire mieux qu'attaqueret calomnier l'Eglise, Tout se trouve brièvement résumé dans ce dictionnaire : ou y viot en quelques lignes l'application de cent détails obscurs ou mal connus, et on peut y redresser, si l'an veut être de bonne foi, bien des préjugés et des er- reufs.

J'approuve également le discours préliminaire, tout en faisant certaines réserves à l'égard du rôle de protecteur suprême que l'auteur voudrait voir rendre à la Papauté, et qui me semble malheureusement trop théoriquement beau pour être bien pratiquement facile. Mais quel est l'homme sensé et réellement catholique qui n'applaudira pas à ce tableau de la Papauté comme l'autorité morale la plus sûre, la plus forte et toujours la plus respectable qu'il y ait au monde? « La plus sûre; car elle a reçu du divin rédempteur des promesses d'éternelle assistance, et le Dieu qui est venu racheter les hommes ne peut manquer d'éclairer ceux qu'il a chargés d'étendre à tous les bienfaits de sa rédemption : bienfaits individuels, bienfaits sociaux ; parce que si les hommes doivent recevoir le complément du royaume de Dieu dans les cieux, les nations, qui ne sont pas de la vie future et dont la durée est bornée au temps , doivent tendre , si elles veulent subsister, à réaliser en ce monde le royaume de Dieu , c'est-à-dire le règne de la justice, de la charité, de la soli larité humaine.— La plus forte : l'Eglise, n'a-t elle pas résisté à toutes les attaques? Depuis Julien jusqu'à l'emprisonnement de Fontainebleau, n'a-t-elle pas vaincu tous les Césars conjurés contra elle ? Ils sont morts et elle est encore debout. Elle poursuit toujours glorieusement sa carrière : elle a triomphé , elle triomphera et, voyant à ses pieds ses ennemis vaincus ou ceux qu'elle vaincra encore , elle entonne le chant de victoire que le Prophète lui entendais répéter à tous les siècles : Sœpe expugnaverunt me à jiventute meâ; etenim nonpotuerunt mihi 1 Et nous ne voudrions pas nous attacher à une autorité si puissante, à une au ~or ité qui, défendant toujours sa liberté, est la seule , par conséquent , qui la comprenne et la conserve dans le monde !»

Je terminerai enfui avec les mêmes éloges pour le Dictionnaire de géographie sacrée et ecclésiastique, ouvrage original et d'une utilité ds tous les momens. Dans le premier volume

on trouve le dictionnaire de la Bible de M. Barbie du Bocage et tous les faits relatifs.à la géographie de l'Eglise depuis le premier siècle jusqu'au XVIII ; le second est consacré à la géographie des légendes et à l'anthropologie ; le dernier à la géographie de l'Eglise depuis le commencement du XIX siècle, Une excellente table résume tout cet ouvrage en y rendant les recherches des plus faciles.

LVI.

31 Octobre 1861.

Histoire du Jansénisme, depuis son origine jusqu'en 1644, par le P. Rapin, publiée pour la première fois par l'abbé Do— menech, 1 vol. in 8\*, Gaume, 1861. — De la sarcellerie et de la justice criminelle à Valenciennes aux XVIe et XVIIe siècles, par M. Louise , 1 vol. in-8e, Aubry, 1861. — Albert et Isabelle, fragment sur leur règne, par M. Ch. Polvin, i vol in-8°, Paris, Bohne et Bruxelles, Lacroix, 1861.— Èloge historique de Madame Elisabeth de France , suivi de lettres de cette princesse, par Ant. Ferrand, nouvelle édition, aceompagnée de nombreuses lettres inédites , notes , etc., par Mme de La \*\*\*, 4 vol. in-8°, Paris, Le Clère, 1861.

Il y a dans ce monde bien des choses dont on parle sans être le moindrement au fait du sujet : on rencontre sans cesse de ces personnes qui tranchent imperturbablement sur telle ou telle grave question et qui, si on les poussait un peu vivement, seraient bien vite amenées à demander grâce. Les auteurs , à de rares exceptions près dans les temps anciens , se sont fidèlement répétés les uns les autres: de nos jours la critique est meilleure, plus consciencieuse ; mais plus d'un encore s'en rapporte à ses devanciers et attaque bravement une matière, en citant des documeris de seconde ou troisième main, tinsse douter que s'il daignait se reporter lui-même au texte , il ferait les plus intéressantes découvertes. C'est ainsi que pendant trois siècles les écrivains les plus autorisés ont tous ce rtifié l'existence de celle plaisanterie historique appelée la noblesse maternelle, tandis qu'en se donnant le soin

de consulter les textes du XIV- siècle, conservés à la Biblio- thèque impériale, ils auraient pu aisément se convaincre que ces mêmes textes avaient été parfaitement altérés et sont tout différens de ceux qu'on a imprimés jusqu'à c-tte présente année (1). C'est ainsi que pour des choses plus modernes on nous a bernés avec le fameux, parc aux.cerfs, avec la droit du seigneur, avec une foule de mots historiques , tous apocryphes, avec des théorifs fantaisistes pour l'histoire communale, qu'enfin ou cite journellement de vieux textes sans songer que l'étude sérieuse y découvrirait aujourd 'hui des aperçus bien différens. L'autre jour, M. Cousin . dans sa remarquable Histoire du connétable de Luynes, qu'il publie dans le Journal des Savans, disait avec une grande raison , à propos de l'édit de Nantes , qu'on en parle beaucoup sans trop le connaître : il eu est assurément de même de l'histoire du jansénisme , sur laquelle certainement peu de personnes sont bien édifiées. La publication du travail que le P. Rapin a consacré au jansénisme est un heureux événement historique et littéraire : le volume édité par M. l'abbé Domenech comprend le commencement de cette hérésie et la conduit jusqu'à l'année 1644 ; M. Léon Aubineau doit compléter ce travail en nous donnant les mémoires du laborieux jésuite qui continuent le récit dans des temps plus rapprochés de la fin du XVIIe siècle.

Le P. Rapin a vécu soixante et seize ans, et a composé un nombre prodigieux d'ouvrages sur toute espèce de sujets : l'Histoire du Jansénisme était restée inédite au milieu de ses inombrables in-folios ; elle était'conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal. Nous n'avons cependant pas la texte original: M. l'abbé Domenech nous dit lui-même qu'il a soumis le manuscrit à une sérieuse réunion , retranchant des redites, modifiant des passages et faisant nombre de corrections. J'aime à croire que M. Domenech a scrupuleusement respecté l'ouvrage du P. Rapin. quand au fond ; mais ces remaniemens ne m'en paraissent pas moins regrettables : les documens historiques doivent être publiés textuellement , selon moi, de façon à ce qu'on puisse se reporter au manuscrit, et qu'un éditeur ne coure jamais le risque d'être accusé de modifications qui peuvent [aller à l'encontre de la pensée de l'auteur, sous l'influence des convictions ou des

(1) De la non existence d8 la noblesse maternelle , par M. Anatole de Barthélemy, membre résident des Comités historiques, in-8°, Paris, Aubry, 1 86 \*

idées personnelles de celui qui le publie. Je ferai aussi remarquer que M. Domenech n'a pas joint un seul mot au récit du P. Rapin : il aurait dû cependant , au moins , ce nous semble, indiquer les principales corrections par lui faites.

Le concile de Trente venait de terminer les grandes discussions religieusesde l'époque autant qu'il pouvait le fairp ; vingt ans après naissait à Acquoi, en Hollande , Corneille Janssen qui devait relever si violemment l'étendart de l' hérésie : il fit ses études à Louvain et y écoula très complaisam- ment les doctrines de Baïus, condamnées cependant à deux reprises par le pape. Il s'adonna avec passion à l'étude de la théologie, si passionnément même , que les médecins durent lui interdire le travail et l'engager à voyager pour se reposer. Il partit alors pour Pdris. y continua bientôt ses études et se lia dès le début très intimément avec du Vergier de Hauranne, qu'il avait connu à Louvain et qui finissait déjà vers ce moment ses cours (1604). Ils devinrent bientôt inséparables, et quand quelques causes les forçaient à se séparer, ils s'écrivaient sans cesse de petits billets. Puis Corneille partit pour Bayonne avec du Vergier, dont la famille habitait cette province : ils s'y lièrent étroitement avec l'évêque Bertrand Deschaux, et ils y passèrent quelques années. En 1617, tous trois s'éloignèrent en même temps : Deschaux alla prendre possession du siège archiépiscopal de Tours, du Vergier se rendit à Poitiers près de l'évêque , son ami et son protecteur, et Jansénius prit le chemin de Louvain pour se mettre à la tê e du collège de Sainte-Pulchérie dont on l'avait nommé principal. Il ne conserva pas longtemps ces fontions qui prenaient trop son temps et l'empêchaient de se livrer à ses chères études théologiques : il ne larda pas à se faire recevoir docteur,et bientôt après il fut chargé de la chaire de théologie de Louvain.

A Poitiers, cependant, des évènemens d'une extrême gravité , quoique peu importans au début, se préparaient. L'abbé du Vergier y avait pris une très grande influence et gouvernait absolument l'évêque, Louis de la Rocheposay, qui appartenait à l'une des premières familles du pays ; dès ce jour il commença la lutte contre la compagnie de Jésus et provoqua dans la ville, et bientôt dans le diocèse , une excessive émotion. En même temps il multipliait ses correspondances avec Jansénius, lui racontait ce qu'il faisait, ses désirs, les inquiétudes qui l'assaillaient et l'entretenait de ses projets de réforme de l'église, projets auxquels Jansénius s'associa complètement et qui décidèrent l'abbé à faire un voyage à Lou-

vain. Eu même temps du Vergier se liait avec les Arnauld et le P. de Condren et prenait dans le clergé français une incontestable influence. Les évènemens politiques, la mort de Philippe III, les troubles de la France, retardèrent l'exécution des plans des deux réformateurs mais sans refroidir leur zèle, ni leur haine, de plus eu plus ardente, contre les jésuites qui, précisémeut à ce moment, obtenaient la canonisation de saint Ignace Je suspendrai un instant ce récit pour donner place au parallèle que le P. Rapin établit entre Jansénius et du Vergier de Hauranne. c'est un curieux passade qui donnera en même temps une idée de la manière d'écrire de notre auteur : « L'esprit de cabale les liait bien davantage qu'une vraie amitié ; ils ne pouvaient pas être aussi jaloux de leur propre gloire qu'ils l'étaient, sans se délier un peu l'un de l'autre. C'était un esprit de saillie que Saint-Cyran , qui n'avait rien de régulier, et Jansénius suppléait par son travail à son peu de génie. Le premier était insociable , chagrin, diffidle, sans aucun agrément dans le commerce. Le second était un esprit dur, glacé , sec , presqu'en toutes choses. Saint Cyran était d'un caractère hardi, affirmatif, convainquant les gens, moins par les choses qu'il disait, que par l'assurance et pir la fermeté avec lesquelles il les disait. Son collègue était plus timide par son tempérament, mais il devenait fier et entreprenant quar.d on le soutenait. C'était un raisonnement bizarre , singulier et enveloppé que celui de Saint-Cyran ; son ami cherchait moins de détours et de finesse en ce qu'il pensait et en ce qu'il disait. Saint-Cyran cachait sous un air froid et uoe modération apparente une colère et une violence qui le portaient à des extrémités étranges. La flegme de la Hollande avait un peu plus radouci l'humeur de Jansénius. Celui-là était un grand exagérateur en protestations d'amitié, mais sa fidélité n'était pas si bien colorée qu'on n'en vit bientôt la fausseté. Celui-ci était plus simple. L'autre était austère au prochain, tendre et indulgent envers soi ; et celui ci intéressé, cherchant les bénéfices amassant de l'argent, dont SaintCyran se souciait moins Leur morale n'était pas la plus exacte du monde en bien des choses sur lesquelles ils n'étaient pas fort scrupuleux; mais ils ne se cédaient rien l'un à l'autre pour l'ambition, sinon que Saint-Cyran était encore plus vain et même plus affamé de gloire que Jansénius. »

Jansénius cependant jouissait alors d'une grande considération dans les Pays-Bas : deux fois il fut envoyé en Espagne pour traiter des affaires universitaires et il profita de ce voyage pour préparer les voies à son grand projet et plus sûrement

nouer des rel3tions qui devaient, au moment décisif, élendre puissamment son influence Puis, dans le silence du cabinet, il travaillait à son fameux Augustin 18. L'abbé Du Verrier ne négligeait rien de son côté pour seconder les efforts de son ami et se créer aussi des amitiés considérab les : il en trouva de nombreuses parmi les religieuses de Port-Royal, dont il ne tarda pas à prendre la direction, profitant de toutes les circonstances pour faire cheminer sans bruit son travail de réforme qui aurait bien pu, sans qu'il s'en doutât aboutir à une nouvelle catastrophe religieuse. L'élection de Robert Schmith ; l'évêché de Chalcédoine. sa déplorable administration, la violence des jésuites contre ce prélat, la condamnation prononcée par le pape contre lui, les événemens politiques, tout cela entretenait .une agitation dont il éiait facile à deux hommes ardens et fiers de profiter. A Port-Royal, l'abbé du Vergier de Hauranne s'acquit promptement une entière omnipotpnce et il composa le Chapelet au Saint-Sactement, que le P. Rapin n'épargne point, pas plus que l'Aurélius.

Extérieurement, toutefois, l'bbbé de Saint-Cyran demeurait scrupuleusement orthodoxe : nous le voyons, en effet, lié avec les personnes les plus vénérables de son temps avec la sainte mèie de Chantai (1), avec le père de Condren, avec Vincent de Paul; son avoir le faisait écouter avec respect, sa famille lui donnait accès partout et sa réputation austère l'entourait d'une sincère vénération. L'avénement de Jansénius à l'évêché d'Ypres décida l'abbé de SaintCyran à se prononcer avec plus d'indépendance. Cette nomination semblait, en effet, favoriser singulièrement les idées nouvelles, qui commençaient à compter de nombreux adhérens dans les plus hautes classes de la société et notamment dans la magistrature : l'affaire que les jésuites eurent en 4637 avec le cardinal de Richelieu et qui se termina par l'exil du père Caussin, ne fortifia pas peu son espoir. Ces diverses circonstances le décidèrent même à avoir trop de confiance et amenèrent sa perte. Jansénius venait de mourir presque subitement, et Saint-Cyran, se considérant désormais comme le chef de la doctrine prétendue nouvelle, ne se cacha plus pour se faire (tes disciples et préparer une décisive levée de boucliers. Le bruit de ces nouveautés vint souvent importuner Richelieu, déjà fatigué des intrigres religieuses qui se croi-

(1) Voir la vie de Mme de Chantai dans notre édition de ses lettres, où nous étudions spécialement cette délicate question toute à l'honneur de la vénérable mère (2 vol., Lecoffre).

s tien en tous sens autour de lui : Saint-Cyran commit alors une double imprudence également grave : il refusa de répondre au livre de Mars Gallicus et approuva hautement le mariage du duc d'Orléans avec une princesse de Lorraine, mariage que rassemblée du clergé venait de condamner hautement. Le P. Joseph rechargea, du reste, de trouver un facile moyen de décider le roi à sévir en 1 entretenant du traité De la Virginité, publié sous le nom du père Seguenot, maïs composé par Saint-Cyrarf, disait-on, et qui soulevait les questions les plus délicates et les plus hostiles aux déeisions de Trente. Le roi ordonna l'arrestation de Du Vergier de Hauranne, qui fut effectivement conduit à la Bastille au mois de mai 1638 Cette nouvelle causa un bruit considérable à Paris, et les personnages les plus influens s'entremirent en sa faveur, nolamment la duchesse d'Aiguillon, la propre nièce de Richelieu : ce dernier la renvoya aux PP. de Condren et Vincent, et elle fut promp'ement assez renseignée pour retourner chez son oricle « lui déclarer qu'elle se dépariait entièrement de l'affaire de ce prisonnier et de la proteclion qu'elle lui avait promise à la sollicitation de d'Andilly.»' .C'est d'elle, ajoute le P. Rapin, que j'ai su tout le détail de cette affaire, qu'elle racontait volontiers pour donner à son cncle la louange qu'il méritait sur sa vigilance à la défense de la religion et sur le zèle qu'il avait sur le train de l'Etat.»

Le livre du P. Séguenot cependant avait été condamné, et le procès de l'abbé de Saint-Cyran s'instruirait sous ta direction de Laubardement, et dans la forme ordinaire. De nombreux témoins, personnages considérables pour la plupart, furent interrogés, et ces interrogatoires remplirent de nombreuses séances. On essaya vainement de faire comprendre à Sain'-Cyran à quels dangers il s'exposait inutilement, qu'il avait l'air « de vouloir se noyer dans une goutte d'eau » Un jour même, il parut prêt à se rendre aux conseils du secrétaire de Laubardement, qui lui disait : « Ce n'est rien d'essentiel dont on vous accuse ; on prétend que voi.s avez enseigné que l'absolution ne suffit pas avec le sacrement pour la rémission , ft qu'il faut la contrition ; dites que vous vous soumettez à l'Eglise, et que si c'est son sentiment,c'est aussi le vôtre, et vous voilà hors d'affaire. « Mais les bruits élogieux qui du dehors venaient jusques dans sa prison frapper ses oreilles triomphaient de ces sages conseils et le décidèrent à persévérer. Malgré de fréquens accès de sombre mélancolie et de sérieuses inquiétudes sur la durée de sa captivité, il se remit au travail et commença alors son Traité de la fréquente com-

munion, imprimé après sa mort par les soins des Arnauld, e t où il révèle, au jugement du P. Rapin, la présomption la moins chrétienne.

Le jansénisme cependant, malgré la perte de son fondateur et l'emprisonnement de son second chef, grandissait ; deux disciples de l'évêque d'Ypra entreprirent la publication de son fameux ouvrage, et donnèrent ainsi définitivement un corps à la discussion religieuse qui, jusqu'alors n'avait pas eu de base très-précise. La lutte s'engagea plus vivement, plus nettement surtout, entre les jésuites et les nouveaux venus qui ne devaient être déclarés hérétiques qu'en 1653, après la condamnation des célèbres propositions. L'apparition de ce livre a été l'un des événemens les plus importans du dix-septième siècle, et a eu les plus fâcheux résultats en jellant de nouveaux troubles dans l'Eglise. Quand on le feuillette aujourd'hui, on est étonné du bruit qui s'est fait autour de lui, et on a rarement le courage de l'examiner en détail. Il comprend trois parties : la première est l'histoire des Pélagiens. que Jansénins, dans sa pensée intime, écrivait comme une satire contre les Jésuites et qui se ressent, quant à l'exactitude, de cette évidente préoccupation. La seconde s'ouvre par un traité contre la théologie 'scolastique et résume ensuite en huit livres la doctrine de saint Augustin, telle que le jansénisme prétend, le premier, l'avoir seul réellement comprise. Le troisième enfin, est un vaste travail sur la grâce du Rédempteur, distinguant deux catégories de grâces, celle de la volonté et celle de l'entendement, et il concluait à une pré- destination et à une réprobation, de façon que son livre, dit le P. Rapin, est fait pour désespérer les gens de bien, ét pour endurcir ceux qui ne le sent pas. » Sur ces entrefaites, Richelieu mourut, et les amis de Saint-Cyran travaillèrent activement alors à obtenir sa mise en liberté. Il l'obtint d'une façon assez singulière ; le confesseur du roi fut prié de lui demander l'élargissement de quelques personnages con- sidérables depuis longtemps détenus à la Bastille, comme Vitry, Bassompierre, Carmain et autres ; cette grâce fut accordée, et Saint-Cyran fut mêlé à cette troupe, et sortit ainsi sans qu'on y pensât. Les jésuites se plaignaient vivement, mais il était alors trop tard. Saint Cyran put même demeurer à Paris, prêchant librement ses doctrines, et plus considéré que jamais : son triomphe cependant fut dé courte durée, ét il mourut assez brusquement au mois de septembre 1644. Mais le jansénisme était désormais assez fort pour résister à la perte de ses deux fondateurs ; une députation de Louvain

se rendit solennellement à Rome et en affectant une fausse soumission, ne céda en rien aux observations qui lui furent faites.

Le récit du P. Rapin se termine à la mort du pape Urbain VIII, le 2!) ju illet 1614 ; ce volume , tout en contenant l'histoiie des commencemens du Jansénisme, et plutôt encore l'histoire de l'évéque d'Ypies et de l'abbé de Saint-Tyran, présente le plus grand intérêt. Le mémoire que nous annonce M. Aubineau, renferme celle de la société proprement dite, et alors on pourra réellement connaître à fond ce dernier épisode de nos discussions religieuses aux 4 6e et 17e siècles et essayer d'en tracer un résumé rapide et clair. Je dis le dernier épisode de nos discussions religieuses , car depuis cette époque, c'est la politique qui a exclusivement régné et qui s'est servie de la religion comme d'un drapeau, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, mais sans s'occuper réellement de la question religieuse, qui cependant devrait toujours tout dominer.

M. Louïse a composé un curieux livre sur la sorcellerie, qui , bien que spécial à la ville de Valenciennes , n'en présente pas moins un intérêt général et renferme des détails très-neufs sur cette piquante matière. L'auteur com-' mence par tracer une rapide historique de la sorcellerie, qu'il déclare , avec raison , exister très-puissante au XIXe siècle, dans notre siècle de tables tournantes. de médiums et autres plaisanteries auqueltes des gen3 sérieux attachent gravement foi , et il s'inspire , pour cette partie de son travail, du livre de M. Alfred Maury sur la magie et l'Achologie, dont il adopte et reproduit les conclusions. Passant ensuite, sans plus s'attarder, au sujet qu'il s'est particulièrement proposé, M. Louise nous trace l'historique de l'initiation et des maléfices, du sabbat, de la justice et des exécutions criminelles, et il termine en relatant deux procès de sorcellerie quï ont été jugés à Valenciennes, au XVIle siècle. Qu'on ne s'étonne pas de cette date, car on trouve de fréquentes mentions d'affaires de sorciers dans les correspondances des intendant sous Louis XI V, mentijns faites sérieusement et de la meilleure foi du monde.

Donc le 18 septembre 1662, Catherine Palus, âgée de huit ans et demi, fut amenée pour crime de sorcellerie devant la chambre prévôtale de Valenciennes. Elle raconta qu'à l'âge de quatre ans une de ses tantes la prévint qu'un amoureux l'aborderait prochainement dans la rue, et lui demanderait de ses cheveux, et qu'elle eût à ne lui rien refuser. L'amou-

reux survint , en effet, fit la demande convenue et conseilla à l'enfant de beaucoup danser et l'emmena au sabbat, où on la présenta à un roi et la força à renoncer à Dieu, à la Vierge et aux Saints ; elle assista aux cérémonies les plus bizarres et a une parodie sacrilège de la sainte-messe. Son père , à ce qu'il parait. la poussait vivement à ces infamies et l'empêchait formellement de faire ses prières. Elle pissa ainsi trois années parmi la hantise et raconta qu'au sabbat on lui avait donné une poudre avec laquelle elle faisait mourir les bestiaux quand bon lui semblait. Le père de Catherine nia formellement toutes les assertions de sa fille et, mis en présence, tous deux persistèrent, chacun de leur côte, dans leurs déclarations. L'enfant prétendit ensuite avoir entraîné cinq petites filles de son âge, qui toutes soutinrent énergiquement le contraire. L'affaire traina pendant deux mois, et enfin le lieutenant Le Comte, juge de la Cour, rendit le jugempnt suivant, qu'on a peine à comprendre, avec la date du 10 novembre 1662 : « Vu le procès ci-dessus criminellement instruit, les informations tenues à la charge de Philippe Palus, accusé par sa fille, qu'il lui aurait commandé de donner la seconde fois de ses cheveux au diable; qu'il l'aurait fait transfo mer par le satan en agache, chat et aultirs formes pour aller au thrésors , d'où elle lui apportait de quoi faire bonne chère; que quand on lui disait qu'elle avait le bruit d'être sorcière, qu'il souriait; qu'il n'avait agréable les prières que sa fille faisait à la catholique, et quand ledit satan se présentait à sa dite fille pour avoir commencé avec elle, qu'il la conseillait de la laisser faire, comme aussi qu'elle jetterait de la poudre sur sa mère. Son interrogation. ses réponses avec la confrontation de Catherine Palus , sa fille , conclut qu'i! soit renvoyé sur ces faits et charges, lui ordonnant de se retirer de cette ville.

« Quant à Catherine Palus, elle chercha à se faire renvoyer purement et simplement en rejetant tout sur son père, l'accusant d'avoir eu des crapauds chez lui qu'il la forçait à nourrir et qui servaient à ces maléfices. Sur ces entrefaites , Philippe rentra à Valenciennes pour prendre ses outils de tisseur et divers effets ; il fut de nouveau appréhendé au corps, soumis à des interrogatoires et malgré ses dénégations, condamné au bannissement perpétuel « poui, dit gravement la sentence rendue le 20 décembre suivant, forcer sa fille, détenue prisonnière pour crime de sortilège, à nourrir des crapauds et recueillir l'écume sortant de leurs gueules avec des linges pour s'en servir ès-maléfices. »

L'autre jugement , rendu le 23 mars 1663 , après un an d'instruction, par les mêmes juges , est encore plus curieux; la coupable, cette fois, n'est plus cependant une enfant, mais une femme mariée ; j'eu rapporterai le texte comme résumant le grief et montrant combien dans la seconde moitié du dixseptième siècle, on croyait fermement à toutes les croyances démoniaques et autres : « Vu le procès criminellement instruit contre Arnoulette. Defrasnes , natif de St-Sauveur, par lequel elle est atteinte et convaincue d'avoir renoncée à Dieu, à la Saincte-Vierge, au sainet sacrement de baptesme et aulrres . pour se faire sorcière et se vouer comme elle at faict au service du diable, passée 25 à 26 ans , avecq lequel elle a eu diverses habitations; d'avoir esté plusieurs fois aux i an ses et assemblées nocturnes, y transportée par le diable, son amoureux, qu'elle dit avoir nom Verdelo: y commettant les abominations ordinaires des sorciers ; d'avoir depuis qu'elle le voua à Satan esté plusieurs fois à la saincte Communion , à dessein de luy rapporter les saincts hosties et les luy délivrer, comme elle at faict ; d'avoir avecq de la pouldre qu'il luy a donnée faict mourrir Pasquet de Pucho . après une langueur de six mois, aussy bien qu'un des enfans de Marie Dusart; d'avoir par le mesme moien ensorcelée Catherine Rombau , femme dudit Pueho, pour le faire languir bon nombre d'années, comme elle fait encore présentement, parmy diverses maladies extraordinaires qu'ils luy ast faict jetier une infinité de bestes, sy come des vers à queue, des chenilles et autres semblables ; d'avoir pareillement ensorcelés par le mesme moien Jeanne Thore et Anne Becquet, pour les faire aussy languir ; de plus d'avoir quelquefois , en son retour du sabbat jetté de la pouldre sur les graines de la campagne , y avoir fait pleuvoir de la grêle et envoie des brouillards à la sollicitation et commandement dudit Verdelo , son amoureux, pour le faire faillir, oultre qu'elle se déclare le règne des sorciers, cooclud à ce qu'elle soit condamnée, pour expiation des crimes sy horribles et détestables, à être conduite de la prison sur le marché, devant la maison eschevinalle , pour, sur un escbaffau dressé à cect effect, y estre estranglée et billoignée et à l'instant bruslée. »

Le livre de M. Louise, je le répète , est excessivement curieux : Je n'ai parlé ici que de la sorcellerie qui, en effet, en est le sujet principal, mais il y a aussi le chapitre consacré à l'étude de la justice criminelle qui présente le plus grand intérêt et révèle les détails les moins connus. On ne peut que le féliciter de la bonne pensée qu'il a eue et espérer qu'il fouil-

fera encore dans les archives de Valenciennes , si remarquablement mises en ordre , nous apprend-il, pour-composer quelque nouvelle étude : L'accueil favorable justement fait à son premier livre doit l'encourager à se présenter un seconde fois devant le public érudit qui est généralement assez avare de ses louanges pour qu'on aime davantage à les mériter.

Nous ne sortirons pas de Flandres et du Pays-Bas pour dire quelques mots de l'étude de M. Potvin sur le règne d'Albert et d'Isabelle Ce volume est une nouvelle preuve du réveii historique et littéraire qui se fait sentir depuis peu d'années en Belgique, et a pour conséquence la publication de travaux composés au point de vue national. C'est assurément une idée généreuse , mais qui, à son début surtout. manque un peu d'impartialité et accuse une trop violente réaction contre l'école qui a précédé celle-ci : « Le dernier degré de déchéance où puisse tomber une nation vaincue , c'est d accepter l'histoire écrite par son vainqueur. Oublier ses héros domptés et calomniés Glorifier les geoliers couronnés de ses libertés mortes , de sa pensée abrutie : Quelle abdication de soi-même ! quel abîme d'abaissement et de servitude.» Je partage assurément l'opinion de M Ch. Potvin, mais je crains qu'il ne se laisse entraîner par un courant contraire et tout aussi opposé à la vérité historique et je n'en veux, des le début, pour lémoignage inquiétant, que ces phrases déclamatoires et sonores dont je n'ai cependant cité qu'une faible partie L'histoire a besoin d'être grave, impartiale , calme ; du moment où la passion y pénêtre trop vivement, il y a danger et le lecteur doit se tenir sur ses gardes.

Cette étude sur Albert et Isabelle est, parlons franchement, nn ardent réquisitoire contre ces princes : M. Potvin veut citer la barre de l'histoire ces archiducs qui ont écrasé et failli anéantir les pays Bas. Le premier volume traite de l'indépendance nationale sous Albert et Isabelle, de la restauration religieuse et de la terreur religieuse. Ces titres suffisent aussi pour indiquer le but que l'auteur s'est proposé et la tendance dans laquelle est écrit son récit. Je ne veux pas, il est temps cependant que je le dise, innocenter le gouvernement espagnol dans les Pays-Bas au XVIe sièc'e : il a commis de grandes famés, de coupables maladresses, il a fait régner dans ces provinces une véritable terreur, mais aussi il avait à réprimer une terrible insurrection, et j'avoue mon peu de sympathie pour les rebelles et les peuples qui chassent leur maîtres pour s'en choisir d'autres, quitte le lendemain à recommencer, en invoquant toujours les imprescriptibles droits de la souveraineté populaire

Je ne puis me décider à proclamer l'insurrection la plus sacrée des devoirs : je m'accuse certainement ainsi d'une incontestable absurdité en présence des tendances du XIX- siècle, mais enfin je suis ainsi et n'ai pas envie de changer. Donc, si je blâme et déplore les fautes sanglantes du gouvernement espagnol dans les Pays-Bas, je blâme plus énergiquement encore la rébellion de sujets qui en résumé ont obéi, comme toujours, à quelques ambitieux ardens à la curée.

Cette epinion, bien différente de M. Potvin, ne m'empêche pas de rendre justice à ses sincères convictions, à l'érudition de son travail où , malheureusement, la partialité lient une place considérable, niais où cependant il y a beaucoup à apprendre. Il y a notamment une suite de pièces justificatives inédites excessivement curieuses et parmi lesquelles nous trouvons bons nombre de documens sur la sorcellerie et les sorciers. Ils étaient peu en honneur dans les Pays-Bas , et quand la justice ne les atteignait pas, on leur courrait sus en leur attribuant tous les événemens malheureux qui pouvaient arriver, tandis qu'on n'avait affaire qu'à de pauvres misérables insensés ou hallucinés qui racontaient leurs rêves pour des réalités et expiaient leur folie sur les bûchers. Le livre de M. Potvin, malgré les réserves que j'ai faitesou observées, mérite d'être lu, et on y rencontrera bien des choses curieuses. Avec moins de partialité, il aurait pu composer un travail d'une grande valeur, tandis que ce qu'il a fait ne pourra servir qu'à litre de document pour c-lui qui entreprendra enfin, un jour, une histoire de la Révolution dans les Pays-Bas , sans être ni trop espagnol, ni trop rebelle. La lâche n'est pas aisée, je le reconnais, mais est bien faite pour tenter un écrivain sérieux et laborieux.

Encore un mot. Un femme de grande naissance et à laquelle je n'ose adresser sur les éioges que je pense d'elle, de peur que portés par un ami, ils ne perdent trop de leur poids, vient de faire publier une nouvelle édition du travail consacré a Mme Elisabeth de France, par M. le comte Ferraud, bon et estimable ouvrage, trop oublié depuis quelques années. « Parmi les victimes sans nombre du fanatisme révolutionaire, dit l'auteur dont je regrette de ne pouvoir placer le nom ici, il en est une à laquelle l'histoire assigne avec justice un rang tout spécial. Mme Elisabeth de France, sœur de Louis XVI, ne fut pas seulement une victime résignée quand sonna l'heure du dernier sacrifice. Debout sur la marche du trône, elle vit de loin venir l'orage. Elle eut l'énergie de faire entendre, elle eut la douleur de voir repousser de mâles con-

seils, les seuls qui pussent sauver la France de ce débordement de calamités auxquelles, dés le premier jour, elle avait résolu de ne pas soustraire sa noble tête » Je n'insisterai pas ici sur cette héroïque existence : j'ai déjà eu l'occasion d'en parler souvent ici, et le sujet n'est pas assez gai pour que j'aime à y revenir sans y être pour ainsi dire forcé. On souffre en se reportant au milieu de ces crimes effroyables, de ces débauches infâmes, de ces horribles massacres qui ont inauguré et défrayé la Terreur, et étendu sur notre pays une tache sanglante et indélihile. On souffre d'autant plus que, depuis deux ans, je ne sais quel mauvais souffle amène l'éclosion d'ouvrages à la plus grande gloire de la Terreur et des terroristes: on chante actuellement les Girondins , Camot, Saint-Just, Danton et tutti quanti, et des auteurs osent développer la culpabilité du roi et l'équité du jugement infàme du 21 janvier! C'est pour cela que le livre de M. Ferraud reparaît à un moment favorable, comme un contre-poison et une protestation éloquente et honnête, contre de déplorables plaidoyers.

L'éditeur anonyme de l'Eloge historique de Mme Elisabeth a eu 1 heureuse pensée d'y joindre une longue série de lettres de celte royale victime, fil quelques détails historiques inédits et d'un très vif intérêt. C'est vraiment une bonne œuvre et une ingénieuse manière de réveiller les souvenirs si touchans qui s'attachent à la sœur de Louis XVI, en montrant aux défenseurs des assassins de la Terreur une de leurs plus innocentes victimes et unde leurs crimes les plus monstrueux.

LVII.

28 Novembre 1861.

Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation , par M. l'abbé Bougaud. 2 vol. in-8°, I ecoffre , 1861.— Les vénérables veuves de la Visitation Sainte-Marie , par M. d'Héricault, 4 vol. in-18, Gaume.— Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même , annotée par le P. Marcel Bouix, 4 vol. in-8" 4860, Lecoffre.

J'ai déjà eu à m'occuper longuement de la pieuse fondatrice de la Visitation Sainte-Marie, en publiant sa volumineuse et si touchante correspondance, que j'ai été assez heureux pour pouvoir doubler, travail vers lequel m'entraîne puis-

e imment de vieux et respectables liens de famille (4 ). Je savais qu'un savant ecclésiastique prép rait une histoire com plète de la sainte pénitente de saint François de Sales. et Je me réjouissais de pouvoir lire ce travail réellement nouveau car les biographies consacrées jusqu'à ce jour à Madame de Chantai étaient bien peu satisfaisantes , quoique rédigées , j'ai hâte de le dire , dans le plus louable esprit. M. l'abbé Bougaud a pleinement répondu aux espérances qu'on pouvait avoir conçues : son livre r.e laisse plus rien à apprendre sur la mère de Chantai; il y a joint de curieux documens inédits ou peu connus, et en même temps il retrace les aanales du commencement de cet ordre, appelé à un développement si rapide et si considérable. Je lui reprocherai- cependant le titre même du livre : Histoire de sainte Chantai. et je ne saurais admettre les motifs qu'il présente à l'appui. La révérende mère fondatrice de la Visitation ne s'est réellement jamais ainsi appelée ; Chantal n'était que le nom du fief possédé par son mari, et, ainsi appliqué à Jeanne-Françoise Fremyot, il ne saurait former qu'une dénomination très-erronée. M. l'abbé Bougaud 'ait remarquer que saint Alfonse de Liguori est sans cesse nommé saint Liguori par les théologiens ; cela se comprend puisque Liguori est le nom patronymique et le seul nom du saint, tandis que la mère de Chantai est Fremyot de son nom personnel, de Ra- butin de celui de son mari, et de Chantai seulement par la possession de cette baronnie.

Cette critique, du reste, est légère en présence des éloges que mérite cet ouvrage, bien digne de eette pieuse et grande femme que son nouveau biographe apprécie si bien en ces termes : « Il se trouve, en effet. que cette femme admirable a précisément possédé dans un degré éminent la vertu qui manque le plus à ce siècle, et dont l'absence est peut-être la plaie la plus profonde des générations contemporaines , je veux dire la force. Tour-à-tour fille , épouse , mère, maîtresse de maison, femme du monde au milieu d'une société charmante dont elle était le charme, et plus taré, veuve, religieuse, fondatrice d'ordre, chargée sur la fin de sa vie de plus de quatre-vingts maisons créées par elle, dans toutes ces positions difficiles elle poussa la générosité jusqu'à l'héroïsme. Son âme paraissait n'être à l'aise qu'au sein des sacrifices. Elle en a fait de si grands, que le monde n'a jamais

(4 ) 2 vol. in-8°, avec notes, portrait et fac-similé , Lecof-

Cre, 18S60.

pu les comprendre, et qu'il ne les lui a pas encore pardondonnés. Les saints eux-mêmes en étaient dans l'enthousias- me : — J'ai trouvé à Dijon, s'écriait saint François de Sales, ce que Salomon était en peine de trouver à Jérusalem , la femme forte en Madame d ; Chantai — Saint Vincent-de Paul enchérissait encore sur ces louanges, et tr.çait d'elle un portrait qui passerait pour exagéré, si on ne connaissait la mo dération de ce saint prêtre. Après des flots d'éloges, il affirme qu'ayant dirigé pendant vingt ans la mère de Chaulai, il n'a jamais trouvé en elle ni une faiblesse , ni une imperfection. L'Eglise, du reste, juge infaillible du vrai. caractère des saints, a confirmé ces louanges, et de toutes les vertus de sainte Chantai el e n'en célèbre qu'une seule dans sa liturgie, l'admirable force d'âme qui l'a rendue supérieure à tous les événemens ; « Omnipolens et misericors Deus qui Bea« tam Joannam Franciscam tuo amore succensam admirabili « spiritûs fortitudine per omnes vil se semitas in vià perfec« tionis donasti »

Admirable vie, suite prodigieuse d'incessans sacrifices et de magnifiques dévoûmens que la vie de la mère de Chantai ! Quelques mots suffiront pour résumer l'existence de l'illustre aïeule de la marquise de Sévigné.

Jeanne-Françoise Frémyat naquit à Dijon , ( ans une famille considérable de la magistrature bourguignonne, au moment où son père, président au parlement, venait de donner l'exemple d'un invincible attachement à la cause royale et de contribuer pour une large part à la reconnaissance de Henri IV dans cetie province. Ayant perdu de bonne heure sa mère, elle reçut cependant une éducation des plus soignées, je dirai presque maternelle, grâce à la tendre affection de son père : jeune fi le, elle eut à échapper à de graves périls, entre une gouvernante, qui chercha à la corrompre, et de nombre x prétendans empressés à briguer sa main. Le président se décida pour M. de Rabutin, beau et brillant gentilhomme bourguignoo, et sa fille souscrivit, avec bonheur, ce semble, à ce conseil. Dès le premier jour, la j eur.e baronne se montra femme d'intérieur : elle remet de l'ordre dans les affaires dép!orablement embarrassées de sou mari, elle ne néglige ni les pauvres ni les malades, et se voit bientôt de nouvelles obligations avec les quatre enfans que Dieu lui envoya. Elle venait d'accoucher du dernier, quand un terrible accident de (basse lui enleva M. de Chantai. La jeune veuve rompit aussitôt avec le monde et laissa, dès ce jour, voir son désir, une fois son enfant élevé, de se vouer à la vie religieuse. Elle se

retira chez son beau-père , vieillard des plus désagréables, mais qui exigea , sous peine de la déshériter, la présence de sa belle fille,et elle y passa sept longues années « un vrai purgatoire, » comme elle disait, grandissant sans cesse en vertu et en piéte. C'est alors qu'elle connut François de Sales et qu'elle eut à lutter contre des doutes et des hésitations qui la rendirent plusieurs fois gravement malade. Ses filles cependant n'avaient plus besoin d'elle, son fils était assez âgé pour vivre seul : elle se rendit aux vœux ardens de son cœur, après avoir été scrupuleusement éprouvée par l'illustre evêque de Genève, et partit pour Annecy avec trois compagnes, pour fonder l'ordre de la Visitation. Privée de bonne heure de son directeur spirituel, la mère de Chantai chercha, si je puis dire, à prolonger l'existence de saint François de Sales, et s'assimilaut à lui, en conservant ses impressions, ses pensées, en exécutant son pr-ojet, en le conservant enfin toujours à ses yeux et à sa mémoire dans tout ce qu'elle entreprenait relativement à l'ordre. La mère de Chantai eut encore à se mêler deux ou trois fois aux affaires pure ment de ce monde, dans l'intérêt de ses enfans; mais elle ne songea plus ensuite qu'à son cher institut,et elle eut la joie de le voir grandement et fortement établi avant de mourir.

La mère de Chantai a donné uu noble exemple et on peut dire qu'elle a étonné le monde par les trésors inépuisables de sa charité et les prodiges de son dévoûment et de son abnégation. Elle n'a pas peu servi la religion, au lendemain de l'établissement de la réforme et des désastreuses années de la guerre civile,et fournissant un si magnifique modèle de foi et de courage. Comme le dit M. l'abbé Bougaud, Dieu lui donna tout ce qui constitue la grandeur et le bonheur sur cette terre : nom illustre, considération, beauté, richesse, famille, « afin qu'au jour où elle s'arracherait, toute vive, à des biens si doux et si forts , le monde fut obligé d'avouer qu'il y avait là quelque chose de divin. » Et il ne faut pas croire qu'au prix de ce sacrifice, la mère de Chantal ait trouvé le calme et le paisible bonheur : si l'institut grandissait et florissait, sa fondatrice était dans sa propre famille, dans son plus intime intérieur, souvent et cruellement frappée : elle vit mourir un à un presque tous ses enfans et petits enfans, elle eut à subir les plus rudes épreuves, des doutes pénibles, des inquiétudes cuisantes.

Sa force triompha de tout, et il ne faut pas la croire cependant insensible : ses lettres p rouvent bien le contraire et montrent assez les luttes et la douleur qui déchiraient son

cœur; chaque sacrifice la brise , chaque acte de force lui arracha un cri de douleur ; mais elle parvient cependant à demeurer ferme et inébranlable, sans se laisser désormais entraîner hors de l'étroite voie par laquelle elle se dirige vers une perfection bien peu connue sur la terre. « Il faut bien le dire, — et je reproduis ce passage de M. l'abbé Bougaud, comme la meilleure réponse à ceux qui ont accusé Mme de Chantal de sécheresse et de dureté de cœur. — Si M m e, de Chantai s'était arrachée , l'œil sec , des bras de son vieux père ; si elle eût, sans pâlir, desserré d'au'our de ses genoux les mains entrelacées de ses enfans , qui ne frémirait d'épouvante à la vue d'une pareille force ! Mais quand Mme de Chapial apparaît tout en larmes au milieu de ses sacrifices ; quand , obligée de passer sur le corps de son fils, on entend sortir de son cœur les cris les plus pathétiques de la passion maternelle, et que, plus tard, déjà religieuse, on la voit, à la mort de ses enfans , tomber si malade de douleur, qu'il faut lui dooaer les derniers sacremens , et que rien néanmoins ne peut l'arrêter dans ses entreprises, ni la faire fléchir dans sa mission. Ah ! voilà bien la force qui vient de Dieu, cette force qui élève les âmes au-dessus d'elles-mêmes, mais qui ne la déshonore jamais ! »

M. l'abbé Bougaud a écrit celte histoire de la mère de Chantal avec amour, et je ne puis que l'en féliciter et l'en remercier, en ajoutant que je comprends bien cette passion ; car peu de biographies sont comparables à celle-là. Toute la première partie, celle qui raconte la vie de Mme de Chantal dans le monde, est excessivement curieuse et remplie de faits nouveaux ou peu connus ; nous y rencontrons celte anecdote qui témoigne de la scrupuleuse attention de Mme de Chantal • et est en même temps un assez plaisante aventure qui semble avoir inspiré à Alfred de Musset, — qu'on me pardonne ce rapprochement profane, — une de ses meilleures scènettes: « Il y avait un jeune seigneur, grand ami de M. de Chantai, raconte Maupas , un des biographes de la sainte , mais que le démon rendait passionné de notre bienheureuse , et qui avait entrepris de la poursuivre jusques au no') plus , quoique la rare modestie de la jeune dame le tint en telle captivité, qu'il n'osait déclarer son infâme passion que par des subtilités. Quand M. de Chantal était chez lui , ce jeune seigneur n'en bougeait, sous prétexte de la chasse. Une fois qu'il était parti pour aller en voyage , ce pauvre passionné voulut tenter fortune, er alla visiter notre bienheureuse , laquelle la reçut en qualité d'ami du baron de Chantal. Le soir

s'approchant et voyant qu'il se jetait sur des discours à sa louange , par une sainte finesse , sans lui montrer seulement qu'elle connaissait la passion qui le poussait, elle lui dit qu'elle était fâchée que le baron de Chantai ne fut pas chez lui pour l'entretenir et le divertir; que pour elle , comme femme absente de son mari, elle n'avait aucune joie; qu'au reste i! fallait qu'elle allât pour quelques affaires chez une demoiselle sa voisine ; qu'elle laissait des gens au logis pour le soigner ce soir-là ; et là-dessus monte à cheval pour aller coucher ailleurs. Le pauvre gentilhomme , d'autre côté, devint si confus et si étourdi en son esprit de l'éclat de celle grande vertu , que, depuis, il n'osa aborder cette vertueuse dame en l'absence de son mari. » — C'est ce que la belle marquise de Guercheville avait fait quelques années auparavant : Ilenry IV la courtisait fort et était venu la visiter au château de la Roche-Guyon , situé aux bords de la Seine ; la marquise le reçut aussi brillamment qu'elle put et se montra fort aimable pour son royal hôte ; mais le soir venu , elle lui fait sa révérence , monte dans le seul bateau qui servait à traverser la rivière, — il n'y avait pas encore de pont, — et s'en va passer la nuit dans une petite maison, sur l'autre rive et qui existe encore, précisément en face du château.

Mme de Chantai a été certainement l'une des figures les plus intéressantes et les plus accentuées du dix-septième siècle, figure fortement empreinte de la marque puissante du siècle précédent : l'un des esprits organisateurs les plus heureusement doués de cette grande époque, l'un des caractères les plus énergiques, les plus résolus qui se puissent rencontrer. On est presque surpris, quand on a étudié la vie de Mme de Chantai, quand on a lu sa lettre où elle se révèle si simplement et si complètement, de la voir fonder cet institut si doux, si calme de la Visitation , tandis que s'élevaient en même temps ceux des Carmelites avec sa règle austère , ses dures pénitences, sa contemplation perpétuelle, sa clôture absolue, excessive , et des filles de la Charité où elle eut rencontré tant d'occasions de dévouemens et de fatigues au service de; pauvres et des malades. « Comme la fille de la charité n'existait pas encore , elle la créa elle-même en 1610, vingt-trois ans avant Saint Vincent-de-Paul, et elle fut, dans toute la force du terme , la première fille de charité. De la même ce nom de Visitation donné à son institut , parce que son but principal était de visiter les malades , et qui lui est resté. Mais une force invisible l'arrête de nouveau l'oblige,

maigre elle, à reprendre la clôture qu'elle avait abandonnée, et, en ne conservant de son premier plan qu ' le sacrifice intérieur, à y joindre la contemplation. Et c'est ainsi que naît, sans les hommes et malgré eux, par cette action mystérieuse de Dieu qui ne se montre nulle part mieux que dans la fondation des ordres religieux , le type nouveau de la Visita iion. Comme son saint directeur, et mieux que lui , car elle résista davantage, Mme de Chantai aurait pu dire : « — Je ne s lis pourquoi on me nomme fondatrice , car je n'ai pas fait ce que je voulais et j'ai fait ce que je ne voulais pas. » — Je le répète : le travail de M. l'abbé Bougaud est extrêmement intéressant et curieux : il n'y a plus rien à apprendre sur la sainte mère de Chantal et les petites fautes de détail que je pourrais relever, notamment dans quelques erreurs de noms, ne sont pas assez importans pour motiver une réelle critique; c'est un monument veritable à la gloire de la sainte et qui. joint à ses lettres, la fait parfaitement connaître , en lui rendant justement hommage, comme à l'une des plus grandes et assurément des plus pures illustrations de notre pays.

Avant de quitter ce sujet, je veux dire quelques mots d'un manuscrit à peu près inconnu , ce me semble, et qui mérite cependant d'être signalé aux historiens de la Visitation et de saint François-de-Sales. C'est un volume côté 102 , à la bibliothèque municipale de Bourges et qui est intitulé « Entretien de nostre P. B. François de-Sales. » Il contient effectivement les entretiens spirituels de ce saint évêque compris dans les numéros 7 et 12 de l'édition Béthune (1833) , un sermon par lui prèchéaux religieuses de la Visitation d'Annecy le jour de l'octave de la fête des saints Innocens, et nombre d'opuscules mystiques et religieux, dont plusieurs me paraissent inédits. Il a été écrit par une sœur de la Visitation d'Annecy tout à fait au début de l'Institut et bien avant qu'il n'ait pris les proportions d'un ordre important : à ce titre ce manuscrit me parait tout particulièrement précieux , car il doit donner le texte des travaux de saint François-de-Sales dans leur simplicité primitive et fournir ainsi certainement quelques pages et quelques renseignemens utiles à un éditeur des œuvres du vénérable prélat. Un autre volume manuscrit , de la même bibliothèque (n" 138) est uniquement composé de cantiques, composés p1r les dames de la Visitation et du Carmel de Bourges et revu par un père jésuite. C'est un singulier échantillon de poésies religieuses : j'en extrais un couplet pris dans un morceau composé par la supérieure de la Visitation sur l'air : « Je me défie des maîtresses qui n'aiment pas le goût du vin » :

Je suis à vous, mon Dieu !

Mettez moy en exercice

Et faites en moy vostre office,

Agissez-y comme un feu ;

Que vos eaux, pures fontaines

Y coulent secrètement,

Donnant à toutes mes veines

Un doux rafraîchissement :

0 voleur, ô voleur,

On me ravit mon cœur, etc.

Pouvait-on s'attendre à rencontrer en pareil lieu la fameuse et très-précieuse exclamation du marquis de Mascarille des Précieuses ridicules ? Ce rapprochement m'a paru curieux à noter.

Mais nous ne quitterons pas encore la Visitation. M. d'Héricault a publié un livre, intéressant aussi au plus haut degré l'histoire du commencement de cet ordre, en éditant la vie de huit des premières dames de la Visitation, écrites par l'une des compagnes de la sainte fondatrice , la mère de Chaugy qui a laissé également surMme deChantal lesplus curieux mémoires, précédemment imprimés. M. Ch. d'Héricaulta accompagné ces simples et naïves notices d'une excellente préface. Ces huit religieuses sont, après la mère de Chantai, celles dont les noms constituent, dit M. d'fléricault, dans l'esprit des religieuses les plus fières de leur habit, le livre d'or de la noblesse visitandine; leurs biographies n'avaient pas été destinées à la publicité, et elles ne devaient passer que copiées à la main de cloître en cloître. Avec le temps, on reconnut qu'il était profitable de faire connaître l'existence de ces vertueuses servantes de Dieu. L'on obligea ainsi les illustres et vénérables veuves, « après avoir comparu au tribunal de Dieu, de comparaitre encore au monde par leur mémoire,» non pas seulement pour la glorification du saint fondateur et pour l'honneur de son institut, mais pour « aider aux âmes qui désirent s'avancer dans la perfection. » Ce fut, dit M. d Iléricault, la secoode mission, et pour ainsi dire le second âge de ce livre. Il était utile, en effet, au milieu de la société du XVII° siècle, après les grands tumultes des agitations politiques et les anxiétés religieuses, après les rudes leçons providentielles données par tant de troubles, tant de ruines, tant de crimes, de donner ces saints et calmes portraits, si bien faits pour toucher les âmes les plus frappées et séduire celles qui pouvaient encore hésiter.»Les caractères, fortement trempés par la nécessité d'une continuelle activité, ajoute un peu

plus loin M. d'Héricault, s'éprenaient aisément de tout ce qui est grand , dans cette société encore émue, mais qui cherchait à s'asseoir; les nobles voix étaient sonores et trouvaient de l'écho; les illustres exemples étaient féconds et rencontraient facilement des imitateurs. Les cœurs agités, plus naturellement portés à l'enthousiasme, ne tremblaient pas en entendant nommer la perfection et les grandes institutions religieuses n'avaient qu'à citer leur vertu héroïque, et en montrant les modèles, pour attirer à elles des disciples considérables et énergiques. Ces huit vénérables veuves qui composent la galerie éditée par M d'Héricault, sont les révérendes mères Trunel, Favrot, de Machecop, de Bonivard , de la Forest de la Fléchère , de Montaynard de Saint-Julien , de Lingeone de la Roque, et de Préchonet. Je prends au hasard pour esquisser rapidement la vie de l'une d'elles.

Marie de Montaynard appartenait à l'une des plus illustres familles de la noblesse du Dauphiné; belle, jeune, riche, elle fut recherchée de bonne heure parles plus brillans partis de la province, et épousa M. de St-Julien, président au parlement de Grenoble. «La douceur, la sagesse et l'inclination bien, dont Dieu l'avait douée, se firent bientôt connaître dans son mariage; ayant trouvé un beau-frère dans la maison, et cinq jeunes belles-sœurs, aux inclinations desquelles elle sut condescendre avec une telle adresse , qu'elle gagna bientôt les <œurs de toute la maison, et fit voir par son exemple qu'une prudente conduite peut démentir le proverbe qui dit que la parfaite concorde est rare entre les frères.» Son mari l'aimait passionnément, et elle était fort adulée dans le monde, mais elle évita cependant toutes les séductions de la coquetterie et de la vanité, et sa biographie a soin de nous apprendre qu'elle n'employa jamais « le fard, ny le roUge, ny les autres mixtions artificielles que ies dames recherchent avec tant de soucis pour déguiser leurs visages; sa beauté d'ailleurs n'en avait nul besoin. Elle rompit cependant compiétement avec le luxe et l'élégance. Après avoir entendu à Grenoble un sermon prononcé sur ce sujet par le père Ange, capucin, qui, la veille était duc de Joyeuse et maréchal de France, M. de Saint-Julien ne s'opposa pas aux saintes résolutions de sa femme, a réservantseulement qu'elle irait toujours parée avec bienséance, avec sa fille, aux compagnies où leurs bonnes qualités les rendaient des plus désirées et considérées. »

Chaque jour cependant Mme de Saint-Julien marchait plus avant dans la voie de la perfection, et elle se sentit fortement

soutenue par le sermon que Vincent de Paul vint ptêcher en 1617 à Grenoble, où en même temps était fondée une maison de la Visitation , sous la direction de la mère de Chantai. La présidente redouble, dès lois, ses efforts et embrasse une vie dont la piélé et les magnifiques exemples ne peuvent être comparés qu'à ceux que fou nit Mme de Chantai. Les pauvres et les malades l'occupaient constamment, et elle étonnait la ville par son inépuisable bonté et son infatigable dévouement. Devenue veuve en 1825, on devire aisément l'existence qu'elle devait embrasser, malgré les efforts de sa famille pour la conserver au milieu d'elle. « Ma présence, disait elle , n'est plus utile à mes entans. Dieu me fait la grâce de voir toutes mes filles logées selon leur condition, et qui marchent toutes en est rit en vérilé dans la voye des commandemens de mon Dieu. Et vous, mes fils, dit-elle leur adressant la parole. je vous laisse votre bien clair et net et je vous vois dans un état où vous n'avez besoin d'autre tutelle que de celle de votre discrétion et de votre vertu. Les pauvres dont la seule considération pourrait me toucher le cœur, ne perdront rien à ma retraite, puisque je leur laisse mes enfans qui leur continueront leurs charitables assi tances, comme je leur recommande et l'espère de la bonté de leur naturel. Après cela rien ne doit plus m'arrêter au monda, et si vous aymez mon repos , vous trouverez bon qu'ayant travaillé touie ma vie p ur les autres, je prenne le peu qui me reste pour vaquer à moy même et à mon salut dans la quiétude de la profession religieuse. » On essaya cependant encore de s'opposer à sa résolution , et l'évêque de Grenoble défendit même aux Visitandines de la recevoir; rien ne pût l'arrêter et il fallut aussi consentir à la laisser jouir de ce qn'elle considérait comme l'unique consolation terrestre à laquelle elle put aspirer. Le 15 àoût elle prit l'habit, en présence de la plus nombreuse assistance, et depuis ce jour elle ne cessa d'édifier le monastère par son admirable piété. Elle y mourut au commencement du mois de décembre 1629, âgée de cinquante ans.

Les vies de ces révérendes mères seront touchantes à lire, et en même temps quelles fournissent da précieux enseignemens ; elles feront comprendre la grande influence religieuse exercée sur tout le XVIIIe siècle. Les femmes de nobles familles, abandonnant le monde et ses joies pour la plus austè e retraite , devaient en effet frapper les esprits. « Vivantes et mourantes, dit M. d 'Héricault , nos héroïnes conduiraient une partie de la société de leur temps Les le-

çons données chaque jour pu leurs lèvres bénies aux plus actifs représentans de la classe qui gouvernait alors , leurs lèvres blêmes, à\ant de se taire pour jamais, les répétaient encore avec une autoiité pénétrante qui devait en rendre la mémoire indestructible Leurs paroles suprêmes étaient regardées comme le testament d'une mère, d'une amie vénérée, comme la recommandation, non pas d'une vieille et chélive créa ure, mais d'une âme inspirée par le Seigneur, dont elle n'était plus séparée que par le dernier lambeau du vêtement de la c h air; elles rappelaient à tous au milieu des plus constantes faveurs de la fortune, « qu'il n'y a de stable grandeur « qu'à servir Dieu, et à ne chercher en toute chose que sa « plus grande gloire et son honneur. »

On en trouve une plus puissante preuve que dans la vie de cette autre servante de Dieu, illus re parmi les plus illustres, dans la vie de suinte Térèse, telle qu'elle l'a écrite ellemême, et où l'on découvre de véritables trésors , qui nous surprennent réellement, nous autres faibles et tièdes chré- tiens du dix-neuvième siècle ? Nous n'essaierons pas de raconter ici l'existence de cette grande Sainte, qui a mérité ce magnifique jugement porté par Grégoire XV, dans sa bulle de canonisation :

« Outre tous ces présens de sa divine munificence dont le Tout-Puissant a voulu oru r son épouse bien-aimée comme d'autant de précieux joyaux , il se plut encore à l'enrichir avec largesse par d'autrts glâces et par d'autres dons : il la remplit de l'esprit d'intelligence afin que non-seulement elle laissât dans l'Eglise de bien les exemples de sa vertu , mais qu'elle l'arrosât en môme temps par autant de sources fécondés de sa divine sagesse qu'elle nous a légué d'écrils sur la théolugie mystifie et sur d'autres sujets ; écrits empreints de la plus éminente piété dont les fidèles retirent .les fruits les plus abondans, et qu'ils ne sauraient lire sans sentir s'allumer dans leurs âmes un désir ardent de la céleste patrie. » Le père Marcel Bouix vient de donner une nouvelle édition des œuvres de sainte Térèse, revue sur les manuscrits originaux, et comparée à tous les textes connus : il y a ajouté d'importantes corrections et n'a rien négligé pour rendre son édition réellement parfaite. Et pour l'introduction, il s'est complètement effacé, ne trouvant pas qu'il y en ait de plus belle que la vie telle que la Sainte nous l'a léguée ellemême. De nombreuses et excellentes no ices accompagnent ce volume-pour faire conna tre les principales compagnes mentionnées par sainte Térèse dans le cours de sa pieuse

histoire , et lui donner un cachet tout particulier. Je me contenterai de reproduire l'intéressant passage où le père Bouix raconte la vie du dernier des huit frères de Térèse, personnage assez important et sur lequel on manquait à peu près absolument de renseignerions : « Augustin de Ahumada fut un grand homme de guerre : il sortit victorieux de dix-sept batailles livrées parles Espagnols contre les habitans du Chili; il fut fait gouverneur d'une place importante du Pérou. Sainte Térèse, éclairée d'une manière surnaturelle, lui écrivit de renoncer à cet emploi, s'il ne voulait perdre la vie du corps et celle de l'âme. Augustin, qui connaissait la sainteté de sa sœur, ne balança pas à céder à ses conseils, et renonça aux avantages que lui donnait son titre de gouverneur. A peine fut-il sorti de la place, que les Indiens y entrèrent, les armes à la main,et immolèrent tous ceux qui y étaient restés. Miraculeusement sauvé, il repassa en Europe pour obtenir un nouvel emploi du conseil d'Espagne. Tandis qu'il poursuivait cette affaire, sa sainte sœur lui écrivit une seconde lettre où se trouvait ce passage :« Mon frère, ne vous engagez dans aucune charge pour les Indes, parce que Notre-Seigneur m'a fait entendre que, si vous en acceptez quelqu'une, vous mettrez votre salut en danger. » Il suivit d'abord cet avis aussi scrupuleusement que le premier; mais après la mort de sainte Térèse, oubliant ses avertissemens salutaires, il demanda et obtint le gouvernement d'une place dans la province deTucuman, et se hâta d'aller prendre possession de ce nouveau poste. A peine arrivé à Lima, il se sentit frappé d'une maladie mortelle. Il reconnut aussitôt la main de Dieu : il se repentit de sa vie passée, et, bannissant de son cœur toute pensée d'ambition teriestre , il ne songea p'as qu'à se préparer à bien mourir. Sainte Térèse ne l'abandonna pas dans cette extrémité : elle lui apparut, et par ses charitables assistances, le disposa si bien à la mort, qu'elle accompagna son âme jusqu'au trône de Dieu. Ces faits attestés par le père Louis do Valdivia, de la Compagnie de Jésus, qui confessa Augustin dans sa dernière maladie , sont consignés dans les informations qui ont été faites pour la canonisation de sainte Térèse. »

Encore un mot sur cet excellent ouvrage , si remarquablement annoté et éclairé de tous les documens qui peuvent s'y rattacher. Le père Bouix a cru devoir restituer au nom de la fondatrice des Carmelite3 sa véritable orthographe. La sainte. ainsi que ses authographes le démontrent n'a jamais mis d'h dans son nom; ses historiens l'ont écrit comme elle; tous les

auteurs espagnols ont fait de même. L'Eglise catholique, dans sa liturgie, a maintenu et consacré l'orthographe de ce nom, et les Bollandistes ont suivi l'Eglise en écrivant toujours Térèse, et non pas Thérèse.

LVIII.

4 Janvier 1862.

Myrdhinn ou l'enchanteur Merlin, son histoire et ses œuvies, par M. Ilersart de la Villemarqué , membre de l'Institut, 1 vol. in-8°.— Le Sommeil et les Rêves, études psychologiques , par M. A. Maury, de l'Institut, 1 vol. in-18. — La musique à l'Eglise, par M. d'Ortigues, 1 vol. in-18 Didier, 1862.- Le système du Monde moral, par M. Charles Gambert, 1 vol. in-8°. Michel Lévy, 4862.

M. de la Villemarqué continue ses savantes recherches sur les temps héroïques et fabuleux de la Bretagne; après avoir fait connaître ses chants populaires, il nous a initié à la vie des Bardes; il nous a fait passer sous les yeux la légende celtique de l'autre côté de la Manche, il nous a raconté les romans de la table ronde. Aujourd'hui il veut tracer le portrait du grand enchanteur Merlin et publier ses œuvres qui sont bien dignes de figurer parmi nos richesses littéraires. M. de la Villemarqué s'est consacré de bonne heure et passionnément aux recherches dont les lecteurs profitent actuellement; il a poursuivi patiemment et partout les traces du grand enchanteur ; il a visité la forêt où l'Arioste avec les pâtres de Pontrieu place le tombeau de Merlin et tous ces lieux rendus célèbres par son nom , ta forêt de Broceliande , le val des Fées, la fontaine de Baranlon , le perron de Merlin, etc.; il a franchi ensuite la mer,pour continuerses recherches à travers le pays de Galles, en Ecosse, partout enfin où il pouvait espérer recueillir quelques traditions sur son héros. Il lui semble curieux de résumer le fruit de ses voyages et de ses travaux. « Le prophète Merlin, quoique privé du patronage éminent qu'ont trouvé les Sybilles, ne sera pas traité sans doute plus défavorablement qu'elles; après avoir accueilli les sœurs, on ne repoussera pas le frère. On raconte que saint Patrice,

voulant connaître l'histoire de l'Irlande , alla consulter une bonne vieille qui avnit vu passer plusieurs générations humaines. Elle avait, malgré ses années, l'œil encore vif et lo pied leste, l'oreille fine, la voix fraîche, une parole simple et ingénue, une mémoire intarissable et un cœur de feu sous la neige de ses cheveux blancs. Le peuple l'aimait, la suivait, croyait à la vérité de ses récits et l'écoutait avec admiration. — Un berger Gallois de la vallée de Myvir l'a aussi rencontrée errante dans les montagnes du nord de la Cambrie. Un savant de Comouaille a recueilli de sa bouche les dernières chansons du comté, à la fi:i du dix-huitième siècle. Walter Scott dit l'avoir suivie le long des frontières de l'Ecosse ; moi-même, s'il m'est permis de me nommer après ce maître illustre , je l'ai vue plus d'une fois assise au foyer du paysan breton : son œil était aussi vif, son pied aussi leste son oreille aussi fine , sa voix aussi fraiche, sa parole aussi ingénue, sa mémoire aussi heureuse et son cœur aussi chaud 1 qu'à l'époque oit saint Patrice l'ecoutait. A qui lui eût demandé son nom, elle eût répondu : Je suis la tradition celtique. »

11 y a dans l'enchanteur Merlin, d'après M. de la Villemar que, cinq personnages différons, suivant qu'on l'examine au point de vue réel, mythologique, légendaire ou poétique. Merlin m exercé une incontestable influence à tous ces égards, mais je me contenterai de le'constater d'après le témoignage de M. de la Villemarqué et je vais essayer de résumer en quelques lignes les principaux traits de la vie du veritable Merlin, de l'homme et non pas de l'enchanteur. Merlin naquit vers le cinquième siècle dans l'île des Bretons ; &on vrai nom était Ambroise ; on croit qu'il reçut le jour dans la vallée de Basa'ig , sur la côte occidentale de Canibrie, d'une famille i sue des anciens magistrats romains du pays; sa mère aurait éié une vestale, qui n'aurait échappé au terrible châtiment qu'elle avait mérité qu'en attribuant sa position à l'intervention surnaturelle d'un de ces sylphes vénérés du peuple et que ses juges ne pouvaient renier sans passer pour athées. Ambroise commença par figuier comme barde dans la cour du chef Ambroise Aurélien ; les Annales galloises assurent qu'il reçut le baptême , mais il faut reconnaître cependant que dans ce cas , malgré sa foi nouvelle, il conserva avec un zèle singulier la plupart des superstitions des membres de son ordre et méritait assurément le jugement porté par les Bollandistes sur un autre de ses contemporains: « Quoiqu'il ait été lavé dans la fontaine sacrée, il n'a absolument rien de chrétien que le nom.» Le jeune Ambroise vit sa réputation grandir rapidement et il

le devait en partie, à ce qu'il paraît, à une disposition extatique qui se traduisait par les effets les plus surprenans et qu'on ne peut que comparer aux effets produits pir nos médiums contemporains. Ambroise se vit bientôt en bulle aux attaques des nombres du haut clergé . et des luttes véritables furent amenées par de trop vives paroles. A la mort d'Aurélien , il passa au service du fameux Arihur, et figura, comme barde royal, dans de nombreuses batailles ; puis. quand il eut perdu son nouveau maître, quand il vit les combats se multiplier dans la Grande Bretagne, ses compatriotes se déchirer sans cesse entre eux , il céda à de funèbres hallucinations , brisa son épée et se retira dans une sauvage solitude , où il de • manda à sa harpe ses vraies distractions , composant ces chants qui, sur les deux rives de la Manche , ont assuré sa célébrité. Ses dernières années furent pénibles et ont été mélancoliquement chantées; à la fin cependant, la tradition place une immense et suprême consolation; le bienheureux Kentigern , selon les uns , le pieux Kadoe , selo i les autres, le découvrit dans sa retraite et le convertit complètement à la religion chrétienne ; il mourut le soir même du jour où il était rentré dans le sentier de la foi, tué, dit-on , par des pâtres qui l'avaient assailli à coups de pierres , en lui reprochant sa folie. « Ainsi paraît avoir fini un homme dont l'histoire ne nous est guères mieux connue que celle de beaucoup d'autres poètes célèbres, qui ont passé sur la terre. Homèro et Lucrèce pour ne citer que deux noms fameux , ont-ils été plus favorisés que Merlin, et n'est on pas réduit à leur égard à de simples conjectures? Il est bien à regretter qu'au lieu de déclamer contre le prophète breton , Gildas ne nous l'ait pas fait connaître tel qu'il était réellement ; nous n'aurions pas été réduits à glaner ça et là, longtemps après la moisson, quelques maigre épis qui donnent à peine l'idée de l'abondance primitive ; nous aurions pu tracer le portrait en pied , et non la silhouette d'un personnage considérable des temps barbares, dont on peut dire, comme on a dit d'Arthur, qu'il était vraiment digne d'être célèbré par l'histoire , ayant défendu longtemps sa patrie contre l'oppression étrangère. »

C'est là, en effet, le trait principal du caractère de Merlin : son patriotisme, ses incontestables services à son pays, sa confiance absolue en un avenir libérateur, ses promesses de résurrection nationale répétées d'âge en âge par des générations toujours opprimées et toujours pleines d'espoir ; telles sont les principales causes de sa renommée légendaire , telle est la justification de son immense célébrité et de sa puis-

sante influence. La légende s'est emparée de lui, moins de deux siècles après sa mort ; elle le prend au moment où l'hisloire le laisse , elle lui donne la palme du martyre et le caractère du. prophète. Elle fait de lui l'idéal chrétien du génie national chez le Breton L'analogie , remarque M. de la Vi lemarqué. entre la situation de ces derniers sous les dominations anglo-saxonne, in captivitate saxonum positi , comme s'expriment les auteurs contemporains, et celle des juifs pendant la captivité de Babylone, porta naturellement à donner à Merlin enfant les traits du jeune prophète qui s'asseyait en pleurant au bord des fleuves étrangers, à le représenter comme un autre Daniel , sans lui rien enlever cependant da ce qui constituait le caractère et le pouvoir des enchanteurs, Rien de curieux comme cette légende où les deux mondes], te réel et le fantastique, sont confondus, et les deux religions , la vraie et la fausse , bien singulièrement mêlées.

Quelques poésies inédites terminent cet intéressant volume qui ne contient pas, j'espère, le dernier mot des recherches de M. de la Villemarqué sur les anciens bardes bretons.

Nous resterons encore dans le monde mystique et légendaire avec le nouveau livre de M. Alfred Maury, qui fait suite à ses recherches précédentes sur la magie et l'asiro'ogie, auxquelles nous avons seulement reproché de ne pas vouloirtout bonnement reconnaître que rien n'est plus naturel que ce qui paraît surnaturel on miraculeux. C'est là., à mon sens, une vérité tout au'p!us digne de M. de la Palisse; mais nos savans contemporains, qu'on me passe ce mot , dans biea des choses, cherchent gravement midi à quatorze heures, et, voulant tout expliquer, arrivent à ne laisser comprendre plus rien ! Ces reproches ne sauraient s'adresser &u travail de M. Maury sur le Sommeil et les rêves ; l'auteur veut démontrer tous les phénomènes qui découlent, suivant lui , du sommeil et de ses divers états , c'est à-dire des rêves , des hallucinations, du sonnamb.ilisme naturel, de l'extase, de l'hypnotisme. M. Maury a écrit en présence et sous l'influence des seuls faits : il répudie complètement, et avec raison assurément, ceux qui, en pareille matière, substituent à l'observation patiente et méthodique., des conceptions tirées d'idées préconçues ou de théories purement spéculatives. Avant tout , il a voulu n'avancer que d'expérience en expérience et laisser en quelque sorte les faits parler eux-mêmes ; finalement il a pris un parti décisif : il a renoncé à aborder le redoutable.problème des causes premières, « convaincu Je l'im possibilité de le résoudre. »

L'homme, dit-il , n'a de la divinité et de l'infini qu'un sentiment, qu'une notion vague , bien que vive, qui ne saurait se prêter à ces conceptions claires, précises, qui constituent la connaissance.Tout ce qu'il lui est permis d'atteindre, ce sont les phénomènes, car c'est par les phénomènes qu'il est en relation avec la nature, et les phénomènes seuls agissent sur ses sens, source ordinaire de ses connaissances et de ses idées. En étudiant les rêves et le sommeil qui les amènent, il n'a guère cherché que la loi suivant laquelle ils se produisent, les circonstances auxquelles ils se rattachent. Par ce travail, M. Maury pens? avec raison avoir apporté quelque clarté à la question de notre cons titution psychologique et de la formation des idées ; il s'est efforcé de ne pas y séparer l'homme physique de l'homme moral, à cause de l'étroite union dans laquelle se confondent en quelque sorte ces deux faces de la personnalité humaine; il y a entre l'organisme et l'intelligence une corrélation intime , absolue qui surprend à chaque pas dans ce voyage à travers un monde si nouveau, et d'où il ressort que l'homme, même lorsqu'il croit échapper le plus à l'inflience des organes, en subit au contraire tout l'empire. Ce volume se divise en deux oarties dans la première. M. Maury expose la formation des rêves, telle qu'il l'a comprise par ses expériences personnelles; dans la seconde, il applique les principes déduits de ses observations, à tout ce qui constitue, si j'ose ainsi parler, le cortége surnaturel du sommeil et des rêves, depuis le somnambulisme jusqu'à l'hypnotisme Çà et là, M. Maury hasarde quelques vues dont il reconnaît l'énonciation encore douteuse , qu'il montre comme des jalons plantés à travers les voies encore bien mal explorées de la physiologie, mais vers laquelle cependant, depuis quelques années, de nombreuses et intellige ntes i econnaissances sont dirigées. « En attendant mieux , dit-il, je propose quelques aperçue qui s'appuient sur l'observation des faits. Aussi , quand je n'ai pu parvenir à démontrer, je ci ois du moins donner utilement à réfléchir. Il est toujours bon de ramener l'homme à l'étude de soi-même. Eu nous observant et en redescendant dans notre conscience intime, nous comprenons davantage tout ce qu'il y a d'admirable dans notre organisation, et notre intelligence s'élève à des hauteurs qui nous font planer au-dessus des mesquins intérêts de la vie terrestre. Notre pensée s'ennoblit ; elle devient plus sereine et plus pure. » Je ne saurais trop conseiller la lecture du travail de M. Alfred Maury ; il est si intéressan', si.neuf qu'il doit certainement rendre de

grands services à la science; il n'en faut pas tant, ce me semble à un livre pour faire son chemin dans le monde.

On comprend toujours facilement l'auteur du Sommeil et des rêves, et on le suit aisément à travers les excursions les ardues et les p'us compliquées. Je n'en puis dire autant du livre de M. Charles Lambert sur le Système du monde moral. L'auteur, dont l'œuvre n'est pas assurément sans valeur, a soin de nous résumer ce qu'il doit nous démontrer : « Que !e monde moral est soumis à une loi non moins constante et non moins précise que celles qui régissent le monde physique ; — que la liberté de l'agent est ici la condition même de l'exécution-de la loi ; que l'inflexible rigueur de celte loi est la g aran tie infaillible de l'équitable distribution de ses effets. » M Lamb'rt étend son cadre, à toute la nature animée, et pour défendre sa doctrine spiritualiste, il emprunte prudemment ses armes au matérialisme. La grande nouveauté de ce système est dans la formule de cette loi, que M Lambert recherche à travers las quatre grandes divisions de son livre : mécanisme organique, force animale mécanisme intellectuel et force morale. Il ne se dissimule pas la diffic ulté de son innovation, et s'en explique ainsi dans ce passage que je ne tenterai pas d'édaircir : « L'idée de la loi ne s est définitivement fixée dans l'intelligence humaine qu'au moment où l'on a pu faire entrer les faits les plus généraux de la création matérielle dans le domaine de la mécanique ; mais s'il est un ordre d'idées qui ait jusques ici paru rebelle à l'introduction du procédé de Newton et de Leibnitz, c'est assurément celui qui concerne la destinée de l'homme. Je me tromperais fort si le lec:eur le plus persuadé de la radicale inutilité d'une pareille tentative, ne se sentait ébranlé par les considérations que je vais lui présenter. »

Il y avait en Espagne, à la cour de Philippe IV et de Charles Il, un prêtre compositeur fort admiré dans le genre sacré et dans le genre profane ; car il écrivait à la fois pour l'église et pour le théâtre. ]1 se nommait Duson. Un jour Duson conduisait à la chapelle du roi l'exécution d'une de ses œuvres. L'exécution al!ait mal , si mal que Charles Il finit par s'en apercevoir. Il manda Duson et lui dit : — Duson, comment se fait-il, toi qui es prêtre, que les compositions que tu écris pour le théâtre réussissent mieux que celles que tu écris pour l'église ? — Sire , répond Duson , c'est qu'à l'église, c'est moi qui bats la mesure,tandis qu'au théâtre , c'est le diable — Telle est l'anecdote que M. d'Ortigues place en tête de son livre sur la Musique à l'église , recueil

d'articles publié dans divers journaux ou revues depuis vingt-cinq ans, et tous relatifs à une partie peu connue et encore plus mal étudiée de l'ait musical en France. M. d'Ortigues a voulu rassembler lout ce qu'il a écrit à ce sujet sans en rien retrancher, sans s'émouvoir de telle ou telle divergence qui peut se rencontrer entre tel ou tel article ; mais il se rassure en reproduisant ces p.iroles de M. de Pontmartin qui n'hésite pas à déclarer qu'à cinquante ans il est permis de juger diverses choses autrement qu'à vingt-cinq. Autrement a celui de tous les métiers, celui qui ? le plus besoin de liberté, d'air et d'espace , a dit le comte Armand de Pontmartin, en admettant certaines catégories d'idées , je pense, d'où cette élasticité e<t formellement bornée , ressemblerait à une geôle où l'écrivain serait rivé aux souvenirs de ses débuts comme un caplif à sa chaîne. à

Le livre de M. d'Ortigues est excellent à lire: il contient un ensemble de notices précieuses à consulter, parfaitement élucidées, et je ne puis qu'approuver de toutes mrs forces l'idée de l'auteur, lequel veut qu'il y ait une musique d'église et que l'on n'entende pas dans ces b elles et majestueuses sulennités religieuses des chants d'opéra qui remettent en mémoire le diable battant la mesure de l'abbé Duson. M. d'Ortigues, depuis longtemps , poursuit !a défense de celle cause qui devrait cepeudant triompher facilement car sa simpli- cité même : il y a consacré, comme il le dit lui même, la meilleure partie de son existence, convaincu qu'en agissant ainsi, il n'était pas inutile à l'église. Une grande pensée domine donc tout ce livre et doit attirer sur lui une attention spéciale ; il le méri'.e. d'ailleurs, à tout les points de vue et est digne de l'examen sérieux de tous, car la dignité du culte pst grandement intéressée au mode de sa célébration. J'ajouterai, en finissant, le paragraphe avec lequel M. d'Ortigues termine sa préface et qui achève de disposer favorablement, cerne semble, tout homme raisonnable : « Je prie seulement les gens du monde de ne pas perdre de vue que c'est un ca-

tholique qui parle, et les eccl^&iMAiiyies de ne pas oublier que c'est un laïque qui écrj£ 1 ~~ ~~r

TABLE DES MATIÈRES.

A vant propos » .... 1 Albert et Gabrielle 379 L'Armée et la Garde Nationale sous la Révolution 357 L'Astrologie et la Magie 291 Alesia 8 La Haute-Albanie 14 Aventures du Baron de Fœneste 44 Afrique centrale (Exploration de l') 136 Le Bestiaire d'Amour 204 Les Césars 328 Chronique Protestante de l'Angoumois . 313 La Chasse à courre 20 Les Courriers de la Fronde 44 La Cochinchine et le Tonquin 78 Les Cours galantes 161 Les Croisades de St-Louis 189 Catherine d'Overmeire 212 Catherine II - 282 Dictionnaire de la Langue Française 8 — des Antiquités Grecques et Romaines...... 67 — des Cardinaux 367 — de l'Histoire Universelle de l'Église....... 367 — de Géographie Sacrée 867 Encyclopédie théologique de l'Abbé Migne 337 L'Église et l'Empire Romain 67 Etude sur Ménage 167 Études Historiques et Littéraires de M. Cuvillier-Fleury. 20 Énigmes des rues de Paris 174 Essais sur la conservation de la vie 212 L'Enfer.... 379 Eloge de M"" Elisabeth 379

La France et le Midi de l'Italie 4 4 La famille Guilleminot 196 Les Femmes Poêtes au XVI" siècle 219 Galeries du XVIII\* siècle (Houssaye).... 20 Les Grotesques de la Musique.......................... 51 Guerres de l'Indépendance Italienne.. /.... ; 73 La Grammaire Française et les Grammairiens au XVI\* siècle 99 De la Sorcellerie 379 La Grande Italienne 121 Histoire d'Elisibeth de Valois. .... 25 — de France de M. Keller 40 — du Gouvernement Parlementaire ».. 57 — de la Fondation de la République des Provinces-Unies 57, 276 — des Nations civilisées du Mexique 136 de la Réformatiou Française ». 142, 367 - — des Comtes de Toulouse, 161 , 337 — de l'Impératrice Joséphine........ 148 — d'un Maître inconnu............ 329 — du Droit Français 196 — du Café de Paris...... 32S — du Village.. 196 — d'une Jolie Femme 1% — des Girondins (Graniér de Cassagnac). 232 — — (Guadet.) . 357. — de la Restauration (Viel-Castel.) 3 47 -> — de l'ordre de Saint-Louis.. 561 — du règne de Louis X VI . 269 des dernières années de Louis XVI 269 — des Merveilleux 291 — du Jansénisme • •• 379 — - de Washington 367 — de Jefferson. 3G7 Jean de la Roche. 196 Jeanne d'Arc............. 189 L'Italie après la guerre.. : 73 Mme de Longueville pendant la Fronde 161 Les Musées de Hollander........... 2 1 La Mort de M. de Montmorency.... 135 La Reine Marie-Antoinette et la Révolution. 155 Le Duc de Montausier.... : 298 Etienne Marcel ~204

La Maîtresse de Louis XV... Sôi — du Régent 254 Mémoires sur la Russie 219 ; .— du Marquis de Bouillé.. 219 , 282 ; — du Prince Eugène 224 — du Prince de Ligne.» 321 — d'un Bibliophile ......... 22S Myndhinn ou l'Enchanteur Merlin............... .... 403 La Musique à l'Église 403 Les Mystères du Désert.. 73 Madagascar 63 Mémoires de Joinville 1 — et Correspondances littéraires du XVIII' siècle. 8 — de Campion 44 — de la Reine Marguerite \* 44 — de M. Guizot 85, 255 — inédits sur le XVIII- siècle 114 Notices Littéraires sur le XVII- siècle 219 Ombres et vieux murs 174 Le duc d'Orléans et d'Aguesseau 17 4 Les Parlements de France 1 Paris intime 51 Paris moderne 196 Paris au XIlI-siècle .. 20 V Précieux et Précieuses 99 Les Grands Pannetiers de Normandie 224 Les petits Malheurs d'une Jolie Femme. 196 Le Comte de Raousset-Boulbon 105 Rigault (Œuvres de) 105 Rabelais (Œuvres de) ... 40 Sainte Chantal 391 Sainte Thérèse 391

Le Satyre en France au moyen -âge 92 Straparole (les Nuits de). 44 Souvenirs et Correspondance de Mme Récamier 128 — d'un Ambassadeur en Chine 212 — \* des chasses 241 — du Comte d'Estourmel 293 Sixte V et Henry IV 313 Mme Swetchine - - - .... 167 Le Système du monde moral ... 403 Le Sommeil et les Rêves, - - - - 403

Tableau de la Littérature Française dans la première moitié du XVII- siècle

Tocqueville (Œuvres et Correspondance de A. de) 806 Tacite et son siècle 328 Le Vieux Neuf. 34 Mlle de la Vallière. 182 Les Vénérables Sœurs de la Visitation 391 Voyage en France, de Young. » 204 — çn Perse 241